



2 vol

13053/B

complet

T R A I T É

D E L A

GONORRHÉE VIRULENTE

E T

DE LA MALADIE VÉNÉRIENNE.

Cet ouvrage se trouve à Paris,

Chez { TH. BARROIS, le jeune, rue Hautefeuille, n°. 21.
DÉTERVILLE, rue du Battoir, n°. 16.
CROULLEBOIS, rue des Mathurins.
CALIXTE VOLAND, quai des Augustins.
SALLIOR, rue de Malte.
GABON et Compagnie, place de l'Ecole de Mé-
decine.





US CUS RIA
EDU. F. MA. BOSQUILLON.

Saluberrimæ Facultatis Parisiensis Doctor
Regens, in Franciæ collegio Græcarum
Litterarum Professor, Societatis Medicæ
Edinburgensis Socius. *Ann. Aetatis 54.*

— T R A I T É
D E L A
GONORRHÉE VIRULENTE
E T

DE LA MALADIE VÉNÉRIENNE,

de BENJAMIN BELL, chirurgien de l'hôpital royal
d'Edimbourg, &c.

Traduit sur la deuxième édition anglaise, et augmenté
d'un grand nombre d'observations sur les moyens
de reconnoître et de traiter les maladies des voies
urinaires, de la peau et autres, qu'on confond souvent
avec les symptômes de la maladie vénérienne.

Par EDOUARD FR. M. BOSQUILLON,

D. R. de la ci-devant Faculté de Médecine de Paris, ancien professeur de chirurgie latine et de matière médicale, professeur de langue grecque au Collège national de France, médecin du grand Hospice de Paris, de la Société de Médecine d'Edimbourg, de la Société Médicale d'émulation de Paris, &c.

Avec deux tables des matières, une planche et le portrait du traducteur.

T O M E P R E M I E R.

A P A R I S,

Au Collège national de France, place Cambrai.

A N X — 1802.

Cet ouvrage est mis sous la sauve-garde de la loi.

A la tête de tous les exemplaires est le portrait de l'auteur, dessiné par Isabey, et gravé par Saint-Aubin.

Il y en a douze exemplaires sur papier vélin.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

IL n'y a peut-être pas de maladie dont le diagnostic et la curation exigent plus de jugement, et des connoissances plus étendues dans l'art de guérir que la Syphilis, vulgairement connue sous le nom de Vénère : plusieurs de ses symptômes primitifs ressemblent au premier abord à quantité d'affections engendrées par des causes qui lui sont étrangères ; elle prend souvent, quand elle a été abandonnée à elle-même ou mal traitée, mille formes différentes qui rendent son vrai caractère difficile à saisir ; néanmoins la plupart de ceux qui s'en croient infectés, ont recours, je ne sais par quelle fatalité, à des charlatans dont la hardiesse ou plutôt l'impudence égale l'ignorance, qui prétendent voir cette maladie là où elle n'est pas, et qui ne savent pas la reconnoître là où elle existe réellement.

Parmi même les écrivains les plus célèbres qui s'en sont particulièrement occupés, il n'y en a aucun qui ne soit tombé dans des erreurs graves ; celui dont nous

donnons aujourd'hui la traduction , réunissant de vastes connoissances (1) à une pratique fort étendue , a été à même d'observer cette maladie sous toutes ses formes , d'en mieux saisir le caractère propre , et d'en mieux déterminer le traitement convenable suivant les circonstances. Il ne s'est pas laissé séduire par des théories spécieuses , ni entraîner par le torrent ; il a par-tout résisté aux préjugés les plus accrédités ; il les a combattus avec succès. On peut , entr'autres preuves , citer la manière dont il a considéré la gonorrhée. Il est difficile de ne pas convenir avec lui que cette affection diffère absolument de toutes celles qui tirent leur origine du virus siphilitique. On sera même étonné , après l'avoir lu , que l'opinion contraire ait pu être aussi généralement adoptée ; elle ne peut nullement se concilier avec la manière dont se manifeste la gonorrhée dans quantité de circonstances , avec la variété des causes qui la déterminent , avec la marche qu'elle suit ordinairement , ni enfin avec les moyens les plus propres à en obtenir la guérison ; le mercure , loin d'avoir aucune action sur elle , l'aggrave ou la rappelle lorsqu'elle

(1) Bell est déjà très-connu par un traité des ulcères , et par un cours complet de chirurgie , dont j'ai donné une traduction française il y a quelques années.

est dissipée. On ne doute plus aujourd'hui que la contagion siphilitique ne se communique que par le contact immédiat, et nous avons prouvé que la gonorrhée se manifestoit, non-seulement sans s'être exposé à la contagion, mais que quelquefois même elle attaquoit presque dans le même instant quantité d'individus, d'âge et de sexe différens, sans qu'on pût l'attribuer à d'autre cause qu'à l'état de l'atmosphère, de même que toutes les diverses affections catarrhales (1).

Néanmoins quoique les travaux de notre auteur lui aient donné des droits incontestables à l'estime et à la reconnoissance publique, je ne regarde pas l'ouvrage dont il s'agit comme entièrement exempt de défauts; j'y ai trouvé quelques erreurs à relever; plusieurs objets ne m'ont pas paru traités avec toute l'étendue qu'ils exigent; les occupations de cet homme célèbre ne lui ayant pas permis de faire une étude convenable des anciens médecins, il ne nous a donné, de même que la plupart de ceux qui ont écrit depuis peu sur la siphilis, qu'une histoire très-impar-

(1) On peut ajouter aux preuves que nous avons données dans le cours de l'ouvrage, une observation de ce genre, dont J. Dupeau a été témoin, et qu'il cite pag. 8 de la préface qui précède ses observations, sur l'usage des végétaux exotiques dans les Mal. vén. Paris, in-8°. 1782.

faite et peu exacte de l'origine de la maladie, et des tentatives qu'on a faites pour en perfectionner le traitement; il n'a pas fait suffisamment connoître les vertus de plusieurs remèdes dont on peut tirer le plus grand parti dans certains cas où le mercure seul est insuffisant. J'ai fait les recherches les plus pénibles pour tenter de suppléer à ces défauts; l'espoir d'être utile m'a entraîné beaucoup plus loin que je n'aurois cru, de manière que mes additions surpassent de beaucoup l'ouvrage dont je donne la traduction.

Galien observe que « la récompense la plus juste et la plus convenable qu'on puisse décerner à ceux qui ont inventé quelque chose d'utile, est de ne pas laisser leurs découvertes ensevelies dans l'oubli, et d'indiquer la méthode qu'ils ont suivie pour parvenir à ces découvertes (1) ». Animé par le même motif que ce médecin célèbre, j'ai exposé non-seulement les principales opinions de ceux qui ont les premiers écrit sur la siphilis, et sur les remèdes qui ont été adoptés en différens temps pour la combattre; mais j'ai même cru convenable de remonter à la plus haute antiquité, et de présenter le tableau des maladies connues de tout temps, que les modernes ont

(1) Ἡ αὐτὴ καὶ δικαία τέ ἐστιν ἅμα καὶ πρέπουσα τοῖς ἐτι-

généralement confondues avec celles qui sont produites par le virus siphilitique. Ainsi je suis entré dans les plus grands détails sur la gonorrhée ; je l'ai considérée d'une manière générale, j'ai attentivement examiné ses diverses causes ; j'ai démontré, d'après les écrits des médecins les plus anciens, qu'elle différoit essentiellement de la siphilis, qu'elle avoit existé dans tous les siècles, et dans tous les climats, qu'elle avoit toujours dominé plus ou moins suivant l'âge, le tempérament, la saison, la manière de vivre, et qu'elle avoit souvent subsisté des années entières sur le même individu, sans jamais affecter la constitution. On verra qu'on l'a toujours traitée avec succès par les délayans, les rafraîchissans et le régime antiphlogistique, et qu'on a remarqué que quand on avoit eu recours aux stimulans, l'inflammation, qui étoit d'abord bornée à une portion du canal de l'urèthre, s'étoit étendue de proche en proche, quelquefois même jusqu'à la prostate, et que souvent elle avoit déterminé des engorgemens rebelles à toutes les ressources de l'art ; et si, comme on l'a avancé, ces engorgemens sont réellement plus communs de nos jours

ἐν ἀγαθῶν ἐξευρῆσι τιμὴ, μήτε κατακεκρύφθαι τὰ εὐρέματα αὐτῶν, μήτ' ἀγνοεῖσθαι τοῖς ἀνθρώποις, ἀλλ' αὐτὰ τε φαίνεσθαι, τὴνθ' εὐρῆσαν αὐτὰ μεθόδον γιγνώσκεισθαι. Gal. de difficult. resp. lib. 2, cap. 1.

qu'ils ne l'étoient autrefois , on ne doit l'attribuer qu'à l'abus qu'on a fait fréquemment du mercure dans les gonorrhées.

Quoiqu'on ait publié récemment d'excellens ouvrages sur ces objets , il reste encore beaucoup à faire pour perfectionner cette branche de l'art de guérir ; l'étude des anciens , réunie à une longue expérience , m'a mis à même de mieux déterminer la nature des diverses affections de l'urèthre , et de mieux désigner les indications curatives qu'on doit se proposer suivant les circonstances.

Quantité de personnes s'imaginent encore , dans les cas d'écoulement de l'urèthre , ainsi que dans les inflammations et les ulcérations du gland ou du prépuce , qu'on peut juger de la présence du virus et de son degré d'activité , par la couleur et la consistance de la matière que fournissent les parties ulcérées ou enflammées. Mais comment peut-on s'en rapporter à un signe aussi illusoire ? l'expérience journalière ne nous apprend - elle pas que le moindre changement dans le régime ou même dans la température de l'atmosphère , que toute cause enfin d'irritation change pour ainsi dire en un clin-d'œil , la suppuration la plus louable en un écoulement de matière jaune , livide , verdâtre , et même sanguinolente. On ne peut donc attribuer

ces variétés qu'au changement d'action des solides sur les fluides ; et pour peu qu'on y réfléchisse , il est aisé de se convaincre que là où l'on s'imagine voir une matière morbifique , il n'existe réellement qu'un degré d'irritation capable de gêner la circulation et de troubler l'ordre des sécrétions. Loin de recourir, comme on le recommande en général , aux moyens propres à entretenir ces écoulemens , il faut détruire la cause qui y donne lieu , et les arrêter le plutôt possible. Il est absurde de les regarder comme une crise salutaire , puisque plus ils augmentent , plus le mal s'étend ; et que , au contraire , moins ils sont abondans , plus ils approchent de la nature du vrai pus , moins la maladie est grave.

Les erreurs de ce genre tirent leur origine de l'idée fausse qu'on s'est formée , sur la manière dont s'engendre le pus. Pringle et Gaber ont confondu cette sécrétion avec le sédiment putride que dépose la sérosité exposée pendant un certain temps à un degré de chaleur modérée , et tous les résultats de leurs expériences sont absolument faux. Brugman seul a jeté le plus grand jour sur cette matière. Il est impossible de se former une idée juste de la nature des écoulemens purulens , sans connoître les expériences superbes qu'il a

faites sur la génération du pus ; je me suis cru en conséquence obligé d'en donner un extrait. Je sais qu'on pourra le trouver trop long et déplacé ; mais pourquoi ne permettroit-on pas à ceux qui traitent des matières abstraites de s'écarter quelquefois, à l'exemple des poètes , de l'objet principal , et d'introduire des espèces d'épisodes propres à reposer l'esprit du lecteur , car il y en a peu dont l'attention puisse s'occuper long-temps du même objet , sans en être fatiguée et même rebutée.

J'ai souvent été forcé d'entrer dans des détails minutieux pour combattre des préjugés généralement reçus , qui m'ont paru mettre un obstacle aux progrès de l'art de guérir , ou faire naître des doutes sur les symptômes qui caractérisent spécialement la siphilis. C'est dans cette vue que j'ai examiné les preuves que donnent un grand nombre d'auteurs , sur-tout parmi les modernes , en faveur de l'antiquité de cette maladie. Cette opinion est non-seulement incompatible avec la dissolution des mœurs des anciens peuples , mais on ne trouve pas un seul passage dans leurs écrits , qui puisse lui donner le moindre degré de probabilité. Il sera aisé de se convaincre , par le tableau que j'ai tracé des maladies dans lesquelles on a cru reconnoître le caractère de la si-

philis , que ces maladies dépendoient de toute autre cause , et particulièrement de l'état de l'atmosphère. Nos adversaires l'ont tellement senti , qu'ils ont prétendu que les maladies vénériennes étoient d'une nature épidémique , que les gonorrhées régnoient l'été , les inflammations des testicules l'automne , les chancres , les poireaux et les dartres l'hiver (1). On peut appliquer ici ce que j'ai déjà dit de la gonorrhée en particulier. La manière dont se communique la contagion vénérienne est aujourd'hui si parfaitement connue , qu'il est inconcevable que des gens de l'art osent encore avan-

(1) M. Noël, membre du collège de chirurgie de Paris, a tâché de défendre cette opinion dans un mémoire inséré dans le Journal de Physique du mois de décembre 1778. Ce mémoire porte pour titre : *Remarques particulières sur le vice des maladies vénériennes, qui prouvent qu'elles participent d'une nature épidémique, &c.* L'auteur s'appuie des observations qu'il a faites à l'hôpital militaire de Nancy, où il a été chargé, depuis 1766 jusqu'en 1773, du traitement des soldats vénériens, dont le nombre étoit chaque jour depuis 150 jusqu'à 200 malades. « J'ai remarqué cons-
 » tamment, dit-il, que ces soldats, quoiqu'ils fussent de
 » différens âges, qu'ils vinssent de divers régimens et de
 » différentes villes de garnison, qu'ils eussent vu diffé-
 » rentes femmes gâtées, tous les étés les salles contenoient
 » les trois quarts des malades qui avoient la chaudepisse :
 » pendant les automnes le même nombre de malades pa-
 » roissoit avec des gonorrhées tombées dans les bourses,
 » et quelques bubons aux aînes ; pendant les hivers beau-
 » coup de bubons aux aînes, de chancres sur la verge, des
 » pustules et des dartres véroliques, et presque pas de
 » chaudepisses primitives ».

cer que les symptômes qu'elle produit puissent suivre avec autant de régularité l'ordre des saisons. Il suffit que des affections de ce genre dominant aussi généralement, pour soupçonner qu'elles ne dépendent pas du virus siphilitique. La légèreté avec laquelle on a porté son jugement dans ces circonstances, a été la source d'une infinité d'erreurs. Tantôt on a administré sans nécessité le mercure à des malades qui n'en avoient pas besoin ; d'autres fois on a eu recours à quantité de médicamens qu'on a vantés comme bien supérieurs à ce minéral. La vogue éphémère qu'ils ont eue est une preuve bien convaincante qu'on s'étoit trompé sur la nature de la maladie, et qu'on s'étoit imaginé voir le virus vénérien là où il n'étoit pas. Quantité de vils charlatans, dont le cœur est fermé à tout sentiment d'humanité, s'efforcent d'accréditer de semblables erreurs pour sacrifier à leur intérêt un plus grand nombre de victimes.

Plus on examine les argumens de ceux qui font remonter la siphilis à la plus haute antiquité, moins ils paroissent dignes de notre confiance. Ils sont sujets à une foule d'objections ; vouloir les réfuter toutes seroit s'engager dans un océan sans rives ; j'ai en conséquence été obligé de me resserrer, et de me borner aux plus essen-

tielles. J'ai démontré que les partisans de cette opinion rejetoient le témoignage des auteurs les plus célèbres , qui avoient vu la maladie se manifester dans notre continent , et qui étoient seuls en état de juger la question , pour s'appuyer de l'autorité des écrivains les plus suspects ; ils se sont tourmentés de toutes manières pour donner à quelques passages des anciens des interprétations forcées et même absolument fausses ; ils citent enfin quelquefois des ouvrages évidemment apocryphes. Je crains de m'être trop appesanti sur certains argumens qui me paroissent à peine dignes d'être réfutés. Néanmoins parmi ceux dont je n'ai pas cru devoir m'occuper , il s'en trouve un qui a fait la plus grande sensation sur un homme instruit , à qui j'ai lu ce que j'ai écrit sur cet objet ; il m'a observé qu'il regardoit , avec le Dr. Swediaur (1), cet argument comme le plus fort de tous. Ce qui me détermine à entrer ici , pour le réfuter , dans des détails que j'aurois désiré éviter.

L'argument dont il s'agit est fondé sur

(1) Voyez pag. 17 de son introduction , v. 11. Je crois devoir prévenir le lecteur que cet argument avoit été d'abord proposé par le Dr. Sanchez , et qu'il avoit été rejeté depuis par plusieurs auteurs célèbres ; mais le Dr. Swediaur s'est bien gardé de rapporter aucune des preuves contraires à son opinion.

l'autorité de Pierre Martyr , Milanois , célèbre par ses écrits et par sa capacité dans les négociations , qui mourut en 1525 , âgé de soixante-dix ans. Cinq années après sa mort , en 1530 , on a publié ses lettres à Alcalá de Henarez , entre lesquelles il s'en trouve une écrite , à ce qu'on prétend , au mois d'avril 1488 , c'est-à-dire cinq ans avant le retour de Christophe Colomb de son premier voyage. La maladie vénérienne est à la vérité parfaitement désignée dans cette lettre ; mais convaincu qu'on doit en général se méfier des ouvrages posthumes , je n'en avois point parlé ; je la considérois , avec Girtanner , comme apocryphe ; en admettant qu'elle ne le soit pas , il est au moins aisé de prouver qu'il y a erreur de date. On s'en seroit aisément convaincu si on avoit comparé l'édition originale avec celle qui a été publiée à Amsterdam en 1670 , et si on avoit lu avec attention la lettre dont il s'agit ; elle est la seule qui ne soit pas placée suivant l'ordre de la date dans la première édition. L'éditeur hollandais s'en étant apperçu , s'est imaginé que c'étoit une faute d'impression , et en a changé la date sans aucune autorité ; il l'a placée la soixante-huitième , et datée de 1488 , tandis qu'elle se trouve la soixante-septième dans l'édition originale , et elle y est sous la date de 1489. Ces différences suffi-

sent pour inspirer au moins des doutes sur l'exactitude de la date; mais on a des preuves évidentes que la lettre dont il s'agit est beaucoup plus récente, en réfléchissant sur son contenu (1). 1°. On y rencontre plu-

(1) Pour mettre le lecteur en état de juger de cette lettre, je vais en rapporter ici une partie, d'après l'édition originale, qui n'a été connue d'aucun de ceux qui l'ont citée, puisque tous y ont laissé les fautes de l'édition d'Amsterdam.

« P. M. A. M. ARIO Lusitano, græcas litteras Salaman-
» tice profitenti, valetudinario.

» In peculiarem te nostræ tempestatis morbum, qui appel-
» latione Hispana bubarum dicitur, ab Italis morbus galli-
» cus, medicorum elephantiam alii, alii aliter appellant,
» incidisse præcipitem, libero ad me scribis pede. Lugubri
» autem elego calamitatem ærumnasque gemis tuas, arti-
» culorum impedimentum, internodiorum hebetudinem, junc-
» turarum omnium dolores intensos esse proclamas, ulcerum
» et oris fœditatem super additam miseranda promissum elo-
» quentia, conquereris, lamentaris, deploras. Misereor
» quidem Ari amicissime, tui, cuperemque te bene valere,
» sed minime, quod te prosternas, ignosco.

» Angi namque nimium adversis, aut extolli prosperis,
» sapienti minime licet, imo et ferendos esse quoscunque
» fortunæ ictus, cohærenter ac indefesso spiritu prædica-
» tur, ad animique fortitudinem, omnium lenimen malo-
» rum, confugiendum censetur. — Summo namque semper
» in discrimine juvenilis ætas qua viges versatur. Itaque grati
» erit viri officium, magis quod fœcundo polleas inge-
» nio, quod etiam tibi non alteri hominum, cuique datum
» sit insignem istam urbem bonorum genitricem, græcis,
» quas ex italo musaram fonte attulisti, litteris illustrare,
» quam quod corpore langueas. — Si ergo multo magis tibi
» sit relictum, quam sublatum, in deum, rerum princi-
» pium ac finem, tuos jactato cogitatus. Id si feceris, non
» minus te felicem esse intelliges, quod nunc te Saturnus
» opprimat a quo morbus iste, quam si mercurialibus voli-
» tare per aera talaribus daretur. Vale Giennio in nonis

sieurs termes, tels que ceux de *bubas*, de *mal français* et d'*elephantia*, qui n'ont été introduits que postérieurement à l'an 1488. Le mot *Bubas*, sous lequel les Espagnols ont désigné la maladie vénérienne, et que l'auteur a traduit en latin par *bubarus*, n'a été admis qu'en 1494. Ce n'est qu'en 1495 que les Italiens, par esprit d'animosité, ont donné le nom de *mal français* au fléau le plus terrible qu'ils eussent jusqu'alors connu. Ce n'est qu'en 1499 que Sébastien Aquilanus a prétendu que la siphilis ne différoit pas de l'éléphantiasis, et on l'a en conséquence souvent appelée ensuite *elephantia*. 2°. Arius, à qui cette lettre est adressée, étoit encore jeune, et P. Martyr prend vis-à-vis de lui le ton d'un homme d'un certain âge, ce qu'il n'auroit pu faire en 1488; il se seroit trouvé à-peu-près du même âge que son ami. 3°. Ce même Arius étoit professeur de langue grecque à Salamanque; Pierre Martyr le loue particulièrement d'avoir le premier apporté d'Italie en Espagne les lettres grecques; or François Sanctius (dans ses ouvrages publiés à Genève en 1766, f. tom. 1, pag. 9) nous apprend qu'il n'y eut de chaire fondée à Salamanque, pour la langue grecque, qu'en

» aprilis, MID. LXXXIX. V. Petri Martyris, Angelerii,
» Mediolanensis epistolæ. Compluti 1530 fol. epist. 67 ».

1508. 4°. P. Martyr attribue la maladie à l'influence de Saturne ; ce ne fut qu'en 1497 que Gilinus (1), un de ces fous qui s'imaginoient qu'il n'arrivoit rien d'extraordinaire dans ce bas monde que par l'influence des planètes, proposa cette opinion, parce qu'il avoit remarqué que la siphilis avoit fait les plus grands ravages en Italie l'année précédente, dans le cours de laquelle eut lieu la conjonction de Mars et de Saturne. Almenar, médecin espagnol, n'adopta cette absurdité, et ne la publia dans sa patrie qu'en 1509.

La moindre de ces preuves suffit pour convaincre tout lecteur impartial que cette lettre, dont les partisans de l'opinion que nous combattons sont si fiers, n'a pu être écrite qu'en 1509, dans le temps même où Arius a commencé à professer la langue grecque à Salamanque ; le premier éditeur n'ayant pu en déchiffrer complètement la date, l'aura placée avec celles qu'il a trou-

(1) Ce même Gilinus, homme fécond en fictions, a aussi prétendu que la siphilis ne différoit pas du *feu persan* : le Dr. Swediaur qui a tenté de renouveler cette idée, ignore sans doute qu'elle a été rejetée dans le temps avec le plus grand mépris. J. Macolon entr'autres (*theoria chymica luis venereæ*, Florent. 1616, 8°.) s'exprime ainsi à ce sujet : « Coradinus Gilinus, — fingit citato Galeno se rem acu » tetigisse, asseverans (*luem veneræam*) esse *ignem persicum*, quo stolidius nihil ullus huc usque imaginatus » est ».

vées datées de la même ville , sans faire attention à ce qu'elle contenoit. Il est aisé , d'après ce que je viens de dire , de juger du cas qu'on doit faire de cet argument.

Je pense qu'on ne me reprochera pas d'avoir voulu faire parade d'une vaine érudition ; il sera aisé de voir que je me suis particulièrement borné , dans mes recherches , aux objets qui m'ont paru les plus propres à jeter un nouveau jour sur la nature de la maladie , et à faire disparaître les obstacles nombreux qu'on rencontre dans la pratique. J'ai tracé l'histoire des tentatives qu'on a faites depuis plus de trois siècles pour en bannir le mercure. Quoique ces tentatives n'aient nullement rempli l'objet principal qu'on se proposoit , des médecins observateurs en ont tiré le plus grand parti. Les uns ont examiné avec l'attention la plus scrupuleuse les effets des nouveaux remèdes , et nous ont indiqué la manière la plus convenable de les employer. Avec quel discernement et avec quelle prudence , par exemple , Hutten n'a-t-il pas parlé de l'usage des sudorifiques ! D'autres ont déterminé , d'une manière précise , les cas dans lesquels avoient réussi ceux qui s'étoient écartés de la méthode générale ; et ils nous ont appris à distinguer les symptômes propres à la siphilis , de ceux qui sont l'effet du traitement même ou de quel-

que complication particulière. On est particulièrement redevable à Massa de ces avantages ; il a parfaitement connu les diverses méthodes curatives qu'on nous vante aujourd'hui comme nouvelles : il est le seul qui les ait convenablement appréciées. Son ouvrage est rempli de vues utiles dans les cas embarrassans où la siphilis se masque sous des formes étrangères qui la rendent presque méconnoissable. J'ai choisi parmi ses observations celles qui m'ont paru les plus frappantes. Je les ai traduites avec plus de soin qu'on ne l'a fait, en en supprimant cependant tous les détails inutiles.

Parfaitement convaincu que rien n'est plus pernicieux dans l'art de guérir qu'une connoissance superficielle et imparfaite des médicamens , je me suis étendu beaucoup plus qu'on ne le fait communément sur les remèdes les plus actifs, tels que les divers oxides de mercure , le gayac , la salsepareille , le mezereum , l'opium , et les substances oxygénées ; quant aux autres , j'ai tâché de les faire suffisamment connoître , pour mettre ceux qui se livrent spécialement au traitement des maladies vénériennes , à l'abri des erreurs graves qui résultent de l'usage indiscret de ces remèdes , comme il arrive sur-tout à l'égard de l'ammoniaque , etc.

J'ai cru devoir appuyer , par l'autorité

des médecins les plus célèbres , certains principes importans , que l'auteur a présentés de manière à faire croire qu'ils lui étoient propres , mais sur lesquels on a élevé des difficultés. J'ai tout tenté pour convaincre les lecteurs qui , imbus de préjugés contraires , auroient balancé à s'en rapporter à l'autorité d'un seul homme. Ainsi Bell a prouvé que l'usage prématuré des caustiques ou des escharotiques sur les ulcères vénériens primitifs exposoit les malades aux plus grands dangers. L'on voit néanmoins tous les jours quantité de praticiens entraînés par une routine aveugle , commettre cette erreur. J'ai accumulé les observations les plus propres à la combattre ; ce qui m'a fourni l'occasion de faire quelques réflexions sur la manière d'employer en général ce genre de remèdes , et de m'élever vivement contre les éloges qu'on a faits récemment , dans quelques ouvrages périodiques , des caustiques dans les cas de morsures d'animaux vénéneux ou enragés : il sera aisé de se convaincre combien il est dangereux d'accréditer un pareil préjugé.

Le diagnostic et le traitement de la maladie vénérienne chez les femmes et les enfans , sont supérieurement exposés par notre auteur ; néanmoins comme ces objets sont de la plus grande importance , j'ai

cru , par la raison que je viens de donner ,
devoir m'y arrêter pour combattre les er-
reurs répandues dans quelques écrits mo-
dernes.

Enfin je n'ai négligé aucun des points
qui m'ont paru essentiels pour éclairer le
praticien ; on pourra en juger en jetant un
coup-d'œil sur la table des additions , que
j'ai fait placer à la suite de la table des
chapitres contenus dans le texte.

J'ai tâché de rassembler les observa-
tions les plus importantes éparses dans
des bibliothèques immenses ; on n'a en-
core , dans notre langue , aucun ouvrage
plus complet sur les diverses affections
qu'on confond souvent avec la siphilis , ni
dans lequel on puisse trouver de plus
grands détails sur les diverses méthodes
curatives qui ont été proposées depuis plus
de trois siècles. Sa lecture épargnera au
moins beaucoup de temps et de travail à
ceux qui se livrent à l'art de guérir ; ils
y trouveront quantité de détails capables
de les diriger dans les cas les plus dif-
ficiles.

Je crois à propos de prévenir le lecteur
que je n'ai pas cru devoir m'astreindre ri-
goureusement à la nouvelle nomenclature.
Peu importe de quels termes on se sert ,
pourvu qu'on convienne de la signification
qu'on leur donne. Les anciens philosophes

avoient admis en principe de ne jamais proposer de nouvelles dénominations, qu'autant qu'on avoit des objets nouveaux et inconnus à désigner. Faute de suivre ce principe, on a introduit dans les sciences une confusion dont les funestes effets ne seront jamais compensés par les avantages qu'on prétend tirer des nouvelles dénominations; et si cette manie continue, il en résultera nécessairement l'effet que produisit la confusion des langues parmi ceux qui entreprirent d'élever la tour de Babel. J'ai connu des jeunes gens que les termes dont la nouvelle nomenclature est hérissée a effrayés et rebutés de l'étude de la chimie et de la botanique, sans parler des hommes d'un certain âge qui, s'étant livrés dès leur jeunesse à ces études, en ont été dégoûtés, et y ont renoncé par la même raison.

Frédéric Muller, médecin allemand, a fait imprimer à Francfort, en 1661, un *Lexicon in-folio*, qui renferme les termes adoptés de son temps par les chimistes et les naturalistes; il annonce qu'il y a rassemblée 18,000 mots: le nombre en seroit aujourd'hui au moins triplé, si la plupart n'étoient tellement tombés dans l'oubli, qu'on ne peut plus lire les livres où ils se rencontrent. Il en sera de même de presque tous ceux qu'on s'empresse de faire adopter aujourd'hui. Déjà on convient que les

uns sont mauvais , et que les autres ne sont pas préférables aux anciens. Ceux qui sont le plus généralement usités , tels que les termes d'oxygène et d'hydrogène , ont , dans la langue grecque dont ils sont dérivés , une signification absolument opposée à celle que lui donnent nos chimistes ; le premier signifie engendré de l'acide , et le second engendré de l'eau. Déjà quantité d'hommes célèbres ont réclamé contre les erreurs grossières de la nouvelle nomenclature , et desirent de la voir réformer (1). En rejetant absolument les dénominations

(1) Delamétherie , dans son introduction de la Théorie de la Terre , pap. xvi , s'exprime ainsi : « Certainement la » plupart des mots nouveaux sont mauvais ; d'autres ne » sont point préférables aux anciens.

» On ne peut raisonnablement appeler *oxygène* (principe des acides) l'air pur , puisque l'eau qui , dans cette » opinion en contient les 85 centièmes , n'est nullement » acide ; puisque le gaz muriatique oxygéné est à peine » acide ; puisque , suivant Berthollet , il y a des acides tels » que le prussique , qui ne contiennent point d'oxygène.

» Le mot *hydrogène* (principe de l'eau) n'est pas plus » heureux pour exprimer l'air inflammable , puisque cet » air n'est qu'un septième de l'eau. Ce mot *hydrogène* con- » viendrait mieux à l'air pur.

« Le mot *azote* (qui privé de la vie) convient à tous les » gaz , puisqu'il n'y a que l'air pur qui puisse entretenir » la vie.

» Le mot *oxide* (qui signifie acide) ne sauroit être » donné aux chaux métalliques , qui sont bien éloignées » d'être acides , puisque la plupart ont les propriétés des » alkalis , de la chaux. La chaux blanche d'arsenic » verdit les sucs bleus des végétaux ; ce n'est donc qu'à » tort qu'on l'appellera acide ou *oxide*. ».

XXVJ PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

anciennes , on prive ceux qui parcourent aujourd'hui la carrière des sciences , de l'avantage de consulter les écrits de ceux qui les ont précédés ; on les expose ainsi à regarder comme nouveau tout ce qui est désigné par de nouveaux mots , et à répéter des expériences qui ont déjà été maintes fois tentées. C'est ce qui est arrivé sur-tout à l'égard des substances oxygénées , comme je l'ai prouvé. Enfin quand bien même la nouvelle nomenclature seroit aussi parfaite qu'elle est défectueuse , quantité des nouvelles dénominations n'étant réellement que des définitions , je pense qu'on peut au moins , pour abrégé , préférer dans quelques cas le terme qu'on a voulu définir. De même qu'on dit , par exemple , indifféremment , *la médecine ou l'art de guérir* , je ne vois pas pourquoi on ne diroit pas aussi le *sublimé corrosif* , ou le *muriate de mercure corrosif*. J'ai cru devoir conserver en général les termes déjà connus , dont se sont servis les auteurs que j'ai eu occasion de citer , à l'exemple du Dr. Fourcroy , qui , dans la quatrième édition de ses *Elémens de Chimie* , tom. 1 , pag. 347 , en donnant la nomenclature des cinq terres primitives , dit , dans une note , « Nous » suivons dans ces détails les dénominations données par Bergman. Il sera aisé » de rapporter les noms anciens ».

AU DOCTEUR

WILLIAM SANDERS,

Doyen des Médecins de l'hôpital de Guy ,
Membre du Collège royal des Médecins de
Londres , et de la Société royale d'Edim-
bourg ,

CES VOLUMES sont respectueusement
dédiés comme un léger témoignage des
égards et de la reconnoissance publique ,
que lui ont mérités les avantages qu'on a
retirés des efforts qu'il a faits pour étendre
et rendre d'une utilité plus générale les
connoissances médicales ,

Par son très-humble et très-
obéissant serviteur ,

BENJ. BELL.

Edimbourg , 2 janv. 1797.

OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

Volume 100, Part 1, 1970

CONTENTS

1970

1970

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

COMME les chirurgiens ont des occasions fréquentes d'observer, dans le cours de leur pratique, plusieurs des symptômes particuliers à la Gonorrhée et à la Syphilis, je m'étois proposé de donner un traité sur ces maladies dans le cours de chirurgie que j'ai publié il y a quelques années ; mais divers ouvrages qu'on annonça alors sur le même sujet, m'empêchèrent d'exécuter le projet que j'avois conçu.

Plusieurs de ces ouvrages ont été si favorablement accueillis du public, qu'on pourroit s'imaginer qu'il est presque inutile d'écrire de nouveau sur les objets qui y sont traités. L'on a en effet publié depuis quelques années d'excellens livres sur cette branche de l'art de guérir ; on doit sur-tout distinguer celui de M. Hunter de Londres, intitulé *Traité de la Maladie Vénérienne* ; et un autre qui porte pour titre : *Observations pratiques sur les Maladies Vénériennes*, par le Dr. Swediaur. Néanmoins, quoique ces deux ouvrages, ainsi que plusieurs autres qui ont paru récemment sur le même objet, soient fort instructifs, il reste

encore beaucoup de choses à développer. Par un effet naturel de l'expérience et de l'observation, les travaux particuliers de chaque individu contribuent à perfectionner de jour en jour le traitement de cette maladie, ainsi que de presque toutes les autres; j'espère que l'ouvrage que je publie aujourd'hui en donnera, jusqu'à un certain point, la preuve, et je m'attends également que les efforts de ceux qui nous succéderont seront encore plus heureux.

Parmi les objets que je me suis particulièrement attaché à éclaircir, il n'y en a peut-être pas de plus importants que le traitement de la Gonorrhée par les injections, et que l'administration convenable du mercure dans la maladie vénérienne; je me flatte d'avoir suggéré sur ces objets des idées qui paroîtront dignes d'attention dans la pratique. Plusieurs médecins ont déjà, à la vérité, adopté les injections dans le traitement de la gonorrhée; mais ce moyen qui réussit dans un grand nombre de cas, ne produit absolument aucun effet dans d'autres: je ne crois pas qu'on ait jusqu'ici rendu raison de cette différence. Si, comme je le crains, je n'ai pas exposé mon opinion sur cet objet avec autant de clarté qu'elle en exige, les observations au moins dont elle est appuyée, sont de nature à mettre, quiconque y fera attention, en état de dis-

tinguer facilement les cas où les injections sont utiles , de ceux où l'on ne doit en attendre aucun avantage.

L'opinion que j'ai entrepris de défendre , relativement à la différence de la matière de la gonorrhée d'avec celle de la syphilis , trouvera sans doute bien des censeurs ; mais je les prie de ne pas oublier qu'on ne doit jamais exiger de certitude parfaite en fait d'opinions , qu'il est impossible de démontrer de manière à lever absolument tous les doutes ; qu'ils examinent , avant de juger sévèrement les idées proposées par d'autres , si les leurs sont réellement à l'abri de toute objection. D'ailleurs , quoique les raisons que j'ai données en ma faveur me paroissent très-concluantes , je suis prêt à reconnoître mon erreur , si l'on m'oppose des argumens capables de me convaincre que mon opinion est mal fondée. Toutefois il sera aisé de s'appercevoir que la théorie que j'ai adoptée ne peut nullement altérer la pratique généralement suivie aujourd'hui , à l'égard de l'objet dont ils s'agit ; et qu'elle a en outre , non-seulement l'avantage d'expliquer plus clairement qu'on ne le fait en adoptant l'opinion dominante , plusieurs phénomènes des deux maladies , mais même d'indiquer la cause qui oblige de prescrire différens remèdes pour chacune.

xxxij PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Je ne me flatte pas que les praticiens expérimentés et observateurs puissent tirer de grandes lumières de cet ouvrage ; mais j'espère qu'il sera utile aux commençans ; car je ne me suis pas moins attaché à donner une idée juste des différens symptômes dont j'ai parlé , qu'à indiquer la méthode curative d'une manière claire et intelligible. Je n'ai guère admis de théorie qu'autant qu'elle m'a paru nécessaire pour expliquer, d'après des principes raisonnables , des objets que quelques écrivains , uniquement guidés par leur imagination , ont rendus obscurs à force d'esprit.

T A B L E

DES CHAPITRES.

T O M E I.

CHAPITRE PREMIER.

LA gonorrhée et la maladie vénérienne sont-elles engendrées par la même contagion ? pag. 1

CHAPITRE II.

De la Gonorrhée Virulente.

SECT. I. Observations générales sur les symptômes , les causes et le siège de la gonorrhée virulente.	46
SECT. II. Du pronostic de la gonorrhée virulente.	107
SECT. III. Observations générales sur le traitement de la gonorrhée virulente.	110
SECT. IV. Du premier degré de la gonorrhée.	117
SECT. V. Du second degré de la gonorrhée.	136
SECT. VI. Du troisième degré de la gonorrhée.	145
SECT. VII. Du quatrième degré de la gonorrhée.	240
SECT. VIII. De la cordée.	246
SECT. IX. Des hémorrhagies de l'urèthre.	250
SECT. X. De la gonorrhée chez les femmes.	252
SECT. XI. Récapitulation.	267

CHAPITRE III.

Des Suites de la Gonorrhée virulente.

SECT. I. Remarques générales sur les suites de la gonorrhée virulente.	271
--	-----

Tome I.

c

SECT. II. Du suintement habituel.	pag. 272
SECT. III. De l'impuissance causée par la foiblesse des vésicules séminales.	300
SECT. IV. Des embarras de l'urèthre, causés par la gonorrhée virulente.	318
§. I. Des tumeurs de la substance de l'urèthre et des parties contiguës.	<i>ibid.</i>
§. II. Des embarras spasmodiques de l'urèthre.	321
§. III. Des embarras de l'urèthre, causés par des excroissances charnues ou des caroncules.	330
§. IV. Des embarras de l'urèthre, occasionnés par les rétrécissemens proprement dits; des bougies et des fistules au périnée.	333
SECT. V. Des sensations extraordinaires de la vessie, de l'urèthre et des parties contiguës.	412
SECT. VI. Des gonflemens des testicules.	427
SECT. VII. Des tumeurs du cordon des vaisseaux spermaticques.	447
SECT. VIII. Des tumeurs des vaisseaux lymphatiques de la verge.	450
SECT. IX. Du gonflement des glandes des aines.	455
SECT. X. Des excoriations du gland et du prépuce.	460
SECT. XI. Des excoriations des parties de la génération chez les femmes.	465
SECT. XII. Du phimosis et du paraphimosis.	467
SECT. XIII. Des poireaux qui affectent le gland, le prépuce et les grandes lèvres.	476
SECT. XIV. De la gonorrhée simple.	483
SECT. XV. Nouvelles preuves de la différence de la gonorrhée virulente et de la siphilis.	491
Appendix.	557

Additions du traducteur.

Observations sur la manière d'agir du virus siphilitique, et sur les tentatives qu'on a faites pour l'inoculer.	29
Observations sur la nature des écoulemens purulens, et sur la manière dont ils s'engendrent.	60
Caractères du pus.	63
Comparaison du sédiment du serum avec le pus.	71
Comparaison de la lymphe fondue et putréfiée avec le pus.	81

Comparaison de la croûte inflammatoire , fondue par la putréfaction avec le pus.	pag. 84
Comparaison de la fibre charnue , fondue par la putridité avec le pus.	86
Comparaison de la graisse avec le pus.	87
Signes auxquels on distingue le pus du mucus.	91
De la manière dont s'engendre le pus.	93
Sur l'usage des injections.	133
Observations sur les engorgemens de la prostate.	155
De la gonorrhée chez les femmes.	259
Des causes de l'impuissance.	311
Des sondes flexibles.	383
Supplément sur les causes et la nature de la gonorrhée.	496
§. I. La gonorrhée virulente a été connue des anciens.	502
§. II. Des causes de la gonorrhée , autres que le virus siphilitique.	506
§. III. Comparaison des effets de la gonorrhée avec ceux de la siphilis.	536
§. IV. L'on a de tout temps guéri les gonorrhées sans mercure.	549

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TEXTE.

A	B C È S	au perinée , page 320
— dans le corps caverneux de la verge.	<i>Ibid.</i>	
— dans le tissu spongieux de l'urèthre.	<i>Ibid.</i>	
Absorption favorisée par les frictions , II.		117
Acide nitreux. (observations sur sur l') II.		47
— manière de le prescrire , II.		478
Algalié , observations sur son usage.		426
Alkali volatil ; manière de l'employer en injection.		564
Alopecie ; sa description , II.		195
— son traitement , II.		594
Alun , en injections , dans la gonorrhée.		125
— manière de l'employer.		558, 571
Ammoniaque , V. Alkali volatil.		
Antidote ; définition de ce terme , II.		248
Antimoine crud , utile dans les pustules siphilitiques , II.		585
Asthme vénérien , guéri par le mercure , II.		649
Atrophie , est un symptôme de syphilis , II.		204
— sa description.	<i>Ibid.</i>	
— son traitement , II.		600
Avortemens , causés fréquemment par la syphilis , II.		608
— observations à ce sujet.	<i>Ibid.</i>	

B.

BAIN froid , utile dans la gonorrhée.		142
— dans le suintement habituel.		288
— dans le gonflement du testicule.		444

Bain de mer , utile dans certains degrés du bubon , II.		570
— dans les tumeurs siphilitiques du testicule , II.		593
— (demi) , utile dans les sensations extraordinaires de la vessie.		419
Baryte muriatée , ses effets sur les ulcères qui succèdent au bubon , II.		569
— observat. sur son usage , II.		689
Baumes astringens , usités en injection , dans le premier degré de la gonorrhée.		126
— leur usage dans le suintement habituel.		287
— manière d'en faire usage en injection.		560 et 563
Borax , utile pour dissiper la salivation mercurielle , II.		372
Bougies , peuvent s'employer quand les injections ont été inutiles.		286
— souvent utiles dans le suintement habituel.		296
— (observations sur les)		341
— objets principaux qu'on doit se proposer dans leur composition.		343
— Règles à suivre dans leur usage.		346
— glissent quelquefois dans la vessie.		352
— temps qu'elles doivent rester dans l'urèthre.		353
— On ne doit jamais les y laisser à demeure.		356
— Leur usage exige de la persévérance.		376
— Diverses manières de les préparer.		561
Bubon , sa définition , II.		112

Bubon peut se manifester sans être précédé de chancre ni d'aucune autre marque d'infection.	113	Caroncules ou excroissances charnues de l'urèthre.	330
— produit par l'absorption du virus siphilitique.	116	Cataracte siphilitique, II.	197
— son siège.	123	— (Effets du mercure sur la) II.	595
— est souvent seul.	124	Caustique lunaire, V. Pierre infernale.	
— Affecte toujours les glandes externes.	125	Cécité siphilitique, II.	196
— Sa description.	126	— Sa description.	197
— suppure plus promptement que les autres tumeurs glanduleuses.	128	— Son traitement.	594
— Signes auxquels on le distingue des autres tumeurs de l'aîne.	129	Cérat, manière de le préparer, II.	688
— souvent compliqué d'écrouelles.	130	Chaux de mercure, (activité des) II.	260
— quelquefois réuni à l'éréthypèle.	131	— Leurs différentes manières d'agir.	261
— Son siège chez les femmes.	134	Ciguë, quelquefois utile dans les ulcères qui succèdent aux bubons, II.	556
— est toujours d'abord une affection locale.	<i>Ibid.</i>	Circoncision, (observation sur la)	470
— Sa curation.	552	Chancre (exemple d'un) situé dans l'intérieur de l'urèthre.	14
— On ne doit jamais en exciter la suppuration.	555	— Sa matière ne produit pas la gonorrhée.	21
— Toujours en tenter la résolution.	<i>Ibid.</i>	— ne précède pas toujours les bubons.	457
— Moyens de le résoudre.	556	— Sa description, II.	194
— Traitement à suivre quand il suppure.	561	— Temps de son apparition.	<i>Ibid.</i>
— Indication à remplir quand on l'ouvre.	562	— Son siège.	105
— Description de l'indolent.	569	— Matière qu'il donne.	106
		— Ses variétés.	108
		— Ses progrès sont quelquefois rapides.	109
		— Circonstances qui favorisent ses progrès.	110
		— Son siège chez les femmes.	111
		— Sa curation.	532
		— On ne doit pas toujours se borner pour en obtenir la guérison, à l'usage interne du mercure.	533
		— Ni se fier aux topiques seuls.	534
		— Se guérit très-promptement par le caustique.	535
		— Les sang-sues en modèrent l'état inflammatoire.	545
		— Dangereux quand il en résulte hémorrhagie.	547
		— Quand il est enflammé, n'est pas aggravé par le mercure.	548
		— Applications propres à le détruire.	549

C.

CALOMEL, entre dans les injections recommandées dans la gonorrhée.	124
— Manière d'en user en injection.	557
— (Observation sur le), II.	301
— Employé en frictions sur les parties internes de la bouche, II.	314
Camphre, utile dans la cordée.	248
— Manière de l'employer en injections.	558 et 562
Cantharides, utiles dans le suintement habituel.	285
— Manière d'en user en injections.	566

Chancre, traitement qu'il exige quand il est réuni au phimosis.

— Chez les femmes. 550

— Clapiers, *V. Sinus.* 551

— Conduit déférent, (inflammation du) 8

Cordée ; sa définition. 246

— Est l'effet de l'inflammation. 247

Cordon spermatique, (tumeurs du) 447

— Remèdes qu'on doit y appliquer. 448

Couronne de Vénus, ce que c'est, *II.* 165

Cowper, (affections des glandes de) 137

D.

DARTRES semblables aux éruptions vénériennes, *II.* 166

Décoction de gayac, *II.* 685

— de mézèreon, *II.* 686

— de salsepareille. *Ibid. et* 571

— Portugaise. 572

Diarrhée excitée par le mercure, (remède qu'exige la) *II.* 576

Douleurs siphilitiques, comment elles se distinguent des douleurs de rhumatisme, *II.* 184

Duncan (le Dr.), son opinion sur l'action du mercure, *II.* 253

E.

EAU de chaux, utile dans le suintement habituel. 295

— phagédénique, manière de la préparer, *II.* 682

Ecrouelles, (observations sur les) *II.* 385

Electricité, utile dans le gonflement du testicule. 443

— Dans le bubon indolent, *II.* 569

Elephantiasis, est un symptôme de siphilis, *II.* 202

Embarras de l'urèthre, 318

— spasmodiques. 321

Emétiques, leur utilité dans le gonflement du testicule. 443

Emplâtre mercuriel, sa préparation, *II.* 676

— de litharge, *II.* 688

Epilepsie siphilitique, guérie par le mercure, *II.* 668

Eruption causée par le mercure, (description d'une) *II.* 380

— Moyens de la dissiper. *Ibid.*

Escharotiques, leur utilité dans les chancres, *II.* 541

— (formules de poudres), 571

— (de dissolutions). 570

Ether, utile dans les spasmes de l'urèthre. 326

Excoriations causées par la gonorrhée, se guérissent sans mercure. 15

— Des parties de la génération chez les femmes. 465

Excroissances vénériennes autour de l'anus, *II.* 187

— Leur description, *II.* 189

— Produisent quelquefois des bubons chez les femmes. *Ibid.*

— Traitement qu'elles exigent, *II.* 589

F.

FEMMES moins sujettes à la gonorrhée que les hommes. 252

— aux obstructions de l'urèthre. 253

Fièvre, comme symptôme de la siphilis, *II.* 205

— siphilitique, (observation sur la) *II.* 601

Fistule au périnée, sa cause la plus fréquente. 372

Fleurs blanches, leur ressemblance avec la gonorrhée. 254

— Comment on peut les distinguer de la gonorrhée. *Ibid.*

— Se guérissent par les astringens. 255

Frein, il est quelquefois nécessaire de le couper, *II.* 544

Frictions mercurielles, (observation sur les) *II.* 310

Froid et humidité, leurs effets funestes dans la siphilis, *II.* 179

Fumigations mercurielles, comment on doit les administrer, *II.* 265

— Quelquefois utiles dans les chancres, *II.* 545

— Leur utilité dans les ulcères

qui succèdent aux bubons , II.	568	Gonorrhée produite par l'inflam- mation.	57
		— sa ressemblance avec le ca- tarrhe.	59
		— son pronostic.	107
		— (observation générale sur la)	110
		— son Premier degré.	117
		— régime qu'elle exige.	131
		— (une abstinence trop sévère ne convient pas dans la)	<i>Ibid.</i>
		— (Second degré de la)	136
		— (Troisième degré de la)	145
		— (Quatrième degré de la)	240
		— Chez les femmes.	252
		— est toujours une maladie lo- cale.	267
		— Bâtarde.	460
		— (Observations sur la)	461
		— Moyens de la distinguer de la siphilis.	462
		— Sa curation.	463
		— Causée par l'application de la sabine à l'entrée de l'urè- thre.	482
		— Simple.	483
		— (Observations sur la)	<i>Ibid.</i>
		— (Cas remarquable de)	485
		— Peut être produite par la ma- tière des fleurs blanches.	487
		— Peut déterminer le gonflement des testicules.	488
		— des glandes des aines.	<i>Ibid.</i>
		— Nécessité de la distinguer.	490
		— Sa méthode curative.	<i>Ibid.</i>
		— virulente , ses suites.	271
		Gorge , (ulcères siphilitiques de la) , II.	235
		— Leur description , II.	136
		— Souvent accompagnés d'érésy- pèle , II.	138
		— Produisent quelquefois la sur- dité , II.	139
		— Pénètrent quelquefois jusqu'aux os.	<i>Ibid.</i>
		— Peuvent se confondre avec d'autres affections , II.	140
		— Guéris avec la pierre infer- nale , II.	573
		Goutte sereine siphilitique , II.	197
		— Son traitement , II.	595
		Grossesse (la) n'est pas un obs- tacle à l'usage du mercure , II.	615
G.			
GANGRÈNE , ses progrès quand elle succède aux chancres , II.	545		
— l'opium en est le meilleur re- mède , II.	546		
— le mercure y est nuisible.	547		
Gargarisme de borax , II.	585		
Gayac , (observation sur le) II.	337		
— preuves de ses vertus antisi- philitiques.	<i>Ibid.</i>		
Gerçures des mains et des pieds , leur description , II.	201		
— leur traitement , II.	598		
Gilchrist , son essai sur la siphilis , II.	628		
Gland et prépuce , (excoriations du)	460		
Glandes des aines , (gonflement des)	455		
— remèdes convenables dans ce cas.	456		
Gomme élastique , forme les meil- leures bougies.	344		
Gonflemens des testicules.	427		
— Vénériens , II.	190		
— Leur curation , II.	590		
Gonorrhée (la) et la siphilis se sont manifestées à diverses époques.	2		
— Beaucoup plus fréquente que la siphilis.	13		
— Métastase (de la matière de la)	17		
— (la matière de la) ne produit point de chancres , II.	493, 494		
— et la siphilis sont quelquefois restées long-temps distinc- tes.	22		
— temps de son apparition.	47		
— Ses symptômes.	48		
— Quelquefois accompagnée de douleurs sympathiques.	47		
— chez les femmes est plus mo- dérée.	52		
— (matière de la)	53		
— (manière dont se communique le virus de la)	54		
— (Fait remarquable sur la)	55		
— (la matière de la) , n'est pas produite par un ulcère.	56		

H.

- HEMORRHAGIE** de l'urèthre. 250
 — produite par les chancres, (remèdes de l'), II. 547
Hernie humorale, V. Gonflement des testicules.
 — fémorale, quelquefois confondue avec le bubon. 132
Hunter, (J.) examen de ses opinions, II. 118, 172, 217, 241, 377, 603
Hydrocèle, causée quelquefois par la hernie humorale. 434
Hydropisie siphilitique, guérie par le mercure, II. 659

I.

- IMPUISSANCE**, en quoi elle consiste. 300
 — Ses causes. 301
 — Souvent produite par une foiblesse locale. 302
 — Rarement l'effet d'une foiblesse générale. *Ibid.*
 — (Deux degrés d') 304
 — Son premier degré. 308
 — Son second degré. *Ibid.*
 — Modérée par l'électricité. 311
 — la jusquiame. 320
 — Peut être la suite du gonflement de l'épididyme. 431
Inflammation modérée, nécessaire pour produire le bubon, II. 116
Injectons convenables dans le premier degré de la gonorrhée. 120
 — On ne doit pas les employer quand les testicules sont gonflés. 123
 — (Degré de force des) 127
 — Manière d'en faire usage. 128
 — Combien on doit les réitérer de fois. 129
 — Sont plus nuisibles qu'utiles dans le second degré de la gonorrhée. 141
 — (Observations générales sur l'usage des) 268
 — Stimulantes, utiles dans le suintement habituel. 282

Injectons astringentes, conviennent quelquefois dans le suintement habituel. 285
 — (Formules d') 557

J.

JUSQUIAME, utile dans la cordée. 249
 — Dans les ulcères vénériens, II. 583

K.

KINKINA, utile dans le second degré de la gonorrhée. 142
 — Dans le gonflement du testicule. 444
Kino, utile en injections. 125
 — Dans les hémorrhagies. 251
 — Manière d'en faire usage en injections. 559
 — Son utilité dans la diarrhée, II. 377

L.

LARMOYEMENT des yeux, comment produit par les ulcères du nez, II. 143
Lavande, (esprit de) son usage dans les chancres, II.
Lessive caustique, manière de l'employer en injections. 564
Lèvres, (chancres des grandes) leur traitement, II. 551

M.

MAL de tête siphilitique guéri par le mercure, II. 666
Maladies différentes peuvent se trouver réunies sur la même partie, II. 171
Maladie vénérienne, V. Siphilis.
Manie siphilitique, guérie par le mercure, II. 672
Mercure, on n'en tire aucun avantage dans la gonorrhée. 268
 — Utile dans le cas d'épaississement de la vessie. 270
 — N'est jamais utile dans le suintement habituel. 297
 — Est très-sujet à augmenter le gonflement des testicules. 442

Mercuré crud , manière de l'employer en injections. 557	Mercuré ; on doit le donner dans tous les degrés du bubon, II. 559
— (Effets de l'action partielle du), II. 175	— Aceté , (observations sur le) 305
— (Observations générales sur le). 226	— Alkalisé , (observations sur le) 277
— Ses effets généraux sur le système. 237	— Calciné. 261
— (Effets stimulans du). <i>Ibid.</i>	— (Manière de préparer le) 679
— Symptômes fâcheux qu'il produit. 239	— Doux , (observations sur le) II. 301
— Manière dont il guérit la siphilis. <i>Ibid.</i>	— Manière de le préparer, II. 680
— Il n'opère pas la guérison , en excitant une irritation , 241	— Uni à l'alun calciné , II. 580
— ni par l'évacuation qu'il procure. 245	— Gommeux , V. Mercuré alkalisé.
— Preuves qu'il agit comme antidote. 248	— (Observations sur les préparations du) par la trituration. 276
— Il ne peut agir que comme antidote. 251	— Précipité rouge , II. 682
— Ses diverses préparations. 255	— sublimé corrosif , manière de l'employer en injections. 563
— De quelle manière on le rend actif. 256	————— (observations sur le). 282
— Diverses méthodes de l'administrer. 262	— Manière de le préparer.
— (Fumée du) 263	— Vitriolé jaune , V. Turbith minéral.
————— utile dans quelques cas. 264	Mézéreon , (observations sur le) II. 460
— Difficulté de déterminer la quantité qui est absorbée. 312	— Méthode de l'administrer , II. 462
— Temps que doit durer son usage. 343	— Utile dans la hernie humorale. 442
— Manière de l'administrer par extinction. 359	Miel mercuriel , manière de le préparer , II. 678
— Observations sur cette manière. <i>Ibid.</i>	Mucus , son attraction avec le mercure , II. 162
— Cas où elle peut suffire. 360, 601	Muriate de Baryte , V. Baryte muriatée.
— (Quantité de) qu'on doit employer. 364	
— Régime qu'on doit observer pendant son usage. 366	
— Les malades qui en font usage ne doivent pas s'exposer à l'air. 368	
— Précautions à prendre avant de l'administrer. 375	
— Jusqu'à quel point on peut le regarder comme certain pour guérir la siphilis. 381	
— Cas où il manque son effet. 386	
— Comment on doit l'appliquer pour résoudre les bubons , II. 556	

N.

NARCOTIQUES , V. Opiatiques.	
Nodus , (définition des) II. 178	
— Quels sont les endroits qu'ils affectent le plus souvent. 179	
— (Description des). 180	
— Pourquoi ils sont douloureux. <i>Ibid.</i>	
— Leur curation. 585	
— Cas où l'on doit les mettre à découvert. 587	

O.

ONANISME , ses effets pernicieux. 303	
Onguent citrin , II. 682	

Onguent de pierre calaminaire. 573

— De chaux de zinc. *Ibid.*

— De saturne, II. 687

— De vert-de-gris. *Ibid.*

— mercuriel, quelle doit être sa force. 336

— Observation sur son usage. 338

— On augmente son absorption par les frictions. 341

— Manière de le préparer, II. 676, 677

— Blanc. 588

— Rouge. *ibid.*

Opiatiques, utiles dans la cor-dée. 150

— Dans la gangrène. 321

— En lavement dans la gonor-rhée. 148

— Dans le suintement ha-bituel. 297

— Dans les bubons, II. 559

Opium, est usité en injections dans la gonorrhée. 125

— Nuisible dans l'impuissance. 310

— Son utilité dans les spasmes de l'urèthre. 326

— Utile dans le gonflement des testicules. 436

— Manière d'en faire usage en in-jections. 559

— Son utilité pour dissiper la sa-livation, II. 372

— Observation sur son usage, II. 466

— Epoque à laquelle on a com-mencé à l'administrer contre la siphilis. *Ibid.*

— Il agit principalement en mo-dérant l'irritation, II. 467

— Doses énormes auxquelles on l'a administré dans la siphilis, II. 468

— Son usage externe, II. 469

— Son utilité dans le cas d'irrita-bilité de la vessie et de l'u-rèthre. 418

— Dans les ulcères qui succèdent au bubon, II. 568

— Est souvent d'une utilité parti-culière dans les ulcères vé-nériens, II. 583

Oxide de mercure rouge, V. Mer-cure calciné.

P.

PARAPHIMOSIS, ce que c'est. 461

— (Observations sur le). 473

— Manière de l'opérer. 475

Phimosis, ce que c'est. 461

— (Observations sur le) 467

— Remèdes qu'il exige. *Ibid.*

— Manière de l'opérer. 470

Phosphate de mercure, II. 309

Phthisie siphilitique, guérie par le mercure, II. 641

Pierre calaminaire, manière d'en user en injections. 558

— Infernale, danger de l'intro-duire dans l'urèthre. 378

— Précautions qu'exige son ap-plication sur les chancres, II. 535

— Expériences à ce sujet. 536

— Manière de s'en servir. 541

— Son utilité dans les ulcères qui succèdent aux bubons. 563

— Dans les ulcères vénériens, II. 573

Pilules de sublimé corrosif. 681

— De Plummer, II. 685

— Cas où elles conviennent. 373

— Leur utilité dans les pustules vénériennes. 585

Plenck. (dissolution gommeuse de) 677

Plomb, utile en injections. 126

Préservatifs (observations sur les) II. 635

Prostate, (affections de la) 155

Poireaux sur les parties génita-les. 476

— (Observations sur les). *Ibid.*

— Produits par l'irritation. 478

— Quelquefois l'effet de la siphilis. *Ibid.*

— Plus fréquemment de la go-norrhée. *Ibid.*

— Cèdent aux escharrotiques. 480

— Aux stimulans. 481

Poudre de mercure, grise, II. 33

— Manière de la préparer, II. 683

Pustules vénériennes, II. 162

— Leur siège le plus ordinaire. 163

— Comment on les distingue. 166

— Leur traitement. 584

R.

- RAISIN d'ours, son utilité dans la gonorrhée. 245
 — Dans les affections de la vessie. 270
 Reins, quelquefois affectés dans la gonorrhée. 58
 Remèdes usités dans la siphilis, (observations sur les) II. 225
 — (Grands), ce que c'est, II. 336
 Rétrécissemens de l'urèthre (observation sur les). 333
 — Rarement produits par des ulcères. 336
 — Par la rupture des vaisseaux sanguins. 337
 — Par l'usage des injections. *Ib.*
 — Le plus souvent par le relâchement. 340
 — Ne guérissent point par le mercure. 341
 — Les bougies en sont le remède le plus certain. *Ibid.*
 — Sont quelquefois situés d'un seul côté de l'urèthre. 374
 Rhumatisme siphilitique guéri par le mercure, II. 651
 Routine dangereuse dans la pratique, II. 256

S.

- SABINE, son efficacité contre les poireaux. 481
 Saignée, est le meilleur remède dans le troisième degré de la gonorrhée. 147
 — Utile dans la cordée. 249
 — dans les chancres, II. 544
 — Locale, utile dans le bubon, II. 558
 Salivation, n'est pas nécessaire pour la guérison de la siphilis, II. 369
 — Méthode pour la prévenir. *Ib.*
 — Pour la dissiper. 370
 — Se modère souvent par les topiques. 371
 — N'est pas toujours augmentée en prescrivant une plus grande quantité de mercure. 372

- Salsepareille. (observation sur la) 445
 — Méthode de la prescrire. *Ib.*
 Sang-sues, leur utilité dans la hernie humorale. 432
 — Observations sur les plaies qu'elles laissent. 464
 — Utile dans les chancres, II. 545
 Scorbut, (observation sur le) II. 382
 — (Le mercure produit des effets semblables au) 385
 Scrotum, (épaississement du) II. 202
 Sel ammoniac, manière de l'employer en injections. 564
 Sensations extraordinaires de la vessie et de l'urèthre. 412
 — Il est souvent impossible d'en connaître la cause. 415
 — (Remèdes sur lesquels on doit principalement compter dans les) 418
 Setons, leur usage dans les bubons, II. 565
 Sibbens, ce que c'est, II. 625
 — Sa description, II. 626
 — Moyen de la guérir, II. 631
 — de la prévenir, II. 633
 Sinus au périnée, comment on doit les traiter. 143
 — Effets fâcheux de ceux qui succèdent au bubon, II. 564
 Siphilis, n'est quelquefois pas précédée de chancres. 10
 — A paru en Europe avant la gonorrhée. 22
 — Dans l'île d'Otahiti, avant la gonorrhée. 23
 — Dans quel temps elle a été décrite exactement, II. 1
 — De quelle manière elle se communique, II. 11
 — Se communique souvent à l'enfant si la nourrice est infectée, et de l'enfant à la nourrice. 12
 — Le lait seul peut la communiquer au nourrisson. *Ibid.*
 — (la matière de la) peut être absorbée par quelque partie que ce soit de la surface du corps. 13

Siphilis (La matière de la) n'est pas absorbée par l'estomac. 14
 — Ses symptômes. 103
 — Pourquoi elle se manifeste plutôt chez certains individus que chez d'autres. 121
 — Ne peut être guérie par les évacuans. 246
 — Chez les enfans, II. 603
 — Preuves de son existence. 604
 — (Exemples de) II. 606
 — Comment on doit la traiter. 611
 — (Cas remarquable de la). 612
 — Formes particulières sous lesquelles elle se manifeste. 623, 374
 — (Guérison remarquable de la). 614
 — Peut engendrer d'autres maladies. 638
 Spasmes de l'urèthre, se modèrent par la saignée. 326
 — Par l'électricité. 328
 — Par les bougies. *Ibid.*
 — Par les vésicatoires. 327
 Sucre de saturne, manière de l'employer en injections. 560
 Sueurs produites par le mercure, moyen de les prévenir, II. 379
 Swieten, (Van) sa dissolution, II. 681
 Suintement habituel, ce que c'est. 272
 — (Cas remarquable de). 275
 — Est produit par diverses causes. 276
 — Souvent l'effet d'un relâchement local. 278
 — Rarement produit par la faiblesse générale. 280
 — Remèdes qu'il exige. 281
 — L'inflammation y est utile. 286
 — Régime qu'il exige. 287
 — Modéré par l'application d'un seton au périnée. 292
 — Est causé très-fréquemment par le rétrécissement de l'urèthre. 293
 — Quelquefois modéré par les opiatiques. 296
 Surdité vénérienne, II. 200
 — Son traitement, II. 596
 Symptômes qui succèdent à la suppression subite de la gonorrhée

ne sont pas vénériens. 9
 Symptômes irréguliers de siphilis, II. 201
 — Leur traitement, II. 597

T.

TENDONS et ligamens, rarement affectés dans la siphilis, II. 21
 Testicules, leur gonflement causé par la siphilis, II. 190
 — Différence entre ce gonflement et la hernie humorale. 191
 — Comment ce gonflement se distingue du sarcocèle. 193
 — Sa curation. 590
 — Les deux se gonflent quelquefois dans la gonorrhée. 427
 — Symptômes qui résultent de ce gonflement. 428
 — Leur gonflement est communément l'effet de l'inflammation. 429
 — Se termine rarement par la suppuration. 431
 — Remèdes propres à le dissiper. 432
 — Se fondent. 445
 — Cette fonte est produite par l'onanisme. 446
 — Arrêtée par l'application d'un vésicatoire sur le scrotum. *Ib.*
 Tisane de Lisbonne, V. Décoction portugaise.
 Trochisques de Keyser, leur composition, II. 664
 Tumeurs dans la substance de l'urèthre. 318
 Turbith minéral, (observations sur le) II. 304

V.

VAISSEAUX lymphatiques du pénis, (tumeurs des) 450
 — (Remèdes utiles dans les tumeurs des) 453
 — (Exemples des tumeurs des) 455
 Vert-de-gris, utile dans le suintement habituel. 285
 — Est un topique utile dans les chancres, II. 549
 — Comment on doit l'employer en injections. 565

xlvi] TABLE DES MATIÈRES.

Vérole, ne produit jamais la gonorrhée à quelque degré qu'elle soit. 20

— *V. Syphilis.*

Vésicatoires, leur usage dans la gonorrhée. 140

— Utiles dans le suintement habituel. 292

— Dans les sensations extraordinaires de la vessie et du périmée. 419

— Quelquefois dans l'inflammation des testicules. 444

— Dans certaines espèces de tumeurs, II. 569, 588

— Nuisibles pendant la salivation, II. 370

Vessie (inflammation de la). 240

Vinaigre, ses vapeurs, utiles dans le gonflement des testicules. 437

— lithargyré, (formule du) 560

Vitriol employé en injections. 126

— Blanc, manière de l'administrer en injections. 560

Virus vénérien, (observations sur le) II. 208

— Agit d'abord sur les fluides, II. 210

— Peut déterminer d'autres maladies, II. 639

— Rester long-temps caché, II. 673

— Ne cède pas à la méthode par extinction. *Ibid.*

U.

ULCÈRES vénériens, anciens, pourquoi ils ne produisent pas de bubons, II. 118

— Se distinguent en deux espèces, II. 120

— Description de ceux du nez et de la bouche. 142

— Comment ceux de la bouche se distinguent des autres affections. 146

— Affectent certaines parties du corps de préférence. 168

— Leur naissance et leurs progrès. *Ibid.*

— Caractère particulier de la matière qu'ils fournissent. 169

— Leur siège ordinaire. 171

— Description de ceux qui succèdent au bubon, II. 564

— Pourquoi ils sont souvent rebelles, II. 566

— Leur curation, II. 572

— Causes qui rendent souvent leur guérison difficile, II. 579

Urine (effet remarquable de l') dans la gangrène, II. 546

Y.

YAUWS, II. 623

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les Additions et les Notes.

- A**BENMESUAI, II. pag. 229
- Abethencourt, sa dénomination de la maladie vénérienne, II. 5
- Acétide de mercure, connu depuis long-temps, II. 305
- Acide acétique, II. 512
- citrique, II. 481, 506
- muriatique, mis au rang des antisiphilitiques, II. 490
- Ses effets lorsqu'on l'applique à l'extérieur sur les ulcères de mauvais genre, II. 491
- Jouit à-peu-près des mêmes vertus que l'acide nitrique, II. 509
- Affecte les poumons, II. 510
- muriatique oxigéné, ses effets, II. 481, 482
- nitreux, II. 404
- Ses effets, donné à forte dose, II. 488
- Préférable au nitrique pour l'usage interne, II. 488
- Ne convient pas dans la gonorrhée, II. 502
- A quelquefois déterminé le scorbut, II. 505
- N'a de nouveau que le nom, II. 508
- A guéri des ulcères phagédéniques, II. 514
- Ses effets étant combinés avec le mercure. *Ibid.*
- (Bains d') II. 479
- Ses inconvéniens, II. 480
- Comment on doit l'administrer. 485
- On ne peut compter sur ses effets, II. 500
- Fumant, II. 483
- Nitrique, II. 479
- Sulphurique, cas où il convient, II. 509
- Avantageux sur-tout dans les maladies éruptives, II. 511
- Acides, leurs effets, II. 482, 507
- Comment ils agissent à l'extérieur, II. 508
- Parallèle de la manière d'agir des divers acides, II. 510
- Minéraux, employés depuis long-temps en médecine, II. 508
- Moyen de les corriger, II. 512
- Cas où ils méritent la préférence. *Ibid.*
- Végétaux, appliqués sur les ulcères, en favorisent la guérison, II. 495
- Acrochordon, II. 95
- Æthiops *per se*, a été connu des Arabes, II. 229
- Aëtius, II. 84, 86, 92, 93, 94, 161
- Adoucissans, (les remèdes) souvent préférables aux plus actifs, II. 521
- Agaric de chêne; ne jouit d'aucune vertu astringente, II. 80
- Air suroxigéné, II. 514
- Albucasis a connu l'engorgement de la prostate. 228
- Traitement qu'il prescrit dans la gonorrhée. 553
- Ses observations sur les ulcères du gland, II. 79
- Sur les condylomes, II. 99
- Sur les tumeurs des amygdales, II. 161
- Sur les frictions mercurielles, II. 229
- Alderetto, sa méthode de guérir les caroncules. 386
- Alexandre (chirurg.), ses expériences sur les sudorifiques, II. 430
- Alexandre de Tralle, méthode qu'il propose pour détruire les polypes du nez. 387
- Algale d'argent, V. Sonde d'argent.

- Alkali fixe minéral , précautions
qu'exige son usage en injections. 565
- Alkali volatil , décompose le calomel , II. 338
- Recommandé comme antisi-
philitique , II. 530
- Ses propriétés. 531
- Alkalis, (les) danger de les pres-
crire à grandes doses , II. 384
- Comment ils agissent appliqués
à l'extérieur sur les ulcères , II.
508
- Almenar , II. 4, 348
- Alvarez , II. 285
- Alyon , son opinion sur l'acide ni-
trique , II. 479
- Ses expériences , II. 487
- Sa pomade oxigénée. *Ibid.*
- S'est imaginé que l'acide nitri-
que pouvoit développer le
virus vénérien caché , II. 502
- Est fort embarrassé de détermi-
ner la nature des symptômes
qui ont cédé aux substances
oxigénées. *Ibid.*
- Ce qu'on doit conclure de ses
expériences , II. 503
- Ses essais sur le muriate de ba-
ryte , II. 690
- Amatus Lusitanus, a employé les
bougies fondantes. 386
- Ammoniaque , *V.* Alkali volatil.
- Amygdales , sujettes à s'ulcérer ,
II. 150
- à des engorgemens re-
belles. 160
- Anolis de terre , II. 528
- Anguilles , II. 529
- Anthrax , cas où il regne , II. 46
- a déterminé quantité de peu-
ples à pratiquer la circoncision , II. 48
- Signes auxquels on le recon-
noît , II. 50
- Antiades , ce que c'est , II. 160
- Aquilano (Sebastien) , II. 233
- Archet , ce que c'est , II. 266 ,
426
- Ardern , sa définition de l'Arsura ,
II. 70
- Arétée , a décrit les effets de l'en-
gorgement de la prostate. 222
- Tableau qu'il fait des suites
des jouissances prématu-
rées et excessives. 315
- Arétée; moyens qu'il prescrit pour
remédier. 316
- Blâme les jouissances préma-
turées. 22
- Sa description des ulcères de
la gorge , II. 151, 152
- Aristophane , histoire tirée de son
scholiaste , II. 38
- Arnould de Villeneuve , II. 231
- Arsenic , employé en fumigations ,
II. 267
- Dans les onguens à l'extérieur.
317, 318
- Arsura , ce qu'on doit entendre
par ce terme , II. 70
- Aspasie , II. 93
- Astragalus exscapus , son his-
toire , II. 524
- Ses propriétés. 525
- Astringens dangereux , étant ap-
pliqués extérieurement. 307
- Astruc , son opinion sur le temps
où la gonorrhée a paru en
Chine. 22
- Sur la manière de traiter l'oph-
thalmie vénérienne. 41, 216
- Ses remarques sur les effets
du mercure dans les gonor-
rhées. 544
- Sur la difficulté de reconnoître
la siphilis. 548
- Son erreur sur la dénomination
de la maladie vénérienne , II. 4
- S'est trompé à l'égard de la
maladie de Job , II. 26
- de l'origine des bubons ,
II. 112
- Son opinion sur les fumigations
II. 270
- sur l'usage interne du su-
blimé , II. 291
- sur l'eau mercurielle ,
II. 332
- sur la manière d'admi-
nistrer les frictions , II. 342
- Son analyse de Philologus , II.
396
- Son opinion sur Hutten , II. 411
- Son observation sur un malade
traité par Boerhaave , II. 433
- Cas où il juge le gayac indis-
pensable , II. 436

- Astruc**, son opinion sur la salsepareille, II. 454
- Traitement qu'il prescrit aux enfans attaqués de siphilis, II. 623
- Aublet**. 398
- Augustini**, a remarqué que le mercure affectoit la vessie. 545
- Avicenne**, a employé des sondes flexibles. 385
- Ses observations sur les ulcères des parties de la génération, II. 78, 82, 85, 86
- A donné le mercure intérieurement, II. 227
- Ausone**, poète, II. 16.
- B.**
- BAINS**, cas où ils conviennent, II. 339
- Quel doit être leur degré de chaleur, II. 340
- Antisiphilitiques, II. 319
- De vapeurs, II. 426
- Leurs effets, II. 428
- Nitrique, II. 479, 500
- Baldinger**, son opinion sur la cause de la gonorrhée. 496
- Barberousse** (pilules de), II. 280
- Bartram**, II. 523
- Baryte**. V. Muriate de baryte.
- Bas** (Henri) a observé une gonorrhée épidémique. 526
- Baumé**, ses observations sur le mercure doux, II. 302, 680
- Sa manière d'administrer les bains antisiphilitiques, II. 319
- Ses observations sur la pommade mercurielle, II. 337
- Sa manière de préparer le mercure doux, II. 680
- Beccaria**, vertus qu'il attribue à la chair de vipère, II. 528
- Beddoes**, II. 352, 485, 486, 501, 515
- Becket**, jugement de ce qu'il a écrit sur l'antiquité de la siphilis, II. 61
- Quelles sont les autorités dont il s'appuie, II. 69
- Begue** (le) de Presle, II. 292
- Bell**, n'a pas bien entendu Astruc. 2
- Bell** a déterminé avec précision les cas où conviennent les injections. 133
- Propose mal-à-propos de s'exposer à une nouvelle infection. 420
- A attribué sans fondement les affections extraordinaires de la vessie à une autre cause qu'à un vice organique. 422
- Admet sans preuves l'antiquité de la siphilis, II. 16
- Sa théorie sur l'action du virus siphilitique est peu satisfaisante, II. 214
- Son opinion sur l'acide nitrique, II. 493
- Bellé** (syrop de), II. 333, 683
- Beneditti** (Alexandre) ses observations, II. 7
- Benoit** (J.), II. 348, 529
- Bercher**, II. 293
- Berenger de Carpi**, II. 233
- Berlinghieri**, II. 503
- Bernard**, inventeur des bougies de gomme élastique. 344, 396
- Comment il fit cette découverte. 399
- Berthollet** (le Dr.), ses observations sur les végétaux qui décomposent le sublimé, II. 517
- Bertrandi**, ses observations sur la gonorrhée des femmes. 266
- A mal jugé des effets produits par les injections huileuses dans la vessie. 401
- Erreurs commises par ses éditeurs. 381
- Sondes flexibles qu'ils ont composées. 394
- Leurs observations sur l'usage du sublimé, II. 296
- Sur le syrop de Cuisinier, II. 458
- Sur l'opium, II. 472
- Sur les lézards, II. 529
- Bimasui**, manière dont il traitoit les engorgemens de la prostate. 226
- Blair** (William); reproches qu'il fait au Dr. Swediaur, II. 482
- Ses expériences sur les substances oxygénées, II. 495
- Manière dont il a administré le

- muriate suroxygéné de potasse, II. 496
 Blanc d'œuf, on peut en enduire les bougies. 400
 Blancard (Etienne), II. 284, 303, 317, 680
 Blegny (observation de), II. 32
 Blénorrhée; ce terme donne une fausse idée de la maladie qu'on a voulu désigner. 46
 Biscuit, manière dont on le préparoit, II. 402
 Boerhaave (erreur de). 543
 — Cité, II. 286
 — Recommande l'usage interne du turbith minéral, II. 304
 — Sa méthode d'administrer le gayac, II. 425
 — Reflexions sur cette méthode, II. 428
 — Ses observations sur les effets du mercure après l'usage du gayac, II. 436
 Bois gentil, II. 462
 — joli. *ibid.*
 Bolognini; manière dont il reforma l'emplâtre de Vigo, II. 322
 Bona, II. 291
 Botal, II. 350, 538, 622.
 Botines antivénériennes, II. 322
 Bouche (ulcères de la), leurs effets, II. 154
 Bougies, cas où elles conviennent. 155
 — Inutiles après l'opération de la fistule au périnée. 169
 — Les Arabes en ont employé de molles qui se fondoient dans la vessie. 229
 — On doit toujours préférer les plus douces. 332
 — rejeter les dures. 344
 — La forme pyramidale ne leur convient pas. 343, 569
 — Ce qu'on doit en penser. 355, 366
 — Par qui inventées. 385
 — Cas où on peut les employer. 388
 — On ne doit pas compter sur l'écoulement qu'elles produisent. 482
 Bouillon-Lagrange, ses observations sur le nitrate de mercure liquide, II. 689
 Bracelets antivénériens, II. 322
 Brassavole (Musa); on comptoit de son temps 234 espèces de vérole. 499
 — Prescrivoit le mercure aux enfans, II. 227
 — A guéri la syphilis avec l'onguent de Mesuë, II. 233
 — A introduit l'usage du gayac à Ferrare, II. 413
 — Régime qu'il prescrivoit, II. 414
 Brendel, II. 436
 Brides formées dans l'urèthre. 382
 — Manière de les connoître. 383
 — De les détruire. *ibid.*
 Browne, II. 505
 Brugman; sa dissertation sur la génération du pus. 56
 — A donné les signes qui caractérisent le pus. 67
 — Ses expériences sont très-propres à faire connoître les causes des sécrétions morbifiques. *ibid.*
 Bru, chirurgien, ses observations sur l'inoculation de la vérole. 21, 33, 34
 — On doit peu compter sur ses expériences. 493
 — Ce qu'on doit penser des malades qu'il prétend avoir été guéris par la nature seule, II. 66
 Brugnone, ses observations sur les écoulemens du vagin. 261
 Voy. Bertrandi.
 Bubon, a été connu dès la naissance de la maladie vénérienne, II. 112
 — Est quelquefois l'effet de la sympathie, II. 120
 — Tourmens qu'on faisoit souffrir à ceux qui en étoient affectés, II. 553
 — Comment on doit le traiter, II. 554
 — Secondaire (observation sur le). 458
 Buchan, II. 320
 Bucquet, II. 297

DES MATIÈRES.

ij

C.

Cacao (beurre de), ne peut être substitué au sain-doux pour la pomade mercurielle, II. 337
Cadmie d'argent, ce que c'est, II. 86
Cælius Aurelianus, traitement qu'il prescrit dans la gonorrhée. 552
 — (Passage de) expliqué, II. 22
Cal, ce que c'est. 100
Caleçons antivénériens, II. 322
Calm (Pierre), II. 522
Catarrhe de la vessie, quelle est sa cause. 159
Calvi, II. 20, 24, 35, 292
Campbre, entre dans les injections. 554
Carbonate de potasse, II. 453
Carcinome du gland, qui s'est terminé par la mort, II. 67
Cardan a le premier employé la salsepareille, II. 447
Cardinale bleue (la), son histoire, II. 522
 — Usage qu'en font les sauvages de l'Amérique septentrionale, II. 523
 — Ne possède point les vertus qu'on lui a attribuées, II. 524
Caroncule de l'urèthre, ce que c'est. 218
 — Moyens que les anciens ont employés pour la détruire. 227
Carmichel de Birmingham, II. 489
Catarrhe, ce que c'est. 510
Catarrhales (affections), fort communes chez les anciens, II. 47
 — Leurs effets, II. 155
Cathérétiques introduits dans l'urèthre, toujours dangereux. 212
Caustiques employés par Fr. Roncalli dans les engorgemens de la prostate. 378
 — Peuvent détruire les brides de l'urèthre. 384
 — Nouvellement recommandés par Hume. 411
 — Convenables dans les bubons ulcérés, II. 563

Caustiques. Observations sur leur usage, II. 574
Voy. Escharrotiques.
Ceintures antivénériennes, II. 322
Cellini, II. 234
Cesalpin (André); son opinion sur l'origine de la vérole, II. 10
Celse recommande la boisson dans l'inflammation de la vessie. 186
 — A indiqué la sympathie qui existe entre la vessie et l'estomac. 192
 — A décrit la gonorrhée. 503
 — Son tableau des maladies des organes de la génération, II. 74
 — Sa description des poireaux, II. 96
 — Ses observations sur les condylomes, II. 100
 — Sur la manière d'exciter les sueurs, II. 430
Ceonothus Americanus, II. 523
Cestoni, manière dont il administrait la salsepareille, II. 449
Chaleur avantageuse pendant l'usage du mercure, II. 369
Chancres vénériens primitifs; manière dont on les a d'abord traités, II. 537
 — En les brûlant on donne plus d'activité au virus. *ibid.*
Chamelæa de Dioscoride, II. 462
Charbonnière (la) a renouvelé à Paris les fumigations mercurielles, II. 270
Charles-Quint prit la décoction d'esquine, II. 520
Charlevoix (le Père) a fait connaître la gomme élastique. 397
Chevalier (J. Damien) a vanté les fumigations, II. 271, 353
Chicoyneau, II. 350, 353
Chinois, leur manière de traiter la siphilis, II. 269, 322
Chimistes, leur nouvelle théorie a été funeste à l'art de guérir, II. 505
Chopart; erreur qu'il a commise. 159
 — Ses préceptes sur la manière d'introduire les sondes de gomme élastique. 362

Choufleurs, espèce de poireaux, II. 96

Circuncision, précautions qu'elle exige. 471

— Pourquoi adoptée généralement dans certains pays, II. 40, 48

— Avantages qu'elle procure, II. 48, 49

— Recommandée par Celse, II. 78

— Par Léonidas, II. 98

Cirillo, détails sur sa méthode, II. 333

— Sa pomade, II. 681

Clare (méthode de), II. 327

— Recette de sa poudre de sublimé corrosif, II. 681

Clavela, claveau ou clavelée, ce que c'est, II. 3

Cléopâtre, II. 93

Cloax (les), ce que les anciens entendoient par ce nom, II. 97

Clowes (Guillaume), II. 304

Cocco-knidium, II. 463

Colomb, manière dont il fut reçu à Barcelone, II. 9

Condamine (la) a fait connoître la gomme élastique. 397

Condylomès, leurs causes, II. 93, 99

Consalve, II. 595

Coray, II. 36, 47

Cordus (Valerius), II. 509

Cors (les), ce que c'est, II. 97

Cortillo (Sébastien), II. 323

Cosme (le Frère), accident qui lui est arrivé. 370

Cren, II. 292

Crichton, II. 526

Croûte inflammatoire, ses caractères. 84

— En quoi elle diffère du pus. *ib.*

— Phénomène qu'elle présente étant séparée du sang. 85

Cruikshank (chirurgien), ses essais avec l'acide nitrique, II. 481, 482, 483, 484

Cruikshank (professeur d'anatomie), ses observations sur la méthode de Clare, II. 327, 328, 330, 331, 332, 338

Crystalline, ce que c'est, II. 3

Cullen (Henry), II. 47

D.

DAPHNÉ, ses diverses espèces jouissent a-peu-près des mêmes

vertus, II. 465

— Knidium, II. 463

— Laureola. *ibid.*

— Mézereum, II. 462

Daran, ce qu'on doit penser de ses bougies. 388

— N'est pas l'inventeur des sondes flexibles. 393

Darwin (Erasmus) ne croit pas que la matière de la contagion soit entraînée par les vaisseaux sanguins. 30

— Ne pense pas qu'aucun virus soit doué d'une acrimonie particulière. 31

— Ses idées sur les mouvemens sympathiques. 534. II, 215

— Son opinion sur la manière d'agir de l'opium, II. 476

— Sur l'acide sulphurique, II. 511

Dédale, II. 226

Delgado (François), II. 594, 412

Dehorne, II. 293, 308, 320, 323, 326

Délius, II.

Desault (chirurgien), s'est trompé sur la cause des affections de l'estomac qui accompagnent quelquefois les embarras de la prostate. 164

— Jugement qu'on doit porter sur ce qu'il a dit des embarras de la prostate. 236

— Sa dextérité à introduire les bougies. 345

— Donne la préférence aux sondes de gomme élastique. 346, 362

— Son erreur sur la manière d'agir des sondes. 367

— Moyens qu'il propose pour détruire les brides de l'urèthre. 384

— Préféroit le stylet de fer à tout autre. 399

— Ses succès. 406, 407, cité 554

— Erreur qui se trouve dans son journal. 463

- Desault (Pierre), médecin, prétend avoir guéri des lépreux par la salivation, II. 27
- Diaz (Roderigue), II. 4
- Diète extrêmement tenue, ses inconvéniens, II. 400
- Digby (le chevalier), son huile mercurielle, II. 284
- Dioscoride, II. 70, 227, 446, 463
- Domingue (Saint), lubricité des femmes de cette île, II. 9
- Doublet, ses observations sur la manière de traiter les enfans affectés de siphilis, II. 623
- Duchesne (J.), II. 302
- Duncan, son opinion sur la cause de la gonorrhée. 496
- Ses annales de médecine, II. 493
- Dupeau, ses expériences sur la lobélia, II. 524
- Dutertre (Père), dominicain, II. 440
- Dysurie, ses causes. 233
- Ce que les anciens entendoient par ce nom. 502
- Ce qu'elle indique chez les femmes. 511
- Commune dans la jeunesse et dans la vieillesse. *ibid.*
- Causes qui la déterminent dans ces différens âges. *ib. et suiv.*
- Son traitement. 549
- E.**
- EAU mercurielle. *Voy.* Nitrate de mercure liquide.
- vegeto-mercurielle de Presavin, II. 307
- de chaux, II. 405
- Ecoulemens purulens; manière dont ils se forment. 60
- Ecoulemens rebelles de l'urèthre, à quoi on doit les attribuer. 542
- Ehrmann, II. 292
- Elephantiasis a été confondue avec la siphilis, II. 4, 27
- Quels sont les pays où elle règne, II. 28
- Emerigon a introduit l'usage de la teinture spiritueuse de gayac en France, II. 444
- Emmingen, II. 471
- Emplâtres mercurielles, II. 320
- Manière dont on les a employées. 321
- Leurs inconvéniens. 323
- Cas où elles conviennent. 325
- Emplâtre de Triller, II. *ibid.*
- Emplâtre de Vigo, II. 321
- Endter, ses observations sur les vertus du pois des montagnes, II. 525
- Enfans ne peuvent naître avec des signes de bonne santé, et garder le virus caché toute leur vie, II. 619
- Gagnent difficilement la maladie vénérienne pendant l'accouchement, II. 620
- Signes auxquels on reconnoît qu'ils sont infectés, II. 621
- Ne peuvent être guéris en traitant uniquement la nourrice, II. 622
- Peuvent être traités par les frictions. *ibid.*
- Epicure a été affecté d'un engorgement de la prostate. 222
- Epiderme, sa structure, II. 88
- Epithelium, ce que c'est, II. 90
- Erasmus, II. 411, 412
- Erudition, nécessaire dans le traitement de la siphilis, II. 17
- Escharre, ce que c'est, II. 575
- Escharrotiques, cas où ils conviennent, II. 507
- Dangereux dans les chancres primitifs, II. 538
- On les vante sans fondement contre la morsure des animaux qu'on suppose affectés de la rage, II. 539
- Esprit de sel nitreux blanc acide. *Voyez* Acide nitrique.
- Esprit-de-vin, comment agissent ses vapeurs, II. 428
- Esprit volatil rouge. *Voyez* Acide nitreux.
- Esquine: *Voyez* Squine.
- Estomac souvent affecté par sa sympathie avec la vessie. 161
- Etienne (Henry), manière dont il parle de la vérole, II. 413
- Ettmuller, II. 520

F.

Fabre, a ignoré les effets que peuvent produire les embarras de la prostate sur l'économie animale. 201
 — **A** observé que certains symptômes de vérole étoient plus communs dans certaines années. 528
 — Son opinion sur la gonorrhée sèche. 534
 — Sa comparaison des effets de la gonorrhée avec ceux de la siphilis. 537
 — Rejette l'usage de mercure dans les gonorrhées récentes. 545
 — Ses observations sur la méthode par extinction, II. 351
Fabrice d'Aquapendente, a inventé les bougies de corne. 389
 — Les creuses. 394
Fallopio (Gabriel), II. 413, 475
Fels, sa tisane, II. 297, 686
Femmes grosses, difficiles à guérir de la siphilis, II. 616
 — Comment on reconnoît qu'elles ne sont pas guéries. *Ibid.*
 — Exemple remarquable à ce sujet. 617
Fernandes (Gonsalve) II. 397
Fernel, a condamné l'usage interne du mercure, II. 316
 — (Eau divine de) *Ibid.*
 — (Observation de) sur les effets du gayac, II. 407, 422
Ferri (Alphonse), a employé des bougies fondantes. 386
 — Le sublimé à l'extérieur, II. 315, 423
Ferriar, a combiné le mercure avec l'acide nitreux et les toniques, II. 514
Ferrier (Auger), II. 322
Feu sacré ou persique, ce que c'est, II. 50
 — Opinion de Macolon au sujet de ceux qui l'ont confondu, avec la siphilis. *Présuce.* xix
Fevre (le) de St. Ildefont, II. 323
Fibre charnue, ses propriétés. 86
 — En quoi elle diffère du pus. *Id.*

— Phénomènes qu'elle présente étant mise en digestion. 87
Fic, ce que c'est, II. 96
Fièvre intermittente anormale, causée par l'embarras de la prostate. 162, 401
 — N'est jamais l'effet du virus siphilitique. 541
Fioraventi, son opinion sur l'origine de la siphilis, II. 10
Flanelle portée sur la peau, ses inconvéniens, II. 433
Flores (don) a recommandé les lézards comme antisiphilitiques, II. 528
Fordyce (Guillaume), ses observations sur la salsepareille, II. 455
Fracastor, sous quel nom il désigne la maladie vénérienne, II. 4
 — Son opinion sur l'origine de la siphilis, II. 8
 — Sur les vertus du citron, II. 506
Frank, admet la vertu antisiphilitique de l'opium, II. 471
Fresneau, a le premier décrit l'arbre qui fournit la gomme élastique. 398
Frictions mercurielles, comment on les administra d'abord, II. 235
 — Précautions qu'elles exigent. 345
 — Cas où de médiocres suffisent, II. 418
 — Leurs effets sur les nourrices, II. 423
 — Buccales, II. 328
Friccius (Melchior), II. 285
Froid, pustules qu'il produit sur la peau, II. 502
Fourcroy, ses observations sur l'acide nitreux, II. 497
 — Ne croit pas que l'acide nitrique doive son énergie à l'oxigène, II. 493
Fumigations mercurielles, leurs effets, II. 230
 — Cas où l'on doit les employer, II. 265
 — Manière dont on les a administrées, II. 266

G.

- GABER**, ses erreurs sur la nature du pus. 63
- Galien**, ses observations sur les ardeurs d'urine des femmes. 510
- Sur les fleurs blanches, II. 83
 - Sur les maladies du vagin, II. 85
 - Sur les condylomes, II. 99
 - Sur le mercure, II. 227
 - Sur les effets du citron, II. 511
 - Ses préceptes sur l'usage des escharrotiques, II. 538
- Galego** (Morbus), ce que c'est, II. 396
- Garaye** (comte de la), sa teinture mercurielle, II. 295
- Gardane**, sa méthode d'administrer le sublimé, II. 293
- Garou**, toujours vert, II. 466
- A feuilles de lin. *ib.*
- Gayac**, insuffisant pour guérir la syphilis, II. 346, 349, 356
- Son histoire, II. 391
 - Ses variétés. 392
 - Variétés de son écorce. 393
 - Sa gomme. *ibid.*
 - Ses vertus. 394
 - Vertus de son fruit. *ibid.*
 - de son huile. 395
 - Son syrop. *ibid.*
 - Son écume. *ibid.*
 - Sa teinture. *ibid.*
 - Manière de l'administrer. 394
 - Quand adopté en Allemagne et en Italie. 397
 - Comment on l'a d'abord administré en Amérique. 398
 - En Espagne, en Allemagne. *ibid.*
 - Méthode de Poll. 397
 - De Schmauss. 403
 - De Hutten. 411
 - De Delgado. 412
 - De Brassavole. 413, 414
 - De Massa. 414
 - De Fernel. 422
 - De Paumier. 424
 - De Boerhaave. 425
 - De Manardus. 436
 - De Valsalva. *ibid.*
 - Son usage n'est pas sûr dans la

- syphilis bien caractérisée. 416, 424
- Gayac** (le) suspend quelquefois les effets du mercure. 436
- Réfutation des preuves qu'on a données de sa vertu antisiphilitique. 337
 - (Electuaire de). 402
 - Ses effets. 407
 - Ne réussit pas plus dans les antilles et autres climats, que dans le nôtre. 439
 - Son usage adopté dans l'hôpital de Florence. 44
 - Ce qui en est résulté. 44
 - Usages de sa gomme. 441^r
 - De sa teinture spiritueuse. 443
- Geach**, II. 485
- Gelée animale**, ses caractères. 86
- Phénomènes qu'elle produit étant mêlée avec la graisse. 89
- Gemursa**, ce que c'est, II. 29
- Geum rivale**, II. 523
- Génération** (organes de la), leurs maladies, II. 33
- Circonstances qui peuvent y déterminer des ulcères putrides, II. 35, 39, 63
- Gerçures siphilitiques**, moyens d'y remédier, II. 598
- Gherardini**, II. 472
- Gilinus Coradinus**, II. 233, Préface *ix*
- Girtanner**, II. 478
- Glauber**, ses observations sur l'acide nitrique, II. 508
- Sur l'acide sulfurique, II. 509
- Gobes-mouches**, II. 528
- Gomme élastique**, son histoire. 397
- Gonorrhée**, n'est pas regardée en Chine comme le prélude de la vérole. 22, 23
- Suite des affections inflammatoires de l'urèthre. 23
 - Connue de toute antiquité. 24
 - Dans tous les pays. 502
 - Sa matière ne paroît pas contagieuse. 40
 - Résiste au mercure. 135
 - Dépend souvent de l'embarras de la prostate. 159

- Gonorrhée, ne met pas à l'abri de la vérole. 206
- Ses diverses espèces chez les femmes. 259
- Sa couleur verte, n'est pas un signe de virulence. 260
- Décrite par Hippocrate. 503
- Celse. *ib.*
- Galien. 504
- Cælius Aurelianus. *ib.*
- Mesué. *ibid.*
- Arnauld de Villeneuve. *ibid.*
- Rhases. *ibid.*
- Valescus de Taranta. *ib.*
- Abethencourt. 505
- Ses retours observés par Hippocrate. 513
- Dépend souvent de la sympathie des voies urinaires avec d'autres parties. 514
- Avec la gorge. *ib.*
- Avec les dents. 515
- Avec la poitrine. *ib.*
- Ses causes internes. 521
- Produite par l'air froid et humide. 526
- Epidémique. *ibid.*
- Moyens de s'en mettre à l'abri. 534
- Comparaison de ses effets avec ceux de la siphilis. 536
- Comment elle a été considérée des anciens, II. 396
- Indiquée par Janoth, II. *ibid.*
- Par Hutten. *ibid.*
- Recherches sur ses causes et sa nature. 496
- N'est pas regardé comme l'effet du virus vénérien, par Duncan, Tode et Bell. *ibid.*
- Par qui cette opinion a été contestée. *ib.*
- N'est pas une évacuation critique. 536
- Manière dont on doit la traiter. 543
- Méthode d'Hippocrate. 549
- De Cælius Aurelianus. 552
- Des Arabes. 553
- De Rhases. *ibid.*
- D'Albucasis. *ibid.*
- De Niculus. 559
- Gonorrhée. Méthode de Valescus. *ibid.*
- De Fabre. 556
- Qu'est-ce que les anciens entendoient sous ce nom, II. 18
- Peut être déterminée chez les femmes par une irritation quelconque du vagin, II. 496
- Ne cède pas à l'acide nitrique, II. 502
- Gordon (Abraham), II. 293
- Gorge (maux de), causes qui peuvent les déterminer, II. 151
- Gorre, ce que c'est, II. 3
- Goulard. 527, II. 342, 351
- Graisse, ses propriétés. 87
- Phénomènes qu'elle offre étant mise en digestion. 88
- En quoi elle diffère du pus. *ib.*
- Effets que les acides et les alcalis produisent sur elle. 89
- Grant (Alexandre), chirurgien, II. 570
- Gratiolo (la), II. 526
- Utile dans les ulcères vénériens, II. 527
- Grimaud, son opinion sur l'affection catarrhale, II. 47
- Grunner, son aphrodisiaca, II. 73
- Grunpeck, II. 233
- Guyon (Louis), II. 437, 439
- H.
- HAEN, a recommandé le sublime, II. 290
- Haguenot (Henri), II. 352, 353
- Haller, a avancé que la siphilis étoit connue des anciens, II. 16
- Hammick le jeune, II. 485, 486, 513
- Harchius (Jodocus), II. 232
- Hélmann, manière dont il a employé la pierre infernale, II. 576
- Helmont (Van), a inventé des bougies de peau de chamois. 389
- Son opinion sur l'origine de la siphilis, II. 10
- Hérissant, ses expériences sur la gomme élastique. 398
- Herman (Paul), II. 286, 443
- Héry (Thierry de), II. 268, 345, 346, 348, 349, 358, 424, 433, 672

- Hevea guajanensis**, *V.* Gomme élastique.
- Hildan**, manière dont il traite un dépôt urineux. 176
- (Observations d') sur l'effet des vapeurs mercurielles, II. 269
- Hippocrate**, a décrit la gonorrhée. 503
- A observés ses retours. 513
- Traitement qu'il prescrit dans la dysurie ou la gonorrhée. 544
- A désigné les embarras de la prostate. 221
- De quelle nature étoient les maladies des organes de la génération, dont il donne la description, II. 31, 35, 43, 44
- Erysipèles qu'il a observés, II. 46
- (Explication de deux passages d'), II. 47
- A décrit différens ulcères de la gorge, II. 152
- Usage qu'il faisoit des bayes de mézereum, II. 463
- Recommande le citron à l'extérieur contre les ulcères, II. 502
- Son jugement sur les ulcères des enfans, II. 621
- Hill**, ses expériences sur l'air sur-oxygéné, II. 514
- Hock** (Wandelin) II. 348
- Hoffmann** (Fréd.), (observations d'), sur les pertes de semences. 317
- A recommandé l'usage interne du sublimé, II. 286
- Comment il a trouvé sa liqueur minérale anodyne, II. 509
- Hoffman** (Fréd.) le jeune, son opinion sur la gonorrhée. 496
- Hoffmann** (J. Michel), ses pilules majeures, II. 299
- Home** (le Dr.), II. 465
- Hôpital des incurables de Florence**, II. 440, 455
- Horace**, ce qu'on doit entendre par la maladie honteuse dont il parle, II. 20
- Par la maladie de Campanie. *ib.*
- Huile**, effets qu'elle produit sur l'urèthre. 400
- Huile douce de vitriol**, *V.* Acide sulfurique.
- rosat, comment les anciens la préparoient, II. 76
- Hume** (chirurgien), a proposé d'introduire des caustiques dans l'urèthre. 410
- Hunter**, ses tentatives pour inoculer le virus vénérien. 36, 37
- Jugement qu'on doit en porter. 39
- A recommandé divers remèdes en vrai empirique. 134
- S'est trompé sur la cause de la fièvre intermittente, qui accompagne quelquefois l'embarras de la prostate. 162
- Son opinion sur la masturbation. 311
- Il a nié que deux maladies pussent se trouver réunies, II. 172
- A adopté la méthode de Clare, II. 330
- (Observation de) sur la nécessité d'éviter le froid pendant l'usage du mercure, II. 370
- Sur la salsepareille, II. 455
- Hutten** (le chevalier), II. 234, 345, 399, 404, 412, 529, 433
- Hunczowsky**, II. 526
- Hypérostoses**, ce que c'est, 541

I.

IATROPA elastica, *V.* Gomme élastique.

Imagination, ses effets. 313

Impuissance, ses causes. 312

— Moyens d'y remédier. 316

Injectons, observation sur leur usage. 133

— Sur leurs effets. 338

— Astringentes ont été recommandées par les anciens. 552

Inoculation, II. 117

— Comment les Chinois la pratiquent. *ibid.*

Ischurie, ce que c'est. 502

J.

JACOBI (François), II. 299

Janoth, II.	595	Leoniceus, son opinion sur l'o-	
Jenner, II.	116	rigine de la vérole, II.	8
Jessen (Jean), n'a pas inventé		— Signes auxquels il distingue	
les sondes de corne.	389	l'anthrax du chancre véné-	
Job, recherches sur la maladie		rien, II.	50
dont il fut attaqué, II.	25	Leonidas, II.	98
Joseph, l'historien, II.	53	Lèpre des Hébreux, a été confon-	
Jouissances prématurées, leurs		due avec la siphilis, II.	27
effets.	314	— Sa description, II.	28
Juvénal, II.	94	Leroi, II.	458

K.

KEYSER n'est pas l'inventeur du	
remède qu'il a distribué, II.	305
— Manière dont il préparoit ce	
remède, II.	306
Kinkina, a guéri des ulcères pha-	
gédéniques, II.	514
— Uni à l'air sur-oxygéné et au mer-	
cure.	<i>ibid.</i>
— au sublimé corrosif.	516
— à l'opium.	514
Kinkosh, ses observations sur la	
structure de l'épiderme, II.	89
Kino, ce que c'est, II.	377
Kämpfer, II.	476
Koop (Grégoire), II.	404
Kostrezewski, ses expériences sur	
la gratiote, II.	527
Kunrath (Conrand), II.	510

L.

LACUNA (André), ses bougies	
fondantes.	386
Lalouette, sa nouvelle méthode	
d'administrer les fumigations,	
II.	272
Langue, dans quels cas elle se	
couvre de saburre.	201
Lappi (P.) a perfectionné la sonde	
de Roncalli.	394
Larcher, II.	36
Laudanum liquide, II.	474
Lavemens antivénériens, II.	299
Lauréole femelle, II.	462
— mâle, II.	466
Laurier (le) des Iroquois. <i>Voyez</i>	
Sassafras.	
ecoq (Antoine), II.	620
Lemaire (J.), son poëme, II.	2
Lemery, II.	
Lobera (Aloysius), II.	112
Locher (Maximilien), II.	289
Lombard, ses observations sur	
l'usage de la pierre infernale,	
II.	676
Lotions avec la dissolution de su-	
blimé, recommandées par Mat-	
thiole, II.	316
— Par Auger Ferrier, II.	317
— Par Plater.	<i>ibid.</i>
— Par Blancard.	<i>ibid.</i>
Loyseau, ce qu'on doit penser du	
traitement qu'il administra à	
Henri IV.	212
Lucrèce (le poëte), II.	31
Ludovic (Daniel), II.	302
Luette, effets de sa suppuration,	
II.	153
Luisinus (Aloisius), son aphrodi-	
siaca, II.	73
Lycium, ce que c'est, II.	75
Lymphes coagulables, ses qualités.	
	80
— En quoi elle diffère du pus. <i>ib.</i>	
— Phénomènes qu'elle présente	
étant mise en digestion.	81
— Effets que produisent sur elle	
les acides.	82
— Les alkalis.	83
— L'alcool.	<i>ibid.</i>

Lymphe coagulable. En quoi elle diffère de l'humeur que fournit la peau quand elle est irritée. 101
 Lynd (James), II. 518

M.

MACARTENEY, son opinion sur l'oxigène, II. 492
 — Sur la manière d'agir du mercure, II. 515
 — Sur les effets du sublimé dissous dans une décoction de kinkina, II. 516
 Macolon (J.). *Préf.* xix
 Macquer, ses expériences sur la gomme élastique. 391
 — Sur l'acétite de mercure, II. 308
 Maladie saturnine; l'on a ainsi nommé la siphilis, II. 4
 — De Campanie, ce que c'est, II. 20
 — Vénérienne. *Voy.* Siphilis
 Malum mortuum, ce que c'est, II. 231
 Manardus, sa manière d'administrer le gayac, II. 436
 Marcel de Côme a le premier décrit la siphilis, II. 3
 — le bubon vénérien, II. 112
 — En a tenté la résolution, II. 553
 Margraf, II. 306
 Martial, II. 94
 Martyr (P.). *Préf.* xv
 Mascagni, ses observations sur les vaisseaux lymphatiques. 525, II. 322
 Massa, son opinion sur l'origine de la siphilis, II. 8
 — Sur les bubons, II. 112
 — A perfectionné la méthode des frictions, II. 235, 348
 — Manière dont il a employé les fumigations, II. 267
 — Usage qu'il faisoit des emplâtres mercurielles, II. 321, 322
 — Ses observations sur le gayac, II. 414
 — Sur l'usage des frictions médiocres, II. 418
 — S'est contenté de l'onguent de Mésué, II. 419

Massa s'est élevé contre les purgatifs pendant l'usage des sudorifiques, II. 448
 Masturbation, observations sur ses effets. 311
 Matthiole, II. 227, 316
 Maxime (Valère), II. 59
 Mayerne, II. 317, 318, 322
 Mead, II. 296
 Meconium, ce que c'est, II. 476
 Mentagra, a été confondue avec la siphilis, II. 4
 — Ce que c'est. *ibid.*
 Méo (J. B.) ses expériences sur les lézards, II. 528
 Mercure (le) nuisible dans l'engorgement de la prostate. 218
 — de l'épididyme et des testicules. 442
 — Seul antidote de la siphilis. 542
 — Dangers qui résultent de son usage imprudent. *ibid.*
 — Rappelle les gonorrhées. 544
 — Nuisible dans les ulcères de la matrice, II. 87
 — Son usage remonte à la plus haute antiquité, II. 226
 — Connu de Dédale. *ibid.*
 — Les anciens l'éteignoient dans la salive, II. 228
 — Il paroît impossible d'expliquer sa manière d'agir, II. 244
 — Combiné avec les purgatifs, II. 280
 — On n'en trouve aucun indice dans les humeurs des malades qui en font usage, II. 330
 — Précautions qu'il exige pour le combiner avec la graisse, II. 337
 — Ne se revivifie point dans le corps, II. 357
 — Moyens de remédier aux accidents qui résultent de son usage, II. 390
 — Appliqué sur le bubon ne paroît pas agir immédiatement sur le virus, II. 554
 — Combiné avec les toniques et l'acide nitreux, II. 514
 — Acété. *Voyez* Acétite de mercure.
 — Doux, manière de l'obtenir sans sublimation, II. 680

- Mercuré précipité gris**, II. 338
 — Tartarisé. *Voyez* Tartrite de mercure.
Méthode par extinction, son antiquité, II. 348
 — Cas où elle convient, II. 353
Mettrie (la), II. 426
Messaline, ses excès, II. 6
Mesué (onguent de), II. 418
Mezarum, mézéréon ou meze-reum, son histoire, II. 462
 — Usage de ses feuilles, II. 463
 — De son fruit. *ibid.*
 — Manière d'en corriger l'acrimonie. *ibid.*
 — Comment désigné par les Perses. *ibid.*
 — Ses bayes employées par Hippocrate, II. 463
 — (Electuaire de), II. 464
 — Cas où convient la racine en décoction. *ibid.*
Michaëlis (médecin), II. 470
Miller, ses observations sur l'usage du sublimé, II. 292
Misy, ce que c'est, II. 76
Mitchell, II. 512
Mitier, de Montpellier, II. 305
Mœurs, leur dépravation chez les anciens, II. 6
Morgagni, son erreur au sujet de la gonorrhée, II. 396
 — Sa méthode d'administrer le gayac, II. 436, 437
 — Ses observations sur la salsépareille, II. 455
 — Sur la vipère, II. 529
Moyse, quels sont ceux qu'il regardoit comme impurs, II. 18
Mucus, comment on peut le distinguer du pus. 91
Muller (J. Bernard), II. 285
Mulsum, ce que c'est, II. 76
Musa. *Voy.* Brassavole.
Muriate de baryte, administré comme antisiphilitique, II. 690, 481
 — de potasse, II. 483
 — A forte dose, passe par les urines sans se décomposer, II. 484, 497
 — Produit des pustules sur la peau. 497
Muriate de potasse en frictions, ses effets, II. 486
 — A quelle dose on doit le prescrire à l'intérieur, II. 489
 — Précautions qu'il exige, II. 496
 — Pernicieux à l'intérieur, II. 505, 510
 — Suroxigéné de manganèse, II. 484
 — De mercure. *Voy.* Sublimé corrosif.
Murray (André), II. 392, 394, 442, 477
Musitan (Charles), a le premier prescrit les oxides de mercure en injections. 355. II, 446
Mutonius, II. 228
Myrmecie, ce que c'est, II. 95

N.

- NAVIER**, II. 307
Nicolas le Florentin, son opinion sur le mercure, II. 228
Nicolus, II. 82, 83, 86
Nitrate de mercure liquide, cas où il convient, II. 332
 — Manière de le préparer, II. 683
Nodosités de Purèthre, ce que c'est. 357
Nourrices, gagnent la siphilis en allaitant des enfans infectés, II. 616
 — Il ne suffit pas de les traiter pour guérir leurs nourrissons. II. 624

O.

- OMPHACIUM**, ce que c'est, II. 77
Onctions huileuses, cas où elles conviennent, II. 432
Onguens sarrasins, II. 230
Onguent mercuriel, II. 337
 — Manière dont les médecins de Londres le préparent, II. 338
 — De réglisse. 337
Opération de la boutonnière, communément pratiquée par les anciens. 230
Ophthalmie vénérienne, comment elle peut s'engendrer. 40
 — Le mercure n'y est d'aucune utilité. 41

Ophthalmie vénérienne, circonstances qui la déterminent. 510
 Opium, entroit autrefois dans la composition des bougies. 228
 — Des emplâtres, II. 81
 — Observations sur ses effets. 470
 — Sur sa prétendue vertu antisyphilitique. 471
 — Ses effets, étant donné à des doses énormes. 474
 — N'augmente pas la transpiration. 476
 — Manière dont il favorise la cicatrice des ulcères. *ibid.*
 — (Choix de l'). *ibid.*
 — Ses préparations. 477
 — Son extrait spiritueux. *ibid.*
 — Son extrait aqueux. *ibid.*
 Ourethritis; raisons de préférer cette dénomination à celle de gonorrhée. 502
 Oxide jaune de mercure. *Voy.*
 Turbith minéral.
 Oxydes de mercure, souvent pernicieux appliqués à l'extérieur, II. 507
 Oxygène, n'est connu que par ses combinaisons, II. 492
 — Effets du gaz, II. 518
 Oxygénées (substances), II. 478
 — Expériences en leur faveur. *ib.*
 — Précautions qu'exige leur usage. 484
 — Ce qu'on a avancé sur leur décomposition ne s'accorde nullement avec les loix de l'économie animale. 492
 — N'ont aucune action sur le virus syphilitique. 493, 518
 — Source des erreurs avancées à leur sujet. 499
 — Ceux qui les ont vantées sont fort embarrassés de déterminer la nature des symptômes qu'elles ont dissipés. 502
 — Dangers de leur usage interne. 504
 — Cas où elles sont utiles. 506
 — Les anciens en ont fait un grand usage. *ibid.*
 — Dans les affections de la peau. 508
 — Peuvent servir comme de pier-

re de touche dans les cas douteux. 512

— Cas où elles sont préférables à tout autre remède. 513

P.

Pacificus (Maxime), sa description des ulcères de la verge, II. 72
 Pallade, II. 54
 Palletta, ses expériences sur les lézards, II. 529
 Panacée mercurielle, II. 302
 Paracelse a vanté l'acide sulfurique, II. 509
 Paraphimosis, son traitement d'après les anciens, II. 74
 Paré (erreur de). 212
 Pasta (Joseph), II. 472
 Patura, l'on a ainsi nommé la syphilis, II. 4
 Paul d'Egine, II. 82, 98, 101, 227
 Paul (Saint), II. 93
 Pauli (Simon), (observation de) sur l'opium, II. 470
 Paumier (Julien), ses observations sur les embarras de la prostate. 217, 416
 — Sur le gayac, II. 423
 Peau, ses maladies, II. 44
 — Leurs causes. 45
 — Les éruptions qui y surviennent sont fréquemment confondues avec des affections vénériennes. 501
 — Pourquoi elles cèdent souvent aux adoucissans. 521
 Penchienati (Ant.). *Voyez* Bertrandi.
 Penot a connu l'acétite de mercure, II. 305
 Pessaire, recommandé par les anciens, II. 85
 Petit (J. L.) a inventé la sonde en S. 394
 Petron, manière dont il excitoit les sueurs, II. 430
 Petrone, ce qu'il entend par *pura mulier*, II. 22
 — (Autre passage de), expliqué. 24
 Petronio (Alex. Trajan) a employé le mercure précipité *per se* dans les caroncules de l'urèthre. 212

- Petronio. (Alex. Trajan) Manière dont il administrait les fumigations, II. 269
- Peyrilhe, ses idées sur la sympathie. 535
- Sur l'alkali volatil, II. 530
- Philippe (chirurgien), a employé des bougies fondantes. 386
- Philologus de Ravenne. *V.* Janoth.
- Philumenus, II. 92
- Phimosis, sa curation d'après les anciens, II. 74
- Phosphate de mercure, manière de le préparer, II. 309
- Pierre infernale, précautions qu'exige son usage dans les ulcères de la gorge, II. 576
- Pintor, II. 233
- Plater, II. 317
- Platner (Zacharie) (erreur de), II. 20
- Plempius a recommandé dans la cataracte un collyre dans lequel entroit le sublimé, II. 318
- Plenck, détails sur sa manière d'administrer le mercure, II. 277
- Pline, l'ancien, II. 7, 29
- le jeune, II. 54
- Plomb, précautions qu'on doit prendre quand on le prescrit en injections. 561
- Ses préparations, fort usitées par les Arabes, II. 80
- Poireaux des parties de la génération, comment ils surviennent, II. 92
- Leur description. 96
- Pois des montagnes. *V.* Astragalus exscapus.
- Poll, II. 397, 403
- Pomade mercurielle. *V.* Onguent mercuriel.
- Pomade oxigénée d'Alyon, II. 487
- Poudre suédoise, II. 320
- Précipité blanc, administré intérieurement, II. 304
- Précipité rouge (mercure) administré à l'intérieur, II. 290
- Pressavin, détails sur son remède, II. 307
- Ce qu'on doit en penser. 308
- Pringle, II. 442, 532
- Prostate, observations sur ses embarras, 154
- Prostate. Effets qu'elle produit quand elle est tuméfiée. 208
- Ses embarras sont souvent la cause des gonorrhées rebelles. 219
- Ils ont été connus des anciens. 221
- Signes auxquels on les reconnoît. 235
- Moyens d'y remédier. 166, 217, 227, 378
- Pudendagra, la siphilis a été désignée sous ce nom, II. 4
- Purgatifs, nuisibles lorsqu'on administre les sudorifiques, II. 449
- Rus, ses caractères. 63
- Phénomènes qu'il présente lorsqu'on le mêle avec l'eau chaude. 64
- Dissous dans l'huile de vitriol. *ibid.*
- Dans l'acide nitreux. 65
- Dans l'acide marin. *ibid.*
- Dans l'huile de tartre par défaillance. *ibid.*
- Trituré avec l'alkali minéral. 66
- Avec l'alkali volatil. *ibid.*
- Avec l'alkali fixe. *ibid.*
- Avec les sels neutres. 67
- Avec l'alcool. *ibid.*
- Avec les huiles végétales. *ibid.*
- Avec la gelée animale. *ibid.*
- Changemens qu'il éprouve étant exposé à une douce chaleur. *ibid.*
- Produits qu'il donne à la distillation. *ibid.*
- A beaucoup d'analogie avec la gelée animale. 69
- On l'a confondu avec diverses substances. *ibid.*
- En quoi il diffère du sédiment du serum. 70, 76
- De la lymphe fondue et putréfiée. 80
- De la croûte inflammatoire. 84
- De la fibre charnue fondue par la putridité. 86
- De la graisse. 87
- Du mucus. 91
- Manière dont il s'engendre. 93
- Sa génération suit les loix générales des sécrétions. 103

Pus. Cas où il peut dégénérer. 106
 Pustules épidémiques, II. 3
 — Produites par le froid, II. 502

Q.

QUARIN, II. 490, 525

R.

RABELAIS (Dr. en médecine). 413

Rage (la) n'est pas produite par un virus, II. 539

Rangon. V. Janoth.

Ranunculus abortivus, II. 523

Raymond recommande le mercure dans la lèpre, II. 28

Recchi, II. 446

Redi (François), II. 449

Régime (changement de) avantageux, II. 438

Reiske, II. 102

Remède du cavalier, II. 283

Rhagades, leur traitement, II. 101

Rhases a inventé les sondes de plomb. 229

— Traitement qu'il prescrit dans la gonorrhée. 553

— Ses observations sur les affections de la matrice, II. 84

— Sur le sublimé corrosif, II. 230

Ritcher, son jugement sur les sondes de Theden. 402

— Sur l'opium, II. 472

Rolfink (Werner), II. 475

Rollo, ses expériences sur l'acide nitrique, II. 480, 483

— On ne peut compter sur les preuves qu'il donne des vertus de cet acide, II. 501

Roncalli (Franç.) a employé les caustiques dans l'engorgement de la prostate. 378

— A inventé une sonde vermiculaire. 392

Rosen, erreurs qu'il a avancées sur la siphilis des enfans, II. 619

Russell (Alexandre), médecin, ses observations sur l'écorce de la racine de mézéréon, II. 464

S.

SABINE, usage de sa poudre, 214, 386

Sahafati, ce que c'est, II. 3

Saignée, est le seul remède capable de prévenir la gangrène. 96

— Convient dans les hémorrhagies. 251

— Cas où elle est dangereuse. 517

Sain-bois, II. 466

Saint-bois, II. 392

Salivation subite, ses effets incertains, II. 270

— Ses inconvéniens quand on l'excite sans précaution. 345

Salsepareille, son histoire, II. 456

— Manière dont l'administrait Cardan. 447

——— Cestoni. 449

——— Fordyce. 455

— Sa décoction. 451

— Sa poudre. *ibid.*

— Cas où elle convient. 454

Sanchez (Ribeira), son opinion sur l'origine de la siphilis, II. 10, 72

— Manière dont il employoit le sublimé, II. 288

— Ses erreurs sur l'existence du virus siphilitique caché, II. 620

Sandales antivénériennes, II. 322

Sang, ne donne jamais de signe d'acrimonie. 105

Sang-sues, précautions qu'exige leur application. 433

— Cas où elles réussissent plus sûrement. 448

— Peuvent, quand on les applique sur une partie enflammée, augmenter l'inflammation, II. 496

Sanie, est l'effet du vice des solidides. 105

Sassafras, son histoire, II. 522

Saviard. 217

Saunder, II. 471, 678

Saxonia (Hercule), a observé que la vérole ancienne étoit moins contagieuse que la récente. 29

Schilling (André), II. 441

Schmauss, II. 403, 407

Schoepff, II.	471	Syphilis ancienne, moins conta-	
Schotte, description qu'il donne		gieuse que la récente.	29, 30
des maladies particulières aux		— En quoi elle diffère de la men-	
parties de la génération, au Sé-		tagra.	4
négal, II.	40	— Dans quel temps elle parut.	5
Scott (Hélène), ses essais sur		— Ses diverses dénominations.	1 et suiv.
l'acide nitrique, II.	479	— Pourquoi on croit plus aujour-	
— N'ont été faits que sur un petit		d'hui à son antiquité qu'au-	
nombre d'individus.	499	trefois.	7
— N'a pas examiné suffisamment		— A été prise pour une épidémie.	8
la nature des symptômes qui		— Tire son origine de l'Amérique.	ibid.
ont cédé à l'acide nitrique. <i>ib.</i>		— Etoit endémique à Saint-Dom-	
— Convient avoir attribué des ef-		ingue.	8
fets trop puissans aux bains		— Opinion diverses sur son ori-	
nitriques.	500	gine.	10
— Preuves de ses erreurs.	<i>ibid.</i>	— Examen des preuves de son an-	
Scultet, II.	529	tiquité.	16
Scythes (maladie des), II.	36	— Nécessité de prouver si elle	
— Ses causes.	38	existe ou non de toute anti-	
— Moyen qu'ils employoient pour		quité.	17
supporter la faim.	407	— N'est point décrite dans l'écri-	
Selle, II.	333	ture sainte.	19
Serapion, II.	228	— A été confondue avec la lèpre	
Serpens (la chair des), II.	529	et l'éléphantiasis.	27
Serum (caractères du).	70	— On a cru qu'elle pouvoit être	
— Des hydropiques, et de ceux		engendrée par le mauvais ré-	
qui sont attaqués de ma-		gime, l'abus des femmes mê-	
ladies inflammatoires, verdit.	<i>ibid.</i>	me saines, &c.	32
— Plus il est mélangé, plus il se		— Ne guérit pas par les seuls ef-	
corrompt facilement.	<i>ibid.</i>	forts de la nature.	66
— Phénomènes qu'il présente é-		— Guérie avec l'onguent de Mc-	
tant exposé à un degré mo-		sué.	33
déré de chaleur.	<i>ibid.</i>	— Pourquoi on a avancé qu'elle	
— Sa portion aqueuse saline arrête		étoit plus grave autrefois.	346
la corruption des parties ani-		— Son traitement local insuffi-	
males.	73	sant.	347
— Son sédiment diffère du pus.	70	— On l'a crue produite par la	
— Est l'effet de la putri-		constitution de l'air.	412
dité.	75	— On en a fait un sujet de galan-	
— En a tous les caractères.	76	terie.	413
— Phénomènes qu'il présente étant		— N'est pas plus aisée à guérir en	
mêlé avec les acides.	74	Amérique que dans nos cli-	
— les alkalis.	78	rats.	440
— les sels neutres.	79	— Observation sur ses complica-	
— l'alcohol.	<i>ibid.</i>	tions.	490
— Produit qu'il donne à la distil-		— Des enfans.	615
lation.	<i>ibid.</i>	— Héritaire.	<i>ibid.</i>
Sibbern, II.	471	— Signes auxquels on la recon-	
Sinapius a nié l'existence de la		noît.	620
siphilis, II.	73	Siphilitique (virus), observations	
Syphilis, étymologie de ce mot,		sur sa manière d'agir.	29, 32
II.	5		

- Tentatives qu'on a faites pour l'inoculer. 21, 29, 33
- Causes qui favorisent son action. 32, 33
- On lui a rapporté presque tous les autres symptômes des maladies. 498
- Smilax aspera, II. 446
- Smith, II. 338
- Solides, s'anéantissent quand ils sont exposés à l'action d'un stimulus violent. 104
- Solingen (Van) a composé une sonde flexible avec une lame d'argent. 391
- Sondes perfectionnées par les Arabes. 228
- Conviennent dans les embarras de la prostate. 155
- Leurs avantages. 179, 210
- Il est dangereux de les porter habituellement. 210
- N'agissent point en dilatant le conduit de l'urèthre. *ibid.*
- Inutiles après l'opération de la fistule au périnée. 168
- Précautions qu'exige leur introduction. 364, 365
- En S de J. L. Petit. 395
- Leurs inconvéniens. 396
- Ont été connues des Grecs. *ib.*
- D'argent, nuisibles quand on les laisse à demeure dans l'urèthre. 345, 364, 395, 426
- Crénelées, toujours très-dangereuses. 211
- De gomme élastique, préférables aux autres. 346
- Précautions à prendre dans leur usage. 351, 353, 354, 362
- Observations sur leur manière d'agir. 366
- A qui on en doit la découverte. 396, 399
- Leur description. 401
- Sont préférables aux bougies. 416, 426
- Cas où l'on doit s'en abstenir. 439
- De plomb, inventées par Rhases. 229
- Flexibles, leur histoire. 384
- De quoi on les a d'abord composées. 385
- Sondes de peau de chamois. 389
- De corne. *ibid.*
- De lame d'argent. 391
- Inconvéniens de ces sondes. *ibid.*
- Vermiculaires. 392
- Perfectionnées par P. Lappi. 393
- Avec des fils d'argent tresses ensemble. 394
- Avec une bande de toile. *ibid.*
- Sorbait (Paul), II. 71
- Soufre, ses effets pendant la salivation, II. 371
- Squine, son histoire, II. 519
- Est nutritive et adoucissante, II. 521
- Stoll (erreur de), au sujet de la cause de la dysurie. 232
- Storck, II. 290
- Strangurie rebelle, ce qu'elle indique. 400
- Ce que les anciens ont désigné par ce nom. 502
- Ses causes ont été connues d'Hippocrate. 507
- Critique. 508
- Elle dépend des mêmes causes que les catarrhes. 509
- Ce qu'elle indique chez les femmes. 511
- Des vieillards, moyen d'y remédier, II. 510
- Suard (Paul), II. 229, 231
- Sublimé corrosif employé par les Arabes, II. 230
- Ses premiers essais, donné à l'intérieur, ont été funestes. 285
- A quelle dose on l'a d'abord administré. 285
- Manière dont l'employoient les Ostiacks. 285
- Les Japonois. *ibid.*
- Manière de remédier à ses effets. 296
- On a fait des lotions avec sa dissolution. 316
- Employé contre les dartres, la teigne, la gale, dans la fistule à l'anus. 318
- Ses effets dans la décoction de kinkina. 514, 516
- Ses effets sur les enfans. 624

Succion, adoptée pour préserver de la siphilis, II.	537	Swediaur a mis l'acide nitrique au-dessus du mercure, II.	490
Sucre, ses effets étant uni à l'acide nitrique, II.	489	— A avancé sans fondement qu'on pouvoit compter sur les vertus des substances oxigénées dans les pays chauds, II.	500
Sudorifiques, précautions qu'ils exigent, II.	430	— N'a pas d'opinion fixe sur les vertus de ces substances, II.	504
— Abus qu'en ont fait les modernes.	431	— Ses idées sur l'usage de ces médicamens seroient très-dangereuses dans la pratique.	<i>ibid.</i>
Suetone, indique la cause des pustules dont Auguste avoit le ventre et la poitrine couverts, II.	30	— Erreur qu'il a commise relativement au traitement des nouveaux-nés atteints de siphilis, II.	623
Sueurs, moyens employés pour les exciter, II.	426, 427, 429	— Conte qu'il rapporte avec confiance sur la manière de les guérir, II.	624
— Excessives, leur danger.	432	— Réfutation de l'argument dont il s'appuie particulièrement pour prouver l'antiquité de la siphilis. <i>Préf.</i>	xv
— Moyens de les modérer. <i>ibid.</i>		Swieten (Van), cas dans lesquels il recommande les injections.	133
Sulphates, II.	404	— (Erreur de).	543
Swediaur a ignoré que les anciens avoient écrit sur l'ischurie et la dysurie.	24	— Manière dont il administroit le sublimé, II.	286
— N'a pas distingué les cas où conviennent les injections.	133	— A recommandé l'usage interne du précipité blanc, II.	304
— Il est souvent en contradiction avec lui-même.	135	— la dissolution de sublimé à l'extérieur, II.	319
— Erreur qu'il a avancée au sujet de la gonorrhée des femmes.	265	— Sa manière d'administrer le gayac, II.	451
— Expérience qu'il fit sur lui-même, pour s'assurer des effets des injections stimulantes dans l'urèthre.	338	— (Observation de), sur les effets du changement de régime, II.	439
— A copié sans jugement le journal de Desault.	368	— sur le danger des caustiques, II.	539
— S'est trompé sur les signes du bubon secondaire.	458	— A tenté la résolution des bubons, II.	553
— Peu exact dans ses observations.	546	Syphilis. <i>Voy.</i> Siphilis.	
— N'a pas connu l'anthrax, II.	52	Syrop de Cuisinier, erreurs avancées à son sujet, II.	457
— Jugement de sa traduction de l'histoire de Héron, d'après Pallade, II.	55 et suiv.	— Son origine.	458
— A prétendu que le traitement local suffisoit pour guérir les ulcères vénériens primitifs.	64	— Recette du	459
— Ses contradictions à ce sujet.	65		
— On ne peut compter sur la preuve qu'il donne de l'identité du virus blennorrhagique avec celui de la vérole, II.	158		
— Reproches que lui fait William Blair, II.	482		

T.

TARTRITE de mercure, II.	685
Testicules (gonflement des), comment il se forme.	439

- Térébenthine, II. 405
 Terre feuilletée mercurielle de Pressavin, II. 308
 Theden n'est pas l'inventeur des bougies de gomme élastique. 345
 — Manières dont il les compose. 402
 — Leurs inconvénients. *ibid.*
 — Cas où il prescrit la gomme de gayac, II. 442
 Théodoric, II. 231
 Thieullier (L. A. P. Félix) a recommandé les fumigations, II. 271
 Thornton, recommande l'inhalation de l'air suroxygéné, II. 517
 — la décomposition du sublimé corrosif par le kinkina. *ib.*
 — un précipité particulier de mercure. *ibid.* 518
 Thuillier (Charles), II. 413
 Thymelée, II. 466
 Thymion ou Thymus, II. 96
 Tode (J. Cl.), son opinion sur la cause de la gonorrhée. 496
 — Sur Popium, II. 471
 Tomitan (Bernardin), a le premier considéré la gonorrhée comme un signe précurseur de la siphilis. 500
 Torella (Gaspar) a désigné la siphilis sous le nom de pudendagra, II. 4
 — Description qu'il fait de la manière dont on traitoit les chancres de son temps, II. 537
 Tozetti (Targioni), II. 455
 Transpiration (humeur de la), ses usages, II. 43
 — N'est pas excrémentitielle, II. 431
 Triller, II. 325
 — Manière de préparer son emplâtre, II. 676
 Troja, sondes de son invention. 390, 403
 Trommsdorf a le premier indiqué la vraie manière d'obtenir le phosphate de mercure, II. 309
 Trotter, II. 500
 Tuissinck, II. 471
 Turbith minéral, son usage interne a été recommandé, II. 304
 Turner, II. 284
- V.
- VACCINE, ce que c'est, II. 116
 Vagin (ulcères du), décrits par les anciens, II. 81
 Valentin (Basile), a prescrit le sublimé, II. 283
 — L'acide sulphurique, II. 509
 Valsalva, manière dont il administroit le gayac, II. 436
 Vénérienne (maladie), pourquoi ainsi nommée, II. 1
 — Par qui, II. 5
 — Erreur d'Astruc à cet égard, II. *ibid.*
 Ventenat, II. 391
 Vénus, ses temples, II. 6
 Vercelloni, ses observations sur la gonorrhée des femmes. 264
 — Sur la manière dont peut se gagner la siphilis, II. 32
 Verge (ulcères de la), manière dont les anciens les traitoient, II. 75
 Vérole. *Voy.* Siphilis.
 — (Petite) (observations sur la) II. 172
 Verrue formicaire, II. 95
 — Morale. *ibid.*
 Vesale, partisan de l'esquine, II. 520
 Vésicatoires, effets qu'ils produisent sur la peau. 201
 — Temps qu'on doit les laisser. 328
 Vésicules épidémiques, leur description, II. 3
 Vessie, jouit d'une force expulsive. 155
 — Signes auxquels on reconnoît que ses membranes sont enflammées. 156
 — Sa sympathie avec l'estomac. 181
 — Cas où elle ne se vide que par regorgement. 370
 — Ses ulcères décrits par les anciens. 228
 Vigaroux. 541
 Vigo, II. 234, 266, 321, 537

[xviii] TABLE DES MATIÈRES.

Vinaigre, en injection, dans la gonorrhée.	553	avec l'acide nitreux et le kinkina, II.	514
— Agit autrement que les autres acides, II.	511	— De la bouche et de la gorge, leurs variétés, II.	575
Vipère, vertus qu'on a attribuées à sa chair, II.	529	— Variétés qu'exige leur traitement, II.	ibid.
— A son sel volatil, II.	530	Urine, effets qu'elle produit quand elle est accumulée dans la vessie.	155
Virgile, sa description des maladies particulières aux brebis, II.	44	— Changemens qu'elle éprouve quand la vessie est enflammée.	158
— Son éloge du citron, II.	506		
Virus siphilitique, moyens employés autrefois pour en prévenir les effets, II.	537		
— Ne peut s'affaiblir chez les femmes grosses, II.	619		
Virus (les) ont tous un caractère propre.	499		
Vomitifs, avantageux dans la gonorrhée, II.	304		
— Avant le bain, II.	340		

U.

UÇAY (Gervais), prétend que des femmes saines peuvent donner la siphilis, II.	32
Ulcères phagédéniques, guéris	

Z.

ZELLER (Simon), ses observations sur l'acide muriatique, II.	490
Zwelfer, II.	284

T R A I T É

DE LA

GONORRHÉE VIRULENTE

ET

DE LA MALADIE VÉNÉRIENNE.

C H A P I T R E P R E M I E R.

La Gonorrhée et la Maladie vénérienne sont-elles engendrées par la même contagion?

LA gonorrhée virulente et la maladie vénérienne passent communément pour des affections de la même nature, et engendrées par la même contagion ; on ne les distingue qu'en ce que l'une est une maladie locale de l'urèthre, et l'autre une affection générale du système. L'on est cependant fondé à croire qu'elles tirent leur origine de différentes contagions particulières. L'on doit nécessairement se conduire dans le traitement, suivant que l'on adopte l'une ou l'autre de ces deux opinions : il est en conséquence très-important de commencer par examiner cette question.

Les deux maladies se gagnent de même ; l'une.

et l'autre affectent d'abord les organes de la génération ; elles se trouvent quelquefois réunies sur le même individu ; l'on en a conclu qu'elles avoient une origine commune, et qu'elles exigeoient le même traitement.

Mais les exemples de quelques malades délivrés des symptômes ordinaires de la gonorrhée, sans avoir consenti à s'exposer aux embarras et aux accidens qui résultent souvent d'un long traitement mercuriel, ont fait naître des doutes sur l'identité de la contagion des deux maladies ; car l'on est convaincu que la vérole ne peut guérir sûrement sans mercure. Une différence aussi frappante et aussi marquée dans la méthode curative, indique en effet que la gonorrhée est causée par une contagion particulière, et les faits suivans paroissent complètement confirmer cette opinion (1). La gonorrhée diffère absolument de la vérole par ses symptômes et par les conséquences qui en résultent. Les deux maladies se sont manifestées, à diverses époques, dans les mêmes contrées, et dans quelques cas elles sont restées fort longtemps entièrement séparées et distinctes l'une de l'autre.

Tout le monde sait que les symptômes des

(1) Il est même aisé de prouver que la gonorrhée a existé de tout temps, qu'on l'a en général traitée par les rafraîchissans et les délayans, ou qu'on a tenté de l'arrêter par les injections astringentes. On ne voit pas, d'après ce que nous en ont appris les anciens, qu'elle ait jamais produit aucun des symptômes particuliers à la maladie vénérienne ; ce n'est que depuis peu qu'on a cru qu'elle exigeoit le même traitement que la vérole confirmée. J'ajouterai qu'elle est évidemment causée par toutes les causes capables d'enflammer l'urèthre, et non par un virus particulier. *Note du traducteur.*

deux maladies sont différens : nous indiquerons ceux qui sont propres à chacune , dans les chapitres suivans. Il nous suffit d'observer ici que l'écoulement de matière puriforme fourni par l'orifice de l'urèthre , constitue la gonorrhée. Tous les médecins, ceux mêmes qui soutiennent l'opinion contraire à celle que nous venons d'admettre , conviennent que cet écoulement est une affection locale qui infecte très-rarement l'habitude du corps ; tandis que la vérole est une maladie de la constitution , qui ne se manifeste que quand le virus siphilitique a été absorbé par une partie quelconque de la surface du corps , le plus souvent par les organes de la génération. Ce virus engendre alors des bubons , des ulcères dans diverses parties , sur-tout dans le nez et la gorge , des douleurs et des gonflemens des os , et quantité d'autres symptômes dont l'énumération seroit déplacée ici.

La vérole s'annonce communément par un chancre , ou par un petit ulcère situé sur quelque partie de la verge. L'on convient généralement que la plus légère affection de ce genre suffit pour infecter tout le système ; aucun médecin instruit par l'expérience , ne se borne aux remèdes locaux pour guérir ce symptôme. L'ulcère abandonné à lui-même , empire presque toujours. La matière qu'il fournit est entraînée par les vaisseaux absorbans , et il en résulte constamment des bubons , accompagnés des symptômes dont nous venons de faire l'énumération. Telles sont les suites presque générales de tout ulcère produit par le virus vénérien ; mais elles ont lieu même , quoique la peau soit saine et entière ; c'est-à-dire que le virus siphilitique est souvent absorbé , sans aucune ulcé-

ration apparente. C'est sans fondement que l'on a nié ce fait ; j'en ai vu quantité d'exemples ; et tout praticien expérimenté l'admettra. Si l'on admet cet effet du virus vénérien , appliqué sur toute autre partie du corps que l'urèthre , comment se fait-il que la matière de la gonorrhée , si elle est de la même nature , ne pénètre pas , dans presque tous les cas , dans le système , et n'engendre pas la vérole ? L'urèthre n'étant pas moins pourvu , autant qu'on a pu s'en assurer , de vaisseaux absorbans que les autres parties , une matière du même genre , appliquée sur ces vaisseaux , devrait produire des effets semblables , et la vérole succéder par conséquent très-fréquemment , peut-être même toujours à la gonorrhée , si les deux maladies étoient engendrées par la même matière.

On ne peut avoir de plus forte preuve que ces deux maladies tirent leur origine de différens genres de contagion ; aussi ceux qui soutiennent l'opinion contraire , ont-ils fait les plus grands efforts pour rendre raison de cette différence dans la manière d'agir du même virus.

Premièrement , l'on a avancé que la gonorrhée se terminoit quelquefois par la vérole , et qu'il ne falloit pas d'autre preuve pour être convaincu que ces deux affections étoient de la même nature.

Si l'on avoit la certitude que cela fût jamais arrivé , il n'en faudroit pas davantage ; un petit nombre d'exemples bien caractérisés , donneroit la conviction la plus complète. Mais tout homme dégagé de préjugés , conviendra que ce fait n'a jamais été suffisamment prouvé.

Il faudroit , pour soutenir cette opinion , adopter des données reconnues inadmissibles ; ad-

mettre , par exemple , qu'une personne uniquement attaquée de chancres , communique non-seulement à une autre tous les symptômes de vérole , mais même ceux de gonorrhée ; et qu'une autre , qui n'a que la gonorrhée , donne des chancres , ainsi que les divers accidens qui s'en suivent , à tous ceux avec qui elle a commerce. Cela seroit sans doute fort ordinaire , et tout médecin pourroit en avoir la certitude , si cette opinion étoit bien fondée. L'on convient , au contraire généralement , qu'il est très-rare que l'une de ces maladies soit , même en apparence , produite par l'autre. J'ai apporté beaucoup d'attention à cet objet , et dans le petit nombre de cas qui auroient pu former des exceptions , j'ai trouvé , après avoir fait les recherches les plus exactes , qu'une personne infectée de la gonorrhée , l'avoit gagnée d'une autre évidemment attaquée de cette maladie , et que les chancres avoient été communiqués par d'autres individus uniquement affectés de chancres.

Je ne doute pas que l'on ne trouve en général que les choses se passent évidemment ainsi ; de manière que le petit nombre d'exemples , contraires en apparence , s'expliquent beaucoup plus facilement , d'après l'idée que les deux maladies sont causées par différens genres de contagion : on doit en dire autant des cas rares et isolés , qui ont fait croire que le chancre se terminoit par la gonorrhée , et la gonorrhée par le chancre et les autres symptômes de vérole. Il est aisé de concevoir que la même personne peut , dans certains cas , recevoir , et par conséquent communiquer les deux genres de contagion ; mais en admettant que les deux maladies tirent leur origine de la même source , on ne voit

pas comment l'accident dont nous parlons peut être aussi rare.

Tout le monde sait combien il est difficile de détruire une opinion reçue, et sanctionnée d'un consentement unanime, quelque mal fondée qu'elle soit. Peu d'hommes entrent dans tous les détails qu'exigent les objets de ce genre pour en juger sainement; et parmi ceux qui ne sont pas rebutés d'un pareil examen, il ne s'en trouve guère qui aient le courage de s'engager dans les discussions nécessaires pour convaincre les autres. C'est sur-tout par cette raison que l'objet en question est resté si long-temps dans l'obscurité, et que l'explication que l'on a communément donnée jusqu'ici des circonstances qui accompagnent la gonorrhée et la vérole, n'a tendu qu'à entretenir cette obscurité. L'on voit aussi par-là pourquoi des circonstances admises en fait, se sont trouvées dénuées de fondement étant examinées de près. Il est naturel, dès que l'on a embrassé une opinion, d'expliquer tout ce qui semble y avoir rapport, de la manière la plus propre à l'appuyer.

Ainsi, peu de personnes assurent aujourd'hui que la gonorrhée se termine fréquemment par la vérole; mais un grand nombre prétendent que cet accident peut être très-facilement l'effet d'un mauvais traitement. Plusieurs praticiens regardent comme très-dangereux tout ce qui arrête tout-à-coup un écoulement douloureux ou abondant de l'urèthre. Ceux qui condamnent les injections, assurent qu'elles font passer dans le sang une humeur qui doit être entraînée au-dehors, et qu'elles changent souvent un écoulement simple en vérole; mais cela est démenti par l'expérience. Une injection sti-

mulante excite sans doute de la douleur et de l'inflammation dans l'urèthre ; il en résulte même quelquefois des tumeurs des testicules , et peut-être un gonflement sympathique des glandes des aines. Mais je n'ai jamais vu la vérole engendrée de cette manière : l'usage dans lequel je suis , depuis long-temps , d'employer les injections , auroit dû néanmoins m'en offrir des exemples fréquens , si l'opinion que je viens de rapporter étoit fondée. On a été tellement persuadé , de nos jours même , qu'un homme qui avoit eu le malheur d'avoir une gonorrhée qui s'étoit arrêtée tout-à-coup , devoit être infecté de la maladie vénérienne , qu'on lui prescrivait sur-le-champ le traitement mercuriel le plus complet ; on l'assujettissoit ainsi , sans nécessité , à garder tristement la chambre.

Cette pratique , quoique généralement abandonnée aujourd'hui , a encore des partisans. Un jeune homme , pour lequel on m'appela au mois d'avril 1784 , étant attaqué d'une gonorrhée , accompagnée d'une forte inflammation , eut l'imprudence de vivre sans ménagement , et de monter souvent à cheval. Cette conduite insensée , et les injections très-stimulantes qu'il fit sans précaution , arrêterent tout-à-coup l'écoulement ; il en résulta une douleur extrême et une vive inflammation tout le long de la partie postérieure de l'urèthre , vers la prostate et le col de la vessie , avec des envies d'uriner fréquentes et douloureuses.

On lui prescrivit sur-le-champ les grands remèdes , dans l'idée que ces symptômes étoient vénériens ; il les avoit commencés depuis six semaines la première fois que je le vis. Le chirurgien ordinaire avoua qu'il n'en avoit tiré

aucun avantage ; le malade même se plaignoit de ce que le mal augmentoit de jour en jour : il ne fut pas en conséquence difficile de persuader à l'un et à l'autre qu'il falloit renoncer au mercure. On y substitua l'application réitérée des sang-sues au périnée, les fomentations et les narcotiques, pour calmer la douleur ; bientôt l'inflammation commença à se modérer, et le malade fut parfaitement rétabli en peu de temps.

Un jeune homme m'appela au mois de décembre 1788 ; il avoit dans l'aine une tumeur dure et douloureuse, d'une forme oblongue, de près d'un pouce de diamètre : cette tumeur s'étendoit depuis l'anneau du muscle oblique externe, jusqu'au haut du testicule ; elle s'étoit manifestée tout-à-coup, environ quatre mois avant, et paroissoit être la suite d'un simple écoulement arrêté trop tôt. Le malade avoit senti d'abord au col de la vessie une vive douleur qui s'étendoit dans l'aine, et descendoit jusqu'au testicule du même côté. Les envies continuelles et douloureuses d'uriner qu'il ressentait en même temps, lui rendoient la vie malheureuse. L'on avoit administré en vain les grands remèdes sur-le-champ ; au contraire, la tumeur qui d'abord n'étoit pas plus grosse qu'une plume ordinaire, avoit acquis, quand je la vis, un volume considérable. Je pense que cette tumeur n'étoit en commençant qu'une simple inflammation du conduit déférent, qui a gagné peu à peu le reste du cordon des vaisseaux spermatiques. Mais ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'elle n'a jamais affecté le testicule ni l'épididyme. Le mercure, administré en grande quantité, ayant paru aggraver le mal au lieu de le modérer, il fut aisé de déterminer le chirurgien qui avoit

prescrit ce remède, à tenter d'autres moyens. On convint de faire de fréquentes saignées locales avec les sang-sues appliquées sur l'aîne et le périnée ; de fomentier régulièrement les parties affectées avec la dissolution du sucre de saturne ; d'entretenir la liberté du ventre avec de doux laxatifs, et de prescrire un régime nourrissant, consistant dans l'usage du lait et des végétaux. En peu de jours la douleur se modéra, la tumeur diminua ensuite peu à peu, et fut enfin entièrement dissipée au bout de cinq ou six semaines.

J'ai donné mes soins, l'hiver dernier, à deux malades qui éprouvoient, vers le col de la vessie, des symptômes alarmans, évidemment causés par une gonorrhée mal traitée. Ils avoient, tous deux, les parties douloureuses et extrêmement gonflées ; les urines étoient en outre presque totalement supprimées. Quoique leur gonorrhée eût été arrêtée subitement, je ne prescrivis pas de mercure ; mais comme ils étoient pléthoriques, je leur fis d'abord faire de fortes saignées du bras, et appliquer ensuite, à plusieurs reprises, des sang-sues au périnée. Ces moyens, réunis aux fomentations, et aux narcotiques pour modérer la violence des douleurs, aidés en même temps d'un régime rafraîchissant et des doux laxatifs, procurèrent très-promptement une guérison complète.

J'ai choisi ces exemples entre un grand nombre d'autres que j'aurois pu rapporter, uniquement pour prouver que les symptômes causés par la suppression subite d'une gonorrhée sont locaux, et ne dépendent d'aucune affection de la constitution, comme ils devroient nécessairement en dépendre, s'ils étoient de la même nature que la maladie vénérienne.

L'on objectera peut-être que ces exemples ne sont pas communs, et que d'autres fois la vérole a paru produite par la suppression subite d'un simple écoulement. Il me suffit, pour répondre à cette objection, de prouver que cela doit être au moins très-rare; ce qui me sera d'autant plus facile, que je n'en ai jamais rencontré un seul exemple. L'on s'est imaginé que la suppression subite d'une gonorrhée devoit nécessairement faire refluer le virus dans le sang, et produire par conséquent la vérole. Cela devoit en effet toujours arriver, si les deux maladies tiroient leur origine du même virus : de manière que si nous pouvons démontrer que ce cas se rencontre rarement, même en apparence, nous sommes fondés, d'après ce seul argument, à conclure que chacune de ces maladies est engendrée par une espèce différente de contagion; et si quelquefois la vérole a succédé à la suppression subite d'une gonorrhée, c'est que les deux genres de virus avoient été communiqués en même temps; ou bien, ce qui est peut-être plus ordinaire, on découvrira que le malade aura alors reçu le virus siphilitique en communiquant avec quelque femme infectée, pendant même qu'il avoit la gonorrhée. J'ai déjà remarqué que la vérole étoit fréquemment causée par l'absorption, quoique la peau fût entière, et qu'il n'y eût ni chancre ni excoriation sensible. Il est en conséquence naturel de penser que, pendant les longues gonorrhées, plusieurs malades peuvent être infectés de la vérole, en communiquant avec des personnes qui en sont attaquées : cela peut arriver sans que l'on en apperçoive aucun indice à l'extérieur; on ne doit donc pas être étonné que cette circonstance ait induit en erreur.

Les partisans de l'opinion que nous combattons, conviennent que la gonorrhée se termine très-rarement par la vérole (1); et pour rendre raison de ce fait, c'est-à-dire de ce que les deux maladies ne sont pas plus fréquemment engendrées par l'application de la même matière, ils ont recours à la différence des parties sur lesquelles cette matière est appliquée.

Ils divisent les surfaces du corps en deux genres principaux; savoir, en *surfaces secré-*

(1) Ce fait est même admis par l'un de ceux qui soutiennent vivement l'opinion d'ailleurs absolument opposée à la nôtre. Après être convenu que le chancre et la gonorrhée n'étoient pas aussi fréquemment engendrés l'un par l'autre qu'on devroit s'y attendre, il ajoute: « Cela arrive rarement; on en voit cependant quelques exemples, *il y a au moins de fortes raisons de le croire.* J'ai vu des gonorrhées suivies de chancres, tantôt au bout de peu de jours, et d'autres fois au bout de plusieurs semaines; j'ai vu aussi des cas où le chancre ayant paru d'abord, il est survenu un écoulement et des douleurs en urinant, pendant le cours du traitement ». Voyez le Traité des Maladies vénériennes, de Jean Hunter, page 19 de la traduction française.

Tous les médecins ont rencontré des cas de ce genre; mais M. Hunter, en admettant si clairement que ces cas sont fort rares, favorise l'opinion contraire à la sienne: en effet, si les deux maladies tiroient leur origine de la même matière, elles devraient nécessairement se terminer fréquemment l'une par l'autre, de manière à ne laisser aucun doute. D'après le petit nombre d'exemples de ce genre que M. Hunter a rencontrés dans le cours d'une pratique étendue, n'est-il pas fort naturel de croire que les deux maladies ont été communiquées en même temps, ou l'une avant la guérison de l'autre, plutôt que d'admettre que la nature s'écarte de sa marche ordinaire, au point d'engendrer, dans un très-petit nombre de cas, ces maladies, d'une manière fort différente de ce qui s'observe en général si évidemment ?

toires et surfaces non-sécrétoires. Ils comprennent, sous le premier genre, les passages destinés aux matières étrangères, ainsi que les conduits des glandes; la bouche, le nez, les yeux, l'an us et l'urèthre, sont des surfaces de ce genre; la peau externe, en général, constitue les surfaces *non-sécrétoires*. Ils ajoutent un troisième genre de surface, qui établit une communication entre les deux autres, telles que le gland, l'intérieur de la bouche et des lèvres, et le vagin chez les femmes. Ces dernières surfaces jouissent des propriétés particulières aux deux autres; elles sont excitées tantôt à la sécrétion, et d'autres fois à l'ulcération (1).

C'est sur ces bases qu'est fondée leur théorie, ou leur opinion sur l'objet dont il s'agit. Lorsque le virus de la gonorrhée ou de la vérole (car ils n'y font aucune différence) est appliqué sur une partie externe de la peau, sur-tout sur le gland, dont la peau est fort mince, il doit très-facilement en résulter, suivant eux, un chancre, parce que ces parties ne sont pas des surfaces sécrétoires. La même matière appliquée, au contraire, sur l'urèthre, excite nécessairement la gonorrhée, parce que ce canal étant une surface sécrétoire, moins susceptible en conséquence d'ulcère que d'irritation, il doit en résulter une augmentation de sécrétion, et une altération du mucus de la partie.

Cette idée est néanmoins plus ingénieuse que solide; elle couvre d'un vernis séduisant une opinion mal fondée, et ne peut soutenir un examen sérieux.

(1) Voyez le Traité des Maladies vénériennes, de Jean Hunter.

En admettant d'abord que la même matière produit la gonorrhée et la vérole, la dernière devrait se rencontrer beaucoup plus fréquemment que la première; car il est évident que, dans tous les cas, la matière virulente doit être beaucoup plus facilement appliquée sur les parties susceptibles de chancres que sur l'urèthre, où, au lieu de chancres, elle produit presque toujours la gonorrhée. On ne peut guère concevoir comment la matière qui communique la maladie, pénètre dans l'urèthre; toutes les parties externes de la verge, au contraire, sur-tout le gland, sont toujours exposés à recevoir immédiatement cette matière: cependant la gonorrhée est beaucoup plus fréquente que la vérole. Autant que j'ai pu l'observer, les gonorrhées sont aux chancres et à la vérole, à-peu-près dans la proportion de trois à un. Le contraire devrait sans doute arriver, si les deux maladies étoient produites par la même matière (1).

De plus, si cela étoit, la gonorrhée devrait presque toujours se terminer par la vérole, et le chancre par la gonorrhée; car la matière que fournit l'urèthre dans la gonorrhée, passe sans cesse, comme l'on sait, sur le gland et le prépuce, et celle d'un chancre situé sur le gland, pénètre dans l'entrée de l'urèthre. Il est vrai que, dans un petit nombre de cas, l'une de ces maladies succède à l'autre. M. Hunter en cite des exemples; mais

(1) M. Hunter suppose que l'on voit quatre ou cinq gonorrhées sur un chancre. Voyez son *Traité des Maladies vénériennes*, page 218. Cette supposition est certainement un puissant argument contre l'opinion qu'il s'efforce d'établir, que la gonorrhée et le chancre sont engendrés par la même matière.

ces exemples sont si rares ; qu'il est probable ; quand l'une de ces maladies n'a pas été communiquée après l'autre , qu'elles ont été toutes deux gagnées dans un seul et même temps. On n'affoiblit nullement cette objection , en disant que l'on a vu des gonorrhées paroître chez des malades affectés de chancres depuis plusieurs semaines , et des chancres succéder de même à des gonorrhées anciennes : tous les médecins savent , par expérience , que ces maladies peuvent paroître deux ou trois mois après s'être exposé à l'infection.

Je traite actuellement un homme attaqué d'un chancre profond , de mauvaise qualité , situé dans l'intérieur même de l'urèthre. Ce chancre subsistoit depuis plusieurs semaines quand je le vis pour la première fois , et il n'étoit pas survenu de gonorrhée. Je l'ai touché à plusieurs reprises avec le caustique lunaire , et j'ai fait passer les grands remèdes au malade : il jouit aujourd'hui d'une bonne santé.

Tous les gens de l'art doivent avoir rencontré des cas semblables : j'ai été chargé de plusieurs. Au mois d'avril dernier même , je fus appelé pour un homme qui avoit un chancre douloureux de chaque côté de l'urèthre ; ce chancre pénétoit environ d'une ligne un tiers dans l'intérieur du canal ; les parties étant fort enflammées , je n'osai appliquer la pierre infernale : en conséquence le traitement fut long ; il ne survint pas néanmoins de gonorrhée. Mais enfin , après avoir administré une grande quantité de mercure , dans le temps que les chancres paroisoient détergés et sur le point de guérir , le malade ressentit tous les symptômes d'une forte gonorrhée cordée , avec des ardeurs d'uriner ,

et un écoulement abondant d'une matière verdâtre et ténue. Tout annonçoit une infection récente; je ne pus le dissimuler au malade. Il m'avoua franchement qu'il avoit eu l'imprudence de s'exposer avec une jeune personne de la ville, qu'il avoit rencontrée trois ou quatre jours avant l'apparition de ces symptômes.

Je pourrois encore remarquer que l'écoulement de la gonorrhée acquiert quelquefois une âcreté capable d'excorier le gland et le prépuce, et d'y déterminer même une espèce de suppuration très-abondante : mais tout le monde sait que cette excoriation diffère essentiellement des chancres, tant par ses apparences que par ses effets. Tous les médecins expérimentés en sont convaincus; ils n'emploient guère dans ce cas le mercure; ils le regardent cependant comme indispensable pour guérir sûrement le chancre. Les topiques dissipent facilement ces excoriation, quelle que soit leur étendue : je n'ai pas vu une seule fois la vérole succéder à un pareil traitement. J'ai, au contraire, plusieurs fois observé qu'après avoir donné de très-grandes quantités de mercure, sans aucun succès, dans des affections de ce genre, l'on avoit enfin obtenu la guérison par le moyen des lotions astringentes.

Il y a environ dix-huit mois, un homme vint de fort loin pour me consulter au sujet d'une excoriation qui s'étendoit sur tout le gland et le prépuce; elle étoit accompagnée d'un écoulement d'une matière ténue et fétide tellement abondante, qu'elle paroissoit au premier abord fournie par une gonorrhée récente du plus mauvais genre. Néanmoins, en examinant avec plus d'attention la source de cette matière, je décou-

pris qu'elle ne venoit que du gland et du prépuce : la gonorrhée qui l'avoit produite étoit entièrement dissipée.

On avoit inutilement fait prendre du mercure au malade pendant six semaines, et baigné régulièrement les parties dans du lait coupé avec de l'eau. L'écoulement n'en étoit pas moins abondant ; le prépuce commençoit à s'épaissir et à se retirer avec peine. J'obtins une guérison complète en une semaine, en recommandant uniquement de baigner de temps en temps les parties dans l'eau et l'eau-de-vie, et d'appliquer pendant la nuit un cataplasme fortement chargé d'extrait de saturne.

Cet exemple, et quantité d'autres du même genre, que je pourrois rapporter s'il étoit nécessaire, prouvent sans réplique que la matière de la gonorrhée n'engendre pas la vérole, non-seulement quand elle est bornée à l'urèthre, mais que, dans le cas même où elle devient âcre et corrosive au point d'excorier les parties voisines, elle est également incapable d'affecter la constitution. Voilà donc une différence bien marquée entre la matière des deux maladies. L'ulcère siphilitique le plus léger, infecte toujours le système ; il est, au contraire, extrêmement rare que les affections les plus étendues causées par la gonorrhée, influent sur la constitution : je n'en ai jamais vu d'exemple.

Les partisans de l'opinion contraire prétendent que la matière de la gonorrhée ne donne pas plus souvent la vérole, parce que le mucus de l'urèthre enveloppe le virus, et le rend moins propre à passer par les vaisseaux absorbans. Mais cette objection est purement idéale ; elle n'est confirmée par aucune preuve ; elle perd
d'ailleurs

d'ailleurs toute sa force , quand on réfléchit , comme nous l'avons déjà observé , que la matière de la gonorrhée n'affecte pas la constitution , lors même qu'elle acquiert plus d'acrimonie que n'en a jamais le chancre , et qu'elle produit des excoriations très-étendues.

La constitution n'est même jamais affectée , dans les maladies causées par ce qu'on appelle une métastase de la matière de la gonorrhée sur d'autres parties ; ces maladies cependant ne peuvent être produites que par l'intermède de la circulation. Telle est sur-tout l'ophthalmie que cause quelquefois la gonorrhée ; il sort des paupières , dans cette ophthalmie , une grande quantité de matière puriforme , fort semblable à celle d'une gonorrhée récente. J'ai vu aussi des malades avoir un écoulement du même genre de la membrane du nez , pendant qu'ils étoient attaqués de gonorrhée ; dans aucun de ces cas la vérole n'est survenue. J'en pourrois citer quantité d'exemples ; mais les trois suivans me paroissent suffire.

Un jeune homme , qui avoit les deux yeux affectés d'une maladie très-désagréable et douloureuse , vint me consulter en 1786. Le globe n'étoit pas fort enflammé à l'extérieur ; mais la lumière lui faisoit éprouver une douleur très-vive , d'où je conclus que la rétine ou les autres parties de l'œil profondément situées , étoient enflammées. La conjonctive étoit non-seulement enflammée , mais les paupières fournissoient sans cesse une grande quantité de matière verte et jaune , qui ressembloit à l'écoulement d'une gonorrhée récente.

Il me donna les détails suivans sur sa maladie :
il éprouvoit depuis huit ou dix jours les symp-

tômes d'une gonorrhée ordinaire, lorsque, à la suite d'une débauche qu'il fit avec du vin de Porto, l'écoulement, qui étoit fort abondant, disparut presque totalement; ses yeux devinrent douloureux, pour ainsi dire, dans l'instant même; et l'écoulement des paupières survint en moins de vingt-quatre heures.

On employa d'abord les vésicatoires, les saignées modérées, les onguens et les collyres ordinaires. Ces remèdes n'ayant pas réussi, on tenta le mercure à plusieurs reprises; il fut toujours suivi d'effets fâcheux; il augmenta sensiblement l'inflammation, et rendit les yeux plus irritables, sans modérer l'écoulement. Je conseillai en conséquence d'abandonner ce remède. Je fis tirer du sang de l'artère temporale d'un côté; ouvrir les vaisseaux engorgés du globe de l'œil; scarifier les parties enflammées des paupières; couvrir les deux yeux de cataplasmes chargés d'une dissolution d'opium et de sucre de saturne, sans négliger les doux laxatifs. Bientôt, à l'aide de ces secours, la douleur se modéra, l'inflammation et l'écoulement diminuèrent; enfin au bout de quinze jours il ne restoit plus qu'une sensibilité extrême des yeux au grand jour: ce symptôme dura cinq à six mois.

Le même jeune homme fut attaqué, l'année suivante, d'une gonorrhée plus forte que la première: après s'être exposé à un froid vif et avoir monté à cheval, il eut une affection semblable des yeux; la saignée et les autres remèdes que je prescrivis la première fois réussirent également, et il n'a pas eu de rechute depuis.

Un malade, pour lequel je fus appelé il y a deux ans environ, fut tout-à-coup attaqué d'un écoulement abondant de l'une des narines, dans

le temps qu'une tumeur des testicules , produite par une gonorrhée , l'obligeoit de garder la chambre : la matière ressembloit beaucoup à l'écoulement d'une gonorrhée. La membrane des narines paroissoit sensible et légèrement enflammée ; mais il n'en résultoit que peu ou point de douleur. L'écoulement de l'urèthre , qui avoit beaucoup diminué avant l'inflammation du testicule , ayant entièrement cessé dès que celui du nez survint , l'on jugea convenable de tenter de rappeler l'écoulement de l'urèthre ; mais on n'en tira aucun avantage. Je conseillai en conséquence de faire dans le nez des injections semblables à celles dont l'on fait usage dans le cas de gonorrhée : tantôt on injecta des dissolutions astringentes avec une seringue , et d'autres fois on introduisit dans la narine un morceau d'éponge imbibé de ces dissolutions. L'écoulement cessa entièrement en peu de jours.

Le malade a éprouvé deux fois depuis une affection semblable , le même traitement a réussi ; on n'a point donné de mercure , et il ne s'est jamais manifesté de symptôme de vérole.

Peu de semaines après que ce malade fut guéri de sa première attaque , on me pria de voir un de ses amis , tourmenté depuis plusieurs années d'un écoulement des deux narines. Cet écoulement avoit paru pendant le cours d'une gonorrhée ; il s'étoit souvent modéré ; il avoit néanmoins été en tout temps assez abondant pour incommoder beaucoup le malade. La membrane des narines étoit d'une couleur rouge foncée , et fort sensible dans toute son étendue , sans cependant paroître ulcérée. Il ne s'étoit manifesté aucun autre symptôme ; mais la maladie ayant résisté pendant plus de trois ans à tous les

remèdes, on eut recours au mercure ; on l'administra avec tout le soin possible sans aucun avantage.

Je croyois, dans cette circonstance, obtenir la guérison en suivant la méthode curative qui m'avoit réussi dans le cas précédent et dans plusieurs autres ; mes espérances furent vaines ; les différentes injections dont je fis usage, ne procurèrent aucun avantage important ; elles modérèrent quelquefois l'écoulement, mais il revint toujours avec la même force ; et quoique fort diminué depuis peu, sans employer de remèdes, il est toujours très-incommode par son abondance. Il ne s'est néanmoins jamais manifesté aucun autre symptôme de la maladie.

Une nouvelle preuve que le virus siphilitique diffère de celui de la gonorrhée, c'est que l'on n'a jamais connu à quel période la vérole produit la gonorrhée : ce qui seroit sûrement arrivé, si les deux maladies étoient de la même nature. Je pourrois ajouter que l'on a vu dans quelques cas le virus vénérien, appliqué par hasard sur une coupure ou sur une écorchure, donner la vérole dans quantité de circonstances, comme l'éprouvent fréquemment les chirurgiens, en pansant des chancres ou des bubons ; mais personne n'a jamais ouï dire que la matière de la gonorrhée eût ainsi communiqué la vérole. L'on a prétendu, à la vérité, que l'on pouvoit donner des chancres en introduisant la matière de la gonorrhée au-dessous de la peau ; mais ces expériences causent tant d'inquiétudes et de douleurs, qu'on ne les a pas encore réitérées aussi fréquemment que l'exigeroit la nature de l'objet, et il n'est pas probable que l'on y parvienne jamais. L'on ne peut donc rien

conclure de cet argument : pour éviter l'erreur, et confirmer l'opinion dont il s'agit, il ne suffit pas d'avoir suivi exactement ces expériences, il faudroit en avoir un grand nombre, et qu'elles eussent été réitérées sur différens malades dans toutes les circonstances possibles. L'on ne cite, au contraire, qu'une expérience ou deux, dirigées même, à ce qu'il semble, par des personnes connues pour être fortement prévenues en faveur de l'une des deux opinions.

Je pourrois opposer que deux jeunes gens de cette ville se déterminèrent, d'après ce qu'on avoit nouvellement publié sur cet objet, à faire quelques essais sur eux-mêmes, dans la vue de décider la question ; le résultat en fut fort différent de celui que l'on paroît avoir obtenu dans les expériences dont je viens de parler. La matière des chancres, et même des bubons, introduite dans l'urèthre, y produisit de la douleur et de l'irritation, mais il ne survint pas de gonorrhée : on écorcha la peau du prépuce et du gland avec une lancette, et on frotta les parties avec la matière de la gonorrhée ; il en résulta des ulcères légers, qui ne prirent jamais l'apparence de chancres, et qui se guérèrent facilement sans mercure (1). Toutefois on ne peut

(1) Ces observations sont confirmées par celles de Le Bru, ancien chirurgien de la marine. Il dit « avoir inoculé avec une lancette, tant sur le gland que sur l'intérieur du prépuce, non-seulement la matière de la gonorrhée, mais même le pus des chancres et des bubons récemment ouverts, sans qu'il soit survenu ni gonorrhée, ni aucun symptôme de vérole ». *Voyez sa Méthode nouvelle de traiter les Maladies vénériennes, Paris, 1789, vol. 1, pag. 4.* Quoique la méthode de l'auteur n'ait pas fait fortune, et que son livre soit peu connu, il a rapporté

guère , par les raisons que nous avons données plus haut , compter sur ces expériences , ni sur aucune de celles qu'on a faites jusqu'ici sur cet objet ; il faut donc , pour se décider , s'en rapporter à ce que l'expérience et l'observation nous apprennent dans le cours ordinaire de la pratique.

Un autre fait confirme notre opinion. La gonorrhée et la vérole ont paru à des époques différentes dans les mêmes contrées ; dans quelques cas même elles sont restées fort long-temps distinctes et séparées.

Si ces deux maladies étoient de la même nature , et tiroient leur origine du même virus , elles auroient dû paroître à-peu-près vers le même temps dans tous les pays où a été portée l'infection. L'histoire de la vérole ne nous apprend pas que cela soit arrivé : on ne peut douter , par la lecture des premiers auteurs qui en ont parlé , que cette maladie a été connue en Europe au moins quarante ans avant la gonorrhée virulente. Astruc , qui a traité ce sujet avec une exactitude et une attention scrupuleuse dont personne n'a approché depuis , assure que de son temps la gonorrhée étoit nouvellement connue en Chine , où l'on sait que la vérole régnoit depuis long-temps (1). On pourra même se con-

quantité de faits dignes d'exciter l'attention des praticiens , nous en citerons quelques - uns à la fin de ce chapitre.
Note du traducteur.

(1) Bell a mal rendu l'idée d'Astruc. Ce célèbre médecin dit : « Mais qui croiroit que le médecin chinois a pu omettre , comme il l'a fait , parmi les symptômes de vérole , la » gonorrhée , si commune en Europe , tandis qu'il en cite » d'autres symptômes légers et peu communs , si cette es-

vaincre , quoique l'on ait voulu prouver le contraire , que cette maladie fut connue dans l'île d'Otaïiti , bien avant la gonorrhée. Il paroît qu'elle a été portée dans cette île , et dans les autres îles des mers du Sud , par les premiers Européens qui y abordèrent , et qu'elle y resta fort long-temps distincte sans être compliquée de gonorrhée ; car nous sommes autorisés à croire que la gonorrhée ne s'étoit pas encore manifestée dans ces îles quand le capitaine Cook y aborda dans son second voyage.

» pèce de maladie étoit en Chine le prélude de la vérole ,
 » comme elle l'est d'ordinaire en Europe. — At vero quis
 » credat gonorrhæam , qua nihil in Europa vulgatus est ,
 » omitti potuisse , ut a medico sina omissa fuit , dum leviora
 » recenset et rarius obvia , si ea morbi species lui venereæ
 » præluderit in Sinensi imperio , ut assolet in Europa ,
 » p. DLX ». Ce silence du médecin chinois prouve uniquement , à ce qu'il me semble , qu' il ne regarde pas en Chine la gonorrhée comme un symptôme de vérole. Astruc lui-même ne paroît pas avoir considéré la gonorrhée comme une maladie nouvelle ; car après avoir remarqué qu'on ne la trouve pas au nombre des symptômes siphilitiques avant 1540 ou 1550 , il ajoute « qu'il ne prétend pas conclure
 » de-là qu'elle n'ait pas été observée ni connue antérieurement. — Nolim tamen inde colligi gonorrhæam virulentam , quæ impuræ veneris pedissequa est , non ante visam ,
 » cognitamve fuisse ». Voyez de Morbis venereis , lib. I , cap. XIII , p. 97.

Cette réflexion d'Astruc est très-juste : il est étonnant que l'opinion contraire ait été généralement adoptée ; il suffit , pour en sentir toute l'absurdité , d'observer que la gonorrhée , dans le sens que l'on donne aujourd'hui à ce terme , est une suite des affections inflammatoires de l'urèthre , et qu'il est difficile de concevoir comment ce canal , tapissé d'un nombre infini de glandes muqueuses , auroit pu être toujours à l'abri des inflammations qui attaquent si fréquemment les autres parties fournies de glandes du même genre , telles que la membrane interne du nez , la conjonc-

Tous ces faits historiques contribuent à prouver que quand une de ces maladies a été transportée dans une contrée particulière, elle y est toujours restée séparée, sans engendrer l'autre; cela ne seroit certainement jamais arrivé, si elles tiroient leur origine de la même contagion. A ces faits, j'en ajouterai un autre non moins remarquable : tous ceux qui voudront le vérifier pourront aisément le faire; il se passe sous nos yeux.

tive, les amygdales, &c. Il suffit de lire avec un peu d'attention les plus anciens ouvrages qui nous restent sur l'art de guérir, pour se convaincre que la gonorrhée a été connue de toute antiquité, et que les premiers hommes n'ayant fait attention aux écoulemens de l'urèthre qu'autant qu'ils étoient accompagnés de douleur et qu'ils gênoient la liberté des urines, on les a désignés sous les noms de dysurie, de strangurie ou d'ischurie, suivant la violence des douleurs, et le degré de difficulté d'uriner. Il est en conséquence bien singulier qu'un des derniers auteurs qui ait écrit sur cet objet, Swediaur, ait avancé, vol. 1, p. 183, de son *Traité des Maladies siphilitiques*, que « l'ischurie et la dysurie » sembloient avoir été inconnues aux anciens, et qu'on ne » trouvoit dans les auteurs, soit grecs, soit latins, rien qui » concerne les maladies de l'urèthre ». Une pareille autorité pourroit induire quantité de lecteurs en erreur : j'ai cru en conséquence convenable de rassembler, dans une des additions que j'ajouterai à cet ouvrage, les preuves les plus propres à ne laisser aucun doute sur l'antiquité de ces affections. On verra qu'elles n'étoient pas moins fréquentes autrefois qu'elles le sont aujourd'hui, et qu'on ne les a regardées, de même que l'ophthalmie, le tintement d'oreille, et quantité d'autres affections, comme des symptômes de vérole, que quand elles se sont trouvées compliquées avec cette dernière, ce qui paroît n'être arrivé que fort tard, environ un demi-siècle après l'apparition de la vérole : or il n'est pas vraisemblable qu'il ne se soit pas rencontré un seul individu affecté de gonorrhée, pendant un espace de temps aussi considérable. *Note du traducteur.*

Dans différentes parties de l'Ecosse, dans les montagnes sur-tout, dans les provinces de Galloway et de Dumfries, le peuple est depuis fort long-temps sujet au mal vénérien; on lui donne dans certains endroits le nom d'Yaw, et, dans d'autres, celui de *sibbens*. Les individus infectés n'ayant aucune communication avec ceux qui ont la gonorrhée, la vérole y a conservé jusqu'ici sa forme primitive, sans mélange; et, autant que j'ai pu m'en assurer, on n'a pas d'exemple qu'elle y ait jamais produit la gonorrhée (1). On a la preuve qu'elle règne depuis plus de soixante-dix ans dans plusieurs de ces districts; dans quelques-uns même, suivant la tradition, elle y a été apportée par les soldats d'Olivier Cromwell, et elle s'est communiquée depuis d'une génération à l'autre. J'ai vu plusieurs centaines de malades atteints d'ulcères dans la gorge, de nodus sur les os, d'excroissances fongueuses autour de l'anus, de pustules sur tout le corps, et de presque tous les autres symptômes de la vérole, mais je n'ai pas vu une seule fois la gonorrhée: je n'ai même, comme je l'ai observé plus haut, jamais ouï dire qu'on eût rencontré un seul exemple d'une semblable complication. Je ne prétends pas déterminer ici si cela est dû à ce que les malades cachent plus

(1) Je m'imagine que cela doit être ainsi, parce que la maladie ne règne guère dans ces contrées que parmi les pauvres de la campagne, et que leurs mœurs ne les exposent pas à courir les risques d'être infectés de la gonorrhée. Néanmoins, aucun de ceux qui se trouvent fréquemment avec des personnes atteintes de la *sibbens*, n'échappe à cette maladie. Ils sont parfaitement convaincus qu'elle ne diffère pas de la vérole, et cette idée couvre tellement de honte ceux qui l'ont gagnée de la manière la plus innocente, qu'ils n'osent en parler tant qu'ils peuvent la tenir secrète.

long-temps leur état qu'on ne le fait communément dans les villes ; mais il est certain que la sibbens produit des symptômes plus fâcheux que ne le sont communément ceux de la vérole , quand elle se manifeste sous sa forme ordinaire. Ils sont certainement plus contagieux ; la plus légère communication peut donner la maladie : ses symptômes s'étendent plus rapidement , et il faut , en général , une plus grande quantité de mercure pour les dissiper : mais , je le répète , jamais il ne s'en suit de gonorrhée (1).

Il s'est répandu , depuis quelques années , une maladie absolument semblable ; parmi les paysans du Canada ; l'on croit qu'ils l'ont gagnée en communiquant avec des soldats infectés du mal vénérien , cantonnés chez eux. Elle est accompagnée de tous les symptômes de la vérole la plus maligne , de même que la sibbens des Ecossois ; elle est tellement contagieuse , qu'il suffit , pour la gagner , de boire ou de manger dans des vases , ou de s'essuyer avec des linges qui ont servi à ceux qui en sont atteints. Souvent le virus , absorbé par la surface , pénètre la constitution , sans qu'il ait précédé aucun ulcère ; alors ses effets se manifestent bientôt à l'extérieur par des bubons , des nodus , des ulcères , et autres symptômes de vérole confirmée ; mais on n'a pas encore d'exemple , selon ce qu'on m'a rapporté , qu'il ait produit , même une seule fois , la gonorrhée.

Cette observation , ainsi que celles qu'on a faites à mesure que la sibbens a fait des progrès , se trouve parfaitement conforme à ce qui est arrivé à l'égard de la vérole , lorsqu'elle

(1) On trouvera de plus grands détails sur la sibbens , chap. IV, sect. VII.

s'est manifestée pour la première fois en Europe, et récemment dans les mers du Sud. On ne peut douter que les mêmes effets ont lieu toutes les fois que les malades gagnent uniquement la vérole : elle n'a jamais produit, comme nous l'avons vu, dans aucun de ces cas, la gonorrhée ; ce qui auroit dû certainement arriver si ces deux maladies étoient de la même nature, et tiroient leur origine de la même contagion. Elles n'auroient pu alors rester long-temps aussi distinctes et aussi bien caractérisées ; l'une auroit dû nécessairement bientôt engendrer l'autre dans presque tous les cas.

J'ajouterai enfin, que si ces deux maladies étoient de la même nature et produites par la même contagion, les remèdes avantageux dans l'une, devroient l'être également dans l'autre. L'on a remarqué, au contraire, que ceux qui sont les plus efficaces contre la gonorrhée, n'avoient aucune vertu contre la vérole : ainsi le mercure, qui est, comme nous l'avons déjà observé, l'unique remède dans lequel on puisse avoir quelque confiance pour guérir la dernière, n'est d'aucune utilité dans la gonorrhée ; il y est même évidemment nuisible dans certains cas.

L'on sait aussi que souvent il suffit, pour modifier peu à peu la gonorrhée, et la dissiper enfin entièrement, de vivre d'une manière régulière, et de tenir les parties continuellement propres ; elle se termine ainsi dans bien des cas, sans employer aucun remède. Il n'en est pas de même de la maladie vénérienne ; ses symptômes les plus bénins s'aggravent de jour en jour quand on néglige le mercure : aucun médecin expérimenté ne se fiera à tout autre moyen pour guérir le chancre même le plus léger.

Une différence aussi marquée dans la méthode curative des deux maladies, suffit, à ce que je crois, pour nous autoriser à conclure qu'elles ne sont pas de la même nature, et qu'elles tirent leur origine de différentes contagions : on ne peut autrement concevoir comment le spécifique de l'une est nuisible dans l'autre ; or, tous les gens de l'art conviennent que le mercure, qui est le seul remède connu jusqu'ici sur lequel on puisse compter pour obtenir la guérison de la vérole, est souvent évidemment nuisible dans la gonorrhée, comme je l'ai déjà observé.

Je suis entré dans ces détails, parce que l'objet dont il s'agit n'est pas de pure théorie ; il est très-important pour le médecin et pour le malade, de déterminer si ces deux affections sont de la même nature ou non. Le traitement de la gonorrhée dépend beaucoup de l'opinion que l'on adopte à cet égard ; il étoit donc essentiel, avant de m'occuper de la méthode curative, de tâcher de décider cette question.

ADDITION DU TRADUCTEUR

AU CHAPITRE PREMIER.

Observations sur la manière d'agir du Virus siphilitique , et sur les tentatives que l'on a faites pour l'inoculer.

BELL observe avec raison , page 21 , qu'il faudroit un très-grand nombre d'expériences faites avec le plus grand soin sur l'inoculation du virus vénérien , pour en obtenir des résultats sur lesquels on pût compter. La manière d'agir de ce virus offre quantité de phénomènes dont il est très-difficile de rendre raison : 1°. il est plus ou moins actif , suivant le degré de la maladie ; 2°. quand il a pénétré dans la constitution , ses effets se bornent à certaines parties fort éloignées les unes des autres ; 3°. la contagion ne paroît se communiquer que par un concours de circonstances particulières ; 4°. ce virus perd son activité dès qu'il a été exposé à l'air : ou , suivant Bru , il faut une sorte de frottement ou d'électrisation , pour qu'il acquière une propriété contagieuse.

Nous allons donner les preuves de ces diverses propositions.

Hercule Saxonia , médecin de Padoue , qui fleurit vers la fin du seizième siècle , avoit déjà admis en principe , dans son *Traité de Lue venerea* , cap. 3 , que toute maladie vénérienne n'étoit pas contagieuse , et qu'en général la vérole ancienne et confirmée , étoit moins contagieuse que la maladie récente ou peu invétérée , et que celle qui étoit accompagnée de nodosités

n'étoit jamais contagieuse. Il cite l'exemple d'un gentilhomme de Padoue , qui , ayant été traité environ vingt fois par le gayac , et trois fois par les frictions mercurielles , sans pouvoir guérir , eut commerce avec plusieurs jeunes personnes , sans communiquer à aucune la maladie. Il ajoute , d'après Antoine Musa , qu'un homme dont la femme avoit un ulcère vénérien à la mamelle , fut à l'abri de la contagion. Hunter a tenté à plusieurs reprises d'inoculer la matière des ulcères vénériens de la gorge et de la peau , et il n'en a jamais vu résulter aucun symptôme siphilitique.

Erasme Darwin , dans sa Zoonomie , conclut des exemples que nous venons de citer , que la matière contagieuse n'est pas entraînée par les vaisseaux sanguins , dans les endroits éloignés de la partie primitivement affectée. Il regarde la vérole comme une maladie purement locale ; c'est pour cette raison , dit-il , qu'elle n'est jamais accompagnée de fièvre , si ce n'est de la fièvre purulente , qui se manifeste quelquefois vers les derniers temps de la maladie , quand ses suites sont mortelles. Ce genre de virus ne diffère pas , suivant lui , de celui de la teigne ; il ne se propage pas par la contagion , mais par sympathie.

En conséquence , si une partie éloignée , telle que le palais , peut , par une sympathie que l'auteur appelle *association sensitive* , être irritée de manière à recevoir les mêmes mouvemens que le virus a produits dans les parties originairement affectées , cette partie éloignée engendrera le même genre de virus : car toute sécrétion du sang est le résultat des mouvemens particuliers excités dans les extrémités de la glande destinée

à cette sécrétion ; les diverses sécrétions particulières, telles que la bile, la salive, le suc gastrique, &c. n'existent point dans les vaisseaux sanguins, avant d'avoir acquis les propriétés qui les caractérisent dans les organes destinés à les élaborer.

Cette sympathie des parties de la génération avec la gorge, est prouvée non-seulement par les ulcères vénériens de la gorge, mais par quantité d'autres maladies, telles que les oreillons, l'hydrophobie, certaines toux, &c. sans parler de la barbe, ni du changement de la voix, qui sont des indices de la puberté.

La matière fournie par les ulcères siphilitiques de la gorge et de la peau n'est pas contagieuse, suivant l'idée de Darwin, parce que les mouvemens des vaisseaux qui ont déterminé ces ulcères, ne sont que des imitations imparfaites des mouvemens qui ont primitivement engendré le chancre.

L'auteur explique, d'une manière fort ingénieuse, par les sympathies, les effets des diverses contagions : il ne croit pas qu'aucun virus soit doué, comme on l'imagine communément, d'aucune acrimonie particulière, et qu'il excite une espèce de fermentation chymique dans le sang. Il n'est pas, en effet, possible de concevoir qu'une substance âcre et corrosive puisse circuler plusieurs jours, et même plusieurs semaines, dans la masse du sang, sans produire aucun désordre, et sans rien perdre de son activité, comme on l'observe à l'égard des virus vénérien, variolique, pestilentiel, &c. L'on ne voit pas non plus pourquoi toute la masse du sang étant viciée, les effets du virus seroient bornés à certaines parties. Les symptômes de la

petite vérole prouvent que la matière contagieuse ne peut être engendrée que par les mouvemens morbifiques excités dans les extrémités capillaires ou dans les glandes ; car la quantité de matière est toujours proportionnée à la violence de la fièvre , c'est-à-dire au degré d'action des glandes et des vaisseaux capillaires qui terminent le système artériel ; et l'éruption est toujours plus considérable dans les endroits qui étoient irrités avant la maladie.

Le virus vénérien , de même que le venin de la plupart des animaux , semble agir d'autant plus sûrement , que celui qui en est affecté se trouve dans un état d'orgasme considérable. Ainsi l'on voit des femmes vivre long-temps avec certaines personnes sans leur rien communiquer , et infecter ceux dont elles recherchent le plus la jouissance. Un jeune homme que j'ai connu , gagna une vérole des plus terribles que l'on puisse voir : malgré les frictions mercurielles dont il fit usage à différentes reprises dans l'espace de trois ans , et qui excitèrent à chaque fois des salivations énormes de plusieurs mois , après avoir eu les amygdales rongées , le tibia et les omoplates remplis d'exostoses , et le visage couvert de pustules , il perdit les os palatins , les os turbinés , et une partie des os de la mâchoire. Ce jeune homme avoit cédé une seule fois aux sollicitations d'une femme à laquelle il avoit résisté depuis plusieurs mois : cette femme vivoit habituellement avec un homme qui avoit toujours joui de la meilleure santé ; et quoiqu'elle lui fût peu fidèle , personne ne s'étoit jamais plaint d'elle. Le malade , avec lequel j'étois très-lié , et qui ne me cachoit rien , m'a assuré ne s'être jamais livré à aucune autre femme depuis
deux

deux ans qu'il étoit à Paris. On sait d'ailleurs que la plus grande partie de ceux qui fréquentent les femmes publiques, échappent à la contagion. Ainsi Fallope, *de Morbo gallico*, cap. 22, rapporte que sur douze étudiants qui eurent à faire à la même femme, trois seulement furent infectés : ne pourroit-on pas dire, comme l'observe Bru, p. 105, tom. 1, que ces femmes se livrant machinalement et souvent avec dégoût aux hommes, doivent être naturellement dans une espèce d'état d'électricité négative.

La disposition particulière dans laquelle se trouve celui qui s'expose au virus, peut aussi déterminer son action; la crainte, la foiblesse, les excès en tout genre, et toutes les causes d'irritation, favorisent en général la contagion. La mollesse des parties peut aussi servir de véhicule au virus; ceux qui ont naturellement le gland recouvert par le prépuce, sont plus sujets que d'autres à gagner la vérole.

On ne peut guère s'empêcher d'admettre au moins, d'après les observations suivantes rapportées par Bru, que le virus vénérien perd son activité dès qu'il est exposé à l'air.

Cet auteur rapporte, tom. 1, p. 49 du livre que nous avons cité, que deux matelots se donnèrent, par lâcheté pour éviter de s'embarquer, l'un un phimosis, et l'autre un paraphimosis, en introduisant de la poudre de cantharides entre le gland et le prépuce; il en résulta une inflammation terrible : le chirurgien, qui avoit été instruit de leur ruse, ne se détermina à les envoyer à l'hôpital, que quand il eut reconnu un commencement de gangrène. On leur administra de prompts secours; en peu de jours ils furent en bon état : mais dès qu'ils se virent sur le point

d'être renvoyés à bord , ils imaginèrent un nouveau moyen qu'ils crurent propre à les justifier de l'inculpation qu'on leur faisoit. Dans le temps que les plaies , qui avoient succédé aux points gangréneux produits par les cantharides , tendoient à se cicatriser , ils prirent du pus des chancres d'un malade nouvellement entré dans la salle ; ils en mirent à plusieurs reprises sur ces plaies , mais ce fut en pure perte , l'inoculation ne réussit pas , elle ne ralentit pas même les progrès de la cicatrice : ils furent renvoyés à leur bord onze jours après l'inoculation. Quand ils furent sortis , Bru apprit des autres malades ce qu'ils avoient fait. « Il ne faut pas présumer , » ajoute-t-il , que les pansemens aient pu détruire le virus ; ils n'étoient faits qu'avec de la » charpie sèche , et les malades se pansoient » eux-mêmes. Les deux matelots restèrent encore quinze jours en rade sans que rien parût , » et le chirurgien-major du vaisseau , que je vis » trois ans après , assura qu'ils n'avoient rien eu » de toute la campagne.

» Jusqu'à cette époque , j'avois cru que la vérole pouvoit quelquefois s'inoculer ; mais dès » ce moment je commençai à douter ; et pour » me fixer , je tentai plusieurs inoculations sur » différens malades qui entroient à l'hôpital sans » aucun symptôme de vérole ; ce fut toujours » sans succès. J'ai réitéré mes tentatives de différentes manières , et toujours avec un pus » récent , au moins soixante fois dans l'espace » de cinq ans : tantôt j'ai fait plusieurs piqûres » avec une pointe de lancette imbibée de pus ; » tantôt j'ai fait une plaie par le vésicatoire , » entre le prépuce et le gland , sur laquelle j'ai » mis de la charpie imbibée de matière ; d'autres

» fois j'ai pris du sang d'un chancre, que j'ai
» inoculé de même; enfin j'ai passé dans la fosse
» naviculaire des brins de charpie imbibée de
» pus provenant de la gonorrhée ou des chan-
» cres; j'ai porté des bougies dans le canal, que
» j'avois frottées de la même matière. Toutes les
» piqûres de lancette, faites sur le gland et sur
» le prépuce, se sont guéries sans produire la
» moindre inflammation; les plaies des vésica-
» toires n'ont duré que trois à quatre jours,
» quoiqu'abandonnées à elles-mêmes; enfin je
» n'ai pu remarquer le moindre indice d'inocu-
» lation.

» D'autres circonstances moins décisives,
» mais assez probables pour être rapportées,
» sont celles que nous offrent les divers panse-
» mens. Les jeunes gens qui pansent les ma-
» lades, se servent de pinces pour lever les
» plumaceaux de dessus les plaies, et pour en
» détacher les fils de charpie qui s'y collent: or,
» cet instrument se charge nécessairement de
» la matière de la suppuration; et si véritable-
» ment elle pouvoit être inoculée, il est très-
» probable que dans les divers pansemens que
» l'on fait sans les essuyer, on inoculeroit le
» virus à ceux qui en sont exempts, et qui n'ont
» que de petites plaies simples qui tendent à leur
» fin. Si le virus vénérien étoit susceptible de
» s'inoculer, nous aurions certainement quan-
» tité d'exemples d'inoculations pareilles ».

L'auteur réfute ensuite l'observation rappor-
tée par Hunter, chirurgien anglais, pour prou-
ver l'infection du virus siphilitique. Je crois que
l'on ne peut, en effet, compter sur cette obser-
vation; je vais la donner avec quelques correc-
tions que j'ai faites d'après le texte anglais, et

j'y joindrai une partie des réflexions de Bru : elles me paroissent justes et dignes de trouver place ici.

Les expériences suivantes ont été commencées en mai 1767.

« On fit, un vendredi, deux piqûres sur la » verge, avec une lancette trempée dans la matière virulente d'une gonorrhée ; une de ces » piqûres fut faite sur le gland, l'autre sur le » prépuce.

» Le dimanche suivant, les parties furent affectées d'une démangeaison qui dura jusqu'au » jeudi : pendant ce temps on examina souvent » les parties ; elles parurent plus rouges et plus » humides que de coutume, ce que l'on attribua » au frottement qu'elles avoient éprouvé. Dès le » jeudi matin, l'endroit du prépuce où l'on avoit » fait la piqûre, étoit plus rouge, plus épais, et » il s'y étoit formé une tache. Le jeudi suivant, » la tache étoit augmentée et rendoit de la matière ; les lèvres de l'urèthre paroissoient légèrement gonflées, et il y avoit aussi un chatouillement en urinant qui annonçoit un écoulement ; on toucha alors la tache avec la pierre » infernale, et on y mit ensuite l'onguent de » calomel. Le samedi matin l'escharre tomba, on » toucha de nouveau la tache, et il s'en détacha » une autre escharre le lundi suivant. La nuit » précédente, il étoit survenu une grande démangeaison au gland, et le jeudi on apperçut » une tache blanche dans l'endroit de la piqûre : » en examinant cette tache, on reconnut que » c'étoit une pustule remplie d'une matière jaunâtre ; on la toucha alors avec la pierre infernale, et on la pansa de même que la première. » Le mercredi, l'ulcère du prépuce étant jaune,

» on le toucha de nouveau avec le caustique.
» Le vendredi, les deux escharres tombèrent ;
» l'ulcère du prépuce paroissoit rouge et sa base
» un peu dure ; mais le samedi il n'avoit pas une
» si belle apparence ; on le toucha de nouveau ;
» l'escharre tombée, on laissa la plaie se cicatriser, ainsi que l'autre : il resta sur le gland
» une échancrure qui fut plusieurs mois à se
» remplir, et qui conserva pendant long-temps
» une teinte bleuâtre.

» Quatre mois après, le chancre du prépuce
» reparut ; on essaya d'y appliquer des remèdes
» très-stimulans, ils ne parurent pas réussir ; et
» le chancre étant abandonné à lui-même, guérit.
» Il revint ainsi plusieurs fois après, et il
» guérit toujours de lui-même. Celui du gland
» ne reparut plus, et il différoit encore en cela
» de l'autre.

» Pendant que les ulcères du prépuce et du
» gland subsistoient, il survint une tumeur dans
» l'une des glandes de l'aîne droite. Je m'étois
» déjà imaginé, depuis quelque temps, que le
» moyen le plus sûr de dissiper un bubon, étoit
» de frotter de mercure la jambe et la cuisse qui
» répondoient au côté malade, pour porter un
» courant de mercure dans la glande enflammée.
» Cette méthode m'avoit souvent réussi ;
» mais je desirois en faire encore l'épreuve d'une
» manière plus sûre ; cette circonstance m'en
» fournit l'occasion. Les ulcères de la verge
» étoient guéris, lorsque l'on tenta de résoudre
» le bubon. Peu de jours après avoir commencé
» à administrer ainsi le mercure, la glande s'affaissa
» beaucoup ; mais notre intention n'étant
» pas alors de la guérir complètement, on cessa
» le remède. La glande se gonfla de nouveau

» quelque temps après, et l'on employa en friction la quantité de mercure que l'on crut suffisante pour résoudre entièrement la glande ;
» on s'étoit néanmoins proposé de n'en donner qu'autant qu'il étoit nécessaire pour procurer la guérison locale de la glande, et l'on s'abstint de le continuer assez long-temps pour empêcher la constitution d'être infectée.

» Deux mois environ après la dernière attaque du bubon, le malade ressentoit, en avalant, une petite douleur piquante dans l'une des amygdales: en examinant la partie, on y trouva un petit ulcère, on le laissa s'agrandir jusqu'à ce que l'on se fût assuré de sa nature, et alors l'on eut recours au mercure. On l'abandonna aussi-tôt que l'ulcère fut cicatrisé, parce qu'on ne vouloit pas détruire le virus, mais observer sur quelles parties il se porteroit ensuite. Trois mois environ après, il parut des taches couleur de cuivre sur la peau, et l'ulcère, qui avoit précédemment affecté l'amygdale, revint. On administra une seconde fois le mercure pour combattre ces effets de l'infection de la constitution, toujours dans la vue de pallier le mal.

» On cessa en conséquence encore le remède, et on examina attentivement sur quel endroit se porteroit le virus; il affecta les mêmes parties. L'on jugea que l'on ne pourroit se procurer de plus grands éclaircissemens en se bornant à pallier une quatrième fois la maladie de l'amygdale, et une troisième celle de la peau; on administra en conséquence le mercure en suffisante quantité et pendant un temps convenable, pour obtenir une guérison complète.

» Ces expériences durèrent trois ans, à compter du moment de l'inoculation jusqu'à la par-

» faite guérison.

» Il n'y a d'extraordinaire dans l'histoire que nous venons de rapporter, que la manière dont la maladie a été communiquée, et les vues particulières d'après lesquelles on a dirigé quelques parties du traitement; mais comme notre objet étoit de prouver plusieurs choses dont on ne s'occupe guère, quoiqu'elles soient ordinaires, on n'a négligé aucune circonstance: outre les objets qu'elle prouve, elle ouvre un champ à de nouvelles conjectures.

» Elle prouve premièrement que la matière de la gonorrhée produit des chancres.

» Elle rend probable que le gland ne reçoit pas l'irritation vénérienne aussi promptement que le prépuce. Le chancre du prépuce s'enflamma et suppura au bout d'un peu plus de trois jours, et celui du gland au bout de dix jours environ; c'est probablement pour cette raison que les escharres qui se formèrent sur le gland, ne tombèrent pas aussi-tôt.....

» Elle prouve enfin que quand le poison n'a infecté originairement que certaines parties, il ne peut reparoître que dans ces mêmes parties, quand il n'a pas été complètement guéri». Voyez page 344 et suivantes du *Traité des Maladies vénériennes*, de Hunter.

Plus on réfléchit sur cette histoire, plus il est difficile de croire que l'auteur ait réellement inoculé le virus siphilitique. Quand Bell n'auroit pas prouvé que la gonorrhée n'est pas engendrée par la même matière que la vérole, quantité d'exemples qu'offre tous les jours la pratique,

nous obligeroient d'admettre cette opinion. On ne peut expliquer autrement, comment ceux auxquels on fait l'opération du phimosis ou du paraphimosis, pendant que l'écoulement est fort abondant et fort âcre, échapperoient toujours à la vérole confirmée, lorsqu'on tarde de leur administrer le mercure, comme on le fait souvent.

On ne voit pas non plus comment ceux qui sont attaqués de la gonorrhée, et qui examinent sans cesse la nature de l'écoulement en recevant la matière sur les doigts, sans avoir soin de les laver, n'infecteroient pas promptement les autres parties ; les linges même que les gens du peuple portent souvent des semaines entières sans les changer, devroient bientôt produire une infection générale : mais cela n'arrive pas dans les cas même où les endroits voisins des parties de la génération sont ulcérés.

On objectera peut-être que l'ophthalmie vénérienne a souvent été produite pour avoir porté aux yeux les doigts chargés de la matière de la gonorrhée ; mais on ne voit pas pourquoi ces organes seroient affectés plutôt que toute autre partie : il est très-probable que cette ophthalmie est l'effet de la sympathie des yeux avec les organes de la génération. Les glandes muqueuses de la conjonctive ressemblent tellement, par leur structure, à celles de la membrane de l'urèthre, qu'il n'est pas étonnant que ces parties soient quelquefois affectées en même temps d'une inflammation du même genre, quand quelque cause d'irritation y a donné lieu. Or, l'expérience prouve, comme l'a judicieusement remarqué le célèbre Astruc, que l'ophthalmie ne succède guère à la gonorrhée que chez ceux qui ont les yeux naturellement ten-

dres et foibles, ou déjà irrités par quelque coup, par le frottement ou l'introduction d'un corps étranger, &c.

On peut ajouter que cette ophthalmie n'est jamais produite par la vérole confirmée, et que quand la maladie est portée au plus haut degré, le mercure, d'ailleurs si puissant dans les vraies affections vénériennes, administré à l'intérieur ou à l'extérieur n'est d'aucune utilité; l'extirpation de la conjonctive est, suivant Astruc, le seul remède sur lequel on puisse compter. Voyez *de Morbis vener. lib. III, cap. III, p. 293*.

Enfin aucun exemple ne prouve que cette ophthalmie ait jamais produit aucun des symptômes de la vérole confirmée.

Il est contraire à l'expérience, que le prépuce reçoive l'irritation vénérienne plus facilement que le gland. Astruc même, et quantité d'autres auteurs, ne regardent comme chancres vénériens que ceux qui affectent la surface interne ou le bord du prépuce. Hunter ne dit pas sur quel endroit du prépuce il fit son inoculation.

Il est encore plus rare de voir les symptômes de siphilis se manifester, quand le virus n'a pas été complètement détruit, sur les mêmes parties qui avoient été affectées primitivement.

On ne peut donc supposer, comme l'observe Bru, p. 56, « que dans l'expérience de Hunter » l'infection ait eu son effet. La démangeaison » qui commença le dimanche et qui dura jus- » qu'au jeudi suivant, pouvoit dépendre unique- » ment de la solution de continuité faite avec la » lancette, et la matière siphilitique n'y avoit » aucune part.... Si cette démangeaison avoit » dépendu de cette matière, elle se seroit chan- » gée, vingt-quatre heures après, en douleur

» aiguë ; l'inflammation auroit alors commencé
» à s'établir ;... mais ce ne fut qu'au bout de
» cinq jours que la piqure faite au prépuce parut
» plus rouge, plus épaisse, et qu'on y apperçut
» une tache, qui étoit augmentée huit jours
» après, et rendoit de la matière. Toute solu-
» tion de continuité produit souvent de pareils
» effets, et le virus siphilitique auroit certaine-
» ment fait de plus grands progrès en onze jours.
» A cette époque, Hunter toucha la tache avec
» la pierre infernale, et l'on n'en voit pas trop
» la nécessité ; car l'infection n'étoit pas trop
» assurée ; au lieu de détruire par le caustique la
» plaie de l'inoculation, il auroit été plus natu-
» rel de lui laisser faire des progrès ; ils auroient
» été très-rapides si le virus avoit été commu-
» niqué. L'onguent de calomel appliqué sur cette
» plaie, étoit très-propre à l'irriter.... L'autre
» tache fut traitée de la même manière, toutes
» deux guérissent sans avoir d'autres suites : l'on
» ne voit encore rien qui puisse assurer l'inocu-
» lation du virus. Hunter ajoute néanmoins que
» quatre mois après, le chancre reparut sur le
» prépuce, et se guérit tout seul. Ceci prouve
» que ce n'étoit pas un chancre, mais probable-
» ment une légère excoriation causée par l'hu-
» meur sébacée corrompue. Quant à la tumeur
» de l'aîne droite, qui se manifesta pendant que
» les ulcères du gland et du prépuce existoient,
» nous croyons qu'elle n'étoit que l'effet de la
» sympathie, et non du virus. Le gland et le
» prépuce n'ont pu être irrités par l'application
» de la pierre infernale et du calomel, sans que
» l'irritation se soit communiquée aux glandes.
» Hunter se hâta encore de résoudre cette tu-
» meur ; on ne voit pas trop pourquoi. Il auroit

» dû au moins nous faire connoître sa grosseur...
» Mais il se borne à nous dire que la glande s'affaissa considérablement peu de jours après
» avoir commencé l'usage du mercure, et que
» n'ayant pas eu le dessein de la guérir entièrement, il abandonna ce remède.... L'expérience que j'ai des maladies vénériennes, m'a
» appris qu'on ne gouvernoit pas à volonté ces
» sortes d'accidens, et que rien n'indiquoit la
» quantité de mercure nécessaire pour opérer
» un point déterminé de résolution, comme
» Hunter a prétendu le faire; mais l'événement
» suivant est encore plus surprenant. La glande
» se gonfle de nouveau, Hunter donne une quantité de mercure suffisante pour la désenfler
» entièrement sans guérir la constitution.... On
» ne peut s'empêcher d'admirer l'adresse avec
» laquelle il sait arrêter à l'aine le remède dont
» il frictionne la jambe et la cuisse; il l'assujétit
» à se fixer sur la glande engorgée, et non au-delà. Je ne connois pas la manière d'asservir
» ainsi le mercure; j'ai toujours cru que jamais
» son action n'étoit purement locale, et qu'il
» agissoit toujours sur toute la constitution: un
» simple emplâtre mercuriel appliqué sur un
» bubon, excite, chez certains individus, une
» salivation assez abondante avant même d'avoir
» agi sur la glande.

» Deux mois après la dernière attaque du
» bubon, une légère douleur piquante se fit sentir dans l'une des amygdales, et Hunter y
» trouva un petit ulcère. Est-ce sur ce symptôme qu'il jugea que l'infection n'avoit pas été
» détruite, en supposant qu'elle eût existé?
» Non, sans doute on connoît assez les effets du
» mercure sur la bouche, pour aller chercher

» une autre cause.... Cependant cet ulcère se
 » guérit encore par l'usage du mercure, appli-
 » qué sur la jambe et la cuisse droite.... Ce qui
 » prouve que ce remède avoit parcouru toute la
 » constitution, sans néanmoins la guérir, parce
 » que l'intention de Hunter étoit encore d'ob-
 » server quelle partie le virus affecteroit en-
 » suite ; ce qu'il eut occasion de faire trois mois
 » après, lorsqu'il parut sur la peau des taches
 » couleur de cuivre, et que l'ulcère de l'amyg-
 » dale se renouvela. Hunter, toujours libre de
 » laisser subsister l'infection, malgré l'usage du
 » mercure, ne crut pas encore devoir venir à la
 » cure radicale, pour être à même de voir quelle
 » partie seroit encore affectée ; mais le virus
 » s'étant jeté sur les mêmes, il donna le mercure
 » *en suffisante quantité et pendant un temps con-*
 » *venable* ».

On trouve réellement tant de choses extraor-
 dinaires dans les expériences de Hunter, qu'il
 est très-difficile de croire qu'il n'ait pas été abusé
 par quelques fausses apparences. L'irritation
 exercée sur le gland a pu produire l'engorge-
 ment de l'aine, de même qu'une simple piqure
 du bout du doigt détermine souvent l'engorge-
 ment des glandes axillaires.

On ne voit pas les chancres vraiment véné-
 riens paroître et disparoître spontanément,
 comme le prétendu chancre du prépuce dont
 parle Hunter. Ce qui enfin me donne lieu de
 croire que ce n'étoit pas un véritable chancre,
 c'est que l'on voit tous les jours le froissement
 ou des irritations quelconques du prépuce, pro-
 duire de petits ulcères qui se guérissent avec la
 plus grande facilité et reviennent de même.

Cette observation offre plusieurs autres cir-

constances qui indiquent que l'auteur a pu prendre le change. Il n'est pas possible qu'une matière engendrée par une même cause, ne soit pas toujours susceptible des mêmes effets, ainsi que l'assure Hunter ; l'on ne voit donc pas pourquoi la gonorrhée négligée ou abandonnée à elle-même, comme il arrive très-fréquemment, ne produiroit pas généralement tous les symptômes de siphilis, si elle dépendoit du même virus.

CHAPITRE II.

DE LA GONORRHÉE VIRULENTE.

SECTION PREMIÈRE.

Observations générales sur les symptômes, les causes, et le siège de la Gonorrhée virulente.

ON nomme gonorrhée virulente tout écoulement du canal de l'urèthre causé par un commerce impur ; ce terme pris strictement signifie un écoulement involontaire de semence , il est par conséquent évident que l'on a mal-à-propos désigné sous ce nom la maladie dont il s'agit , puisqu'il n'est pas de son essence d'être accompagnée d'aucune perte de semence ; mais nous avons mieux aimé conserver une dénomination fautive , universellement reçue , que de nous exposer aux inconvéniens qui résultent de la confusion que peuvent produire les nouvelles dénominations (1).

(1) Il faut avouer que l'on a porté trop loin la licence de changer les anciennes dénominations. On l'a généralement fait sans nécessité ; et , ce qui est impardonnable , l'on a souvent substitué des termes qui donnoient de fausses idées de la chose que l'on vouloit désigner , aux anciens termes dont la signification n'embarrassoit personne. Ainsi on a remplacé le mot *gonorrhée* par celui de *blénorrhée* , qui signifie proprement en grec un écoulement de mucus des narines ; il peut aussi se prendre , à la vérité , pour tout écoulement muqueux ; mais il est certain que l'essence de

L'écoulement commence à différens périodes, après qu'on s'est exposé à l'infection : je l'ai vu survenir quelques heures après ; souvent dans le cours d'un jour ou deux , et dans certains cas au bout de plusieurs semaines : le période le plus ordinaire est depuis le troisième ou quatrième jour jusqu'au septième ou huitième.

Cela ne paroît néanmoins nullement influencer sur la nature ou la violence des symptômes : quelques personnes se sont à la vérité imaginées que la gonorrhée devoit être bénigne ou grave , selon qu'elle paroisoit de bonne heure ou tard , après l'application du virus ; ceci ne s'accorde pas avec mes observations. J'ai vu souvent se manifester des symptômes modérés peu après l'infection , et de graves au bout d'un temps fort long. Dans une des gonorrhées les plus rebelles que j'ai observées , l'écoulement n'a guère paru que neuf semaines environ après l'infection. Un homme s'embarqua à la Jamaïque deux jours après avoir vu une femme suspecte ; n'ayant rien apperçu pendant plusieurs semaines , il étoit dans une parfaite sécurité sur son état , mais deux jours avant d'arriver dans le port , qui étoit

la gonorrhée ne consiste pas dans un écoulement de mucus , donc le mot de *blénorrhée* donne une fausse idée de la maladie : autant valoit par conséquent , comme le fait Bell , conserver l'ancien terme qui peut désigner , à la rigueur , tout écoulement des parties de la génération ; car γόνος se prend chez les grecs , non-seulement pour la semence , mais pour les parties même de la génération. Je prévien ici le lecteur que j'ai cru devoir conserver dans tout le cours de cet ouvrage , les mots techniques adoptés par l'auteur que je traduis , et par ceux que j'ai eu occasion de citer. On y trouvera quelques nouvelles dénominations qui enrichiront la nomenclature moderne. *Note du traducteur.*

le cinquante-huitième de son voyage, il se manifesta un écoulement fort abondant.

Il est fort rare que rien n'annonce l'écoulement ; il est généralement précédé de symptômes qui indiquent une légère inflammation de l'urèthre : le malade ressent une plénitude et un resserrement dans toute la partie inférieure de la verge ; il a des envies d'uriner plus fréquentes que de coutume, accompagnées d'une chaleur particulière qui excite une espèce de démangeaison le long de l'urèthre ; l'extrémité de ce canal paroît en même temps d'un rouge plus foncé et plus sensible au toucher. Dans quelques cas même le diamètre de l'urèthre semble resserré ou diminué ; l'urine forme en sortant un jet beaucoup plus mince que dans l'état naturel ; d'autres fois elle se bifurque comme si le passage étoit divisé en deux parties.

L'écoulement paroît quelquefois blanc d'abord, et il a presque la consistance du pus ; néanmoins il est généralement tenu et d'un jaune verdâtre. Il devient brun, dans certains cas, et ressemble à la matière que fournissent les anciens ulcères scorbutiques ; dans d'autres, il est presque entièrement sanglant, parce qu'il se trouve un ou plusieurs vaisseaux de l'urèthre rompus ou corrodés. L'écoulement de l'urèthre et les ardeurs d'urine sont communément les seuls symptômes de la maladie ; mais d'autres fois, ils sont accompagnés d'érections douloureuses et involontaires ; et d'un mal-aise extrême des testicules ; ces derniers deviennent fréquemment très-sensibles et très-irritables, le toucher le plus léger y excite de la douleur. Il part souvent de vives douleurs de la verge qui s'étendent jusqu'aux aînes et aux cuisses, et quelquefois même

même dans tous les viscères de l'abdomen , surtout dans la partie inférieure du bas ventre.

Les symptômes les plus fâcheux de la maladie sont tantôt les érections involontaires qui constituent ce qu'on appelle la Cordée, d'autres fois les douleurs sympathiques qui se propagent jusqu'aux aines et aux parties contigues. J'ai vu ces douleurs augmenter au point de mettre le malade absolument hors d'état de faire aucun exercice ; tandis que la cordée , communément beaucoup plus terrible dans le lit , le privoit absolument du sommeil.

Outre ces douleurs des parties contigues à la verge , lesquelles sont , à ce qu'il me semble , particulièrement l'effet de l'irritabilité nerveuse , dans certains cas les glandes de l'aine se gonflent et se durcissent : mais très-communément ce gonflement se dissipe , et n'est pas suivi de suppuration , à moins que l'écoulement ne soit accompagné de chancres. Ce fait est important , il ajoute aux preuves que nous avons données dans le dernier chapitre , de la différence qui existe entre la gonorrhée et la vérole.

Dans le cours de la maladie , le gland rougit et s'enflamme quelquefois ; il transude , de toute sa surface , une matière jaune et fétide : tantôt il y a en même temps une ulcération sensible ; d'autres fois la peau est entière , et , en la comprimant , on voit la matière sortir d'un nombre infini de petits points. L'on croit ces deux effets produits par la matière que fournit l'urèthre , lorsque le malade la laisse par négligence séjourner trop long-temps sur la cuticule tendre du gland.

Dans quelques cas cependant , cette affection inflammatoire du gland se forme spontanément ,

ainsi que le suintement qui l'accompagne , sans aucun écoulement de l'urèthre. On donne alors à la maladie le nom de Gonorrhée Bâtarde , à cause de la ressemblance de la matière qu'elle fournit avec celle de la Gonorrhée. Cette inflammation gagne quelquefois le prépuce , et y produit très-généralement un resserrement ; quand le prépuce est retréci au point de ne pouvoir plus le ramener en arrière , il en résulte ce qu'on appelle un Phimosis ; et quand il est resserré derrière le gland , il constitue le Paraphimosis.

L'on sent communément dans la gonorrhée un peu de douleur dans tout le cours de l'urèthre ; néanmoins personne ne doute que , le plus souvent , le siège de la maladie , n'est qu'à un pouce de l'extrémité de la verge , ou un peu au-delà. Les remèdes appliqués à contre-temps , la virulence extraordinaire de l'infection , ou même la disposition particulière du sujet , donnent quelquefois lieu au mal de se propager en arrière , dans toute la longueur de l'urèthre , même jusqu'à la vessie. La prostate et la membrane interne de la vessie sont alors affectées , et des douleurs sympathiques s'étendent de ces parties , le long des uretères jusqu'aux reins.

Quand la vessie est ainsi attaquée , l'état du malade est des plus fâcheux , il a des envies presque continuelles d'uriner , accompagnées d'une pression violente ou d'un sentiment de pesanteur sur les parties affectées , produit par les contractions involontaires et spasmodiques des muscles de l'abdomen. Toute la région lombaire , les environs des reins sur-tout , sont extrêmement douloureux et irritables ; la moindre cause capable de mettre les muscles de ces parties en action , excite de vives angoisses ; sou-

vent le malade est tourmenté par un tenesme continuel, et il ressent de fréquentes douleurs lancinantes autour de l'anuset du col de la vessie.

L'écoulement de l'urèthre est rarement considérable à ce degré de la maladie; mais l'on apperçoit d'ordinaire dans l'urine une grande quantité de mucus fort gluant et fétide; ce mucus se précipite au bout de quelques heures, et adhère si fortement aux parois du vase qu'on ne peut l'en détacher qu'avec peine.

Lorsque, par le mauvais traitement, ou par toute autre cause, il survient une forte inflammation, les testicules sont sujets à se gonfler et à s'enflammer, il se forme souvent des abcès dans les glandes de Cowper, et dans d'autres endroits de l'urèthre. Quand ces abcès s'ouvrent à l'extérieur, ou que l'urine y pénètre d'une manière quelconque, il en résulte communément des douleurs cruelles pour le malade, et beaucoup d'embarras pour celui qui est chargé du traitement, car telles tentatives que l'on fasse pour dissiper ces douleurs, il est rare que l'on réussisse.

Il est inutile de dire que tous les symptômes que nous venons de décrire, ne se trouvent guère ou même jamais réunis sur le même individu, et qu'ils offrent de grandes variétés suivant les différens cas. La quantité de l'écoulement, par exemple, varie beaucoup; tantôt il est très-léger et ne produit presque aucune gêne, d'autres fois il est très-abondant et cause de grands tourmens. De même, dans certains cas, l'ardeur d'urine mérite à peine que l'on y fasse attention, et alors les envies d'uriner sont rarement fort fréquentes; dans d'autres cas au contraire, ces deux symptômes sont insuppor-

tables , et rendent le malade extrêmement malheureux.

Dans les gonorrhées , on n'apperçoit communément d'inflammation externe qu'à l'extrémité de l'urèthre ; dans quelques cas néanmoins cette inflammation fait des progrès considérables et s'étend sur tout le gland , de manière à faire craindre qu'elle ne se termine par la suppuration , comme il est assez ordinaire aux affections inflammatoires des autres parties. Cette terminaison est cependant extrêmement rare. Dans un petit nombre de cas , on voit bien , comme nous l'avons dit , une matière puriforme suinter de toute la surface du gland enflammé , mais je connois à peine un exemple d'abcès étendu formé dans la substance du gland. L'inflammation se termine généralement par la résolution , rarement par la gangrène.

Les symptômes de gonorrhée sont d'ordinaire bien plus modérés chez les femmes que chez les hommes ; il n'y a quelquefois qu'un écoulement d'une matière fort semblable aux fleurs blanches , c'est pourquoi l'on confond souvent les deux maladies.

Néanmoins la gonorrhée n'est aussi bénigne que quand le vagin seul en est le siège : lorsque l'urèthre est affecté , les symptômes sont à-peu-près les mêmes que chez l'homme : les malades ressentent à l'extrémité de l'urèthre une irritation douloureuse , accompagnée d'ardeurs d'urine , et d'envies très-fréquentes d'uriner. Dans quelques cas , l'inflammation gagne la vessie , et même les reins , l'utérus et les ovaires ; ou , au moins , ces parties sont si douloureuses , qu'on a lieu de les soupçonner dans un état d'inflammation. La sympathie nerveuse seule peut , à la

vérité , produire des douleurs même très-vives , et je crois que cela n'est pas rare dans le cas dont il s'agit ; mais j'ai vu aussi plusieurs fois la gonorrhée exciter une inflammation très-forte dans toutes les parties que je viens d'indiquer ; c'est-à-dire qu'elles étoient gonflées , durcies , et extrêmement douloureuses ; le tact le plus léger y excitoit des douleurs insupportables ; et la saignée , ainsi que les autres évacuations furent les seuls remèdes qui procurèrent du soulagement. La matière est dans certains cas si âcre et si corrosive qu'elle excorie les nymphes et les grandes lèvres : elle excite alors des douleurs plus vives que n'en ressentent jamais les hommes , lorsque les parties externes seules sont affectées ; car l'inflammation la plus légère de ces parties fait beaucoup souffrir les femmes , par la raison seule qu'elles ne peuvent s'asseoir sans comprimer les endroits enflammés ; souvent il leur est impossible de marcher , de se tenir debout ou assises , et elles sont obligées de garder continuellement le lit.

Il n'est jamais possible de savoir , quand une gonorrhée commence , comment elle se terminera ; l'écoulement le plus douloureux et le plus rebelle , est souvent précédé de symptômes très-bénins , d'autres fois un écoulement qui s'est annoncé par les symptômes les plus fâcheux , cesse promptement et avec facilité. L'on pense généralement que la maladie doit être bénigne et de peu de durée , quand l'écoulement est blanc ou jaunâtre ; et qu'elle doit , au contraire être nécessairement vive et longue , quand la matière est d'abord verdâtre ou fort teinte de sang : mais il s'en faut beaucoup que cela s'observe constamment ; nous voyons tous les jours

des écoulemens qui avoient en commençant la couleur et la consistance du pus , durer fort long-temps , et d'autres qui étoient fortement chargés de sang , ou d'un verd des plus foncé que l'on puisse voir , se terminer promptement.

C'est toujours un bon signe de voir la matière devenir épaisse et visqueuse , à mesure que la maladie avance. Quoique ce signe ne soit pas une preuve infaillible d'une prompte terminaison , il est certainement un des plus favorables. Tout écoulement qui ne devient pas en peu de temps visqueux , est sujet à se terminer par un suintement habituel qui est le symptôme le plus embarrassant de cette maladie. Nous entrerons dans de plus grands détails sur ce suintement dans un des chapitres suivans.

Nous verrons par la suite que diverses causes peuvent produire un écoulement de l'urèthre fort semblable à la matière de la gonorrhée virulente : il me suffit d'observer ici que , dans cette maladie , l'écoulement est évidemment l'effet de l'irritation excitée dans la membrane de l'urèthre et les parties contiguës , par la matière qui s'y est introduite lorsqu'on a eu commerce avec une personne infectée.

Les opinions sont partagées sur la manière dont le virus se communique à l'urèthre ; les uns pensent qu'il ne se fixe sur la membrane de ce canal qu'après avoir été absorbé par la surface du gland , et ils ne croient pas qu'il puisse y passer directement pendant l'union des deux sexes. On ne peut néanmoins apporter aucune raison plausible de cette opinion : il est plus probable que la matière s'insinue d'abord entre les lèvres de l'urèthre ; qu'elle s'étend ensuite peu à peu dans le passage en se mêlant avec le

mucus qu'elle rencontre , et que ses progrès dépendent beaucoup de la disposition inflammatoire plus ou moins grande des parties sur lesquelles elle est appliquée ; de l'état général de santé du malade ; de sa manière de vivre ; et peut-être d'autres causes.

Je ne conçois pas néanmoins comment le genre de matière qui produit l'écoulement pourroit influencer autant qu'on l'a cru sur la violence ou la durée des symptômes. Quelques auteurs pensent qu'on peut toujours reconnoître qu'une gonorrhée violente et rébelle tire son origine d'une infection d'une virulence particulière ; mais cela ne s'observe pas d'une manière uniforme. Autant que j'ai pu le remarquer , il en est de la gonorrhée à-peu-près comme de la petite vérole ; c'est moins la matière de la maladie que d'autres circonstances qui déterminent des symptômes graves ou modérés ; ainsi la même femme communique , avec le même virus , les symptômes les plus fâcheux à quelques individus , et les plus bénins à d'autres.

Il n'est guère possible de douter que ces variétés dépendent beaucoup de la constitution du malade et de sa manière de vivre ; le fait suivant le prouve : trois jeunes gens fort unis , et accoutumés à vivre dans la débauche , revenant un soir du cabaret , résolurent d'aller chez une prostituée et d'y conduire un de leurs amis , habituellement fort sage , mais qui ce soir s'étoit rendu à leur société pour les voir. Ils jouirent tous de la même fille ; les trois libertins gagnèrent la plus forte gonorrhée que j'aie jamais vue , et le quatrième n'en eut qu'une fort légère. Il n'en est pas toujours de même , dans de semblables circonstances ; l'on voit des personnes

en général très - circonspectes, sujettes à des gonorrhées très - fortes ; néanmoins la violence de la maladie dépend communément beaucoup de la manière de vivre de celui qui en est attaqué.

La matière de la gonorrhée ressemble extrêmement à celle que rendent les ulcères des autres parties, et l'abondance avec laquelle elle sort souvent, a donné lieu de croire jusqu'à ce jour, qu'elle étoit fournie par des ulcères de l'urèthre : l'on sait néanmoins aujourd'hui que ce canal n'est guère sujet aux ulcères, et quand cela arrive, il est aisé de reconnoître qu'ils sont dus à quelque cause accidentelle, telle que la rupture d'un vaisseau sanguin, dont ne dépend pas nécessairement la maladie. A l'ouverture des cadavres, on trouve presque toujours que la membrane de l'urèthre est entière, et que l'inflammation seule a produit la matière puriforme.

L'on avoit depuis long-temps observé que souvent l'ouverture des cadavres n'offroit aucun vestige d'ulcère dans l'urèthre ; et on regardoit cela comme une singularité qui n'avoit lieu que quand les symptômes de la maladie étoient fort bénins ; on ne pouvoit pas alors s'imaginer que la suppuration pût s'établir sans ulcère ou sans destruction des parties. Mais l'on est aujourd'hui convaincu que toute surface enflammée peut produire sans la moindre perte de substance, toutes les variétés possibles de pus ; il suffit pour changer ainsi les divers fluides animaux, de les exposer à certains degrés de chaleur (1).

(1) Cette théorie de la suppuration a été combattue avec le plus grand succès par Brugman, médecin hollandais,

On conçoit, d'après cette théorie, comment l'urèthre peut fournir tous les jours dans la gonorrhée des quantités de matières si considérables, qu'on croiroit ce canal au moins affecté dans toute son étendue. Ceux même qui attribuent cette matière à des ulcères, n'ont jamais prétendu qu'il en existoit toujours : et si cela étoit, il est probable qu'il en résulteroit des conséquences qu'on n'observe guère à la suite des gonorrhées ; cette observation suffiroit pour détruire entièrement l'idée que la gonorrhée est fréquemment entretenue par des ulcères, quand même l'ouverture des cadavres ne prouveroit pas le contraire. La plus légère rupture de la membrane interne de l'urèthre produite par un abcès ou par toute autre cause, est presque toujours suivie des conséquences les plus fâcheuses. L'urine se filtre alors dans les parties contigues, et forme des tumeurs qui se terminent d'ordinaire par des ouvertures fistuleuses, toujours fort longues à guérir, et dont l'événement est incertain. Tous les gens de l'art savent que la plus légère crevasse de l'urèthre est sujette à se terminer de cette manière ; il est donc aisé de voir que si l'écoulement de la gonorrhée étoit entretenu par un ulcère, les suites de cette maladie seroient en général beaucoup

dans une dissertation imprimée à Groningue en 1785, sous le titre de *Puogenia*. Cette dissertation m'a paru un chef-d'œuvre ; elle est remplie de quantité d'expériences intéressantes sur la manière dont se forme le pus, et on y trouve les signes qui le distinguent des autres humeurs. Elle est capable de jeter un grand jour sur les causes qui font varier la couleur et la consistance de l'écoulement dans les gonorrhées. *Note du traducteur.*

plus terribles qu'elles ne le sont dans aucun cas.

Souvent la membrane de l'urèthre se relâche dans les longues gonorrhées , et il s'y forme dans différens endroits des excroissances fongueuses. Ces excroissances obstruent non-seulement le passage , mais leur mollesse et leur sensibilité augmentant à la longue , elles finissent par s'ulcérer , et fournir une très-grande quantité de matière ; néanmoins cet accident est toujours l'effet et non la cause de la gonorrhée : il est fréquemment la suite d'un mauvais traitement , et quelquefois d'une affection particulière de la constitution , à laquelle le malade étoit alors sujet.

Au lieu d'ulcération , on ne trouve très-communément qu'une inflammation légère qui s'étend depuis l'extrémité du gland jusqu'à un pouce , ou peut-être un pouce et demi de l'intérieur de l'urèthre. Dans les gonorrhées plus rebelles , les glandes de Cowper , ainsi que leurs conduits qui s'ouvrent dans l'urèthre , sont affectés. Dans le troisième degré de la maladie , il y a inflammation de la prostate et des parties contiguës de l'urèthre ; et dans le quatrième , qu'on peut regarder comme le plus fâcheux de tous , la membrane interne de la vessie est enflammée : quoique l'inflammation soit communément bornée au col de ce viscère , je l'ai vue quelquefois en affecter sensiblement toute la membrane interne , et s'étendre même le long des uretères jusqu'aux reins.

Cette inflammation est particulièrement sensible dans le commencement de la gonorrhée ; mais lorsque la maladie a subsisté long - temps , les parties , au lieu d'être enflammées ou ulcé-

rées, sont d'une couleur plus pâle que dans l'état naturel ; la membrane de l'urèthre paroît molle et lâche ; et en la comprimant, on fait sortir un mucus ou une matière colorée, par un nombre infini de petits points de chaque partie qui étoit malade.

On observe absolument la même chose, lorsqu'une membrane quelconque, telle sur-tout que la membrane interne du nez et de la trachée artère, a été fort long-temps affectée d'une légère inflammation. Ces parties fournissent souvent pendant un temps fort considérable, de grandes quantités de matière ou de mucus extrêmement semblable au pus ; on ne les trouve cependant que rarement ou même jamais ulcérées dans les cadavres ; la membrane interne de l'urèthre n'est seulement en général que légèrement enflammée. On peut remarquer ici que la gonorrhée et le catarrhe se ressemblent singulièrement dans quelques-uns de leurs périodes. L'un et l'autre tirent leur origine d'une inflammation membraneuse, et sont des affections purement locales ; la matière qu'elles engendrent se ressemble dans quantité de cas, et les parties qui en sont le siège offrent les mêmes apparences après la mort.

Lorsque la maladie est à ses derniers périodes, ce qui arrive communément quand on examine l'état des parties dans le cadavre, l'inflammation paroît en général légère, mais elle est souvent très-forte dans les commencemens, sur-tout lorsque les environs du col de la vessie sont affectés ; il est aisé d'en juger par les symptômes qui se manifestent, sur-tout par la douleur excessive que ressentent toujours les malades, et par le soulagement que leur procurent les antiphlogistiques.

ADDITION DU TRADUCTEUR

A LA SECTION PREMIÈRE.

Observations sur la nature des Ecoulemens purulens , et sur la manière dont ils s'engendrent.

LES idées généralement reçues sur la nature des écoulemens purulens sont très-difficiles à concilier avec les observations que nous offre tous les jours la pratique. On attribue ces écoulemens à une matière morbifique ou à un vice général des humeurs ; mais les ulcères qui subsistent des années entières sans produire d'autres accidens que ceux qui sont particuliers à la partie affectée , ne permettent pas d'admettre cette opinion. Comment supposer qu'une matière âcre puisse circuler dans le sang , sans produire bientôt les effets les plus funestes ? Comment expliquer le changement que produit souvent , en peu d'heures , un topique léger , ou un onguent oxygéné dans l'apparence du pus , et les guérisons opérées de temps immémorial sans employer aucun remède interne ? Ainsi le poète Aristophane cite des hommes qui ont fait de son temps des fortunes brillantes , uniquement en débitant des pommades douées de la propriété de guérir les ulcères rebelles des jambes auxquels les Athéniens étoient très-sujets.

D'ailleurs la qualité , la quantité , la consistance , l'odeur , la couleur , et la ténacité de la matière des divers écoulemens , varient suivant

la nature de la partie affectée , et le degré d'irritation. Une irritation médiocre des glandes muqueuses de la membrane de l'urèthre , du nez , de la trachée artère et autres membranes du même genre , produit une évacuation de matière inodore , plus ou moins chargée de sérosité et de mucus , sans exciter de chaleur dans la partie. Les affections catarrhales légères , et les gonorrhées bénignes qu'Erasmus Darwin appelle Gonorrhées Froides , sont causées par des irritations de ce genre. Il paroît qu'alors les vaisseaux exhalans fournissent plus de matière que le système absorbant des glandes n'en peut recevoir ; il y a peu de chaleur dans la partie , parce que ce système engendre moins de chaleur dans l'état de santé que le système sécrétoire , et que les vaisseaux absorbans sont moins nombreux que les sécréteurs ; l'irritation des glandes qui fournissent une humeur huileuse , telles que celles du cuir chevelu , du derrière des oreilles , des environs de l'anus , &c. est caractérisée par l'exudation d'une humeur visqueuse et fétide.

L'inflammation a lieu lorsque la sensation d'une partie est extraordinairement augmentée , d'où il résulte une irritation considérable qui engendre , comme l'a observé Erasmus Darwin , des mouvemens particuliers qui déterminent les fibres anciennes à s'étendre , et donnent naissance à de nouvelles fibres : il se forme en conséquence dans toute partie enflammée de nouveaux vaisseaux qui fournissent de nouvelles sécrétions. La rougeur qui caractérise l'inflammation est dûe à la transparence de ces nouveaux vaisseaux ; les inflammations de la cornée et des tumeurs squirreuses en

donnent la preuve ; lorsqu'un muscle est enflammé , ses tendons qui dans l'état de santé étoient insensibles , acquièrent une nouvelle vie et une sensibilité extrême ; les os même deviennent mols , vasculaires , et sensibles quand ils sont enflammés. Toutes les parties enflammées s'unissent ensemble par l'entrelacement et l'anastomose des nouveaux vaisseaux avec les anciens ; de-là les adhérences des viscères enflammés.

L'augmentation des sécrétions du mucus ou des fibres qui engendrent ou allongent les vaisseaux , ne peut avoir lieu sans exciter une chaleur générale ou partielle , parce que le fluide que fournissent les parties enflammées , n'est pas simplement séparé du sang. Il se fait de plus de nouvelles combinaisons ; car les vaisseaux ne contenoient aucun de ces fluides dans l'état de santé. Toutes ces nouvelles combinaisons chimiques engendrent de la chaleur. De-là l'origine de la chaleur animale : elle augmente toujours en proportion du degré de chaleur de la partie affectée , ou de la quantité générale des sécrétions.

Lorsque ces nouveaux mouvemens s'exécutent avec beaucoup de force , et que les vaisseaux s'allongent extrêmement ou avec trop de promptitude , leurs extrémités fournissent différentes matières suivant les mouvemens particuliers du nouveau genre de glandes qui s'est formé , tels que le pus louable , la matière variolique , catarrhale , siphilitique , &c. (1).

(1) On trouvera cette théorie plus développée dans la *Zoonomie* d'Erasmus Darwin , sect. xxxiii , vol. i , imprimée à Londres en 1794 et 1796.

Les expériences que Brugman a faites sur le pus , dans la dissertation que nous avons citée plus haut , viennent à l'appui de cette théorie. Il a prouvé que le pus varioit suivant les altérations qu'éprouvoient les solides , et que le sédiment que Pringle et Gaber avoient pris pour du pus , n'étoit que le produit de la putridité. Il donne d'abord les signes caractéristiques du vrai pus , et il le compare ensuite avec les différentes humeurs que l'on a confondues avec cette substance. Ses expériences m'ont paru très-propres à jeter le plus grand jour sur les causes capables de varier les sécrétions morbifiques. Sa dissertation étant très-rare , et même à peine connue en France , j'ai cru devoir en donner ici l'extrait ; j'espère qu'on m'en pardonnera la longueur en faveur des matières importantes qu'elle renferme.

Caractères du Pus.

Le vrai pus , pris sur une personne saine , est une humeur inodore , onctueuse , opaque , blanchâtre ou jaunâtre , d'une consistance égale et d'une saveur douce , presque laiteuse ; il a l'apparence de la crème. Abandonné à lui-même , il passe à la fermentation acide. Quand il est chaud , il a une odeur particulière qui se dissipe à mesure qu'il se refroidit , et qui n'est pas différente de celle qu'exhalent les parties animales qui conservent encore leur chaleur naturelle ; tant qu'il est pur , il ne se coagule pas à un léger degré de chaleur ; mais il se sèche par l'évaporation de ses parties les plus aqueuses. Le mélange de la sérosité le rend coagulable ; la sérosité se reconnoît en ce qu'elle surnage , ainsi que le sang.

Le pus renfermé dans une phiole avec de l'eau froide, se précipite bientôt au fond : mais il remonte ensuite, si on échauffe le vase jusqu'au degré d'ébullition, et donne à l'eau une couleur laiteuse, uniforme; loin de s'y coaguler, il paroît s'unir plus intimement avec elle, car en se refroidissant, il ne se précipite plus comme avant, il reste en grande partie suspendu et dispersé dans l'eau pendant quelques temps sans néanmoins s'y dissoudre; car le repos suffit pour le précipiter au fond, et lui redonner sa première forme. Mêlé à l'eau, il passe en grande partie avec elle à travers le papier gris.

L'huile de vitriol versée sur du pus très-doux se précipite au-dessous. — La portion de pus en contact avec l'huile, éprouve d'abord un changement de couleur, qui gagne peu à peu toute la masse, de manière qu'au bout de deux heures elle n'est plus la même, et il en résulte, sans qu'il ait précédé d'effervescence, une solution complète, demi-opaque, d'une couleur pourprée, tirant sur le noir. — Cette couleur disparoît dès qu'on ajoute de l'eau à la dissolution, et est remplacée par une couleur blanchâtre, dans laquelle on apperçoit une légère teinte pourprée. — Il se dépose ainsi peu à peu un sédiment, dont une partie gagne la superficie de la liqueur, et l'autre le fond, jusqu'à ce que le liquide devienne parfaitement limpide. — La matière précipitée offre toutes les propriétés du pus qui n'a subi aucun changement. — La liqueur filtrée est entièrement limpide, et ne contient pas la moindre portion de pus en dissolution; car elle ne se trouble pas, et il ne se fait aucun précipité en y versant des alkalis; ce qui prouve

prouve que l'eau seule a suffi pour dégager tout le pus qui étoit en dissolution.

La dissolution est plus lente et moins parfaite, lorsque l'huile de vitriol est chargée de beaucoup de phlegme, ou lorsque le pus n'est pas bien pur. Le pus sordide, fétide, et sur-tout putride, se dissout quelquefois avec effervescence, et la dissolution est plus rouge.

L'acide nitreux fumant, versé sur du pus très-doux, ou même légèrement putride, excite à l'instant une effervescence considérable, suivie d'une dissolution complète. — L'on apperçoit pendant l'effervescence une couleur verte, qui disparoît dès que la dissolution est finie; toute la liqueur, qui est à demi-transparente, devient d'un jaune citrin. — Elle se trouble en y ajoutant de l'eau, et le pus se précipite en entier, sans avoir rien perdu de ses propriétés, à l'exception de la couleur, qui est cendrée.

L'acide nitreux foible ne produit aucune effervescence lorsqu'on le mêle avec le pus; mais le mélange gardé une nuit devient d'un jaune citrin, et il reste au fond du vase beaucoup de pus. Si on filtre la liqueur qui surnage, on reconnoît, en y ajoutant de l'alkali, qu'elle contient encore une assez grande quantité de pus qui se précipite sous forme de nuage, et prend une couleur gris de lin.

L'acide marin fumant phlogistiqué, versé sur du pus, en dégager quelques bulles d'air, et paroît d'abord n'en rien dissoudre; mais il s'unit au bout de deux jours avec le pus, et forme une liqueur homogène, cendrée, qui tient une assez grande quantité de pus en dissolution.

L'huile de tartre par défaillance ne dissout ni coagule le pus; mais ce dernier étant mêlé et

convenablement trituré avec partie égale de cet alkali desséché, il en résulte un corps blanchâtre ou cendré, dont le pus se dégage entièrement en y versant de l'eau.

Le pus trituré avec partie égale d'alkali minéral sec et très-pur, forme un mélange grisâtre et tenace. Si on y ajoute de l'eau, il en résulte une liqueur laiteuse, au fond de laquelle se précipite la plus grande partie du pus. — Cette liqueur passe à travers le filtre sans changer de couleur, tandis qu'une autre partie du pus continue pendant le repos à gagner le fond. — Celle qui reste unie au sel, s'en précipite avec l'acide nitreux affoibli sous forme d'une matière visqueuse, grisâtre, en quelque sorte semblable à du blanc d'œuf coagulé.

L'alkali volatil très-pur et très-sec, trituré avec partie égale de pus, le rend si visqueux et si tenace, qu'il file et forme des membranes. L'eau versée sur le mélange donne une liqueur blanchâtre, et presque tout le pus se précipite sous sa première forme.

L'alkali volatil caustique dissout moins de pus, et constitue une masse également tenace et visqueuse; mais en y ajoutant de l'eau ou un acide, le pus se dégage sous forme de mucus ou de blanc d'œuf.

Si on mêle partie égale d'une lessive d'alkali caustique fixe avec le pus, il en résulte une humeur homogène, blanchâtre, visqueuse, et il ne reste aucun sédiment. L'eau pure versée sur cette dissolution, précipite en entier la matière visqueuse. L'acide vitriolique y produit une couleur brune, et le pus se dégage lentement sous forme d'une poudre blanche. L'acide nitreux affoibli donne à l'instant au pus une cou-

leur jaune ; le pus se dégage et forme des flocons qui nagent dans la liqueur. L'esprit de sel dégage le pus sous la forme d'une matière visqueuse qui gagne la superficie de la liqueur.

Les dissolutions des sels neutres paroissent condenser le pus. Celles des sels neutres à base terreuse, telles que l'alun, et celles à bases métalliques, telles que le vitriol de mars, de zinc et de cuivre, le condensent davantage ; mais elles ne le dissolvent et n'en altèrent la couleur que quand il est corrompu.

L'alcool ne paroît guère dissoudre le pus ; il lui donne plus de densité en se chargeant de sa partie aqueuse, mais il ne le coagule pas.

Le pus trituré avec les huiles tirées des végétaux par expression, ressemble à un baume ; mais l'eau chaude suffit pour séparer entièrement les deux substances.

Le pus contracte une union intime avec la gelée animale, et l'eau ne peut les séparer.

Le pus, exposé à une douce chaleur, change bientôt de nature ; il exhale une odeur légèrement piquante, et s'aigrit de même que le lait qui commence à se gâter.

Si on continue la digestion, l'acidité se change en une odeur de fromage pourri : — le pus devient putride ; il s'en dégage un alkali volatil, et ses parties se désunissent.

Il est aisé de voir, d'après ces expériences, que la nature du pus doit différer selon le temps qu'il a séjourné dans un abcès.

Le pus le plus doux, distillé au bain de sable, à une chaleur médiocre, augmentée peu à peu jusqu'au 112° degré du thermomètre de Fahrenheit, donne le premier jour plus des sept huitièmes ou les $\frac{855}{1000}$ de sa masse, d'un phlegme

extrêmement limpide , d'abord inodore , mais on y distingue bientôt l'odeur du pus louable qui sort d'une plaie.

Ce phlegme n'a aucune saveur , et ne donne nul indice d'acide ni d'alkali ; exposé à un feu doux , il s'évapore entièrement , de même que l'eau distillée. — Pendant la distillation , le pus ne se coagule pas , mais s'épaissit et forme une masse de couleur brune.

En continuant la distillation , et changeant de récipient , on obtient un autre phlegme d'une couleur légèrement laiteuse , d'une saveur et d'une odeur désagréables. Ce phlegme donne un précipité blanc en y ajoutant de la dissolution de sublimé corrosif , et verdit l'infusion de violettes , ce qui y démontre la présence d'un alkali volatil.

En augmentant un peu la chaleur , il monte un phlegme plus fétide , chargé d'une plus grande quantité d'alkali volatil , et d'une huile jaunâtre qui se précipite au fond. — Cette huile est empyreumatique , non acide , fort fluide , et ne prend pas une forme concrète , du moins à un froid modéré.

Il s'élève aussi alors une huile d'un jaune plus foncé , très-fétide , à laquelle se réunit une huile plus ténue et jaunâtre , qui ne se mélange pas sur-le-champ à la première ; l'alkali volatil se dépose en même temps en cristaux sur les parois du récipient. On n'y trouve aucune marque d'acide. Ces huiles empyreumatiques ne diffèrent pas de celles que l'on tire du sang.

La distillation finie , on a obtenu un charbon très-léger , brillant , qui formoit à-peu-près le dix-huitième de toute la masse. Ce charbon , exposé au feu de réverbère , a donné des cendres d'un goût terreux non salin. Ces cendres

étoient attirables à l'aimant, et contenoient une très-petite portion de terre calcaire.

Ainsi, quoique le pus diffère par un grand nombre de propriétés de toutes les autres substances animales, il paroît avoir une grande analogie avec la gelée animale; il se fige de même au froid, et se liquéfie à une douce chaleur.

Les mêmes menstrues dissolvent le pus et la gelée; ils donnent à la distillation les mêmes principes, et ils offrent les mêmes phénomènes lorsqu'ils se corrompent; c'est-à-dire qu'ils passent à la fermentation acide avant de se putréfier.

Il est bon d'observer que la qualité onctueuse du pus n'est due ni à l'huile, ni à la graisse, comme on pourroit le croire à la seule inspection; car le pus ne contient que les $\frac{19}{1000}$ d'une huile qui n'est pas butyracée de même que celle de la graisse. Cette dernière a en outre un acide particulier.

Ceux qui ont cru que le pus se formoit hors du corps, et qu'il étoit l'effet d'une putréfaction commençante, l'ont confondu avec des substances qui lui ressemblent en apparence, mais qui en diffèrent essentiellement. Ces substances sont 1°. le sédiment que donne le sérum exposé quelque temps à une douce chaleur; 2°. la lymphe coagulable qui commence à se putréfier; 3°. la croûte inflammatoire altérée par la chaleur; 4°. la fibre charnue en putréfaction; 5°. la graisse également en putréfaction; 6°. le mucus épais.

Nous allons d'abord exposer les caractères distinctifs de ces diverses substances, et nous prouverons ensuite que le pus est formé par l'action des vaisseaux, de même que les autres sécrétions, et qu'il s'épaissit hors du corps par l'évaporation de ses parties les plus subtiles.

Comparaison du sédiment du sérum avec le Pus.

La sérosité séparée avec soin du sang d'un homme sain, et mise en digestion au degré de chaleur animale, n'éprouve guère de changement le premier jour; mais le second, le troisième ou le quatrième, il se rassemble au fond du vase, quelquefois même sur sa surface, un peu de matière légèrement blanchâtre, opaque, que Gaber appelle le premier sédiment. — La quantité de cette matière est toujours très-médiocre, et ne forme pas en général la centième partie de la sérosité. — Dans ce premier période, la saveur de la sérosité affecte un peu plus fortement la langue que dans l'état naturel. — Son odeur, sans être fétide, est légèrement acide. Elle donne des preuves d'acidité; elle teint en rouge l'infusion de violettes.

Ce premier période est plus long dans la sérosité des hydropiques, que dans celle de ceux qui sont atteints de maladies inflammatoires.

Si on continue la digestion, la sérosité se putréfie peu à peu : le sixième, le septième, souvent même le huitième ou le dixième jour, la liqueur se trouble et dépose un sédiment gris de lin, d'abord un peu épais; ce sédiment, que Pringle et Gaber appellent *puriforme*, prend ensuite un peu plus de consistance, tandis que sa quantité augmente beaucoup. — Il verdit alors le syrop de violettes, et donne tous les signes d'une vraie putridité dont il est l'effet. — Pendant la digestion, il se dégage une grande quantité d'air.

La quantité de ce sédiment est communément le quart de la sérosité.

Si l'on prolonge encore la digestion, la fétidité augmente, le sédiment diminue, la liqueur qui surnage s'éclaircit peu à peu, elle devient enfin aussi transparente que l'eau; elle ne perd pas néanmoins son odeur fétide, et il ne reste au fond qu'un peu de terre visqueuse.

Plusieurs circonstances causent des variétés dans les phénomènes qu'offre le sérum mis en digestion, mais sur-tout dans la quantité du premier et du second sédiment.

Le sérum de ceux qui ont la jaunisse, d'après les observations de Gaber et de Romaine, verdit pendant la digestion. — Brugman a vu le sérum d'un homme attaqué d'une maladie inflammatoire, produire le même effet.

La sérosité des hydropiques est celle qui donne le moins de sédiment, et aucune n'en donne davantage que la sérosité de ceux qui sont atteints de maladie inflammatoire ou de rhumatisme.

L'augmentation de chaleur, l'accès de l'air pendant la digestion, le mélange des parties rouges du sang, de bile, de lymphe coagulable, &c. accélèrent la formation du sédiment et la putridité. Plus le sérum est pur, tout égal d'ailleurs, plus il se corrompt lentement: plus il paroît disposé à fournir le sédiment, plutôt on y apperçoit les indices d'une putridité commençante: plus le sédiment se dépose promptement, plus il est abondant.

L'examen des principes constitutifs de la sérosité, pourra nous aider à découvrir les causes de ces phénomènes.

Le sérum exposé au 150° ou 160° degré de chaleur du thermomètre de Farenheit, se coagule et forme un corps solide, tremblant, semblable à du blanc d'œuf cuit. — Une partie re-

fuse de se coaguler; cette partie est plus ou moins considérable, suivant le degré de chaleur auquel on expose la sérosité. Lors même que l'on applique tout-à-coup le feu, elle paroît se coaguler en entier, quoiqu'elle contienne une grande portion qui n'est pas coagulable : mais alors les parties coagulables, fortement frappées par le feu, retiennent et enveloppent l'eau. Ainsi, plus la sérosité se coagule promptement, moins il reste de parties aqueuses après que le coagulum est formé.

Néanmoins, en versant de l'eau sur la sérosité pendant qu'elle est froide, et en échauffant ensuite le mélange, on obtient la partie coagulable au feu dans un plus grand degré de pureté, et celle qui n'est pas coagulable reste dans l'eau; mais l'eau a alors une couleur laiteuse qui indique qu'elle contient encore une grande quantité de la première portion du sérum. — Ainsi, quoique l'on sépare plus exactement, par cette méthode, les deux principes, il s'en faut bien que la séparation soit exacte.

Brugman pense en conséquence qu'il vaut mieux coaguler le sérum à la manière ordinaire, couper ensuite par morceaux la masse et la jeter dans l'eau tiède; alors l'eau, en pénétrant les interstices du coagulum, délaye et entraîne avec elle la portion aqueuse chargée de sels, et l'enlève entièrement par des lotions réitérées. En faisant évaporer lentement cette eau, l'on obtient la portion non coagulable du sérum, et l'autre reste plus pure qu'elle n'étoit.

Brugman a trouvé, par ce procédé, que la partie aquoso-saline ou chargée de sels, formoit communément $\frac{1}{3}$ ou $\frac{1}{6}$, rarement $\frac{1}{2}$ de toute la masse.

Le sérum coagulable au feu, séparé de la portion aquoso-saline, ressemble beaucoup au sérum coagulé qui n'est pas encore dégagé de sa partie saline.

Cette portion mise en digestion au bain-marie, au degré de chaleur animale, offre des phénomènes fort différens du sérum liquide, ou même coagulé avec son autre portion. — Dès le second jour elle est fétide, et donne des signes de putridité. — Sa couleur blanchâtre se change constamment en un gris qui devient peu à peu plus foncé, de manière qu'elle est noirâtre au bout de quelques jours, et plus fétide. — L'eau dissout lentement cette portion de sérum. Elle ne dépose presque pas de sédiment; mais elle se change en une masse mucilagineuse, grumeleuse : ainsi elle ne s'aigrit pas pendant la digestion, de même que le sérum; elle passe tout-à-coup à l'état putride, et verdit le syrop de violettes. — Ces phénomènes confirment l'analogie de cette portion de sérum avec la lymphe coagulable.

Le sérum liquide, versé sur la partie coagulée mise en digestion, l'empêche en quelque sorte de se corrompre; néanmoins ces deux substances réunies se corrompent plus facilement que le sérum seul. — L'on obtient en même temps, par ce procédé, un sédiment qui ressemble davantage à celui que donne le sérum.

La portion aquoso-saline, séparée du sérum, arrête encore plus fortement la corruption des parties animales, tandis qu'elle passe elle-même évidemment à la fermentation acide. — Elle suspend non-seulement, suivant la quantité que l'on en ajoute, la putridité de la portion coagulable du sérum dont nous venons de parler, elle

produit de plus le même effet sur la lymphe coagulable du sang, sur la croûte inflammatoire, sur la fibre musculaire, et même sur le gluten végétal-animal qui constitue le principe des farineux. — Lorsque ces substances commencent à se putréfier et à prendre une couleur grise plus ou moins foncée, l'addition de la partie aquoso-saline leur donne toujours une couleur blanche.

Cette portion est légèrement alcaline, et donne, de même que le sérum, une couleur verte au syrop de violettes; mais cet alkali n'est pas volatil; c'est l'alkali minéral libre, qui n'est uni à aucun acide, dont Rouelle a démontré l'existence dans le sérum; car le phlegme que l'on obtient dans le commencement de la digestion, ne donne aucun indice d'acide ni d'alkali; et en continuant la digestion, on apperçoit bientôt des marques évidentes d'acidité: il ne se dépose pas néanmoins, pendant ce temps, de sédiment. — La fermentation acide est suivie de la putride; il s'en dégage un alkali volatil. — Cet alkali ne se dégage qu'à un degré de chaleur un peu fort, parce qu'il est intimement uni à un autre corps, comme on peut le démontrer en y versant de l'acide marin; car en filtrant ensuite le mélange, et le faisant évaporer, on obtient par la sublimation un sel ammoniac, composé d'acide marin et d'alkali volatil, dont la présence se reconnoît au moyen de la chaux vive. — Cet alkali paroît uni à l'acide phosphorique, qui s'en dégage par l'addition de l'acide marin, car ce dernier a plus d'affinité avec l'alkali volatil, que n'en a l'acide phosphorique avec ce même alkali.

On trouve aussi dans cette portion du sérum, du sel marin commun, et une gelée animale

fort différente de celle que contient en assez grande quantité l'autre portion de sérum coagulable au feu. — Cette gelée, après avoir donné des vapeurs, se fige au froid, de même que le jus de viande; et si on l'expose ensuite à une douce chaleur, elle se dissout entièrement dans l'eau. — Mise seule à une digestion chaude, elle ne se putréfie pas sur-le-champ comme l'autre partie de sérum coagulable, mais elle contracte une moisissure acide, qui ne passe que longtemps après à la fermentation putride.

Il est aisé de voir, d'après les expériences que nous venons de rapporter que, 1°. le sédiment *puriforme* de Pringle et de Gaber, tire son origine de la portion de sérum coagulable au feu, mais que l'autre principe modère la formation de ce sédiment.

2°. Ce sédiment est l'effet de la putridité.

3°. Le sérum dépose plus ou moins de sédiment, selon qu'il est plus ou moins chargé de la première partie qui est coagulable. — Ainsi le sang des personnes attaquées de maladies inflammatoires donne une très-grande quantité de sédiment, et celui des hydropiques très-peu, parce que, comme d'autres expériences le prouvent, le sang des premiers contient une très-grande quantité de la partie coagulable du sérum, et celui des autres très-peu. — Les plaies des derniers ne fournissent pas de pus louable, mais une espèce de matière séreuse qui diffère sur-tout du pus par son acrimonie. — L'eau des hydropiques, exposée dans un endroit chaud, ne se transforme jamais en pus, mais dépose quelquefois une vraie sanie blanchâtre, putride, absolument semblable au sédiment du sérum.

4°. Tous les principes de la partie aquoso-saline résistent à la putridité. Son acescence , ainsi que celle du sérum , paroît principalement due à la gelée qu'elle contient.

5°. Plus le sérum est chargé de la partie aquoso-saline , plus il se putréfie lentement. — C'est particulièrement par cette raison que l'eau renfermée dans l'ascite se corrompt rarement.

L'examen particulier du sédiment prouvera encore mieux ses différences d'avec le vrai pus.

Le sédiment est , de même que le pus , une humeur onctueuse , opaque , blanchâtre ou cendrée , et d'une consistance égale , mais il en diffère par l'odeur vraiment putride qu'il exhale. — Loin d'être doux au goût , ce qui constitue le caractère essentiel du pus , il a une saveur désagréable , fade , rebutante , qui approche de celle des œufs couvis. — Il a enfin l'acrimonie de la putridité , il stimule , déchire et corrompt les parties qu'il touche.

Le sédiment , séparé avec soin de la sérosité , exposé au feu , dans un vase , se coagule en un corps blanchâtre ou cendré , opaque , fort cohérent , même tenace , mais fétide.

Le sédiment se mêle à l'eau froide , la rend laiteuse , et se précipite au bout de quelque temps au fond , de même que le pus ; mais si on le fait bouillir avec elle , il se fige et se précipite sous forme de flocons blanchâtres , l'eau perd à l'instant sa couleur et devient transparente. — Il cesse ensuite d'avoir aucune affinité avec elle. — Le caractère constant du sédiment est en conséquence de se coaguler au feu , et de n'être plus ensuite miscible à l'eau : le pus au contraire , loin de se coaguler ainsi , s'unit plus intimement à l'eau après l'ébullition.

L'acide vitriolique , versé à froid sur le sédiment du sérum , lui donne d'abord une couleur pourpre qui noircit bientôt , et ne le dissout pas. — Mais , en exposant le mélange à une douce chaleur , on obtient une dissolution complète d'une belle couleur pourprée.

L'eau versée peu à peu sur la dissolution , ne trouble pas la liqueur , mais elle en change la couleur de manière qu'on n'y apperçoit plus qu'une légère teinte pourprée. — Le mélange abandonné à lui-même , ne dépose point de sédiment , mais on en retire une quantité à peine sensible d'une poudre cendrée qui nage sur la superficie de la liqueur. — Si on verse de l'alkali sur la dissolution délayée et filtrée , il se précipite une grande quantité de poudre cendrée.

Ainsi le sédiment du sérum se dissout plus difficilement dans l'acide vitriolique que le pus , mais une fois dissous , il contracte avec cet acide une union plus intime , car l'eau seule ne suffit pas pour l'en dégager de même que le pus.

L'acide nitreux fumant , versé sur le sédiment , y excite à l'instant une légère effervescence , de peu de durée , et n'en dissout qu'une partie ; le menstrue prend une couleur verdâtre. — Si on chauffe le mélange , on obtient au bout de trois jours une dissolution plus complète. — Si on ajoute de l'eau à la liqueur , elle blanchit , et la portion du sédiment qui étoit dissoute , se précipite sous forme de poudre et de filamens blanchâtres.

L'esprit de nitre ordinaire ne dissout pas le sédiment , il le jaunit seulement. — Au bout de trois jours si on chauffe le mélange , il prend une couleur citronnée légère , l'addition de l'eau ne lui ôte pas sa transparence , mais au bout de

quelque temps , il se précipite une poudre d'un blanc cendré. — Le précipité augmente si on y ajoute de l'alkali.

Ces phénomènes sont encore fort différens de ceux qu'offre le pus avec l'acide nitreux.

L'acide marin fumant qui dissout une grande partie du pus , condense et coagule uniquement le sédiment , même après une longue digestion.

L'alkali fixe , tant végétal que minéral , ne dissout pas le sédiment.

L'alkali volatil trituré avec partie égale de sédiment , forme un mixte cendré qui n'a ni la viscosité ni la ténacité qu'offre le mélange du pus avec le même alkali , parce que le sédiment n'a point la nature gélatineuse propre au pus.

L'alkali volatil caustique dissout en partie le sédiment , et forme avec lui une espèce de savon ; mais on ne peut l'en dégager , de même que le pus , en y ajoutant de l'eau : il faut pour les séparer , y ajouter de l'acide vitriolique ou nitreux. Cet alkali donne d'ailleurs beaucoup de ténacité au pus , tandis que la dissolution du sédiment reste très-fluide.

La lessive d'alkali fixe caustique , qui forme avec le pus une espèce de gelée , étant mêlée avec partie égale du sédiment , produit une liqueur homogène , d'un blanc de lait , sans aucun dépôt , fluide comme de l'eau.

L'eau ne trouble pas la liqueur , et ne produit aucun sédiment , mais elle précipite tout le pus ainsi mélangé avec l'alkali caustique.

L'acide vitriolique versé sur ce mélange , le rend laiteux , et forme un précipité blanc. — Cet acide donne au contraire une couleur brune à la dissolution du pus par l'alkali caustique.

L'acide nitreux affoibli précipite la matière en dissolution sous forme d'une poudre blanche qui tombe lentement, le pus au contraire forme, en se précipitant, des flocons qui nagent dans la liqueur.

L'esprit de sel affoibli produit un précipité à-peu-près semblable, mais le pus ainsi dissous se précipite sous une forme visqueuse et tenace.

Ainsi, quoique la lessive d'alkali caustique dissolve également le pus et le sédiment, les phénomènes qui accompagnent la dissolution sont fort différens.

Les sels neutres, tant à base terreuse qu'à base métallique, paroissent coaguler le sédiment du sérum. La dissolution du vitriol de cuivre lui donne une couleur bleue foncée qu'on ne peut attribuer qu'à l'alkali que contient le sédiment; cette dissolution ne change pas la couleur du pus.

L'alcool se charge de l'eau du sédiment, et il le coagule lors même qu'il est lavé. — Il ne coagule pas le pus.

Le sédiment distillé à une douce chaleur, poussée peu à peu jusqu'au 212° degré, donne un phlegme insipide, sans couleur, qui forme plus des cinq sixièmes ou $\frac{854}{1000}$ de la masse. — Ce phlegme exhale, dès le commencement de la distillation, une odeur fétide très-désagréable; il verdit le syrop de violettes et forme un précipité blanc étant versé dans la dissolution de sublimé corrosif. — Ce premier phlegme contient donc déjà un alkali volatil qui augmente à mesure que la distillation avance. — Bientôt il exhale une odeur insupportable extrêmement putride.

Le phlegme sans couleur qui s'élève le pre-

mier, présente un phénomène singulier. — Mêlé peu à peu avec l'esprit de nitre, il rougit d'abord légèrement; au bout d'un certain temps il prend une belle couleur vermeille. — Si on y ajoute une plus grande quantité d'acide, on a une superbe couleur jaune orangée. — Le phlegme qui s'élève peu après le commencement de la distillation offre une teinture plus foncée, par l'addition de l'acide nitreux, et celui que l'on obtient à la fin ne prend qu'une teinte jaune. — Brugman observe qu'il est difficile de déterminer la cause de cette couleur. Elle ne peut être due à l'huile, puisque le phlegme n'en contient presque pas. — Le phlegme que donne le pus ne se colore pas ainsi en y ajoutant de l'acide nitreux, et il n'offre aucun signe d'alcalescence.

Comparaison de la lymphe fondue et putréfiée avec le Pus.

La lymphe coagulable, que l'on appelle aussi la fibre du sang, est fluide dans le corps vivant, et circule avec le reste de la masse des humeurs; elle se coagule par le repos seul, et on la sépare par des lotions réitérées du caillot que le sang forme spontanément, ou même en fouettant le sang pendant qu'il est chaud. — La lymphe coagulable pure est insipide, inodore, blanchâtre, un peu collante et fibreuse.

Cette lymphe, exposée à un certain degré de chaleur, entre en fonte et prend souvent l'apparence du pus. — Dans quantité d'inflammations locales, elle transude des parties affectées et précède le pus. — Elle abonde lorsque la diathèse inflammatoire domine.

Dégagée

Dégagée soigneusement de la partie rouge du sang, et mise en digestion au degré de chaleur animale, elle commence dès le second jour à se ramollir et à exhaler une odeur fétide. — Le troisième jour la fétidité est fort augmentée, et la masse se réduit en grande partie en un jus putride, légèrement épais, blanchâtre ou cendré comme le pus. — Le quatrième jour, ce jus putride est plus complètement fondu, et il ne reste que peu de grumeaux au fond. — La couleur en est toujours cendrée quand la lymphe qui a produit ce jus est bien pure, mais il a une couleur blanche quand il est resté du sérum ou de la partie aquoso-saline dans la lymphe. — Cette matière verdit le syrop de violettes, et ne donne aucun signe d'acrescence pendant tout le cours de la digestion.

La lymphe coagulable, mise en digestion, se convertit plus difficilement en jus putride, lorsqu'on y ajoute de l'eau, mais la sérosité en arrête encore plus sûrement la corruption.

Ce jus putride diffère du pus par sa fétidité et son goût rebutant, approchant de celui des œufs couvis; il est même plus putride que le sédiment du sérum. Le caractère essentiel du pus est la douceur.

La lymphe coagulable la plus pure, se coagule à un très-léger degré de chaleur, les lotions réitérées ne lui enlèvent pas cette propriété; elle la conserve même étant exposée au feu avec une grande quantité d'eau; on la voit alors se figer et se précipiter sous forme de lézards blanchâtres.

Il est donc aisé de voir que ce jus putride a quelque analogie avec le sédiment de la séro-

sité , mais qu'il diffère beaucoup du pus qui ne se coagule point.

Ce jus putride mêlé avec de l'eau , se précipite bientôt. — Il ne passe pas avec elle par le filtre. Il refuse absolument de se mélanger avec l'eau bouillante , comme le fait la sérosité. — Le pus produit des effets opposés.

L'huile de vitriol donne une couleur pourprée à ce jus , mais elle ne le dissout qu'à l'aide de la chaleur ; et sa couleur pourprée devient alors plus foncée.

L'eau change la couleur de cette dissolution ; ainsi que celle du sédiment dissous par le même acide , mais il ne se forme aucun précipité. — Si cependant on y ajoute de l'alkali fixe , tout le jus en dissolution se précipite sous forme d'une poudre gris de lin.

On voit encore ici une différence essentielle entre ce jus putride et le pus ; ce dernier dissous dans l'acide vitriolique , se précipite en entier en y ajoutant de l'eau.

L'acide nitreux fumant fait effervescence avec le jus putride , et ne le dissout pas cependant en entier. Il reste au fond une espèce de gluten blanchâtre. — La solution est jaune avec une légère teinte verdâtre. — L'addition de l'eau donne au mélange une couleur laiteuse. Toute la matière en dissolution se précipite lentement sous forme de flocons et de poudre.

L'acide nitreux ordinaire coagule ce jus et lui donne une couleur jaunâtre. — On a une dissolution parfaite à l'aide de la chaleur , et le menstrue reste transparent. — L'eau donne une couleur laiteuse à la liqueur , et précipite au fond du vase sous forme de nuage , ce qui étoit dissous.

Le pus dissous dans l'acide nitreux , offre des phénomènes différens.

L'acide marin fumant n'a d'action sur ce jus putride qu'à l'aide de la chaleur. — La dissolution qui en résulte , est légèrement brune ; l'eau la rend laiteuse , sans y former de précipité. — Le pus au contraire , dissous dans ce menstrue , se précipite promptement dès qu'on y ajoute de l'eau.

L'alkali fixe végétal , l'alkali minéral , et l'alkali volatil , produisent le même effet sur le jus putride dont il s'agit , que sur le sédiment du sérum.

La lessive d'alkali fixe caustique dissout une portion considérable du jus putride , sans diminuer sa fluidité. — La dissolution est néanmoins imparfaite , une grande partie se précipite sur le champ , sous forme de mucilage. — Le pus au contraire s'y dissout en entier , et forme une liqueur visqueuse collante.

L'eau pure versée sur la liqueur qui surnage , ne forme ni précipité ni aucun mouvement. — Le pus au contraire est totalement précipité par l'eau.

L'acide vitriolique donne à la dissolution une couleur laiteuse , et forme un précipité blanc , dont une partie surnage et l'autre gagne le fond.

L'acide nitreux produit dans cette dissolution un sédiment blanc. — Mais le pus se précipite toujours sous une couleur jaune.

L'alcool coagule le jus putride et non le pus.

Dès que la fermentation putride s'est une fois manifestée dans ce jus , elle augmente toujours avec l'odeur fétide. — Si on le conserve long-temps , sa masse diminue insensiblement , et il reste au fond du vase un peu de matière

terreuse , mucilagineuse , l'eau néanmoins qui est au-dessus ne perd rien de sa limpidité , ni de son odeur extrêmement fétide , quand la bouteille est bien bouchée.

Le jus putride distillé donne sur le champ un phlegme alkalin , auquel succède un esprit alkalin , plus fort , de l'alkali volatil et une huile empyreumatique de même que tous les corps vraiment putrides.

*Comparaison de la Croûte inflammatoire fondue
par la putréfaction , avec le Pus.*

La croûte inflammatoire est une membrane plus ou moins épaisse et collante , semblable à un cuir d'une couleur blanchâtre , livide ou rougeâtre , qui recouvre le caillot du sang que l'on tire des veines dans certaines circonstances , et particulièrement dans les maladies inflammatoires , d'où lui vient son nom. — Le pus se forme avec plus de facilité dans les cas où s'observe cette croûte : ce qui a donné lieu de croire qu'un certain degré de chaleur suffisoit pour la fondre et la transformer en pus. — Il y a néanmoins des différences essentielles entre ces deux substances. — La croûte inflammatoire a beaucoup plus de consistance que le pus , elle est mêlée au sang entraîné dans le torrent de la circulation , on ne l'apperçoit que quand le sang est hors des vaisseaux et refroidi. — Elle paroît formée de lymphe coagulable et d'une portion de la partie aquoso-saline du sang. — Elle est la plus tenace de nos humeurs ; elle l'est même plus que le mucus , elle forme des fils plus difficiles à rompre. — Elle est toujours l'effet d'une action extraordinaire des vaisseaux , et de quel-

que changement dans l'état naturel de la lymphe coagulable. — Elle varie beaucoup suivant la nature des maladies. — Tantôt elle est unie intimement à une grande quantité de globules rouges, d'autres fois elle n'en contient pas; la partie aqueuse de la sérosité y abonde dans certains cas; et dans d'autres, elle en est presque totalement privée.

La croûte la plus pure et la plus compacte, c'est-à-dire celle qui contient le moins de parties rouges, séparée du sang et lavée avec soin, entre en fonte à un degré modéré de chaleur, dès le second jour, et exhale une odeur fétide, qui augmente bientôt: le quatrième jour lorsque la fonte est parfaite, cette odeur est insupportable, et la putridité est au plus haut degré. — Tout indique, dans le cours de la digestion, la présence d'un alkali. — Elle entre plus promptement en fonte étant seule, que quand elle est mêlée avec de l'eau; macérée dans l'eau, elle conserve encore plus long-temps sa forme.

Cette croûte ainsi fondue forme une liqueur légèrement onctueuse, plus épaisse que le sédiment du sérum et que le jus putride de la lymphe coagulable. — Elle a une couleur gris de lin, elle exhale toujours une odeur fétide, et elle a le goût putride des œufs couvis. — Ce qui établit une grande différence entre elle et le pus.

Ses propriétés la rapprochent beaucoup du jus putride de la lymphe coagulable et du sédiment de la sérosité; la chaleur la coagule de même, et elle cesse ensuite d'être miscible à l'eau. Elle se précipite dans l'eau froide, et ne passe pas par le filtre avec elle. Elle est affectée

de la même manière que les substances dont nous venons de parler, par l'alcool, les acides et les alkalis.

Comparaison de la Fibre charnue fondue par la putridité, avec le Pus.

La fibre charnue mise en digestion dans l'eau au degré de chaleur animale, exhale bientôt une odeur acide qui au bout de deux jours devient plus piquante, et elle passe ensuite à une vraie fermentation putride. — Elle se précipite enfin au fond du vase, se couvre d'une matière légèrement gluante et cendrée, peu à peu elle se convertit en un jus d'une fétidité insupportable. — Ces propriétés la distinguent suffisamment du pus.

Les principes constitutifs des parties charnues ne sont pas plus propres à former le pus; ces parties séparées avec soin du sang, se résolvent en gelée et en parties fibreuses.

La gelée se dissout parfaitement dans l'eau, et on en obtient, par une évaporation convenable, une substance tremblante, légèrement solide et un peu transparente, connue sous le nom de *gluten* ou de *gelée animale*.

Si on fait cuire plus long-temps la chair en l'agitant, il reste, après des lotions réitérées, une substance blanche, fibreuse, inodore, insipide, cohérente, légèrement élastique, appelée *fibre charnue*. — Cette substance ne se fond non plus dans l'eau qu'à l'aide de la putréfaction. L'alcool et les acides n'ont point d'action sur elle, à moins qu'ils ne soient extrêmement forts. Elle est cependant plus affectée par les alkalis aiguës de chaux vive : enfin elle ne

diffère nullement de la partie fibreuse, ou de la lymphe coagulable du sang.

Le premier principe constitutif des parties charnues, la gelée, approche beaucoup de la partie aquoso-saline de la sérosité; étant mise en digestion, elle s'aigrit bientôt. — Elle conserve plus long-temps la fermentation acide; mais à la fin elle se couvre de moisissure, se putréfie, et exhale de l'alkali volatil. — Elle suspend quelque temps la putréfaction de la plupart des parties du corps. — Mais soit qu'on la mêle à la partie fibreuse, à la croûte inflammatoire, ou à toute autre partie, on n'obtient jamais, après une digestion chaude, aucun produit doué de la douceur, ni des autres propriétés particulières au pus.

La fibre charnue, exposée à une digestion chaude, se putréfie bientôt. — Dès le second ou troisième jour elle devient fétide; elle prend une couleur grisâtre, et donne tous les indices d'un alkali volatil. — Enfin elle offre les mêmes phénomènes que la lymphe coagulable mise en digestion.

Le sang épanché dans une partie interne, s'y putréfie et ne se transforme jamais en pus.

Comparaison de la Graisse avec le Pus.

La blancheur, la ténacité, l'onctuosité, la mollesse et la propriété inflammable de la graisse, lui donnent beaucoup de ressemblance avec le pus. — Le tissu cellulaire, qui est le siège ordinaire des abcès, est le réceptacle de la graisse. — L'on en a conclu que la graisse épanchée hors des vaisseaux, pouvoit, à l'aide d'un certain degré de chaleur, se transformer en pus. — Il

est néanmoins aisé de prouver que la graisse seule, fondue et corrompue par la chaleur, ou mélangée et mise en macération avec d'autres liqueurs épanchées avec elle, n'offre rien qui ressemble au pus.

1°. La graisse mise en digestion à une chaleur de 90 à 100 degrés, ne subit aucun changement sensible pendant plusieurs jours; — au bout d'un certain temps elle acquiert la propriété de se fondre plus facilement à la chaleur, et de se figer plus lentement au froid. — Alors elle contracte une odeur rance, désagréable; — elle jaunit, s'aigrit, devient acide, et en quelque sorte miscible à l'eau. — Si on la laisse ainsi plusieurs semaines exposée au même degré de chaleur, sa corruption augmente, et elle acquiert une acrimonie insupportable.

Le pus, au contraire, se forme souvent en peu d'heures; il est toujours très-doux quand il est récent; dès qu'il a commencé à donner des signes d'acidité, il se putréfie bientôt. La graisse reste très-long-temps acide avant de se corrompre.

L'apparence onctueuse du pus est d'une nature différente de celle de la graisse, comme le prouve l'analyse des deux substances. — Cette apparence du pus tient à sa nature mucilagineuse et glutineuse, plutôt qu'à la petite quantité d'huile qu'il fournit. — Il donne tout au plus les $\frac{39}{1000}$ d'huile, et la graisse au moins les $\frac{865}{1000}$. — Le mucus épaissi offre une apparence semblable. On ne peut pas dire qu'elle dépend de la graisse; elle paroît l'effet d'une composition particulière.

Les acides qui dissolvent le plus facilement le pus, n'ont qu'une action très-foible sur la graisse

rance.—Les alkalis qui s'unissent avec la graisse, n'ont aucune action sur le pus, ou s'ils forment quelqu'union avec lui, l'eau suffit pour le précipiter, ce qui n'arrive pas à la graisse unie aux alkalis.

Les huiles exprimées des végétaux s'unissent parfaitement à la graisse, et ne peuvent s'en dégager en y versant de l'eau; le contraire arrive au pus.

La graisse donne à la distillation un acide particulier, fort différent de celui que fournit le pus, et on n'en obtient jamais d'alkali volatil, quelque rance qu'elle soit.

L'inflammabilité du pus n'établit pas plus d'analogie entre cette substance et la graisse. — Le pus ne brûle, de même que le sang et la chair, qu'après avoir donné une grande quantité de vapeurs; la graisse, au contraire, s'enflamme sur-le-champ. — D'ailleurs, est-il prouvé que tout ce qui brûle contienne de la graisse?

2°. La graisse mêlée dans les abcès avec les autres humeurs, ne favorise pas davantage la formation du pus. — Elle s'unit difficilement avec le sang, la sérosité, ou la lymphe coagulable; mais elle en accélère singulièrement la putridité, sans se corrompre elle-même plutôt. — Quelqu'altération que subissent ces substances, exposées à une digestion chaude avec la graisse, il s'en faut bien qu'il en résulte rien d'analogue au pus.

La gelée est la seule des substances dont nous venons de parler, qui, exposée à une douce chaleur, contracte quelqu'union avec la graisse, et qui en ajoutant un peu d'eau au mélange, produise une humeur onctueuse, blanchâtre et jaunâtre, semblable en quelque sorte au pus par

ses apparences externes. Mais si on y ajoute une suffisante quantité d'eau chaude pour dissoudre la gelée, ces substances se séparent; la graisse surnage; le pus, au contraire, se mêle à l'eau chaude.

Enfin la gelée se corrompt et se fond bien avant la graisse.

L'on peut en outre séparer la graisse de la gelée par quantité de menstrues, sur-tout par l'acide nitreux fumant, qui dissout la gelée et en dégage la graisse; cette dernière prend une couleur verdâtre et gagne la surface de la liqueur; le pus se dissout, au contraire, en entier dans cet acide.

L'analyse de ce mélange, par le feu, fournit aussi des produits fort différens.

L'on peut ajouter, pour preuve que le pus n'est pas engendré par la graisse, qu'il se forme dans des parties naturellement dépourvues de graisse, telles que le cerveau, le cervelet, &c. — D'ailleurs l'inflammation qui favorise la suppuration, met toujours obstacle à la sécrétion de la graisse, et cette dernière même s'oppose à l'inflammation.

Nous avons ainsi examiné avec soin toutes les humeurs, et même les parties solides que l'on a cru se rencontrer dans les endroits en suppuration, ou engendrer le pus hors des vaisseaux; il en résulte que ces substances mises en digestion, sont absolument privées de la douceur essentielle au pus, et qu'elles en diffèrent par quantité d'autres attributs particuliers. On ne peut donc regarder le pus comme l'effet d'une digestion spontanée suivie de corruption.

L'effet de toute substance corrompue, ou disposée à la corruption, sur le corps, est d'en

dissoudre et détruire la structure organique. Le pus est, au contraire, le baume le plus doux que l'on puisse appliquer sur les ulcères.

Les exhalaisons putrides troublent et anéantissent l'action vitale ; elles disposent à la corruption les parties qu'elles touchent, et déterminent la gangrène. — La matière putride la moins active, absorbée par les vaisseaux lymphatiques, les irrite, les gonfle, et devient un poison puissant qui se répand bientôt dans tout le corps, et produit les effets les plus funestes.

Il est donc évident qu'il y a une différence étonnante entre le pus et toute matière du corps, mise en digestion au degré de chaleur animale. L'effet de cette digestion spontanée, est un état de putridité et de corruption, d'où il résulte un liquide stimulant et délétère. — Le pus, au contraire, est un baume naturel, destiné à ranimer ou défendre les parties vivantes, et à favoriser la régénération de celles qui sont blessées.

Signes auxquels on distingue le Pus du mucus.

Le mucus et le pus ont absolument la même couleur et la même consistance. L'un et l'autre se précipitent au fond de l'eau ou surnagent, suivant la quantité d'air dont ils sont chargés ; mais quand ils sont purs, ils vont au fond de l'eau. — Charles Darwin croit que l'on peut distinguer ces substances, au moyen de l'acide vitriolique et de la lessive d'alkali caustique. On dissout, dans l'un de ces deux menstrues, la matière que l'on veut examiner ; si, en y ajoutant de l'eau, la matière en dissolution se précipite, c'est du pus ; si elle reste suspendue dans le menstrue, c'est du mucus.

Le vrai pus, approché du feu, s'enflamme, ce que ne fait pas le mucus; le pus se mêle parfaitement à l'eau tiède, et lui donne une couleur blanche égale; le mucus, au contraire, ne s'y mêle jamais aussi bien, il reste toujours des fibres qui ne peuvent se dissoudre. Le mucus file entre les doigts, ce qui n'arrive pas au pus.

Ces signes peuvent être souvent d'une grande utilité; ils sont néanmoins quelquefois douteux, parce que l'on trouve rarement du pus pur et sans mélange de substances étrangères. On pourra en conséquence distinguer plus promptement et plus sûrement le pus du mucus, en faisant attention aux changemens que ces substances éprouvent étant exposées à une douce chaleur, ou même à une température modérée de l'atmosphère. — Le mucus y conserve très-long-temps sa douceur; jamais il ne passe à la fermentation acide, et il ne subit que très-tard la fermentation putride; c'est pourquoi on ne rejette jamais de mucus fétide. — Le pus, au contraire, s'aigrit en peu de temps d'une manière sensible; il se putréfie ensuite assez promptement; il exhale une odeur fétide et un alkali volatil. — D'où il est aisé de voir 1°. que les crachats fétides ne sont pas entièrement composés de mucus, mais en partie de pus dégénéré; 2°. que les crachats acides contiennent aussi du pus dégénéré. 3°. Quand ils ne sont pas fétides, il est aisé, d'après ce que nous venons de dire, de voir qu'ils ne sont que du mucus. — L'eau est un moyen assez sûr de distinguer le mucus et le pus, quand ils sont mêlés ensemble. — On verse de l'eau dessus; on agite légèrement le tout; on décante l'eau, et on garde séparément dans un lieu chaud ce qui reste au fond, ainsi

que ce qui se précipite dans la liqueur décantée. Si les crachats sont composés de mucus et de pus, le résidu qui est resté au fond de l'eau ne se corrompt pas ; mais ce qui s'est précipité dans l'eau décantée, passe à la fermentation acide et putride ; l'on peut alors être sûr que le dernier est du pus, et l'autre du mucus.

De la manière dont s'engendre le Pus.

L'opinion commune que les matières propres à former le pus s'épanchent dans une cavité particulière, et y subissent une espèce de digestion chimique, est sujette à quantité d'objections insurmontables.

1°. A l'ouverture des cadavres de phthisiques morts épuisés par une expectoration d'une matière vraiment purulente, l'on n'a souvent trouvé aucun endroit qui eût pu servir de foyer au pus.

2°. La promptitude avec laquelle se forme le pus, ne permet pas de le regarder comme une digestion chimique. Quelques heures suffisent pour engendrer le pus dans les furoncles. Il faut dix fois plus de temps pour transformer en une substance puriforme, les diverses liqueurs animales exposées hors des vaisseaux au degré de chaleur du corps, ou même à une chaleur beaucoup plus forte. D'ailleurs ces liqueurs éprouvent alors une vraie fermentation acide fort voisine de la putridité, et contractent une acrimonie qu'on n'observe jamais dans le vrai pus. Si les matières épanchées contribuoient à la formation du pus, il se formeroit plus promptement dans les cas d'épanchemens considérables ; il paroît, au contraire, démontré que la corruption plus ou moins prompte du sérum, ne dépend pas de

la quantité de matière épanchée, mais du degré de chaleur, et de l'accès plus ou moins libre de l'air.

3°. Si le pus étoit le produit d'une digestion chaude et de la corruption, les ulcères où la putridité commence à se manifester, devroient fournir une plus grande quantité de pus. L'on observe constamment le contraire. — Les ulcères putrides engendrent toujours, au lieu de pus, une humeur âcre et ténue. Ce n'est qu'en détruisant la putridité, que l'on peut obtenir de vrai pus. D'ailleurs le pus récent mêlé au sérum, à la lymphe coagulable, ou à toute autre matière animale, en retarde la putridité.

4°. Si le pus s'engendrait hors des vaisseaux par l'effet de la corruption, sa quantité seroit proportionnée à la capacité de l'ulcère. — L'on voit, au contraire, très-souvent des ulcères très-petits et peu étendus, fournir tous les jours beaucoup plus de pus que leur cavité n'en peut contenir. La quantité en est souvent telle, qu'on est obligé de renouveler les compresses au bout de quelques heures. Peut-on douter que dans ces cas le pus flue continuellement vers l'ulcère? Admettra-t-on qu'il s'y porte une matière particulière qui, par une digestion subite, se change en un clin-d'œil en pus? Cela ne peut s'accorder avec les nombreuses expériences que nous avons rapportées. — Il faut donc nécessairement admettre que le pus se forme dans les vaisseaux même, comme Haen l'a soupçonné. — On peut encore s'en convaincre en ouvrant un abcès avant sa maturité; on n'y trouve aucune substance à demi-putréfiée, et prête à se convertir en pus; il sort des vaisseaux engorgés un sang très-pur, et peu ou point de pus. — Le pus d'un

abcès formé sur une personne saine, est toujours le même dès l'instant qu'il paroît ; il ne varie que par son épaisseur. Le sang, la graisse et la sérosité, renfermés dans une plaie, ne s'unissent jamais au pus, et s'opposent à sa formation lorsqu'ils se corrompent. Si le pus étoit l'effet de la putridité, et corrosif, comment de petits ulcères rendroient-ils, pendant très-long-temps, du vrai pus sans s'agrandir.

Tout prouve donc que le pus ne peut être le produit d'une corruption spontanée, mais qu'il s'engendre dans les vaisseaux même. — Haen, qui a le premier avancé cette opinion, a prouvé que le sang, quoiqu'en apparence homogène, renfermoit une substance tenace, blanchâtre ou jaunâtre, qui abonde quand il existe disposition à la suppuration. Cette substance est, suivant lui, la croûte inflammatoire. — Mais il ne prouve pas la ressemblance du pus avec cette croûte. D'ailleurs elle n'est autre chose que la lymphe coagulable, ou la partie fibreuse du sang. — Nous avons déjà prouvé que ces deux substances différoient du pus par un grand nombre de propriétés. — Nous ajouterons que le sang de tous ceux où abonde la croûte inflammatoire n'est pas également favorable à la suppuration, comme cela devrait être suivant l'hypothèse de Haen. — Jamais les ulcères des scorbutiques ne donnent de bon pus, quoique leur sang paroisse en général couvert de la croûte inflammatoire. — Le pus est souvent de mauvaise qualité, quoique la lymphe coagulable soit dans son état naturel. D'après la même hypothèse, le sang des femmes grosses devrait fréquemment offrir du pus lorsqu'il sort après la couche, ou qu'il séjourne dans l'utérus, dont la

chaleur paroît très-propre à favoriser la formation du pus.

Il nous paroît donc évident que le degré de chaleur animale seule ne suffit pas pour transformer aucune de nos humeurs en pus. Le pus est engendré par une sécrétion particulière, qui ne peut avoir lieu qu'autant que l'action vitale anime convenablement les solides. — Il n'y a jamais de suppuration lorsque les forces vitales sont anéanties ; ainsi les parties gangrénées et sphacélées ne donnent jamais de pus.

Il faut même, pour que la suppuration soit louable, que la force vitale se soutienne à un degré modéré. Son excès n'est pas moins funeste que son anéantissement. Dans le premier cas, la gangrène est à craindre ; dans le second, les ulcères cessent de donner de bon pus et se dessèchent. — Ainsi l'on n'obtient jamais une bonne suppuration chez les vieillards dont les forces sont épuisées.

Les remèdes généralement connus pour favoriser la suppuration, confirment ce que nous venons d'avancer. Tous agissent directement sur les solides, et ne paroissent pas déterminer une plus grande quantité d'humeurs vers les parties malades. — C'est en augmentant l'action des solides, quand elle est trop foible, que le quinquina procure un pus louable. Dans les cas, au contraire, où l'excès d'irritation donne lieu de craindre la gangrène, la saignée est le seul remède capable de réduire la force vitale des solides au degré convenable. — Tout ce qui peut augmenter ou affoiblir la force vitale, produit le même effet. — Ainsi les fautes commises dans le régime ou dans l'usage des choses non naturelles, suspendent souvent une suppuration louable.

louable. — L'excès de chaleur, la présence du mercure dans le sang, la diathèse scorbutique, tout ce qui dispose enfin à la dissolution putride, met obstacle à la suppuration, ce qui démontre qu'elle ne dépend pas de la putridité.

Toutes les expériences et toutes les opérations de la nature, indiquent que le pus est une humeur particulière engendrée par l'action des vaisseaux; c'est-à-dire qu'il est élaboré dans le sang et filtré, de même que les autres sécrétions, quand la structure organique et propre des solides est changée par l'action d'une cause externe quelconque. Toute altération des solides change la nature des liquides qui engendrent le pus.

Les propositions suivantes rendront sensible ce que nous venons d'avancer.

1°. Les vaisseaux jouissent de la puissance de changer la nature des liquides qu'ils renferment, de manière que leur action seule peut engendrer un nouveau corps.

2°. Cette puissance des vaisseaux peut tellement changer par des circonstances externes, que tel vaisseau qui dans l'état naturel filtre la liqueur que nous appelons A, en engendre une autre que nous nommerons B. — Cela peut arriver non-seulement dans une portion, mais même dans la totalité du système vasculaire.

3°. La suppuration a lieu quand les vaisseaux sont affectés de manière qu'ils jouissent de la puissance de créer et de filtrer un nouveau corps. — Nous allons développer chacune de ces propositions.

Les expériences faites par les modernes qui se sont occupés de l'art des injections, semblent

démontrer que les diverses sécrétions dépendent de l'action seule des vaisseaux, et indiquer une marche uniforme de la nature; d'où l'on peut conclure que la faculté de former les diverses sécrétions, est un attribut essentiel aux vaisseaux pourvus de vie, de même que l'irritabilité passe pour être le principe du corps vivant.

Mais sans entrer dans les discussions élevées à ce sujet entre Ruysch et Malpighi, nous nous bornerons à admettre que les vaisseaux jouissent au moins de la vertu de changer la nature des humeurs qu'ils charrient. — Peut-on, par exemple, douter de la puissance des seuls vaisseaux sanguins sur la sanguification, lorsque d'un mixte sans action et inorganique, il s'engendre un liquide actif, vivant et organique? — La formation de la graisse prouve jusqu'à quel point l'action du laboratoire vasculaire change la propriété des humeurs. — Une matière non inflammable et disposée à la putréfaction, se transforme, par l'action seule des vaisseaux, en un corps huileux propre à passer à la fermentation acide. — Les herbivores engraisent en ne vivant que d'herbes et d'eau.

Tout changement dans l'action du système vasculaire, altère la nature des fluides.

Ainsi un homme tout couvert de sueurs, jouissant d'ailleurs d'une santé parfaite, la perd souvent tout-à-coup en s'exposant à l'air froid; il gagne une maladie inflammatoire. — On le saigne, on trouve le sang entièrement changé. — Ses principes ne sont plus dans la même proportion. — La partie séreuse qui dominoit, s'est transformée en lymphé coagulable; toute la masse même du sang montre une plus grande disposition à se cailler. — La quantité de la par-

tie rouge est souvent diminuée. — On ne peut certainement attribuer des changemens aussi considérables et aussi subits dans le liquide que l'on a tiré, qu'au changement qu'a éprouvé le système vasculaire.

L'on doit rapporter à la même cause les variétés étonnantes qu'offre le sang dans le cours des maladies inflammatoires. L'intervalle de quelques heures entre deux saignées, suffit pour en changer la qualité. — Il ne contient plus la même proportion de sérum, de lymphe coagulable, et de croûte inflammatoire; il paroît plus disposé à se coaguler. — Or l'état du pouls et les autres signes que l'on observe après la saignée, ne permettent pas de douter qu'elle change le ton des vaisseaux, et leur manière d'agir sur les fluides. — Dans les maladies inflammatoires, ce changement s'opère à l'instant même que l'on diminue le volume du sang. — En le recevant dans différens vases, on apperçoit souvent la croûte inflammatoire dans le premier, tandis qu'on la cherche en vain dans le troisième ou le quatrième; et sans parler des autres changemens, le sang que l'on tire en dernier se coagule plus promptement que le précédent. On ne peut pas avoir de preuve plus évidente de la relation intime et admirable qui existe entre les vaisseaux et les fluides qu'ils renferment.

Hewson a également démontré que la lymphe éprouvoit des variétés étonnantes, suivant l'état dans lequel se trouvoient les vaisseaux lymphatiques dans les différentes situations de la vie. — Il a vu leur action changer de manière à donner une couleur laiteuse à la sérosité.

Les changemens qu'éprouvent les liquides ne sont que partiels, quand il n'y a que quelques

vaisseaux affectés. Ainsi les organes sécréteurs dont il sort, dans l'état naturel, une humeur aqueuse ou huileuse, en fournissent une muqueuse dès que le ton des vaisseaux sécréteurs est changé (1).

Le cal et les cicatrices prouvent évidemment que le changement des liquides n'est souvent que partiel.

Le cal est une substance particulière qui approche beaucoup de la nature de l'os; elle en diffère néanmoins par un si grand nombre de propriétés, qu'on ne peut pas dire qu'elle soit la même chose. — On ne trouve rien dans le corps qui lui ressemble. — Le cal est donc évidemment une nouvelle substance fournie par les vaisseaux blessés.

Les excroissances de chair et les cicatrices démontrent également que les vaisseaux engendrent, selon la manière dont ils sont affectés, des substances différemment organisées.

Le règne végétal même offre quantité d'exemples du même genre. — Chaque plante n'est nourrie que d'un très-petit nombre de principes extrêmement simples. Elle a la propriété de se les assimiler, et de les changer de manière à fournir des produits fort variés, suivant la disposition des solides qui constituent son espèce. — La taille des arbres prouve que l'on peut à volonté multiplier les fruits ou les feuilles. Si on enlève, par exemple, l'été, les feuilles qui environnent le bourgeon qui doit produire des fruits, ce bourgeon change tellement de nature qu'il ne donne que des feuilles le printemps suivant, au lieu de fleurs et de fruits.

(1) Voyez *Element. phys.* Hall. tom. II, lib. VII, sect. 8.

Quantité d'exemples prouvent donc que la sécrétion n'est plus la même, dès que la manière d'agir des vaisseaux est changée.

Toute irritation des extrémités des vaisseaux change leur action, et les détermine à fournir une humeur fort analogue à la lymphe coagulable, au lieu de la liqueur ténue, aqueuse, non concrescible, qu'ils charrioient avant. — Ainsi un vésicatoire, appliqué sur la peau, y produit une cloche remplie d'une humeur limpide, en apparence aqueuse, légèrement saline, coagulable au feu et par les acides, qui ressemble enfin à la sérosité. — Si, après avoir enlevé ce liquide, on irrite encore la partie, de manière cependant à n'y exciter qu'une inflammation modérée, elle se couvre d'une croûte blanchâtre, semblable à un cuir, formée par une liqueur qui se coagule en sortant des vaisseaux. — On trouve souvent une pareille croûte sur les parties internes, à la suite des inflammations légères; elle forme les adhérences des viscères.

L'humeur qui fournit cette croûte, diffère beaucoup de la lymphe coagulable du sang.

1°. La lymphe coagulable, naturellement plus visqueuse que le sérum, ne pourroit passer avant ce dernier, ou avant le sang, à travers des orifices irrités, enflammés, et par conséquent resserrés. — Ils sont même imperméables au sérum.

2°. Si cette humeur n'étoit pas formée dans les vaisseaux même qui la fournissent, elle ne se coagulerait pas à l'instant qu'elle sort. La lymphe coagulable ne se coagule jamais avec assez de promptitude pour former, pour ainsi dire en un clin-d'œil, la croûte qui recouvre souvent les parois des vaisseaux enflammés, et qui les unit étroitement ensemble. — Cette

croûte ne se trouveroit pas dans ces endroits, si elle n'étoit engendrée et coagulée à l'instant même que les vaisseaux capillaires la fournissent, autrement elle seroit dissoute et entraînée dans le torrent du sang.

3°. On ne peut considérer cette humeur comme une simple transudation des extrémités des artères; le mouvement y est trop lent. Cette humeur, si disposée à se coaguler, obstrueroit les orifices des vaisseaux qui la fournissent.

Tous les symptômes qui accompagnent la suppuration, prouvent qu'elle est une suite d'un changement opéré dans les solides. Elle s'établit constamment dans les endroits irrités; ainsi dans la petite vérole, les pustules sont toujours plus nombreuses dans les endroits qui étoient couverts de vésicatoires, ou ulcérés avant l'éruption. Jamais la suppuration n'a lieu que quand l'action naturelle des vaisseaux est tellement troublée, que la liberté de la circulation ne peut s'y rétablir sans solution de continuité : il s'engendre alors une nouvelle substance fort différente, par sa nature et par sa structure, de celle qui a été détruite. Les cicatrices en offrent la preuve. — Quand, chez une personne d'ailleurs saine, une plaie se guérit sans suppuration, les parties similaires se régénèrent telles qu'elles étoient, et l'on n'apperçoit pas de cicatrice. — Les exemples de ce genre sont très-fréquens.

Il faut, pour que ces régénérations aient lieu, que les vaisseaux jouissent de leur action naturelle; quand leur action est viciée, la plaie se remplit de chairs fongueuses; quand ils sont sans action, il ne se reproduit rien.

La cicatrice ne diffère de la substance qu'elle

remplace, que parce que l'action des vaisseaux a été changée par l'inflammation qui a précédé de manière à les rendre propres à fournir le pus. — Il est donc évident que quand nos vaisseaux sont affectés d'une certaine manière, ils deviennent aptes à former un nouveau corps. Or, le pus étant une humeur douce, d'un genre particulier qui n'est pas contenue dans le sang, ni formée hors des vaisseaux par un commencement de corruption, on ne peut douter qu'il est fourni et engendré par la partie affectée.

Nous avons vu que les vésicatoires, en excitant une inflammation légère dans la partie affectée, y déterminoient la sécrétion d'une humeur différente de celle qui circule dans l'état naturel. — Quand on irrite plus fortement les mêmes vaisseaux, on en voit sortir, au lieu de lymphe coagulable, un vrai pus. — Il est très-naturel de penser que dans les cas de suppuration, le liquide fourni par les vaisseaux affectés, doit de même varier suivant le degré d'irritation.

La génération du pus suit les loix générales des autres sécrétions. — Ainsi les contractions spasmodiques qui jettent le trouble dans tout le système, telles que celles que produit la terreur, suspendent la suppuration de même que les autres sécrétions. — Tout stimulus léger, appliqué sur un organe sécréteur, augmente son action, et détermine une sécrétion plus abondante. — C'est de cette manière qu'agissent les purgatifs sur les glandes des intestins, les sternutatoires sur la membrane pituitaire, &c. — Dans le cas, au contraire, où il sort simplement une humeur par des canaux pourvus de vie et irritables, un stimulus quelconque supprime

l'écoulement. — Ainsi on arrête les hémorrhagies en irritant les vaisseaux qui fournissent le sang, quand une cause externe ne les empêche pas de se contracter. — Il en est de même des autres écoulemens simples. — Mais une emplâtre légèrement stimulante, appliquée sur un ulcère dont la suppuration est louable, ranime et augmente l'écoulement de pus : cet écoulement diminueroit certainement, s'il étoit uniquement l'effet d'un simple épanchement d'une liqueur quelconque. — On ne peut donc douter que le pus est produit par une véritable sécrétion.

Si le pus étoit engendré par la corruption, on verroit les parois des viscères qui le fournissent se consumer en peu de temps. — Tant qu'une partie donne de bon pus, on peut dire, strictement parlant, qu'il ne se perd rien des solides qui le fournissent. — Les parties musculaires en suppuration sont seulement d'un rouge très-foncé, de même que les parties contuses et gorgées de sang. — Quand le pus est renfermé dans des membranes, ces membranes s'épaississent à la longue, et en les ouvrant on trouve leurs surfaces lisses et polies ; les tubercules du poumon en suppuration en sont un exemple. — Nous convenons cependant que les solides s'anéantissent quand ils sont exposés à l'action d'un stimulus violent, soit que ce stimulus agisse par la compression ou par l'acrimonie : mais dans ce cas on ne peut pas dire, à moins qu'il n'y ait gangrène, qu'ils sont consumés par la putridité ; ce sont les vaisseaux lymphatiques même, dont la puissance absorbante augmente en raison de la force du stimulus, qui absorbent les parties solides, comprimées contre leurs orifices. — Il est

très-probable que c'est de cette manière que la seule compression consume la peau, et que l'anévrisme de l'aorte détruit le corps de plusieurs côtes et de plusieurs vertèbres.

L'extrême limpidité de l'humeur que fournit d'abord une plaie, a donné lieu de croire que cette humeur étoit du sérum, ou tout autre liquide naturellement contenu dans le sang; mais en l'examinant avec soin, on reconnoîtra qu'elle jouit de toutes les propriétés du pus, et qu'elle s'épaissit de même que les autres sécrétions, à mesure que ses parties les plus fluides sont absorbées; au bout d'une heure ou deux elle acquiert la consistance qui lui est propre.

L'on ne peut même attribuer qu'au vice des solides, et non à la corruption, la matière âcre, connue sous le nom de Sanie, qui sort des plaies de mauvaise nature, et particulièrement du cancer. — Car le sang et les autres humeurs entraînées dans le torrent de la circulation, ne donnent jamais aucun signe d'acrimonie, avec tel soin qu'on les examine. — D'ailleurs, la plus petite parcelle d'une humeur aussi âcre ne pourroit pénétrer les vaisseaux sans produire les accidens les plus terribles, et enlever tout espoir de guérison.

Cette acrimonie ne peut pas être l'effet de la stagnation de l'humeur dans l'ulcère, elle y séjourne trop peu de temps; d'ailleurs, soit qu'on examine l'ulcère, peu ou long-temps après avoir appliqué l'appareil, l'acrimonie est toujours la même.

La sanie ne doit donc être attribuée qu'au vice organique de la partie affectée. — Ainsi rien n'annonce d'acrimonie dans un squirrhe, et cependant l'irritation seule suffit pour en

altérer le tissu , le mettre en action et le transformer en un ulcère sanieux.

La cure palliative ou radicale des ulcères de mauvais genre , confirme notre opinion. — L'on ne peut convertir la sanie en pus louable , qu'en faisant usage de médicamens capables de corriger le vice des solides , ou qu'en emportant les parties malades avec le fer , comme le prouve l'opération du cancer.

Nous convenons que le pus peut dégénérer , se putréfier et devenir âcre en séjournant dans une plaie , sur-tout lorsqu'il y est mêlé avec des parties privées de vie. — C'est pourquoi il exhale toujours dans ce cas une odeur putride ; jamais il ne se forme , pour la même raison , de vrai pus dans la substance des os. — Mais dans l'état naturel il est toujours très-doux , et il ne se corrompt que par accident ; le degré de chaleur animale seul ne suffit pas pour transformer aucune de nos humeurs en pus , elles se changent toujours en une substance putride , quand l'humidité est réunie à la chaleur.

Il est évident d'après tout ce que nous venons de dire , que l'on ne doit nullement compter sur les expériences que l'on a faites hors du corps sur les différentes substances animales pour en former du pus , et qu'il s'en faut bien que l'on puisse juger du degré de virulence des gonorrhées et des ulcères par la couleur , la consistance et les autres variétés de la matière qu'ils fournissent : ces variétés dépendent de la structure de la partie affectée , du degré d'irritation , du séjour de la matière , de l'action de l'air , du régime , et enfin de quantité d'autres circonstances accidentelles.

S E C T I O N I I.

Du prognostic de la Gonorrhée virulente.

IL est dans toute maladie important que le médecin puisse indiquer quand et comment elle doit se terminer; il n'y en a pas dans laquelle on le tourmente plus par des questions de ce genre , que dans la gonorrhée. Les malades également agités par la crainte et par l'espérance, desirent ardemment savoir quelles seront les suites de leur état. Mais il est toujours très-difficile , par différentes causes , d'indiquer avec quelque certitude le temps que doit durer une gonorrhée , sur-tout quand on n'a pas fait une attention convenable à son véritable siège.

L'ouverture des cadavres a appris , comme je l'ai déjà remarqué , que le siège de la gonorrhée se trouvoit en différens temps dans quatre parties différentes. Quand l'écoulement prend sa source à l'extrémité , ou à un pouce et demi de l'extrémité de la verge , ce qui arrive peut-être neuf fois sur dix , il y a en général tout lieu d'espérer une prompte guérison ; cette espèce dure communément une quinzaine tout au plus , quand le malade est d'ailleurs bien portant , et qu'il n'interrompt pas par sa manière de vivre , l'action des remèdes ; souvent même , l'on a , dans ces circonstances , obtenu la guérison en deux ou trois jours. L'écoulement est au contraire presque toujours très-rébel , toutes les fois que les parties les plus basses de l'urèthre sont affectées ; quand sur-tout la maladie a gagné la prostate et les autres parties qui environnent le col de la vessie. Les effets même des

remèdes les plus avantageux dans les autres espèces de gonorrhées , sont alors douteux. On ne peut en conséquence rien annoncer de positif sur l'issue de la maladie.

Toutes les fois que des parties situées profondément sont affectées , la maladie est toujours longue , quel que soit le tempérament du corps ; mais elle est nécessairement beaucoup plus rebelle , quand il y a une affection générale de la constitution , telle sur-tout que l'affection écrouelleuse , que quand le malade est d'ailleurs sain , et jouit d'une bonne santé. Le moindre vice écrouelleux compliqué avec la gonorrhée la plus simple , la rend souvent rebelle ; j'en suis tellement convaincu , que dans ces cas je ne donne jamais mon pronostic qu'avec réserve. Je conviens que l'on voit quelquefois des écrouelleux guérir avec facilité ; néanmoins l'écoulement subsiste en général fort long - temps chez eux , et résiste à tous les remèdes.

Cette incertitude sur la guérison de la gonorrhée , le temps que subsiste quelquefois l'écoulement , plusieurs circonstances fâcheuses et imprévues qui surviennent souvent dans le cours du traitement , rendent cette branche de l'art de guérir des plus désagréables ; l'on obtient en général une guérison prompte et facile par un traitement convenable ; aucun praticien de bonne foi ne peut cependant nier que quantité d'écoulemens résistent fort long-temps aux remèdes reconnus pour les plus puissans. Néanmoins si l'on avoit soin de distinguer les différens degrés de la gonorrhée , avant d'annoncer au malade la manière dont on croit qu'elle se terminera , on éviteroit une grande partie des

disgraces que l'on éprouve fréquemment, en portant un pronostic favorable aussi légèrement qu'on le fait communément au commencement de la maladie, de quelque espèce qu'elle soit.

Il ne faut jamais oublier, avant de porter son pronostic, que les symptômes qui paroissent les plus bénins dans le commencement, peuvent s'aggraver très-promptement, même lorsqu'on ne s'y attend pas; la maladie peut se porter d'une partie de l'urèthre à l'autre, ou même l'inflammation devenir plus vive dans la partie primitivement affectée. Ces changemens sont produits par différentes causes, et souvent par des circonstances qu'il n'est pas possible de prévenir. L'usage imprudent de certains remèdes, les injections âcres, sur-tout quand on les administre avec peu de ménagement, peuvent quelquefois aggraver les premiers symptômes; mais cela dépend bien plus fréquemment d'autres causes, l'inflammation sur-tout peut être de nature à s'étendre d'une portion d'une membrane sur toute sa surface; très-communément les malades, au lieu de s'astreindre à un régime convenable, continuent pendant le cours du traitement à suivre la vie déréglée qui les a exposés à l'infection. Quelques-uns à la vérité n'en souffrent nullement; il n'en est pas cependant moins constant que la guérison est en général difficile et incertaine, lorsque ceux qui sont affectés de gonorrhée se livrent ainsi à toute sorte d'excès.

S E C T I O N I I I.

*Observations générales sur le traitement de la
Gonorrhée virulente.*

J'AI déjà observé que l'on avoit jusqu'ici très-généralement considéré la gonorrhée comme une affection dépendante de la constitution; l'on a au moins supposé que l'écoulement étoit de nature à affecter toujours la constitution, et que l'on ne pouvoit par conséquent guérir qu'en faisant usage de remèdes qui agissent sur tout le système.

L'on a pendant fort long-temps principalement compté sur le mercure pour la guérison de la gonorrhée, dans l'idée qu'elle étoit un symptôme de la maladie vénérienne; mais l'expérience ayant prouvé qu'on ne retiroit aucun avantage de ce remède employé seul, on l'a réuni à d'autres, sur-tout aux adoucissans, aux évacuans et aux astringens.

On s'est imaginé mettre plus sûrement la vessie et l'urèthre à l'abri de l'acrimonie de l'urine, et rendre l'urine même moins âcre, en gorgeant les malades de boissons mucilagineuses et adoucissantes. L'on a employé les purgatifs pour évacuer la matière morbifique; l'on a donné le nitre et d'autres remèdes dans la même vue. Enfin, comme tous ces moyens modéroient rarement l'écoulement, et l'augmentoient souvent, on a prescrit pour l'arrêter, le quinquina, les baumes astringens et autres fortifiants; tantôt on continuoît l'usage du mercure pendant tout le cours du traitement, d'autres fois on abandonnoit ce remède.

quand on commençoit à administrer les astringens.

L'on s'est généralement conduit ainsi dans le temps que la pratique de médecine étoit singulièrement perfectionnée dans la plupart de ses parties ; il est étonnant qu'elle soit restée dans un état d'imperfection aussi évident à l'égard du traitement d'une maladie que l'on a occasion d'observer tous les jours. Elle auroit pu souvent disparoître avec le temps sans que la constitution en eût souffert , si les malades avoient été abandonnés à eux-mêmes , et n'avoient suivi l'avis de personne ; car l'on sait qu'un simple écoulement s'arrête d'ordinaire , que l'on fasse ou non des remèdes ; l'usage au contraire des violens purgatifs souvent réitérés , réuni sur-tout à une diète sévère et au traitement mercuriel , affoiblissoit extraordinairement la constitution , cette seule cause suffisoit pour rendre presque toujours la gonorrhée extrêmement rebelle : c'est pourquoi on l'a considérée comme la maladie la plus fâcheuse et la plus dangereuse qui puisse affecter l'espèce humaine. Le mercure qui guérissoit en général la vérole , ne procuroit aucun avantage dans la gonorrhée : elle devenoit d'ordinaire fort rebelle , et se terminoit très-souvent par un suintement habituel ou par des embarras de l'urèthre.

Les médecins observateurs s'aperçurent bientôt que les moyens usités dans le traitement de la gonorrhée , n'étoient d'aucune utilité , et qu'ils devenoient au contraire nuisibles. Le temps où l'on devoit proposer un remède plus efficace n'étoit pas encore arrivé. Quelques-uns néanmoins tombèrent dans un

autre excès , ils rejetèrent toute espèce de médicament , l'expérience leur avoit appris que la maladie abandonnée à elle-même se dissipoit avec plus de facilité et plus de promptitude , que quand on employoit les remèdes généralement usités alors. La diète sévère , le mercure , les évacuans de tout genre étoient , comme nous venons de le dire , très-nuisibles ; ils occasionnoient une foiblesse et un relâchement très-funestes à la constitution ; les purgatifs drastiques , donnés tous les jours à forte dose , excitoient une irritation très-préjudiciable. Dans certains degrés de la gonorrhée , les purgatifs violens ne manquent jamais d'augmenter la douleur , d'exciter des envies plus fréquentes d'uriner , et de rendre l'écoulement plus abondant : je les ai même vus souvent rappeler tous les symptômes de la gonorrhée lorsque le malade se croyoit depuis long - temps parfaitement guéri.

Il n'est pas en conséquence étonnant que l'on ait proposé d'abandonner tous les remèdes de ce genre ; l'on ne peut même douter qu'il seroit souvent possible de guérir , c'est-à-dire de voir disparaître l'écoulement et tous les symptômes qui l'accompagnent , sans le secours de la médecine. Cela pourroit fréquemment arriver dans la gonorrhée bénigne , pourvu que le malade fût d'ailleurs d'une bonne constitution , et ne commît aucune imprudence capable d'entretenir l'écoulement. L'écoulement s'arrêteroit alors , même sans employer aucun remède , comme on le voit dans le coryza et dans les autres écoulemens de matière engendrée par une surface enflammée. On ne pourroit cependant guère s'attendre à un pareil avantage

si les symptômes étoient graves , et si le malade ne menoit pas la vie la plus régulière. Dans tous ces cas , la guérison seroit toujours longue et incertaine , et l'on risqueroit souvent de ruiner la constitution , si l'on hasardoit d'abandonner la maladie à la nature.

Dans le temps que l'on a proposé la méthode curative que nous venons d'indiquer , l'on s'imaginait communément que l'écoulement étoit entretenu par une affection générale de la constitution , et qu'en conséquence le plus sûr étoit de ne pas l'arrêter tant qu'il restoit une portion de la matière morbifique qui avoit produit cet écoulement. Tout le monde convenoit alors que la gonorrhée étoit de la même nature que la vérole. L'on tenoit les chancres et les autres ulcères vénériens ouverts , jusqu'à ce que l'on eût obtenu la guérison par l'usage interne du mercure. L'on s'imaginait tirer quelque avantage de ces écoulemens : ce préjugé étoit général ; en conséquence , ceux même qui étoient convaincus que le mercure n'étoit d'aucune utilité dans la gonorrhée , pensoient que le plus sûr étoit de laisser , à ce qu'ils disoient , la maladie s'évacuer d'elle-même de cette manière (1).

(1) Si la matière morbifique s'évacuoit ainsi d'elle-même , les écoulemens abondans devroient avoir des suites moins fâcheuses que les médiocres , et abréger le cours de la maladie. On observe cependant en général le contraire ; d'où l'on doit conclure que la quantité de matière qui sort , dépend de l'étendue de l'inflammation ou du degré de sensibilité des parties affectées , plutôt que de la quantité de matière morbifique. Tout ce que l'on a dit sur la manière d'agir de cette matière , ne peut soutenir un examen sérieux. *Note du traducteur.*

En supposant même que la matière de la gonorrhée ne diffère pas de celle de la vérole, on ne voit pas quel avantage il pourroit résulter de cette pratique. Mais on ne peut plus avoir aucune raison de douter que les deux maladies sont absolument différentes : le traitement que l'on a pu juger convenable, dans un temps, pour l'une, n'est donc plus aujourd'hui applicable à l'autre; et tous les médecins, à l'exception d'un petit nombre, ne suivent plus dans la gonorrhée, le même traitement que dans la siphilis.

Les observations que nous avons faites dans le dernier chapitre, et plusieurs autres circonstances ne permettent guère de douter que la matière de la gonorrhée est généralement engendrée par l'inflammation de la membrane de l'urèthre et des parties contigues, et qu'elle est une affection purement locale, incapable de produire aucune maladie générale de la constitution. Il est évident, en considérant la gonorrhée sous ce point de vue, qu'on ne doit pas beaucoup compter, pour en obtenir la guérison, sur les remèdes qui agissent sur tout le système, mais sur les seuls topiques. Il n'y a certainement pas de praticien qui ayant à traiter une plaie simple, une coupure, une brûlure, ou une écorchure produite par une cause quelconque, songe à employer le mercure, les purgatifs, ou d'autres remèdes propres à agir sur la constitution. L'on ne compte, dans toutes les affections de ce genre, que sur les topiques, à moins que la fièvre ou quelque autre affection générale, ne rendent d'autres remèdes indispensables. On doit, pour la même raison, dans la gonorrhée, employer uniquement les remèdes qui agissent principalement

sur les parties affectées ; ce sont les seuls utiles. La saignée néanmoins et les autres évacuations peuvent devenir accidentellement nécessaires , dans les cas seulement de fièvre , de pléthore , ou d'inflammation considérable.

Dans les affections locales des autres parties , il est aisé d'appliquer directement les remèdes convenables sur l'endroit affecté : mais dans les maladies de l'urèthre , il faut une certaine délicatesse et une attention particulière , tant pour porter ces remèdes sur le siège du mal que pour juger du période de la maladie ou plutôt de l'état des parties que l'on a à traiter. Dans les autres affections locales , ces circonstances frappent directement la vue , et il est aisé , par l'inspection seule , de déterminer quel est le remède convenable ; dans les maladies de l'urèthre , on ne peut tirer d'indication que des symptômes qui les accompagnent.

Si les parties affectées étoient toujours les mêmes dans la gonorrhée , on ne seroit pas embarrassé sur le choix des remèdes ; mais quoique l'écoulement soit peut-être toujours , dans le commencement de la maladie , l'effet de l'inflammation , les parties enflammées sont dans quelques cas de nature à rendre peu convenables , et même dangereux , les remèdes dont on se sert communément sans aucun danger et même avec avantage.

Nous prouverons par la suite que les bougies sont fort utiles dans certaines gonorrhées ; néanmoins les injections , sur-tout dessiccatives et astringentes , sont les seuls remèdes sur lesquels nous comptons communément. Il est évident que l'on peut hardiment appliquer les dissolutions astringentes sur une surface enflammée ,

cela se pratique tous les jours , lorsque la membrane de l'urèthre seule est affectée (1); mais ces mêmes dissolutions seroient fort dangereuses si les conduits excréteurs des glandes étoient enflammés. Dans le premier cas , l'écoulement produit par l'inflammation diminue et se dissipe promptement , et l'inflammation même se modère : dans le second au contraire la suppression subite de l'écoulement d'une glande dont l'irritabilité est déjà augmentée excite une inflammation plus vive , les parties affectées se gonflent , deviennent douloureuses , et l'écoulement reparoit avec beaucoup plus de force.

Tous les médecins de bonne foi conviendront avoir fréquemment rencontré des exemples de ce genre dans le cours de leur pratique. Il est même rare que les malades qui ont eu plusieurs attaques de gonorrhées , n'aient pas éprouvé quelquefois ces accidens. L'écoulement cesse souvent un jour ou deux , on se croit parfaitement guéri ; mais , après avoir ressenti un peu de tension et de mal-aise presque tout le long de la verge , sur-tout au périnée , l'écoulement reparoit avec toutes les apparences d'une infection récente.

Un grand nombre de praticiens blâment les injections dans la gonorrhée , et prétendent que cet accident est une des suites fâcheuses qu'elles produisent ; mais nous prouverons bientôt que cela n'arrive que quand on applique mal-à-propos ce remède : il n'est jamais dangereux

(1) On pourroit citer aussi les ophthalmies , que l'on guérit habituellement en appliquant sur les yeux des dissolutions astringentes. *Note du traducteur.*

par lui-même ; mais il le devient quand on en fait usage dans un degré de la maladie où il ne convient pas.

Cela nous oblige d'insister de nouveau sur la nécessité de distinguer les différens degrés de la maladie ; j'ai déjà remarqué , en décrivant ses symptômes , qu'on en reconnoissoit évidemment quatre espèces , qui indiquent quatre états ou quatre degrés de la maladie. Il est extrêmement important pour la pratique d'avoir une idée claire de ces différens états , nous allons en conséquence parler de chacun en particulier dans autant de sections séparées.

S E C T I O N I V.

Du premier degré de la Gonorrhée.

DANS le premier degré de la gonorrhée , l'écoulement n'est jamais accompagné de symptômes graves ; le bout de l'urèthre est rouge , gonflé , un peu saillant. Le gland devient sensible et irritable , et il survient des ardeurs d'urine plus ou moins fortes suivant l'étendue de l'inflammation. La chaleur que l'on ressent en urinant est communément légère ; dans certains cas néanmoins , elle augmente , à ce degré même de la maladie , au point d'exciter une vive douleur ; le malade ressent quelquefois comme une corde le long de la verge , mais il est rare qu'il en soit fort tourmenté.

Nous avons vu , dans l'histoire de la maladie , qu'à ce premier degré , la membrane seule de l'urèthre étoit affectée , c'est - à - dire que l'inflammation qui cause l'écoulement ne s'étendoit pas sur d'autre partie.

L'on juge que l'inflammation est ainsi bornée quand il n'y a pas d'autres symptômes que ceux que nous venons d'indiquer, quand on n'apperçoit aucune tumeur glanduleuse le long du cours de l'urèthre, mais sur-tout quand l'écoulement prend sa source à un pouce, ou un pouce et demi tout au plus, de l'extrémité de ce canal.

Tant que la source de l'écoulement est ainsi bornée à l'extrémité de l'urèthre, on peut être assuré que l'inflammation ne s'étend pas plus qu'il ne faut pour constituer ce que j'ai appelé le premier degré de la maladie; on n'apperçoit alors aucune glande tumefiée; et on ne trouve par la dissection après la mort, que la membrane seule de l'urèthre enflammée: l'écoulement peut aussi venir des parties supérieures de l'urèthre sans qu'aucune des glandes contiguës soit affectée: je pense que cette circonstance constitue encore le premier degré de la maladie, de même que quand l'extrémité seule de l'urèthre est affectée. Les symptômes ne sont pas plus graves dans ce cas que dans l'autre, et la méthode curative est la même. Je conviens cependant qu'il arrive très-souvent, quand la partie supérieure de l'urèthre est affectée, que l'inflammation gagne les glandes contiguës, et se termine ainsi par le second, le troisième ou même le quatrième degré de la maladie.

Pour déterminer l'endroit de l'urèthre qui fournit l'écoulement, il ne suffit pas de faire attention à l'étendue de la douleur ou du malaise qui l'accompagne: ce signe est souvent équivoque, il faut de plus comprimer le conduit dans un point donné, et exprimer toute

la matière accumulée entre ce point et l'extrémité de l'urèthre. Si en comprimant un autre endroit, on fait sortir une plus grande quantité de matière, il est sûr qu'elle doit venir de beaucoup plus haut; en continuant de comprimer ainsi par degrés toujours plus haut, on découvrira assez exactement avec très-peu d'attention le point d'où part l'écoulement. La suite prouvera combien cela est important pour diriger le traitement.

Il est évident, par ce que je viens de dire, que, à ce degré de la maladie, l'écoulement est uniquement produit par l'inflammation de la membrane de l'urèthre, sans aucune affection des glandes qui s'ouvrent dans ce canal; et le traitement doit se borner uniquement à dissiper cette inflammation.

Lorsque la violence de l'ardeur des urines indique que l'inflammation est considérable, et sur-tout quand elle se rencontre chez des personnes très-pléthoriques, il peut être à propos de saigner, de prescrire un ou deux laxatifs légers, et de faire observer un régime sévère et rafraîchissant; on recommandera en même tems d'éviter tout exercice violent, sur-tout celui du cheval.

Il est néanmoins rare, la maladie étant à ce degré, que l'inflammation devienne assez forte pour rendre la saignée nécessaire: je me borne aujourd'hui, dans les cas ordinaires, aux seules injections, et je les emploie avec la même hardiesse dans tous les périodes de l'écoulement; c'est toujours par elles que je commence, dans les cas même où la saignée et le régime antiphlogistique le plus sévère deviennent nécessaires.

Ceux qui ne sont pas habitués à faire usage des injections, ne les prescrivent pas, par timidité, aussi généralement qu'ils le devraient; plusieurs même les rejettent dans tous les cas, par une suite du préjugé auquel tiennent encore fortement presque tous les vieux praticiens: d'autres, au contraire, conviennent que l'on peut employer sans danger, et même avec avantage, les injections dans le dernier période de la maladie; mais ils ne les admettent jamais dans le commencement, ou tant que l'inflammation est un peu forte.

Ceux qui hasarderont de faire un usage plus général des injections, secoueront bientôt cette timidité, et reconnoîtront que l'on peut sans aucun danger employer des injections suffisamment astringentes pour arrêter l'écoulement lorsque la gonorrhée est au degré dont il s'agit, et même dans le commencement de la maladie, sans avoir égard à la violence de l'inflammation.

Plusieurs ne veulent pas, comme nous venons de le dire, que l'on commence par les injections, dans l'idée que l'on ne doit pas arrêter l'écoulement avant qu'une partie du virus qui l'a produit soit évacuée. Mais nous avons vu que la gonorrhée étoit une affection locale; or, l'on convient que l'on peut arrêter, sans aucun danger, dans tel temps que ce soit, les inflammations locales des autres parties, et que cette pratique est même la meilleure: l'on pourroit conclure de cet usage seul, qu'il est à propos de se conduire de même dans le cas dont il s'agit. Mais indépendamment de cela, je puis, ainsi que le feront certainement tous ceux qui font un usage général des injections, assurer avec confiance qu'on peut les prescrire en tout temps

à ce degré de la gonorrhée, et que plus on les administre promptement, plus on est certain du succès. Je conseille en conséquence de les faire, autant qu'on le pourra, à l'instant même que l'écoulement se manifeste. Elles réussissent généralement à quelque période que ce soit; mais j'ai constamment remarqué qu'elles agissoient plus promptement dans le commencement de la maladie, que dans ses derniers temps.

L'on n'est pas plus d'accord sur les remèdes qui doivent entrer dans les injections suivant les différens périodes de la maladie, que sur le temps où l'on doit en faire usage. Les uns pensent que, dans le commencement de la gonorrhée, et tant que la douleur est vive, il faut se borner aux injections émollientes, telles que celles où entrent l'huile tiède, les émulsions d'amandes, les infusions de guimauve et de graine de lin; mais je puis assurer qu'il y a quelques erreurs dans leurs observations, car j'ai souvent tenté ces moyens sans succès.

J'ai remarqué, dans le commencement de ma pratique, que ceux qui usoient hardiment des injections, étoient persuadés qu'on ne devoit admettre les émolliens que quand l'ardeur d'uriner étoit considérable, ou l'inflammation fort vive. Ils s'imaginoient que ces remèdes formoient une espèce d'enduit qui mettoit les parties à l'abri de l'acrimonie des urines, et ils croient que l'on pouvoit, quand l'inflammation baissoit, se servir plus sûrement des injections astringentes. Cette opinion étoit plausible, et adoptée par quelques-uns de nos meilleurs praticiens; je me déterminai en conséquence, ainsi que d'autres, à suivre cette méthode; mais je m'apperçus bientôt qu'elle ne procuroit aucun

avantage , et qu'elle étoit , au contraire , évidemment une source de beaucoup de douleurs , en ce qu'elle rendoit le traitement de la gonorrhée bien plus long ; car les injections émollientes , loin d'abrégér la durée de l'écoulement , le rendent souvent plus fixe et plus permanent , en relâchant les parties dont il tire son origine.

Je suis convaincu que ces injections ne sont pas même nécessaires pour préparer aux astringentes ; je les ai en conséquence entièrement abandonnées depuis plusieurs années , et je me suis uniquement borné à celles qui sont évidemment astringentes ; j'ai employé ces dernières avec la plus grande liberté ; je n'en ai jamais vu résulter de mauvais effets.

On peut , à ce degré de la gonorrhée , user sans danger et avec avantage des injections astringentes , tant au commencement de l'écoulement qu'à tout autre période de la maladie , quelle que soit la violence de l'inflammation. Quand ces injections n'ont que le degré de force convenable , elles contribuent à modérer l'inflammation loin de l'augmenter ; aucun remède ne calme plus promptement l'ardeur d'urine , et communément elles diminuent ou elles arrêtent l'écoulement en très-peu de temps.

En conséquence , toutes les fois que la maladie me paroît tirer uniquement son origine de la membrane de l'urèthre , j'ai recours sur-le-champ aux injections , sans avoir égard à la durée de l'écoulement , et il n'en résulte jamais d'accident.

Un seul symptôme s'oppose , quand la maladie est à ce degré , à l'usage immédiat des injections ; c'est la douleur et le gonflement de l'un ou des deux testicules. Il est en général

nuisible de continuer les injections tant que ce symptôme subsiste ; on doit donc alors y renoncer ; ce n'est pas qu'elles puissent augmenter l'inflammation du testicule , mais en arrêtant l'écoulement de l'urèthre , elles nous priveroient , comme on le verra par la suite , du moyen le plus efficace de dissiper le gonflement du testicule qui succède à la gonorrhée.

L'on emploie quantité d'injections astringentes , plus ou moins actives , ce qui nous oblige d'entrer dans certains détails sur cet objet.

La plupart des injections astringentes modèrent l'écoulement. Le vin de Porto , et le vin rouge léger , convenablement affoiblis , réussissent quelquefois. J'ai souvent employé avec succès une cuillerée à café d'eau-de-vie mêlée avec une demi-once d'eau de roses : bien plus , l'eau de roses seule , ou même l'eau froide sortant de la source , arrêtent fréquemment l'écoulement ; néanmoins l'effet de ces remèdes est en général de peu de durée ; ils procurent quelquefois une guérison complète dans les affections légères , mais l'on est communément obligé de recourir à des astringens plus puissans.

L'on a constamment fait entrer le mercure , préparé de différentes manières , dans les premières injections que l'on a prescrites dans la gonorrhée ; on ne l'employoit pas néanmoins comme astringent. Tous les médicamens de ce genre passoient alors pour dangereux ; mais l'on s'imaginait que le mercure ainsi appliqué sur le siège de la maladie , pouvoit agir comme spécifique. Je n'ai cependant pas trouvé les injections mercurielles plus efficaces que les autres astringens , quoique j'en aie fait les essais les plus

complets , et que je les aie employées sous toutes sortes de formes. Pour déterminer le point en question avec autant de certitude qu'il étoit possible , j'ai fait quantité d'expériences avec le mercure. J'ai choisi différens malades attaqués de la gonorrhée , tous étoient à-peu-près tourmentés des mêmes symptômes ; j'ai donné aux uns le calomel suspendu dans l'eau au moyen d'un mucilage ; je me suis servi pour d'autres du mercure dissous dans un mucilage , et j'ai en même temps fait faire à plusieurs des injections dans lesquelles il n'entroit pas de mercure.

Je conviens que le mercure a été avantageux dans la plupart de ces expériences , mais il s'en faut bien qu'il l'ait été autant que plusieurs autres médicamens que j'ai employés en même temps pour objets de comparaison. On n'est donc pas fondé à croire qu'il agisse comme spécifique dans la gonorrhée.

Pour ne pas interrompre le fil du discours , je donnerai , à la fin de ce volume , un Appendix qui renfermera les formules de toutes les préparations que je crois devoir adopter. Les formules des numéros 1 , 2 , 3 , sont peut-être , parmi les injections mercurielles astringentes , celles que l'on peut employer avec le plus de sécurité et d'avantage.

Le calomel , donné en injections , semble agir , de même que la pierre calaminaire , le bol d'Arménie , et les autres terres astringentes , non par une vertu spécifique , mais en rétablissant le ton des parties affoibli par la maladie : c'est ainsi , à ce que je pense , que tous ces médicamens guérissent la gonorrhée ; ils sont très-communément efficaces dans les cas où la maladie

n'est pas naturellement fort rebelle. La pierre calaminaire, ou la tutie, bien porphyrisée et suspendue dans un mucilage léger, forme une injection très-sûre et très-utile. On en trouvera des modèles dans les numéros 4 et 5 : la formule du numéro 6 est d'un gentilhomme retiré après avoir eu, pendant un certain temps, une pratique fort étendue à Londres ; sa grande expérience dans cette branche particulière de l'art de guérir, l'a déterminé à donner la préférence aux médicamens renfermés dans cette formule, sur tous les autres qu'il a employés.

Ces terres ont l'avantage important de ne jamais nuire, à quelque dose qu'on les emploie. On ne risque jamais rien, quand elles sont porphyrisées avec soin et attention, d'en mettre dans les injections autant que le liquide qui leur sert de véhicule peut en tenir suspendu.

L'alun dissous dans l'eau, forme une injection sûre et utile ; on peut le donner avec autant de sécurité, et augmenter sa vertu en l'unissant à une décoction d'écorce de chêne, ou à une infusion de noix de galle, comme dans les formules des numéros 7, 8 et 9.

Le kino est un astringent fort usité depuis peu dans la diarrhée ; il est également avantageux, donné en injection, dans la gonorrhée. Je l'ai vu plusieurs fois réussir, lorsque les autres remèdes avoient été sans succès, et il ne m'a jamais paru produire aucun mal. Son peu de solubilité dans l'eau, oblige de le tenir suspendu par le moyen d'un mucilage, après l'avoir réduit en poudre fine, comme il est prescrit numéros 10 et 11.

L'opium est souvent avantageux dans les injections de ce genre : qu'il y ait ou non de vives

douleurs, il est également utile ; d'où je conclus qu'il est plutôt astringent que sédatif. L'opium entre dans les injections des numéros 12 et 13.

Quelques baumes astringens , tels sur-tout que ceux du Canada et du Pérou , convenablement unis à l'eau , forment encore diverses injections avantageuses dans la gonorrhée , comme dans les numéros 13 et 14.

Le plomb , sous différentes formes , est de la plus grande utilité dans ces injections. On emploie souvent avec succès la céruse suspendue dans l'eau à l'aide d'un mucilage ; mais on doit particulièrement compter sur le vinaigre lithargyré , et sur le sucre de saturne dissous dans l'eau. On en a donné des formules dans les numéros 15 , 16 et 17.

Néanmoins je n'ai pas trouvé d'injection astringente plus active que la dissolution de vitriol blanc dans l'eau. Un grain et demi de vitriol blanc sur une once d'eau , n'irrite pas en général beaucoup , et manque rarement son effet dans ce premier degré de la gonorrhée , le seul dans lequel les injections de toute espèce soient vraiment utiles. Je fais habituellement usage de la formule du numéro 18 dans les cas ordinaires. L'injection du numéro 19 est une combinaison de vitriol et de vinaigre lithargyré ; elle m'a mieux réussi dans un petit nombre de cas , qu'aucun de ces deux médicamens administrés séparément.

Il me seroit aisé de citer quantité d'autres astringens que l'on pourroit employer avec beaucoup d'avantages en injection ; mais je me suis borné aux plus puissans que nous connoissions. Aucun ne réussit toujours ; cette variété même de gonorrhée , la plus simple de toutes , résiste

quelquefois aux remèdes les plus actifs. Je puis néanmoins assurer, d'après l'expérience étendue que j'ai dans cette branche de l'art de guérir, que cela arrive rarement lorsque l'injection est bien administrée, et continuée un temps suffisant.

J'ai cité l'injection vitriolique du numéro 19 comme la plus utile; néanmoins on voit quelquefois des gonorrhées résister long-temps à cette injection, et céder facilement à d'autres. Il faut donc, quand l'une ne réussit pas promptement, en tenter, sans perdre de temps, d'autres; l'on remplit ainsi plus sûrement l'indication qu'on se propose, qu'en continuant long-temps la même injection.

Il étoit important de doser les médicamens qui entrent dans ces injections, dans les proportions les plus convenables pour l'usage général; je crois, autant que j'ai pu l'observer, avoir rempli cet objet; je conviens néanmoins qu'il pourra se présenter, de temps en temps, des cas dans lesquels il sera nécessaire de varier un peu la force des injections. Il faut toujours qu'elles soient suffisamment actives pour exciter une légère irritation dans l'urèthre, et jamais assez fortes pour produire une vive douleur. On augmentera en conséquence, ou on diminuera la force des injections que j'ai indiquées, suivant l'effet qu'elles produiront sur le canal de l'urèthre.

J'observerai que cet objet exige la plus grande attention. Il est évident que les injections trop fortes seroient nuisibles; mais il est également certain qu'on n'en tireroit que peu ou point d'avantage, si elles étoient trop foibles. J'ai vu guérir en trois jours, avec une seule injection d'une force

convenable, une gonorrhée qui subsistoit depuis deux ou trois mois, faute d'avoir fait attention à cet objet. C'est le point le plus important dans le traitement de la gonorrhée; l'art de régler la force des injections suivant les circonstances particulières à chaque cas qui se présente, distingue essentiellement le vrai praticien.

Deux circonstances sur-tout exigent une attention particulière dans l'usage des injections; savoir, la manière de les faire, et leur fréquence.

On peut les faire avec un petit sachet de résine élastique, adapté à un tube, ou avec une petite seringue ordinaire. Quel que soit l'instrument que l'on adopte, il faut que le tube soit parfaitement lisse, d'une forme conique, qu'il n'ait pas plus d'un pouce de long, et que l'extrémité du cône ait suffisamment d'épaisseur pour qu'il ne pénètre pas plus de trois lignes du tube dans l'urèthre.

Le sachet, ou la seringue, étant rempli de la liqueur que l'on veut injecter, le malade s'assied, sans quitter son caleçon, sur le côté d'une chaise, de manière que le périnée ne se trouve pas comprimé; il introduit le tube, bien huilé, dans l'urèthre, aussi avant qu'il doit aller, avec la main droite, tandis qu'avec la gauche il tient la verge, et la ramène en avant sur le tube; il pousse alors l'injection assez fortement pour la faire pénétrer jusqu'à l'endroit le plus éloigné de l'urèthre qui est affecté, en prenant garde cependant d'exciter de la douleur.

Très-peu de force suffit quand la source de l'écoulement est vers l'extrémité de la verge; quand, au contraire, la partie supérieure de l'urèthre est affectée, il faut pousser l'injection
avec

avec une certaine fermeté, autrement elle ne parviendrait pas jusqu'au siège du mal, et on n'en tireroit aucun avantage. On commencera donc d'abord par s'assurer de quelle partie de l'urèthre vient l'écoulement; on y parviendra facilement de la manière que nous avons indiquée plus haut.

Quelques médecins veulent que l'on évite de faire pénétrer les injections au-delà du siège du mal, dans la crainte qu'une portion du virus, entraînée avec le liquide, ne porte la contagion sur des parties qui auroient pu en être à l'abri. Le malade comprimera, pour cet effet, la partie de l'urèthre où il se propose de porter l'injection, avec le doigt du milieu de la main gauche, tandis qu'il tiendra de l'autre main la seringue, ou le tube élastique dont il se servira pour faire l'injection. Il n'y a pas de nécessité de porter les injections plus loin que le siège du mal; aucune raison n'exige néanmoins que l'on prenne tant de soin pour éviter que cela n'arrive. Il ne paroît pas que jamais la contagion se soit ainsi communiquée d'une partie de l'urèthre à l'autre; au moins je n'en ai vu aucun exemple, quoique j'aie rarement insisté sur la nécessité de prendre cette précaution: elle n'est donc d'aucune utilité, et elle rend toujours l'injection plus difficile à faire à une profondeur convenable: il n'est pas possible que le malade comprime la partie supérieure de l'urèthre, et dirige en même temps la seringue avec toute la précision qu'il faudroit.

Le point le plus important, à l'égard des injections, est d'en déterminer le nombre nécessaire dans un temps donné; il ne suffit pas de connoître une composition capable de procurer la guérison, il faut de plus s'en servir aussi fré-

quemment que la nature du mal l'exige. On recommande communément au malade de faire deux ou trois injections par jour ; cela peut, avec le temps, remplir l'objet qu'on se propose quand l'injection est suffisamment forte. Néanmoins je suis parfaitement convaincu, par la grande attention que j'ai apportée à cet objet, que la guérison seroit beaucoup plus prompte si on réitéroit plus fréquemment les injections. J'en fais faire sept, huit ou dix par jour, au lieu de deux ou trois, et la cure est souvent accomplie dans autant de jours qu'il faut de semaines en suivant la méthode ordinaire.

Rien ne peut réparer le tort que l'on fait au malade dans le traitement de la gonorrhée, quand on néglige ce point, tant il est important. On pourra même se convaincre que c'est communément en grande partie à cette circonstance que l'on doit attribuer le défaut de succès, qui est un des principaux reproches que l'on fasse aux injections. On les réitérera donc aussi souvent que je viens de le recommander, jusqu'à ce que l'écoulement diminue ou s'arrête, car alors les injections deviennent inutiles ; mais tant que l'écoulement continue avec la même force, plus on applique fréquemment le remède sur les parties dont il tire son origine, plus on le fait disparaître promptement.

Lorsque l'on a cessé les injections, que l'écoulement même est entièrement dissipé, et que l'on a lieu de se croire guéri, la gonorrhée reparoît souvent avec autant de force que la première fois, si le malade s'est livré avec excès au vin, ou a fait de violens exercices du corps. Il faut, dans ces circonstances, recommencer les injections, les réitérer aussi fréquemment

qu'avant, et avoir soin de ne les abandonner que quelque temps après que l'écoulement aura disparu de nouveau.

Les retours fréquens de l'écoulement sont sujets à relâcher et à affoiblir tellement les parties, qu'il résulte enfin de cette seule cause une nouvelle maladie, qui constitue une variété connue sous le nom de *suintement*. Cette variété exige néanmoins des remèdes d'un genre différent : nous en parlerons dans un autre chapitre.

L'on pourra me reprocher d'avoir passé légèrement sur tous les autres remèdes recommandés dans la gonorrhée ; mais je l'ai fait à dessein, parce que je suis parfaitement convaincu de l'inutilité de tous ceux que l'on n'applique pas immédiatement sur l'urèthre, et j'ai remarqué que les injections convenablement administrées, réussissoient dans tous les cas où l'on pouvoit compter sur quelque remède pour obtenir la guérison.

J'ai observé plus haut que quand la douleur et l'inflammation étoient fort vives, on pouvoit tirer quelque avantage de la saignée et du régime antiphlogistique suivi avec exactitude. Je crois néanmoins devoir ajouter que ces moyens sont rarement nécessaires. Il est bon que les malades attaqués de gonorrhée, vivent de manière à empêcher les symptômes inflammatoires de s'aggraver ; mais on ne doit pas les astreindre à un régime aussi sévère qu'on le recommandoit autrefois dans de semblables cas ; on courroit risque, par une abstinence trop rigide, d'engendrer le relâchement ou la foiblesse.

Il est sur-tout essentiel que le malade évite tout commerce avec les femmes, et les exer-

cices violens, comme de marcher beaucoup et de monter à cheval; ces exercices affectent sur-tout les parties intéressées dans cette maladie.

Quand on ne fait pas d'injections dans la gonorrhée, soit qu'on abandonne la maladie à la nature, ou qu'on la traite par les adoucissans et les purgatifs, on observe communément un amendement régulier dans l'écoulement. La matière, qui étoit d'abord ténue et verdâtre, ou même d'une couleur rouge et teinte de sang, prend plus de consistance, devient gluante, visqueuse, et d'une couleur blanche ou jaune; mais cela n'arrive guère quand on emploie les injections; elles interrompent cette marche de la nature, et souvent la guérison a lieu sans que l'on ait apperçu aucun changement dans la couleur ou la consistance de l'écoulement.

Je n'ai pas parlé ici particulièrement, comme on auroit pu s'y attendre, de quelques symptômes qui s'observent quelquefois dans chaque degré de la gonorrhée, tels que la cordée et l'écoulement de sang de l'urèthre. Ces symptômes sont accompagnés de circonstances qui exigent un traitement particulier nullement applicable à la gonorrhée ordinaire, et tous sont fort importans; ce qui m'a déterminé à réserver à chacun une section séparée. Je passe en conséquence au second degré de la maladie.

ADDITION DU TRADUCTEUR

A LA SECTION IV.

Sur l'usage des Injections.

LES injections sont très-pernicieuses ou très-utiles dans la gonorrhée, selon les circonstances dans lesquelles on les administre. On ne peut que louer l'exactitude et la précision avec lesquelles Bell détermine les cas particuliers qui exigent de recourir à ce moyen. Ceux même qui se sont le plus élevés contre les injections, les ont jugées nécessaires dans le premier degré de la maladie. Ainsi Van-Swieten les recommande toutes les fois que le siège de la gonorrhée n'est pas éloigné de l'orifice de l'urèthre (1). L'on pourroit peut-être reprocher à notre auteur d'en avoir trop restreint l'usage; mais on court toujours les plus grands risques quand on les admet indistinctement dans toutes les espèces de gonorrhées qui ne sont pas accompagnées de symptômes de siphilis confirmée, comme l'a fait récemment Swediaur, sans distinguer le degré de la maladie. On ne peut qu'être étonné de la manière vague dont il indique les moyens de guérir la gonorrhée. « Quand, dit-il, la maladie

(1) Sollicita et frequens ablutio et mundatio imprimis utilia sunt, imo *necessaria* in illa gonorrhœæ specie ubi sanies, pressa glande, per ejus substantiam quasi exsudat, et sub præputio colligitur; uti etiam quando gonorrhœæ sedes non multum distat ab orificio urethræ. Van-Swieten, *Comm. in Boerhaav. Aphor. t. v, p. 476.*

» est purement locale , on peut la guérir , soit
» par des applications topiques astringentes ,
» soit par des remèdes internes , corroborans ou
» balsamiques , soit enfin par la réunion de ces
» deux moyens (1) ». Il fait ensuite l'énumération de ces remèdes , entre lesquels se trouvent des injections extrêmement âcres et irritantes , telles que la dissolution saturée d'oxide de cuivre dans l'ammoniaque , et la solution de muriate de mercure oxigéné. Il finit par dire que « chacun de ces remèdes , séparément ou combiné avec d'autres , peut être utile dans certaines circonstances (2) ». Il néglige l'objet essentiel , qui étoit de déterminer ces circonstances. Le lecteur , après l'avoir lu , se trouve fort embarrassé sur le parti qu'il doit prendre. Il est aujourd'hui démontré que ces remèdes sont toujours très-dangereux dans les gonorrhées , tant récentes qu'invétérées , qui sont dues à l'état inflammatoire , ou à l'engorgement des glandes de Cowper ou de la prostate. Il y a par conséquent quantité de cas où l'on doit s'en abstenir , car ces causes sont très-fréquentes.

Le même auteur (3) reproche à J. Hunter de recommander divers remèdes en vrai empirique : il regarde la confusion qui règne dans la pratique de médecine , comme l'effet de la disposition assez commune aux gens de l'art , de tirer des conclusions générales de quelques faits particuliers , souvent mal déterminés. Cette observation est on ne peut plus juste ; mais il est aisé de juger , par ce que je viens de rapporter , qu'il s'en faut bien que Swediaur ait évité une

(1) Tom. 1, p. 98. (2) L. c. p. 99. (3) L. c. p. 60.

pareille confusion, comme il l'avoit promis. On rencontre fréquemment ce défaut dans son ouvrage; il est même, dans quelques cas, évidemment en contradiction avec lui-même. Ainsi il s'élève, page 80, contre les gens de l'art qui, « sur-tout en France, s'imaginent que la gonorrhée ne peut guérir sans mercure ». Il recommande de ne jamais recourir à ce moyen dans aucun cas sans une nécessité absolue, en raison des suites fâcheuses qui peuvent en résulter même pour le reste de la vie. A la page 109, il semble avoir oublié cette sage maxime; il met au premier rang les préparations mercurielles entre les remèdes internes qu'il adopte dans les gonorrhées. Il dit vaguement, sans entrer dans aucun détail sur la situation du malade, « avoir » vu dernièrement une blénorrhée rebelle à tous les remèdes, guérir par un cours mercuriel complet ». N'est-ce pas là tirer une conclusion générale d'un fait particulier mal déterminé?

Si le malade dont parle Swediaur a eu le bonheur de guérir de la gonorrhée, ne doit-on pas attribuer sa guérison à la nature, au régime, ou enfin à quelque autre cause, plutôt qu'à l'administration du mercure? Ne voit-on pas tous les jours les gonorrhées résister à ce remède, quoiqu'employé à plusieurs reprises à grandes doses, avec toutes les précautions possibles? souvent même il augmente l'écoulement; les uns en conséquence l'ont employé dans l'idée seule qu'il favorisoit l'expulsion du virus; les autres se sont décidés à traiter les gonorrhées sans mercure, et ils ont réussi (1).

(1) Voyez *Medic. observ. and inquiries*, vol. II, p. 483.

Sydenham avoit déjà observé que la salivation mercurielle, qui d'ailleurs surpasse tous les autres remèdes quand il s'agit de détruire l'affection siphilitique la plus invétérée, n'avoit aucun effet sur la gonorrhée, quand les deux maladies se trouvoient réunies (1). Comment peut-on opposer une observation isolée, à tant d'autres faites avec le plus grand soin par les hommes les plus célèbres?

S E C T I O N V.

Du second degré de la Maladie.

QUAND la maladie est à ce degré, tous les symptômes sont plus violens que dans le premier; l'ardeur d'urine est beaucoup plus vive; tout le corps de la verge devient sensible et même douloureux; et le malade ressent, tout le long du canal, comme une corde qui le tourmente extrêmement: il sort une matière d'un vert sale, ou fortement teinte de sang, et communément très-fétide. On découvre, en examinant sa source, qu'elle vient des parties les plus éloignées de l'urèthre, en général du milieu à-peu-près du périnée; le malade se plaint, quand on comprime cet endroit, d'y ressentir une douleur vive, et on y apperçoit souvent une ou plusieurs petites tumeurs: ces tumeurs indi-

(1) Observandum est quod, licet salivatio remedia alia qualiacumque ea fuerint, in extirpanda lue confirmata longe exsuperet, gonorrhœam tamen cum lue concurrentem, neutiquam valet sanare; nec sistetur illa, hac jam penitus devicta. *Vid.* Sydenham, epist. respons. II, p. 432. Lips. 1695.

quent que l'inflammation s'est étendue jusqu'aux glandes de Cowper.

Les symptômes particuliers au premier degré de la gonorrhée, quoiqu'en général très-distinctement marqués, s'aggravent souvent, et se terminent par l'un des autres degrés de la maladie, sur-tout par celui dont il s'agit. Cela arrive quand l'inflammation s'étend le long de l'urèthre par l'acrimonie extraordinaire de la matière morbifique, ou par d'autres causes, telles que les erreurs commises dans le régime, l'usage imprudent des injections irritantes ou fort astringentes, ou même le tempérament du malade; car il se rencontre des individus naturellement plus disposés que d'autres à être affectés par les causes capables d'exciter l'inflammation.

La première et la dernière de ces causes, ou même toutes les deux réunies, me paroissent produire plus fréquemment cet effet; car ce second degré de la maladie s'établit en général presque dès le jour même que commence l'écoulement. On ne peut douter que le libertinage et la débauche, et dans quelques cas l'usage immodéré des injections astringentes, ne déterminent ce second degré, ainsi que le troisième et le quatrième. Les gens de l'art en ont tous les jours la preuve. Si l'on n'évite, avec la plus grande sévérité, ces excès dans toutes les gonorrhées, ils peuvent devenir la source d'une des plus déplorables infirmités qui affligent l'espèce humaine. Je suis néanmoins convaincu, d'après ce que je viens de dire, que la maladie parvient souvent à ses degrés les plus fâcheux, telle tentative que le malade ou le chirurgien fassent pour les prévenir.

Il faut apporter la plus grande attention à distinguer ces deux degrés de la gonorrhée ; leur traitement diffère essentiellement. Dans le premier degré , l'écoulement prend communément sa source à un pouce et demi de l'extrémité de la verge : quand le mal ne s'étend pas plus loin dans le canal , quelque vive que soit quelquefois l'ardeur d'urine , jamais la douleur produite par l'inflammation , n'est aussi forte que dans le second degré. Dans ce dernier cas , tout le corps de la verge est , comme nous venons de l'observer , sensible et douloureux ; la cordée tourmente extrêmement ; on découvre au périnée une ou plusieurs inégalités que la compression rend douloureuses. Dans le premier degré , au contraire , la cordée est fort modérée ; le malade souffre peu tant qu'il n'urine pas , et on n'apperçoit ni duretés ni inégalités au périnée.

Il est à propos d'observer qu'à ce second degré même de la maladie , on n'apperçoit pas toujours d'abord ces tumeurs glanduleuses du périnée ; néanmoins on les découvre aisément , même dès leur commencement , en comprimant la partie avec les doigts ; et dans les temps plus avancés de la maladie , elles deviennent sensibles à la vue et au toucher. Quand la douleur cordée est vive , sur-tout quand elle gagne le long du périnée , toute la verge se durcit et se tend ; mais cette dureté est fort différente de l'affection glanduleuse dont je veux parler : l'une est une tumeur étendue , qui occupe la verge en entier ou en grande partie ; elle n'est point fixe ou permanente , et elle paroît dépendre d'une irritabilité morbifique des muscles de la verge , qui y détermine facilement des contractions violentes et inégales. Les autres tumeurs

sont d'abord petites, circonscrites, douloureuses au toucher; elles ne s'élèvent et ne disparaissent que lentement, et sont plus ou moins durables, suivant la violence des symptômes dont elles dépendent.

Ces tumeurs surviennent, comme je l'ai déjà observé, quand l'inflammation se propage le long des conduits excréteurs des glandes de Cowper, qui se terminent dans l'urèthre, et gagne les glandes mêmes.

Cette inflammation est fort sujette, quand elle est très-forte, à se terminer par la suppuration, de même que les autres inflammations; il faut ne rien négliger pour prévenir cette terminaison; la suppuration de ces glandes est généralement suivie des accidens les plus fâcheux: si, dès que le pus est formé, on ne lui ouvre pas sur-le-champ une issue à l'extérieur, l'abcès perce communément dans l'urèthre, et produit des écoulemens qui ne cessent quelquefois qu'avec la vie du malade.

Il faut donc, dès que l'on apperçoit des indices de ce second degré de la gonorrhée, tout tenter pour dissiper ou modérer l'inflammation; commencer, si le malade est pléthorique, par faire une très-forte saignée avec la lancette, et appliquer dix à douze sang-sues sur l'endroit douloureux (1). Mais quelle que soit la constitu-

(1) C'est parce qu'on néglige communément la saignée dans ce degré de la gonorrhée, qu'il a souvent des suites très-fâcheuses, contre lesquelles toutes les ressources de l'art sont impuissantes: il est très-important, dans les cas de ce genre, de saisir le moment favorable pour agir; chaque instant de retard diminue l'espoir du succès. *Note de l'éditeur.*

tion, on ne doit jamais négliger l'application des sang-sues; il faut même les réitérer plus ou moins suivant leurs effets, et suivant le degré de l'inflammation et de la tumeur; appliquer sur la partie affectée des cataplasmes chargés d'extract de saturne, entretenir la liberté du ventre par de doux laxatifs, prescrire enfin un régime sévère et rafraîchissant.

Quand l'écoulement a été supprimé par la violence de l'inflammation, ou par l'usage imprudent des injections astringentes, il est fort avantageux de tenter de le rappeler: il faut néanmoins ne pas employer, pour remplir cette indication, des moyens irritans, tels que les bougies et les injections stimulantes, comme l'ont recommandé quelques auteurs; mais on peut injecter de temps en temps, sans danger, de l'huile tiède et d'autres émolliens, tels que les décoctions tièdes de graine de lin et de guimauve.

Quoique l'expérience nous apprenne qu'il est très-dangereux d'introduire directement les stimulans dans l'urèthre, il est certain qu'on peut les appliquer avec sécurité et avantage sur la peau. Ainsi, dans plusieurs cas où la saignée et les autres remèdes indiqués plus haut, n'avoient point modéré la tumeur, j'ai couvert avec succès les parties affectées d'un vésicatoire: on peut recourir à ce moyen le lendemain même de l'application des sang-sues, en prenant la précaution de mettre sur leurs morsures un peu de taffetas d'Angleterre. Le vésicatoire doit s'étendre sur tout le périnée.

Les remèdes que nous avons recommandés dissipent en général l'inflammation, quand on les administre à propos et d'une manière conve-

nable ; si l'on ne pouvoit néanmoins empêcher les tumeurs d'augmenter jusqu'au point de menacer de la suppuration, il faudroit, pour aider, autant qu'on le pourra, la nature, appliquer fréquemment et hardiment des fomentations et des cataplasmes émolliens, et donner une issue au pus aussi-tôt qu'on s'apercevra de la fluctuation, en faisant une ouverture dans toute l'étendue de la tumeur. On produit ainsi un ulcère difficile à guérir ; néanmoins on obtient enfin la guérison lorsque la constitution est saine : je ne connois pas d'ailleurs de moyen plus propre d'empêcher le pus de se faire jour dans l'urèthre.

Lorsque malheureusement le pus, accumulé dans une ou plusieurs de ces glandes, s'ouvre ainsi un passage dans l'urèthre, on ne retire presque aucun avantage des remèdes. Les injections sont, comme nous l'avons remarqué dans la dernière section, plus nuisibles qu'utiles ; il n'est pas possible qu'elles pénètrent dans la cavité de la glande, le seul endroit où elles pourroient être avantageuses ; elles suspendent le libre écoulement de la matière, si desirable dans tout abcès ; et à chaque fois que cette matière a été ainsi accumulée et retenue, elle sort en plus grande quantité qu'avant.

Le malade et le médecin attribuent souvent cet accident à l'injection, et n'en soupçonnent pas la cause : on varie en conséquence les remèdes à l'infini ; tous produisent à-peu-près le même effet ; ainsi le malade, après avoir été tourmenté pendant long-temps, n'apperçoit aucune amélioration dans son état.

Quelques médecins ont recommandé dans ce cas d'administrer le mercure, et sur-tout les

frictions avec l'onguent mercuriel sur le périnée ; j'ai vu tenter souvent cette méthode de la manière la plus complète , jamais il n'en est résulté aucun avantage. Elle n'est pas plus utile dans les ulcères qui succèdent aux abcès du périnée produits par la gonorrhée. On prescrit communément le mercure , dans l'idée que ces abcès ne diffèrent point par leur nature , de ceux qu'engendrent les bubons siphilitiques. J'ai souvent été témoin des tentatives que l'on a faites avec ce remède , tant pour guérir ces ulcères que pour résoudre les tumeurs des glandes qui avoient précédé ; je n'en ai jamais vu résulter aucun avantage sensible.

Il n'y a pas autre chose à faire , dans toutes ces circonstances , que recommander au malade de vivre de la manière la plus propre à fortifier son tempérament ; il faut qu'il se nourrisse bien ; le bain froid , sur-tout de mer , est quelquefois utile ; le quinquina , donné à forte dose , est avantageux dans quelques cas.

Les injections ne conviennent dans aucun période de ce degré de la gonorrhée ; je soupçonne même que plusieurs médecins n'en ont conçu des idées défavorables , que parce qu'on les a employées indistinctement dans tous les degrés de la maladie. L'on vient de voir qu'on ne peut pas compter sur les injections dès que la suppuration est établie , et on reconnoîtra , pour peu qu'on y fasse attention , qu'on doit s'en abstenir pendant l'état inflammatoire. Tant que les parties sont enflammées , il vaut mieux essayer d'exciter l'écoulement , que de tenter de le dissiper ; c'est le plus sûr moyen de modérer tous les symptômes. J'ai souvent observé que tout ce qui arrêtoit l'écoulement , rendoit ces symp-

tômes beaucoup plus graves : il est donc à propos de recommander à ceux qui commencent à exercer la profession , de bien se garder de recourir aux injections dans tous les périodes de ce degré de la gonorrhée ; quoiqu'elles soient , comme nous l'avons vu , l'unique moyen sur lequel on puisse compter dans le premier degré de la maladie , dans celui dont il s'agit , elles seroient évidemment dangereuses pour le malade , et pourroient par conséquent nuire à la réputation de ceux qui les prescriroient.

Ces parties sont non-seulement sujettes aux abcès glanduleux dont nous venons de parler ; mais il se forme encore souvent , à ce degré de la maladie , des congestions purulentes dans le tissu cellulaire du périnée , dans les corps caverneux de la verge , et dans le tissu spongieux de l'urèthre. Mais le traitement qu'on doit suivre dans ces cas est tellement conforme à celui que nous avons indiqué pour les autres amas purulents , que je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit sur ce sujet. Pour éviter , autant qu'il est possible , le danger qui pourroit résulter de l'ouverture de ces abcès dans l'urèthre , il faut faire une large incision dans toute l'étendue de la tumeur , afin de donner issue au pus , dès qu'on aperçoit qu'il est complètement formé.

Le pus ainsi accumulé dans les glandes de Cowper , ou dans les parties molles contiguës , se fraie quelquefois des ouvertures externes en même temps qu'il s'établit une communication dans l'urèthre ; l'urine sort alors par la plaie , et forme une autre maladie , connue sous le nom de Sinus , ou de Fistule au périnée. Cette fistule doit être traitée de même que celles qui surviennent dans toute autre partie : Après avoir

ouvert l'abcès d'une extrémité à l'autre, on élargit l'ouverture de l'urèthre, et quand le malade est d'ailleurs d'une bonne constitution, on obtient en général la guérison, en tâchant d'obtenir d'abord la cicatrise du fond de l'ulcère, comme il est d'usage (1).

Mais si ce moyen réussit, lorsque la matière s'est déjà naturellement ouvert un passage, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, on pourra demander pourquoi l'on n'imité pas ce procédé de la nature, lorsque l'abcès s'est ouvert uniquement dans l'urèthre; pourquoi on ne fait pas alors l'incision sur l'anus même, et pourquoi on ne tente pas d'obtenir la guérison de la manière que j'ai déjà indiquée.

Lorsque l'ouverture de l'urèthre est de nature à laisser passer l'urine par l'abcès, on doit sans doute adopter la méthode dont il s'agit; c'est la seule sur laquelle on puisse compter, et le malade est condamné à rester dans un état de douleur et de souffrance, tant que cette communication subsiste. Néanmoins, tant que les tégumens externes sont intacts, tant que l'urine ne pénètre pas dans l'abcès, et que la douleur qui en résulte, est légère, on ne doit faire aucune tentative de ce genre. Quelque disgracieux que soit l'écoulement de pus par l'urèthre, et quelle que puisse être sa durée, il vaut mieux que le malade se résigne à supporter cet inconvénient, que de courir les risques de former à tout hasard une ouverture au périnée qui est toujours longue et douloureuse, avec quelque jugement qu'on dirige le traitement.

(1) Voyez le Cours complet de Chirurgie, ch. xv.

S E C T I O N V I .

Du troisième degré de la Gonorrhée virulente.

QUAND la gonorrhée est à ce degré, le malade se plaint non-seulement d'ardeurs d'urine et des autres symptômes ordinaires à ce genre de maladie, il ressent de plus, dans la partie supérieure du périnée, une douleur fixe et vive, accompagnée d'un sentiment de plénitude et d'une tension de toutes les parties contigues jusqu'à l'anus. Les envies d'uriner sont plus fréquentes que dans les deux degrés précédens; l'urine sort communément avec beaucoup de douleur et de peine, souvent même goutte à goutte. Le tenesme, ou des envies douloureuses et fréquentes d'aller à la garde-robe, se réunit assez communément aux autres symptômes, et augmente extrêmement dans certains cas les tourmens du malade.

Dans le commencement même de la maladie, les douleurs qu'excitent les urines en sortant sont quelquefois si vives, qu'elles produisent de la chaleur et d'autres symptômes fébriles; j'ai même vu, dans les périodes plus avancées, la fièvre s'accroître au point de donner beaucoup d'inquiétude. Dans quelques cas, la gonorrhée parvient à ce degré, parce que l'inflammation, qui étoit d'abord bornée à l'extrémité de la verge, comme on l'a vu dans le premier degré, s'étend lentement et peu à peu en arrière: néanmoins cet accident survient en général tout-à-coup par l'usage imprudent des injections astringentes, par les excès que le malade a commis

dans sa manière de vivre, ou à la suite des violens exercices à pied ou à cheval.

En examinant les parties affectées, la verge paroît en général presque aussi sensible et aussi irritable que dans le second degré de la maladie; mais, de plus, on ne peut comprimer les environs du rectum sans produire un sentiment douloureux, que le malade n'éprouve jamais dans aucun des deux états que nous avons décrits; et en introduisant le doigt dans l'anus, on trouve la prostate extraordinairement gonflée, et tellement irritée qu'elle supporte à peine le toucher.

Ce degré de la gonorrhée excite un mal-aise extrême dès l'instant même qu'il commence; l'envie d'uriner revient communément au bout de peu de minutes; mais lorsque la maladie est ancienne, la prostate qui environne en grande partie l'urèthre, ou qui plutôt paroît en quelque sorte former le passage de l'urine dans cet endroit, se gonfle souvent au point de gêner l'écoulement des urines presque aussi complètement que si l'urèthre étoit totalement bouché. Les praticiens peu versés dans cette branche de l'art de guérir, sont sujets à confondre cette affection avec des resserremens du canal; ils perdent en conséquence beaucoup de temps avant d'employer les remèdes convenables, et les tentatives qu'ils font pour détruire les prétendus resserremens, n'ont que trop souvent des suites fâcheuses. Il arrive fréquemment que la suppression d'urine, produite par cette cause, ne permet d'employer ni bougie ni cathéter; car la glande se gonfle, dans certains cas, au point d'effacer presque entièrement le passage; d'autres fois le gonflement porte sur un seul côté, et le conduit est absolument repoussé du

côté opposé ; ces circonstances rendent l'introduction de la bougie impraticable , ou au moins difficile et incertaine.

On ne tire d'avantage essentiel des secours de l'art , que quand cette affection commence ; dans ses degrés les plus avancés elle excite les tourmens les plus insupportables ; il faut donc, dès qu'on en apperçoit les premiers signes , recourir aux remèdes les plus efficaces.

La saignée pratiquée de bonne heure , est le remède dont j'ai retiré les avantages les plus évidens ; il faut la conseiller dès que la douleur commence , ne point s'effrayer de la foiblesse ou de la délicatesse du tempérament. Les personnes foibles exigent sans doute plus de ménagement que les pléthoriques ; mais quelle que soit la foiblesse , on doit toujours tirer une quantité de sang proportionnée aux forces , d'abord par la lancette , ensuite par les sang-sues appliquées sur les parties affectées. Je crois la saignée aussi nécessaire ici que dans la pleurésie : si on ne peut guère l'omettre dans la dernière, sans le plus grand danger pour la vie du malade , on l'expose , dans ce degré de la gonorrhée , à traîner le reste de ses jours une existence malheureuse et privée de tout agrément : on ne doit donc jamais négliger la saignée.

Je ne parle avec cette assurance que parce que j'ai vu les accidens les plus fâcheux , résulter de l'omission de ce remède dans différens cas , tandis que d'autres du même genre ont eu une terminaison heureuse en tirant du sang hardiment. Ce n'est néanmoins que dans les premiers degrés de la maladie, quand on apperçoit sur-tout les premiers symptômes d'inflammation, que la saignée est avantageuse ; car lorsque le gonflement et l'inflammation de la prostate

sont considérables, il n'y a plus d'espoir d'obtenir la guérison par ce remède ni par tout autre. Cette glande diminue quelquefois après être restée long-temps gonflée, en suivant uniquement un régime convenable, et sans que nous puissions en rendre raison, ou l'attribuer aux remèdes qu'on a employés.

Les vésicatoires ne soulagent pas ici autant qu'on l'observe quelquefois dans les tumeurs des glandes de Cowper; mais j'ai dans différens cas tiré quelque avantage des cautères profonds: je ne crois pas qu'on ait jamais obtenu aucune guérison parfaite par un remède quelconque, lorsque la prostate étoit fort dure et fort grosse; mais je puis assurer qu'entre les moyens que j'ai mis en usage contre cette maladie terrible et très-opiniâtre, aucun ne m'a paru plus utile qu'un cautère placé au périnée de chaque côté du raphé, et ces cautères sont communément d'autant plus utiles que le pois qu'on y introduit pénètre plus avant.

L'opium donné par la bouche, ou en lavement, est toujours le moyen le plus certain de dissiper la douleur et de diminuer l'irritation; mais ses avantages sont plus sensibles, lorsqu'on l'administre en lavement, probablement parce qu'on le met alors plus directement en contact avec les parties affectées, et il paroît mieux réussir à petites doses fréquemment réitérées, qu'à fortes doses données en une seule fois. Trente gouttes de laudanum, mêlées avec deux onces d'empois délayées dans suffisante quantité d'eau, et injectées doucement dans le rectum, soulagent en général à l'instant même, et on ne doit pas augmenter cette dose tant qu'elle est efficace.

Les narcotiques ainsi administrés diminuent l'irritabilité des voies urinaires, et soulagent

infiniment en dissipant le ténésme insupportable, qui tourmente souvent les malades.

Je n'ai pas parlé jusqu'ici des injections qu'on emploie fréquemment dans ce degré de la gonorrhée, ainsi que dans les autres, pour arrêter l'écoulement, parce que je ne crois pas qu'on doive adopter cette pratique. J'ai remarqué que dans le second degré de la gonorrhée, il valoit mieux favoriser l'écoulement que de l'arrêter : on doit à plus forte raison se conduire de même dans celui-ci ; car tous ses symptômes s'aggravent constamment lorsque l'écoulement est supprimé, et on observe souvent le contraire quand on parvient à le rappeler. Il faut, pour remplir cette indication, préférer, comme je l'ai observé dans la dernière section, les injections émollientes tièdes, à celles qui stimulent et causent de la douleur. Je sais qu'on prescrit souvent les dernières dans cette vue, mais je les ai toujours vu produire beaucoup de mal, quoiqu'administrées avec les plus grandes précautions. On a même souvent observé que cette pratique déterminoit ce degré de la maladie ; je suis en conséquence convaincu qu'on doit absolument la proscrire. On ne doit jamais employer non plus, par la même raison, les bougies dans ce degré de la gonorrhée (1).

Les injections émollientes ont non-seulement l'avantage d'exciter un écoulement plus abondant, elles modèrent en outre l'irritabilité des

(1) Je prouverai que l'auteur a tort de rejeter les bougies dans les cas dont il s'agit. Elles sont l'unique moyen de procurer un soulagement durable, et de prévenir les effets terribles qui résultent, à la longue, de la difficulté que les urines éprouvent à franchir l'obstacle que leur oppose la prostate engorgée. *Note du traducteur.*

parties, et diminuent ainsi la douleur ; mais ces effets sont beaucoup plus puissans quand on unit les émolliens aux narcotiques. Les infusions des têtes de pavots et de racine de guimauve sont particulièrement propres à remplir cette indication. Les cataplasmes tièdes, appliqués sur le fondement et le périnée, sont également utiles ; l'on tire aussi quelque avantage des fomentations tièdes ; j'ai vu le bain chaud beaucoup soulager.

Tous ces remèdes n'agissent à la vérité que comme palliatifs ; néanmoins il est rare, quand on y insiste un temps convenable, qu'ils ne modèrent pas les tourmens excessifs qu'éprouve le malade ; et pendant qu'on se conduit ainsi, la nature, aidée d'un régime convenable, peut enfin avec le temps dissiper la douleur ; au moins cela m'est arrivé plusieurs fois lorsque cette glande n'étoit pas encore fort engorgée ; mais je le répète, cet avantage a été plus souvent l'effet de l'attention sévère qu'on a apportée au régime que des médicamens. L'on a constamment observé que tout ce qui augmente la chaleur du corps, tels que les exercices violens, ou les nourritures et les boissons échauffantes, étoit nuisible dans ce degré de la gonorrhée : il faut donc éviter toutes les causes de ce genre, sur-tout de marcher beaucoup, et de monter fréquemment à cheval ; s'abstenir des grands repas servis entièrement au gras, particulièrement de ceux dans lesquels on fait des excès de vin et de liqueurs fortes ; vivre presque uniquement de lait et de végétaux, et ne permettre absolument que ce qu'il faut de nourriture animale pour soutenir les forces à un degré très-modéré.

On recommandera de faire habituellement

usage de boissons propres à émousser l'acrimonie des urines , et à défendre les parties qu'elle traverse ; telles que l'infusion de graine de lin et de guimauve , les émulsions faites avec les amandes et la dissolution de gomme arabique dans l'eau.

J'ai annoncé que j'avois peu de confiance dans les remèdes recommandés pour résoudre les tumeurs de la prostate , lorsqu'elle avoit malheureusement acquis un volume considérable : les égards dûs à l'opinion des autres , m'obligent néanmoins d'indiquer en peu de mots les médicaments que l'on a employés pour prévenir cette maladie , afin que l'on puisse juger des raisons qui m'ont déterminé à penser différemment.

Quand les autres remèdes ne réussissent pas , quelquefois même avant de les avoir convenablement essayés , l'on est dans l'usage de recommander le mercure ; mais j'ai de fortes raisons de croire que si ce remède n'est pas toujours nuisible , il l'est au moins très-souvent.

Dès que j'ai commencé à pratiquer , j'ai eu de fréquentes occasions d'observer cette maladie ; les entretiens que j'avois eus avec différens praticiens , m'ayant convaincu que l'on devoit essentiellement compter sur le mercure , j'en fis hardiment usage pendant plusieurs années ; mais je suis obligé d'avouer que je n'en ai jamais vu résulter aucun avantage , et que dans quelques cas même cette pratique a été évidemment nuisible.

Le mercure n'a jamais diminué réellement la tumeur ; il a augmenté la sensibilité du système , quoique prescrit à petites doses et avec toutes les précautions possibles ; les parties affectées sont communément devenues plus dou-

loureuses qu'elles ne l'étoient : d'où il paroît que le mercure est un remède inutile et même dangereux dans les engorgemens de la prostate ; c'est pourquoi j'ai aujourd'hui absolument renoncé à en faire usage dans ces cas.

L'on a aussi fort vanté la ciguë contre ces sortes de tumeurs ; je ne puis assurer qu'elle ait jamais été d'aucune utilité , quoique j'en aie fait les essais les plus complets. La maladie a paru céder dans quelques-uns de ces essais , mais toujours au bout d'un temps fort long , et cela n'est pas arrivé plus fréquemment que quand on n'avoit pas employé ce remède. Néanmoins , comme on peut , en usant des précautions convenables , le donner sans danger lorsque les autres moyens ne réussissent pas , il peut être à propos , lorsque l'on juge nécessaire de faire encore quelques tentatives , d'essayer de nouveau ce remède avant de porter un jugement décisif.

Les avantages sensibles que j'ai retirés de la décoction de racine de mézéréon dans les tumeurs des autres parties , m'ont déterminé à la prescrire dans les engorgemens de la prostate. Elle a paru être quelquefois utile , néanmoins elle ne l'a jamais été assez sensiblement pour me mettre à même d'en parler avec certitude. Elle semble quelquefois acquérir plus d'activité étant unie à la salsepareille (1). Le mucilage contenu dans cette racine émousse son acrimonie , la rend plus agréable au palais , et moins rebu- tante pour l'estomac.

L'eau de mer est un des remèdes que l'on a le plus fréquemment employés contre les tumeurs de la prostate ; on l'a prescrite en bain et

(1) Voyez l'Appendix , n°. 45.

en boisson ; elle est certainement utile dans les cas de complication écrouelleuse ; jamais elle ne dissipe promptement la tumeur , mais elle paroît fortifier la constitution , et rendre le gonflement moins permanent qu'il ne l'est communément quand on n'a pas recours à ce moyen. Il ne faut pas cependant oublier que les purgatifs actifs sont très-nuisibles dans tous les degrés de la gonorrhée , sur-tout lorsque la prostate ou la vessie sont affectées. L'irritation excitée par ces remèdes augmente l'écoulement , et rend en même temps les envies d'uriner beaucoup plus fréquentes et plus douloureuses ; on ne doit en conséquence , quand on donne l'eau de mer , n'en prescrire que la quantité convenable pour qu'elle agisse comme un très-doux laxatif.

Le gonflement de la prostate ne se termine pas par la suppuration , comme il arrive fréquemment aux autres tumeurs glanduleuses de l'urèthre. Les glandes de Cowper , ou les autres petites glandes de l'urèthre suppurent , ou se guérissent par la résolution quand elles ont été affectées d'inflammation : cela est extrêmement rare dans les affections semblables de la prostate. Lorsque la tumeur a résisté aux saignées faites à temps , ou qu'elle ne s'est pas affaissée ensuite insensiblement , elle reste à-peu-près au même degré de grosseur et de dureté , ou elle augmente et durcit jusqu'à ce qu'elle se termine en un véritable squirrhe fort volumineux.

Lorsque la maladie est à ce degré , l'écoulement est communément séreux et âcre ; les parties contigues de l'urèthre sont en général plus ou moins affectées , et fournissent , conjointement avec la prostate , une grande quantité de

matière, qui constitue, comme nous le verrons par la suite; une des variétés les plus rebelles de suintement habituel.

Souvent le passage de l'urine est, comme nous l'avons déjà remarqué, fort obstrué dès le commencement de cette affection de la prostate; mais dans ses degrés plus avancés, l'obstruction augmente au point de boucher entièrement le passage, et de rendre quelquefois l'introduction de la bougie ou de l'algalie impossible. On a prétendu que les parois de la glande, en se gonflant, contractoient alors une adhérence mutuelle (mais je n'en ai jamais vu d'exemple), ou que le passage se resserroit, parce que ces mêmes parois se gonfloient inégalement. Dans le cas où le passage est ainsi totalement obstrué, il ne reste d'autre ressource, pour donner un écoulement aux urines, que la ponction à la vessie. On peut la pratiquer au-dessus du pubis, ou introduire un trois-quarts dans la vessie par le rectum, ou le pousser de bas en haut sur le côté de la glande malade (1). Il faut cependant remarquer que toutes les fois que la prostate est extrêmement volumineuse, on ne peut tenter l'opération avec le trois-quarts, ni au périnée, ni au rectum. Il est alors indispensable de la pratiquer au-dessus du pubis.

Toutes les ressources de l'art, dans ces circonstances, se bornent à conserver un passage à l'urine, en laissant une canule dans l'ouverture que l'on a faite, et à mettre, autant qu'il est possible, le malade à l'abri des douleurs, en lui faisant prendre des doses d'opium proportionnées aux tourmens qu'il éprouve.

(1) Voyez le Cours complet de Chirurgie, ch. XIII.

OBSERVATIONS DU TRADUCTEUR

sur les engorgemens de la Prostate.

CEUX qui se sont particulièrement occupés des affections de ce genre, ne sont pas d'accord sur la méthode curative. Les uns, tels que notre auteur, ne veulent pas qu'on ait jamais recours aux bougies ni aux sondes ; d'autres regardent au contraire ce moyen comme le seul capable de détruire l'obstacle qui s'oppose au libre écoulement des urines, et de procurer la guérison. Une longue expérience m'a convaincu que la marche indiquée par ces derniers étoit réellement la seule utile. Néanmoins pour mettre à même de juger la question, j'ai cru convenable d'exposer d'abord les effets que produit à la longue, non-seulement sur la vessie et les parties voisines, mais même sur toute l'économie animale, tout embarras rebelle de l'urèthre, et d'indiquer ensuite les moyens curatifs qui ont été employés avec le plus de succès de temps immémorial. Animé par le desir de procurer au moins quelque soulagement à ceux qui sont tourmentés par ce fléau terrible, j'ai rassemblé ici les observations les plus propres à faire mieux connoître la nature de la maladie ; je ne désespère pas trouver des lecteurs qui, soutenus par le même desir, excuseront mes longueurs, en faveur de l'importance de l'objet dont ils s'agit.

La vessie jouit, dans l'état de santé, d'une force expulsive, proportionnée à la résistance que le canal de l'urèthre oppose naturellement à la sortie des urines ; ces deux organes sont ainsi, comme l'observe Hunter, dans un juste

équilibre ; ils se contractent et se relâchent alternativement , à-peu-près comme deux muscles antagonistes. L'urine , accumulée dans la vessie , la stimule et y excite à l'instant des contractions qui déterminent le relâchement de l'urèthre. Dès que la vessie cesse d'agir , l'urèthre se resserre jusqu'à ce que l'urine accumulée de nouveau puisse , par son volume , ou même quelquefois par son acrimonie , stimuler suffisamment la vessie pour renouveler son action.

Toute cause , telle que l'engorgement de la prostate , capable de resserrer le canal de l'urèthre , et de l'empêcher de se relâcher pour livrer passage à l'urine à l'instant que la vessie commence à agir , altère la correspondance qui doit exister entre ces deux organes. Ce n'est alors qu'après des efforts violens et redoublés , que la vessie parvient à vaincre la résistance qu'oppose l'urèthre à la sortie des urines. Au bout d'un certain temps , son irritabilité est singulièrement augmentée ; elle réagit avec une telle force , que la colonne de liquide enflamme les parties contre lesquelles elle est poussée , y détermine la génération de nouveaux organes sécréteurs , qui fournissent une quantité plus ou moins considérable de matière muqueuse.

Quand l'obstacle est léger , la contraction de la vessie est bientôt suivie du relâchement de l'urèthre ; les urines coulent avec des efforts modérés , et n'excitent que peu de douleurs : dans le cas contraire , la violence des contractions de la vessie est proportionnée au degré de résistance qu'oppose l'urèthre ; ses membranes ne réagissant pas avec assez de force pour chasser l'urine ; les muscles voisins , ainsi que ceux de l'abdomen et des organes de la respiration ,

viennent au secours de la vessie ; toutes les parties intéressées sont affectées de douleurs plus ou moins vives ; néanmoins, comme tout effort violent ne peut être de longue durée, les urines ne sortent que goutte à goutte, souvent même le canal se contracte de nouveau avant qu'elles soient entièrement évacuées, et lorsque la maladie est ancienne la suppression est totale, ou il ne s'échappe que la quantité d'urine absolument nécessaire pour détruire l'irritation causée par l'extrême plénitude de la vessie ; c'est pourquoi les accidens reviennent au bout de peu de temps ; le malade urine presque à toutes les heures, et il est sujet à un suintement continuuel entre les intervalles que laisse l'envie d'uriner. La sensibilité de la vessie augmente à mesure que la maladie fait des progrès ; lorsqu'elle est au dernier degré, la moindre goutte d'urine excite les douleurs les plus vives, et sort à l'instant qu'elle est apportée par les uretères.

Long-temps avant que le mal soit parvenu à ce période, les douleurs et l'état de foiblesse se communiquent par sympathie aux reins, au canal intestinal, à l'estomac, et enfin à toute l'économie animale ; le malade est sujet à de vives coliques dont le siège est principalement un peu au-dessus du pubis ; ces coliques viennent tout-à-coup dans le temps que l'on s'y attend le moins ; leurs périodes sont d'abord fort éloignées, mais à la longue elles se rapprochent, elles sont souvent accompagnées d'accès de fièvre précédés de frissons.

Il est aisé de reconnoître la source de tous ces symptômes, en faisant attention au sentiment de pesanteur que l'engorgement de la prostate produit sur le rectum, à la difficulté

que les urines éprouvent à sortir, à leur couleur brune plus ou moins foncée, à l'odeur fétide qu'elles exhalent, et sur-tout à la quantité et à la nature de la matière qu'elles déposent. Les efforts violens que fait la vessie pour chasser les urines quand l'urèthre est obstrué, produisent à-peu-près les mêmes effets sur la membrane interne de ce viscère, que le calcul ou tout autre corps étranger. L'inflammation y détermine, comme nous l'avons vu, une sécrétion particulière; c'est pourquoi les urines déposent une matière visqueuse, blanchâtre, plus ou moins fétide, qui a la consistance du miel : à mesure que la maladie fait des progrès, la quantité et la fétidité de cette matière augmentent; elle devient jaunâtre, grisâtre, cendrée, sanguinolente, puriforme; elle est brune ou même noire lorsque l'inflammation a détruit le tissu cellulaire de la vessie, et que la gangrène est à craindre.

Cette matière forme souvent le quart ou le cinquième du volume des urines. On doit toujours la considérer comme l'effet de quelque embarras de l'urèthre ou d'un vice local : ce n'est pas, comme on l'a prétendu, une humeur particulière qui s'est portée sur la vessie; sa nature et sa quantité varient en proportion du degré d'irritation. Les boissons rafraîchissantes, prises en grande quantité, l'abstinence des alimens irritans, le repos, les bains, et tous les moyens capables de modérer l'inflammation, suffisent, quand la maladie est récente, pour diminuer ou faire disparaître cette matière; les purgatifs drastiques, les substances balsamiques, les injections irritantes, les exercices violens, produisent des effets contraires.

L'affection que les modernes ont décrite sous le nom de Catarrhe de la vessie, est réellement produite, comme l'a observé William Darwin, par une cause du même genre, c'est-à-dire par un engorgement de la prostate; la dysurie, le sentiment de pesanteur sur le rectum, et les autres symptômes particuliers à cette affection, prouvent que la vessie est alors irritée et enflammée par les efforts réitérés qu'elle a faits, souvent pendant plusieurs années, pour expulser les urines. Il est étonnant que Chopart et la plupart des modernes qui se sont particulièrement occupés des maladies des voies urinaires, aient pris pour une évacuation critique, l'humeur muqueuse qui constitue cette affection. Il est impossible, d'après les détails même qu'en donne le dernier auteur que nous venons de citer, de ne pas en reconnoître la vraie cause. Il dit, page 102, tom. II de son *Traité des Maladies des Voies urinaires*, avoir trouvé dans les malades dont il donne l'histoire, la prostate plus grosse qu'elle ne l'est ordinairement, et l'anus bordé d'hémorroïdes; ces causes suffisoient pour irriter la vessie, et déterminer une sécrétion plus ou moins considérable de matière muqueuse, sans recourir, comme il le fait, à une humeur dartreuse fixée sur la vessie : d'après cette idée, il a adopté un traitement absolument opposé aux indications qui se présentoient à remplir.

Les gonorrhées fréquentes et rebelles, dépendent communément des embarras de la prostate; ces embarras sont souvent entretenus et même déterminés par l'affection hémorroïdale, d'où il est aisé de voir que dans tous les cas de ce genre, on doit particulièrement comp-

ter, pour obtenir la guérison, sur l'application des sang-sues et le régime antiphlogistique; éviter la constipation, et toutes les causes capables de gêner l'action des vaisseaux sanguins absorbans des environs de l'anús : faute de prendre ces précautions, l'engorgement de la prostate et l'irritabilité de la vessie augmentent, les gonorrhées dégénèrent en une dysurie, accompagnée d'un dépôt muqueux dans les urines; l'affection de la vessie se communique peu à peu aux parties voisines, elle est suivie des désordres les plus fâcheux, et le malade périt, après avoir souffert, la plus grande partie de sa vie, des tourmens affreux. On en trouve quantité d'exemples dans les auteurs: Chopart, pag. 104, tom. II du livre cité, en rapporte un remarquable. Un homme qui avoit été sujet à plusieurs gonorrhées, rendoit des urines chargées d'une si grande quantité de matière muqueuse, qu'elles bouchoient de temps en temps entièrement le col de la vessie; l'urine, après avoir commencé à couler, s'arrêtoit tout-à-coup; il sortoit de l'urèthre, après de grands efforts, des flocons d'une matière gluante, puis il s'écouloit un peu d'urine; mais la vessie restoit alors trop pleine pour que le malade en fût soulagé. On étoit obligé de recourir à la sonde, et de faire des injections pour délayer la mucosité et l'aider à sortir. Cet homme vécut ainsi six ans; trois mois avant sa mort, la fièvre devint presque continue, les jambes s'enflèrent; il s'y manifesta des taches gangreneuses et des ulcères putrides; la mucosité des urines étoit purulente. A l'ouverture du cadavre, on a trouvé dans la vessie une grande quantité d'urine fétide et de mucus purulent; ses parois étoient fort épaissies; en les comprimant,

comprimant , il en suintoit une humeur à-peu-près semblable à la mucosité épanchée dans la cavité de ce viscère. La prostate avoit le double de son volume ordinaire ; elle étoit mollassse et rougeâtre ; d'où l'on ne peut douter que l'engorgement de cette glande fut la cause immédiate de tous les accidens qu'éprouva le malade.

L'auteur même , après avoir considéré le catarre de la vessie comme maladie idiopathique , convient que cette affection peut dépendre d'un corps étranger , et qu'il suffit d'enlever ce corps pour obtenir la guérison ; la vessie n'étant plus irritée , cesse de fournir la mucosité. Il falloit donc , dans l'exemple cité , songer à modérer l'irritation de la vessie , plutôt que de prescrire la thériaque , le quinquina et les autres stimulans , pour soutenir , comme le prétend l'auteur , pag. 115 , les forces digestives. On ne pouvoit employer plus à contre - temps des remèdes d'ailleurs très-efficaces. Le plus difficile dans l'art de guérir , est de bien connoître la nature de la maladie , pour saisir l'indication convenable.

Les diverses affections de l'estomac , et des premières voies que l'on observe fréquemment lorsque le canal de l'urèthre est obstrué , sont des effets de la sympathie qui existe entre la vessie et les viscères de l'abdomen. Les fautes commises dans le régime , les variations subites de l'atmosphère , les exercices rudes , sur-tout celui du cheval , long-temps continué , et les marches forcées , les affections même de l'ame , suffisent communément pour aggraver l'engorgement de la prostate , et produire à l'instant des changemens étonnans dans tout le système : tantôt les malades se plaignent de pesanteur de

l'estomac, de dégoûts et de nausées, la digestion se fait très-difficilement; d'autres fois il survient un tremblement suivi de chaleur, et de tous les symptômes qui caractérisent un véritable accès de fièvre intermittente.

Le célèbre Hunter même s'est laissé tromper par les apparences de cette fièvre symphatique; il l'a prise pour une vraie fièvre intermittente. Il observe, part. III, chap. VIII de son *Traité des Maladies vénériennes*, qu'un malade dont la prostate étoit engorgée, avoit eu pendant quelque temps des accès de fièvre intermittente, d'abord fort irréguliers, mais qui observèrent ensuite plus de régularité. La bougie, dit-il, étoit dans l'urèthre quand un de ces accès survint; elle occasionna une douleur si vive au malade qu'il fut obligé de la retirer, et il se sentit sur-le-champ soulagé; il lui sembloit que la bougie forçoit le passage, et il ne l'en dégagea qu'avec difficulté. Ces circonstances démontrent suffisamment que l'irritation causée par la bougie, étoit la cause de la fièvre: néanmoins l'auteur pense que, dans ce cas, l'accès de fièvre a produit sur l'urèthre un resserrement semblable à celui qui s'observe sur la peau au commencement des fièvres intermittentes. Il est difficile d'expliquer, en adoptant cette idée, comment la bougie a pu passer avec plus d'aisance en lui donnant une courbure convenable; cette courbure ne pouvoit, en empêchant l'extrémité de la bougie de heurter contre l'obstacle, que diminuer l'irritation, et non pas la constriction du canal. Les bougies que l'auteur a employées étant, à ce qu'il paroît, du genre de celles de Daran, devoient, en raison des matières qui entrent dans leur composition, vive-

ment irriter la vessie , et produire facilement de semblables accidens : mais j'ai vu quantité de malades chez lesquels la moindre irritation de la prostate , produite par des causes externes , a déterminé des accès de fièvre absolument semblables à ceux des fièvres intermittentes. J'en donnerai deux exemples à la suite de cette dissertation , qui ne laisseront aucun doute sur ces effets sympathiques de l'inflammation de la prostate. Je me contenterai d'observer ici que l'accès revient souvent avec une certaine régularité de deux jours l'un ; néanmoins il laisse communément quatre ou cinq jours d'intervalle. La fièvre quintane dont parlent les auteurs , étoit certainement due à une cause de ce genre , ou à quelqu'affection des viscères du bas-ventre. A mesure que la maladie s'aggrave , les accès se rapprochent , le pouls est d'abord serré , vif , précipité et irrégulier ; peu après il se développe ; la langue devient aride , la peau brûlante , et la fièvre prend tous les caractères d'une vraie fièvre inflammatoire. Tous ces accidens cèdent pour quelque temps aux saignées , tant générales que locales , aux boissons délayantes prises en grande quantité , et à un régime sévère ; mais souvent la nourriture ordinaire , l'usage sur-tout de la viande , rappellent sur-le-champ les difficultés d'uriner et la fièvre. Le quinquina , la camomille romaine , tous les toniques enfin sont suivis d'inconvéniens très-graves.

J'ai cru devoir relever ici cette erreur de Hunter , parce que la confiance aveugle que l'on accorde communément aux hommes qui ont joui de quelque célébrité , rend toujours leurs erreurs très-dangereuses. J'ajouterai , par la même raison , que j'ai vu souvent le célèbre

Desault même , attribuer à des embarras des premières voies , des affections de l'estomac , qui étoient l'effet de l'irritation de la prostate aggravée par un mauvais régime , ou par l'introduction de la sonde. On en trouve plusieurs exemples dans son journal ; je me bornerai à en citer deux. Pierre-Noël Gisors , dont il est question tom. iv , p. 186 et suivantes , eut , à la suite de plusieurs gonorrhées et de pissemens de sang , une suppression d'urine ; on reconnut à l'introduction de la sonde , que l'urèthre étoit rempli de callosités. Desault seul , en se servant d'une sonde de moyenne grosseur et à une seule courbure , qu'il conduisit dans la vraie direction de l'urèthre , parvint , en faisant quelques mouvemens de rotation , à surmonter deux résistances principales , l'une vers la racine de la verge , l'autre vers la portion membraneuse du canal , et pénétra dans la vessie.

Les urines évacuées , à cette sonde qui étoit très-serrée dans le canal , on en substitua une en S , qu'on ne put faire pénétrer qu'en employant une certaine force vers le bulbe.

Le malade fut peu incommodé de cette sonde ; les duretés qui occupoient presque toute l'étendue du canal diminuèrent promptement : le onzième jour on substitua à la sonde d'argent une sonde de gomme élastique de moyenne grosseur , que l'on introduisit assez facilement à l'aide d'un stylet de fer.

Cette sonde augmenta l'irritation que la première avoit produite dans l'intérieur du canal , et trois jours après il s'y fit une suppuration qui devint bientôt abondante ; cependant le malade n'en étoit pas incommodé , et n'éprouvoit même presque pas de gêne en marchant. On ôtoit la

sonde tous les six jours pour la nettoyer, et on la remplaçoit ensuite sans difficulté.

Le vingtième jour, les duretés qui existoient à la racine de la verge et à l'extérieur du canal devinrent plus considérables; au bout de quelques heures il se forma une tumeur à la racine de la verge, et un engorgement inflammatoire aux bourses.

Cagnion, qui rapporte cette observation, dit :
 « L'on ne put attribuer cet accident à la réten-
 » tion des urines dans la vessie, ni à leur pas-
 » sage par le canal autour de la sonde; car cette
 » dernière les laissoit couler facilement, sans
 » même que la vessie fût obligée de se contrac-
 » ter; mais le malade avoit dans ce moment un
 » commencement d'embarras dans les premières
 » voies, ce qui obligea à le tenir à un régime
 » plus exact ».

On ne voit pas trop ce que l'auteur entend ici par *l'embarras des premières voies*; il suffit de faire attention aux accidens qui survinrent, pour se convaincre que l'affection de l'estomac étoit l'effet de l'irritation de la vessie et des parties contigues. Quantité d'exemples, et la suite sur-tout de cette observation, prouvent que les urines peuvent passer facilement par la sonde, et la vessie cependant ne pas se vider entièrement. Cette dernière fait des efforts continuels pour expulser la sonde, et on est obligé de prendre des précautions pour la retenir. On ne doit pas conclure de ce que les urines ne coulent pas autour de la sonde, qu'elles ne heurtent point contre les parois de l'urèthre qui se trouvent au-dessous de l'obstacle. Bien plus, si l'on fait attention aux progrès rapides que fait dans quelques cas la maladie lorsque l'on est parvenu

à introduire la sonde jusque dans la vessie, on ne peut douter que l'irritation est augmentée. Le tissu cellulaire des parties contigues est consumé et détruit en peu de temps par l'urine, et il se forme des dépôts urineux très-fâcheux : ces dépôts ne sont pas toujours précédés de douleurs fort vives ; l'habitude de souffrir a rendu le malade presque insensible à ce genre d'irritation, ou la vessie elle-même a perdu à la longue une partie de sa sensibilité ; néanmoins les efforts violens qu'elle fait pour se contracter, se reconnoissent à la sympathie qu'elle exerce sur le canal intestinal, et l'estomac sur-tout. — Il est essentiel, quand le mal est fort ancien, d'introduire la bougie de loin en loin, et de ne la laisser que le temps nécessaire pour vider la vessie, jusqu'à ce que les parties soient en quelque sorte accoutumées à ce genre d'irritation, ou plutôt jusqu'à ce que l'état inflammatoire soit dissipé ; alors on peut laisser, sans beaucoup d'inconvénient, les bougies plusieurs jours de suite ; mais il est prudent d'en interrompre l'usage à proportion que le passage devient plus libre. C'est faute de faire attention à ces circonstances, que plusieurs auteurs célèbres ne veulent pas que l'on ait jamais recours à la sonde dans les embarras de la prostate.

On ne peut douter, d'après la suite de l'observation dont il s'agit, que la présence de la sonde a augmenté l'irritation, et déterminé de nouveaux accidens. « Les cataplasmes émol-
» liens, appliqués sur les parties engorgées, di-
» minuèrent la douleur ainsi que le volume du
» scrotum : il n'en fut pas de même de la tumeur
» de la racine de la verge ; il se fit une crevasse
» au canal, à l'endroit de l'obstacle ; *le séjour*

» *de quelques gouttes d'urine* y détermina la formation d'un dépôt; la tumeur augmenta, et quatre jours après la fluctuation devint très-sensible, la peau rouge et déjà amincie.

» Le lendemain M. Desault y pratiqua une ouverture qui commençoit au côté gauche de la verge, à un pouce de sa racine, se continuoît jusqu'à la racine même, au niveau de la partie antérieure des bourses; cette ouverture donna issue à un mélange de pus et d'urine. On mit un peu de charpie entre les bords de cette plaie pour en retarder la réunion, et l'on continua l'application du cataplasme, que l'on renouveloit deux fois le jour.

» La plaie se dégorgea, ses bords amincis et presque désorganisés se détruisirent, et, le huitième jour de cette ouverture, quoiqu'il passât de temps en temps quelques gouttes d'urine, on voyoit vers l'angle inférieur un commencement de cicatrice.

» L'engorgement des bourses, qui avoit d'abord diminué, étoit resté depuis plusieurs jours dans le même état; mais le dix-septième de sa formation, il devint beaucoup plus considérable, et bientôt on sentit une fluctuation profonde au côté droit. La formation de ce dépôt, qu'on pouvoit attribuer à l'infiltration de quelques gouttes d'urine, n'avoit pas empêché la plaie de la racine de la verge de se cicatriser presque entièrement. Il ne resta bientôt qu'une petite ouverture près de l'angle supérieur; mais cette ouverture étoit fistuleuse, environnée de beaucoup de duretés, et se continuoît intérieurement jusqu'à la crevasse du canal, qui existoit encore, *et laissoit sortir des urines en assez grande quantité,*

» quoique la sonde fût assez grosse pour leur
» donner une issue prompte et facile.

» Toutes les précautions que l'on put prendre ,
» n'empêchèrent pas une petite portion des uri-
» nes qui passoient par la crevasse , de s'infiltrer
» dans le tissu cellulaire des bourses ; il s'y
» forma successivement des duretés , puis des
» dépôts qui , sans avoir rien de dangereux , re-
» tardèrent considérablement la guérison.

» Enfin le cent dix-huitième jour du traitement ,
» la fistule étoit beaucoup plus étroite ; l'on y
» sentoit à peine quelques duretés ; les urines n'y
» passoient que rarement , et à des distances de
» plus en plus éloignées. En comprimant la ra-
» cine de la verge , on n'appercevoit qu'un léger
» suintement ; il fallut cependant attendre cin-
» quante jours la fonte totale des duretés , et la
» guérison complète de l'ouverture fistuleuse.
» Ce fut alors seulement que l'on cessa de faire
» usage de la sonde , que l'existence de la fis-
» tule n'avoit pas permis de retirer , dès que le
» canal eut repris son calibre et sa souplesse
» naturelle ».

La guérison de ce malade n'a été aussi longue qu'en raison de l'irritation continuelle entretenue par la présence de la sonde ; la fistule n'étoit pas un motif suffisant pour laisser la sonde dans la vessie un temps aussi considérable , dès que la liberté du canal étoit rétablie. Bell observe , avec beaucoup de jugement , que dans les cas de fistule au périnée , on doit retirer la sonde après avoir ouvert tous les sinus (1). Toutes les réflexions qu'il fait à ce sujet , sont applicables

(1) Voyez le Traité complet de Chirurgie , tom. II , p. 128.

ici. « La guérison, dit-il, dépend en grande
» partie du soin que l'on apporte aux panse-
» mens; s'ils sont mal faits, tout ce qui a pré-
» cédé n'est d'aucune utilité.

» L'on sera peut-être étonné que je n'ai pas
» indiqué la bougie ni le cathéter comme une
» partie nécessaire du traitement après l'opéra-
» tion. L'on recommande communément, dans
» tous les cas de cette nature, de tenir conti-
» nuellement une bougie dans le canal depuis
» l'instant de l'opération....

» L'on croit que la bougie empêche l'urèthre
» de se rétrécir, et l'urine de passer par la plaie
» pendant le cours du traitement; cette pra-
» tique est fondée sur des motifs plausibles; on
» l'a en conséquence très-généralement adop-
» tée. J'avoue même qu'entraîné par l'exemple,
» je l'ai suivie; mais je ne crois pas en avoir re-
» tiré aucun avantage; il me semble même qu'il
» en est fréquemment résulté beaucoup de mal.
» Les bougies tiennent toujours l'urèthre trop
» dilaté, pour que l'ulcère puisse aisément se
» guérir.... Quand on les laisse long-temps dans
» la vessie, elles excitent presque toujours de
» la douleur, de l'inflammation, et du gonfle-
» ment vers le col de la vessie.

» Il suffit d'essayer la méthode contraire,
» pour reconnoître que les bougies ne sont pas
» nécessaires pour la guérison de la plaie qui
» reste à l'urèthre après l'opération de la fistule
» au périnée. Cette plaie se guérit en général
» plus aisément sans bougie ni cathéter, que
» quand on les emploie. Ces instrumens, loin
» d'accélérer la cicatrice, la retardent toujours;
» ils détruisent fréquemment les adhérences
» auxquelles la nature, abandonnée à elle-

» même , étoit sur le point de donner le degré
» convenable de solidité.

» Cela est , je le répète , très-essentiel , et
» mérite la plus grande attention de la part des
» chirurgiens. L'usage des bougies est aujourd'hui
» d'hui si universel dans tous les cas de ce
» genre , que l'on a presque toujours recours à
» ce moyen , lorsqu'on entreprend la guérison
» d'une fistule au périnée : néanmoins , d'après
» une grande expérience dans cette branche de
» la chirurgie , je suis parfaitement convaincu
» que l'on obtiendrait un bien plus grand nombre
» de guérisons , si l'on abandonnoit entièrement
» les bougies.

» Les bougies sont , comme nous l'avons déjà
» dit , presque l'unique remède sur lequel on
» puisse compter lorsque l'urèthre est obstrué ;
» mais , autant que j'ai pu l'observer , elles cessent
» d'être utiles dès que les obstructions sont
» dissipées.

» Les partisans des bougies et du cathéter ,
» prétendent qu'en laissant passer l'urine par la
» plaie , on retarde au moins beaucoup la guérison ,
» si on ne l'arrête pas entièrement. Je répondrai
» que l'on n'a pas remarqué après l'opération de la lithotomie ,
» que la guérison fût retardée , quoique l'urine humecte
» dans tous les temps la plaie , et qu'elle y passe continuellement
» les premiers jours qui suivent l'opération. Je ne déterminerai pas ici
» de quelle manière cela arrive ; il me suffit qu'aucun praticien
» ne puisse nier le fait. Je puis assurer , par l'expérience que j'ai
» sur ces objets , que les plaies des autres parties de l'urèthre
» n'exigent pas plus le cathéter , que celles que l'on coupe dans la lithotomie : tout lithotomiste

» même se moqueroit de quiconque lui propo-
» seroit de laisser le cathéter dans la vessie ,
» pour empêcher les urines de passer par la
» plaie.

» Lorsqu'à la suite de la lithotomie , la plaie
» en se cicatrisant a resserré l'urèthre , ce qui
» est rare , les bougies peuvent être utiles ,
» quand les parties sont parfaitement réunies
» pour détruire le rétrécissement. Elles sont en-
» core avantageuses , quand des rétrécissemens
» ou des adhérences survenus dans l'urèthre
» pendant le cours du traitement , obligeant
» l'urine de passer par la plaie , forment un obs-
» tacle à la guérison : excepté ces cas , aucun
» chirurgien expérimenté ne se sert des bou-
» gies , que quand quelque'embarras de l'urè-
» thre les rend indispensables : on doit se con-
» duire de même quand on a ouvert quelque
» dépôt au périnée ».

L'on pourroit objecter que les bougies de gomme élastique , en raison de leur souplesse , ne sont pas sujettes aux mêmes inconvéniens que celles dont Bell a fait usage , et qu'on peut hardiment les laisser dans la vessie plusieurs jours de suite. Mais l'observation que nous venons de citer , d'après le journal de Desault , prouve le contraire. Après avoir franchi les obstacles avec la sonde d'argent , celle de gomme élastique , qu'on lui substitua , a augmenté l'irritation et la phlogose , que la première avoit produite dans le canal ; elle a enfin déterminé des dépôts urineux qui ont prolongé cent soixante-huit jours une maladie qui , selon toute apparence , auroit guéri en beaucoup moins de temps , si on n'avoit pas laissé la sonde dans la vessie pendant tout le cours du traitement.

Cette observation est suivie d'une autre, qui confirme ce que nous venons de dire.

« Charles Michel eut, à l'âge de quarante
» ans, une gonorrhée virulente, qui disparut
» peu à peu après six semaines de traitement....
» Il resta cependant, le long de l'urèthre, quel-
» ques cuissous d'abord assez légères, qui aug-
» mentèrent insensiblement pendant près d'un
» an, et devinrent enfin très-vives. L'écoule-
» ment ne se renouvela point; mais le malade
» remarqua bientôt qu'il lui falloit plus de temps
» et plus d'efforts qu'à l'ordinaire pour vider la
» vessie, et que la grosseur du jet des urines
» avoit diminué. Ce nouveau symptôme l'in-
» quiéta d'autant moins, que le jet des urines
» lui parut à-peu-près le même pendant un long
» espace de temps. Il diminuoit en effet très-
» lentement, et la difficulté d'uriner n'augmen-
» tant que dans la même proportion, le malade
» s'y accoutumoit peu à peu.

» Michel n'urina long-temps que par un filet
» assez mince; les urines ne tombèrent enfin que
» goutte à goutte, quelquefois par regorgement
» et involontairement, mais le plus souvent à
» l'aide d'une violente contraction des muscles
» du bas-ventre, accompagnée de douleurs fort
» vives. La rétention complète arriva enfin, et
» le malade n'avoit pas rendu une goutte d'urine
» depuis plus de vingt-quatre heures, lorsqu'il
» se présenta à l'Hôtel-Dieu, le 26 novembre
» 1790, à l'âge de cinquante-six ans, et seize
» ans après la gonorrhée qui avoit été l'origine
» de sa maladie. Il souffroit des douleurs extrê-
» mes; la tumeur formée par la vessie au-dessus
» du pubis, sembloit-occuper une grande partie
» de la cavité abdominale.

» Il étoit instant d'évacuer les urines ;
 » M. Desault employa à cet effet une sonde
 » d'argent à une seule courbure et d'une gros-
 » seur moyenne , avec laquelle il parcourut assez
 » facilement un tiers de l'urèthre ; il rencontra
 » alors une résistance qu'il ne put surmonter
 » que par une forte pression ; le canal étoit en-
 » suite fort rétréci jusqu'à sa portion membra-
 » neuse , où l'on trouva un nouvel obstacle
 » beaucoup plus difficile à vaincre que le pre-
 » mier. L'algalie pénétra cependant , à l'aide
 » d'une forte pression et de mouvemens de ro-
 » tation ou de *vrille* , et donna issue à plus de
 » trois livres d'urine : on la retint en place , en
 » la fixant à une ceinture au moyen d'un ruban ,
 » et l'on recommanda au malade *de la débou-*
 » *cher toutes les heures , afin de ne pas laisser*
 » *amasser beaucoup d'urine dans la vessie , af-*
 » *foiblie par une longue distension.*

» Cet homme supporta assez facilement la
 » présence de l'algalie.... Le quatrième jour elle
 » étoit déjà assez libre pour qu'on pût la rem-
 » placer par une sonde en S , que l'on passa sans
 » difficulté , et que l'on ôta seulement cinq jours
 » après , pour y substituer une sonde de gomme
 » élastique de moyenne grosseur. Celle-ci fut
 » introduite à l'aide d'un stylet de fer , et fixée
 » ensuite à la racine du gland avec des fils de
 » coton , que l'on eut soin de changer tous les
 » jours. Le malade put alors se lever et marcher
 » sans difficulté ; la suppuration s'établit dans le
 » canal , qui devint plus libre de jour en jour par
 » la fonte des callosités ; de sorte que l'on put
 » bientôt placer une très-grosse sonde.

» Les choses en étoient là lorsque cet homme ,
 » naturellement mélancolique , accoutumé d'ail-

» leurs à une vie fort active.... tomba dans un
 » découragement et un affaissement tel qu'il ne
 » quittoit plus le lit , à moins qu'on ne lui fît une
 » espèce de violence. Cet état étoit *l'annonce et*
 » *peut-être déjà l'effet d'un embarras des pre-*
 » *mières voies* , qui se manifesta le vingt-unième
 » jour du traitement, par le *dégoût , les nau-*
 » *sées , l'amertume de la bouche et la fièvre.*

» *Ces symptômes indiquoient la nécessité des*
 » *évacuans auxquels on eut recours , et qui pa-*
 » *rurent débarrasser les premières voies.*

» Mais le soir même, un engorgement se ma-
 » nifesta au scrotum; les duretés du canal se
 » gonflèrent; une tumeur parut au périnée à
 » l'endroit de l'obstacle, comme dans le cas
 » précédent; on employa les émolliens à l'exté-
 » rieur; le scrotum se dégorgea; mais la tumeur
 » du périnée fit des progrès, présenta peu de
 » jours après de la fluctuation, et ayant été ou-
 » verte, donna issue à un mélange de pus et
 » d'urine. Cette circonstance annonçoit *une cre-*
 » *vasse* au canal, qui en effet avoit eu lieu un
 » peu avant l'obstacle : il s'ensuivit une fistule
 » qui offrit presque les mêmes phénomènes que
 » celle de l'observation précédente, qu'on traita
 » de même, et qui, à quelques jours près de
 » différence dans l'époque de la guérison, eut
 » les mêmes résultats ». Voyez *Journal de Chi-*
rurgie de Desault, tom. IV, p. 190 et suiv.

Les malades qui font l'objet de ces deux ob-
 servations, ont donc été six mois à guérir. La
 conformité des accidens survenus pendant le
 cours d'un traitement aussi long chez les deux
 individus, ne permet pas de douter que ces ac-
 cidens ont été en partie causés par une seule et
 même cause, c'est-à-dire par la présence con-

tinuelle de la sonde dans la vessie. Si, comme Desault même l'a remarqué, la quantité d'urine accumulée dans cet organe en une heure de temps, peut être nuisible, la sonde doit, à plus forte raison, produire des effets non moins funestes, sur des parties déjà fort irritées et enflammées, avec lesquelles on la laisse ainsi plusieurs jours de suite en contact. N'est-il pas très-ordinaire de voir, même lorsque le conduit de l'urèthre est d'ailleurs sain, les bougies produire, au bout de quelques heures, une sécrétion considérable de mucus, et déterminer des fluxions fâcheuses sur le testicule et le scrotum, sans néanmoins exciter de vives douleurs?

C'est à tort que l'auteur avance que, dans les cas dont il s'agit, *la vessie est affoiblie par une longue distension* : si cela étoit, elle seroit insensible et sans action; il pourroit en conséquence s'y accumuler plusieurs livres d'urine sans exciter de douleur, comme on l'observe dans le cas de paralysie de ce viscère : mais le contraire arrive; une médiocre quantité de liquide accumulé dans la vessie lorsque la prostate est engorgée, excite des douleurs vives fort sensibles dans les parties éloignées, telles que l'extrémité de l'urèthre, le scrotum, &c. sans que la vessie elle-même paroisse jouir d'une grande sensibilité. Ainsi dans les vives inflammations du poulmon, les malades ont rapporté souvent leurs douleurs à la pleuvre, quoiqu'on ne l'ait pas trouvée enflammée à l'ouverture des cadavres.

J'ai vu plusieurs malades qui n'ont pu souffrir long-temps ni sonde ni bougie dans la vessie, guérir avec la plus grande facilité de dépôts urinaires que l'on avoit été obligé d'ouvrir. L'on

trouve dans les anciens auteurs quantité d'observations, qui prouvent que ces sortes de dépôts guérissent beaucoup plus promptement et presque sans aucun accident, lorsque l'on n'étoit pas dans l'usage de laisser la sonde dans la vessie, dès que l'abcès étoit ouvert, et la liberté du canal rétablie. Je me contenterai de citer l'exemple suivant, tiré d'Hildan (1).

Un homme eut, à la suite d'une gonorrhée, une tumeur dans l'urèthre, laquelle s'étendoit jusqu'au vérumontanum, qui étoit dur au tact. Mayerne, premier médecin de Jacques I, roi d'Angleterre, ayant considéré cette tumeur comme une carnosité, tenta de la détruire par des légers cathérétiques, unis aux adoucissans pour modérer l'irritation produite par le cathérétique. Il parvint avec le temps à rendre le passage de la semence et des urines parfaitement libre; mais soupçonnant néanmoins qu'il restoit encore dans le canal un ulcère oblong qu'il n'avoit pu cicatriser, il abandonna le reste du traitement à Hildan. Le malade, de retour chez lui, se plaignoit encore d'ardeurs et de rétention d'urine : les émulsions, les lavemens, les bougies le soulagèrent un peu; mais bientôt il ressentit du côté gauche du périnée une douleur pungitive qui, sans être fort aigue, étoit continuelle : ayant commis ensuite quelques erreurs dans le régime, et beaucoup marché, contre son usage, les accidens s'aggravèrent, ses urines devinrent d'une fétidité extraordinaire, et il y apperçut un dépôt d'une matière

(1) *Voyez* Hildani oper. omn. cent. v, obs. 64, p. 454 et seq.

visqueuse, semblable au frai de grenouilles. La saignée, les émulsions, &c. modérèrent le mal; le petit-lait sur-tout, bu en grande quantité avec du sucre, produisit un grand soulagement: mais cette trêve fut de peu de durée; il survint une fièvre continue très-forte, accompagnée de rétention d'urine, de syncopes fréquentes, de nausées, de dégoûts, et de tous les symptômes qui indiquent une mort prochaine. Il parut au périnée une tumeur inflammatoire de la grosseur d'un œuf d'oie, avec une douleur pungitive des plus vives; le scrotum et la verge étoient tuméfiés et durs.

Il se forma un abcès au milieu du périnée, qui s'ouvrit; il en sortit une grande quantité de pus d'une fétidité plus insupportable que celle qu'exhale un cadavre en putréfaction: tout le périnée tomba en pourriture; il en résulta un ulcère énorme. Hildan y appliqua des antiseptiques, et emporta avec des ciseaux et avec le bistouri, les chairs sphacélées. Au bout de trois jours la putridité cessa de faire des progrès; il continua pendant trois semaines l'usage d'un cataplasme antiseptique, et appliqua sur la plaie un digestif composé d'aloës, de myrrhe, et d'extract de scordium mêlé avec le jaune d'œuf. Non-seulement la peau et les parties charnues du périnée furent détruites par la putridité, Hildan observe qu'il fut même obligé de couper et d'emporter plusieurs membranes putrides, qu'il regarde comme des portions de la membrane de l'urèthre; de manière que pendant long-temps presque toute l'urine sortit par la plaie. Ne pourroit-on pas regarder ces membranes comme de nouvelles parties organiques engendrées par l'inflammation?

Il s'étoit manifesté dès le commencement de la maladie , vers le milieu et sur le côté droit de la verge , un tubercule qui suppura aussi peu de temps après que l'abcès du périnée fut ouvert ; mais l'ulcère ne pénétoit pas dans l'intérieur de l'urèthre , et se guérit facilement. Trois jours après que ce tubercule eut commencé à suppu-
rer , l'humeur qui jusqu'alors étoit épanchée dans tout le scrotum , se fixa dans sa partie inférieure , et y forma une tumeur dure : cette matière s'évacua peu à peu par l'ulcère du périnée , à l'aide des fomentations émollientes.

L'on facilita la chute des chairs putrides , à l'aide d'une décoction vulnéraire , composée de pyrole , de pied-de-lion , de sanicle , de consoude , d'armoise , de betterave rouge , bouillis dans du vin rouge. On fit prendre cette décoction intérieurement ; on en injecta tant dans la plaie que dans le canal de l'urèthre ; l'ulcère fut parfaitement cicatrisé au bout de trois mois.

L'auteur observe , comme une chose fort étonnante , que malgré l'étendue de la putridité , le sphincter de la vessie ne fut nullement affecté , même dans le plus fort du mal ; jamais les urines ne coulèrent involontairement : « Néanmoins , dit-il , l'ulcère étoit très-profond , il » s'étendoit inférieurement vers la vessie , et » même jusqu'à la prostate , qui , à ce que je » pense , étoit affectée depuis long - temps ; » l'urine sortoit avec facilité et sans exciter de » douleur , en partie par la verge , et en partie » par l'ulcère ».

L'on voit que Hildan n'a pas même songé à introduire de bougie ni de sonde dans le canal de l'urèthre pendant tout le cours du traitement ; il s'est borné à faire des injections , et

néanmoins l'abcès urinaire s'est guéri en une fois moins de temps que les deux dont nous avons donné l'histoire d'après le journal de Desault, quoiqu'il fût accompagné d'abord de circonstances beaucoup plus fâcheuses; d'où l'on doit conclure que la méthode que ce dernier suivit prolongea le traitement.

Il est même essentiel de tenter de ne point faire usage de la sonde d'argent dès le premier abord, pour vaincre l'obstacle qui s'oppose à la dilatation du canal; l'irritation qu'elle produit aggrave les accidens, et rend la guérison beaucoup plus longue et plus difficile. J'ai vu souvent Desault, dans des cas de suppressions d'urine, accompagnées de dépôts urinaires, surmonter l'obstacle avec une sonde de gomme élastique armée de son stylet, et obtenir une prompte guérison, quoiqu'il eût laissé la sonde dans la vessie pendant tout le cours du traitement, après en avoir retiré le stylet. On ne peut attribuer cette différence qu'à la propriété dont jouissent les sondes de gomme élastique, de céder facilement à la pression, et de se ramollir jusqu'à un certain point par l'humidité et la chaleur des parties. Cette propriété, que quelques chirurgiens considèrent comme un inconvénient, rend ces sondes préférables à celles de métal dans quantité de circonstances; elles produisent toujours très-peu d'irritation, à moins que les parties n'aient été déjà fortement stimulées par l'introduction de la sonde d'argent. Elles sont bien supérieures aux sondes de plomb, auxquelles on avoit unanimement donné la préférence au commencement de ce siècle, à cause de leur mollesse.

Les sondes même de gomme élastique, d'un

gros volume , sont très-dangereuses quand on les substitue aux autres avant que la phlogose soit entièrement dissipée , comme le prouvent les accidens survenus au second malade , dont nous avons donné l'histoire d'après le journal de Desault. *Le dégoût , les nausées , l'amertume de la bouche , et la fièvre* , que ce malade ressentit le vingt-unième jour , étoient l'effet de l'irritation que produisoit la sonde sur la vessie ; il falloit en interrompre alors l'usage , et employer les moyens capables de modérer cette irritation , plutôt que de recourir aux évacuans , dans l'idée de débarrasser les premières voies. Ces évacuans n'ont fait qu'augmenter l'irritation et aggraver le mal ; dès le soir même il se manifesta un engorgement au scrotum , qui fut le prélude d'une foule d'accidens très-fâcheux et très-longs. Cet exemple apprend combien sont funestes les purgatifs donnés à contre-temps.

Quelque dangereux qu'il soit de porter habituellement des bougies quand le mal est invétéré , et que l'irritabilité de la vessie ou des parties contigues est portée à un degré extrême , il est essentiel de les introduire et de les laisser un certain temps dans la vessie , pour favoriser l'écoulement des urines , dès que l'on s'apperçoit qu'elles sortent avec peine à la suite des gonorrhées , et que les malades ressentent des cuissons dans l'intérieur du canal ; c'est le seul moyen d'empêcher la vessie d'entrer dans ces contractions violentes qui , après avoir enflammé et épaissi ses membranes , portent peu à peu le désordre dans les parties les plus éloignées. On ne peut plus espérer de guérison parfaite , quand on a attendu la suppression totale des urines , ou un dépôt urineux , pour recourir aux bou-

gies. Il ne faut pas oublier que le jet des urines ne diminue que fort lentement ; les douleurs que l'on éprouve en urinant , n'augmentent pas dans la même proportion que l'engorgement , parce que la vessie redouble ses efforts à mesure que l'obstacle augmente , et devient à la longue moins sensible ; quand enfin ses contractions sont excessives, elles ne peuvent plus être que de peu de durée ; elle les réitère à chaque instant , et l'urine sort presque continuellement , mais goutte à goutte , après des douleurs fort vives , et de violentes contractions des muscles de l'abdomen , ce qui est toujours un signe très-fâcheux : ainsi aux approches de la mort , le pouls devient petit et précipité , parce qu'à mesure que la foiblesse augmente , le cœur ne peut plus pousser à chaque fois qu'il se contracte , qu'une très-petite quantité de sang.

Si donc l'on néglige l'usage des bougies quand le mal commence , l'affection de la vessie se communique à l'estomac et au canal intestinal ; les digestions sont troublées , il survient des dégoûts , des nausées , des douleurs vives dans le bas-ventre , particulièrement fixées au-dessous du nombril , des accès de fièvre , précédés de frissons plus ou moins fréquens , suivant le degré d'irritation de la vessie ; enfin tout le corps et l'esprit même en souffrent , comme l'a très-bien observé Arétée (1). On évite ces accidens en prenant la précaution de recourir de bonne heure

(1) Καὶ γὰρ καὶ δυνατωτάτῃ πάντα συμπαθέα ποιεῖσαι (κύστις) καὶ νεῦρα, καὶ γνώμην. Quando quidem omni corpori et nervis et menti labem communicare valentissime potest vesica. Arctæus de Causis et Signis Morb. diuturn. l. II, c. IV.

à la sonde de gomme élastique à chaque fois que l'on ressent des envies d'uriner ; cela est aisé quand la prostate n'est que légèrement gorgée : mais si l'on interrompt , pendant longtemps , l'usage de ce moyen , l'urine se supprime entièrement , tous les accidens s'aggravent , et il survient enfin des dépôts urineux.

Le traitement de ces engorgemens de la prostate , est on ne peut plus difficile et disgracieux quand on les a ainsi laissé invétérer : alors la vessie est dans un état d'ulcération ; les bougies , d'ailleurs si utiles , cessent de procurer un soulagement sensible ; l'on tente en vain , comme l'a observé Arétée , toutes sortes de moyens , souvent même opposés , pour soulager les malades ; la pléthore , les évacuans , le repos , l'exercice , les bains , la privation des bains , la bonne chère , la diète absolue , les choses douces ou amères , sont également nuisibles (1). Il paroît que c'est dans les cas de ce genre qu'Hippocrate avoit recours , tantôt au vin pur , et d'autres fois à la saignée (2) ; il n'est pas en conséquence étonnant que les malades , désespérés par l'excès des douleurs qu'ils éprouvent , et fatigués de faire des remèdes dont ils ne reçoivent aucun soulagement , abandonnent

(1) Ipsos utique ægrotantes omnia etiam contraria lædunt , et repletio et inanitio , et otium et exercitatio , et lavatio et illuvies , et saturitas et jejunitas , et dulcia et acida. Βλάβη δὲ αὐτέους πάντα καὶ τὰναντία , καὶ πλησμονὴ καὶ κένωσις , καὶ ἀργίη καὶ κίνησις , καὶ λουτρά καὶ ἀλυσίη , καὶ τροφή καὶ ἀλτροφίη , καὶ γλυκέα καὶ ὀξέα. Aræteus , l. c. p. 55.

(2) Stranguriam et dysuriam meri potio , et venæ-sectio solvit. *Aph.* 47 , sect. vii.

en général les gens instruits, pour se livrer à quiconque leur promet la guérison ; c'est pourquoi il est rare d'en trouver qui restent aussi long-temps attachés à leurs médecins, que me l'ont été les deux malades qui sont l'objet des deux observations suivantes ; ce qui m'a mis à même de faire quelques réflexions qui ont échappé à tous ceux qui ont écrit sur cet objet : elles m'ont sur-tout convaincu que l'inflammation de la vessie influe sur l'estomac et le canal intestinal, et détermine des accès de fièvre, qui imitent les accès de fièvre intermittente.

J'ai pris soin de l'un de ces malades pendant dix-neuf ans, et de l'autre pendant vingt-trois ans : le premier étoit âgé d'environ quarante-quatre ans lorsqu'il me consulta ; il avoit ressenti depuis plus de vingt-cinq ans une douleur presque continuelle, mais supportable, au bas de la verge, vers le périnée ; il avoit de temps en temps un écoulement de matière muqueuse, qui paroissoit sur-tout quand il vouloit uriner ; quand il lui arrivoit de faire plus d'exercice que de coutume, ou de se livrer à quelques excès dans le boire ou le manger, la douleur augmentoit, et se faisoit sentir jusqu'à l'extrémité de l'urèthre ; il disoit que les urines en passant brûloient comme un charbon ardent toute l'étendue du canal. La maladie s'étoit manifestée à la suite d'une gonorrhée dont il avoit été attaqué à l'âge de dix-huit ans ; il n'avoit éprouvé pendant long-temps qu'un chatouillement léger dans l'urèthre, particulièrement sensible après avoir mangé. Ce chatouillement, auquel il avoit fait d'abord peu d'attention, parce qu'on lui avoit fait espérer qu'il se dissiperoit avec le temps, se changea en une

cuisson assez forte , qui augmentoit dans les temps froids et humides.

Au bout de quelques années , les urines formoient en sortant un filet mince ou se bifurquoient ; elles étoient précédées quelquefois d'un écoulement d'une matière visqueuse souvent mêlée de sang ; les douleurs devinrent fort vives. Il avoit consulté alors quantité de personnes de l'art ; pendant l'espace de plus de vingt ans il n'avoit jamais fait d'injections , mais il avoit pris quantité de préparations mercurielles , qui avoient aggravé le mal au point qu'il fut obligé d'y renoncer. Il se borna aux bougies de Daran , dont il se louoit beaucoup ; leur usage seul , aidé des délayans et du régime , l'avoit sensiblement soulagé , et avoit fait entièrement disparoître les accès de fièvre , en favorisant l'écoulement des urines ; il se crut même pendant quelque temps guéri , et abandonna les bougies. Peu après il éprouva de nouveau de la gêne en urinant , et souvent même des douleurs vives ; mais ennuyé , dégoûté d'un remède qui ne l'avoit pas guéri radicalement , comme on lui avoit fait espérer , il tenta d'abandonner le mal à la nature.

Au bout de quelques années , les douleurs devinrent plus fréquentes et plus vives que jamais ; les urines formoient un jet très-mince , et sortoient en petite quantité à chaque fois ; les envies d'uriner se rapprochoient , et devenoient presque continuelles ; tout le bas-ventre , et sur-tout les environs de la vessie et du rectum , étoient douloureux. Le malade avoit des dégoûts , des nausées habituelles , et ne pouvoit rien digérer ; il étoit sujet à de violens accès de fièvre précédés de longs frissons , qui se mani-

festoient particulièrement quand il avoit mangé. Ces accès parurent d'abord à des périodes fort éloignés ; mais ils se rapprochèrent à mesure que la difficulté d'uriner augmenta. Il se plaignoit de douleurs hémorrhoïdales , et de ressentir quelque chose qui pesoit sur le rectum , et le gênoit quand il restoit long-temps assis.

Le malade étoit d'un tempérament très-sec et pléthorique ; il avoit été sujet dans sa jeunesse à des hémorrhagies du nez. Tous les accidens étoient portés au plus haut degré quand je fus appelé ; la fièvre étoit des plus fortes ; je prescrivis quatre saignées en trois jours ; il prit du petit-lait , et la tisane d'orge , légèrement acidulée avec le syrop de limon , pour modérer la soif qui étoit extrême ; je supprimai toute nourriture solide , et même le bouillon gras ; j'entre-tins la liberté du ventre , en donnant de temps à autre l'eau de casse et de tamarin , aiguisée avec le tartre stibié et le sel de Glauber ; je prescrivis tous les soirs des émulsions. La fièvre céda en six jours à ces moyens , les douleurs de bas-ventre se modérèrent ; néanmoins les urines couloient toujours avec peine , et excitoient de vives douleurs : je fis appliquer à deux reprises différentes douze sang-sues au fondement , qui produisirent à chaque fois une très-forte saignée , et firent disparoître absolument la dysurie en quatre jours.

Je continuai le petit-lait ; la soif étant cessée , je jugeai le syrop de limon inutile ; je gorgeai le malade d'eau de lin , car les boissons sont le seul moyen sur lequel on puisse compter , quand la liberté du canal est en partie rétablie , pour modérer l'état inflammatoire et tempérer l'acrimonie des urines. L'abstinence de boisson , au

contraire, recommandée par quelques modernes, m'a toujours semblé aggraver les douleurs, et déterminer la suppression totale des urines (1).

Le malade observa la diète la plus sévère pendant un mois; au bout de ce temps, je le mis peu à peu à la nourriture ordinaire. Dans tout le cours du traitement, il prit tous les jours plusieurs lavemens composés d'une décoction de plantes émollientes et d'un peu d'huile d'olive; on ne négligea pas les fomentations émollientes sur le périnée, ni les demi-bains, pendant le premier mois: après avoir été saigné et évacué convenablement, les narcotiques furent d'un grand secours.

Ce traitement fut commencé vers la fin de l'été; le malade se trouva très-bien jusqu'au

(1) Les anciens avoient déjà remarqué qu'il étoit essentiel de faire boire les malades dans les cas d'inflammation de la vessie. Celse donne à ce sujet un précepte très-juste : « Potione, dit-il, opus est modica. Nam, si parum bibitur » accenditur vulnus, et vigilia urget, et vis corporis minuitur : si plus æquo assumitur, subinde vesica impletur » eoque irritatur. Non nisi aquam autem bibendam esse, » manifestius est, quam subinde dicendum sit. *Il faut tenir » un juste milieu à l'égard de la boisson; car quand le malade » boit peu, la plaie s'enflamme, et il est privé de sommeil, ce » qui augmente la foiblesse : si on donne trop de boisson, la » vessie s'emplit de temps en temps et est irritée. Il est inutile » d'ajouter qu'il ne faut donner que de l'eau à boire, cela est » suffisamment évident* ». Cels. l. vii, cap. xxvii. Rhases, l. x. Contin. recommande de gorger, dans ces cas, les malades de boissons pour modérer l'inflammation. Il paroît que cette idée étoit généralement adoptée des anciens; et dans plusieurs manuscrits de Celse on lit *non modica*, au lieu de *modica*. Voyez l'excellente édition donnée à Amsterdam en 1785, par Léonard Targa, 2 vol. in-4°.

printemps suivant ; alors il crut pouvoir moins se ménager : bientôt il ressentit de temps en temps des difficultés d'uriner ; je lui conseillai de reprendre l'usage des bougies de Daran (celles de gomme élastique n'étoient pas encore connues) pour aider l'écoulement des urines ; ce qu'il fit , et pendant plus de deux ans il n'éprouva que de légères douleurs de loin en loin ; quand elles devenoient un peu vives, il vivoit de régime : mais à la suite de plusieurs courses forcées, et de quelques excès de nourriture, les douleurs de bas-ventre et tous les autres symptômes fâcheux ayant reparu, il se persuada que tout ce qu'il ressentait dépendoit uniquement d'un engorgement hémorrhoidal, et que l'usage des bougies étoit inutile. Il eut recours, sans consulter personne, aux sang-sues et aux demi-bains ; il en fut peu soulagé, et se détermina à m'appeler. L'expérience m'ayant convaincu que les saignées locales ne réussissoient communément, quand il y a fièvre et pléthore, qu'autant que l'on a diminué le volume du sang par les saignées générales, je fis ouvrir deux fois la veine du bras ; l'état du malade s'améliora le jour même, et les demi-bains modérèrent infiniment les douleurs.

Il fut exempt de fièvre tant qu'il fut astreint à un régime sévère ; mais dès qu'il voulut prendre des alimens solides, la fièvre revint assez régulièrement tous les deux jours ; tous les fébrifuges, le quinquina sur-tout, donné en substance, rendirent les accès plus violens et plus longs ; ils ne laissoient plus entr'eux qu'un intervalle très-court ; les urines déposaient souvent le matin un sédiment briqueté ; les douleurs de bas-ventre et les difficultés d'uriner

augmentèrent : les saignées , et les bougies introduites dans la vessie à chaque fois que l'envie d'uriner se faisoit sentir , dissipèrent en peu de jours la fièvre , qui duroit depuis plus de trois mois ; l'appétit revint , et la santé se rétablit promptement. Néanmoins , quand il étoit quelque temps sans user des bougies , les douleurs de bas-ventre , les nausées et les accès de fièvre revenoient. Au bout de trois ans , les urines ne coulèrent plus que goutte à goutte , souvent involontairement , sur-tout la nuit ; le malade , qui étoit naturellement gai , devint triste et mélancolique. L'introduction des bougies étant devenue très-difficile et très-douloureuse , il ne voulut plus employer ce moyen ; il préféra s'astreindre à un régime sévère , qui modéra tous les symptômes qu'il éprouvoit ; mais dès qu'il vouloit s'en écarter , la fièvre revenoit.

Après avoir encore passé ainsi sept ou huit ans dans un état de souffrances continuelles , tous les accidens augmentèrent ; la fièvre devint presque continue ; chaque redoublement étoit toujours précédé de frissons très-longes ; jamais les urines ne se supprimèrent entièrement ; il survint néanmoins un dépôt urineux , que Desault opéra suivant la méthode indiquée dans les deux observations que nous avons rapportées plus haut , excepté qu'il ne se servit point de sonde d'argent , et qu'il se contenta de celle de gomme élastique avec son stylet , qu'il retira dès qu'il eut pénétré dans la vessie. Le malade ne put supporter habituellement la sonde , et guérit néanmoins en deux mois environ. Il disoit ne pas se souvenir d'avoir jamais uriné avec autant de facilité : sa gaîté et ses forces revinrent ; ce n'étoit plus enfin le même homme.

Les urines déposaient cependant de temps en temps un sédiment briqueté ; souvent elles étoient précédées d'un écoulement de matière blanchâtre visqueuse ; le moindre excès dans la nourriture excitoit une sensation brûlante dans le canal , ce qui indiquoit suffisamment qu'il y restoit quelque embarras qui obligeoit la vessie de se contracter avec une force extraordinaire. Les bougies employées avec précaution , de temps à autre , auroient certainement prévenu , ou au moins éloigné la rechute ; mais le malade ne voulut plus en entendre parler , Desault l'ayant assuré qu'il étoit parfaitement guéri , et qu'il n'avoit plus rien à craindre. En effet , il souffrit très-peu pendant cinq ans ; au bout de ce temps , les accès de fièvre et tous les autres symptômes reparurent : il les attribua à des chagrins qu'il avoit éprouvés ; il se borna pendant plus d'un an à mener une vie fort sobre , à faire usage du petit-lait , de l'eau de graine de lin , et des bains. Il passa assez bien l'été ; mais au commencement de l'automne 1792 , à la suite de chagrins très-vifs , les douleurs de bas-ventre devinrent insupportables ; il survint des nausées fréquentes , et même des hiccups ; les urines ne couloient plus que goutte à goutte ; elles étoient brunes , et d'une fétidité extrême. La fièvre étoit des plus fortes ; Desault étant appelé , introduisit la sonde avec la plus grande difficulté dans la vessie , et obtint une très-grande quantité d'urine , sans néanmoins modérer les douleurs ni l'affection de l'estomac , probablement parce que tout le tissu de la vessie et des parties contigues étoit dans un état voisin de la gangrène. Quoiqu'on eût laissé la sonde dans la vessie , l'urine s'infiltra dans

le tissu cellulaire environnant, et détermina en peu de jours un dépôt urineux énorme au périnée. Ce dépôt fut ouvert, il en sortit une grande quantité d'urine et de pus très-fétide. Le troisième jour il survint un dévoiement de matière séreuse, accompagné de vives coliques, qui me parut être une suite de l'irritation communiquée au rectum, et delà à tout le canal intestinal. Desault attribua cet état à la saburre contenue dans les premières voies, et proposa un purgatif; néanmoins, d'après les observations que je lui fis sur l'état de foiblesse du malade, et sur la cause qui me paroissoit avoir déterminé le dévoiement, il adopta la tisane que je proposai, qui consistoit dans une décoction de racine de bistorte, chargée d'une forte dose de laudanum liquide, et édulcorée avec un peu de syrop de guimauve. Cette boisson arrêta le dévoiement en peu de jours.

Le malade commençoit à digérer, et pendant deux mois environ il parut dans un état de convalescence; mais la plaie étoit restée fistuleuse, et donnoit passage à une grande partie de l'urine, quoique l'on eût laissé habituellement la sonde dans la vessie; les douleurs de bas-ventre devinrent plus vives et plus fréquentes; la fièvre étoit des plus fortes; la langue brune et aride; la peau extrêmement sèche; le pouls petit et précipité; l'estomac ne pouvoit plus rien supporter; le hocquet étoit presque continuel; le vinaigre pur, donné par cuillerée, le modéroit quelques heures; la constipation étoit extrême; les lavemens, quoique chargés de purgatifs, restoient dans les intestins. Au bout de quinze jours de pareilles souffrances, le bas-ventre se tuméfia extraordinairement; il se manifesta des

sueurs froides , accompagnées de soubresauts des tendons ; la respiration devint petite et précipitée : la mort enfin mit un terme aux souffrances que le malade éprouvoit depuis plus de quarante-six ans.

On voit que dans ce dernier cas , la présence habituelle de la sonde dans la vessie , dont les membranes étoient dans un état voisin de la gangrène , n'a pu déterminer les urines à reprendre leur cours ordinaire ; d'où l'on doit conclure qu'il étoit au moins inutile d'y laisser cet instrument , dès que la liberté du passage étoit en partie rétablie.

Cette observation prouve combien les maladies de la vessie sont terribles , sur-tout quand on leur a laissé faire des progrès au point de produire des accès de fièvre précédés de frissons. Arrêtée compare avec raison les abcès de ce viscère à ceux de la matrice ; ils sont également pernicious (1) ; jamais ils ne guérissent parfaitement : en effet , tous ceux que l'on a opérés de dépôts urinaires , retombent au bout d'un temps plus ou moins long. L'on ne peut douter que le malade dont Hildan nous a donné l'histoire , a éprouvé le même sort que le nôtre , puisqu'il dit qu'après la guérison les urines déposaient de temps en temps un sédiment furfuracé , et qu'elles étoient souvent précédées d'un écoulement de matière blanchâtre et visqueuse.

(1) Nullus vesicæ morbus benignus... In extensione igitur et contractione eundem quem et uterus affectum patitur ; in utero vero nullum ulcus bene sanescit : suppurationem autem ex abscessu contrahit... Nam etsi febribus rigoribusque succedat abscessus , eadem pericula impendent. *Aret.* l. II, cap. IV de Caus. et Sig. Morb. diutur.

On juge sur-tout des progrès du mal par l'état de l'estomac ; car la vessie ne peut être affectée vivement , sans que l'estomac ne s'en ressente. Celse , en parlant de la correspondance qui existe entre ces deux viscères , observe que dans les fortes inflammations de la vessie , il est difficile , par cette raison , de trouver des alimens qui puissent se digérer (1). L'observation suivante est bien propre à dissiper tous les doutes que l'on pourroit élever sur la réalité de cette sympathie.

Celui qui en fait l'objet , étoit un jeune homme très-robuste , bien constitué , d'un tempérament sanguin et fort replet , très-grand mangeur et très-ardent pour les femmes. Je l'avois traité , depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt environ , de plusieurs gonorrhées , qui avoient cédé facilement aux saignées , aux délayans , et à quelques préparations mercurielles , aidés d'un régime sévère. Mais six mois après le dernier traitement que je lui administrai , il eut une nouvelle gonorrhée : séduit par les promesses d'un charlatan , qui promit de le guérir sûrement sans l'astreindre à changer sa manière ordinaire de vivre , il crut devoir lui donner sa confiance ; il prit pendant trois mois une liqueur qui l'échauffa beaucoup ; l'écoulement supprimé , il suintoit fréquemment de l'urèthre , sur-tout le matin , une matière jaunâtre , dont la quantité augmentoit à la suite des exercices violens , de l'usage des femmes , et des excès

(1) Non ignoremus , orto (vesicæ) cancro sæpe affici stomachum , cui cum vesica quædam consortio est : ex eoque fieri , ut neque retineatur cibus , neque si retentus est , concoquatur , neque corpus alatur. *Cels.* l. vii , c. xxvii.

dans le boire ou le manger. Cette matière étoit alors verdâtre, ou teinte de quelques filets de sang; les urines paroissoient brûlantes, et sortoient toujours après certains efforts; elles étoient légèrement ambrées, un peu troubles; on y appercevoit des filamens blanchâtres, et elles déposoit de temps en temps un sédiment visqueux d'un blanc sale; les érections étoient fréquentes, et la semence, en sortant, excitoit un sentiment de chaleur dans l'urèthre; les environs du périnée et du rectum étoient habituellement douloureux.

Le malade se plaignoit assez fréquemment de maux d'estomac. Après être resté dix-huit mois dans cet état, ses douleurs augmentèrent tout-à-coup à la suite d'un exercice violent; elles parloient des environs du périnée, s'étendoient dans les testicules, et se propageoient le long du cordon des vaisseaux spermatiques jusque dans le bas-ventre; elles étoient accompagnées de nausées, de sécheresse de la langue, d'un pouls vif et dur; la peau étoit brûlante, et depuis deux jours les nuits étoient fort agitées. Quand je fus appelé, les envies d'uriner étoient très-fréquentes; l'urine excitoit de vives douleurs en sortant; elle étoit fétide et brune; tout annonçoit une forte inflammation de la vessie. Les saignées et les antiphlogistiques, aidés d'une diète sévère, dissipèrent en peu de jours tous ces accidens; il restoit néanmoins un suintement de matière verdâtre et une dysurie légère, qui obligèrent de suivre deux mois le régime rafraîchissant. Les bains ne furent pas oubliés; mais le malade ne put jamais les prendre plusieurs jours de suite, sans ressentir un mal-aise insupportable dans les testicules, qui obligeoit de les

interrompre. Le suintement se dissipa entièrement; néanmoins l'urine sortoit souvent avec peine, sur-tout après les repas, et il falloit quelquefois employer une bougie pour en faciliter la sortie, ce qui l'obligeoit d'en porter habituellement avec lui : leur usage, aidé du petit-lait et de l'eau de graine de lin, produisit en apparence une guérison parfaite.

Le malade partit pour la province; je le perdis de vue pendant dix-huit mois; il ne se ménagea en rien dans le cours de ses voyages. Au bout d'un an, après avoir fait une longue course à cheval, les difficultés d'uriner devinrent excessives; il tenta en vain d'introduire une bougie, comme il avoit coutume; il irrita tellement le canal, qu'il en sortit une grande quantité de sang : effrayé de cet accident, il appela un chirurgien qui le rassura, mais qui ne put introduire ni sonde, ni bougie : il se borna à appliquer à plusieurs reprises des sang-sues au fondement, à couvrir le périnée de fomentations émollientes, à prescrire les bains, les lavemens, et des boissons rafraîchissantes; ces moyens calmèrent l'inflammation, et rendirent l'introduction de la sonde et des bougies facile.

Le malade étant de retour à Paris, je lui conseillai de continuer à se servir des bougies à chaque fois qu'il ressentiroit des difficultés d'uriner, et de vivre de régime : pendant près de deux ans il ne put guère s'écarter du régime et abandonner les bougies, sans éprouver des coliques, des nausées, et des accès de fièvre avec des frissons; les urines ne sortoient qu'après des efforts réitérés; elles étoient quelquefois précédées d'un suintement de matière sanguinolente, sur-tout après et pendant les repas; les envies

d'uriner l'obligeoient souvent de quitter la table. Tous ces symptômes disparurent enfin peu à peu, au point qu'il crut pouvoir renoncer aux bougies, et reprendre sa manière ordinaire de vivre; il marcha beaucoup et monta fréquemment à cheval, sans éprouver de douleurs bien sensibles; il se plaignoit uniquement d'avoir souvent envie d'uriner. Ayant vécu ainsi pendant près d'un an, un jour d'automne il reçut une grande pluie dans une partie de chasse; à l'instant il ressentit un mal-aise général, auquel succéda un long frisson, qui fut suivi de nausées, de vomissemens, de douleurs très-vives en urinant, et d'une fièvre des plus fortes; quand on le ramena chez lui, il commençoit à délirer. Je fus appelé sur-le-champ, je le fis saigner, je lui prescrivis pour boisson une limonade légère; la nuit fut assez tranquille, et le lendemain il n'y eut point de fièvre; mais le surlendemain il survint un nouvel accès également précédé de frissons, et accompagné d'un délire léger. Le malade étoit fort pléthorique, et sujet aux saignemens de nez; les saignées l'avoient toujours beaucoup soulagé; c'étoit le remède sur lequel il comptoit le plus: il ne vouloit jamais que l'on mesurât la quantité de sang qu'on lui tiroit; il le faisoit recevoir dans une cuvette, que l'on auroit remplie si on l'eût écouté. Chaque saignée étoit en conséquence d'une livre au moins, et il ne s'en sentoit nullement affoibli. Cela me déterminà à lui faire deux saignées de cette force en vingt-quatre heures. Les urines coulèrent alors avec la plus grande facilité; le suintement de matière muqueuse de l'urèthre, qui avoit reparu depuis long-temps, se dissipa presque entièrement, ainsi

que la fièvre ; mais elle revint de deux jours l'un : le frisson commençoit communément entre onze heures et midi. Au bout d'une quinzaine , cette fièvre me paroissant être de la nature des intermittentes , j'eus recours aux fébrifuges , et surtout au quinquina donné en substance. La fièvre devint presque continue ; les urines couloient plus difficilement ; elles étoient plus brunes et plus fétides ; les environs du périnée et de l'anus étoient plus douloureux. Il fut impossible de ne pas reconnoître à ces symptômes , que la fièvre dépendoit de l'état inflammatoire de la vessie : je fis en conséquence appliquer à plusieurs reprises des sang-sues au fondement ; je recommandai le petit-lait , les émulsions , les doux laxatifs , les lavemens , les bains , et enfin tous les antiphlogistiques , mais particulièrement l'usage des bougies ; au bout de peu de jours la fièvre disparut , et les urines reprirent une belle couleur.

Le malade fut ensuite une douzaine d'années à n'éprouver que de légers accès de fièvre de loin en loin , sur-tout lorsque se félicitant d'être mieux , il avoit abandonné les bougies. L'automne il ne pouvoit guère rester une heure dans un endroit un peu froid et humide , sans ressentir des frissons suivis d'un accès de fièvre. Quoiqu'en général mieux l'été que dans toute autre saison , il éprouvoit assez fréquemment le même effet quand le ciel venoit tout-à-coup à s'obscurcir , et la fièvre étoit plus ou moins forte et plus ou moins longue , suivant le genre de vie qu'il avoit mené les jours précédens , et suivant la manière dont l'esprit étoit affecté ; car il étoit devenu très-sensible aux moindres impressions. Il est inutile de dire que la saignée et les autres

moyens indiqués plus haut devinrent souvent nécessaires; j'observerai seulement que les eaux de Luxeuil, bues en grande quantité à la source même, produisirent le plus grand soulagement plusieurs années de suite; ce que l'on doit peut-être moins attribuer à la vertu des eaux, qu'au régime qu'observoit le malade; car la sobriété et la privation des femmes, sont certainement les moyens les plus sûrs de pallier et même de guérir les affections de ce genre.

Tels furent les principaux accidens qui survinrent dans le cours de dix-huit ans environ. Il est bon d'ajouter que le malade eut fréquemment, dans cet intervalle, des écoulemens abondans de l'urèthre, que l'on auroit pu regarder comme des gonorrhées récentes; ces écoulemens survenoient communément après avoir sacrifié à Vénus; ils ont toujours cédé aux saignées et aux délayans; néanmoins plusieurs personnes de l'art lui firent prendre dans ses voyages les mercuriaux et les balsamiques; il m'a dit s'en être toujours mal trouvé.

Il lui survint aussi sur le prépuce un petit ulcère dont les bords étoient calleux, et ressembloient à un chancre: les mercuriaux donnés à l'intérieur, et appliqués à l'extérieur, changèrent cet ulcère en une tumeur carcinomateuse, de la grosseur d'un œuf de pigeon; elle excitoit peu de douleur, mais gênoit beaucoup la sortie des urines; on l'emporta avec toute l'extrémité du prépuce; la plaie se guérit en peu de jours, et ne fut suivie d'aucun accident; ce qui donne lieu de croire que cette tumeur n'étoit pas produite par le vice vénérien. J'ai vu plusieurs ulcères semblables survenir sur le prépuce, qui ont résisté à l'usage du mercure; ils diffèrent

absolument des vrais chancres qui viennent toujours sur le gland.

Le malade s'imaginant avoir été parfaitement guéri par les eaux de Luxeuil, avoit absolument renoncé aux bougies. Il éprouvoit de temps à autre des frissons qui se terminoient par un mal-aise et un accablement général qui duroit quelques heures ; mais au bout de six mois la fièvre devint des plus fortes ; les urines ne coulèrent plus que goutte à goutte , et avec de vives douleurs. Il se mit , au commencement d'octobre 1789, entre les mains d'un chirurgien habitué à traiter les maladies des voies urinaires. Ce chirurgien ne pouvant franchir l'obstacle ni avec l'algalie , ni avec la sonde de gomme élastique garnie de son stylet , annonça qu'il falloit user d'une prudence extrême , et employer un mois pour fondre les carnosités , avant de pénétrer dans la vessie. Il lui fit passer de nouveau les remèdes , et introduisit tous les jours une bougie chargée d'une prétendue liqueur fondante , qu'il faisoit garder quelques heures dans l'urèthre. Elle produisit peu de mal-aise , elle favorisa l'écoulement des urines , et diminua l'embarras au point qu'au bout de trois semaines elle pénétra jusque dans la vessie : le malade se la fit introduire assez exactement pendant six mois tous les soirs , et il la gardoit une couple d'heures ; le chirurgien lui ayant annoncé alors qu'il étoit parfaitement guéri , que les carnosités étoient fondues , et qu'il n'avoit plus de rechute à craindre , il reprit sa manière de vivre ordinaire : la première année il n'éprouva que de légers frissons et des maux d'estomac ; il suinoit quelquefois de l'urèthre une matière jaunâtre.

Aux approches de l'automne 1791, les difficultés d'uriner et les accès de fièvre furent plus fréquens; les douleurs autour du périnée et de l'anus devinrent extrêmement vives; elles s'étendoient dans tout l'abdomen, et elles étoient accompagnées de maux d'estomac et de nausées. Je lui conseillai d'appeler Desault, que je regardois comme le seul capable de le guérir: il consentit à le voir. Ce célèbre chirurgien introduisit sans difficulté une sonde de gomme élastique dans la vessie; il recommanda de la garder, et promit de venir la changer tous les trois jours. Cette première introduction de la sonde dissipa tout-à-coup la fièvre et tous les autres accidens; le malade put aller et venir pour vaquer à ses affaires; de sorte que ne pouvant pas toujours attendre Desault, qui n'étoit pas fort exact à venir à l'heure indiquée, la sonde ne fut gardée qu'une douzaine de jours dans le cours de six semaines: néanmoins, le mieux se soutint quatre à cinq mois; au bout de ce temps, les envies d'uriner devinrent plus fréquentes; les urines étoient brunes, souvent fétides, et déposaient un sédiment visqueux tirant sur le brun; il survint des nausées presque habituelles, un dégoût pour tous les alimens, et de vives coliques. Tous ces symptômes me paroissant venir de l'irritation de la vessie, je prescrivis le petit-lait, l'eau de graine de lin, et une diète sévère: les urines changèrent de couleur; mais le malade attribuant ses maux d'estomac aux boissons qu'il prenoit, consulta, sans m'en parler, plusieurs personnes de l'art, qui adoptèrent ses idées, d'après l'exposé qu'il leur fit de son état, parce que les difficultés d'uriner ne revenoient que de loin en loin, et que les

urines couloient avec assez d'abondance. Les uns, voyant la langue couverte d'un limon épais, prétendirent que l'estomac étoit surchargé d'humeur; d'autres crurent sentir des obstructions au foie.

Je fus bien loin de penser de même : l'état de la langue me paroissoit l'effet de la foiblesse générale occasionnée par l'irritation de la vessie. Jamais une partie n'est vivement irritée, sans que l'action vitale ne diminue dans quelque partie éloignée; les vaisseaux absorbans sont les premiers à se ressentir de cette foiblesse; leur action n'étant plus alors proportionnée à celle des vaisseaux exhalans, ils n'enlèvent que la portion la plus subtile du fluide, que les derniers versent continuellement sur la langue; c'est pourquoi elle se charge d'un limon plus ou moins épais. Il n'étoit guère possible de soupçonner des obstructions au foie, le visage du malade étant d'une belle couleur vermeille.

Je fus donc obligé d'abandonner le malade. Les vomitifs et les purgatifs parurent rendre ses maux un peu plus supportables pendant quelque temps; mais aux approches de l'automne ils s'aggravèrent considérablement : il eut recours à un autre médecin, qui prescrivit des fondans et des apéritifs sans aucun succès; la fièvre devint très-forte et presque continue; les douleurs de bas-ventre ne lui donnoient que peu de relâche; toutes les nuits étoient fort agitées; il déliroit par intervalles, et tomboit dans des mouvemens convulsifs effrayans. Ceux qui l'environnoient, désespérant de lui, me prièrent instamment de venir à son secours; je ne pus m'y refuser. J'arrivai chez lui vers la fin d'octobre 1793, à sept heures du soir; je le trouvai

dans un instant de calme , mais sa maigreur extrême le rendoit à peine reconnoissable : il étoit pâle , défiguré , il avoit les yeux éteints , la peau sèche et brûlante , le pouls petit et précipité , le ventre tendu et fort douloureux ; les urines étoient brunes et fort fétides , les envies d'uriner fréquentes ; il ne pouvoit supporter qu'un peu de limonade légère pour boisson. Interrogé sur ce que je pensois de son état , je lui dis que j'étois toujours convaincu que tous les accidens qu'il éprouvoit dépendoient de l'engorgement de la prostate , et que les bougies seules pouvoient le soulager. Il objecta qu'il avoit beaucoup de répugnance à les employer , parce qu'aucun de ceux qu'il avoit consultés depuis dix-huit mois n'étoit de mon avis. La nuit fut fort agitée ; le lendemain matin on appliqua dix-huit sang-sues au périnée ; il ne prit dans toute la journée que du petit-lait et de l'eau de graine de lin ; la fièvre se modéra un peu , ainsi que les douleurs de bas-ventre ; mais ce mieux ne se soutint pas plus de deux jours.

Le malade tenta enfin de s'introduire lui-même une bougie ; il lui fut impossible d'y réussir , ce qui acheva de le convaincre que l'obstacle de l'urèthre pouvoit être la cause de tous les accidens qu'il éprouvoit. Il étoit à une lieue de Paris , et craignant de ne pouvoir jouir de Désault aussi souvent que sa situation l'exigeoit , il appela celui qui l'avoit traité quatre ans avant. Ce chirurgien trouva un embarras considérable à la prostate , et dit , comme la première fois , qu'il falloit un certain temps pour dissiper cet embarras , et parvenir dans la vessie. Il fit garder dans l'urèthre une sonde de gomme élastique une couple d'heures matin et

soir : cette sonde parut d'abord favoriser l'écoulement des urines ; mais au bout de quatre jours tous les accidens s'aggravèrent extrêmement ; l'on employa inutilement les sang-sues , les antiphlogistiques et les calmans ; les urines couloient assez abondamment , mais elles étoient fétides et brunes ; et quand elles avoient cessé de couler , le malade se plaignoit de ressentir encore des envies d'uriner , ce qui indiquoit qu'il ne s'en échappoit qu'une partie de ce qui étoit contenu dans la vessie , par regorgement. La portion qui restoit , suffisoit pour irriter cet organe et les parties voisines , dont l'inflammation étoit portée au plus haut degré. Le septième jour il survint en conséquence un délire terrible qui dura presque toute la nuit , et qui se termina par un dépôt urineux énorme au périnée.

Le chirurgien , qui avoit passé avec moi la nuit chez le malade , ayant fait des tentatives inutiles pour introduire une bougie dans la vessie , proposa d'ouvrir le dépôt ; mais il étoit évident que l'opération ne pourroit produire que peu de soulagement , si l'on ne parvenoit à rétablir l'écoulement naturel des urines. Je proposai Desault ; j'allai le chercher moi-même ; j'arrive chez lui avant six heures du matin ; dès que je lui eus exposé la situation du malade , il quitta tout à l'instant pour voler à son secours. Ne pouvant introduire d'abord ni sonde ni bougie , il se servit d'un stylet ; il pénétra avec quelque difficulté dans la vessie ; il y passa ensuite une sonde de gomme élastique avec son stylet ; il la laissa dans la vessie après en avoir retiré le stylet , et ouvrit le dépôt suivant sa méthode ordinaire : il en sortit une grande quantité de

pus et d'urine fétides. Dès le jour même, la fièvre et tous les autres accidens qui subsistoient depuis dix-huit mois, disparurent : le malade dormit tranquillement toute la nuit suivante. La plaie fut pansée simplement avec de la charpie couverte de cérat, et complètement cicatrisée en moins de deux mois : au bout de quinze jours les urines avoient cessé de passer par la plaie.

Desault changea, dans les premiers temps, la sonde tous les quatre jours, et ensuite tous les huit jours ; il la fit ainsi garder six mois de suite. Le malade avoit entièrement recouvré son embonpoint et son coloris ; il mangeoit de tout et digéroit bien ; la semence et l'urine produisoient néanmoins, en sortant, un sentiment de chaleur dans l'urèthre ; ce qui détermina Desault à lui passer de loin en loin une sonde, pour prévenir de nouveaux accidens. Les urines avoient repris leur couleur et leur odeur naturelles. Tout enfin annonçoit une guérison durable, lorsque ce malheureux, que nous avons eu tant de peine à arracher des bras de la mort, périt victime de l'infâme régime de Robespierre, quelques jours avant la juste punition de ce monstre.

Il est évident, d'après ces deux observations, que l'embarras de l'urèthre peut, quand il est à un certain degré, produire une irritation de la vessie, capable de jeter le trouble dans tout le système. L'estomac et le canal intestinal en sont affectés, les digestions se font difficilement, le corps devient plus sensible aux impressions de l'atmosphère, le caractère du malade change, il est enfin sujet à des accès de fièvre irréguliers, qui ressemblent à ceux d'une vraie fièvre

intermittente , et il suffit , pour dissiper tous ces symptômes , de rétablir la liberté de l'urèthre.

L'on est étonné en lisant quantité d'observations consignées dans les différens écrits publiés sur les maladies vénériennes , que ceux qui les ont données ne se soient pas apperçus de ces effets de l'embarras de la prostate sur toute l'économie animale : ainsi il est évident que les bougies seules , en favorisant l'écoulement des urines , ont pu modérer les tourmens , et prolonger les jours du malade dont parle Fabre , page 114 de son *Traité des Maladies vénériennes*. Cette observation est extraite d'une consultation adressée à Petit le chirurgien ; elle peut fournir des réflexions utiles à la pratique , et confirmer ce que je viens d'avancer ; je vais en conséquence la rapporter ici.

« Un particulier âgé d'environ cinquante-cinq
 » ans , qui avoit eu dans sa jeunesse une gonorrhée mal traitée , fut depuis sujet à de très-
 » fréquentes rétentions d'urine , et il eut presque
 » toujours un écoulement de matière puriforme
 » et glaireuse. La difficulté d'uriner , qui succéda aux rétentions d'urine , augmenta par le
 » rétrécissement du canal , mais sans douleur ni
 » accident , ce qui engagea le malade à user de
 » bougies très-douces , dont il s'étoit très-bien
 » trouvé : mais ce n'étoit pas sans peine qu'il les
 » avoit introduites par les embarras qui se trouvoient dans le canal et plus haut. L'imprudence qu'il eut d'en quitter tout-à-coup et
 » entièrement l'usage , renouvela le rétrécissement de l'urèthre , au point que l'urine ne
 » sortoit pas plus gros qu'une aiguille à tricoter ,
 » sans darder , et toujours accompagnée de glaires , quelquefois de sables rouges , et souvent

» d'une matière gluante et verdâtre : malgré cela
» il ne sentoit ni douleur ni cuisson en urinant ,
» et il n'avoit ni suppression ni rétention d'urine.
» Mais depuis environ six mois , cette difficulté
» avoit tellement augmenté , que le malade étoit
» obligé de presser et de s'efforcer pour rendre
» l'urine : à la vérité , les efforts qu'il faisoit
» n'étoient pas douloureux , mais ils le contrai-
» gnoient de se présenter souvent à la selle.
» Depuis un mois , cette difficulté étoit accom-
» pagnée de fréquentes envies d'uriner , et d'un
» écoulement d'urine le jour et la nuit , peu
» considérable jusqu'alors , mais assez cepen-
» dant pour en faire craindre un plus abondant.
» Ce qui l'empêchoit de reprendre l'usage des
» bougies , c'étoit la crainte de retomber dans
» les accidens fâcheux qui lui étoient survenus
» lorsqu'il avoit voulu les essayer. On faisoit
» remarquer dans le mémoire , que le malade
» avoit un tempérament délicat ; qu'il avoit l'es-
» tomac foible ; qu'il étoit sujet à des indiges-
» tions , et même à des dévoyemens. Depuis
» moins d'un an , il lui étoit survenu tous les
» trois ou quatre mois quelques accès de fièvre
» très-violens , commençant par des frissons très-
» considérables et de grands accablemens. Ses
» urines déposoit presque toujours un sédi-
» ment quelquefois rouge , tantôt briqueté , et
» par intervalles blafard. Il paroissoit aussi qu'il
» s'étoit formé , à ce qu'on disoit , quelques car-
» nosités , et que le sphincter de la vessie avoit
» perdu de son ressort. Avant ces accès de fièvre
» réitérés , le malade étoit , depuis plusieurs
» années , sujet à des fièvres intermittentes au
» printemps et en automne. Dans les premières
» années qu'il avoit été attaqué de la rétention

» d'urine , on n'avoit jamais pu lui introduire de
 » sonde ; mais lorsqu'il eut fait usage des bou-
 » gies, on la lui introduisit une fois ou deux sans
 » avoir rien trouvé dans la vessie ».

Petit répondit au mémoire qui lui fut envoyé,
 « qu'aucune bougie , de quelque espèce qu'elle
 » soit, ne peut parfaitement guérir le malade ,
 » s'il ne passe préalablement par les remèdes ». Les bougies, les saignées, et le régime rafraîchissant , étoient cependant les seuls moyens sur lesquels on devoit compter dans ce cas. Les rétentions fréquentes d'urine , l'écoulement presque habituel de matière puriforme , et la résistance que rencontroient les bougies dans le canal, indiquoient suffisamment que l'embarras de la prostate seul, en augmentant peu à peu , avoit donné lieu à tous les accidens que le malade éprouvoit ; le préjugé seul pouvoit les faire attribuer à un levain vérolique, comme l'a fait l'auteur : et les raisons que donne Fabre pour défendre cette opinion, ne peuvent soutenir un examen sérieux. « Dans ces cas, dit-il, la gonorrhée qui causoit la strangurie , au lieu
 » d'avoir parcouru successivement ses différens
 » périodes, condition nécessaire pour préserver
 » de la vérole, ayant subsisté des années entières, le virus avoit eu de fréquentes occasions de passer dans la masse du sang, soit par
 » le mauvais régime du malade , soit par les remèdes contraires qu'on lui avoit administrés (1) ». L'auteur admettoit en principe que la gonorrhée mettoit à l'abri de la vérole tant qu'elle couloit (2) : des exemples sans nombre

(1) Voyez Fabre, Traité des Malad. vénér. p. 114.

(2) Voyez l. c. p. 60.

démontrent la fausseté de ce principe; on voit fréquemment les deux maladies réunies. Mais dans le cas dont il s'agit, le malade n'avoit aucun symptôme de vérole; les indigestions, les violens accès de fièvre précédés de frissons, et les dévoyemens ne pouvoient être l'effet du virus siphilitique. D'ailleurs, comment imaginer que ce virus puisse se fixer quarante ans et plus sur une partie, comme il seroit arrivé dans le cas dont il s'agit, et passer fréquemment dans la masse du sang, sans produire d'autres symptômes que la strangurie? Tout démontre que cette opinion est absurde; il est étonnant de la trouver dans un livre qui a eu la plus grande vogue pendant plus d'un demi-siècle : elle a été la source d'erreurs très-graves dans la pratique. D'après cette idée, on épuisoit les malades en les gorgeant de mercure : j'en ai vu une quantité périr victimes d'un pareil traitement; les uns ont été emportés par la diarrhée, d'autres par la phthisie, quelques-uns par la phrénésie; il est resté à plusieurs des tremblemens de tout le corps : quelques-uns, doués d'une imagination vive, voyant que l'écoulement ne cédoit pas aux remèdes administrés pendant des années entières à plusieurs reprises, sont tombés dans le désespoir, sont devenus incapables de rien entreprendre, et ont perdu enfin entièrement l'esprit. Les maux que cette opinion a produits sont incalculables; malheureusement on trouve beaucoup d'idées de ce genre dans le livre que je viens de citer; et il seroit aisé de démontrer, en l'analysant, que l'auteur a administré sans nécessité le mercure au moins aux quatre cinquièmes des malades qui se sont confiés à ses soins. Il étoit cependant convaincu que la vérole

ne succédoit pas toujours à la gonorrhée ; car il dit , page 124 : « Doubter que la vérole succède » moins souvent à la gonorrhée qu'aux chan- » cres , c'est avoir bien peu d'expérience dans » la pratique de ces maladies ». Si un homme qui avoit une pratique aussi étendue n'avoit pas été aveuglé par le préjugé , il lui auroit été facile , en examinant avec soin la marche de la gonorrhée , de se convaincre qu'elle n'engendre jamais la vérole. Il blâme , page 288 , Goulard , de faire passer par les remèdes tous les malades attaqués de gonorrhée , et il convient que « cet » accident primitif n'exige point le traitement » qui convient à la vérole confirmée ».

On ne peut donc douter que quand la prostate est fort tuméfiée , la vessie est obligée de redoubler d'efforts pour chasser les urines , il s'y porte une plus grande quantité de sang que de coutume ; ses membranes s'engorgent , s'épaississent et s'enflamment : les malades sentent d'abord des douleurs au périnée , aux environs du rectum , et à l'extrémité de l'urèthre ; il suinte souvent du canal une matière muqueuse jaunâtre , quelquefois teinte de sang ; les urines excitent en sortant un sentiment de chaleur , et déposent une matière muqueuse. A mesure que la maladie fait des progrès , les douleurs se propagent dans l'hypogastre , les envies d'uriner deviennent plus fréquentes , les urines prennent une couleur plus ou moins brune , et leur fétidité augmente dans la même proportion que l'affection de la vessie ; enfin elles ne coulent plus que goutte à goutte ; l'introduction de la sonde ou de la bougie devient extrêmement difficile , et détermine souvent des hémorrhagies , parce que les vaisseaux voisins de l'engorgement

gement ne pouvant se débarrasser de tout le sang qu'ils reçoivent , leurs membranes se dilatent peu à peu ; ils deviennent variqueux , comme il arrive dans le cas de cancers des mamelles, et dans quantité d'autres tumeurs. Quand le mal est à ce degré , les excès dans le boire ou le manger , les courses forcées , la constipation , l'usage des femmes , tout enfin ce qui est capable d'accélérer le mouvement du sang , augmente l'engorgement , et produit tout-à-coup une suppression d'urine. Cette suppression cède facilement , dans les premiers temps , aux saignées et aux antiphlogistiques : « mais , comme » l'observe Van-Swieten , la vessie , extraordinairement dilatée par une pareille suppression , et irritée par l'acrimonie de l'urine , » s'enflamme et s'excorie ; tous les accidens » s'aggravent peu à peu , et l'on ne peut plus » compter sur une parfaite guérison (1) ». Néanmoins la grande quantité de mucus que fournissent les glandes de la vessie quand elle est ainsi irritée , la défend pendant des années entières de l'inflammation ; communément même les parties voisines se gangrènent , et livrent un nouveau passage à l'urine avant que la vessie , et son sphincter sur-tout , soient fort gravement affectés. La prostate semble encore résister plus fortement à l'action des mêmes causes ; jamais elle ne s'enflamme tout-à-coup , ni en totalité. On trouve souvent dans les cadavres de ceux qui sont périés à la suite des longues dysuries , la vessie , les vésicules séminales , les reins et les petits intestins enflammés ou gangrenés ,

(1) Comment. in Boerhav. Aphor. t. v, p. 451.
Tome I. O

tandis que la prostate n'est que fort tuméfiée ou en partie enflammée.

Les embarras de l'urèthre ne pouvant subsister long-temps sans déterminer enfin tous les accidens dont nous avons fait l'énumération, il est essentiel, dès qu'on reconnoît qu'il s'est formé un obstacle dans ce conduit, d'empêcher l'urine de s'accumuler dans la vessie, au point d'y exciter des contractions extraordinaires; ce qu'on ne peut faire qu'en introduisant une sonde de gomme élastique à chaque fois que l'envie d'uriner se fait sentir; il est toujours dangereux d'abandonner, dans ces cas, la vessie à ses propres efforts. La sonde peut, jusqu'à un certain point, servir de soutien aux parties, et y favoriser la circulation; mais il ne faut pas s'imaginer que l'on tire beaucoup d'avantage de la faire porter habituellement, dans l'idée qu'elle peut, par la compression qu'elle exerce, dilater peu à peu le passage, empêcher l'accroissement de la tumeur, et même la détruire entièrement. C'est comme si l'on proposoit, pour remédier à la constipation, de porter habituellement dans l'anus un corps étranger pour dilater l'extrémité du rectum. A-t-on jamais vu une compression, tel temps qu'on l'ait continuée, dissiper ou même modérer un engorgement glanduleux? N'est-il pas à craindre plutôt, qu'une semblable méthode ne détermine l'inflammation de la partie engorgée et n'aggrave le mal? Car on ne peut révoquer en doute que les engorgemens glanduleux sont des suites ordinaires de l'inflammation des parties voisines : ainsi on voit les glandes des aisselles et des aines s'engorger dans les cas d'ulcère et d'inflammation du bras ou de la cuisse. L'irritation de l'urèthre pro-

duit des effets semblables sur la vessie et les parties voisines. Quoique des exemples sans nombre prouvent que l'on peut en général porter impunément une bougie plusieurs jours de suite dans la vessie, il est certain que cette pratique a été funeste à quantité de malades; c'est pourquoi plusieurs auteurs célèbres l'ont rejetée, et ont même prétendu que les bougies étoient toujours plus ou moins nuisibles (1) : elles exigent sur-tout de grandes précautions lorsque l'irritation de la vessie est excessive. Celles même de gomme élastique, qui ont la propriété de se ramollir tellement par la chaleur et l'humidité, que l'on peut regarder comme presque nulle la compression qu'elles exercent, ont quelquefois déterminé une inflammation considérable, suivie de dépôts urinaires. Il faut, pour éviter ces inconvéniens, ne recourir, autant qu'il est possible, aux bougies et aux sondes, dans le cas d'inflammation de la prostate, qu'après avoir employé les saignées tant générales que locales, et prescrit un régime rafraîchissant. Les balsamiques et les mercuriaux seroient alors pernicioeux. Il est aisé de juger que dans ces cas, les sondes de gomme élastique sont toujours préférables à celles d'argent.

Les anciens, les Arabes sur-tout, s'imaginant que la plupart des stranguries étoient causées par des carnosités, ont tenté d'introduire dans l'urèthre des sondes crénelées pour déchirer ces

(1) Chevalier préféreroit, par cette raison, d'introduire la vapeur du mercure dans l'urèthre au moyen d'un entonnoir, et il prétend avoir guéri ainsi plusieurs malades. Voyez Lettres à M. De Jean sur les maladies de Saint-Domingue, &c. p. 91.

carnosités , ou des cathérétiques pour les détruire peu à peu. Les modernes ont beaucoup vanté diverses préparations mercurielles , dans l'idée que tout embarras de l'urèthre étoit causé par le virus vénérien. Ainsi Alexandre Trajan Petronius, qui a écrit il y a près de trois siècles , prétend avoir consumé des caroncules de l'urèthre avec le mercure précipité *per se* ; d'autres ont employé le précipité rouge uni à quelque graisse. Il est inutile de dire que les sondes crénelées , tant vantées par Paré et d'autres auteurs célèbres , ont dû toujours produire des tourmens affreux sans aucun avantage. Les cathérétiques , appliqués avec prudence , ont pu contribuer à dissiper certaines inflammations superficielles de l'urèthre , en favorisant l'action des vaisseaux absorbans ; c'est de cette manière qu'ils réussissent dans les inflammations des glandes muqueuses , telles que celles de la conjonctive , du gland , du prépuce , &c. ; mais ils sont toujours très-dangereux lorsqu'on les emploie à une dose assez forte pour corroder les parties , et ils n'ont jamais produit aucune guérison permanente.

On ne doit pas compter sur les prétendues guérisons radicales citées par quelques auteurs , ni même sur celle de Henri iv , roi de France , dont on a tant parlé d'après Loyseau. Henri iv étoit continuellement tourmenté , depuis huit ans , de strangurie et de dysurie , qui étoient les suites d'une gonorrhée ; il ne pouvoit uriner qu'à l'aide d'une sonde d'argent ou d'une bougie. Loyseau , appelé en 1598 , jugeant qu'il y avoit une carnosité dans l'urèthre , prépara une poudre dont il fit long-temps un secret ; cette poudre produisit en apparence des effets si avan-

tageux, que le roi en acheta la recette, et la fit déposer à la chambre des comptes (1). Mais l'auteur la publia quelque temps après la mort

(1) On ne peut douter que Jean Girault, chirurgien de Paris, parle de ce remède dans une des notes qu'il a ajoutées à l'édition donnée à Paris en 1610, de la traduction française du sixième livre de Paul d'Eginette, qui avoit été publiée par Jacques Dalechamps, médecin de Lyon, sous le nom de Chirurgie française. Cet ouvrage renferme tout ce que les Grecs, les Latins et les Arabes ont écrit de plus important sur chaque opération; nous n'avons encore rien de mieux ni de plus exact sur cet objet : néanmoins ce livre est à peine connu aujourd'hui, ce qui me détermine à donner ici une partie de la note de Girault. « On pourroit » ici rapporter, dit-il, l'excrescence de chair, ou carnosité qui vient dans le conduit de la verge, qu'on tient de voir et pouvoir être consommée par une bougie enduite » et frottée d'un onguent dont la recette est à la chambre » des comptes, ayant été achetée par le roi pour la communiquer au public. Les autres composent leurs bougies » avec ces médicamens cathérétiques, au lieu où elles doivent toucher la carnosité. Je dirai librement que souvent » on fait de grandes fautes, prenant tout empêchement de » la sonde ou de l'urine pour carnosité, et pense qu'une » simple bougie, portée avec patience dans le canal, pourroit aussi bien pénétrer, et peu à peu se faire place, sans » aucune autre violence. Il n'y a rien de plus véritable, » que ces jours passés, à Paris, il s'est rencontré un homme » d'honneur, qui ayant créance à un certain opérateur fort » estimé, qui lui assuroit de la carnosité et de la guérison, » après avoir porté les bougies six semaines durant, n'en » ayant reçu aucun allègement, sinon que la bougie passoit plus librement par le canal qu'elle n'avoit de coutume auparavant, étant décédé et ouvert, on ne trouva » aucune apparence de carnosité; mais bien un ulcère en la » vessie, qui lui causoit la douleur et fréquence d'urine. Je prie les chirurgiens de considérer cet avertissement, et » ne pas croire de léger aux carnosités ». Voyez Chirurgie française, recueillie par Jacques Dalechamps; Paris, 1610, p. 240, in-4°.

du roi : elle se trouve p. 113 et 114 de sa *Pratique de Médecine*. C'est donc à tort qu'Astruc, d'ailleurs si exact, reproche fort amèrement à Loyseau d'avoir voulu mourir avec son secret, quoiqu'il eût perdu son fils, qui devoit en être l'héritier (1). Ce remède consistoit dans la poudre de feuilles de sabine séchées à l'ombre, et mêlées avec du beurre frais lavé à plusieurs reprises dans l'eau rose. Le chirurgien portoit cette poudre sur la carnosité, à l'aide d'une canule faite exprès, dans le moment où le roi alloit se mettre au lit, après l'avoir fait uriner. Le lendemain il faisoit des injections rafraîchissantes.

L'auteur prétend avoir détruit, par ce moyen, la carnosité en dix ou douze jours, et cicatrisé l'ulcère trois semaines après, en introduisant une bougie enduite d'onguent pompholix, mêlé à du blanc Rhasis; il couvroit le bout de la

(1) *Licet autem medicus ille, natu grandis, et emeritus, foret, orbatusque filio, quem suorum arcanorum heredem destinaverat, tamen in occulto reliquit remedia, quibus utebatur. Usque adeo magnam vim consuetudo obtinet in plerisque, ut ea, quibus assuevisse olim fructuosum fuit, pergant agere, etiam dum sibi nullus inde fructus futurus est. Voyez Astruc de Morbis vener. tom. II, lib. VI, p. 761. Van-Swieten adopte cette même idée, tom. V, Comm. p. 457. Il est étonnant que deux auteurs aussi célèbres n'aient pas connu le livre que je viens de citer; cependant Loyseau s'explique très-clairement sur son remède, ce qui me détermine à citer ses propres paroles. « Præstantiorem » et elegantiorum curandi rationem et modum, nec non » remedium a nobis in curatione christianissimi et invictissimi Henrici magni Galliarum et Navarræ regis usurpata, » hoc in loco, hilari, nec ingrato animo in publicum commodum describere non gravebor ».*

L'auteur, après avoir décrit et fait graver le siphon et

bougie d'une emplâtre faite avec sa poudre, et la laissoit le soir dans le canal; quelquefois il substituoit à la bougie une sonde de plomb ointe dudit onguent, ou frottée de mercure. *Voyez* Observ. Médic. et Chirurg. par M. G. Loyseau, observ. prem.

Il est bon d'observer qu'il survint plusieurs accidens pendant le cours du traitement; Loyseau les attribua aux excès que sa majesté avoit faits: « Tellement, dit-il, que sans un vomissement qui lui survint par deux fois, il eût été » fort mal; de quoi il eut la fièvre trois ou quatre » jours ». Mais quoi qu'en dise l'auteur, il est évident, d'après les effets ordinaires de l'irritation de la vessie sur l'estomac et sur tout le système, que l'on doit attribuer le vomissement, et la fièvre qui s'ensuivit, à l'action de la sabine, quoique mêlée avec une grande quantité de

le stylet d'argent qu'il fit faire exprès pour porter le médicament sur la partie malade, ajoute :

« *Remedium autem præcipuum cujus ope caruncula absumpta et exesa fuit, erat pulvis foliorum sabinæ in umbra exsiccatorum exceptus butyro recenti, aqua rosarum multoties loto, et mediante siphone præscripto, tuberculo injectus et admotus in ingressu lecti: postridie vero mane post emictionem, injectiones fiebant refrigerantes ex trochiscis Gordonii vel albi Rhasis, aqua plantaginis vel solani dissolutis. Horum remediorum usu et serie, intra duodecim dies absumpta fuit caruncula, brevique postea ulcus ad cicatricem ductum, usu tuthiæ et antimoni præparatorum, butyro recenti exceptorum et, modo prædicto, ulceri admotorum, et unguentorum pompholygos et albi Rhasis ex cereolo ad ulcus delatorum, et denique catheteris plumbei mercurio crudo et purificato affricati, quem aliquando vice prædictorum immittebamus ». *Vid. Guil. Loselii, Praxis medica, in-12, Burdigal. 1617.**

beurre. Fernel, Paulmier, les médecins enfin les plus célèbres, ont observé que ce remède ne pouvoit s'employer sans le plus grand danger. Ainsi un religieux Augustin, attaqué d'embarras de l'urèthre, éprouva, de l'usage de la sabbine, des tourmens si terribles, qu'il vouloit s'ôter la vie de désespoir, lorsqu'un médecin de Nîmes, qu'il consulta, lui conseilla d'introduire peu à peu dans l'urèthre un petit stylet de plomb, jusqu'à ce qu'il pût pénétrer dans la vessie. Le malade tint en effet nuit et jour dans l'urèthre un stylet de plomb d'abord fort mince, et ensuite un plus gros; au bout de quinze jours le conduit fut parfaitement libre, les urines coulèrent librement et sans douleur (1).

La sonde de plomb seule auroit certainement procuré plus de soulagement que les prétendus spécifiques de Loyseau : il est aisé de prouver qu'ils n'ont fait que pallier le mal, comme l'observe Astruc, et que Henri IV a dû bientôt retomber; tous ceux qui l'approchoient, témoins des douleurs que ce prince éprouvoit, en faisoient des reproches continuels à son chirurgien, qui se vantoit de l'avoir guéri : et Louis Guyon, médecin, dit avoir vu, pendant qu'il étoit à Paris, deux rois qui furent tourmentés toute leur vie de strangurie, quoique très-dociles à exécuter ce que leurs médecins leur pres-

(1) Voyez observation XXII, entre cellés d'un anonyme, qui se trouvent à la suite de l'édition des Observations de Rivière, imprimées à Lyon en 1659; l'auteur peut avoir vécu en 1560. Astruc remarque qu'il n'y a pas d'exemple plus ancien de l'usage des bougies de plomb dans les cas de ce genre; mais nous prouverons par la suite que Rhases a le premier proposé des sondes et des bougies de plomb.

crivoient (1) : ces deux rois ne peuvent être que Henri III et Henri IV.

On doit conclure de tout ce que nous venons de dire , que les remèdes âcres et irritans n'ont jamais produit de guérison durable dans la maladie dont il s'agit. Etant employés par des charlatans dont l'audace égale en général l'ignorance , il en est souvent résulté des accidens terribles : quantité de malades en ont été les victimes ; Saviard en a vu périr vingt-quatre heures après l'introduction d'une bougie chargée de corrosifs (2).

Les délayans, le régime, les bougies et les sondes douées d'un certain degré de souplesse, telles que celles de gomme élastique , sont donc les seuls moyens sur lesquels on puisse compter pour modérer cette cruelle maladie. Les bougies sont surtout utiles dans les commencemens ; mais leur usage habituel est sujet à de grands inconvéniens quand la prostate est fort tuméfiée , ce qui arrive moins après les excès commis dans le boire et le manger , que dans les temps froids et humides ; souvent l'ischurie survient tout-à-coup aux approches d'un orage , et se dissipe dès que le ciel redevient serein (3). Il y a peu de mala-

(1) Voyez le Miroir de la Beauté et Santé corporelle, tom. II, ch. 8.

(2) Saviard, Recueil d'Observ. de Chirurgie , n°. 74.

(3) Paulmier , un de ceux qui ont le mieux connu cette maladie , de Morb. contagiosis , l. II , p. 155 , s'exprime ainsi à ce sujet : « Quæ sic excrevit , ut catheterem in ve- » sicam impelli non sinet (caruncula) , difficillime cura- » tionem admittit. Sæpe enim ulcus carcinodes levi cathe- » teris aut adhibiti medicamenti irritamento sic excan- » descit , ut fluxionem proritet , inflammetur , urinam » supprimat , et mortem accersat : quod sæviente bruma

dies sur lesquelles les changemens de l'atmosphère produisent des effets plus prompts et plus sensibles ; le grand froid et la chaleur extrême sont également pernicious.

Je ne puis quitter cet article , quelque long qu'il soit , sans tenter de prouver combien est mal fondée l'idée généralement reçue sur la cause de l'engorgement de la prostate : on le croit l'effet du virus vénérien ; l'on insiste en conséquence sur l'usage du mercure. J'ai vu souvent ce remède aggraver le mal , et déterminer quelquefois une suppression d'urine mortelle (1). Si dans quelques cas le mercure a paru modérer le mal , on doit l'attribuer à la bonne constitution du malade , à la dose médiocre que l'on en a administrée , ou aux autres moyens que l'on a employés en même temps. Ainsi Henriquez a Fonseca , rapporte l'observation d'une dysurie qui avoit succédé à plusieurs gonorrhées virulentes , guérie par le mercure doux uni au diagrède ; mais il commença d'abord par

» potissimum fieri in multis observavi , partis ipsius ratione , cui frigus infensissimum esse constat. Aut si forte
 » carcinomatis malignitatem minime recipiat , sæpe saltem
 » cælo humidiores caruncula quæ spongiosa esse solet , sic
 » intumescit , ut urinam prorsus supprimat , utque curatio-
 » nem inchoatam intermittere cogat , dum mutato cælo sub-
 » sideat , urinamque liberius elabi et effluere sinat. Periculosis-
 » simum si quidem vel gelido cælo , vel ita ferociente
 » canicula , ut urinam supprimat , catheterem immittere ».

(1) Dans une note manuscrite ajoutée à mon exemplaire de Paulmier, de Morbis Contagiosis, un médecin dit avoir vu périr , le quatrième jour de l'administration du mercure , un malade attaqué de caroncule dans l'urèthre ; car c'est sous ce nom que les anciens ont désigné l'embarras de la prostate.

donner un vomitif, il fit ensuite saigner six fois le malade du pied, après quoi il réitéra le vomitif, et recommanda d'appliquer des sang-sues au fondement. Pendant l'usage du mercure doux, qui fut continué environ six semaines, il faisoit prendre tous les soirs une émulsion, et souvent des lavemens de lait de vache (1). L'auteur, prévenu pour le mercure, a cru devoir lui attribuer la guérison de l'ischurie; mais les moyens qu'il a prescrits en même temps, produisent en général un soulagement plus prompt et plus sensible étant employés seuls.

Quantité de passages des auteurs les plus anciens (2), prouvent qu'en général la dysurie n'est suivie d'écoulement qu'après avoir subsisté quelque temps; elle est fort commune vers la fin de la puberté; l'excès des plaisirs de Vénus la détermine à tout âge : d'où l'on doit conclure que la gonorrhée, loin d'être la cause de l'embarras de la prostate, en est fréquemment l'effet. Il est naturel de penser que cette glande peut rester long-temps engorgée sans produire de douleur, et s'enflammer tout-à-coup lorsqu'une cause quelconque y a déterminé un cer-

(1) Henriquez a Fonseca, *apiarium medico-chymicum*, cent. II, observ. xxxiv.

(2) *Ardor urinæ: causæ hujus sunt ulcera vesicæ vel pudendi, sine ulcere ducit ad ulcerationem, si diu perseveret. Coitus superfluous ardorem urinæ conciliat in omni ætate. Ardor urinæ sine ulceratione, accidit ut plurimum in fine juventutis. Hoc vitium quandoque in latitudine sanitatis accidit: non tamen differenda sunt auxilia, ne tempore accedant ulcerationes. Cum pus exit ante lotium, meatus pudendi ulcerantur. Valescus de Taranta Philon. l. v, cap. xx, ed. Beyer, p. 168. On trouve quantité de passages semblables dans les anciens; celui-ci m'a paru le plus clair.*

tain degré d'irritation : c'est pourquoi la dysurie est particulière à certaines saisons, et les pléthoriques y sont plus sujets que d'autres. Plusieurs de ceux que j'ai vus, dans un âge avancé, tourmentés par des embarras de la prostate, m'ont dit avoir éprouvé, dès leur jeunesse, de fréquentes difficultés d'uriner, accompagnées de douleurs au périnée, quoiqu'ils n'eussent encore eu aucun commerce avec les femmes. Ce n'est que long-temps après avoir éprouvé ces premiers symptômes, qu'il leur est survenu des gonorrhées rebelles, et que l'embarras de la prostate s'est manifesté d'une manière sensible : d'où l'on doit conclure que l'engorgement naturel de la glande a déterminé d'abord la dysurie, et ensuite la gonorrhée. Les gonorrhées et les dysuries fréquentes sont donc un indice de l'engorgement de la prostate ; la moindre cause suffit alors pour augmenter l'irritation, et produire la suppression d'urine. C'est ce qui arrive sur-tout aux personnes naturellement constipées et sujettes aux hémorrhoïdes.

La maladie dont il s'agit n'est presque jamais précédée ni accompagnée de chancres ou de bubons, ni des autres symptômes caractéristiques de la vérole : de même que la gonorrhée, qui la précède communément, elle est absolument indépendante du virus vénérien. L'on a vu des malades qui n'avoient jamais eu de commerce avec les femmes, tels que Fothergill, célèbre médecin de Londres, être tourmentés toute leur vie de dysurie produite par l'embarras de la prostate, et même en périr.

Les symptômes de cette maladie ont d'ailleurs été très-bien désignés par les auteurs les

plus anciens : ainsi on ne peut douter qu'Hippocrate en a voulu parler, Aph. LXXX, sect. IV, que l'on peut traduire ainsi : « Lorsqu'un malade, qui urine du sang pur et grumelé, est tourmenté de strangurie, de douleurs dans l'hypogastre et vers les os pubis et le périnée, les parties voisines de la vessie sont affectées (1) ». Dans le livre VI des Coaques, sect. II, Aph. 51 et 52, il donne les signes auxquels on peut distinguer la dysurie produite par la présence de la pierre dans la vessie, de celle qui est l'effet d'une tumeur inflammatoire de l'urèthre. « Dans le premier cas, dit-il, le changement de position modère la dysurie ; dans le cas de tubercule, au contraire, quelque position que prenne le malade il souffre toujours, et il n'est soulagé que par un écoulement purulent ».

Il n'y a pas de doute qu'Arétée veut parler des embarras de la prostate, lorsqu'il compare les ulcères de la vessie à ceux de la matrice. « Dans l'un et l'autre cas, dit-il, la suppuration

(1) Si quis sanguinem mingat et grumos, et stranguriam habeat, dolorque in imum ventum, et pectinem et interfœmineum incidat, partes circa vesicam laborant. Galien observe avec raison que par τὰ περὶ τὴν κύστιν, Hippocrate indique les parties voisines de la vessie, et qu'il distingue ici les symptômes particuliers aux affections de ces parties, de ceux que produit l'ulcère même de la vessie, dont il fait l'énumération dans l'aphorisme suivant. Philothée, dans son Commentaire, dit positivement qu'il faut entendre par les paroles que nous venons de rapporter, τὰ ἔσθλητὰ ὄργανα, les organes qui livrent passage aux urines. Il faut donc lire, dans la traduction que Celse a donnée de cet aphorisme, l. II, cap. VII, circa ipsam vesicam vitium est, comme l'a proposé Pantin, au lieu de in eadem vesica.

» une fois déterminée , on ne peut jamais espé-
 » rer de parfaite guérison. L'on doit juger de
 » l'état de la vessie par la nature du pus qui sort
 » de l'urèthre : lorsque ce pus est blanc , épais ,
 » sans odeur fétide , l'ulcère est bénin ; lorsqu'au
 » contraire l'ulcère s'étend , l'urine est épaisse ,
 » muqueuse , fétide ; elle brûle et excite de la
 » douleur en sortant , et les malades sont mena-
 » cés d'une mort prochaine (1) ».

On reconnoît tous les symptômes de l'engorgement de la prostate, dans les douleurs cruelles de strangurie, qui rendirent la vie à charge à ce philosophe célèbre, dont l'école passa pour être l'école de la volupté, et dont le génie vainqueur, suivant Lucrèce, s'élança au-delà des bornes enflammées du monde, et parcourut à pas de géant les plaines de l'immensité. On le vit passer plusieurs années de sa vie sans quitter le lit, ni se lever de la chaise sur laquelle on le portoit. Il paroît que pour modérer les douleurs d'entrailles qui accompagnoient la strangurie, il se faisoit vomir deux fois par jour, ce que ses ennemis regardoient comme un effet de sa gourmandise. Les plaintes amères que lui arracha l'excès des douleurs qu'il ressentoit, furent un

(1) In extensione igitur et contractione eundem quem et uterus affectum patitur vesica. In utero vero nullum ulcus bene sanescit ; suppurationem autem ex abcessu contrahit... Si pus crassum, album, non tetri odoris ejiciat (vesica), ab his orta ulcera benigna sunt : at si depascantur, fæculentam, mucidam, graveolentem urinam reddunt. Hujusmodi ægrotantibus non tarda mors advenit. Mordax quidem urina est, et cum dolore est ejus emissio, ad summum usque colem dolor pervenit. Areteus, de Caus. et Sign. Morb. diuturn. cap. iv.

objet de dérision pour les stoïciens ; enfin la vie lui devint tellement à charge , qu'à l'âge de soixante-douze ans il se fit mourir dans un bain chaud , après une suppression d'urine de quatorze jours. Dans la dernière lettre qu'il écrivit à un de ses intimes amis en mourant , il dit qu'il ne connoît pas de douleurs plus cruelles que celles qu'excitent la strangurie et la colique , et il regarde le jour de sa mort comme un jour heureux (1).

(1) On trouve ces détails dans quantité d'auteurs , mais particulièrement dans Sénèque , lett. 66 et 92 ; dans Diogène de Laërce , vie d'Epicure , pag. 606 , vol. 1 , éd. in-4°. Amst. 1698. Τιμοκράτης... φησὶν αὐτὸν δις τῆς ἡμέρας ἐμείν ὑπὸ τρυφῆς. Timocrates ait bis illum diebus singulis vomere solitum , e nimis deliciis solutum. Peu après on lit : τότε σῶμα ἐλεεινὸς διακείσθαι , ὡς πολλῶν ἐτῶν μὴ δύνασθαι ἀπὸ τῆς φορεῖς διαναστῆναι ; corporeque adeo miserabiliter affectum fuisse , ut multis annis consurgere è sella nequiverit. Page 610 , l'auteur rapporte , d'après Hermachus , qu'Epicure se mit dans un bain chaud , où il périt après une suppression d'urine de quatorze jours ; qu'il attribue à la pierre ; mais tous les autres symptômes indiquent qu'il y avoit un embarras d'un autre genre. Epicure lui-même dit qu'il étoit attaqué de strangurie. L'obstacle que la pierre peut apporter à la sortie des urines n'est que passager ; il se dissipe en changeant de position , ou en repoussant la pierre avec une sonde , comme le pratiquoient les anciens ; enfin si notre philosophe avoit été tourmenté par cette cause , il se seroit fait certainement opérer. Il me paroît , d'après la manière dont s'exprime sur sa mort Diogène , qu'il se fit périr volontairement dans le bain ; il n'est pas probable , s'il eût été expirant dans le moment où il y entra , qu'il eût pu écrire et parler avec autant de présence d'esprit qu'il l'a fait : excédé par l'excès des douleurs , il se regardoit comme heureux de pouvoir quitter la vie , qui lui étoit devenue à charge ; et ses dernières paroles tant vantées , loin d'indiquer un philosophe qui fait peu de cas de la douleur , me paroissent réellement une preuve

Si les preuves que nous venons de citer paroissent douteuses, on pourroit en trouver de plus évidentes dans les descriptions que les

de découragement et de mollesse. Voici comme il s'exprime dans sa lettre à Idoménée, rapportée par Diogène de Laërce, t. 1, p. 613; *Τὴν μακαρίαν ἀγονίαν καὶ ἀματελευσιῶντες ἡμέραν τῆς βίης, ἐγάφομεν ὑμῖν ταυτί· στραγγυρία τε παρηκολοθήκει, καὶ δυσεντερικὰ πάθη, ὑπερβολὴν ἐκ ἀπολείποντα τῶ ἐν ἑαυτοῖς μεγέθους.* « Le jour où je » vous écris ceci, est heureux et en même temps le dernier de ma vie; la strangurie et les douleurs d'intestins » dont je suis tourmenté sont à leur comble ». Il ajoute néanmoins que le souvenir de ses grandes découvertes, compense les maux qu'il ressent. *Voyez* Cicéron, de fin. bon. et mal. l. 11, cap. 30.

J'ajouterai ici que tous les anciens regardoient les embarras de l'urèthre comme une maladie des plus redoutables, et qu'elle passoit pour être la suite de l'abus des femmes, quoique la vérole n'existât pas. Je citerai, pour le prouver, une partie de la lettre xxvi, liv. vii des Lettres Familières : on y verra en outre que, de son temps, l'usage étoit de prescrire une diète absolue, et d'interdire même la boisson pendant plusieurs jours dans les douleurs d'entrailles.

« Cum decimum jam diem graviter ex intestinis laborarem.... fugi in Tusculanum; cum quidem biduum ita jejunos fuisset, ut ne aquam quidem gustarem... Ego autem tum omnes morbos reformido, tum quod Epicurum tuum stoici male accipiunt, quia dicat *δυσεντερικὰ καὶ δυσεντερικὰ πάθη* sibi molesta esse : quorum alterum morbum edacitatis esse putant, alterum etiam turpioris intemperantiæ ». Ce que l'on peut traduire ainsi : « J'ai été vivement tourmenté depuis dix jours de douleurs d'intestins... Je me suis promptement retiré à Tusculanum, après avoir observé pendant deux jours une diète si sévère, que je n'ai pas même pris une goutte d'eau... Il n'y a pas de maladie que je redoute plus que celles qui ont fait mépriser des stoïciens votre cher Epicure, parce qu'il s'est plaint d'être tourmenté vivement par des douleurs d'entrailles et de strangurie : ils attribuent la première maladie à la gourmandise, et l'autre à un excès encore plus honteux ».

Arabes

Arabes nous ont données des diverses affections de la vessie et du canal de l'urèthre ; on pourra en juger par les extraits suivans , tirés de Rhases , d'Albucasis , et de Nicolaus Nicolus.

Quand l'urèthre est ulcéré , le malade y ressent de la douleur ; l'urine est précédée d'un écoulement de vrai pus , et excite en sortant un picotement sensible , sur-tout quand il s'en détache des escharres et de la matière.

Quand la vessie est fort corrodée , il sort du sang de l'urèthre ; l'ulcère de la vessie est précédé d'un sédiment furfuracé et visqueux dans les urines , et de douleurs dans la région du pubis.... Si le malade urine du sang et du pus , si les urines sont fétides et déposent un sédiment visqueux , en même temps que de vives douleurs se font sentir au périnée , on doit juger que l'ulcère de la vessie est considérable (1).

La fièvre aiguë , l'insomnie , la soif , le délire , le vomissement glaireux et la difficulté d'uriner , indiquent l'inflammation de la vessie.

La sanie ou l'écoulement puriforme de l'urèthre , sans urine , indique qu'il s'y est formé un ulcère (2).

(1) De signis ulceris in veretro. Debet esse dolor in eo et cum velocitate egreditur putredo pura ante urinam : et ulcera quæ sunt in veretro habent punctionem manifestam in hora mingendi , præcipue quando separatur ab eis cicatrix et sordities.

Etiam fiet mictus sanguinis de vesica ; et hoc fiet dum corroditur , dum perveniet corrosio ad venas : et ideo præcedunt eam signa ulcerationis quæ sunt per urinam partium furfurarum , et urinam saniei et dolorem inductum in pectine... Et si mictus fuerit sanguinis et putredinis et corticum cum urina foetente , illud significat superulcerationem in vesicâ. *Rhases , Contin. lib. x , cap. 1. Brixia , 1486.*

(2) Sed noscas quod sequitur apostema calidum in vesica ,

Lorsqu'à la suite d'un ulcère de l'urèthre, c'est-à-dire d'un écoulement purulent, la difficulté d'uriner augmente de jour en jour, en même temps que l'écoulement diminue, sachez qu'il s'y forme une carnosité; hâtez-vous d'y porter remède avant que le conduit se bouche totalement; introduisez-y une sonde pour excorier la carnosité; si l'introduction de la sonde est impossible, faites une incision légère dans la vessie (1).

Quand l'inflammation étoit vive, les Arabes se bornoient aux adoucissans; ils évitoient tous les remèdes astringens et visqueux. Dès que le pus commençoit à sortir, ils avoient recours aux injections, qu'ils varioient suivant la nature de l'écoulement; quand il étoit peu fétide, ils se contentoient d'injecter de l'eau miellée, le mucilage de psillium ou de semences de coings, et autres remèdes de ce genre; quand ils vouloient cicatriser l'ulcère, ils employoient la céruse, l'antimoine, &c. Quand la douleur étoit vive, ils injectoient du vinaigre tiède pour la modérer,

febris acuta, insomnietas, sítis, alienatio eloquii, vomitus saniei et difficultas mingendi.

Si egreditur sanies absque urina, exitura erit in veretro.
Id. ibid.

(1) Bimmasui, in summis si difficilior et vehementior fit difficultas mingendi ex apostemate, abundanter fiat unctio cum oleo et epithimate, et longa fiat sessio in balneo... Dixit si fuerit in aliquo ulceratio: deinde diminuente sanie, si incipiat urina difficilis fieri de die in diem alterum: noscas quod caro superflua orietur ibi. Dico procede velociter cum cura antequam oppilentur meatus penitus, et impone instrumentum urinativum ad excoriandum ipsam: quod si orta fuerit, et inde oppilentur meatus, scinde in vesica modice. *Rhas. lib. x, cap. 3.*

et il en résultoit un prompt soulagement. D'autres fois ils donnoient de fortes doses d'opium à l'intérieur, ou ils le faisoient dissoudre dans l'eau de roses, qu'ils injectoient dans la vessie. Quand il n'y avoit pas d'inflammation, ils donnoient intérieurement les cantharides et la sabine, pour favoriser l'écoulement des urines (1).

Ils regardoient les carnosités comme incurables; néanmoins, pour pallier le mal, ils introduisoient une sonde ou une bougie dans l'urèthre, qu'ils y laissoient jusqu'à ce que l'urine

(1) *Apostema calidum in vesica indiget mollificatione... et non indiget stypticis et glutinativis: et si de ea egreditur putredo foetens, clysterisanda est cum trachisco in quo ponitur caro usta et simile ejus: et si fuerit foetor minor sufficiet ei aqua mellis ad abstergendum et mundificandum eam.*

Tamen non est utendum clysteribus in vesica penes apostema, nec provocantibus urinam, cum ipsa omnia excitent dolorem per immissionem instrumenti. Tamen si illinitur opio exterius, si vehemens dolor fuerit et calidus, bonum erit.

Dixit Symon nisi sufficiens fuerit quod in potu sumptum fuerit, et fuerit in vesica ardor vehemens, injiciendum est per instrumentum cannulæ de lacte recenti et sief albo: aut de mucilagine psyllii et granorum citoniorum. Dico nisi fuerit ardor fiat cum mucilaginibus; et ad consolidandum vulnus fiat cum cerussa, antimonio et similibus. Dixit confert vehementi ardori in vesica quod injiciatur in ea tepidum acetum, et mitigabit dolorem statim.

Cum dolor sit fortior da de narcoticis fortioribus et sæpe immittatur in caput virgæ stuella intincta in aqua rosarum in qua dissolutum sit opium. *Id. ibid.*

Cantharides ponuntur cum medicamentis quæ provocant urinam ad faciendum velocem dissolutionem in difficultate mingendi.

Sabina provocat urinam plusquam alia medicina. *Rhas. lib. x, cap. 2.*

sortît. Ils recommandoient la saignée, l'usage habituel des vomitifs, la décoction de pois chiches en injections; des espèces de bougies composées d'amidon, de céruse, des gommes adragant et arabique, de blanc d'œuf et d'opium, dont ils ajoutaient un cinquième sur le total (1).

Les Arabes ont perfectionné les sondes; ce sont eux, comme on le voit dans le Continent de Rhases, liv. x, chap. iii, qui ont imaginé de pratiquer, sur les côtés de l'extrémité de la sonde, des petites ouvertures assez nombreuses pour qu'elles ne pussent pas être toutes bouchées par les caillots de sang et le mucus; ils

(1) Retentio urinæ pluribus ex causis contingit... aut apostemate in collo vesicæ vel virga existente, aut ulcere... aut carne addita ineatus oppilante, aut ex achbil, quod est apostema durum generatum in aliquo meatuum, dicitur halabin quia non suscipit curationem, et quod de hujusmodi nascitur in virga sentitur cum intromissione almater (catheteris) in virgam, curatio tamen eadem instituenda quam requirit caro addita, id est, cum oleis mollicificantibus ut oleo anethi vel camomillæ, et sirag et similibus, et emplastretur cum emplastris mollicificantibus ut emplastro de fenugræco, semine lini, et meliloto, et similibus; vel accipiat arundo subtilis quæ dicitur almal et intromittatur in virgam, et emplastretur foramen donec expellatur urina, vel clysterisetur cum aqua cicerum quoniam rodet homini carnem, et expellit urinam. *Albucasis, fol. 93, cap. x, Theoric. nec non Pract.*

Le même auteur, fol. 92, cap. iv, donne les détails suivans sur les ulcères de l'urèthre et de la vessie.

Signum ulcerationis virgæ est exitus putredinis ante et alleviatio doloris post exitum urinæ. Cum vero fuerit in vesica, erit acutus dolor in pectine et ejus circuitu, cum retentione urinæ ejusque guttatione et fœtore, et ejus exitu mixto cum putredine in qua sunt squamæ albæ similes furfuribus. Curatio ulceris vesicæ est cum phlebotomia venæ basilicæ et cum trochiscis de cachnag et solatri majoris et

y ont aussi adapté un stylet pour la débarrasser du sang ou du mucus qui pouvoit s'y introduire. Rhases ajoute qu'il a inventé une sonde de plomb, qu'il préfère parce que sa souplesse permet de la contourner et de l'adapter plus facilement au conduit sans produire de douleur, comme il arrive quand on se sert des autres sondes.

Quand l'introduction de la sonde est impossible, et que la suppression totale des urines met la vie en danger, ils conseillent de faire une incision légère sur la partie latérale du périnée, et d'y introduire une canule pour donner issue aux urines. Il en résulte, il est vrai, dit Bensé-

cum eo quod lavat ulcus, et alia vice quod sigillat, sed cum potu aquæ mellis, vel cervisiæ, ficuum: post modum quoque comedat risum cum lacte et cum dragacantho... et confert ei juvamentum mirabile lac asinæ aut equæ, et clysterisetur virga cum lacte statim mulso sæpe in die, vel cum albumine ovi: et si non sentitur in ea ardor clysterisetur cum sief albo; et caveat cibaria acuta, salsa, et acria; et utatur cibariis carniū pinguium coctarum in aqua cum modico specierum; et comedat panem cum julep et oleo amygdalarum cum modico zuccari, et assiduet bibere ptisanam hordei cum dragacanto. Assiduatio autem vomitus est de rebus quæ magis conferunt ulceribus vesicæ et renum; coitus vero de magis offendentibus.

Le sief album étoit une espèce de bougies qui devoient se fondre facilement dans la vessie: l'auteur en donne la composition suivante, *cap. v de Generatione Scabiei vesicæ.*

Recipe, amidi inundi ab acetositate et loti cum aqua dulci, cerusæ sæpe lotæ in aqua dulci, gummi arabici, gummi dragaganthi infusorum in aqua dulci et colatorum, ana partes æquales, opii partem quintam, terantur totum cum albumine ovorum recentium ejusdem diei, et fiant ex hoc licinia et exsiccentur et conserventur.

La dose d'opium contenue dans cette recette est, comme on le voit, énorme: elle forme le cinquième de la totalité des autres ingrédients.

rapion , un ulcère qui ne se cicatrise pas ; mais cet inconvénient est préférable à une mort certaine (1).

On voit , d'après ce passage , que l'opération de la boutonnière , si redoutée des modernes quand l'introduction de la sonde est impossible , se pratiquoit très-communément autrefois , et il paroît qu'elle réussissoit autant qu'on pouvoit l'espérer : elle est certainement plus simple et moins dangereuse que toutes celles que l'on a proposées jusqu'ici dans les cas de suppression d'urine causée par l'engorgement de la prostate. L'on objecte qu'elle a eu quelquefois des suites

(1) *Difficultas mingendi, si fuerit ex parte carnis duræ ortæ in meatu, incurabilis erit penitus.*

Dico quod instrumentum urinativum quod faciunt moderni erit melius hoc, quum caput ipsius est lene et planum, habens foramina in lateribus parva et multa in quibus non poterit ingredi sanguis coagulatus, neque sanies penitus ex parvitate ipsorum. Quod si fuerit ei difficultas ex aliqua particula saniei coadunata in canula instrumenti, habet acum ingredientem in ipsa canula; et licet non penetret dum emittet quod ingressum fuerit in instrumento, tum illud expellet et removebit. Et illud quod ego confeci magis conveniens est hoc toto; quum est instrumentum urinativum confectum de plumbo ut torqueatur et involvatur ad foramen foraminis, quum evitandus est dolor: cum instrumentum urinativum multotiens inferat ulcerationem et dolores inde.

Binserapion dixit, si difficultas mingendi fuerit, et fuerit apostema magnum in vesica, ob hanc causam non aptabitur operatio instrumenti urinativi. Quod si vehemens fuerit negotium super patientem et propinquus fuerit perditioni, et in timore fuerit ne augeat instrumentum urinativum dolorem, scinde modice juxta daram (perineum) in latere ejus: et impone in ea canulam ad emittendum urinam; sed pejus erit quod non consolidabitur, et hoc minus pejus erit in salute patientis, in perditione ejus. *Rhas. Cont. l. x, c. 3.*

fâcheuses ; mais quelle est l'opération toujours suivie de succès ?

On ne peut donc nier que toutes les maladies de l'urèthre et de la vessie sont absolument indépendantes du virus vénérien ; elles ont été très-communes dans tous les âges ; on les a surtout observées chez les jeunes gens des deux sexes, et chez les enfans vers le temps de la puberté, lorsque les parties de la génération commencent à se couvrir de poils, et un peu avant (1). Le régime seul peut empêcher les progrès du mal. Dès que l'ardeur d'urine s'est manifestée, il faut ne jamais rester long-temps exposé au soleil ou au feu ; ne point tenir les environs du pubis et des reins trop chaudement ; ne pas dormir couché sur le dos, ou dans des lits trop mols, tels que les lits de plume ; éviter les vives émotions de l'ame, les veilles, le sommeil trop long, les plaisirs de Vénus ; se borner à n'user que d'alimens doux et insipides ; manger peu et souvent ; se procurer une selle tous les jours (2). Rhases faisoit grand cas, dans ces

(1) Et cum apostematibus accidentibus in vesica, erit dolor in pectine et daran (locus est inter anum et testiculos) cum inflammatione testiculorum ; vehementi vomitu cholericis ; difficultate mingendi, asthmate, siti violenta, et in frigidatione extremitatum, quod non calefient nisi cum labore ; et accidit juvenibus et pueris in tempore ortus pectinis ; et ante per modicum tempus. *Rhas. l. c. cap. 2.*

(2) Et scias quod ardor urinæ qui fit ab acuitate humoris et in quo non est in urina neque sanies, neque sanguis, aliquando perducit ad secundum, et est primus sicut antecedens ad secundum, sicut fluxus ventris cholericus plerumque est antecedens ulcera intestinorum.

Cura vero facti ab acuitate cholerae per instrumentum dietæ est, ut fugiat patiens moram in aere calido sub sole

circonstances, des pilules de bdellium noir pour relâcher le ventre (1).

La dysurie, l'ischurie et l'engorgement de la prostate, surviennent souvent sans être précédés de gonorrhée, ni d'aucun signe de virus vénérien. Le préjugé seul a pu faire douter de ce fait au célèbre Stoll : il ne put croire qu'un cocher, âgé de cinquante-quatre ans, sujet à l'ischurie depuis plusieurs années, n'avoit jamais eu de gonorrhée ; et il persista à regarder tous les accidens qu'éprouva le malade, comme les suites d'une gonorrhée mal traitée. Il fut étonné, à l'ouverture du cadavre, de ne trouver aucun vestige de bubon ni de cicatrice. Les parois de la vessie étoient fort épaissies, et son fond parsemé de petits grains rouges, sembla-

et ad ignem, et applicationem omnium actu calidorum, maxime circa renes et pectinem. . . Et fugiat delationem multorum pannorum maxime pellibus fulcitorum circa renes et pectinem, fugiatque iram et furorem, omnemque laborem, sed adhereat quieti mentis et corporis. Fugiatque fricationes in dictis membris maxime factas, et balnea omnia actu et potentia calefacientia, et fugiat somnum diuturnum longum, accubitusque in plumis et super dorso : et fugiat insuper vigilias plurimas. . . Sed nutriendum est dixit Almansor ex taffeis lenibus id est cibus paucæ dulcedinis et cibus insipidis et similibus. *Nicolaus Nicolus sermones medicinales, tom. x, cap. x. Venet. 1491, in-fol.* J'observerai ici que cet auteur s'étend fort au long sur les maladies de la vessie : il a vécu au commencement du quinzième siècle ; il nous a donné l'extrait de tous les anciens médecins ; son livre est dans le genre du Continent de Rhases ; il est extrêmement rare, ainsi que les précédens, ce qui m'a décidé à en donner ici le texte.

(1) *Bdellium nigrum si de eo fiant pilulæ confert. Dico laxandus est venter laborantis vehementi ardori in vesica cum pilulis ejus. Rhases. l. c.*

bles à des œufs de fourmis, qui renfermoient du pus; il y avoit deux abcès ouverts de chaque côté de l'urèthre, situés dans la prostate. Il s'étoit formé dans les environs plusieurs abcès très-petits qui renfermoient du pus de bonne qualité; les petits conduits de Morgagni étoient fort multipliés, l'urèthre extrêmement rouge et enflammé vers le gland. On trouva de la sérosité épanchée entre la substance du testicule droit et la tunique vaginale; le rein gauche étoit d'une grosseur extraordinaire, et rempli d'une infinité de petits abcès; les conduits de Bellini tellement gorgés de pus, qu'ils sembloient former autant de petits abcès; la substance du rein regorgeoit également de pus qui paroissoit s'y être formé; le rein opposé et les intestins étoient sains (1).

Ces effets prouvent que la dysurie avoit été primitivement causée par un embarras naturel de la prostate. Le genre de vie du malade, et sur-tout un coup de pied de cheval qu'il reçut dans les parties de la génération deux mois avant sa mort, a déterminé une inflammation dans une partie de la glande; cette inflammation a été suivie d'une fluxion de poitrine, qui indique qu'il existoit naturellement un état inflammatoire, et non un vice vénérien.

L'on doit porter le même jugement de la plupart des dysuries et des suppressions d'urine, produites par l'engorgement de la prostate : c'est sans fondement qu'on les attribue vulgairement à la répercussion du virus vénérien, ou aux gonorrhées mal traitées. Ces maladies sont

(1) Stoll, Rat. Med. v. 1, p. 159.

fort communes aux tempéramens sanguins, surtout vers l'âge de la puberté, lorsque les vaisseaux qui se distribuent dans le tissu cellulaire de cette glande se gorgent extraordinairement, et contractent une espèce de phlogose, qui contribue à déterminer l'orgasme vénérien. La phlogose augmentant chez ceux qui s'abandonnent honteusement à leurs desirs effrénés, ou qui commettent d'autres excès, il en est résulté de tout temps des ardeurs d'urine et des écoulemens puriformes de l'urèthre, qui précèdent toujours de loin la suppression partielle ou totale d'urine, si l'on ne prend les précautions convenables pour la prévenir. Cette suppression peut survenir tout-à-coup après quelques excès; mais l'inflammation de la prostate, qui la détermine souvent, se forme en général lentement; elle est particulière à ceux qui ont eu autrefois des écoulemens purulens: on l'a vue, dans quelques cas, survenir vingt ans après la suppression des gonorrhées. Il y a lieu de soupçonner que dans ces circonstances la prostate, après être restée long-temps gorgée et squirrheuse, s'enflamme, de même que les autres glandes squirrheuses, lorsqu'il survient une cause quelconque d'irritation, et l'inflammation est généralement proportionnée à l'état d'indolence qui a précédé. Tantôt l'inflammation est bornée à la prostate, d'autres fois elle s'étend plus ou moins dans le canal: dans le premier cas, elle est précédée d'écoulemens fréquens et rebelles sans ardeurs d'urine; dans le second cas, l'urine sort avec douleur, souvent goutte à goutte, et forme un filet mince. Néanmoins ces derniers symptômes peuvent subsister long-temps sans que la prostate soit attaquée;

ils sont ordinaires aux gonorrhées récentes; ils indiquent que l'inflammation est bornée à l'urèthre seul; et quelle que soit la violence des tourmens qu'ils excitent, ils n'ont pas en général de suites fâcheuses tant qu'ils ne sont pas accompagnés d'une douleur fixe vers le périnée.

Ce n'est que quand la prostate est extrêmement gorgée, que les malades se plaignent d'un sentiment de pesanteur vers le périnée et l'anus, et que l'on peut s'assurer de l'existence de la tumeur en introduisant le doigt dans le rectum; souvent la tumeur existe sans ces symptômes, et quand ils se sont manifestés, on doit peu compter sur les remèdes : on ne peut donc pas les regarder, avec Desault, comme des signes pathognomoniques de la maladie commençante.

L'engorgement de la prostate est plus fréquemment précédé d'écoulemens rebelles de l'urèthre : « quand il est considérable, les urines » forment en sortant, comme l'a observé Paulmier, un jet fin, jamais droit, toujours oblique, » et souvent bifurqué. La douleur est plus vive » quand les urines cessent de couler que tandis » qu'elles coulent, parce qu'il reste entre le col » de la vessie et la tumeur quelques gouttes » d'urine, qui ne sortent qu'avec les plus grands » efforts et une douleur extrême. Les mêmes » douleurs se font sentir après avoir joui des » plaisirs de Vénus, par les efforts violens que » fait la nature pour chasser la semence retenue » dans l'urèthre (1) ».

On peut joindre à ces signes les suivans : « Si » le malade se présente pour uriner, il est long-

(1) Palmarius de Morbis contagiosis, p. 153.

» temps à attendre la première goutte des urines,
» et s'il fait des efforts pour en accélérer la sortie,
» il y met un nouvel obstacle en poussant
» de plus en plus la tumeur de la prostate contre
» le col de la vessie dont elle bouche alors l'ouverture,
» et il ne parvient à uriner qu'en suspendant ses efforts ».

Ces symptômes, observés par Desault, ne sont encore sensibles que quand le mal est déjà fort avancé ; c'est alors qu'il faut, sans perdre de temps, tenter de favoriser la sortie des urines par l'introduction fréquente des bougies, pour seconder les efforts de la vessie et prévenir l'inflammation ; car quand l'inflammation de la prostate s'est manifestée, il est toujours très-difficile et souvent même fort dangereux de recourir à ce moyen : le conduit se trouve trop resserré et trop irrité par le volume de la glande ; car c'est à cette seule cause qu'il faut attribuer la suppression des urines, et non à l'affoiblissement du ressort de la vessie, comme l'a avancé le rédacteur du Journal de Desault (1). Non-seulement les douleurs qui s'étendent dans les environs, prouvent que la vessie redouble d'efforts, et que les parties voisines viennent à son secours ; mais si l'on parvient à y passer une sonde, les urines sortent en formant un jet considérable par la réaction violente des membranes de la vessie.

L'on trouve quantité d'erreurs de ce genre dans l'ouvrage que nous venons de citer. L'on ne peut, par exemple, nullement compter sur les signes qu'on y donne des abcès, du gonfle-

(1) Journal de Chirurgie, tom. II, p. 188.

ment variqueux et de l'engorgement squirreux de la prostate. L'inflammation de cette glande dure souvent des années entières, de même que l'ophthalmie chronique, sans que la glande même abcède : il en résulte d'abord une sécrétion muqueuse plus ou moins abondante, à laquelle succèdent le gonflement variqueux, l'inflammation de la vessie et des parties voisines ; et si le malade ne périt pas de rétention d'urine, il se forme généralement des dépôts urineux au périnée, sans que le corps même de la glande soit en suppuration.

On a tout lieu de soupçonner le gonflement variqueux de la prostate, lorsqu'à la suite des gonorrhées rebelles, la difficulté d'uriner augmente de jour en jour ; mais on ne peut être certain de ce gonflement que par l'introduction de la sonde : quelque précaution que l'on prenne, elle est généralement suivie d'un écoulement de sang plus ou moins abondant. Rien n'est plus juste, à quelque'exception près, que ce qu'a écrit Desault sur les effets du gonflement variqueux des vaisseaux de la prostate, et de ceux qui rampent dans le tissu cellulaire de la vessie. « L'anatomie apprend, dit-il, que ces vaisseaux » forment un plexus très-sensible à l'œil, même » dans l'état naturel, et sans le secours des in- » jections : ce plexus vasculaire est susceptible » d'une dilatation considérable, et souvent il » présente des espèces de nodosités saillantes » dans le col de la vessie, et semblables à celles » que forment les varices situées dans les autres » parties du corps. Dans cette maladie, la pros- » tate augmente moins de volume proportion- » nellement que ses enveloppes ; leur tissu est » tantôt mol et spongieux, tantôt dense et dur,

» selon que l'engorgement est récent ou ancien :
 » enfin ce gonflement variqueux de la prostate
 » présente les mêmes variétés que les tumeurs
 » hémorrhoidales, avec lesquelles il a beaucoup
 » d'analogie et qui le compliquent très-fréquem-
 » ment : l'un et l'autre de ces états contre na-
 » ture, sont aussi souvent l'effet que la cause de
 » la rétention d'urine et de la constipation (1).
 » Rien ne contribue autant à leur naissance ,
 » que les efforts que les malades font pour uriner
 » et pour aller à la garde-robe ; la contraction
 » violente des muscles abdominaux, en compri-
 » mant fortement les viscères contenus dans le
 » bas-ventre, et rendant ainsi difficile le retour
 » du sang par les vaisseaux iliaques et mésenté-
 » riques, produit une stase sanguine dans les
 » veines du périnée, et par une suite nécessaire
 » l'engorgement (2) de tous les viscères situés
 » dans cette région. Or, dans ces cas, le gon-
 » flement variqueux de la prostate est consé-
 » cutif à la rétention d'urine, qu'il entretient à
 » son tour. Souvent aussi la tuméfaction de cette
 » glande précède la rétention d'urine, dont elle
 » est la cause primitive. Cette disposition n'est
 » pas rare chez les vieillards et même chez les

(1) Cette proposition n'est pas juste : la constipation
 et les hémorrhoides sont l'effet de l'inertie du canal in-
 testinal, et du défaut d'action des absorbans ; d'où il ré-
 sulte un embarras dans les vaisseaux voisins de la vessie.
 La rétention d'urine en est une suite très-ordinaire, et si
 jamais elle donne lieu aux hémorrhoides, ce ne peut être
 que quand la vessie a été primitivement enflammée par les
 causes dont nous avons fait l'énumération plus haut.

(2) Cet engorgement ne peut être, comme l'avance l'au-
 teur, une *suite nécessaire* des causes qu'il vient d'indiquer ;
 il est constant que ces causes ne le produisent pas toujours.

» jeunes gens qui se sont livrés avec excès aux
» plaisirs de l'amour, ou qui ont abusé des li-
» queurs spiritueuses : elle est aussi très-fré-
» quente chez les personnes qui ont eu plusieurs
» gonorrhées, chez celles qui ont eu des hémor-
» rhoïdes compliquées d'obstructions dans le
» bas-ventre ».

Il est aisé de juger, d'après cette théorie, que l'état variqueux de la prostate ne peut guère exister sans être compliqué d'engorgement des parties voisines. Les causes de cet engorgement sont extrêmement variées, et rendent le diagnostic très-difficile. L'introduction seule de la sonde peut donner quelques lumières sur la nature du mal ; l'obstacle que l'on rencontre, quand on est parvenu à la prostate, indique que cette glande même est affectée : il faut alors user des plus grandes précautions, suivant la nature de l'embarras. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs aux ouvrages que le célèbre Desault a donnés sur cet objet ; ses préceptes méritent d'être gravés dans la mémoire de tous ceux qui s'occupent des maladies de ce genre ; ils sont le résultat d'une grande expérience. Jamais personne n'a manié la sonde avec plus de dextérité : quoique chargé d'un grand hôpital, où il avoit fréquemment des rétentions d'urine à traiter, on ne l'a jamais vu recourir à l'opération de la boutonnière ; il n'a jamais pratiqué qu'une fois la ponction de la vessie au-dessus du pubis, pour évacuer les urines.

S E C T I O N V I I.

Du quatrième degré de la Gonorrhée.

QUELQUEFOIS les symptômes inflammatoires affectent légèrement la partie antérieure de l'urèthre, et se font sentir avec plus de force et d'intensité dans les endroits plus profonds du passage. Ainsi le troisième degré de la maladie, où, comme nous l'avons vu, la prostate est particulièrement affectée, est produite, dans certains cas, parce que l'inflammation des parties uniquement intéressées dans le second degré, s'étend jusqu'à cette glande : néanmoins l'inflammation passe fréquemment de l'extrémité de l'urèthre tout le long du conduit, sans affecter vivement aucune partie intermédiaire, et se fixe, avec une violence extraordinaire, sur la prostate ou la vessie. Tantôt la prostate est affectée et la vessie intacte; d'autres fois l'inflammation glisse légèrement sur cette glande, et se porte avec une violence extrême sur chaque partie de la vessie.

La vessie est affectée, dans quelques cas, presque à l'instant que commence la maladie; l'inflammation s'étend avec une rapidité étonnante le long de l'urèthre; la vessie est douloureuse peu d'heures après que l'écoulement s'est manifesté : néanmoins cela n'arrive d'ordinaire que quand l'écoulement a duré un certain temps, et il est en général aisé de reconnoître que l'affection de la vessie est l'effet du froid et de l'humidité auxquels le malade a été long-temps exposé, des exercices violens à pied ou à cheval, ou des injections poussées avec trop de force jusqu'à la partie supérieure de l'urèthre.

La

La maladie s'annonce par un mal-aise considérable, qui se termine par une vive douleur qui s'étend dans toute la région de la vessie, et sur-tout vers son col; le malade éprouve en même temps des envies d'uriner fréquentes et douloureuses, souvent accompagnées de ténésmes. La douleur est, dans quelques cas, principalement fixée autour de l'anus; mais en général toutes les parties inférieures de l'abdomen, la région du pubis en particulier, sont très-douloureuses; les reins même sont quelquefois affectés par sympathie nerveuse, ou parce que l'inflammation de la vessie gagne le long des uretères.

La douleur se fait communément sentir, surtout après avoir uriné, jusqu'à l'extrémité du gland, comme il arrive toujours dans le cas de calcul dans la vessie, et le cours des urines est également intercepté; ce qui a donné lieu de confondre les cas de ce genre, quand on a dissimulé l'histoire de la maladie, avec la pierre.

Quand l'écoulement de l'urèthre a résisté aux injections, l'affection de la vessie n'y produit aucun changement; ou s'il éprouve quelqu'interruption, elle n'est en général que momentanée: mais outre l'écoulement ordinaire de l'urèthre, semblable à celui qui survient dans les différens degrés de la maladie que nous avons décrits, l'urine charrie une quantité considérable de matière, ce qui la fait paroître trouble, et comme mélangée de pus: néanmoins le dépôt qu'elle donne communément, après l'avoir laissée reposer quelques heures, étant examiné avec soin, se trouve être presque uniquement du mucus.

Cette matière contenue dans l'urine prend, quand la maladie se prolonge, une apparence

fort différente ; au lieu d'être brisée et divisée en flocons , comme elle étoit d'abord , elle devient très-tenace et très-visqueuse , à-peu-près comme de la colle de poisson dissoute dans l'eau jusqu'en consistance de gelée. Cette matière gélatineuse est suspendue dans l'urine à l'instant qu'on la rend ; mais bientôt elle s'en sépare , se précipite , et se colle si fortement au fond du vase dans lequel on la reçoit , qu'on ne peut l'en détacher qu'avec peine. Cette substance est , dans quelques cas , claire et transparente ; néanmoins elle est communément d'une teinte jaune et un peu opaque.

Quand il sort une grande quantité de cette matière , le malade s'en trouve généralement soulagé ; ce soulagement dure plus ou moins de temps , suivant le degré de l'inflammation.

Tantôt cette matière visqueuse est en très-petite quantité , et couvre à peine légèrement le fond du vase ; d'autres fois elle semble former plus de la moitié du liquide qui sort de la vessie. Quand elle est aussi abondante , elle épuise considérablement le malade , et il s'en trouve peu qui puissent supporter long-temps une pareille évacuation.

L'on pourroit s'imaginer , d'après la nature des parties affectées , que cet accident est le plus terrible que la gonorrhée puisse produire ; néanmoins il s'en faut bien que cela soit ainsi. La maladie que j'ai décrite dans la dernière section , c'est-à-dire le gonflement de la prostate , est toujours beaucoup plus fâcheux. Dans ce dernier cas , peu de malades guérissent ; dans l'autre , au contraire , la plupart réchappent , au moins quand la constitution est bonne , pourvu que l'on n'ait pas extrêmement négligé

la maladie dans son commencement. A la vérité, la guérison est en général très-longue ; souvent même il reste un mal-aise et certaines sensations extraordinaires pendant nombre d'années, mais communément dès qu'on est parvenu à calmer les premiers symptômes, ils se modèrent peu à peu, et disparaissent enfin entièrement.

La saignée est le remède sur lequel on doit le plus compter aux premières approches de maladie ; quand on la pratique très-hardiment, elle en modère presque toujours les symptômes, et elle en abrège la durée.

Il faut tirer du sang avec la lancette en proportion des forces du malade, et appliquer à plusieurs reprises un certain nombre de sangsues près de l'anus ; suivre d'ailleurs le régime indiqué dans la dernière section ; tenir le ventre modérément libre avec l'huile de ricin, ou avec quelque autre doux laxatif, et prescrire les narcotiques à des doses capables de calmer ou de dissiper la douleur. On doit, comme je l'ai conseillé en parlant du gonflement de la protaste, donner les opiatiques en lavement plutôt que par la bouche.

On a proposé d'injecter une dissolution aqueuse d'opium dans la vessie, pour en modérer plus sûrement l'irritabilité ; mais ce moyen paroît dangereux : j'ai vu un malade qui a manqué en périr ; il fut attaqué de convulsions et d'autres symptômes alarmans.

Les injections émollientes telles que l'huile, ou la formule du n°. 22, modèrent fréquemment la douleur, et suspendent un peu les envies continuelles d'uriner qui dominant communément dans ce cas. Quand ces moyens ne réussis-

sent pas , le demi - bain est quelquefois utile.

L'usage abondant des boissons mucilagineuses, telles que les infusions de graine de lin et de racine de guimauve , ou la dissolution de gomme arabique dans l'eau, soulage dans toutes les affections des voies urinaires; mais sur-tout dans celle dont il s'agit.

On prescrit tous ces remèdes pour modérer la douleur et l'irritation dans le commencement de la maladie; ils remplissent presque toujours ces indications étant appliqués à propos et continués un temps convenable; mais ils ne procurent que peu ou point de soulagement dans les degrés les plus avancés , lorsque la douleur n'étant plus si aiguë il domine une irritation excessive , avec un écoulement de la matière visqueuse que nous avons décrite. Les narcotiques modèrent dans tous les temps l'irritation; mais la saignée qui est toujours utile dans le commencement , ne tend ici qu'à affoiblir le malade , sans nullement diminuer la violence des symptômes qu'il éprouve.

Le quinquina prescrit hardiment est quelquefois avantageux dans ces cas , on peut même le rendre plus efficace en ajoutant à chaque prise quelques grains d'alun. Les baumes du Pérou et du Canada sont également utiles; mais on ne peut en attendre de grands avantages , qu'autant qu'on les prescrit à des doses plus fortes qu'on ne le fait communément. On ne doit même en régler la quantité , que d'après l'état de l'estomac ; ces remèdes sont toujours si innocens qu'on peut dans tous les temps en faire prendre autant que ce viscère est capable d'en supporter.

De tous les remèdes néanmoins que j'ai ten-

tés dans ces circonstances, l'uva ursi est le plus efficace : on n'en tire aucun avantage quand la prostate est affectée , mais il soulage presque toujours dans les affections de cette classe, sans complications , bornées à la vessie seule. On peut en donner d'abord vingt grains , et ensuite un demi-gros en poudre trois fois par jour ; il est rare qu'étant prescrit ainsi , il ne produise pas en peu de temps une diminution dans la quantité de la matière visqueuse qu'entraînent les urines ; cet effet , réuni au calme qu'éprouve le malade , est toujours un indice certain que l'inflammation est diminuée.

L'on prescrit communément le mercure dans cette affection de la vessie dans l'idée qu'elle est l'effet de la métastase du virus vénérien qui étoit fixé d'abord sur l'urèthre , mais j'ai souvent donné ce remède, sans jamais en retirer aucun avantage : il est même quelquefois nuisible ; il tend singulièrement à augmenter l'irritabilité du système, et des parties les plus spécialement affectées.

Lorsque la maladie a subsisté long-temps, la vessie est sujette à s'épaissir considérablement et à diminuer de capacité, d'où il résulte que les envies fréquentes d'uriner continuent quelquefois des années, lorsque tous les autres symptômes sont dissipés ; j'ai même vu cette incommodité ne cesser qu'avec la vie du malade. Elle paroît évidemment l'effet de l'inflammation de la vessie ; elle lui succède toujours quelle que soit la cause de cette dernière : elle est aussi une suite des rétrécissemens considérables et rebelles de l'urèthre.

On recommande souvent le mercure contre cet épaississement des membranes de la vessie : on

ne peut douter qu'il n'ait été utile quelquefois ; il paroît même l'être également , quelle qu'ait été la cause primitive de la maladie (1) ; mais il est toujours pernicieux , et il faut bien se garder de le prescrire lorsque les parties sont dans un état d'irritabilité.

Si dans ce dernier cas le raisin d'ours prescrit à forte dose , ne soulage pas promptement , l'opium donné en lavement calme en peu de temps en diminuant les envies fréquentes d'uriner ; et je l'ai vu réussir complètement après avoir tenté inutilement tout autre moyen.

Dans quelques cas où l'opium ne convenoit pas , à cause de la constipation rebelle qu'il produit , j'ai tiré de grands avantages de la jusquiame ; mais il faut la prescrire à plus forte dose qu'on ne le fait communément. On peut donner hardiment à un adulte huit ou dix grains de l'extrait , même dès la première fois , et porter ensuite la dose jusqu'à quinze , vingt , vingt-cinq grains et même un demi-gros.

SECTION VIII.

De la Cordée.

La cordée est une érection douloureuse et involontaire ; les malades y sont plus ou moins sujets dans tous les degrés de la gonorrhée ; mais elle est plus fréquente et beaucoup plus forte dans le second degré que dans les autres : elle tourmente le malade le plus communé-

(1) Cette pratique de donner le mercure dans l'épaississement des membranes de la vessie qui succède à l'inflammation , a été recommandée par feu le Dr. Ebénézer Gilchrist de Dumfries , auquel on est redevable d'observations fort importantes sur différentes parties de la médecine.

ment quand il est échauffé dans le lit ; quelquefois même elle devient alors si vive , qu'elle le prive entièrement du sommeil. Pendant l'accès de la cordée , la verge est dure et douloureuse au toucher , et souvent elle se courbe extrêmement sous elle-même.

La cordée a lieu dans tous les périodes de ce second degré de gonorrhée , et elle subsiste quelquefois après que les ardeurs d'urine et tous les autres symptômes sont dissipés : elle est néanmoins généralement plus vive tant qu'il y a inflammation , et elle augmente plus ou moins en proportion de la violence de ce symptôme.

J'en conclus que la cordée est l'effet de l'inflammation , et qu'elle survient en conséquence de l'irritation qui , se communiquant des nerfs de l'urèthre à ceux des muscles contigus , détermine dans toute la substance de la verge les contractions inégales qui ont très-généralement lieu dans cette maladie.

Si la cordée étoit produite par un épanchement lymphatique dans le tissu réticulaire de la verge , ce que quelques auteurs ont prétendu arriver fréquemment (1), elle seroit certainement plus durable qu'elle ne l'est dans aucun cas , et ces épanchemens seroient sujets à se terminer par la suppuration , de même qu'il arrive quelquefois aux tumeurs inflammatoires de ces parties : or , je n'ai jamais vu les tumeurs qui accompagnent la cordée suppurer. Communément ces dernières s'élèvent et disparaissent en peu d'heures , et sont en général plus étendues que les tumeurs qui doivent suppurer. Les tumeurs inflammatoires croissent plus lentement ,

(1) Voyez Jean Hunter, sur les Maladies vénériennes.

et soit qu'elles se résolvent ou qu'elles suppurent, leur terminaison a toujours lieu d'une manière beaucoup plus insensible.

Je n'ai pas trouvé de remèdes plus utiles contre la cordée que les narcotiques : il suffit quelquefois, pour dissiper la douleur et la tension, de frotter les parties affectées avec le laudanum liquide, ou avec une forte dissolution d'opium dans l'eau, et de les tenir constamment couvertes de plumaceaux imbibés de l'un de ces liquides; néanmoins l'opium pris intérieurement, procure encore de plus grands avantages. Trente ou quarante gouttes de laudanum liquide, données à l'instant que le malade va se coucher, ou dès que la douleur se fait sentir, ne manquent guère de la prévenir ou de la dissiper.

Les injections émollientes faites dans l'urèthre sont aussi très-efficaces, sur-tout quand elles contiennent de l'opium, pour modérer la cordée. Comme la chaleur et l'irritation que cause la constipation contribuent beaucoup à aggraver ce symptôme, j'ai retiré de grands avantages des doux laxatifs.

La dissolution du sucre de saturne appliquée à froid, procure souvent un soulagement passer. J'ai employé le camphre avec succès à l'extérieur; dissous dans l'esprit-de-vin, il est utile; néanmoins il agit avec plus d'avantage étant dissous dans l'huile. L'on a beaucoup vanté les frictions mercurielles pour dissiper la cordée; j'ai cependant généralement observé qu'il étoit plus avantageux de frotter les parties avec l'huile camphrée; d'où je conclus que l'onguent mercuriel réussit particulièrement par ses vertus émollientes. L'on pourroit en conséquence éviter, dans le cas dont il s'agit, les incon-

vénienens que produit quelquefois l'usage du mercure.

L'on retire, dans quelques cas, de l'avantage de tenir la verge baissée et fixée à la cuisse avec un ruban; mais ce moyen ne réussit que dans les affections très-légères, et on ne doit jamais le conseiller dans les violens accès de la cordée. Les malades y ont souvent recours dès l'instant qu'ils éprouvent des douleurs : aucun remède ne paroît en effet plus propre pour arrêter l'érection; néanmoins je l'ai vu souvent nuire, parce que le ruban étoit trop serré, ou l'extrême sensibilité des parties en rendoit l'usage absolument impossible.

Lorsqu'aucun de ces moyens ne réussit, il est quelquefois utile de saigner, et sur-tout d'appliquer des sang-sues sur les parties affectées. La saignée est indispensable toutes les fois que le malade est pléthorique ou que le pouls est plein; mais elle n'est jamais nécessaire tant que la cordée est légère : on doit cependant toujours conseiller ce moyen sans hésiter, lorsque la douleur est vive et qu'elle a résisté à tous les remèdes que nous avons indiqués. La saignée est le remède le plus efficace pour prévenir cette espèce de cordée permanente, qui continue quelquefois à tourmenter extraordinairement le malade long-temps après que tous les autres symptômes de gonorrhée ont disparu.

L'opium est un des remèdes les plus efficaces que nous connoissions tant que subsiste ce symptôme, mais sur-tout lorsqu'il est ancien. J'ai quelquefois donné avec avantage, dans ce dernier cas, la jusquiame ou l'*hyoscyamus niger* de Linné, lorsque l'opium n'avoit pas réussi. On peut faire prendre d'abord, trois ou quatre fois

par jour, un grain d'extrait de jusquiame convenablement préparé, et augmenter la dose jusqu'à deux ou trois grains, ou même plus, suivant ses effets. J'en ai prescrit, sans aucun inconvénient, jusqu'à sept ou huit grains trois fois le jour, après avoir accoutumé le malade à ce remède pendant quelques semaines.

S E C T I O N I X.

Des Hémorrhagies de l'Urèthre.

Nous avons vu, dans la description de la maladie, que la matière qui sort de l'urèthre, dans la gonorrhée, étoit fréquemment teinte de sang. Lorsque le sang est en petite quantité, l'on n'y fait que peu ou point d'attention, la matière reprend peu à peu l'apparence qu'elle a communément, et la guérison s'accomplit comme de coutume; mais quelquefois, sur-tout quand l'inflammation est très-violente, il se rompt quelque gros vaisseau dans l'urèthre, et il en sort une quantité de sang fort alarmante. J'en ai vu plusieurs fois rendre deux ou trois livres en peu d'heures.

Il est essentiel de recommander le repos le plus parfait dès que ce symptôme se manifeste. Rien ne contribue davantage à augmenter les hémorrhagies, de quelque nature qu'elles soient, qu'un exercice quelconque du corps. Il faut entretenir la liberté du ventre par de doux laxatifs; astreindre le malade à un régime rafraîchissant; lui prescrire de rester dans un appartement frais, bien aéré, et de tremper de temps en temps la verge dans une dissolution froide de céruse acétée, faite avec parties égales de vinaigre et d'eau.

Dans les hémorrhagies de toute espèce, et sur-tout dans celle dont il s'agit, j'ai tiré de grands avantages du kino prescrit à grandes doses. On peut en faire prendre vingt grains quatre fois le jour, et le donner seul ou trituré avec parties égales de gomme arabique ou de sucre fin, pour le rendre plus agréable au palais, et moins rebutant pour l'estomac.

Les injections astringentes m'ont été avantageuses dans quelques cas, mais sur-tout l'infusion de feuilles de roses rouges fortement chargée d'alun, comme dans les formules des numéros 21 et 14 de l'Appendix, dont le baume de Copahu est la base. Il faut faire ces injections avec précaution, et les retenir, en comprimant l'urèthre, aussi long-temps que le malade peut les supporter.

Si aucun de ces moyens ne réussit, et si le malade perd une telle quantité de sang qu'il y ait à craindre pour sa vie, il faut recourir à la compression. J'ai plusieurs fois arrêté sur-le-champ l'hémorrhagie en passant une bougie dans l'urèthre : tout autre moyen devient inutile lorsque la bougie est grosse ; mais lorsqu'elle ne suffit pas, on peut, si l'hémorrhagie vient de la partie antérieure de la verge, l'arrêter à l'instant en faisant une légère compression avec une bande étroite ; mais quand le sang vient du périnée, il faut faire une compression continuelle avec la main ou les doigts (1).

(1) L'auteur n'a pas parlé de la saignée ; elle est néanmoins le remède le plus puissant pour modérer l'inflammation et arrêter l'hémorrhagie. Il faut ensuite appliquer sur les cuisses des linges imbibés d'eau froide et de vinaigre ; et quand ces moyens ne réussissent pas, mettre le

On pourroit, dans la vue de produire une compression longue et continuelle, substituer à la bougie une sonde de gomme élastique ; il seroit alors facile au malade, en y apportant les soins et l'attention convenables, d'uriner sans interrompre la compression. Néanmoins, en prenant la précaution de vider la vessie avant d'y introduire la bougie, on peut communément l'y retenir autant qu'il est nécessaire.

Après avoir considéré, dans cette section et dans les précédentes, les divers types de la gonorrhée chez les hommes, nous allons donner quelques observations sur la même maladie, telle qu'elle se manifeste chez les femmes.

S E C T I O N X.

De la Gonorrhée chez les Femmes.

LES femmes sont moins sujettes à cette maladie que les hommes ; elle se manifeste aussi chez elles par des symptômes moins graves, et ses suites sont moins alarmantes.

Il est difficile de dire pourquoi les hommes sont plus facilement infectés que les femmes ; mais il est évident que la maladie doit être plus violente chez les premiers, les parties qu'elle attaque étant chez eux plus nombreuses et plus profondément situées ; car les symptômes de gonorrhée sont toujours bénins ou graves, en raison du plus ou moins de profondeur des par-

malade pendant quelques minutes dans un demi-bain d'eau froide ; alors l'hémorrhagie s'arrête souvent sur-le-champ, mais il faut tenir le malade à un régime sévère pour en empêcher le retour. *Note du traducteur.*

ties affectées; ils sont les mêmes chez les deux sexes, lorsque l'inflammation est bornée à l'extrémité seule de l'urèthre. Tant que la maladie reste à son premier degré chez les hommes, la douleur n'est jamais plus vive qu'on l'observe communément chez les femmes, et elle ne devient plus forte que quand l'inflammation s'étend à une plus grande profondeur.

Chez les femmes l'écoulement vient du vagin ou de l'urèthre, et dans quelques cas il est fourni en partie par ces deux endroits. Tant que le vagin seul est affecté, la douleur est légère, à moins que la matière ne soit extrêmement âcre et n'enflamme le clitoris, les nymphes ou les grandes lèvres, ce qui arrive quelquefois; mais quand l'urèthre est le siège de la maladie, l'ardeur d'urine s'élève au même degré qu'elle l'est communément chez les hommes, souvent même elle est plus violente, et en général l'inflammation qui la détermine gagne plus facilement et plus fréquemment la vessie chez les femmes que chez les hommes; car la plupart des femmes attaquées de gonorrhée, se plaignent de ressentir une vive douleur dans les lombes et dans toute la région de la vessie, et leur urine dépose très-communément une quantité étonnante de mucus, qui indique que ce viscère est vivement affecté.

Cela doit arriver, parce que l'urèthre est beaucoup plus court chez elles que chez les hommes; le passage étant d'ailleurs plus large et moins sujet à s'obstruer, les symptômes qui résultent des affections de cette partie ne sont pas en général aussi violens, ni d'aussi longue durée.

Il est souvent difficile, en examinant le siège

de la gonorrhée chez les femmes, de reconnaître si la maladie existe ou non : il est même absolument impossible, lorsqu'elles s'obstinent à cacher quelques-unes des circonstances qui ont déterminé la maladie, de décider sa nature d'une manière précise, à cause de la ressemblance de la matière de la gonorrhée avec les fleurs blanches ; peu de femmes, si l'on en excepte les plus robustes, sont entièrement exemptes en tout temps de fleurs blanches. Non-seulement il n'y a pas de différence dans la matière de l'écoulement, mais souvent les ardeurs d'urine et l'inflammation des parties contigues ne sont pas moins vives dans les fleurs blanches que dans les cas ordinaires de gonorrhée (1).

La principale différence qu'offrent les apparences externes entre les deux maladies, se tire de la couleur de l'écoulement : il est plus blanc dans les fleurs blanches que dans la gonorrhée. La matière de la dernière est en quelque sorte d'un blanc de crème ; dans les fleurs blanches, au contraire, elle est communément d'un blanc pâle, et d'une consistance plus légère. Il faut néanmoins convenir que ces caractères sont insuffisans pour distinguer ces affections, et qu'il n'est pas possible d'avoir aucune certitude sur cet objet, lorsque la malade ne donne pas un détail exact de toutes les circonstances relatives à sa situation. Si une femme qui éprouve des

(1) L'on peut ajouter que les fleurs blanches ne fournissent d'abord qu'un écoulement médiocre, qu'elles augmentent peu à peu, et que ce n'est que quand elles ont subsisté long-temps qu'elles produisent de vives douleurs ; alors elles sont toujours beaucoup plus abondantes que ne l'est l'écoulement de la gonorrhée. *Note du traducteur.*

ardeurs d'urine , accompagnées d'un écoulement puriforme des parties de la génération , convient que ces symptômes sont survenus après avoir eu commerce avec un homme attaqué de la gonorrhée , il ne reste aucun doute sur la nature du mal ; mais si elle en cache la véritable cause , nous n'avons aucun moyen de déterminer , avec un degré convenable de certitude , la différence des deux maladies.

Heureusement le remède qui réussit le mieux dans l'un de ces cas , n'est pas moins avantageux dans l'autre : je veux parler des injections astringentes. Toutes celles dont j'ai fait l'énumération dans les sections précédentes , conviennent également ici : néanmoins la dissolution vitriolique du numéro 18 , est celle sur laquelle on doit le plus compter ; étant continuée un temps suffisant , et réitérée cinq à six fois par jour , elle manque rarement de guérir la gonorrhée chez les femmes. Elle n'est pas moins utile , comme je l'ai observé plus haut , pour faire disparaître les fleurs blanches.

Quoique les injections puissent arrêter l'écoulement , je conviens qu'elles n'en empêchent pas le retour quand il est l'effet de la foiblesse extrême de la constitution , et qu'il est entretenu par un relâchement général : néanmoins je puis assurer , d'après les essais nombreux que j'en ai faits , que les injections sont un des plus puissans remèdes que l'on ait employés jusqu'ici contre ce symptôme extrêmement incommode , auquel une grande partie des femmes est sujette.

L'on peut user des injections avec la plus grande hardiesse chez les femmes lorsque l'écoulement vient du vagin ; mais celles que l'on fait dans l'urèthre , exigent plus de circonspection

que chez l'homme ; le conduit étant court chez les femmes , il est plus aisé , quand on n'use pas de modération , de forcer le sphincter de la vessie , et de faire pénétrer les injections dans la cavité de ce viscère ; ce qu'il faut soigneusement éviter , il pourroit en résulter beaucoup d'irritation et de douleur. On se met facilement à l'abri de cet accident , en y apportant l'attention convenable. L'écoulement vient d'ordinaire d'un demi-pouce environ de l'extrémité de l'urèthre ; il est inutile de pousser les injections au-delà.

Tant que la maladie est absolument bornée à l'urèthre ou au vagin , les injections seules suffisent pour procurer la guérison , sur-tout lorsque l'on fait en même temps une attention convenable au régime et à l'état des intestins ; mais lorsque la vessie est déjà affectée , il faut recourir à d'autres moyens ; tirer du sang en proportion des forces de la malade ; l'astreindre à une diète absolue ; entretenir la liberté du ventre par de doux laxatifs ; modérer enfin ou dissiper la douleur et l'irritation , en donnant les opiatiques à des doses proportionnées à la violence de ces symptômes.

Les glandes muqueuses des parties affectées dans la gonorrhée des femmes sont sujettes à s'enflammer ; cela arrive cependant moins fréquemment que chez l'homme , et les effets qui en résultent ne sont pas en général de si longue durée. Cette différence peut venir de ce qu'aucune de ces glandes n'est aussi grosse chez les femmes ; en conséquence , quand elles sont gonflées par l'inflammation , elles ne deviennent jamais aussi volumineuses ; et quand elles suppurent , les abcès qui en résultent se cicatrisent plus

plus aisément. Les glandes dont il s'agit se rencontrent particulièrement sur les grandes lèvres et dans le vagin.

Les tumeurs de ce genre exigent chez les femmes le même traitement que chez l'homme ; il faut , dès qu'elles commencent à se manifester , recourir aux saignées tant générales que locales , et couvrir les parties affectées avec une dissolution froide de sucre de saturne dans l'eau et le vinaigre. Si malgré ces moyens les tumeurs continuent à s'accroître , il faut employer des cataplasmes émolliens tièdes pour favoriser la suppuration , et dès que l'on y aperçoit de la fluctuation , ouvrir l'abcès en y faisant une large incision d'une extrémité à l'autre.

J'ai plusieurs fois passé un seton , tant chez les hommes que chez les femmes , pour évacuer le pus contenu dans ces tumeurs , lorsqu'elles étoient d'une grosseur extraordinaire ; mais la difficulté d'entretenir le seton dans ces endroits , oblige de préférer l'incision. L'on reconnoîtra même , en général , qu'elle vaut mieux pour mettre l'abcès à découvert dans toute sa longueur.

Quelques praticiens ne conseillent jamais le mercure dans le traitement de la gonorrhée des hommes , et le croient cependant indispensable dans celle des femmes , dans l'idée que chez elles la maladie dépend plus souvent du virus vénérien.

Néanmoins je n'ai jamais rien observé de semblable , ou plutôt je n'ai point découvert de raison capable de déterminer à administrer le mercure , pour cette maladie , aux femmes plutôt qu'aux hommes. Elles peuvent , ainsi que

l'homme , gagner la gonorrhée en même temps que la vérole , et il est évident qu'on doit alors prescrire le mercure ; mais ce n'est nullement à cause de la gonorrhée. Autant que j'ai pu l'observer , la maladie se guérit de la même manière chez les deux sexes, et l'on doit , comme je l'ai déjà remarqué , compter principalement sur les injections astringentes.

La gonorrhée , sur-tout quand elle est bénigne , peut cesser chez les femmes de même que chez les hommes , sans le secours des injections. L'on attribuoit autrefois cet effet aux purgatifs , aux adoucissans et aux astringens que l'on prescrivait dans tous les cas à grandes doses ; mais nous sommes aujourd'hui convaincus , par de nouvelles expériences , qu'aucun de ces remèdes n'est jamais nécessaire , et que la maladie disparoît aussi promptement et aussi sûrement lorsque l'on n'emploie pas ces moyens ; il suffit de tenir les parties propres , et de suivre un régime convenable.

J'observerai qu'on doit toujours recommander la propreté aux deux sexes , mais sur-tout aux femmes ; la matière de la gonorrhée est très-sujette à devenir âcre chez elles , et à excorier les parties qu'elle touche.

L'on recommande souvent de faire attention à cette circonstance , dans l'idée que la matière de la gonorrhée est capable , quand'elle séjourne sur un endroit , d'y déterminer des chancres. Tout ce qui réveille l'attention que l'on doit avoir pour la propreté , est utile dans le cas dont il s'agit ; mais aucun praticien observateur ne conviendra aujourd'hui que les avantages qui résultent de la propreté , soient dûs à cette cause. Si cela étoit , les excoriations engendrées

de cette manière par la matière de la gonorrhée, ne guériroient point sans mercure; cependant tout le monde sait qu'elles se dissipent avec facilité sans employer ce remède; il suffit de baigner fréquemment les parties, et d'empêcher que la matière n'y séjourne par la suite.

ADDITION DU TRADUCTEUR

A L A S E C T I O N X.

De la Gonorrhée chez les Femmes.

LA gonorrhée est plus ou moins rebelle chez les femmes, et elle excite des douleurs plus ou moins vives, suivant les parties qui sont le siège de l'inflammation : il est donc essentiel, pour bien juger de la nature de la maladie, et déterminer le traitement convenable, d'en distinguer, avec Astruc et Van-Swieten (1), quatre variétés ou espèces.

Dans la première espèce de gonorrhée, l'inflammation réside particulièrement dans la partie inférieure du vagin, et il est rare qu'elle s'étende plus haut que le tiers environ de ce conduit. La membrane interne qui le recouvre, forme dans cet endroit quantité de rides et d'inégalités, et reçoit un grand nombre de vaisseaux sanguins et de filets nerveux qui augmentent sa sensibilité, et le rendent plus susceptible d'inflammation que la partie supérieure. Tant que l'inflammation est bornée à cette mem-

(1) Voyez Astruc, de Morbis venereis, lib. III, cap. 1.
Van-Swieten, Comm. in Boerhaav. Aphor. n°. 1447.

brane , les femmes ne ressentent qu'une démangeaison et une chaleur considérables ; il n'y a que peu ou point d'écoulement ; mais bientôt l'inflammation gagne les orifices des glandes qui s'ouvrent dans le vagin , et y versent une quantité étonnante de mucus propre à le lubrifier ; les glandes elles-mêmes se gonflent et s'engorgent ; l'irritation détermine la formation de nouveaux vaisseaux , qui rétrécissent l'entrée du conduit et le rendent d'une sensibilité extrême ; il se fait une sécrétion de mucus beaucoup plus considérable que les pores des vaisseaux absorbans n'en peuvent recevoir ; l'écoulement est plus abondant ; la chaleur et la douleur deviennent insupportables , et la quantité de matière varie suivant l'étendue et la profondeur de l'inflammation. Toute inflammation superficielle détermine un écoulement séreux. Lorsque les glandes et les vaisseaux sanguins sont affectés , l'écoulement est jaune , vert , sanguinolent , et plus ou moins fétide.

La couleur verte ou jaune n'est pas , comme on le croit communément , un signe d'une virulence extrême ; elle indique uniquement la violence de l'inflammation. L'écoulement le plus bénin en apparence , peut en peu d'heures prendre une couleur verte après des exercices forcés , ou des excès dans le régime. Ainsi on voit des enfans qui portent des cautères dont la matière prend souvent le soir une couleur jaune foncée , et exhale une odeur fétide lorsqu'ils se sont fort échauffés. Toute irritation mécanique du vagin peut produire un écoulement semblable. Une jeune femme , bien constituée , avoit depuis quinze jours un écoulement très-abondant , d'une couleur verdâtre sanguinolente ,

dont l'odeur lui étoit insupportable ; elle se plaignoit en même temps de ressentir une chaleur brûlante dans le vagin : on l'avoit jugée attaquée d'une vérole confirmée ; elle n'avoit aucun reproche à se faire , et elle ne pouvoit avoir de soupçon sur son mari. Avant d'entreprendre aucun traitement , elle me consulta ; je la jugeai attaquée d'une inflammation du vagin , sans vice vénérien , et je la traitai en conséquence. Dès le lendemain , en prenant un bain , comme je lui avois ordonné , elle porta le doigt dans la partie où elle sentoit quelque chose d'extraordinaire , et elle en tira un morceau d'éponge fine , qu'elle se souvint avoir laissé échapper quinze jours avant en se lavant. L'écoulement cessa dès le jour même.

Tant que l'écoulement est peu abondant , et que l'inflammation est bornée au vagin , les urines ne causent pas de douleurs en sortant ; mais quand la maladie a été négligée dans son commencement , l'inflammation se propage souvent jusqu'à l'urèthre ; on l'a vu même quelquefois gagner l'orifice de la matrice , qui alors se gonfle et devient extrêmement douloureux. Brugnone (1) dit qu'ayant porté , dans un cas de ce genre , un tampon de linge blanc jusqu'à l'orifice de la matrice , il l'a retiré chargé d'une humeur verdâtre , semblable à celle de la gonorrhée. Il est néanmoins extrêmement rare que l'inflammation s'étende au-delà de la moitié du vagin , et même que les glandes nombreuses ou les vésicules qui se rencontrent à l'entrée de la matrice soient affectées. Morgagni , qui les a

(1) Dans ses notes sur *Bertrandi* , tom. vi , p. 161.

disséquées avec le plus grand soin, les a généralement trouvées saines. Santorini a observé la même chose dans les cadavres de plusieurs prostituées qu'il a disséqués, quoique toutes les autres parties fussent corrompues (1).

La seconde espèce de gonorrhée a son siège dans les glandes muqueuses qui environnent l'orifice de l'urèthre, et dont les conduits excréteurs s'ouvrent dans le plan membraneux qui s'étend depuis le clitoris jusqu'à l'arc supérieur de l'orifice du vagin. Ces glandes peuvent être seules affectées, ou conjointement avec l'orifice du vagin. Graaf a prétendu que la gonorrhée des femmes étoit toujours bornée à ces parties, et que leur seule inspection suffisoit pour s'assurer de la maladie. « Vous trouverez, » dit-il, les parties qui environnent l'extrémité » du conduit urinaire (dans lesquelles s'ouvrent » les lacunes) couvertes d'une certaine humeur, » et quelquefois ulcérées ». Il dit avoir vu « dans » le cadavre d'une femme morte attaquée d'une » gonorrhée, le corps glanduleux, ou les prostates qui environnent l'urèthre, uniquement » affectés; l'utérus et le vagin étoient intacts (2) ».

Dans cette espèce de gonorrhée, le tubercule glanduleux, au milieu duquel se trouve l'urèthre, est toujours gonflé et douloureux, et en le comprimant on en fait sortir une humeur. Les malades ressentent d'abord dans ces parties une certaine humidité accompagnée de chaleur; elles éprouvent communément en urinant une roideur et une tension désagréables; elles se

(1) Santorini, *Observ. Anat.* cap. xi, §. 9, p. 213.

(2) *De Mulierum organis*, cap. ix, p. 140, 145.

plaignent de sentir comme quelque chose sortir de la vulve. A mesure que le mal fait des progrès, les parties deviennent plus sensibles; les urines passant sur les endroits enflammés excitent de vives douleurs; le contact même du linge y devient insupportable; les malades ne peuvent souffrir qu'on les examine; le toucher le plus léger augmente à un degré excessif les douleurs qu'elles éprouvent. L'humeur coule alors avec abondance; l'accès de l'air lui faisant subir un commencement de putréfaction, elle acquiert une acrimonie particulière; elle corrode et enflamme les parties contigues; la membrane interne même du vagin se gonfle dans toute son étendue; son orifice se resserre considérablement; il survient des érections involontaires et insupportables du clitoris; à la longue il se forme quelquefois dans le tissu cellulaire voisin, qui est épais et rempli de graisse, des ulcères qui s'étendent jusqu'au mont de Vénus: l'on a vu même l'urèthre corrodé, et les urines sortir involontairement.

La troisième espèce de gonorrhée a son siège dans l'urèthre même. L'inflammation est souvent bornée, pendant quelque temps, à la membrane interne de ce conduit; mais communément elle gagne bientôt les glandes nombreuses qui y versent une humeur visqueuse qui, dans l'état de santé, le défend de l'acrimonie de l'urine. Cette variété s'annonce d'abord par un certain chatouillement et un sentiment de chaleur, particulièrement sensible quand les urines sortent. J'ai vu la dysurie subsister des mois entiers sans appercevoir d'écoulement; communément cependant les parties deviennent extrêmement sensibles au bout de peu de jours; les malades

ont de fréquentes envies d'uriner, accompagnées de vives douleurs; et en examinant alors l'orifice de l'urèthre, on en voit suinter, en le comprimant, une humeur absolument semblable à celle qui sort dans la gonorrhée des hommes. Quand la maladie est fort grave et a résisté long-temps à tous les remèdes, les urines déposent souvent une grande quantité de mucus qui ne permet pas de douter que la maladie s'est propagée jusqu'à la vessie : dans ce cas, il n'est pas rare de voir les douleurs s'étendre dans tout le bas-ventre, et revenir à des périodes plus ou moins éloignées. J'ai vu ces symptômes exister long-temps sans aucune affection du vagin, et résister à tous les remèdes; il s'en est même suivi quelquefois des ulcères qui se sont propagés, et ont déterminé des dépôts urineux dans les parties voisines. « J'ai souvent vu, dit Ver- » celloni, des ulcères formés dans l'urèthre, » s'ouvrir sur le mont de Vénus, et donner pas- » sage à l'urine, communément lorsque la ma- » lade étoit couchée, et même lorsqu'elle étoit » debout, dans les cas où l'urèthre étoit obs- » trué par des carnosités, ou gonflé par l'in- » flammation des lacunes qui s'y rencontrent. » L'ouverture des cadavres nous a dévoilé la » cause de ce phénomène : on a trouvé les la- » cunes extrêmement noires; l'urèthre percé » sur le côté; la graisse consumée ou jaunâ- » tre (1) ». Bertrandi a vu de même les lacunes et les glandes qui s'ouvrent dans l'urèthre, se gonfler tellement dans la gonorrhée, qu'elles ont formé des abcès. Il a été plusieurs fois

(1) Tract. de Pudendor. morb. p. 30.

obligé d'en ouvrir, et la gonorrhée a cessé dès que les ulcères qu'avoit laissés l'ouverture de ces abcès ont été cicatrisés (1).

Il n'est pas rare même de voir chez les femmes, cette espèce de gonorrhée engendrer l'inflammation du vagin, et le gonflement des caroncules myrthiformes, accompagné de chaleur et de démangeaisons du périnée et des environs de l'anus. Ces symptômes paroissent produits, de même que chez l'homme, par la continuité des parties, et sur-tout du système vasculaire; ils sont assez communs; il n'y a certainement point de praticien qui n'ait eu occasion de les observer. Il est étonnant que Swediaur ait récemment avancé que « la blénorrhagie siphilitique des » femmes, ou la gonorrhée maligne, a cela de » caractéristique, que son siège n'est pas dans la » cavité de l'urèthre, comme quelques auteurs, » et dernièrement le chirurgien Bell, dans son » *Traité de la Gonorrhée*, l'ont avancé. Je n'ai » jamais vu un seul cas où l'urèthre fût le siège » de la maladie : effectivement, il seroit bien » étrange que le virus siphilitique, communiqué » par le coït, fixât son siège chez les femmes, » de préférence dans la cavité de l'urèthre (2) ». Je laisse le lecteur juge du cas que l'on peut faire d'un pareil raisonnement, quand il s'agit d'un fait aussi généralement reconnu; je me contenterai d'observer, qu'en admettant que la gonorrhée fût produite par le virus siphilitique, il n'est guère moins difficile d'expliquer pourquoi, chez l'homme même, la maladie se fixe plutôt dans l'urèthre que sur le gland, tou-

(1) L. c. p. 60. (2) L. c. p. 82.

jours immédiatement exposé à l'action du virus.

La quatrième espèce de gonorrhée a son siège dans les glandes sébacées nombreuses dont sont fournies les nymphes ainsi que les grandes lèvres, et dans les glandes muqueuses plus grosses, appelées par Bartholin les prostates des femmes, qui se trouvent vers la commissure postérieure de la vulve, dans le fond de la fosse naviculaire.

Toutes ces espèces peuvent se rencontrer seules ou plusieurs réunies. En examinant avec attention les parties affectées, on les trouve rouges, enflammées, et extrêmement sensibles : on en voit sortir, quand la maladie est récente, une humeur d'un blanc laiteux, sans y appercevoir ni ulcère, ni solution de continuité ; ce n'est jamais qu'à la longue qu'elles s'ulcèrent.

Les trois dernières espèces ne s'observent guère moins fréquemment que la première ; Bertrandi même les croit plus communes. « Il » est évident, dit-il, que l'humeur de la gonorrhée est principalement fournie par les parties » que nous venons d'indiquer, non-seulement » par les signes d'inflammation et d'ulcération » qu'on y apperçoit sensiblement ; mais si on » bouche l'entrée du vagin après l'avoir essuyée, » en comprimant les glandes qui environnent » l'urèthre, et l'urèthre même, on en voit sortir » l'humeur virulente (1) ».

La première espèce, qui a son siège dans le vagin, est la moins douloureuse ; elle est cependant la plus difficile à guérir ; les trois autres, quoique plus douloureuses, cèdent plus faci-

(1) L. c. p. 159.

lement au traitement convenable ; la troisième néanmoins dépend quelquefois de l'inflammation de la matrice , ou la détermine.

Toutes ces espèces de gonorrhée exigent dans le commencement le régime rafraîchissant , le repos et les saignées tant générales que locales , répétées suivant la violence de l'inflammation ; les lavemens émolliens fréquens , chargés d'huile et de substances mucilagineuses , et des injections du même genre dans le vagin. Ce n'est que dans les commencemens de la maladie , et lorsque l'inflammation est modérée , qu'on peut se permettre les injections astringentes et stimulantes. Les pessaires couverts de sain-doux , de graisse de mouton , ou mêlée avec de bonne huile d'olive , modèrent beaucoup les douleurs. Les bains tièdes , partiels ou entiers , sont indispensables dans tout le cours de la maladie. Il n'est pas moins essentiel d'entretenir la liberté du ventre avec de doux laxatifs , tels que la pulpe de casse , ou l'huile de palma christi.

S E C T I O N X I.

Récapitulation.

TELLES sont les observations que j'avois à donner sur les symptômes qu'offre la gonorrhée chez les deux sexes ; mais il n'est pas , à ce que je crois , hors de propos de rassembler ici , sous un même point de vue , par une récapitulation courte et générale , tout ce que j'ai dit sur cet objet.

I. Il résulte des preuves que j'ai données dans différentes parties des sections précédentes , que la gonorrhée est une maladie locale , causée

par une contagion particulière, et qu'elle ne dépend pas essentiellement d'aucune autre contagion.

II. L'écoulement qui a lieu n'est pas causé par un ulcère ; il est l'effet de l'inflammation de l'urèthre et des parties contigues.

III. Cette inflammation ne produit jamais aucun symptôme alarmant, tant qu'elle est bornée aux membranes de l'urèthre, sur-tout aux parties voisines de l'extrémité de la verge. Il n'en résulte guère qu'un écoulement puriforme, accompagné d'ardeurs d'urine et d'une douleur cordée légère.

IV. La gonorrhée est toujours redoutable en proportion de la profondeur des parties affectées ; car l'inflammation est plus ou moins vive, et ses effets plus ou moins dangereux, suivant qu'elle a gagné les glandes de Cowper, la prostate ou la vessie.

V. On ne tire, dans la gonorrhée, aucun avantage du mercure, ni de tout autre remède qui agit sur la constitution : la maladie étant purement locale, on ne doit compter que sur les médicamens qui agissent directement sur les parties affectées.

VI. Quand la membrane seule de l'urèthre est affectée, rien ne réussit mieux que les injections astringentes (1).

VII. Il faut, pour que ces injections réussissent, et qu'il n'en résulte aucun inconvénient, les faire avec beaucoup de précaution ; les réitérer depuis six jusqu'à huit ou dix fois par jour au commencement de la maladie ; les éloigner

(1) Voyez les numéros 18 et 19 de l'Appendix.

à mesure que l'écoulement diminue , et enfin les abandonner peu à peu entièrement.

VIII. Quoique l'on puisse faire les injections de ce genre avec sécurité , dans tous les cas de gonorrhée où la membrane de l'urèthre seule est affectée , elles sont toujours très-dangereuses lorsque l'inflammation a gagné les glandes de Cowper , la prostate ou la vessie.

IX. Il faut donc apporter la plus grande attention pour distinguer les différens degrés de gonorrhée ; c'est faute de s'être conduit ainsi , que plusieurs praticiens ont fait tomber les injections en discrédit ; ainsi on ne doit pas attribuer au remède le mal qui en est résulté , mais à la mauvaise application que l'on en a faite.

X. Toutes les fois que l'inflammation s'est étendue au-delà de la membrane de l'urèthre , loin de songer à arrêter l'écoulement , il faut plutôt tenter de le rendre plus abondant ; cet écoulement n'est dans ces circonstances qu'un objet secondaire , si on le compare aux accidens que produit fréquemment une forte inflammation. Il n'y a pas de moyen plus sûr d'empêcher l'inflammation de s'aggraver , que la saignée tant générale que locale , pratiquée sur-tout à l'instant que se manifestent les symptômes qui indiquent l'affection des glandes muqueuses de l'urèthre , de la prostate ou de la vessie.

XI. Si , malgré les saignées , le régime sévère et les autres moyens qui constituent le traitement antiphlogistique , il se forme des tumeurs dans les glandes de Cowper , ou dans quelque autre partie contigue à l'urèthre , et si la suppuration s'y établit , il faut y faire sur-le-champ une incision d'une suffisante grandeur pour évacuer le pus , et traiter la plaie suivant la méthode ordinaire.

XII. Dans les affections de la prostate qui résistent à la saignée , on ne peut compter que sur l'opium pour diminuer l'irritation et les tourmens qui s'ensuivent ; la douleur est souvent si vive , que tout autre remède ne procure aucun soulagement. L'opium agit toujours plus sûrement dans ces cas , quand on l'applique directement sur les parties affectées au moyen des injections. L'on peut aussi employer l'extrait de jusquiame lorsque l'on s'aperçoit que la constipation qui résulte communément de l'usage de l'opium , est nuisible.

XIII. On peut , quand la vessie est affectée , donner indistinctement l'opium ou la jusquiame pour modérer la douleur. L'uva ursi est le remède le plus propre pour prévenir l'écoulement de mucus visqueux , suite ordinaire de l'inflammation de la vessie. Le mercure , administré à petites doses , a quelquefois dissipé l'épaississement des membranes de la vessie que produit souvent l'inflammation , quelle que soit la cause qui l'a déterminée.

XIV. Enfin les principaux symptômes de la gonorrhée se ressemblent dans les deux sexes , et la méthode curative générale doit être la même tant pour les femmes que pour les hommes , à l'exception que l'on peut , chez les premiers , employer plus hardiment les injections dans tous les périodes de la maladie , en raison de la situation et de l'organisation des parties affectées. L'état inflammatoire de la vessie est presque la seule circonstance qui puisse empêcher de recourir à ce moyen dans la gonorrhée des femmes.

CHAPITRE III.

DES SUITES DE LA GONORRHÉE VIRULENTE.

SECTION PREMIÈRE.

Remarques générales sur les suites de la Gonorrhée virulente.

LE traitement indiqué dans les sections précédentes, suffit en général pour obtenir la guérison de la gonorrhée. On ne peut néanmoins dissimuler qu'il se rencontre quelquefois des symptômes qui résistent à tous les remèdes connus, administrés avec tout le soin et toute l'attention possible.

J'ai déjà tenté de développer les causes de ce défaut de succès. Je vais m'occuper, dans cette partie de mon ouvrage, des suites de la gonorrhée. Les unes sont communément l'effet des erreurs commises pendant le cours du traitement ; les autres surviennent, quoique l'on ait traité le malade avec le plus grand soin : néanmoins toutes ces affections sont locales, et ne dépendent pas essentiellement d'aucune maladie générale de la constitution. Je suivrai, dans l'histoire de ces affections, l'ordre suivant.

Le suintement habituel ; l'impuissance produite par la foiblesse des vésicules séminales ;

les resserremens de l'urèthre ; les abcès et les fistules au périnée ; les sensations extraordinaires de la vessie et de l'urèthre ; le gonflement des testicules ; le gonflement de l'épididyme et du cordon des vaisseaux spermatiques ; les tumeurs des vaisseaux lymphatiques de la verge ; la tumeur des glandes des aines ; les excoriations du gland et du prépuce ; le phimosis ; le paraphimosis ; les poireaux qui affectent le gland, le prépuce et les grandes lèvres : j'ajouterai enfin quelques observations sur ce qu'on peut appeler la Gonorrhée simple, qui consiste dans un suintement de l'urèthre, sans application d'aucune matière virulente.

S E C T I O N I I.

Du Suintement habituel.

L'ON donne ce nom à toute gonorrhée dont l'écoulement subsiste long-temps après que tous les symptômes d'inflammation ont disparu.

Cette définition du suintement habituel paroît suffisamment claire, et tellement à la portée de tout le monde, qu'on ne croiroit pas que l'on pût en faire une fausse application. Il n'en est cependant pas ainsi ; les uns considèrent comme propres au suintement habituel, des symptômes que d'autres attribuent à la gonorrhée. Plusieurs prétendent que le suintement habituel n'existe que quand l'écoulement devient sans couleur et semblable à du mucus ; d'autres pensent, au contraire, que la gonorrhée se change en suintement habituel, avant que l'on apperçoive ce changement de couleur.

L'on convient généralement que le suintement

ment habituel a lieu dès que l'écoulement est incapable de communiquer la maladie ; mais nous n'avons aucun moyen certain de nous assurer positivement de cette circonstance. Je crois que non-seulement la contagion n'est plus à craindre lorsque l'écoulement devient transparent et gluant comme du mucus ; je m'imagine même qu'il est souvent innocent long-temps avant que l'on apperçoive ce changement. Les injections astringentes, les adoucissans, les légers purgatifs, et le temps seul, dans quelques cas, font perdre à l'écoulement sa couleur ; il prend une apparence muqueuse, et même il diminue ; mais il redevient ensuite jaune, et reparoît avec plus de force qu'avant. L'on peut, dans ces circonstances, considérer l'écoulement comme absolument privé de la puissance de communiquer la contagion ; au moins je n'ai jamais vu d'exemple du contraire, et je suis fondé à croire que l'on reconnoîtra, dans tous les cas, que l'écoulement cesse d'être contagieux, dès que l'inflammation qui l'a primitivement déterminé est entièrement dissipée, quelque traitement que l'on ait suivi : je suis, au contraire, convaincu par un grand nombre de faits que je pourrois citer ici, que tant que l'inflammation primitive de la gonorrhée subsiste, quelque ancienne qu'elle soit, la matière qu'elle produit est aussi contagieuse qu'elle l'étoit dans les commencemens. En admettant donc qu'on ne doit pas donner le nom de Suintement à l'écoulement tant qu'il peut communiquer l'infection, il est évident que cette dénomination ne lui convient que quand il est devenu clair et transparent, ou quand l'inflammation qui l'avoit déter-

miné est dissipée , ce dont nous ne pouvons être certains que par la cessation de la douleur inséparable de l'état inflammatoire. Il arrive souvent , dans la gonorrhée , que l'écoulement disparoît totalement ; le malade se croit parfaitement guéri pendant plusieurs jours , quelquefois même pendant plusieurs semaines , et au bout de ce temps l'écoulement se renouvelle avec tous les signes d'une nouvelle infection , à la suite d'une marche forcée à pied ou à cheval , d'un excès de boisson , ou d'un commerce prématuré avec les femmes. Néanmoins tout malade intimement convaincu qu'il ne s'est pas exposé à gagner la contagion , ne doit pas s'inquiéter de cet écoulement , si l'inflammation et la douleur qui l'avoient d'abord déterminé , étoient dissipées avant la rechute. Je pourrois citer , entr'autres preuves , plusieurs hommes mariés qui , ayant eu des gonorrhées dans leur jeunesse , ont été très-sujets , pendant le cours de leur vie , à éprouver de semblables écoulemens par l'une des causes dont j'ai parlé ; ils ont continué à jouir de leurs femmes comme de coutume , sans leur communiquer la maladie. Chez quelques-uns l'écoulement a disparu des semaines et même des mois entiers ; chez d'autres il n'a jamais cessé plus de deux ou trois jours de suite pendant l'espace de vingt ans.

Chez tous ces individus , l'écoulement offroit d'abord exactement l'apparence d'une nouvelle infection ; mais les suites prouvoient bientôt qu'il en différoit essentiellement. Les injections astringentes , quand on y a recours , arrêtent communément sur-le-champ ces sortes d'écoulemens ; et si on les abandonne à eux-mêmes , la matière perd toujours plus promptement sa

couleur, qu'on ne l'observe dans les gonorrhées récentes.

Je citerai, pour preuve de ce que je viens de dire, un jeune homme qui vint chez moi de la campagne le lendemain de son mariage; il étoit accablé de tristesse; il avoit fait plus de vingt milles avec un écoulement parfaitement semblable à une gonorrhée récente; il m'assura que cet écoulement s'étoit manifesté le matin même; il m'ajouta qu'il avoit été autrefois infecté, mais que depuis plus de trois mois il ne s'étoit aperçu d'aucun signe de virus, et qu'il ne s'étoit pas exposé, pendant cet intervalle, à le gagner de nouveau. Ces circonstances, dans l'état de frénésie passagère où je m'aperçus qu'il étoit, lui suggérèrent l'idée affligeante qu'il avoit été infecté, la nuit précédente, par la personne avec laquelle il venoit de s'unir. Je lui assurai que cela étoit impossible, parce que, indépendamment de la confiance qu'il devoit avoir dans sa femme dont la vertu étoit connue, il étoit impossible que l'infection eût pu se manifester avec autant de violence dans un espace de temps aussi court; et comme il m'avoit avoué qu'il avoit eu autrefois un suintement, je me hasardai de lui dire que l'écoulement disparoîtroit probablement presque aussi promptement qu'il étoit venu; ma prédiction se vérifia. Je lui fis sur-le-champ une injection vitriolique; je lui conseillai de la réitérer trois ou quatre fois dans l'espace de quelques heures. Vers les cinq à six heures de l'après-midi, il ne restoit plus qu'un léger suintement de l'urèthre; je lui donnai une certaine quantité de mon injection, et il retourna le soir chez lui très-satisfait.

Plusieurs années se sont écoulées depuis que

cela est arrivé , et l'écoulement a constamment reparu avec les mêmes apparences , toutes les fois que ce jeune homme a eu commerce avec sa femme ; il ne lui a néanmoins jamais communiqué de mal. Il a eu recours pendant long-temps à l'injection à chaque fois que l'écoulement reparoissoit ; mais enfin il se convaincquit tellement que cet écoulement étoit parfaitement bénin qu'il l'abandonna à la nature ; de manière qu'il n'en a guère été exempt plusieurs jours de suite depuis trois ou quatre ans.

Les malades accoutumés depuis long-temps à ces écoulemens , se persuadent enfin qu'ils sont incapables de communiquer l'infection ; néanmoins ils ne les considèrent jamais avec indifférence : tous trouvent cet accident extrêmement gênant et disgracieux ; ils cherchent en conséquence sans cesse avec empressement les moyens de s'en débarrasser. Si l'on considère , d'une autre part , que le suintement habituel devient souvent en vieillissant la source de plusieurs affections très-fâcheuses et très-rebelles de l'urèthre (1), on se convaincra facilement que , dans tous les cas , ce symptôme mérite l'attention la plus sérieuse.

Le suintement habituel est évidemment l'effet de diverses causes qui exigent des méthodes

(1) Quand les écoulemens reparoissent avec autant de facilité chez les jeunes gens , il est à craindre qu'ils ne soient attaqués d'un engorgement de la prostate dans un âge plus avancé , s'ils ne mènent une vie extrêmement sage et sobre. Il est essentiel que , pour prévenir cet accident , ils aient recours , quand l'inflammation est forte , aux saignées tant locales que générales , au régime rafraîchissant et aux vomitifs. J'ai vu la saignée seule arrêter ces écoulemens. *Note du traducteur.*

curatives particulières; il est en conséquence convenable d'en examiner séparément chaque variété.

I. La variété la plus ordinaire de suintement habituel succède au premier degré de gonorrhée, dans lequel nous pensons que l'inflammation primitive ne s'étend pas au-delà de l'urèthre, ou des petites glandes muqueuses qui versent immédiatement leur liquide dans ce canal.

Ce suintement survient souvent quand la guérison de ce premier degré de gonorrhée est troublée par un mauvais traitement, ou par la négligence du malade, et que l'on laisse ainsi l'écoulement subsister un temps extraordinaire. Les injections astringentes arrêtent en général l'écoulement, mais le plus léger excès le rappelle très-communément.

Cette variété nous paroît en conséquence l'effet du relâchement et de la foiblesse des parties primitivement affectées; et il est souvent difficile d'arrêter l'écoulement, parce qu'en se prolongeant il augmente la foiblesse de ces parties; de manière qu'il est aisé de voir que, quand on ne s'y oppose pas, il acquiert la puissance de se propager ou se prolonger lui-même.

Cette idée que le suintement habituel peut être l'effet de la foiblesse, a été tournée en ridicule par quelques auteurs; comme ils ont été entraînés par une autorité très-respectable, il me paroît à propos d'en parler ici (1).

M. Hunter observe que l'on entend par foi-

(1) Voyez le *Traité des Maladies vénériennes*, par Jean Hunter.

blesse mécanique l'impuissance d'exécuter une action , ou de résister à une certaine force : on a la même idée de la foiblesse animale ; mais cet auteur ne peut comprendre ce que signifie cette expression appliquée à une puissance animale , qui exécute une action extraordinaire ou de surcroît , comme il paroît arriver dans le suintement habituel , autant qu'on peut en juger par la quantité de matière qui sort.

Cette opinion semble fondée sur l'idée que toute sécrétion augmentée est une suite nécessaire de l'augmentation d'action des vaisseaux qui la fournissent : ainsi l'auteur ne distingue pas la foiblesse générale du relâchement local , ou de la perte de ton bornée à une seule partie.

En effet , aucune sécrétion ne peut , à ce qu'il paroît , augmenter , si l'action même des vaisseaux de la partie qui la fournissent n'est elle-même augmentée ; je crois néanmoins qu'on se convaincra que le contraire arrive le plus communément , et que les affections de ce genre dépendent entièrement , ou du moins en grande partie , d'une foiblesse locale. Dès que les vaisseaux exhalans ont perdu leur ton , il doit nécessairement s'en échapper une plus grande quantité du fluide qu'ils contiennent , que quand ils conservent toute leur force. Il faudroit , pour que cet effet n'eût pas lieu , que ces vaisseaux ne fussent pas unis avec le reste du système ; mais étant unis , comme ils le sont , avec le système artériel , s'ils éprouvent une foiblesse partielle , tandis que la force qui les pousse en arrière est au même degré , il doit s'ensuivre , peut-être toujours , un écoulement extraordinaire du fluide qu'ils contiennent.

Les phénomènes de l'inflammation nous auto-

risent fortement à croire que l'action des vaisseaux de la partie affectée est augmentée ; néanmoins l'on observe communément , dans la gonorrhée , que l'écoulement n'est pas si abondant tant que subsiste cette augmentation de ton , qu'il le devient ensuite quand les symptômes d'inflammation se modèrent. L'on convient même généralement que l'écoulement s'arrête souvent totalement lorsque les parties affectées s'enflamment plus que de coutume , et que le moyen le plus aisé de le rappeler , est de dissiper cette inflammation par l'usage des injections émollientes.

Ce fait favorise fortement notre opinion ; mais elle est de plus confirmée par la nature de tous les remèdes recommandés dans le suintement habituel : ils sont du genre des astringens et des fortifiants , ou ils consistent en injections stimulantes et autres applications de la même nature , qui paroissent ranimer l'énergie des vaisseaux de la partie affectée , et les rendre capables de résister à l'action du système artériel qui y pousse les fluides (1).

Il me paroît donc évidemment démontré que cette variété de suintement habituel dépend du relâchement et de la foiblesse des vaisseaux exhalans de l'urèthre , et peut-être même des conduits excréteurs des petites glandes muqueuses qui s'ouvrent dans ce conduit.

On prendra garde néanmoins de porter trop

(1) Ces moyens semblent aussi ranimer l'action des vaisseaux absorbans , qui reprennent le fluide que versent les glandes pour entretenir la souplesse des parties. *Note du traducteur.*

loin l'idée que le suintement habituel dépend de foiblesse ; ce qui arrive , à ce que je crois , dans la pratique ordinaire. Plusieurs praticiens s'imaginent , quand ce suintement a duré un certain temps , qu'il a été d'abord occasionné en grande partie par la foiblesse générale de la constitution , ou qu'il a contribué à déterminer une foiblesse universelle , capable , tant qu'elle subsiste , d'empêcher l'effet de tous les moyens employés pour obtenir la guérison.

L'on recommande en conséquence , avec beaucoup de soin et d'empressement , l'usage du kinkina , de l'acier et des autres toniques , dans la vue de dissiper la foiblesse générale , tandis que l'on néglige communément la véritable cause de la maladie , le relâchement local des parties primitivement affectées.

Il existe , il est vrai , assez communément une foiblesse générale dans le suintement habituel , et cette foiblesse peut même être produite par la longueur de l'écoulement. De fortes raisons me déterminent néanmoins à croire que l'on porte souvent cette idée trop loin dans la pratique ; c'est ce qui arrive nécessairement toutes les fois qu'elle fait perdre de vue , comme je l'ai observé plus haut , la véritable origine de la maladie ; car il est à craindre qu'en donnant une nouvelle vigueur à tout le système , l'on ne contribue à augmenter l'écoulement , si l'on ne rétablit en même temps le ton des organes principalement affoiblis. J'ai déjà rendu raison de ce que je viens d'avancer ; j'ai eu quantité de preuves évidentes des effets pernicioeux de cette pratique : pendant que le malade gagnoit de jour en jour de l'embonpoint par l'usage des bains de mer , d'une nourriture abondante et des toni-

ques, le mal s'est sensiblement aggravé, faute d'avoir fait une attention particulière à l'état des parties d'où venoit l'écoulement.

Quand il y a foiblesse générale, on doit sans doute, quelle que soit son origine, la combattre par les remèdes les plus puissans; mais je voudrois persuader ici que dans la pratique ordinaire on pêche sur-tout en considérant le relâchement général du système comme l'objet principal, tandis que de fait souvent il n'existe pas de pareil relâchement, ou il est si léger, qu'il devient très-peu important en comparaison de la maladie de l'urèthre.

L'affection de l'urèthre exige particulièrement notre attention dans la plupart de ces suintemens; l'expérience même apprend qu'on doit sur-tout compter sur les remèdes qui agissent directement sur le siège du mal.

L'on a tenté pour cet effet divers médicamens qu'on peut rapporter à deux chefs : aux astringens et aux stimulans; car tous ceux qu'on a jusqu'ici trouvés utiles dans le suintement habituel, paroissent agir ou par leurs vertus astringentes, ou en stimulant les parties sur lesquelles on les applique.

Il faut, quand on n'a pas encore tenté les injections astringentes, commencer par en faire des essais convenables; car elles réussissent très-souvent, et on ne les voit guère produire d'accidens, comme il arrive quelquefois aux injections stimulantes.

On peut employer indifféremment en injections toutes les dissolutions astringentes dont les formules se trouvent dans l'Appendix : cependant celle du n°. 18 est l'une des plus sûres et des plus efficaces. Toutes doivent se réitérer

fréquemment , six ou huit fois par jour au moins ; ce précepte sur lequel j'ai insisté en parlant des injections dans la gonorrhée virulente , est également applicable à cette variété de suintement habituel.

Mais s'il a précédé une gonorrhée dans laquelle on a employé les injections astringentes , de manière à être convaincu qu'on en a fait des essais convenables , on ne les continuera pas plus long-temps ; car on ne peut pas espérer en obtenir aucun avantage par la suite.

Lorsqu'à ce degré de la maladie , l'écoulement est abondant avec peu ou point de douleur , et que les astringens n'ont pas réussi , on doit particulièrement compter sur les stimulans.

Les stimulans qu'on emploie sont de deux espèces ; les dissolutions ou les mélanges âcres en injections , et les bougies : quel que soit celui de ces deux moyens qu'on adopte , il faut qu'il stimule légèrement les parties sur lesquelles on l'applique , sans exciter néanmoins une forte inflammation. Les remèdes de cette classe réussissent particulièrement , lorsqu'ils ne déterminent qu'un degré modéré de douleur et de chaleur dans l'urèthre , tels que celui qu'on ressent quand le premier degré de gonorrhée commence. Nous voyons souvent des suintemens anciens se dissiper chez ceux qui se sont exposés à gagner de nouvelles gonorrhées ; et comme cela n'arrive jamais sans un certain degré d'inflammation , j'en conclus qu'il faut employer dans le suintement habituel des remèdes qui agissent de la même manière , qui stimulent légèrement les parties et y déterminent le degré d'inflammation dont l'utilité est reconnue par l'expérience : il seroit toujours imprudent d'ex-

citer des vives douleurs ; l'inflammation qui s'en suivroit , pourroit quelquefois aller trop loin : faute de faire attention à cette circonstance, on fait beaucoup de mal ; le gonflement des testicules en est un effet assez ordinaire ; j'ai même vu l'inflammation s'étendre jusqu'à la prostate et la vessie.

On peut néanmoins presque toujours prévenir cet accident, en faisant une attention convenable à la force des injections , car il n'arrive jamais que par une disposition particulière fort extraordinaire des parties affectées, ou par un défaut absolu d'attention. Personne n'a employé plus hardiment les injections que je le fais depuis long-temps , et néanmoins je n'ai vu qu'une ou deux fois le gonflement des testicules en être la suite : je crois au contraire que l'usage convenable des injections contribue à rendre cet accident moins fréquent qu'il ne l'est communément. Au moins il s'en faut de beaucoup que je l'ai rencontré aussi souvent qu'autrefois dans le cours de ma pratique depuis que je me borne presque uniquement aux injections pour le traitement de la gonorrhée ; d'où je conclus qu'elles agissent absolument en abrégant la durée de l'écoulement ; et en raison de cet effet , qu'on ne peut révoquer en doute , elles doivent certainement mettre jusqu'à un certain point à l'abri de tous les symptômes qui dépendent de la maladie , tels que le gonflement des testicules et autres.

Les injections exigent néanmoins beaucoup de circonspection ; car on ne retire que peu ou point d'avantage de celles qui sont trop foibles pour exciter une irritation légère ; et celles qui sont trop fortes peuvent , au contraire , devenir

très-nuisibles. Celles dont nous avons donné les formules suffisent pour la plupart des cas ; il sera aisé de les rendre plus actives, si après en avoir fait l'essai on les trouve trop foibles, mais on ne doit peut-être dans aucun cas commencer par de plus fortes.

Une des meilleures injections dont j'ai fait usage dans le suintement habituel, est une foible dissolution de sublimé corrosif, d'un huitième de grain sur une once d'eau comme on le voit n°. 4 ; cette dose suffit toujours pour commencer. On a néanmoins vu des individus qui sont parvenus peu à peu à en supporter jusqu'à un demi-grain sur une once d'eau. Je sais qu'on en a prescrit jusqu'à un grain par once d'eau ; mais quoique j'en fasse habituellement usage, je n'ai encore rencontré personne qui ait pu supporter cette dose ; je soupçonne en conséquence que ceux qui l'ont conseillée n'ont jamais été dans l'habitude de l'employer.

Je suis entré dans ces détails, parce que j'ai vu souvent les injections chargées d'une trop grande quantité de sublimé, avoir des suites fâcheuses : on ne doit au contraire rien craindre quand elles sont telles que je les ai indiquées.

J'ai vu le sucre de saturne uni au sublimé, comme dans le n°. 25, réussir après avoir tenté inutilement la simple dissolution de sublimé ; et d'autres malades fort irritables, auxquels la plus petite dose de sublimé causoit des douleurs insupportables, ont soutenu ce remède en y ajoutant un mucilage, comme dans le n°. 26.

La dissolution de sel ammoniac du n°. 27 réussit quelquefois dans ce suintement. L'alcali volatil, l'esprit de corne de cerf, par exemple, et de sel ammoniac convenablement

délayés, forment aussi des injections propres à remplir ces indications. Les formules des numéros 28 et 29 en sont des exemples; le vert-de-gris dissous dans l'huile, ou dans l'esprit de sel ammoniac, donne aussi une injection très-utile pour le même objet : on en trouvera des formules dans les numéros 30 et 31; la teinture de cantharides même, convenablement affoiblie, comme dans le numéro 32, a réussi dans quelques cas.

Il ne suffit pas de déterminer le degré de force convenable de ces injections, il faut encore une certaine adresse pour les administrer. On se gardera bien de les employer aussi long-temps et aussi souvent que l'exigent les injections astringentes. On a beau réitérer les dernières, elles ne peuvent jamais nuire; mais il faut toujours éviter de continuer les injections stimulantes plus qu'il n'est absolument nécessaire, pour exciter un certain degré de douleur et d'inflammation dans les parties affectées.

Dès que l'on sera parvenu à produire cet effet, on ne tentera aucun autre remède pendant quelques jours; car quelquefois l'écoulement s'arrête après avoir cessé ces injections stimulantes, quoiqu'il ait paru augmenter pendant leur usage. Néanmoins, quand au bout de trois ou quatre jours rien ne donne lieu d'espérer cet avantage, on ne peut se dispenser de recourir sur-le-champ aux injections astringentes, comme nous l'avons conseillé dans le premier degré de la gonorrhée.

Celles-ci même ne réussissent pas toujours; quelquefois l'écoulement, après avoir disparu peu de jours, revient à diverses reprises avec autant de violence que la première fois.

Il faut, dans ces circonstances, revenir aux injections stimulantes, et exciter un degré d'inflammation un peu plus fort qu'avant. J'ai communément remarqué que cela pouvoit se faire avec plus de sécurité lorsque l'on avoit déjà employé plusieurs fois ce moyen : dans les périodes même les plus avancées du suintement habituel, plus l'on augmente le degré d'inflammation, autant qu'on peut le faire sans danger, plus l'on est sûr du succès.

Lorsque les injections ont été inutiles, on peut tenter les bougies ; celles-ci irritent l'urèthre, et remplissent les mêmes indications que les injections stimulantes ; elles ont même paru, dans quelques cas, plus efficaces, peut-être parce qu'elles servent de soutien aux parties privées de ton. Mais l'on ne peut jamais être certain de cet effet ; c'est ce qui me détermine à commencer toujours par les injections ; elles effraient moins les malades qui ne sont pas accoutumés à l'usage des bougies.

Les bougies composées des substances les plus simples, remplissent en général parfaitement l'objet qu'on se propose dans l'usage de ce genre de remèdes. Il est aisé, quand elles n'excitent pas un degré suffisant d'inflammation, de les rendre plus actives en les trempant dans l'huile de térébenthine, dans un liniment un peu liquide, composé de cire et d'huile mêlées avec une petite quantité de précipité rouge, ou dans l'onguent basilicum ordinaire, réduit avec l'huile de térébenthine en consistance de liniment.

Je ne crois pas que les mercuriaux agissent jamais comme spécifiques dans les cas de suintement habituel ; néanmoins l'onguent mercu-

riel, en raison du stimulus qu'il communique à l'urèthre, quand on en recouvre l'extrémité des bougies, n'est pas moins efficace que les autres stimulans employés sous cette forme. J'observerai cependant qu'il faut pour cela que l'onguent soit fortement chargé de mercure; c'est-à-dire qu'il contienne au moins parties égales de mercure et de sain-doux. Le mercure éteint, par la trituration avec le miel, m'a quelquefois paru plus stimulant, qu'il ne l'est communément sous forme d'onguent.

Si la constitution est fort affoiblie, il faut, pendant que l'on porte ces remèdes sur les parties malades, prescrire un régime nourrissant et fortifiant; permettre tous les jours la nourriture animale et le vin avec modération; le quinquina même convient alors comme tonique : mais je suis très-disposé à croire, par les raisons que j'en ai données plus haut, que l'usage général du quinquina, du fer, et des autres toniques, dans tous les cas de ce genre, est mal fondé, et devient souvent nuisible.

Il est probable que plusieurs baumes stimulans et astringens, donnés à l'intérieur, réussissent fréquemment dans le cas dont il s'agit, parce qu'ils stimulent plus fortement les voies urinaires que toute autre partie. L'on prescrit principalement, dans cette vue, le baume de Copahu; l'on pourroit employer, avec peut-être autant d'avantage, le baume de Canada et toutes les térébenthines : on fait prendre quinze à vingt gouttes de l'une de ces substances trois ou quatre fois le jour.

Les cantharides, prudemment administrées, ont aussi été utiles dans cette variété de suintement habituel : on peut donner dix gouttes

de leur teinture deux ou trois fois le jour.

Ces remèdes ne réussissent guère qu'autant qu'on les administre en même temps que l'on applique les stimulans sur la partie malade de la manière que nous l'avons prescrit ; on ne doit pas , sans cette réunion , compter sur leurs effets. L'on pourroit objecter que les avantages que l'on peut en attendre , sont en conséquence fort douteux et fort équivoques : je crois néanmoins avoir observé que ces deux genres de remèdes , combinés ensemble , procurent d'ordinaire plus de soulagement que quand on fait usage de l'un ou l'autre séparément.

L'on recommande communément le bain froid dans le suintement habituel ; il produit généralement de bons effets lorsque la foiblesse est portée à un degré inquiétant (1). Dans tout autre cas , on ne peut en espérer nul avantage , à moins d'appliquer le froid sur les parties principalement affectées : ainsi il est , dans cette vue , quelquefois utile de verser tous les jours de l'eau froide sur la verge , ou d'en baigner le périnée.

II. La variété la plus fréquente de suintement habituel , après celle dont je viens de parler , est celle qui succède au second degré de la gonorrhée ; elle paroît très-communément lorsque tous les symptômes déterminés par l'inflammation sont dissipés.

J'ai tâché de prouver , dans la troisième sec-

(1) Plus la foiblesse est considérable , plus le bain froid exige de prudence ; il ne faut jamais y laisser le malade que quelques minutes , à moins qu'il n'y soit déjà habitué.
Note du traducteur.

tion du dernier chapitre, qu'à ce degré de la gonorrhée les glandes de Cowper sont principalement affectées, et qu'elles fournissent la plus grande partie de la matière de l'écoulement. L'inflammation qui attaque, dans ce degré, la membrane de l'urèthre, se dissipe en général facilement, de manière que le suintement habituel qui s'ensuit fréquemment, est engendré entièrement, ou à peu de chose près, dans les cavités de ces glandes.

Il est d'ordinaire aisé de distinguer le suintement habituel produit par cette cause, de celui qui forme la première ou la plus fréquente variété de la maladie. Dans cette dernière, la source de la matière est communément à un pouce, ou un peu plus, du gland; et si par hasard les parties plus avancées sont affectées, on en fait sortir la matière en comprimant très-légèrement le périnée : dans l'autre variété, au contraire, on reconnoît toujours que la matière vient d'un endroit de l'urèthre plus éloigné; il faut, pour la déterminer à sortir, comprimer plus fortement le périnée, et en faisant cette compression, on y sent une certaine plénitude, accompagnée d'irritation et même de douleur.

L'histoire de la gonorrhée qui a précédé, peut encore nous aider dans le diagnostic; car la première variété de suintement habituel, succède assez généralement au premier degré de gonorrhée; mais le second degré engendre le suintement dont il s'agit ici.

Il est important de bien s'assurer de cette différence dans le traitement du suintement habituel; les remèdes qui guérissent communément l'un, sont absolument inutiles ou même évidemment nuisibles dans l'autre. Ainsi dans la première

variété de suintement habituel, les injections stimulantes sont essentielles; on ne peut guère obtenir la guérison sans leur secours. Dans l'autre variété, où les plus grosses glandes de l'urèthre sont affectées, ces mêmes injections aggravent très-généralement tous les symptômes de la maladie, sur-tout quand elles sont assez fortes pour exciter de la douleur et de l'inflammation; lorsqu'elles sont, au contraire, trop foibles pour produire cet effet, on peut en user un temps indéfini sans qu'il en résulte ni bien ni mal. Les glandes qui s'ouvrent dans l'urèthre étant ici le siège de la maladie, les injections astringentes, en agissant, comme nous l'avons déjà observé, sur les conduits excréteurs de ces glandes, peuvent procurer une suppression passagère de l'écoulement; mais on ne doit jamais en attendre aucun avantage durable, parce qu'elles ne pénètrent pas jusque dans les cavités des glandes. Lorsque l'on emploie, au contraire, des injections assez fortes pour enflammer l'extrémité des conduits excréteurs, il en résulte très-souvent un gonflement des glandes même, qui se termine communément par une suppuration extrêmement fâcheuse et désespérante, tant pour le malade que pour celui qui est chargé du traitement.

Lors donc que l'on a des preuves certaines de l'existence de cette variété de suintement, il faut abandonner les injections, ou se borner aux astringens légers, si l'on est obligé, pour satisfaire le malade, de faire un nouvel essai de ce remède.

Les moyens qui m'ont paru les plus efficaces dans ces circonstances, sont les bougies, et les vésicatoires appliqués sur le périnée. On doit choisir des bougies fort douces, qui stimulent

légèrement les parties sans exciter d'inflammation. Elles deviennent souvent extrêmement utiles , non - seulement en stimulant ainsi les parties affoiblies , mais en les soutenant par leur volume et par leur forme. Elles sont moins dangereuses que les injections , lors même qu'elles stimulent plus qu'on ne le vouloit ou qu'on ne s'y attendoit ; car l'inflammation qui peut alors survenir , est toujours accompagnée d'un écoulement passager , très-propre à prévenir les inconvéniens qui pourroient résulter de leur usage.

On choisira , dans tous les cas , des bougies aussi grosses que peut le permettre la capacité de l'urèthre ; mais il est plus essentiel , dans cette variété de suintement que dans toute autre maladie , que les bougies soient d'une grosseur raisonnable , car c'est sur-tout en raison de leur volume qu'elles réussissent dans ce cas.

On reconnoît en général , au bout de peu de jours , si les bougies peuvent être utiles ou non ; on ne doit néanmoins jamais en espérer un avantage durable , si on ne les continue fort longtemps. Les suintemens anciens exigent que l'on fasse usage des bougies pendant dix ou douze semaines , et qu'on ne les quitte même que quand la guérison est accomplie. Il est bon cependant d'observer que quand on en a usé le temps que l'on juge convenable pour obtenir la guérison , on doit les suspendre à différens intervalles pour reconnoître leurs effets. Tant qu'on les introduit tous les jours , il n'est pas possible de s'assurer si l'écoulement qui a lieu est une suite de la maladie , ou de l'irritation qu'excitent les bougies : aucune ne peut rester un certain temps dans l'urèthre , même d'une personne saine ,

sans se trouver , quand on la retire , couverte de pus ou d'un mucus puriforme.

Il est quelquefois utile d'appliquer un vésicatoire sur tout le périnée , quand les bougies ne réussissent pas ; il est difficile de dire s'il agit par le stimulus qu'il communique aux parties affectées , ou par l'écoulement qu'il excite ; tantôt il en résulte un mieux sensible dès le premier ou le second jour qu'on l'a appliqué avant que l'écoulement soit considérable ; dans d'autres cas , ce n'est qu'après avoir réitéré le vésicatoire jusqu'à deux , trois , et même quatre fois , qu'on s'apperçoit de ses effets. Il a paru avantageux , dans un petit nombre de cas , d'entretenir , avec un onguent épispastique , la suppuration d'une petite portion de la partie que l'on avoit couverte du vésicatoire ; ce qui m'a déterminé à conseiller , dans deux cas de suintemens très-rebelles , l'introduction d'un petit seton de chaque côté du périnée. Ce moyen a paru modérer l'écoulement ; mais il n'en est pas résulté un mieux assez grand et assez marqué , pour dédommager des désagrémens extrêmes , inséparables de ce remède.

Lorsque les suintemens de ce genre sont très-rebelles , l'on apperçoit souvent des signes évidens d'écrouelles sur différens endroits du corps , ou au moins si la maladie ne s'est pas encore ainsi manifestée , les glandes du cou et des autres parties suspectes paroissent gonflées , et la délicatesse du tempérament fait fortement soupçonner que le système n'est pas exempt de cette maladie.

On doit alors prescrire de temps en temps tous les moyens communément usités contre les écrouelles. Le quinquina et la ciguë sont quel-

quefois utiles ; mais tous les remèdes employés jusqu'ici dans les écrouelles , sont bien inférieurs au bain de mer.

En faisant l'énumération des variétés de suintement habituel , j'ai suivi l'ordre dans lequel elles paroissent le plus fréquemment. La suivante est l'effet des rétrécissemens de l'urèthre.

Je serai obligé de donner , dans une des sections suivantes , de plus grands détails sur les rétrécissemens de l'urèthre causés par la gonorrhée virulente ; je me contenterai en conséquence d'observer ici que ces rétrécissemens sont une cause très-fréquente du suintement habituel. La surface spongieuse de la substance qui les produit , est très-sujette à acquérir de la sensibilité et à s'excorier ; d'où il résulte une ulcération légère , qui fournit de la matière tant qu'il subsiste le moindre rétrécissement : cette ulcération seule peut , quand elle est fort étendue , produire un écoulement fort abondant ; mais chaque rétrécissement obligeant en outre l'urine et le mucus de séjourner entre la partie rétrécie et la vessie , devient une cause très-puissante d'irritation , et rend ainsi l'écoulement plus abondant qu'il ne l'est d'ordinaire dans les suintemens habituels produits par toute autre cause.

Lorsque l'on ne soupçonne pas que le rétrécissement est la cause de l'écoulement , ce qui arrive souvent quand l'obstacle qui s'oppose au passage des urines n'est pas fort sensible , le malade et le chirurgien sont sujets à s'y tromper , et emploient tous les jours les injections , le baume de Copahu et d'autres astringens , dans la vue d'obtenir la guérison : mais l'effet de tous ces remèdes est absolument nul , et l'écoulement , après avoir subsisté plu-

sieurs années, se trouve être à-peu-près le même, c'est-à-dire aussi fâcheux ou même pire qu'il n'étoit d'abord. Les exemples de ce genre se rencontrent fréquemment ; ils sont toujours une source de beaucoup de disgraces et d'embarras.

Toutes les fois que le suintement habituel résiste aux remèdes ordinaires, et est ainsi extrêmement rebelle, il est par conséquent très-essentiel de s'occuper de connoître d'abord le véritable état de l'urèthre, et de s'assurer s'il existe ou non des rétrécissemens. On les reconnoît quelquefois sur-le-champ par l'exposé que le malade fait des symptômes qu'il éprouve, et en examinant extérieurement l'urèthre depuis l'extrémité de la verge jusqu'à l'anús ; mais l'on n'acquiert cette connoissance que quand la maladie est portée au plus haut degré. Toute obstruction légère peut, comme nous l'avons déjà observé, échapper à nos recherches ; il faut donc toujours, lorsqu'il reste quelque doute dans tous les cas de ce genre, examiner le conduit avec une bougie ; c'est le seul moyen d'acquérir quelque degré de certitude sur cet objet.

Dès que l'on s'est assuré qu'il existe un rétrécissement, il faut abandonner sur-le-champ tous les autres remèdes, et se borner uniquement aux bougies. Nous aurons occasion d'entrer dans de plus grands détails sur ce moyen par la suite ; nous observerons seulement ici qu'il est l'unique sur lequel on puisse compter pour détruire les rétrécissemens, et qu'il réussit très-communément lorsqu'on y insiste un temps convenable.

Le rétrécissement détruit, l'écoulement disparoît d'ordinaire promptement lorsqu'il dépend uniquement de cette cause ; s'il continuoît ce-

pendant au-delà de peu de jours après avoir cessé l'usage des bougies , on pourroit recourir aux injections astringentes pour l'arrêter. L'eau de chaux convient ; elle réussit même mieux , dans ce cas particulier , que toutes les autres injections que j'ai essayées ; mais elle demande à être coupée avec parties égales d'eau commune.

IV. La dernière variété de suintement habituel dont il nous reste à parler , est causée par l'engorgement de la prostate , et succède , comme nous l'avons vu , au troisième degré de la gonorrhée virulente.

Nous avons déjà exposé , en parlant de la gonorrhée , les symptômes auxquels on reconnoît l'affection de la prostate ; mais l'on ne peut s'assurer jusqu'à quel point elle est gonflée , qu'en portant le doigt dans l'anus.

Outre l'incommodité qui résulte de l'écoulement même , et qui est commune à ce suintement , ainsi qu'aux autres variétés , le gonflement de cette glande cause toujours un mal-aise assez considérable , et même une douleur qui excite des envies plus fréquentes d'uriner que toute autre variété de la maladie ; on ressent en même temps de la chaleur et de la plénitude dans les parties contigues à l'anus , et il survient souvent un tenesme très-incommode.

Le suintement entretenu par cette cause , est quelquefois compliqué avec les autres variétés , surtout avec celles que nous avons décrites en dernier lieu. Dans ce cas , l'écoulement semble d'ordinaire mélangé de pus et de mucus ; néanmoins quand il dépend uniquement de l'affection de la prostate , il est plus fluide que le pus , et quoiqu'il soit quelquefois d'une couleur blanche ou

jaune , il a le plus communément la couleur et la consistance du mucus ; ce qui le fait prendre souvent pour un écoulement de semence.

Les injections sont absolument inutiles dans cette variété de suintement ; on ne tire non plus aucun avantage des bougies : ces deux moyens peuvent , au contraire , souvent nuire , lors surtout que l'on persévère dans leur usage , comme font fréquemment ceux qui ne sont pas fort versés dans cette branche de la chirurgie. Les urines sortent communément avec une certaine difficulté lorsque cette glande est gonflée : souvent l'on prend l'obstacle qui s'oppose au passage des urines pour un rétrécissement , et l'on a recours sur-le-champ aux bougies pour le dissiper.

Les bougies néanmoins , loin d'être utiles dans ce cas , irritent très-communément la glande , au point d'augmenter la douleur et l'écoulement (1).

Les opiatiques sont les remèdes sur lesquels je compte le plus. En modérant l'irritation , ils délivrent le malade de la douleur , et contribuent par-là , plus que tout autre remède , à diminuer l'écoulement. J'avoue qu'ils n'agissent guère que comme palliatifs ; mais il est bien important de dissiper la douleur dans une maladie qui d'ailleurs rend la vie insupportable. En parlant des affections de cette glande dans le troisième degré de la gonorrhée , j'ai recommandé de donner les narcotiques en lavement , plutôt

(1) Nous avons donné plus haut les raisons qui nous déterminent à ne pas adopter les idées de notre auteur à l'égard des bougies , et nous observerons que l'effet qu'il leur attribue ici , n'a lieu que quand l'on ne peut pas franchir l'obstacle , et pénétrer jusque dans la vessie. *Note du traducteur.*

que par la bouche. Les narcotiques , ainsi administrés , ne causent pas autant de mal-aise , et d'ordinaire ils modèrent plus sûrement la douleur (1).

Dans plusieurs cas , après avoir donné sans beaucoup de succès les plus fortes doses de laudanum par la bouche , l'on est parvenu à tranquilliser les malades , en injectant de temps en temps dans le rectum un grain ou deux d'opium dissous dans une petite quantité de mucilage.

Quand cette maladie se rencontre dans les constitutions écrouelleuses , ce qui arrive fréquemment , l'on recommande communément la jusquiame , la ciguë et les bains de mer ; ces remèdes procurent rarement la guérison lorsque la glande est fort gonflée , néanmoins souvent ils soulagent ; dans quelques cas même ils ont dissipé entièrement des gonflemens légers de la prostate.

J'ai déjà remarqué que plusieurs praticiens prescrivoient le mercure dans toutes les variétés de suintement habituel , mais je n'en ai jamais vu résulter aucun avantage ; ce remède même est très-communément nuisible lorsque la prostate est affectée (2).

J'ai observé plus haut que , dans le suintement habituel causé par les rétrécissemens de l'urèthre , il se formoit une légère ulcération ; l'on pourroit en conclure que le mercure , qui jouit,

(1) Les narcotiques administrés en lavement , causent , chez quelques individus , une constipation considérable qui aggrave le mal. *Note du traducteur.*

(2) J'ai vu plusieurs engorgemens de la prostate , aggravés en peu de temps par le mercure , et il en est résulté des dépôts urineux. *Note du traducteur.*

comme on le sait , de la propriété de guérir les ulcères vénériens , devroit également réussir dans ce cas : on n'a pas remarqué néanmoins que ce remède ait jamais favorisé la guérison de ce genre d'ulcération. Cette circonstance est une preuve de plus de la différence qui existe entre la gonorrhée virulente et la vérole ; car si ces affections étoient l'effet du virus vénérien , elles résisteroient très-rarement aux effets du mercure , il seroit le seul remède efficace. J'ai , au contraire , fréquemment remarqué qu'on n'en tiroit nul avantage dans le traitement de ce symptôme , tandis que les bougies , convenablement administrées , réussissoient très-généralement.

Nous nous sommes particulièrement occupés jusqu'ici du suintement habituel particulier aux hommes , parce que cette maladie s'observe beaucoup plus communément chez eux que chez les femmes , et le traitement en est d'ordinaire beaucoup plus difficile.

Ce suintement se rencontre néanmoins fréquemment chez les femmes , et il n'est pas plus aisé à distinguer des fleurs blanches que la gonorrhée virulente. Les observations que nous avons faites dans l'une des sections précédentes , sur la difficulté de distinguer les fleurs blanches de la gonorrhée , sont également applicables ici. Je renvoie à ce que j'ai dit alors sur ce sujet ; je me bornerai à observer présentement en peu de mots , qu'on ne peut guérir le suintement habituel des femmes qu'en insistant sur les injections. Si l'écoulement continue , après avoir employé un temps convenable celles que nous avons mises dans la classe des astringentes (1) , on

(1) Voyez l'Appendix , numéros 18 , 19 et 20.

y substituera les stimulantes , particulièrement celles des numéros 24 et 25.

Tant que le vagin est le siège de la maladie , ce qui arrive communément , on peut y faire hardiment ces injections ; mais leur usage exige , comme nous l'avons déjà dit , beaucoup de précaution lorsque l'écoulement vient de l'urèthre , en raison de sa contiguité avec la vessie.

J'ai remarqué que le suintement habituel étoit quelquefois entretenu chez les femmes par un ulcère de l'intérieur du vagin ; les injections ne produisent , dans ces cas , que peu ou point d'effet. Ces ulcères sont communément vénériens , et le mercure seul , administré méthodiquement , peut les guérir.

J'observerai cependant que la matière âcre de la gonorrhée peut produire des excoriations chez les femmes , ainsi que chez les hommes. L'écoulement dû à cette cause , se guérit très-facilement par les injections astringentes , ou en humectant les parties avec l'eau de chaux , ou une dissolution de sucre de saturne.

Je n'ai jamais vu , chez les femmes , de rétrécissement vraiment vénérien. L'on trouve dans l'urèthre des excroissances produites par d'autres causes ; mais le rétrécissement doit nécessairement être très-rare dans ce sexe à la suite de la gonorrhée. Si cependant on l'observoit jamais , il faudroit compter particulièrement sur les bougies , de même que chez l'homme , pour obtenir la guérison.

SECTION III.

De l'Impuissance, causée par la foiblesse des Vésicules séminales.

Nous entendons ici par impuissance, la privation de la faculté de reproduire son espèce.

L'impuissance peut venir de diverses causes; nous considérerons ici uniquement celle que l'on suppose communément l'effet de la foiblesse des vésicules séminales.

L'on rencontre quantité de jeunes gens atteints réellement ou en idée de cette maladie; elle est toujours pour eux une source de chagrins et d'inquiétudes extrêmes; elle devient par conséquent fréquemment un objet d'attention pour les médecins. Il existe sans doute, dans quelques cas, un degré de foiblesse des vésicules séminales, qui les rend incapables de retenir la semence; mais le desir excessif que la nature a sagement inspiré à tous les hommes, de jouir parfaitement et complètement de toutes les facultés nécessaires à la reproduction de leur espèce, devient souvent, dans la première jeunesse, un sujet de méfiance extrême, mal fondée à cet égard, et fait prendre pour des réalités quantité de circonstances qui n'ont jamais existé.

Rien, par exemple, de plus commun que de rencontrer des jeunes gens qui s'imaginent être foibles et épuisés lorsqu'ils s'aperçoivent qu'il suinte une matière muqueuse de l'urèthre, ou que la semence se perd en allant à la garde-robe. Le premier accident est cependant naturel à plusieurs de ceux même qui jouissent d'une

parfaite santé, et chez lesquels rien ne peut faire soupçonner la foiblesse. Le dernier, ou l'écoulement de semence, est une suite nécessaire de la compression qu'exercent les excréments endurcis sur les vésicules séminales quand elles sont excessivement gorgées; mais dès que l'on a une fois conçu quelque méfiance à ce sujet, il est souvent difficile et quelquefois même impossible de la détruire : cette idée seule rend en conséquence malheureux quantité de jeunes gens qui n'ont jamais eu aucune apparence de maladie.

On s'imagine avoir une preuve très-certaine de la foiblesse des vésicules séminales, quand la semence sort à l'instant que se fait l'érection, ou même avant que l'érection soit parfaite; néanmoins cela peut encore arriver lorsque les autres parties de la génération sont dans un état d'orgasme excessif. La quantité extraordinaire de semence accumulée dans les vésicules, suffit même souvent, à ce que je crois, pour produire cet effet : j'ai au moins de fortes raisons de soupçonner, comme on le verra par la suite, que c'est la cause la plus fréquente de toutes les affections de ce genre.

On objectera peut-être que si la maladie existe, et si le sujet est absolument impotent, peu importe la cause qui l'a réduit à cet état? Mais il sera aisé de se convaincre que la perte de semence dont il s'agit n'est pas une preuve d'impuissance : la véritable impuissance est généralement incurable; il est, au contraire, presque toujours possible, quand l'on est menacé de cet état, de procurer la guérison.

Le suintement habituel dépend tantôt, comme nous l'avons vu dans la dernière section, de

l'état morbifique des glandes répandues dans l'urèthre ; d'autres fois il est l'effet du gonflement de la prostate. Quand ce gonflement a subsisté un certain temps , non-seulement le conduit de la prostate s'affoiblit et se relâche , mais en outre plusieurs des parties contigues , sur-tout les conduits excréteurs des vésicules séminales , perdent leur ton ; c'est pourquoi la plupart de ceux qui ont été long-temps affectés de suintemens habituels causés par des affections de cette glande , sont jusqu'à un certain point sujets à une faiblesse des vésicules séminales. Les anciens suintemens sont , comme l'on sait , une cause fréquente d'impuissance ; on attribue communément cette impuissance à la faiblesse générale causée par ces suintemens. Cela peut arriver quelquefois ; mais de fortes raisons me déterminent à croire qu'ils n'engendrent le plus souvent qu'une faiblesse locale des parties destinées à recevoir et retenir la semence. Il me paroît que l'on en a une forte preuve , en ce que cette faiblesse locale existe dans les cas même où l'on n'apperçoit aucun signe de faiblesse générale : ainsi on voit tous les jours des hommes forts et sains en apparence , dont les organes qui reçoivent la semence sont si foibles , que non-seulement les érections imparfaites et les idées lascives , mais même le frottement ordinaire qu'éprouve la verge en marchant ou en montant à cheval , déterminent chez eux des pertes de semence ; quelquefois même il suffit pour cela qu'ils soient échauffés par le vin , par l'exercice , ou assis près du feu.

Ceux qui ont été extrêmement tourmentés par de fréquentes gonorrhées , et chez lesquels sur-tout le suintement habituel est une suite de

l'affection de la prostate, sont sujets, suivant ce que j'ai observé, à éprouver des pertes de semence lorsqu'ils sont exposés à l'action la plus légère des causes que je viens d'indiquer.

La foiblesse locale de ces parties, ainsi causée par le suintement habituel, paroît produire les mêmes effets que cette habitude, si funeste à une grande partie de la jeunesse, connue sous le nom d'Onanisme; elle moissonne, à ce que je crois, un plus grand nombre d'individus, que la plupart des maladies propres à cet âge. On auroit moins à gémir de ses conséquences, si elle n'étoit nuisible qu'à ceux qui ont la foiblesse de s'y livrer; mais outre qu'elle rend les pères malheureux, elle est évidemment pour leur postérité une source de maux insupportables; elle engendre la foiblesse, la langueur, et une foule de maladies, au lieu de cette force de la constitution, sans laquelle on ne peut jamais espérer avoir réellement aucune jouissance dans la vie.

Je sais que quelques médecins ont embrassé une opinion différente, et s'imaginent qu'on ne doit craindre aucun effet funeste de l'habitude dont il s'agit (1); mais cela est absolument contraire à l'expérience de tous les autres. J'ai vu moi-même, dans le cours de ma pratique, un grand nombre d'individus épuisés sans ressource par cette seule cause, et je crois devoir exposer, avec toute la force possible, ma manière de penser sur cet objet. En supposant l'opinion contraire fondée, on ne voit pas quel avantage il résulteroit pour la société de l'adopter. On

(1) Voyez le *Traité des Maladies vénériennes*, par Jean Hunter, ch. xii.

devroit avoir ce vice en horreur, quand même ses suites ne seroient pas funestes au tempérament même, parce qu'il est contre la nature, et détourne d'un genre de jouissance bien supérieur. On ne peut cependant douter des effets terribles qu'il produit sur tous ceux qui s'y livrent; et comme on en contracte l'habitude dans un âge où l'on n'est pas en état de juger de ses conséquences, il est, je pense, du devoir de ceux qui écrivent sur cet objet, de le peindre, ainsi que ses effets pernicioeux, sous leurs véritables couleurs.

Soit que cette variété d'impuissance tire sa source de l'onanisme ou du suintement habituel, il est à propos, dans le traitement, d'en distinguer deux degrés. Dans l'un, autant que j'ai pu l'observer, on ne peut compter sur aucun remède; l'autre au contraire se guérit, dans beaucoup de cas, complètement. Néanmoins quantité de malades s'imaginent que cette variété d'impuissance est incurable; dès qu'ils s'en voient menacés, ils tombent dans le désespoir: malheureusement leur opinion se réalise souvent par la cause que j'ai indiquée. Faute de distinguer les deux degrés de la maladie, on n'emploie aucun moyen pour arrêter les progrès de celui dont je crois la guérison facile, et on le laisse parvenir jusqu'au degré que l'on peut généralement considérer comme incurable.

Les personnes de l'art sont souvent consultées par des jeunes gens attaqués de ce que j'appellerai le premier degré de suintement habituel. Dès que ces jeunes gens s'aperçoivent que les causes les plus légères, souvent même la société seule des femmes, les songes lascifs, ou une chaleur un peu plus forte que de coutume,

tume des parties de la génération , suffisent pour produire chez eux une perte de semence ; ils craignent de ne pouvoir jamais retenir cette liqueur , et ils en concluent qu'ils ne sont pas propres au mariage. La plupart regardent l'onanisme comme la première cause de leur maladie ; et cependant ils nous assurent , de manière à ne nous donner aucune raison de douter de ce qu'ils avancent , qu'ils ont entièrement renoncé depuis fort long-temps , souvent depuis des années , à cette habitude.

Quelsque soient l'apparence et le tempérament du corps , l'on prescrit communément , dans ce cas , les astringens toniques , tels que le quinquina , le fer , le baume de Copahu , le bain froid , &c. ; et sans s'embarrasser des intentions du malade , on lui conseille d'éviter le mariage , et toute jouissance avec les femmes.

Je suis néanmoins convaincu qu'en général cette pratique et ces avis ne valent rien : j'avoue qu'entraîné par le torrent , je les ai facilement adoptés ; mais jamais je n'en ai retiré aucun avantage , ce qui m'a obligé depuis long-temps d'y renoncer , et j'ai généralement réussi en employant des moyens absolument opposés.

Cette habitude meurtrière détermine , chez la plupart de ceux qui s'y livrent , une irritation extraordinaire des organes de la génération ; d'où il résulte une plus grande sécrétion de semence que les vésicules séminales n'en peuvent contenir ; elle s'échappe en conséquence en rêve , ou elle sort avec facilité par l'action de l'une des causes dont nous avons parlé.

J'ai vu même les effets de cette habitude subsister à un degré très-inquiétant chez ceux qui y avoient renoncé depuis long-temps. Je crois

pouvoir en conclure qu'ils sont dûs particulièrement à une sécrétion trop abondante de semence ; la nature du remède qui a en général réussi le mieux , m'en paroît être la preuve.

Loin donc de recommander aux malades de s'abstenir des femmes , je leur conseille toujours d'en approcher autant que leurs desirs naturels semblent les y porter ; s'ils ont en vue le mariage , je tâche de leur prouver qu'ils auroient tort de s'en effrayer , comme il arrive souvent à ces sortes de malades , dans la crainte de ne pouvoir en remplir convenablement les devoirs ; je le leur représente toujours que c'est le moyen le plus certain de les guérir (1).

Plusieurs ont l'imagination tellement frappée de l'idée d'impuissance , qu'ils se décident difficilement à faire l'essai que je recommande ; néanmoins les effets en sont très-certains , et on peut toujours le conseiller , avec le plus grand espoir de succès , à ceux qui se trouvent dans les circonstances que nous venons d'indiquer. Cette méthode curative rend tous les autres remèdes inutiles ; au moins différens malades , qui avoient pris presque continuellement , pendant plusieurs années de suite , des remèdes qu'ils croyoient capables de ranimer leur vigueur , et qui

(1) Les pertes fréquentes et involontaires de semence , sont souvent déterminées par la cause admise par l'auteur ; néanmoins je suis convaincu que le moyen qu'il recommande , ne convient tout au plus qu'aux jeunes gens qui ont passé l'âge de vingt-cinq ans. Il seroit très-dangereux d'en faire usage avant ce temps ; ces pertes se guérissent plus sûrement à mesure que le tempérament se fortifie , en menant une vie sage , et évitant tous les échauffans.

Note du traducteur.

s'imaginoient être incurables , parce qu'ils n'en avoient retiré aucun avantage , se sont trouvés parfaitement guéris au bout de quelques semaines de mariage , après avoir abandonné tous les autres moyens. L'irritabilité des organes , ainsi modérée , la sécrétion morbifique et surabondante de semence a cessé , et les réservoirs de cette liqueur ne se trouvant plus gorgés outre mesure , furent bientôt doués d'une force suffisante pour la retenir.

Cette variété d'impuissance étant très-fréquente , je puis en parler avec quelque certitude , et assurer hardiment , quant aux remèdes que l'on emploie communément pour la guérir , que je n'en ai jamais vu résulter aucun avantage sensible dans le cours de ma pratique (1) ; tandis que les effets de la méthode que j'ai indiquée , surpassent en général infiniment les espérances des malades.

Cette variété d'impuissance peut être compliquée , comme je l'ai observé dans quelques cas , avec le gonflement de la prostate ; le succès devient alors plus douteux ; l'effet de ce moyen , ainsi que de tout autre , est plus incertain :

(1) Les astringens et les toniques ne sont pas moins funestes , appliqués extérieurement , que donnés à l'intérieur. Un jeune homme , de trente ans environ , qui ne paroissoit nullement épuisé , étoit depuis long-temps tourmenté d'une perte habituelle de semence ; on lui conseilla d'appliquer sur les testicules du gros vin , dans lequel on avoit fait bouillir du quinquina , des balaustes , des plantes aromatiques , et autres remèdes de ce genre : la perte de semence augmenta extraordinairement dès le jour même : il eut des ardeurs d'urine ; il se détermina à quitter tous les remèdes : il se maria peu de temps après , et guérit parfaitement. *Note du traducteur.*

néanmoins la méthode curative que j'ai conseillée, réussit quelquefois même dans ce cas ; elle ne détruit pas, à la vérité, l'affection de la glande ; mais quand la maladie de cet organe n'est pas considérable, cette méthode remédie aussi sûrement à la perte de semence, que si cette glande étoit parfaitement saine : l'on tarit ainsi une des plus grandes sources de chagrins pour le malade (1).

On objectera peut-être que le moyen que j'ai recommandé ne peut convenir, tant qu'il reste un suintement quelconque, dans la crainte de communiquer l'infection ; mais l'on sait que le vrai suintement habituel n'est pas contagieux, et les signes auxquels on le distingue de la gonorrhée virulente ne sont pas équivoques. J'ai été témoin de quantité d'exemples qui ne me laissent aucun doute à cet égard ; ils sont fort communs ; tout homme de l'art doit en avoir rencontré fréquemment de semblables. Je connois encore quantité d'hommes, mariés depuis plusieurs années, qui n'ont pas cessé d'être sujets à des suintemens de ce genre ; ils n'ont jamais communiqué la maladie ni à leurs femmes, ni à leurs enfans : il paroît enfin que le suintement habituel des hommes, n'est pas plus contagieux que les fleurs blanches des femmes.

On ne doit peut-être jamais désespérer de la guérison, tant que la maladie est au degré que nous venons de décrire ; mais quand elle est fort ancienne, et qu'elle constitue ce que je nomme

(1) Il est très-important que ces sortes de malades usent avec une réserve extrême des plaisirs de Vénus, sans quoi l'embarras de la prostate augmenteroit nécessairement, et auroit les suites les plus fâcheuses. *Note du traducteur.*

le second degré de la maladie, que l'on pourroit plus convenablement appeler foiblesse des vaisseaux spermatiques, on doit en juger bien différemment. Les malades peuvent, dans les périodes même les plus avancées, tirer de l'avantage d'un bon régime et de quelques autres circonstances, et leur état devenir ainsi beaucoup plus supportable. On ne peut cependant guère espérer alors de guérison complète ; on doit au moins peu compter sur les remèdes communément usités dans ce cas.

Cet état déplorable de foiblesse des vaisseaux spermatiques, est assez ordinaire chez ceux qui se sont livrés long-temps à la masturbation ; il est aussi, comme nous l'avons remarqué, une suite fréquente de la gonorrhée virulente et du suintement habituel. La maladie paroît dépendre, dans tous ces cas, d'une foiblesse réelle des conduits excréteurs des vésicules séminales ; car elle survient communément lorsque le système est dans un état de relâchement et de maigreur extrême ; rien par conséquent ne peut faire soupçonner qu'elle soit occasionnée par la surabondance de la liqueur séminale ; l'on en a même souvent une preuve très-décisive, en ce qu'on voit une espèce de mucus suinter habituellement de l'urèthre, et aucune des causes qui raniment communément l'action de ces parties, n'est capable de produire un écoulement régulier de semence.

L'on recommande, dans ce cas, quantité de remèdes, dans la vue sur-tout de rétablir et de ranimer le ton des parties affoiblies, tels que le quinquina, le fer, le baume de Copahu, et le bain froid. D'autres fois, dans l'idée que la maladie est causée par le défaut de semence, l'on

prescrit les aphrodisiaques, tels que les alimens de haut goût, tous les baumes térébenthinés, et les cantharides. J'ai eu quantité d'occasions de faire l'essai le plus complet de ces remèdes; je n'en ai jamais vu résulter aucun avantage. Une seule méthode m'a paru efficace dans ces circonstances, c'est celle dont l'unique objet est de rétablir le malade dans son état de santé ordinaire. Si la masturbation est l'origine de la maladie, il faut d'abord y renoncer, sans quoi on ne peut espérer de guérison. Quelle que soit la source du mal, il est essentiel de prescrire un régime nourrissant; de recommander d'habiter un endroit élevé et sec; de faire usage des bains de mer, et d'éviter la constipation, ainsi que tout ce qui peut irriter les parties principalement affectées.

L'on a prescrit les opiatiques, dans la vue de modérer le degré excessif d'irritabilité communément réuni à cette maladie. J'ai fait des essais réitérés de ces remèdes à fortes doses; loin d'en retirer aucun avantage réel, ils m'ont fréquemment paru nuire: ils calment, à la vérité, mais le sommeil qu'ils procurent est toujours agité; le malade se réveille avec plus d'anxiété et de mal-aise qu'il n'en éprouvoit en se couchant; d'ailleurs l'usage habituel des narcotiques, cause une constipation qu'on ne peut guère prévenir qu'en employant des remèdes dont on doit s'abstenir dans cette situation.

L'on prescrit fréquemment, dans ce cas, la ciguë; néanmoins je n'en ai jamais vu résulter aucun avantage sensible. La jusquiame calme, sans produire la constipation; elle a paru utile dans différens cas: on peut commencer par donner un grain de l'extrait, et en augmenter peu à

peu la dose jusqu'à trois, cinq, six, huit, et même dix grains.

Quelques circonstances particulières à la maladie et plusieurs de ses symptômes, m'ont suggéré l'idée qu'elle pouvoit, dans certains cas, tenir de la paralysie; j'ai en conséquence tenté l'électricité; elle m'a paru utile une fois ou deux; néanmoins ses avantages n'ont jamais été assez marqués, pour que je puisse en parler avec confiance.

ADDITION DU TRADUCTEUR

A LA SECTION III.

JE crois devoir observer ici que Hunter ne prétend pas, comme Bell semble l'en accuser, page 303, que l'on ne doit craindre aucun effet funeste de la masturbation. Cet auteur célèbre convient que les excès de ce genre sont dangereux; mais il soutient qu'ils le sont moins que les plaisirs même de Vénus, parce que le cœur n'est pas intéressé. Suivant lui, plus la passion a de part dans l'acte, plus les effets qui en résultent sont funestes; la présence de l'objet aimé inspire une activité extraordinaire, jette l'ame dans un vrai délire qui augmente la sensibilité de tout le corps, et le dispose à agir avec plus de force. La foiblesse qui succède à l'action, est proportionnée à l'ardeur dont l'on a été animé; en conséquence la jouissance des femmes publiques, ou de celles qui n'excitent que des émotions passagères et foibles, est moins nuisible à la santé que la jouissance de celles dont on est le plus vivement épris.

Mais l'expérience prouve, contre Hunter,

que ces deux vices sont également pernicious. Ceux qui s'y livrent sont épuisés en peu de temps, et leur ame tombe dans une espèce d'abrutissement, plus déplorable que les infirmités du corps : ils deviennent incapables d'aucun attachement ; rien ne peut émouvoir leurs entrailles ; tous les vrais plaisirs leur sont inconnus ; ils sont étrangers à cette joie douce qu'éprouve un père environné de sa famille : la plupart enfin, lorsqu'ils persistent à suivre leur manière de vivre, finissent par n'avoir plus de mœurs, et deviennent un fléau pour la société.

Je conviens néanmoins, avec Hunter, que l'impuissance est une maladie que l'on observe trop rarement, pour l'attribuer à un vice aussi général que l'est, parmi les jeunes gens, l'habitude de prodiguer machinalement, par des irritations contre nature, le liquide qui doit être réservé pour des jouissances dont la privation pourra les accabler de chagrin dans un âge plus avancé. Il est d'ailleurs fort douteux qu'il puisse résulter aucun avantage pour le public d'attribuer l'impuissance à cette pratique ; on s'y livre communément dans un âge où l'on n'est pas en état de juger des conséquences que peuvent avoir des choses qui flattent moins les sens. J'ai vu, comme le rapporte Hunter, cette idée seule rendre malheureux des hommes impuissans ; ce seroit au moins une consolation pour eux de savoir que cette maladie peut être produite par d'autres causes : en conséquence, tous les livres que l'on a écrits sur cet objet, ont fait plus de mal que de bien. Nous voyons tous les jours des jeunes gens qui, dès l'aurore de la puberté, s'étoient malheureusement abandonnés à l'habitude dont il s'agit, tomber, d'après la lecture

de ces sortes de livres , dans une tristesse et un découragement affreux ; rien ne peut leur ôter l'idée qu'ils sont impuissans , et ils n'osent contracter aucune union : ceci arrive particulièrement à ceux dont l'imagination est vive et exaltée , quoiqu'ils aient été même plus réservés sur cet article que ne le sont communément les jeunes gens.

Ce n'est donc point des livres écrits sur ces matières , qu'il faut présenter aux enfans pour les contenir ; c'est aux pères , aux mères , et à tous ceux qui les environnent , de veiller sans cesse sur eux , et d'employer tous les moyens capables de retarder le développement des organes de la génération , en leur donnant des occupations continuelles propres à les distraire , en évitant sur-tout de tenir devant eux des discours capables d'échauffer leur imagination. Ce qui se passe dans les campagnes dont les habitans ont conservé des mœurs pures , et l'expérience de tous les temps , prouvent que ces soins ne sont jamais infructueux ; les anciens , au rapport d'Aristote , en ont éprouvé les effets les plus heureux à l'égard des enfans qu'ils destinoient à être musiciens : on parvenoit , en éloignant d'eux tout ce qui pouvoit les corrompre , à leur conserver plus long-temps le ton de voix propre à l'enfance , et ce changement se faisoit même chez eux d'une manière presque insensible (1).

Les tentatives que l'on fait pour obtenir un pareil avantage , ne réussissent qu'autant qu'on s'y prend à temps. Il ne faut pas croire , comme le prétendent quelques personnes , que les ma-

(1) Aristote , Hist. animal. lib. vi.

riages prématurés puissent être un préservatif contre la corruption; ils ont toujours des suites fâcheuses par l'irritation extraordinaire qu'ils excitent. Le souvenir seul des plaisirs que l'on a éprouvés, suffit pour renouveler continuellement les desirs. Les anciens, qui ne faisoient cas que des hommes sains et vigoureux, ne vouloient pas que l'on se pressât jamais d'unir les deux sexes. Ils avoient observé que le tempérament n'étoit parfaitement formé chez les filles qu'à vingt-un ans, et chez les hommes à trente ans passés; que non-seulement les enfans engendrés de pères et de mères au-dessous de ces âges étoient foibles, cacochymes, et périssoient à la fleur de leur âge, mais que les jouissances prématurées étoient une source d'infirmités souvent incurables. En effet, la dysurie, la strangurie, les ulcères de la matrice, et les engorgemens de la prostate, les fléaux les plus redoutables que nous connoissions, en sont des effets très-ordinaires.

Les réservoirs de la semence, trop fortement stimulés dans un âge tendre, acquièrent, chez un grand nombre d'individus, une sensibilité excessive, et ne peuvent plus retenir cette liqueur un temps suffisant pour qu'elle soit convenablement élaborée; elle en est chassée par les causes les plus légères; quelquefois même elle coule habituellement sans que le malade s'en aperçoive; elle entraîne avec elle le principe vivifiant dont elle est animée, qui, dans l'état de santé, étant repris par les absorbans, communique à tout le système une vigueur particulière: « Bientôt tous ceux qui sont ainsi épuisés, quoi qu'à la fleur de la jeunesse, comme l'observe » Arétée, deviennent nécessairement, par l'habi-

» tude du corps, semblables à des vieillards; ils
» sont lents, mols, sans courage, insensibles,
» abrutis; ils ont les membres difformes, et
» sont sans force; ils ne peuvent exécuter
» aucun mouvement; ils ont le teint blême et
» efféminé; leur peau est décolorée; tous les
» alimens les dégoûtent; ils sont dépourvus de
» chaleur vitale; ils sentent une gêne et une
» pesanteur dans tous les membres; les extré-
» mités inférieures sur-tout sont d'une foiblesse
» extrême; ils sont absolument énervés, et sou-
» vent la paralysie suit ces symptômes. Com-
» ment, en effet, seroit-il possible que les nerfs
» pussent conserver leur énergie, lorsque cette
» faculté naturelle, propre à communiquer la vie,
» est épuisée? La liqueur séminale donne, tant
» qu'elle conserve son principe vivifiant, une
» vigueur particulière et de l'activité à tous les
» membres; le corps se couvre de poils; la voix
» est forte; elle rend l'homme ferme, coura-
» geux, sain de corps et d'esprit. Il suffit, pour
» s'en convaincre, de comparer ceux qui jouis-
» sent complètement des facultés propres à
» l'homme, avec ceux qui en sont privés: ces
» derniers sont contrefaits; leur voix est aiguë;
» ils n'ont ni barbe, ni poils sur le corps;
» on les prendroit enfin pour des femmes: tels
» sont les eunuques. Quiconque, au contraire,
» s'est attaché à conserver le fluide qui consti-
» tue la virilité, se sent une force et une intré-
» pidité extraordinaires; il ne craint pas d'atta-
» quer les animaux les plus féroces, et il les
» dompte. Les athlètes qui ont vécu avec sa-
» gesse, nous en donnent la preuve; ceux même
» qui sont nés robustes, ne peuvent se livrer im-
» punément à l'intempérance; bientôt ils de-

316 *Impuissance causée par la foiblesse*

» viennent fort inférieurs à ceux qui sont naturellement d'un tempérament très-foible. Les hommes les plus débiles, au contraire, en vivant dans la continence, parviennent à surpasser infiniment les autres : enfin c'est de la liqueur séminale seule que dépend l'activité et la force des animaux ; tant que cette liqueur conserve son principe vivifiant, elle contribue étonnamment à entretenir la santé, la vigueur du corps et le courage, en même temps qu'elle est propre à perpétuer l'espèce (1) ».

Il n'est pas possible de peindre, avec des traits plus frappans et plus naturels, les effets funestes que produit l'intempérance ; néanmoins, quelque effrayant que soit ce tableau, on ne doit jamais désespérer de la guérison de ceux qui sont réduits à cet état. Arétée recommande, pour y parvenir, d'appliquer d'abord des rafraîchissans sur la région des lombes et de la vessie ; ce n'est que long-temps après l'usage de ces moyens, qu'il permet de recourir aux fortifiens et aux astringens. Il fait grand cas du castoreum donné intérieurement ; il prescrit l'infusion de menthe, et différens remèdes propres à ranimer l'estomac et fortifier le tempérament ; mais l'exercice, la promenade, et la gestation, aidés des lotions avec l'eau froide, et de l'abstinence des plaisirs de Vénus, sont les moyens sur lesquels il paroît le plus compter. Il dit « qu'il y a tout lieu d'espérer » qu'avec ces secours, le malade recouvrira en peu de temps toute sa vigueur (2) ».

Il faut observer que l'auteur parle ici de ceux qui sont épuisés par les pertes habituelles de

(1) Aretæus, de Causis et Signis Morb. diut. lib. II.

(2) Aretæus, de Curat. Morb. diut. lib. II.

semence causées par l'abus des femmes ; ceux chez lesquels ces pertes sont l'effet seul de l'excès de plénitude des vésicules séminales , guérissent encore plus facilement , à moins que la foiblesse à laquelle ils sont réduits , ne dépende d'une affection scrophuleuse ou rachitique , comme il arrive souvent. Il faut bien se garder de confondre les effets de ces affections , avec ceux que produit la perte de la liqueur séminale. On voit assez fréquemment , comme l'observe Hoffman , « des jeunes gens réduits , » par des pertes fréquentes et anciennes de » semence , à un état de foiblesse extrême , » qui , n'ayant éprouvé aucun soulagement » en menant la vie la plus sage , guérissent » avec les remèdes les plus innocens , et même » en grande partie naturellement , dès qu'ils ont » atteint l'âge de vingt-un ans ». Le même auteur a vu « des jeunes mariés , sujets à perdre » leur semence à l'instant qu'ils approchoient » de leurs femmes , être complètement débar- » rassés , au bout de quelques années , de ce » symptôme fâcheux et contraire au but du mariage (1) ». C'est donc une erreur grossière de juger absolument incurables tous ceux qui sont épuisés par cette cause ; je puis assurer qu'il est très-rare qu'ils ne guérissent pas.

(1) Adolescentes crebrioribus nocturnis pollutionibus diu affictos mirumque debilitatos novimus , qui , nihil levaminis a probatæ alias virtutis præsiidiis experti , simul ac vigesimum ingressi sunt annum , lenissimis remediis , maxima ex parte sponte , ab hoc liberati sunt incommodo. Pari ratione sunt nobis inter exempla juvenes noviter matrimonium ineunt s , qui semen non continere potuerunt , sed ad contactum fœminæ illico dimiserunt , elapsis vero aliquot annis , molestum hoc et in conjugio infestum pathema discessit prorsus atque evanuit. *Hoffm. de ætat. mutat.* §. 24.

SECTION IV.

*Des embarras de l'Urèthre , causés par la
Gonorrhée virulente.*

Nous avons observé , en parlant du suintement habituel , qu'il étoit souvent la suite des embarras de l'urèthre : ce suintement est disgracieux et gênant ; il s'en faut bien cependant qu'il soit un des symptômes les plus graves qui accompagnent les embarras de l'urèthre. Il peut exister des rétrécissemens assez étendus qui ne causent pas beaucoup de mal-aise ; mais quand ils se sont accrus au point de gêner l'écoulement des urines , ils deviennent toujours une cause de tourmens insupportables pour le malade , et d'un embarras extrême pour le chirurgien.

Les embarras que produit la gonorrhée virulente , peuvent se réduire à quatre chefs généraux ; savoir , les tumeurs formées dans la substance de l'urèthre et dans les parties contigues ; les affections spasmodiques de l'urèthre ; les caroncules , ou les excroissances charnues de ce canal ; et les rétrécissemens proprement dits.

§. I.

*Des tumeurs de la substance de l'Urèthre , et
des parties contigues.*

Nous avons déjà eu occasion de parler des tumeurs de la prostate , des glandes de Cowper , et des autres glandes de l'urèthre moins considérables : toutes ces tumeurs gênent l'écoulement des urines , dès qu'elles ont acquis un

volume capable de diminuer, à un degré quelconque, le diamètre de ce canal.

Je renvoie à ce que j'ai déjà dit sur ces différens objets; j'observerai seulement ici qu'il faut, quand ces tumeurs commencent à se former dans ces parties, tout tenter pour en procurer la résolution. Les saignées, tant générales que locales, sont le remède sur lequel on doit le plus compter pour remplir cette indication; il est rare qu'elles ne produisent pas l'effet qu'on se propose, quand elles sont suffisamment fortes et aidées d'un régime rafraîchissant, réuni à l'application froide des dissolutions saturnines à l'extérieur; il faut enfin toujours insister sur les saignées, tant qu'on a quelque espoir qu'elles peuvent être utiles. Quoique les tumeurs ainsi situées se dissipent souvent avec facilité, quand elles se sont terminées par la suppuration, en favorisant l'écoulement du pus, et en traitant l'ulcère suivant la méthode ordinaire, elles font toujours beaucoup souffrir avant de parvenir à ce degré: tantôt l'ulcère qui en résulte se cicatrise difficilement; d'autres fois le pus s'ouvre une issue dans l'intérieur du canal, et devient souvent une source de tourmens continuels, qui ne cessent qu'avec la vie du malade.

Dans d'autres cas, l'abcès s'ouvre dans le scrotum; le pus s'insinue dans le tissu cellulaire voisin, et forme communément des clapiers entre le scrotum et l'anus, d'où il résulte une maladie très-fâcheuse, appelée *Fistule au périnée* (1).

(1) *Voyez*, pour le traitement de cette fistule, le Cours de Chirurgie de Bell, chap. xv.

Il est donc, comme l'on voit, extrêmement avantageux pour le malade, d'obtenir la résolution de toutes ces tumeurs; si néanmoins nos tentatives ne peuvent empêcher la suppuration, il est souvent possible de prévenir une grande partie des conséquences fâcheuses qu'elle entraîne communément. L'on évite, par exemple, que ces tumeurs ne s'ouvrent dans le scrotum et dans l'urèthre, en donnant une issue au pus dès que l'on s'apperçoit qu'il est formé; il ne faut donc jamais attendre, dans ce cas, comme on doit le faire dans les autres tumeurs, que l'abcès soit à un degré de maturité parfait; mais dès que la grosseur de la tumeur donne lieu de croire que le pus est formé, il faut l'ouvrir, comme nous l'avons déjà dit, suivant toute sa longueur; l'on empêche ainsi la matière de séjourner et de fuser dans les parties contigues; les ulcères qui en résultent, se guérissent en outre avec plus de facilité que quand l'on ne fait qu'une petite ouverture.

Il est bon d'observer qu'un des effets les plus terribles que l'on ait à craindre quand ces abcès s'ouvrent ainsi naturellement dans les parties contigues, c'est que le pus ne s'insinue jusque dans les corps caverneux de la verge: communément il se répand subitement dans toute la substance de cet organe; il sort par de petites ouvertures qui se forment dans différens endroits de la tumeur, et qui sont toujours très-difficiles à guérir; ou si le pus ne peut pas se frayer ainsi un passage, l'abcès crève dans l'urèthre, ou bien la gangrène gagne les parties environnantes.

Lorsque la gangrène survient dans ces circonstances, elle donne promptement la mort, ou se termine par la perte totale de la verge;

car la maladie s'arrête rarement avant que toutes les parties qui environnent l'urèthre soient détruites; l'amputation de ce qui en reste est alors indispensable : d'ailleurs l'hémorrhagie , suite assez ordinaire de la gangrène profonde de la verge , suffit pour décider l'amputation ; car on ne peut guère arrêter sûrement le sang , qu'après avoir enlevé toutes les parties gangrénées.

L'on a recommandé l'opium pour prévenir les progrès de la gangrène : j'en ai vu réellement de bons effets dans ce cas , ainsi que dans la gangrène des autres parties. L'on doit néanmoins compter en général davantage sur le quinquina donné à fortes doses. On n'a pas déterminé , et il est peut-être impossible de déterminer si les opiatiques guérissent la gangrène en agissant comme antiseptiques , ou non ; je croirois qu'ils n'exercent aucune vertu antiseptique , et qu'ils modèrent uniquement l'irritation. On peut les employer utilement dans cette vue , lorsque la gangrène paroît l'effet d'une inflammation excessive. Il est possible qu'en calmant ou dissipant la douleur , ils affoiblissent la cause qui excite l'action des vaisseaux de la partie affectée , et qu'ils contribuent ainsi à arrêter les progrès de la mortification ; cependant je n'ai jamais vu ces remèdes procurer aucun avantage , lorsque la maladie paroissoit dépendre du défaut de ton de la partie affectée , ou de la constitution même.

§. I I.

Des embarras spasmodiques de l'Urèthre.

TOUTE irritation de l'urèthre , quelle qu'en soit la cause , diminue évidemment le diamètre du passage : ainsi l'irritation causée par le calcul

de la vessie , détermine quelquefois une si forte contraction de l'urèthre , qu'on ne peut y introduire une algalie même d'une grosseur médiocre. Les pierres contenues dans les reins , sont fréquemment suivies d'un effet semblable. J'ai vu même des graviers , en passant dans les uretères , causer une pareille contraction de l'urèthre. L'irritation causée par la gonorrhée , peut également devenir quelquefois excessive , et exciter dans l'urèthre un resserrement très-douloureux. J'ai vu l'urine complètement supprimée par cette seule cause , et faire soupçonner des rétrécissemens très-alarmans ; on n'auroit pu y introduire ni sonde ni bougie , qu'en usant d'un degré de force extraordinaire et dangereux.

L'on juge que l'embarras est dû à cette cause , quand il est dans certains instans très-fort , et que peu après , peut-être au bout de quelques heures , il paroît totalement , ou à peu de chose près , dissipé. Dans plusieurs cas de ce genre , dont j'ai été chargé , les tourmens qu'éprouvoit le malade , et les soupçons que j'avois qu'il existoit une espèce de resserrement plus fâcheux , m'ont déterminé à faire des tentatives pour passer une bougie ; ces tentatives ayant été inutiles , j'ai vu ensuite l'obstacle se dissiper entièrement en donnant une seule dose de laudanum , ou en frottant le périnée avec un baume anodyn.

L'on a objecté que les parties musculaires seules étoient susceptibles de spasme ; que l'urèthre ne paroissoit pas musculaire ; qu'à la vérité une partie de ce conduit pouvoit être comprimée par les muscles de la verge , mais que les embarras subits et passagers dont il s'agit se forment dans des portions éloignées de ces muscles , ils devoient être dûs à quelqu'autre cause que les

spasme. Il est sans doute possible que l'irritation violente excitée par la cordée, détermine, dans quelques cas, un épanchement dans le tissu cellulaire de la verge, capable de comprimer l'urèthre, et que cet épanchement se dissipe par l'absorption, à l'instant que cesse l'irritation qui l'a produit; mais je suis convaincu que les exemples de ce genre ne sont pas communs, et que la force contractile dont l'urèthre est doué, suffit en général pour produire un pareil embarras.

S'il se faisoit, dans ce cas, un épanchement capable de comprimer l'urèthre, il en résulteroit un gonflement évident; on appercevroit, le long de l'urèthre, des tumeurs partielles et circonscrites; tout le corps, ou une grande portion de la verge, seroit gonflé. On n'observe rien de semblable; on ne découvre au moins, dans la plupart des cas de ce genre, aucun gonflement sensible de la verge.

Il n'y a pas de portion de l'urèthre dans laquelle ce spasme ne puisse avoir lieu en différens temps: je l'ai vu se former à un pouce de l'extrémité du gland; on l'observe néanmoins le plus communément derrière le scrotum, ou près de la prostate, dans la partie membraneuse du canal.

Il est très-essentiel, avant d'entreprendre le traitement des embarras de l'urèthre, d'en connoître d'abord la cause, et sur-tout de distinguer l'embarras produit par le spasme, de celui qui est l'effet d'un resserrement. Dans le dernier cas, les bougies sont, comme nous le verrons par la suite, presque l'unique remède sur lequel on puisse compter; elles sont, au contraire, très-généralement nuisibles dans le spasme. Dans l'une de ces circonstances, les bougies dissipent la maladie en faisant l'office d'un coin;

dans l'autre , elles rendent la contraction plus forte , en augmentant l'irritabilité qui en est la première cause.

L'embarras causé par le spasme seul , égale , dans quelques cas , celui que produisent communément les rétrécissemens les plus rebelles ; ce n'est qu'en se faisant rendre un compte exact de l'origine de la maladie et de ses progrès , qu'on peut distinguer ces deux causes.

Si après s'être apperçu que l'écoulement des urines étoit un peu gêné , la difficulté d'uriner augmente peu à peu , sans jamais diminuer d'une manière fort sensible , il y a tout lieu de croire que la cause qui produit l'obstacle est fixe ; quand , au contraire , l'embarras s'est souvent formé et dissipé tout-à coup , sans aucune cause évidente , on ne peut douter , quelque considérable que soit cet embarras , qu'il est l'effet du spasme.

D'ailleurs l'embarras produit par une cause plus fixe , est toujours accompagné d'une douleur bornée à un ou plusieurs points fixes. Dans quelques cas , on apperçoit une dureté dans l'urèthre en appuyant sur ces points ; dans d'autres , au contraire , quoiqu'on ne decouvre rien en pressant extérieurement , le malade sent de la chaleur et de la douleur , comme si les parties affectées étoient excoriées , ou même ulcérées. Le véritable rétrécissement de l'urèthre est en outre généralement accompagné d'un écoulement de matière , et forme , comme nous l'avons déjà vu , une cause très-fréquente de suintement habituel. Mais dans l'obstruction spasmodique , jamais la douleur de l'urèthre ne part d'un seul point ; elle paroît occuper un espace plus étendu , et elle tourmente rarement.

beaucoup, si ce n'est par l'obstacle qu'elle oppose à l'écoulement des urines. On ne découvre, par la compression, aucun point particulier dur ou ulcéré; enfin l'écoulement de matière n'a pas essentiellement lieu dans cette obstruction.

Le spasme peut, à la vérité, être accompagné d'un écoulement de l'urèthre; mais cela n'arrive que quand la gonorrhée ou le suintement habituel ont précédé; et on ne trouvera jamais, d'après un examen attentif, que ce spasme ait été la cause de l'écoulement.

Les remèdes les plus convenables, dans cette variété d'embarras de l'urèthre, sont les émolliens tièdes, les anodins, les saignées, les vésicatoires, et l'électricité : l'on peut aussi employer les bougies dans certaines circonstances (1).

Il est quelquefois utile de frotter les endroits affectés, le périnée, ou les parties plus antérieures de la verge, avec de l'huile chaude. L'huile fortement chargée de camphre, et l'onguent de saturne préparé suivant la méthode de Goulard, contribuent aussi, étant appliqués chaudement sur les parties malades, à détruire cette cause d'obstruction. Je l'ai vue quelquefois disparaître en un instant, en faisant des fomentations sur le périnée avec une décoction de

(1) L'on pourroit peut-être, dans quelques cas, tirer grand parti de certains remèdes internes. Les délayans sont toujours très-utiles, et les diurétiques légers ne sont pas à négliger; ainsi dans une suppression d'urine produite par l'affection spasmodique de l'urèthre, Cline a donné, de dix minutes en dix minutes, dix gouttes de la teinture de fer muriaté; immédiatement après la sixième prise, les urines ont coulé abondamment. *Voyez Medical records. Lond. 1798. Note du traducteur.*

fleurs de camomille ou de guimauve, ou en y appliquant une vessie remplie d'eau tiède.

Le baume anodyn ordinaire est utile dans ce cas : il faut en frotter les parties qui sont le siège du spasme, et les tenir en outre constamment couvertes de plumaceaux imbibés de ce baume : mais un des plus puissans antispasmodiques que l'on puisse appliquer extérieurement, est un mélange de trois parties de laudanum sur une d'éther.

Néanmoins les anodins, appliqués extérieurement, ne procurent souvent que peu ou point d'avantage, tandis que l'opium, donné à l'intérieur, est suivi des meilleurs effets. Quarante gouttes de laudanum, prises par la bouche, ont fréquemment dissipé des spasmes de l'urèthre, qui avoient résisté à tous les remèdes du même genre appliqués sur la peau. Le même médicament, injecté dans le rectum, fait disparoître encore plus sûrement la douleur, l'irritation, et le spasme des environs de l'anus, des voies urinaires, et des organes de la génération.

Il est peut-être difficile de déterminer si cet effet est dû au contact plus intime du remède avec les nerfs des parties affectées, ou à quelque autre cause ; mais l'expérience étendue que j'ai sur les effets des narcotiques dans les maladies de ce genre, m'a convaincu qu'ils étoient plus puissans étant administrés de cette manière.

La saignée est souvent le remède le plus efficace que l'on puisse employer chez les pléthoriques, non-seulement pour dissiper le spasme qui existe, mais pour en prévenir le retour. Il ne suffit pas de tirer du sang du bras en proportion des forces du malade, il faut de plus appliquer des sang-sues le long des parties affectées ;

une pareille évacuation, quand la constitution peut la supporter, ne manque guère de procurer un soulagement très-sensible.

L'on emploie cependant très-rarement la saignée dans les affections spasmodiques; l'on s' imagine qu'elles sont communément l'effet de ce qu'on appelle une foiblesse des nerfs, et l'on redoute très-généralement d'aggraver cette foiblesse par l'usage de ce remède. Il ne faut néanmoins pas perdre de vue que dans le cas dont il s'agit, ainsi que dans les affections semblables des autres parties, l'irritabilité morbifique peut être excitée par des causes fort opposées. Il est possible qu'elle se trouve réunie à un état de relâchement et de foiblesse de la constitution; alors toute évacuation est très-communément nuisible. Mais cette irritabilité est plus fréquemment l'effet de la pléthore, dont la saignée est le remède le plus certain; et dans ce cas l'on emploie souvent, pendant fort long-temps, sans aucun succès, les narcotiques, les bains chauds, et les autres antispasmodiques.

L'expérience nous apprend que les stimulans appliqués sur la peau, modèrent la douleur et le spasme des parties le plus profondément situées; les mêmes remèdes ont quelquefois réussi dans de semblables affections de l'urèthre. Ainsi l'on a vu des obstructions de ce genre se modérer par l'application d'un liniment fortement chargé d'huile et d'alkali volatil sur les parties affectées. Un vésicatoire appliqué sur le périnée, a fréquemment dissipé les embarras de l'urèthre; et dans certains cas où le vésicatoire n'a produit aucun effet, une emplâtre échauffante a procuré une parfaite guérison.

Les vésicatoires semblent moins agir, dans

ces circonstances, par l'évacuation qu'ils produisent, que par l'irritation qu'ils excitent; souvent la douleur et le spasme se dissipent dès que la peau éprouve un mal-aise léger, bien avant que les cloches aient pu se former; c'est pourquoi une emplâtre échauffante, chargée d'une quantité de cantharides trop foible pour produire l'effet d'un vésicatoire, devient, dans quelques cas, plus efficace, en entretenant plus long-temps un certain degré de stimulus, que le vésicatoire (1).

L'électricité a quelquefois dissipé le spasme de l'urèthre; mais elle aggrave souvent le mal, si on ne l'administre pas avec précaution: elle est toujours nuisible aux pléthoriques, et on ne doit jamais la conseiller aux malades de cette constitution, sans avoir fait précéder la saignée.

J'ai déjà remarqué que les bougies étoient très-souvent nuisibles dans cette espèce d'obstruction; cela vient de ce qu'on les introduit avec force, dans le moment que les parties sont fortement contractées par l'irritation extrême qu'elles éprouvent: il faut donc alors toujours s'abstenir d'en faire usage; car il est rare que l'on réussisse à introduire une bougie tant que les parties sont dans cet état, ou l'on est forcé, pour y réussir, d'employer un degré de force plus considérable qu'il ne convient.

(1) Cette observation est très-juste; je me suis conduit, depuis très-long-temps, d'après cette idée dans les maladies aiguës; cette pratique a toujours eu le plus grand succès. Il est au contraire très-dangereux, lorsque l'irritabilité est extrêmement augmentée par la foiblesse, d'appliquer des substances très-stimulantes sur la peau; et même quand on les juge nécessaires, il ne faut pas les laisser plus d'une heure, comme le recommande Arétée, *lib. 11 de Morb. acutor. curat.* p. 103. Note du traducteur.

Les bougies sont, au contraire, fort utiles, même dans les embarras spasmodiques de l'urèthre, lorsque la maladie est tellement modérée que l'on peut les introduire avec facilité et sans produire d'irritation; ainsi on doit toujours les recommander dans ces circonstances, dès que l'on est parvenu à calmer le spasme par l'usage des émolliens, des anodins, de la saignée, ou de tout autre remède. Outre que les bougies soulagent à l'instant même, elles deviennent, en dissipant l'embarras qui peut rester, le plus sûr moyen d'en prévenir le retour; elles ont sur-tout cet avantage lorsque le spasme est réuni, comme il arrive quelquefois, à un genre d'embarras plus fixe, tel que celui dont nous allons parler. Les bougies sont l'unique moyen sur lequel on puisse compter, dans ces circonstances, pour obtenir la guérison, et on ne doit considérer tous les autres remèdes que comme des moyens propres à préparer à l'usage des bougies. Il ne faut cependant jamais oublier qu'elles ne conviennent qu'autant qu'on peut les introduire et les laisser dans le canal sans exciter beaucoup de gêne.

L'état des intestins exige une attention particulière dans toutes les maladies des parties de la génération : il y a une sympathie étonnante entre ces divers organes. J'ai vu, chez des personnes sujettes à des embarras de l'urèthre, la constipation déterminer des retours violens de la maladie. Il n'est cependant pas nécessaire ni convenable de beaucoup purger; il suffit de tenir les intestins dans un état capable de prévenir, autant qu'il est possible, l'irritation du rectum et des parties contigues.

§. I I I.

Des embarras de l'Urèthre , causés par des excroissances charnues ou des caroncules.

LA difficulté d'uriner a long-temps passé pour une des suites les plus fâcheuses et les plus fréquentes de la gonorrhée; tous les anciens qui en ont parlé, pensent que les caroncules ou les excroissances charnues, que l'on désigne quelquefois sous le nom de Carnosités, sont les causes les plus ordinaires de la difficulté d'uriner.

Cette idée leur a été naturellement suggérée, par la ressemblance qu'ils ont trouvée entre les poireaux que l'on rencontre quelquefois vers l'extrémité de l'intérieur de l'urèthre, et les excroissances du même genre, qui affectent souvent le prépuce et le gland; faute d'avoir examiné l'état des parties après la mort, ils se sont imaginés que tous les embarras plus profondément situés, étoient du même genre.

Cette opinion a été très-généralement reçue, et fortement défendue. Plusieurs auteurs, Saviard et Dionis sur-tout, ont fait d'inutiles efforts pour prouver qu'elle étoit mal fondée: elle a été universellement admise, même de nos jours; et dans les conversations ordinaires sur cet objet, l'on est encore dans l'habitude de considérer les carnosités comme la cause la plus fréquente de ces embarras.

L'on est néanmoins parfaitement convaincu aujourd'hui que cette cause d'obstruction se rencontre fort rarement dans les parties les plus éloignées de l'urèthre; elle a été, depuis quelques années, un objet très-fréquent de recherches

anatomiques. Tout ce que j'ai appris jusqu'ici, et les observations que j'ai faites sur le cadavre, m'ont convaincu qu'il ne se forme presque jamais dans l'urèthre des excroissances semblables à des poireaux, au-delà d'un demi-pouce environ de l'extrémité du gland : on en rencontre assez fréquemment vers l'orifice de l'urèthre ; mais je n'ai guère vu d'excroissances ainsi situées, sans qu'il y en eût en même temps sur le gland et le prépuce.

Cette cause oppose rarement un obstacle considérable à l'écoulement des urines ; le malade néanmoins en conçoit toujours de vives inquiétudes, dans la crainte qu'elle ne devienne plus grave.

Lorsque les poireaux sont situés précisément à l'entrée de l'urèthre, il est possible de les enlever avec des ciseaux, ou d'en faire la ligature, comme je l'ai pratiqué différentes fois ; mais leur position permet rarement de les emporter ainsi. On ne peut non plus y appliquer les escharotiques ; l'irritabilité de l'urèthre rendroit cette tentative fort dangereuse.

Les bougies sont le remède sur lequel on doit le plus compter dans tous ces cas ; continuées un temps suffisant, elles manquent rarement d'opérer la guérison.

L'on n'est pas entièrement d'accord sur la manière dont les bougies détruisent ces excroissances : on ne peut douter que, dans différens genres de rétrécissement, elles font absolument l'office d'un coin, et qu'elles sont utiles à proportion de l'étendue de la pression mécanique qu'elles exercent. On a néanmoins prétendu que les bougies détruisoient particulièrement les caroncules en excitant la suppuration des

parties malades, et qu'elles en procuroient ainsi la fonte.

Mais il est évident qu'il faut quelque chose de plus que la suppuration pour détruire ces excroissances. L'on en voit tous les jours qui ne diminuent point de volume, quoique continuellement plongées dans le pus fourni par leurs surfaces, ou par les parties contigues. Je croirois plutôt que, dans cette variété même d'obstruction, les bougies agissent en partie par la pression mécanique, et en partie en excitant l'inflammation dans les excroissances. Nous verrons par la suite que plusieurs médicamens usités pour emporter les poireaux qui naissent dans d'autres endroits, agissent particulièrement en y déterminant l'inflammation. Les bougies sont très-propres à produire cet effet; outre les avantages sensibles qui résultent de la compression qu'elles exercent, il me semble probable qu'elles sont également utiles en déterminant, dans ces excroissances, ce degré léger d'inflammation qui survient pendant le traitement des poireaux vénériens ordinaires, et qui en procure communément la chute (1).

(1) Il y auroit beaucoup de réflexions à faire sur ce que l'auteur avance ici; je me contenterai de remarquer qu'il est difficile d'admettre que, dans ces cas, les bougies agissent principalement en excitant l'inflammation. L'expérience démontre que toutes les bougies dures et capables d'enflammer, sont généralement suivies d'accidens funestes; les plus douces, au contraire, celles qui s'amollissent le plus par l'humidité et la chaleur, telles que celles de gomme élastique, produisent toujours un soulagement sensible, sur-tout quand on peut les introduire jusque dans la vessie. *Note du traducteur.*

§. I V.

Des embarras de l'Urèthre , occasionnés par les rétrécissemens proprement dits ; des Bougies, et des Fistules au périnée.

LES embarras plus rebelles , causés par la gonorrhée , diminuent de deux manières le diamètre de l'urèthre ; il est le plus souvent diminué par un épaissement formé dans quelque point de la membrane du conduit même , ou plutôt dans le corps caverneux de la verge : ainsi la membrane du nez se gonfle fréquemment dans le catarrhe ; d'autres fois l'urèthre se fronce ou se resserre , comme si le tour étoit lié avec une corde , sans que l'on y apperçoive aucune autre maladie.

Ces deux affections sont même quelquefois réunies ; l'on trouve , sur le même individu , le diamètre du canal rétréci dans un endroit par une simple contraction , et dans un autre par un gonflement ou un épaissement de la substance même de l'urèthre.

Aucun point du conduit n'est à l'abri de ces rétrécissemens ; on les rencontre néanmoins plus fréquemment derrière le scrotum et immédiatement au-dessous , que dans tout autre endroit. Il n'existe quelquefois qu'un seul rétrécissement ; cependant , quand la maladie a subsisté long-temps , on trouve très-communément le passage resserré dans différens points.

Lorsque l'urèthre n'est que froncé , la maladie s'étend rarement , dans un seul endroit , au-delà d'une ligne et demie ; mais elle a quelquefois un pouce d'étendue , quand l'obstacle

dépend du gonflement de la substance même de l'urèthre.

Quelle que soit la cause du gonflement, tout le tour de l'urèthre est en général également affecté; dans certains cas cependant, comme l'observe très-bien M. Hunter, la maladie paroît entièrement fixée d'un côté, et le conduit est repoussé sur le côté opposé.

Cela semble avoir lieu uniquement quand l'embarras est causé par le gonflement de l'urèthre, on ne l'observe jamais quand l'embarras est l'effet de la contraction seule.

Cette diminution inégale du conduit, lors même qu'elle est bornée à un seul endroit, ne peut qu'augmenter beaucoup, comme il est aisé d'en juger, la difficulté d'introduire les bougies. Quand il se rencontre plusieurs affections de ce genre, il en résulte, si elles ne sont pas situées exactement vis-à-vis l'une de l'autre, une espèce de tortillement du canal, qui rend l'introduction de la bougie impossible : heureusement ces cas sont rares (1).

Il est à remarquer que ces rétrécissemens se forment souvent d'une manière absolument insensible; le malade ne s'apperçoit qu'ils existent, que quand le mal subsiste déjà depuis long-temps. Ils ne sont presque jamais accompagnés de douleur, que quand l'écoulement des urines est fort gêné; tant que la difficulté d'uriner est légère, on y fait peu d'attention, c'est pourquoi ces rétrécissemens deviennent beau-

(1) Il paroît néanmoins qu'avec beaucoup d'usage et de dextérité, on peut parvenir à surmonter ces obstacles; ils n'ont jamais arrêté le célèbre Desault. *Note du traducteur.*

coup plus fixes et plus permanens qu'ils ne l'auroient été ; le malade même ne les soupçonne guère que quand le chirurgien , voyant le suintement habituel se prolonger plus que de coutume , propose , pour sa propre satisfaction , d'introduire une bougie. Comme la gonorrhée a engendré le suintement , on s' imagine que l'embarras que l'urine rencontre à son passage , est une suite de la même cause ; ainsi l'on laisse souvent écouler un temps considérable , avant d'en venir à un examen capable de faire découvrir avec certitude la vraie cause du mal.

Ces retards ont souvent les suites les plus fâcheuses ; il faut , autant qu'il est possible , les éviter. Les rétrécissemens , en vieillissant , acquièrent plus de dureté et d'étendue , et deviennent ainsi beaucoup plus difficiles à guérir. Ceux qui , dans leur principe , auroient cédé presque à la première introduction des bougies , sont extrêmement rebelles , faute d'avoir employé ce remède à temps , et il n'est plus possible de les détruire , qu'en faisant usage des bougies avec la plus grande exactitude pendant fort long-temps.

Toutes les fois donc que l'on a le moindre soupçon qu'il peut exister un rétrécissement , il faut examiner l'état des parties avec la bougie , et ne jamais s'en tenir au rapport des malades ; car ils sont très-sujets à se tromper sur cet objet. Souvent le suintement habituel est entretenu par des rétrécissemens , comme on le verra dans différentes parties de cet ouvrage ; il est en conséquence essentiel , toutes les fois qu'un écoulement est extrêmement rebelle , et que l'on n'en connoît pas évidemment la cause , de proposer d'introduire une bougie. Malheureuse-

ment il est rare que l'on songe à s'assurer ainsi de la nature du mal ; il en résulte que le chirurgien se donne beaucoup de peine inutilement, et qu'il perd même sa réputation. L'on fait d'ailleurs éprouver au malade des tourmens extrêmes que l'on auroit pu prévenir.

Nous avons déjà remarqué que les rétrécissemens dont il s'agit ici, étoient les suites de la gonorrhée. Il est difficile d'expliquer comment celle-ci les produit ; on les a particulièrement attribués aux ulcères et à l'inflammation causés par la maladie.

J'ai cru pendant un temps, sur-tout d'après les connoissances que j'avois puisées dans les livres, que les rétrécissemens étoient généralement l'effet des ulcères ; mais les occasions fréquentes que j'ai eues depuis d'observer le siège de la gonorrhée dans les cadavres, m'ont convaincu qu'il s'y rencontroit très-rarement des ulcères. Il s'en faut bien au moins que les ulcères soient aussi communs que les rétrécissemens que l'on prétend dûs à cette cause. La membrane de l'urèthre qui recouvre les rétrécissemens, est à la vérité quelquefois sensible et excoriée, mais on ne la trouve jamais complètement ulcérée. Cette sensibilité paroît plutôt l'effet que la cause de la maladie ; elle semble, jusqu'à un certain point, occasionnée par le gonflement de la membrane de l'urèthre, assez ordinaire dans ces cas de rétrécissemens, et en partie par l'acrimonie de la matière que fournissent ces mêmes rétrécissemens.

Les ulcères que l'on rencontre quelquefois dans la gonorrhée, sont, je crois, communément causés par la rupture d'un ou de plusieurs vaisseaux sanguins. Tout ulcère qui se forme plus avant
que

que l'extrémité de l'urèthre, n'est jamais l'effet du virus vénérien : or il n'est guère possible d'imaginer qu'un ulcère, produit par la rupture d'un vaisseau sanguin de l'urèthre, puisse s'étendre et creuser au point d'avoir des suites aussi graves que celles dont il s'agit. D'ailleurs les hémorrhagies de l'urèthre ne sont pas un accident fréquent ; et jamais je n'ai observé que les rétrécissemens fussent une suite particulière des hémorrhagies même les plus alarmantes.

Il me semble donc démontré que les rétrécissemens de l'urèthre ne sont que très-rarement ou même jamais engendrés par des ulcères. Une forte inflammation peut certainement contribuer à les produire ; je crois même en avoir rencontré plusieurs exemples dans ma pratique. Je n'imagine pas cependant que cette cause de rétrécissement soit aussi fréquente qu'on le suppose communément, et je ne suis pas de l'avis de ceux qui prétendent que les injections y donnent souvent lieu.

Comme l'on a vu des rétrécissemens succéder à l'inflammation, les médecins prévenus contre les injections, s'imaginèrent qu'elles enflammoient très-fréquemment l'urèthre ; l'on a en conséquence assuré depuis long-temps qu'elles étoient une des causes les plus ordinaires des rétrécissemens ; c'est même encore aujourd'hui l'opinion de quelques praticiens. Cette objection passe pour la plus forte que l'on puisse faire contre les injections, et je conviens qu'elle seroit, si elle étoit réellement fondée, une puissante raison pour renoncer entièrement à ce remède ; car quelque desir que l'on ait d'arrêter promptement l'écoulement dans une gonorrhée, et quelle que puisse être l'efficacité des injec-

tions , il faudroit les bannir entièrement , si l'on couroit les risques d'engendrer une maladie aussi terrible que le sont souvent les rétrécissemens.

Les fortes injections stimulantes , faites sans précaution , peuvent exciter un degré très-fort d'inflammation , et engendrer des rétrécissemens très-rebelles (1) : alors cet accident n'est

(1) Je crois cet effet fort rare. J'ai vu des jeunes gens s'injecter dans l'urèthre de l'eau-de-vie pure pour arrêter d'anciens écoulemens , en souffrir des douleurs extrêmes ; l'écoulement s'est en général supprimé sans avoir de suites fâcheuses : d'autres ont injecté impunément de fortes dissolutions de sublimé corrosif , des compositions chargées de cantharides , et quantité de stimulans actifs ; enfin l'expérience que le docteur Swediaur a faite sur lui-même , confirme cette opinion. Il mit , sur six onces d'eau , une suffisante quantité d'alkali volatil caustique , pour donner au mélange une saveur très-piquante ; il en fit une injection dans l'urèthre , en comprimant la verge au-dessous du frein , de manière que la liqueur ne pût pénétrer que jusqu'à l'endroit qui est le siège ordinaire de la gonorrhée. A l'instant que la liqueur toucha l'intérieur de l'urèthre , il éprouva une douleur insupportable , et ne put retenir l'injection qu'une seconde : la douleur fut très vive pendant un demi-quart d'heure. Néanmoins il résolut de faire une seconde épreuve ; elle occasionna la plus forte douleur qu'il eût ressentie de sa vie ; il retint l'injection près d'une minute ; l'excès de la douleur l'obligea de retirer la seringue ; il éprouva à l'instant une forte envie d'uriner ; il y résista , parce qu'il avoit pris la précaution de rendre son urine avant l'injection ; il se jeta sur son canapé , et la douleur fut si vive pendant près d'une heure , qu'il fut incapable de se remuer ; il dîna comme à son ordinaire , et se coucha de bonne heure ; il fut alors obligé d'uriner , ce qu'il n'avoit pas fait depuis huit heures du matin qu'il s'étoit injecté la liqueur : l'urine , en sortant , produisit une douleur cruelle dans l'endroit où l'injection avoit séjourné.

L'auteur , après avoir bien dormi la nuit , examina la partie à son réveil ; il trouva une évacuation assez considé-

pas l'effet du remède , comme je l'ai déjà observé , mais du mauvais usage qu'on en a fait. Seroit-on fondé à bannir les remèdes les plus efficaces et les moins dangereux , parce que , donnés à une dose trop forte , ils auroient été nuisibles ?

De fortes raisons me déterminent à croire que les injections , loin d'être une cause fréquente

nable d'une matière puriforme , d'un jaune verdâtre de même que dans la gonorrhée virulente : la douleur qu'excitoit l'urine en passant étoit alors fort augmentée , et la nuit suivante son sommeil fut interrompu par des érections involontaires et douloureuses. Le lendemain matin l'écoulement étoit beaucoup plus abondant , à-peu-près de la même couleur , peut-être un peu plus verdâtre ; la douleur qu'il éprouva en urinant étoit alors si cuisante , qu'il se décida à injecter un peu d'huile tiède ; il fut soulagé sur-le-champ : l'écoulement continua cinq jours ; pendant ce temps la douleur diminua sensiblement ; mais il parut se former une autre inflammation plus avant , dans un endroit où aucune goutte d'injection ne pouvoit avoir pénétré. Cette nouvelle inflammation sembloit commencer dans le lieu où s'étoit bornée la première , et s'étendre à une certaine distance plus avant dans le canal ; elle fut suivie d'un écoulement abondant avec les mêmes symptômes qu'auparavant , et dura six jours : au bout de ce temps les symptômes furent extrêmement adoucis ; mais malgré les injections faites avec l'huile d'amandes douces trois fois le jour , il survint une nouvelle inflammation , qui paroissoit s'étendre depuis les limites de la précédente vers le verumontanum , jusqu'au col de la vessie ; elle étoit accompagnée d'un écoulement aussi abondant que le précédent , et d'ardeur d'urine : au bout de sept à huit jours , cette inflammation et l'écoulement se modérèrent enfin peu à peu , sans s'étendre au-delà de l'urèthre : au bout de la sixième semaine , le docteur fut entièrement délivré de tous les symptômes de ces trois espèces de gonorrhée. *Voyez Swediaur , Traité des Maladies siphilitiques , tom. 1 , p. 37 et suiv. Note du traducteur.*

de rétrécissemens , sont le moyen le plus sûr de les prévenir. Je suis convenu , il est vrai , que de vives inflammations pouvoient produire des rétrécissemens ; mais ce cas est rare. Je pense même que les rétrécissemens sont le plus souvent l'effet d'un état absolument opposé à l'inflammation : ils se forment communément lorsque , faute d'avoir employé les injections , ou par quelque autre cause , l'écoulement s'est prolongé extraordinairement après que tous les symptômes d'inflammation sont dissipés , et lorsqu'il ne reste plus qu'un suintement : au moins , tel a été le résultat le plus général de mes observations , et je suis persuadé que tous ceux qui ont fait attention à l'objet en question , admettront ce que j'avance. Je conclus de ceci , et de ce que m'a appris l'ouverture des cadavres , que cette variété d'obstruction est le plus souvent causée par le relâchement ou la foiblesse morbifique des portions de la membrane de l'urèthre , sur lesquelles l'inflammation s'est fixée d'abord avec plus de force ; l'écoulement qui s'ensuit est en grande partie l'effet de ce relâchement.

Lorsque le rétrécissement succède immédiatement à l'inflammation , l'urèthre est comprimé , ou comme lié avec une corde ; mais dans l'espèce de rétrécissement qui ne se manifeste que quand l'inflammation est tombée , et après de longs écoulemens , on trouve la substance de l'urèthre molle , spongieuse et saillante dans les endroits qui sont le siège de ce rétrécissement ; tout annonce qu'elle a complètement perdu son ton.

L'existence de cette variété de rétrécissement étant reconnue , on ne pourra la confondre

avec aucune autre maladie , pourvu que l'on se rappelle les observations que nous avons rapportées dans le cours de cette section : nous allons en conséquence nous occuper de la méthode curative.

Tant que l'on a cru les rétrécissemens généralement produits par des ulcères de l'urèthre , on les a soupçonnés vénériens , et d'après cette idée on a prescrit , dans presque tous les cas , le mercure ; on a fait régulièrement des frictions avec l'onguent mercuriel sur le siège du mal pour détruire l'obstruction , et on a excité la salivation , pour mettre la constitution du malade hors de danger.

Cet usage étoit adopté des meilleurs praticiens , tant ici que dans les autres contrées de l'Europe , lorsque je commençai à exercer ma profession ; je ne pus me dispenser de le suivre. Mais l'expérience m'ayant ensuite convaincu que le mercure n'est jamais nécessaire pour guérir les rétrécissemens , je l'ai , depuis plusieurs années , entièrement abandonné. J'avoue même que jamais je n'en ai retiré aucun avantage , et que dans quantité de cas son usage , long-temps continué , a été sensiblement nuisible.

Il ne faut pas cependant s'imaginer que dans les temps dont je parle , on ait jamais compté sur le mercure seul pour détruire ces rétrécissemens de l'urèthre ; l'on employoit aussi très-généralement les bougies ; mais l'on administroit toujours conjointement le mercure , par la raison que j'ai donnée.

L'on connoissoit depuis long-temps les bougies , mais elles étoient grossièrement composées , et on savoit peu les employer ; l'on n'en

retira en conséquence presque pas d'avantage , jusqu'à l'époque où M. Daran les fit plus généralement connoître ; ce qui remonte à environ cinquante ans. Les soins que ce chirurgien apporta dans leur composition, et l'adresse avec laquelle il les introduisit, lui valurent l'avantage de nous donner l'unique remède sur lequel on puisse compter pour guérir les rétrécissemens de l'urèthre ; on lui est au moins redevable d'en avoir rendu l'usage général.

Daran a , il est vrai , attribué à ses bougies plus de vertus qu'elles n'en ont réellement , et guidé par l'intérêt , il fit , pour en avoir un plus grand débit , un secret de leur composition : il avança qu'elles agissoient principalement par leur qualité suppurative ; qu'en raison de cette vertu , et de l'écoulement considérable qu'elles déterminoient , elles dissolvoient les tumeurs et les autres causes d'obstruction de l'urèthre , d'ailleurs incurables. La confiance avec laquelle un homme qui avoit autant d'expérience que Daran annonçoit ces faits , et l'écoulement de matière puriforme qui accompagne communément l'usage des bougies , donnèrent beaucoup de poids à son opinion ; elle fut enfin très-généralement adoptée.

L'on sait cependant aujourd'hui que les bougies ne détruisent pas les rétrécissemens en excitant un écoulement de matière. La bougie la plus douce ne peut guère rester une heure ou deux dans l'urèthre , sans se trouver couverte d'une espèce de pus quand on la retire ; cela arrive quand le canal est parfaitement sain , de même que quand il est obstrué en divers endroits : la matière qui sort alors n'est que le mucus naturel de l'urèthre ; l'irritation excitée

par la bougie augmente la sécrétion de ce mucus, et en altère un peu la couleur.

Quand même on admettroit que les bougies agissent principalement sur les endroits obstrués, et qu'elles y déterminent un écoulement plus considérable de matière que dans les autres parties de l'urèthre, comme Daran assure que cela arrive par sa manière de faire usage des bougies, on ne pourroit encore expliquer comment elles détruisent les excroissances; car l'on voit tous les jours sur diverses parties du corps, des excroissances du genre de celles que cet auteur s' imagine exister dans l'urèthre, rester fort longtemps dans un état d'ulcération complète, et rendre une grande quantité de pus sans diminuer de volume.

Les bougies ne paroissent dissiper ces rétrécissemens que par la compression qu'elles exercent, et par le soutien qu'elles procurent aux parties malades. L'expérience prouve que l'on peut, sans courir aucun risque, introduire d'abord, en usant de précaution, une bougie suffisamment ferme, d'un volume exactement, ou à peu de chose près, égal au diamètre de l'urèthre dans le temps qu'il est resserré; y substituer ensuite d'autres bougies plus grosses, et parvenir ainsi, par la pression seule qu'exerce la bougie, à détruire peu à peu le resserrement qui a déterminé à recourir à ce moyen.

Il est essentiel, pour remplir cette indication, de donner aux bougies un degré de fermeté convenable, pour servir de soutien aux parties que l'on se propose de comprimer; il faut aussi qu'elles soient suffisamment lisses et flexibles, pour exciter le moins de mal-aise possible lors-

qu'on veut les introduire et les laisser séjourner dans l'urèthre.

Dans les numéros 34, 35, 36 et 37 de l'Appendix, j'ai donné des formules de bougies différentes par leur couleur et leur consistance; j'y ai joint quelques préceptes sur la manière de les préparer : néanmoins comme il est très-important qu'elles soient parfaitement faites, et que l'on ne peut y parvenir que par une grande habitude, il vaut mieux s'en procurer de ceux qui en font uniquement leur état, que d'essayer de les faire soi-même.

L'on a construit des bougies avec d'autres objets que les emplâtres désignées dans les formules citées; l'on s'est sur-tout servi de la corde à boyau et de la résine élastique : la dernière substance est infiniment supérieure à toutes les autres; je la trouve même aujourd'hui préférable, pour toutes les bougies d'un petit calibre, aux meilleures bougies ordinaires. Les plus petites même sont susceptibles d'un degré de fermeté qui permet de les pousser avec plus de force que les petites bougies communément usitées : ces dernières sont sujettes à se plier et à se tortiller quand on les introduit, quelque soin et quelque précaution que l'on prenne.

Le prix excessif de ces bougies a jusqu'ici empêché de les faire connoître autant qu'elles le méritent; d'ailleurs les premières que l'on a faites étoient trop molles, elles se fondoient presque dans l'urèthre au bout d'une heure ou deux. L'on a aujourd'hui parfaitement remédié à cet inconvénient; j'en ai vu qui, après être restées sept à huit heures dans l'urèthre, n'ont pas paru avoir perdu de leur fermeté, ce qui rend cette substance bien importante, non-seu-

lement pour les bougies , mais même pour les sondes flexibles.

Cette résine a un avantage essentiel sur toutes les autres substances dont on a composé jusqu'ici des bougies : on peut l'introduire aussi souvent que l'on veut dans l'urèthre , sans qu'elle se fende ou se fonde ; les bougies ordinaires , au contraire , préparées avec le plus grand soin , et avec la précaution de ne pas trop faire bouillir la matière qui entre dans leur composition , peuvent quelquefois servir trois ou quatre fois sans inconvénient ; mais communément elles ne valent plus rien quand on les a introduites une fois : plusieurs même se fendent au bout d'une heure ou deux qu'on les a laissées dans le conduit , au point qu'elles excitent une irritation et des douleurs insupportables dès leur première introduction. J'ai vu des malades qui , ayant été obligés de les quitter par cette seule cause , y ont substitué celles de gomme élastique , sans en ressentir aucun mal-aise (1).

Ces bougies sont composées d'une soie fine , ou d'un linge trempé dans la résine dissoute dans l'éther. M. Theden , de Berlin , en est l'inventeur , et différens artistes en préparent à Paris (2) : malheureusement cet art n'est encore connu que de peu de personnes , et jusqu'ici

(1) Ceci prouve qu'on doit rejeter toutes les bougies dures ; elles irritent , de même que les sondes d'argent , l'endroit sur lequel elles portent , et peuvent déterminer des dépôts urineux. *Note du traducteur.*

(2) Nous prouverons , dans une addition que l'on trouvera à la suite de cette section , que Theden n'est pas l'inventeur de ces bougies : on est redevable des meilleures au citoyen Bernard , artiste français très-intelligent ; mais personne n'a su mieux en tirer parti , et les introduire avec plus d'adresse , que Desault : il s'en fit une méthode nou-

nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer sur lesquelles on pût compter.

Il faut , dans l'usage des bougies , prendre particulièrement les précautions suivantes (1) :

1°. S'en procurer un nombre suffisant de différentes grosseurs , de manière à pouvoir en trouver toujours une convenable , quel que soit le cas que l'on rencontre.

Velle dans les rétrécissemens de l'urèthre ; il a réussi dans une quantité de cas où ses confrères avoient échoué. Il n'a pas borné l'usage de ces sondes aux maladies de l'urèthre , il s'en est servi dans des cas où la respiration ou la déglutition étoient gênées , &c. *Note du traducteur.*

(1) Ce que l'auteur dit ici sur les bougies , est en grande partie applicable aux sondes de gomme élastique qu'on leur a généralement substituées.

Desault , tom. III de son journal , pag. 131 , démontre de la manière suivante la supériorité des sondes de gomme élastique sur les bougies dont l'on se servoit généralement dans le temps qu'il écrivoit.

« La mollesse et la flexibilité des bougies ne permettant pas de les pousser avec la force nécessaire , on les emploie quelquefois plusieurs jours avant de pouvoir franchir les plus légers obstacles ; et lorsqu'ils sont plus considérables , on ne peut en venir à bout par les tentatives les plus multipliées : quand enfin , nous le supposons , on est assez heureux pour pénétrer jusqu'à la vessie , alors même on est obligé de retirer la bougie trois ou quatre heures après son introduction , pour que le malade puisse uriner , et il n'est pas rare qu'on ne retrouve plus la voie avec une nouvelle bougie. Outre la gêne et l'assujétissement causés par la nécessité de renouveler ainsi les bougies , le traitement devient très-dispendieux ; car la même bougie ne pouvant servir deux fois , on en use jusqu'à trois et quatre par jour : il n'est arrivé que trop souvent qu'une bougie se soit rompue dans le canal ou dans la vessie , ou que n'ayant pas été fixée au-dehors , elle se soit entièrement enfoncée dans ce viscère. La forme pyramidale que l'on donne ordinairement aux bougies , les rend peu propres à détruire les rétrécissemens situés

2°. Avoir soin, lorsqu'on introduit pour la première fois une bougie, d'en choisir une d'un volume tel qu'on puisse espérer la faire passer sans causer beaucoup de douleur : il vaut mieux commencer par une trop petite, que de se voir obligé de la retirer après l'avoir introduite. On peut en général se déterminer sur cet objet, par la grosseur du jet que forme l'urine en sor-

» près du col de la vessie ; car l'extrémité la plus grosse de
» la bougie est employée à dilater l'entrée de l'urèthre,
» qui n'en a pas besoin, tandis que l'extrémité la plus
» mince répond à la portion rétrécie du canal, où devroit
» s'exercer la dilatation.

» Le stylet de fer dont on garnit les sondes de Bernard,
» en leur procurant une courbure semblable à celle du
» canal, facilite beaucoup leur introduction, et, par la so-
» lidité qu'il leur donne, les met en état de surmonter des
» résistances contre lesquelles eussent échoué toutes les
» bougies. Ces sondes, livrant passage aux urines, peuvent
» rester long-temps en place, et le canal s'élargissant par
» leur séjour habituel, permet de les renouveler facile-
» ment. D'ailleurs, si l'on craignoit de rencontrer quelque
» difficulté à passer la seconde sonde, il seroit facile d'ob-
» vier à cet inconvénient, en se servant de sondes ouvertes
» par les deux bouts ; on introduiroit la première au moyen
» d'un stylet à bouton, et avant de la changer on la garni-
» roit d'un stylet long d'environ deux pieds, que l'on en-
» fonceroit de quelques lignes dans la vessie ; puis on reti-
» reroit la sonde sur le stylet que l'on laisseroit à sa place,
» et sur lequel on conduiroit ainsi, sans peine et avec sû-
» reté, une nouvelle sonde. Quelqu'opiniâtre que soit la
» maladie, trois ou quatre sondes de Bernard suffisent pour
» son traitement ; le tissu de ces sondes est trop solide pour
» qu'elles se rompent, et leur élasticité les empêche de
» s'enfoncer en totalité dans la vessie. La forme cylindrique
» qu'elles conservent dans toute leur longueur, dilate le
» canal dans toute son étendue. Ajoutons qu'elles ont de
» plus l'avantage de servir utilement pour les maladies de
» la vessie, où les bougies sont entièrement inutiles ». *Note*
du traducteur.

tant : quoique ce jet soit souvent bifurqué, et d'autres fois applati, suivant la forme et la nature du resserrement, il est possible, en faisant un peu d'attention à cette circonstance, de juger le volume que doit avoir la bougie pour entrer dans l'urèthre.

3°. Placer le malade dans la position la plus propre à mettre l'urèthre dans le plus grand relâchement possible : on peut le faire rester debout, les cuisses écartées, et le corps légèrement penché en devant ; ou bien le faire coucher sur le dos, les cuisses non-seulement écartées, mais même relevées ; on ne doit jamais, pour quelque raison que ce soit, le laisser assis : souvent l'urèthre se trouve, dans cette position, tellement comprimé, qu'il ne reste pas un espace suffisant pour passer la bougie. J'ai vu faire plusieurs tentatives pour introduire une bougie, qui n'ont pas réussi par cette seule cause.

4°. Le chirurgien, étant assis à la droite du malade, prendra la verge de sa main gauche, et la tirera en même temps doucement en avant, de manière à tendre l'urèthre suffisamment pour éviter qu'il ne s'accroche à la pointe de la bougie. Après avoir bien enduit d'huile la bougie, il en introduira le bout dans l'urèthre avec la main droite ; il la poussera alors doucement, et néanmoins avec fermeté, jusqu'à ce qu'il sente de la résistance : il ne s'arrêtera pas dès l'instant qu'il aura rencontré le rétrécissement ; il vaut mieux continuer de pousser la bougie avec un degré de force convenable, que de la retirer sur-le-champ, comme cela se pratique fréquemment. La première fois que la bougie touche l'endroit obstrué, elle est très-sujette à produire de l'irritation et du spasme dans le rétrécisse-

ment même : il m'a souvent paru que l'on surmontoit alors plus facilement l'obstacle en continuant à avancer la bougie, que quand on la retiroit, et que l'on tentoit ensuite de l'introduire de nouveau.

5°. L'expérience seule peut faire juger du degré de force convenable pour passer sans danger une bougie. Moins on fait de violence à l'urèthre, ou à la cause de la contraction, mieux cela vaut. Il n'est quelquefois pas possible d'éviter la douleur, mais il faut bien prendre garde d'employer un degré de force capable de faire sortir le sang; et quand cela arrive, retirer à l'instant l'instrument : on ne peut alors douter que l'on a blessé des parties auxquelles on n'auroit pas dû toucher; et en continuant d'avancer la bougie avec force, on courroit le plus grand risque de faire une fausse route.

6°. Rien n'est plus dangereux que les fausses routes, et on doit tout tenter pour les éviter. Si l'on soupçonne, par la quantité de sang qui est sorti, la membrane de l'urèthre blessée, il faut n'introduire de nouveau la bougie que plusieurs jours après, attendre même que la plaie que l'on a faite à l'urèthre puisse être guérie : il est inutile de dire que, sans cette précaution, l'on pourroit renouveler le mal.

7°. Toutes les bougies doivent être coniques⁽¹⁾; il ne faut pas en conséquence les pousser d'abord au-delà du premier obstacle qu'elles peuvent franchir librement, sans quoi, en usant de trop de force, on risqueroit de déchirer la partie res-

(1) Desault a prouvé que cette forme étoit la moins convenable. Voyez la note de la page 346.

serrée. Il vaut mieux avancer peu à peu , et augmenter le volume de la bougie , ou en passer une de la même grosseur plus avant , de manière à ne courir aucun risque de blesser la membrane de l'urèthre.

Je sais que dans quelques cas les bougies , ayant été introduites avec beaucoup de force , l'on a obtenu la guérison , quoiqu'il en fût résulté de vives douleurs et des hémorrhagies ; néanmoins on ne doit jamais adopter cette pratique par les raisons que j'en ai données.

8°. La bougie introduite exige des précautions : pour l'empêcher de glisser entièrement dans l'urèthre , et la retenir au même degré de profondeur où elle est parvenue d'abord. Pour remplir le premier objet , on recourbe l'extrémité de la bougie , dont on laisse pour cet effet sortir au moins un demi-pouce hors de l'urèthre. On est dans l'usage , pour retenir la bougie en place , d'attacher à son extrémité plusieurs fils de coton mollet , qu'on arrête sur la verge même , en faisant faire à ces fils deux ou trois fois le tour du gland , ou bien on les attache au circulaire d'un suspensoire ordinaire. J'ai néanmoins essayé une méthode qui m'a paru plus efficace et plus facile : elle consiste à adapter à la verge un petit sachet ou une petite bourse de coton ou de toile. La bougie étant introduite , et l'extrémité qui sort au-dehors repliée , on met le sachet sur la verge , on le fixe avec deux bouts de rubans à un bandage de corps , et on retient ainsi avec facilité la bougie (1).

(1) Cette méthode ne paroît pas trop sûre ; il est difficile que le sachet comprime suffisamment l'extrémité de la

Les bougies ordinaires n'étant pas d'une grande valeur, on peut les couper d'une longueur convenable, pour en laisser sortir à-peu-près un demi-pouce hors de l'urèthre, afin de pouvoir les replier de la manière que j'ai indiquée : mais quant à celles de gomme élastique (1), il faut toujours en avoir un certain nombre de diverses longueurs, depuis trois ou quatre pouces jusqu'à neuf ou dix ; le nœud que l'on fait à leur

bougie pour la retenir : quelque méthode que l'on adopte, il faut toujours avoir soin, en fixant la bougie ou la sonde, de ne point trop la baisser, pour ne pas fatiguer le canal.

Note du traducteur.

(1) Desault se servoit toujours de sondes de gomme élastique au lieu de bougies : il avoit la précaution de les enduire de suif dans toute leur étendue, pour les défendre de l'impression des urines ; il en recouvroit aussi les yeux de la sonde, tant pour les rendre moins raboteux, que pour éviter qu'ils ne se remplissent de sang ou de mucosité pendant leur introduction. La sonde se fixe par plusieurs fils de coton rassemblés en cordon, avec la partie moyenne desquels on fait, sur l'extrémité de la sonde, plusieurs nœuds circulaires à la distance de deux lignes du gland, plaçant le dernier nœud supérieurement : on conduit les deux chefs au-dessus de la couronne du gland jusqu'au frein, où on les fixe par un nœud simple ; puis on ramène ces chefs sur les côtés du gland jusqu'au frein, où l'on fait également un simple nœud ; enfin on les reporte à la sonde, où l'on pratique un troisième nœud, et plusieurs circulaires avec l'excédent des fils. Desault recommande de retirer la sonde de temps en temps, au moins tous les cinq à six jours, pour la nettoyer : c'est avec raison qu'il veut que l'on renouvelle tous les deux jours les ligatures, et qu'on leur donne des attaches et des directions différentes, afin d'éviter les accidens qui pourroient résulter d'une pression trop longue sur un même endroit. Je pense néanmoins avoir prouvé que dans quantité de circonstances, il est dangereux de laisser la sonde aussi long-temps à demeure dans la vessie. *Note du traducteur.*

extrémité la plus grosse en les fabriquant, est un sûr moyen de les empêcher de couler dans l'urèthre.

9°. Quand, faute de prendre cette précaution, la bougie a glissé complètement dans l'urèthre, quelquefois les malades, en faisant maladroitement des tentatives pour la retirer, la poussent entièrement dans la vessie.

Il ne reste alors d'autre ressource que d'ouvrir la vessie, comme on le pratique dans la lithotomie, et d'en extraire la bougie avec des pinces : néanmoins, tant qu'elle reste en partie dans l'urèthre, on peut l'extraire par une opération bien plus simple et bien moins dangereuse.

Quand on apperçoit l'extrémité de la bougie, il est possible, avec du soin et de l'attention, de la saisir avec un petit crochet, ou avec des pinces étroites, telles que celles usitées pour extraire les pierres fixées près de l'extrémité de l'urèthre ; mais ce moyen n'est plus praticable lorsque la bougie est fort enfoncée, et qu'elle échappe à la vue.

On ne peut éviter alors d'inciser l'urèthre même dans l'endroit où l'on sent la bougie. La peau étant retirée en arrière, on fait, en un seul temps dans les tégumens et l'urèthre, une incision longue au moins d'un demi-pouce ; on tâche d'abord de saisir et d'extraire la bougie par cette ouverture ; mais si cela n'est pas possible, on la pousse en avant jusqu'à ce que le bout ressorte par l'extrémité de l'urèthre. On se sert, pour cet effet, de petites pinces, ou bien l'on enfonce une épingle dans la bougie par l'ouverture que l'on a faite, et on la pousse doucement en avant : la plaie guérit en général facilement.

10°. Il nous reste maintenant à parler du temps que les bougies peuvent rester dans l'urèthre, et de la fréquence de leur introduction.

Les bougies ne détruisent peut-être les rétrécissemens que par la pression qu'elles exercent, et elles sont sur-tout utiles par le changement total qu'elles déterminent dans la structure des parties qu'elles touchent. Il est aisé de voir que ce changement ne peut se faire que très-lentement; plus en conséquence on laissera séjourner de temps les bougies dans l'urèthre, plus l'on obtiendra promptement l'effet que l'on se propose. Il faut cependant, tandis que l'on s'occupe de détruire les rétrécissemens, prendre garde d'exciter un degré d'irritation nuisible. On doit toujours se diriger d'après cette circonstance; adopter pour règle générale de ne laisser les bougies dans l'urèthre qu'autant qu'elles n'excitent ni douleur ni irritation, et toujours les retirer dès l'instant qu'elles produisent de vives douleurs.

Lorsqu'on introduit une bougie pour la première fois, on ne doit guère la laisser plus d'une demi-heure; mais on peut en général ne la retirer qu'au bout de quelques heures lorsque l'urèthre s'y est accoutumé, et en réitérer l'introduction une ou deux fois le jour.

11°. Tant que la bougie est dans l'urèthre, le malade doit marcher et se mouvoir le moins possible. L'on n'observe pas communément ce précepte avec toute la rigueur qu'il exige; c'est pourquoi il arrive souvent qu'on ne retire pas des bougies tout l'avantage qu'on doit en attendre (1).

(1) Les bougies et les sondes de gomme élastique n'exigent

Toutes les bougies, sur-tout celles dont on se sert communément, occasionnent toujours, quand on les garde dans l'urèthre en marchant, une irritation considérable; l'emplâtre est alors sujette à se rompre et à se fendre, ce qui rend leurs surfaces rudes et inégales; d'où il est aisé de voir qu'elles doivent faire beaucoup de mal.

12°. Plusieurs chirurgiens, pour procurer les avantages d'un repos parfait pendant que l'on garde les bougies, veulent qu'on ne les introduise qu'au moment où le malade est sur le point de se mettre au lit, et qu'on les laisse la nuit dans le canal. Cette méthode peut convenir pour ceux qui ne sont pas sujets à avoir des érections en dormant; on ne doit jamais l'adopter dans le cas contraire: j'ai vu plusieurs fois en résulter de vives douleurs et l'inflammation (1). Il peut, dans quelques circonstances, y avoir plus d'in-

pas ces précautions en raison de leur souplesse; d'ailleurs elles se ramollissent toujours un peu en séjournant dans l'urèthre; néanmoins j'ai vu des cas de rétrécissement où on n'a pu les laisser même un quart-d'heure dans ce conduit, sans qu'il en résultât des douleurs dans l'hypogastre, des vomissemens, et d'autres accidens très-graves. Il est évident qu'on ne doit alors introduire la sonde que pour vider la vessie à chaque fois qu'il s'y est amassé une certaine quantité d'urine: cela suffit communément pour procurer le plus grand soulagement. *Note du traducteur.*

(1) Les bougies ou les sondes de gomme élastique ne sont pas sujettes à ces inconvéniens; on peut les laisser dans la vessie nuit et jour, même plusieurs semaines de suite, sans qu'il en résulte aucun accident, quand même il surviendrait des érections la nuit: alors la sonde, ou la bougie, est communément chassée de l'urèthre avec la semence, quand il en sort; mais le fait est que très-peu de cas obligent de garder les sondes aussi long-temps qu'on le pratique aujourd'hui. *Note du traducteur.*

convéniens à garder les bougies le jour ; mais le danger est évidemment moins grand.

13°. Quelques praticiens prétendent qu'on ne risque rien de permettre au malade d'uriner pendant que les bougies sont dans l'urèthre , afin de les garder le plus long-temps possible. J'ai vu des cas où il n'est résulté aucun accident de cette pratique , en laissant passer l'urine lentement et avec beaucoup de précaution ; mais d'autres fois elle a été très-funeste. Je puis assurer que l'embarras que cause une nouvelle introduction de la bougie , n'égale jamais les risques que l'on court de la laisser ; je conseille en conséquence toujours de la retirer , dès que l'envie d'uriner se fait sentir.

Non-seulement le défaut d'attention à cet égard est sujet à produire des douleurs et de l'inflammation , mais les érections qui surviennent pendant que l'on garde les bougies sont suivies des mêmes effets ; elles m'ont paru plusieurs fois déterminer des affections spasmodiques de l'urèthre , qui se sont prolongées très-long-temps après que les rétrécissemens primitifs ont été dissipés (1).

14°. En augmentant peu à peu la grosseur de la bougie , le rétrécissement qu'elle a franchi disparoît enfin à la longue ; mais il est bon , avant

(1) Tous les accidens dont l'auteur fait mention dans ce paragraphe , arrivoient souvent quand on faisoit habituellement usage de bougies solides ; d'où il est évident qu'on doit absolument les bannir. Il est d'ailleurs prouvé que tout ce qu'on a dit de leurs vertus fondantes est imaginaire. Les sondes de gomme élastique suffisent pour remplir presque toutes les indications , comme l'a prouvé le célèbre Desault par une pratique très-étendue et très-heureuse.
Note du traducteur.

de le détruire entièrement, d'avancer la bougie au-delà, pour s'assurer s'il n'y existe pas d'autre cause d'obstruction : il vaut mieux néanmoins ne faire cette tentative qu'après avoir considérablement dilaté le premier passage ; on réussit alors beaucoup plus facilement.

Si l'on rencontre d'autres rétrécissemens, on se conduira comme nous l'avons prescrit pour le premier ; on tâchera de faire passer une bougie à travers chaque rétrécissement, et on augmentera peu à peu le volume de la bougie, jusqu'à ce que le conduit ait recouvré son diamètre naturel (1).

15°. L'on n'est pas d'accord sur la manière dont on doit se conduire ; c'est-à-dire si on doit faire pénétrer les bougies jusque dans la vessie et les y laisser, ou non, lorsqu'on les emploie pour remplir l'indication dont il s'agit : je suis absolument d'avis d'introduire la bougie jusque dans la vessie, dès l'instant qu'on peut y réussir, afin de reconnoître toute l'étendue des rétrécissemens ; mais je crois aussi qu'on ne doit jamais l'y laisser à demeure. Les bougies ordinaires sont très-sujettes à se fendre, souvent même il se détache des morceaux de l'emplâtre qui entre dans leur composition ; cela peut arri-

(1) La méthode que recommande ici l'auteur, est aujourd'hui abandonnée avec raison. On ne tire que peu ou point d'avantage de ces tentatives répétées que l'on fait pour détruire les rétrécissemens : on détermine, il est vrai, quelquefois les urines à couler ; mais le plus souvent l'irritation que cause la bougie, est suivie d'une inflammation très-fâcheuse de l'urèthre et des parties voisines. Il faut donc toujours tenter de vaincre tous les obstacles, dès la première fois que l'on introduit la bougie. *Note du traduct.*

ver plus facilement quand elles sont plongées dans l'urine. L'on convient que s'il tomboit une portion trop grosse de l'emplâtre pour être entraînée avec l'urine, elle pourroit servir de noyau à une pierre. Les bougies de gomme élastique doivent être moins sujettes à cet inconvénient (1); cependant les risques que l'on court même avec ces bougies sont si grands, que je ne pense (2) pas qu'il soit prudent de

(1) L'usage habituel que l'on fait en France, depuis plus de vingt ans, des bougies ou des sondes de gomme élastique, a complètement prouvé qu'on n'avoit nullement à craindre de semblables accidens. Le défaut seul d'expérience sur cet objet, a déterminé la réflexion de l'auteur.

Note du traducteur.

(2) Le célèbre Desault a suivi néanmoins cette pratique, dans les cas de ce genre, avec le plus grand succès. J'observerai qu'il désigne sous le nom de Duretés ou de Nodosités, les affections que notre auteur comprend dans le premier genre de rétrécissement. Il pense que « leur siège est » dans le tissu spongieux de l'urèthre : ces duretés sont » tantôt isolées, tantôt groupées, et quelquefois disposées » en forme de grains de chapelet; on les sent distinctement » avec le doigt lorsque la verge est dans un état de demi- » érection. Ces petits nœuds sont autant d'engorgemens » lymphatiques qui fomentent dans le canal une espèce de » phlogose, laquelle à son tour entretient l'écoulement. » Quelquefois celui-ci se tarit à la longue, et les duretés » restent : le malade se croit guéri; mais tôt ou tard il survient des embarras dans l'urèthre; il se développe de » nouvelles tumeurs urinaires, dont ces petits durillons » sont, pour ainsi dire, le germe et le noyau ». Voyez le Journal de Chirurgie de Desault, v. 2, p. 260. On ne peut guère donner une idée plus satisfaisante de cette maladie. A la page 349 du même volume, l'auteur entre dans de plus grands détails; ils me paroissent très-importans; je pense qu'ils ne seront point déplacés ici.

« Ces duretés, dit-il, ne sont dans le principe que de » petits engorgemens lymphatiques, qu'on peut à peine

s'y fier : d'ailleurs rien n'oblige réellement de suivre cette pratique dans les cas de rétrécisse-

» sentir avec le doigt ; elles ne causent d'autre dérangement
 » dans l'excrétion des urines , qu'une diminution de la gros-
 » seur du jet. Comme ces duretés sont indolentes, les ma-
 » lades n'en prennent aucune inquiétude, et ils ne font rien
 » pour la guérison. Elles restent quelquefois dans cet état
 » pendant plusieurs années ; mais tôt ou tard elles se déve-
 » loppent et prennent de l'accroissement d'une manière
 » lente et presque insensible ; le calibre de l'urèthre dimi-
 » nue ; les urines ne sortent plus qu'avec difficulté et par un
 » filet très-délié, qui tantôt se bifurque, tantôt s'éparpille
 » en arrosoir, et d'autres fois se contourne en forme de
 » spirale. Les efforts violens que nécessite leur expulsion ,
 » ajoutent encore à l'engorgement de l'urèthre : les tu-
 » meurs qui en résultent acquièrent plus de volume ; le
 » doigt, promené le long de la verge et sur le périnée, les
 » distingue alors sans peine ; l'expulsion de l'urine devient
 » des plus laborieuses, et se convertit enfin en véritable
 » rétention....

» Les tumeurs formées dans les tuniques de l'urèthre , ne
 » sont pas toujours des restes d'anciennes gonorrhées. On
 » en a vu naître spontanément, et sans qu'on pût en ac-
 » cuser aucune cause particulière, chez des personnes qui
 » n'avoient jamais eu de maladie dans le canal ; ce qui est
 » cependant assez rare. Des coups, des chutes sur le péri-
 » née... tout ce qui peut attirer sur l'urèthre une inflam-
 » mation, devient la source éloignée des engorgemens dont
 » nous parlons.

» Au reste, quelle que soit la cause de ces tumeurs, elles
 » suivent la même marche, et attirent les mêmes accidens
 » que celles qui doivent leur origine à la gonorrhée : les
 » moyens curatifs qui conviennent aux unes, conviennent
 » également aux autres. Dans tous les cas, on ne doit con-
 » sidérer la maladie que comme une affection locale....

» Les topiques appliqués à l'extérieur de la verge ou
 » dans le canal, ont quelquefois fondu des nodosités dissé-
 » minées dans ce conduit ; en vain attendroit-on le même
 » succès de ces moyens, lorsque les tumeurs dont il est
 » question sont anciennes et volumineuses. D'ailleurs, en

mens, car la dissection prouve qu'ils sont toujours situés avant le col de la vessie : on en ren-

» supposant que ces moyens pussent encore réussir, leur
» effet est trop lent pour les mettre en usage dans les cas où
» la maladie seroit compliquée de rétention d'urine : alors
» comme il est urgent d'évacuer ce fluide, et comme la
» sonde, portée à demeure dans le canal, est, de tous les
» moyens que nous connoissons, celui qui réunit le plus
» d'avantages, qui favorise le plus la résolution de ces tu-
» meurs, le premier et l'unique secours que l'on doive
» porter au malade, est de chercher à introduire cet instru-
» ment dans la vessie, et de l'y fixer. Les sondes flexibles
» sont préférables aux algalies; mais on est souvent obligé
» de commencer le traitement par ces dernières, pour pré-
» parer et faciliter l'entrée des premières; car ce cas est un
» de ceux où l'introduction de la sonde offre le plus de
» difficulté : ce n'est souvent qu'en employant beaucoup de
» force, qu'on parvient à surmonter les obstacles que for-
» ment ces tumeurs. Pour cet effet, il faut choisir une al-
» galie très-solide, et de la grosseur des algalies d'enfant;
» elles réussissent mieux que les plus grosses.

» Quelquefois même, malgré la petitesse de l'algalie,
» on ne peut la faire pénétrer qu'en la tournant comme une
» vrille dans le canal de l'urèthre; mais en exécutant ce
» mouvement, il est très-essentiel de ne pas perdre de vue
» la direction du canal, à laquelle doit toujours répondre
» le bec de la sonde.

» Lorsqu'il existe plusieurs de ces tumeurs le long de
» l'urèthre, après avoir surmonté la première, on est ar-
» rêté par la seconde, et celle-ci n'est pas la moins difficile
» à vaincre. La sonde serrée dans la partie du canal qu'elle
» a franchi, ne se prête pas aussi bien qu'auparavant aux
» mouvemens en tour de vrille, et aux différentes direc-
» tions, sans lesquelles on ne peut quelquefois surmonter
» ce nouvel obstacle. De même que le second obstacle est
» plus difficile à surmonter que le premier, le troisième
» l'est plus que le second, et plus on avance, plus cette
» difficulté va croissant; de sorte que sans une grande habi-
» tude de sonder, on parvient rarement, dès les premières
» tentatives, jusque dans la vessie; mais avec de la patience

contre souvent dans la partie membraneuse de l'urèthre ; mais on n'en a peut-être jamais vu

» et un peu de dextérité, on en vient presque toujours à
 » bout par des essais méthodiques et souvent réitérés. Les
 » efforts que l'on fait, quand on ne pratique pas de fausses
 » routes, ne sont pas perdus ; ils déterminent souvent
 » l'écoulement des urines : cet écoulement peut d'ailleurs
 » être excité par la présence d'une bougie substituée à la
 » sonde d'argent, et enfoncée jusqu'à l'obstacle. En procu-
 » rant par ce moyen la sortie des urines, on prévient ou
 » l'on modère les accidens dépendans de la rétention, et
 » l'on gagne un temps précieux, durant lequel on peut,
 » par des tentatives réitérées, faire pénétrer la sonde jus-
 » que dans la vessie....

» Il est infiniment rare, pour une main habituée à ces
 » sortes d'opérations, que l'introduction de la sonde dans
 » la vessie soit impossible.

» Quand on a pénétré avec la sonde d'argent jusque dans
 » la vessie, on la laisse en place pendant quatre à cinq
 » jours, au bout desquels on lui substitue une sonde de
 » gomme élastique plus grosse, que l'on remplace par une
 » troisième, &c.

» Les sondes à demeure dans l'urèthre, produisent la
 » fonte des duretés situées dans ses parois, autant par la
 » compression qu'elles exercent sur ces tumeurs, que par
 » l'espèce de suppuration qu'elles attirent dans ce conduit.
 » Pour se convaincre de tout l'avantage que doit avoir ici
 » la compression, il suffit de se rappeler que c'est par elle
 » seule que l'on opère la guérison de l'engorgement lym-
 » phatique des jambes, celle des squirrhosités du rec-
 » tum, &c. L'analogie qui existe entre ces deux maladies,
 » permet à peine de douter qu'elles ne cèdent au même
 » moyen ».

Tout ce que nous venons de rapporter de l'ouvrage de Desault nous a paru très-juste, et est confirmé par l'expérience journalière ; mais il n'en est pas de même de ce qu'il ajoute sur les avantages qui résultent de la phlogose qu'excite la présence de la sonde. J'ai toujours vu cette phlogose augmenter tous les accidens, déterminer une irritation considérable de la vessie et des parties voisines ; être enfin

dans la prostate, c'est-à-dire dans la partie de l'urèthre qui traverse cette glande.

On ne peut douter que les affections de cette glande, telles que l'inflammation, ou les tumeurs plus indolentes auxquelles elle est sujette, comme nous l'avons vu, ne gênent souvent l'écoulement des urines; mais les bougies aggravent toujours cette variété d'obstruction, loin de la modérer. L'on est quelquefois obligé de passer une algalie, pendant même que la prostate est enflammée : on ne doit néanmoins recourir à ce moyen que pour vider la vessie, lorsque la suppression d'urine est complète. Quand la glande a été quelque temps gonflée, et qu'elle forme un obstacle à l'écoulement des

suivie de dépôts urineux très-fâcheux, ou au moins prolonger beaucoup le traitement. Plus la sonde est dure et volumineuse, plus ces accidens sont prompts, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut. L'auteur recommande d'introduire la sonde dans la vessie, lors même qu'il s'est formé un dépôt dans les membranes de l'urèthre. « Sa présence, ajoute-t-il, pourra augmenter l'inflammation; » mais aussi elle prévient les accidens de la rétention, » et empêchera les efforts que feroit le malade pour rendre » les urines; efforts qui sont plus capables d'augmenter le » gonflement et l'inflammation, que l'irritation produite » par la sonde. Par la même raison, on ne doit pas retirer » cet instrument de la vessie, s'il a été introduit avant que » le dépôt soit formé, quand même on seroit certain qu'il a » déterminé sa formation ». Ce que recommande ici l'auteur est souvent dangereux et impossible à exécuter; la présence de la sonde excite, dans ces cas, des accidens terribles, qui obligent de la retirer promptement. On ne peut non plus admettre ce qu'il ajoute : « qu'il n'y a pas de dépôts ni de » duretés formés dans les membranes de l'urèthre, que » l'usage seul des sondes de gomme élastique ne puisse » guérir, pourvu que la sonde ne se dérange pas de la » vessie, ou ne s'obstrue pas ». *Note du traducteur.*

urines , il est évident qu'elle a acquis une dureté que les bougies ne peuvent détruire ; l'irritation , au contraire , qu'elles excitent , est toujours nuisible (1).

(1) Nous avons vu plus haut , que cela n'étoit vrai que des bougies usitées autrefois , qui n'avoient pas assez de solidité pour franchir l'obstacle. Personne ne doute aujourd'hui que les sondes de gomme élastique , garnies d'un stylet de fer , soulagent toujours , quelle que soit la cause de l'engorgement de la prostate , dans les cas d'inflammation , d'abcès , d'engorgemens variqueux , ou squirrheux même : ces sondes , quand on peut réussir à les faire passer jusque dans la vessie , sont le seul moyen d'arrêter les progrès du mal , de prolonger les jours du malade , et de rendre au moins les tourmens qu'il éprouve plus supportables.

Dans tous les cas de rétention d'urine , causée par des tumeurs situées aux environs du périnée , les sondes de gomme élastique entrent souvent avec plus de facilité que les algalies même , ou les sondes d'argent ; leur flexibilité s'accommode mieux à la déviation qu'éprouve quelquefois le canal de l'urèthre. « L'on en choisit d'une grosseur médiocre (dit Chopart , p. 411 , tom. II) ; on les introduit armées de leur stylet , jusqu'à ce qu'elles soient entrées dans le trajet du canal : on retire alors le stylet de la longueur d'un pouce , afin de laisser libre le bec de la sonde , et de lui permettre de suivre la courbure de l'urèthre ; puis on enfonce et la sonde et le stylet , en observant toujours de tenir celui-ci retiré , de manière qu'il n'aille pas jusqu'au bout de la sonde : par cette précaution , on parvient ordinairement dans la vessie ».

Lorsque la portion de l'urèthre qu'embrasse la prostate est rétrécie par la tuméfaction de cette glande , l'introduction des bougies est souvent impossible , comme l'a éprouvé notre auteur : il est même très-difficile d'y faire passer une algalie d'argent , et on n'y parvient jamais qu'en excitant de vives douleurs. Desault observe néanmoins qu'on réussit ordinairement mieux , dans le cas d'inflammation de la prostate , avec une grosse sonde qu'avec une petite ; et il préfère celle de gomme élastique , quand on doit la laisser à demeure dans la vessie. Néanmoins cette dernière « a

16°. Il ne suffit pas de fixer le temps que l'on doit garder chaque jour les bougies, il est essen-

» l'inconvénient, dit-il, p. 188, vol. II, de ne pas offrir
» assez de solidité, quoique garnie d'un stylet de fer, pour
» forcer la résistance du canal : celle en argent réunit cet
» avantage. Au reste, quelle que soit celle de ces sondes
» que l'on choisisse, elle entre ordinairement avec facilité
» jusqu'à la prostate, où elle est arrêtée non-seulement par
» l'étroitesse du canal, mais encore par la courbure nou-
» velle de ce conduit ; car la prostate ne peut se tuméfier,
» sans pousser en devant et en haut, ou sur l'un des côtés,
» la partie de l'urèthre derrière laquelle elle est située ;
» considération qu'il ne faut jamais perdre de vue dans la
» longueur et la direction que l'on donne au bec de la
» sonde, qui doit aussi être plus long et avoir une cour-
» bure plus considérable, ou être tenu plus élevé pendant
» l'introduction, que dans les autres embarras du canal.
» Après s'être assuré, autant qu'on le peut, que le bout de
» la sonde répond exactement à la direction de l'urèthre,
» et que l'obstacle, à son entrée dans la vessie, ne dépend
» plus que de l'étroitesse du passage, on peut, sans trop
» craindre de faire une fausse route, enfoncer avec force
» la sonde ; il est certain qu'elle dilatera plutôt un conduit
» qui existe, et dans la direction duquel elle est poussée,
» que de se frayer un nouveau chemin. Nous avouons ce-
» pendant qu'il seroit dangereux que de jeunes praticiens,
» sans expérience, voulussent suivre ce précepte ; il n'ap-
» partient de sonder avec hardiesse qu'à ceux qui, joignant
» à une parfaite connoissance des différentes courbures du
» canal, une grande habitude de pratiquer cette opération,
» ont enfin acquis ce coup-d'œil juste, qui ne leur permet
» jamais de perdre de vue la situation et la direction du bec
» de la sonde : car si, pendant que l'on pousse cet instru-
» ment avec force, on en tenoit le bec trop bas, ou qu'on
» l'inclinât de côté, on ne manqueroit pas de faire une
» fausse route, en déchirant la partie membraneuse de
» l'urèthre ; accident toujours grave dans cette circons-
» tance, et qui ne fait qu'augmenter l'inflammation de la
» prostate, et rendre l'introduction de la sonde de plus en
» plus difficile. Il vaudroit peut-être mieux alors pratiquer

tiel de déterminer quand on peut les abandonner sans danger. Cet objet est, je l'avoue, difficile

» la ponction de la vessie au-dessus du pubis, que d'exposer le malade à ce danger....

» Si l'on parvient à introduire la sonde jusque dans la vessie, faut-il, après avoir évacué les urines, la retirer, ou la laisser à demeure ? Il est certain que son séjour dans la portion de l'urèthre, embrassée par la prostate, ne fait qu'ajouter encore à l'inflammation de cette glande. D'un autre côté, il est à craindre qu'en la retirant, on ne puisse la réintroduire. Ici tout précepte général est d'une application difficile ; on ne peut se déterminer pour l'un ou l'autre parti, que d'après les difficultés que l'on vient d'éprouver dans l'introduction de la sonde, et la confiance qu'il est permis d'avoir en son habileté à sonder, lorsque cette confiance est fondée sur des succès constans dans des cas analogues ».

J'ai vu des cas où il n'a pas été possible de laisser la sonde dans la vessie, et les malades ont guéri. Il est inutile d'ajouter que dans des circonstances de ce genre il seroit imprudent de substituer une algalie d'argent à la sonde de gomme élastique, lorsque l'on est parvenu à introduire la dernière. C'est sans fondement que l'on croit la première plus propre à dilater le conduit par la résistance qu'elle oppose ; elle nuit toujours par l'irritation qu'elle excite : on doit la bannir même dans les cas de squirrhe de la prostate, par les raisons que nous avons données plus haut.

Desault observe, tom. II, p. 200, que les règles qu'il a établies pour les cas d'inflammation de la prostate, sont applicables à la rétention d'urine produite par l'état variqueux de la même glande. « C'est sur-tout dans ce cas qu'il faut, dit-il, préférer les grosses sondes aux petites, et les sondes de gomme élastique aux algalies, moins exemptes d'inconvéniens lorsqu'elles doivent rester à demeure dans la vessie.

» Quand la sonde se trouve arrêtée par le rétrécissement de la portion de l'urèthre qu'embrasse la prostate, au lieu de la retirer pour faire de nouvelles tentatives, il vaut mieux, lorsqu'on est certain que son bec répond à la direction de l'axe du canal, l'appuyer avec force contre

à décider , parce qu'il tient à quantité de circonstances qu'il n'est pas toujours possible

» l'obstacle, et la soutenir dans cette position. La pression
» que le bec exerce sur les parois de l'urèthre tuméfiées, les
» affaisse, en dissipant l'humeur qui les engorge, et donne
» la facilité d'enfoncer la sonde plus avant dans une seconde
» tentative : en continuant ainsi, on arrive enfin, plutôt ou
» plus tard dans la vessie.

» Après avoir évacué les urines, au moyen de la sonde,
» il faut la laisser à demeure dans la vessie ; sa présence dans
» l'urèthre devient nécessaire pour dissiper l'engorgement
» de la prostate, et celui de la portion du canal qui la tra-
» verse.... Il faut continuer cet usage six semaines ou deux
» mois... Il est même prudent, pour prévenir la récurrence,
» de ne pas interrompre tout-à-coup l'usage de la sonde, et
» d'assujétir les malades à la porter encore quelque temps
» pendant la nuit, même après leur guérison apparente ».

Quant à ce dernier précepte, j'observerai que l'expérience prouve qu'il suffit, pour prévenir les rechutes, d'aider avec la sonde l'écoulement des urines dès qu'elles sortent difficilement, ou qu'on s'aperçoit qu'elles forment un filet plus mince que de coutume.

Le cas où l'introduction de la sonde présente plus de difficulté, est, suivant Desault, « l'engorgement squirrheux » de la prostate. La dureté de la glande ne lui permettant pas, en cette circonstance, de céder à la compression, les sondes d'un petit diamètre réussissent mieux que celles qui ont plus de grosseur : il arrive même souvent qu'obligé d'employer beaucoup de force pour écarter les parois du canal, et le stylet dont on garnit les sondes de gomme élastique n'offrant pas assez de solidité, le chirurgien est forcé de se servir d'une algalie d'argent de la grosseur de celles dont on se sert pour les enfans : quelquefois même, malgré la petitesse de l'algalie, on ne peut la faire pénétrer qu'en la tournant comme une vrille dans le canal de l'urèthre.... Quand cet instrument est parvenu dans la vessie, on l'y fixe avec deux cordonnets attachés aux anneaux de son pavillon, qu'on fait passer sous les fesses pour les assujétir, l'un à droite et l'autre à gauche, aux parties latérales d'un bandage de corps. Il

de connoître. Souvent l'on croit le rétrécissement complètement dissipé, les bougies passent.

» est inutile d'employer d'autres cordonnets pour tirer la
 » sonde en avant; ce n'est qu'en remontant dans cette direction qu'elle peut sortir de la vessie. Après avoir porté
 » cette algalie pendant deux ou trois jours, le canal, déjà
 » plus libre, permet ordinairement de la remplacer par
 » une petite sonde de gomme élastique.... On laisse celle-ci
 » quatre ou cinq jours, au bout desquels on en place une
 » troisième plus grosse, et après le même espace de temps
 » une quatrième, et même une cinquième, qui doivent être
 » progressivement plus grosses, jusqu'à ce qu'on ait rétabli le calibre naturel du canal : enfin on ne cesse l'usage
 » de ces sondes, que lorsque l'espèce de suppuration qui s'est
 » établie dans l'urèthre est tarie, et que l'on sent, par le doigt
 » introduit dans le rectum, la prostate réduite à son volume
 » ordinaire; ce qui n'arrive guère que vers le trentième
 » ou quarantième jour du traitement, et quelquefois plus
 » tard ».

Les anciens s'imaginoient que les carnosités situées dans le cours du canal de l'urèthre, pouvoient être consumées peu à peu par la suppuration. Nous avons prouvé que cette opinion, quoique plausible en apparence, ne pouvoit soutenir un examen sérieux; mais celle qu'admet l'auteur à la fin du paragraphe que nous venons de citer, nous paroît être le comble de l'absurdité : elle prouve jusqu'à quel excès peut être porté l'aveuglement de ceux qui se laissent préoccuper par une opinion particulière. Comment concevoir, dans le cas dont il s'agit, que l'on puisse procurer la guérison en établissant une suppuration dans la portion de l'urèthre qu'embrasse la prostate. 1°. La sonde n'excite jamais une véritable suppuration dans l'urèthre, quand on l'introduit avec les précautions convenables; elle détermine seulement une sécrétion plus abondante de mucus; souvent même cette surabondance de sécrétion n'a pas lieu quand on se sert des sondes de gomme élastique, alors la guérison se termine plus promptement, et n'est accompagnée d'aucun accident; ces sondes étant très-souples, sont moins dans le cas d'irriter les parties. 2°. Une véritable suppuration seroit nécessairement précédée d'inflamma-

avec facilité, les urines coulent à plein canal, et cependant la maladie revient si on quitte les

tion, c'est-à-dire d'une rougeur, d'une tumeur plus ou moins considérable, et d'une nouvelle génération de parties qui rendroient la maladie primitive plus grave. 3°. En admettant, contre toute probabilité, que la sonde détermine une véritable suppuration dans l'urèthre, cette suppuration ne pourroit s'étendre jusqu'à la prostate qu'après avoir totalement détruit la portion même de l'urèthre que cette glande embrasse; ce qui causeroit les accidens les plus terribles, et ôteroit tout espoir de guérison, si le malade n'y succomboit pas.

Plus donc on fera attention aux effets pernicioeux que produit le moindre stimulant sur la membrane de l'urèthre, plus on se convaincra que les sondes agissent d'abord en servant de soutien aux parties sur lesquelles on les applique, et en ranimant l'action des absorbans; plus elles sont douces et molles, plus leur effet est certain; c'est pourquoi les sondes de gomme élastique sont préférables à celles de métal, et aux bougies fondantes. Il faut même ne pas perdre de vue, comme nous l'avons déjà observé, que le principal avantage qu'on en tire, est de faciliter le passage des urines, de manière que la vessie n'est pas obligée de faire des efforts extraordinaires pour les chasser; alors l'irritation que ces efforts occasionnoient dans ce viscère étant diminuée, la tuméfaction inflammatoire de toutes les parties qui en dépendent se dissipe peu à peu, et les urines coulent à plein jet. Mais si, pendant le cours de la guérison, on introduit une algalie d'argent, ou même une sonde de gomme élastique trop volumineuse, on rappelle souvent l'inflammation, et on détermine des dépôts urinaires, comme on peut s'en convaincre d'après plusieurs observations même rapportées dans le journal de Desault; c'est donc une erreur de croire que l'on gagne beaucoup en augmentant peu à peu le volume des bougies, comme le prétend cet auteur. J'ai vu des cas où il a obtenu la guérison, quoiqu'obligé de renoncer à cette pratique, par les douleurs qu'en éprouvoient les malades.

J'ajouterai que quand la prostate a été une fois gorgée au point de la sentir en introduisant le doigt dans le rec-

bougies trop tôt. Il faut , dans tous les cas , les porter long-temps après qu'il n'y a plus aucune apparence de rétrécissement : plus la maladie a été rebelle , plus il faut prolonger l'usage des bougies.

Les malades même, quoiqu'en apparence parfaitement rétablis, et convaincus qu'ils peuvent abandonner les bougies sans danger, doivent toujours en conserver chez eux, afin d'être à portée de s'en servir au moindre embarras qu'ils ressentiront dans l'urèthre. Il est fort dangereux, quand on a une fois éprouvé cette maladie, de négliger cette précaution, comme on le fait communément; j'en ai vu résulter les conséquences les plus fâcheuses. Il est sur-tout

tum, son volume peut bien diminuer un peu; néanmoins jamais il ne revient à son état naturel, sur-tout dans le cas de squirrhe dont il s'agit ici.

J'ai cru devoir relever ces erreurs, parce qu'elles se trouvent dans le meilleur ouvrage que l'on ait publié jusqu'ici sur les maladies des voies urinaires; et la plupart de ceux qui ont écrit depuis, entraînés par la réputation, d'ailleurs justement méritée, de l'auteur, ont adopté ses préceptes sans réflexion; ce qui peut devenir une source d'erreurs funestes dans la pratique. Ainsi Swediaur, dans son *Traité des Maladies vénériennes*, a copié en entier et sans jugement, le chapitre du journal de Desault, qui roule sur les engorgemens de la prostate. Ce chapitre est peut-être celui qui renferme un plus grand nombre d'erreurs graves, sur-tout relativement à la théorie. Je crois devoir ajouter que ce chirurgien n'a jamais rien écrit; ce que l'on trouve dans son journal sous son nom, a été rédigé par ses auditeurs, qui ont quelquefois mal saisi ses idées et les ont altérées. J'ai conversé souvent avec lui sur l'objet dont il s'agit, il m'a paru qu'il n'adoptoit pas toutes les opinions qu'on lui prêtoit, et qu'il pensoit que les bougies agissoient uniquement par la compression qu'elles exercent. *Note du traducteur.*

essentiel que ces sortes de malades soient bien pourvus de bougies lorsqu'ils voyagent à pied, à cheval, ou en voiture; car étant éloignés de chez eux, il leur seroit souvent difficile de s'en procurer: ils sont cependant alors plus exposés aux causes les plus capables de rappeler la maladie; telles que le froid, l'humidité, une grande fatigue, l'abus du vin et des liqueurs spiritueuses.

Ces causes ne manquent guère de renouveler les affections de ce genre: j'ai observé qu'il étoit extrêmement rare que l'on pût y rester long-temps exposé, sans en ressentir les effets funestes; communément même leur action devient sensible à l'instant. J'ai vu un homme complètement guéri, depuis plusieurs années de rétrécissemens, qui eut une rechute extrêmement grave et douloureuse, pour être resté fort exposé pendant une heure ou deux à un vent d'est froid. Il est sur-tout dangereux de monter beaucoup à cheval, de faire des excès de vin, particulièrement de Porto.

Les rétrécissemens sont même sujets à revenir, lorsque l'on retient trop long-temps ses urines après que l'envie de les rendre s'est fait sentir: les malades éviteront donc de retenir ainsi leurs urines. J'observerai néanmoins qu'ils tombent quelquefois dans l'excès contraire, et qu'ils s'habituent à uriner trop fréquemment; en cédant ainsi à la moindre envie d'uriner, ils s'y accoutument, et sont sujets, par cette seule cause, à uriner le reste de leur vie toutes les heures, ou toutes les deux heures. Outre l'incommodité extrême, inséparable de cette habitude, la vessie n'étant plus complètement dilatée de temps en temps, comme elle doit l'être naturellement, sa cavité se resserre, et ses

membranes s'épaississent (1). Il est donc important que ces sortes de malades gardent , autant

(1) Je ne puis adopter l'opinion de l'auteur : je crois qu'il est toujours dangereux de résister à ces envies fréquentes d'uriner auxquelles sont sujets ceux qui ont eu des gonorrhées ; elles sont souvent le prélude des suppressions d'urine causées par l'engorgement de la prostate , et elles indiquent toujours un état de gêne de l'urèthre , qui oblige souvent la vessie de redoubler ses efforts pour chasser le liquide qu'elle contient ; c'est ce qui produit à la longue l'épaississement de ses membranes : dans ces cas , l'urine ne sort que par regorgement ; jamais la vessie ne se vide complètement : il est aisé de s'en assurer en y introduisant une bougie après avoir fait uriner le malade ; il en sort alors une très-grande quantité d'urine. Loin donc de recommander de retenir l'urine , il vaudroit mieux , comme je l'ai vu faire , introduire une sonde de gomme élastique pour vider entièrement la vessie ; l'on éviteroit ainsi les accidens que cause l'irritation long-temps continuée de ce viscère , et sur-tout l'épaississement de ses membranes ; car cet épaississement a généralement lieu quand la vessie a été fortement irritée par une cause quelconque , sur-tout par la pierre ; alors elle se resserre peu à peu , et enfin elle n'est presque plus susceptible de dilatation : c'est ce qui rend en général l'opération de la taille au haut appareil impraticable chez les adultes ; le cathérisme exige même alors de grandes précautions , en raison du peu de capacité de la vessie : si on introduit le cathéter trop brusquement , on peut percer le fond de ce viscère , et donner lieu à un épanchement d'urine dans l'abdomen , toujours mortel. J'ai vu le Frère Cosme , lithotomiste célèbre , commettre cette faute terrible. Un vieillard de soixanté-six ans se plaignoit depuis long-temps de ressentir de vives douleurs dans la vessie , et d'uriner à chaque instant ; plusieurs chirurgiens l'avoient sondé en province : les uns avoient prétendu sentir une pierre ; d'autres assuroient qu'il n'y en avoit pas : il vint à Paris , il me pria de le conduire chez le Frère Cosme , ce que je fis : dès que ce lithotomiste vit le malade , il le fit asseoir sur un banc , et il lui introduisit le cathéter sans prendre aucune précaution ; le malade se plaignit de ressentir une douleur extrême , et tomba en

qu'il leur sera possible, un juste milieu entre les deux extrêmes dont nous avons parlé.

foiblesse; il sortit du sang au lieu d'urine; le Frère injecta de l'eau, me fit toucher le cathéter qui étoit dans l'abdomen; mais comme l'eau injectée revenoit par le cathéter, il prétendit être dans la vessie. J'étois alors fort jeune; je n'osai pas contredire un homme qui jouissoit de la plus grande réputation; il assura qu'il n'y avoit point de pierre dans la vessie, se contenta de prescrire de l'eau de graine de lin et des bains. Le malade n'urinoit plus aussi souvent, mais ses douleurs étant beaucoup plus vives, il consulta le lendemain le célèbre Antoine Petit, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris; d'après l'exposé qu'on lui fit de ce qui s'étoit passé, il dit que dès que le Frère Cosme avoit sondé le malade, il falloit s'en tenir à sa décision, et qu'il étoit inutile d'introduire de nouveau le cathéter. Le troisième jour les douleurs devinrent insupportables, les envies de vomir étoient continuelles, la fièvre, les mouvemens convulsifs, de vives coliques, enfin la suppression totale d'urine survinrent; le poulx étoit très-fort, très-dur, et précipité; la langue sèche; la peau brûlante et aride; le bas-ventre fort douloureux; tout annonçoit une inflammation violente: les saignées et les antiphlogistiques furent inutiles; la nuit fut très-fâcheuse. Le quatrième jour on fit une consultation de deux médecins et d'un chirurgien; tous jugèrent que l'introduction du cathéter avoit irrité l'urèthre, et déterminé une suppression d'urine: ils prétendirent sentir la vessie bombée au-dessus du pubis; ils conseillèrent en conséquence de tenter de nouveau l'introduction de la sonde pour procurer la sortie des urines; le malade ne put s'y résoudre, dans la crainte d'aggraver ses douleurs. Le cinquième jour, le Frère Cosme vint; il prétendit sentir aussi la vessie bombée, quoique le bas-ventre fût également tendu et douloureux par-tout, et d'un volume énorme; il proposa également l'introduction du cathéter; le malade répondit encore qu'il avoit trop souffert la dernière fois qu'on lui introduisit, pour revenir à ce moyen. Néanmoins le sixième jour, le poulx étoit très-petit et très-précipité; le malheureux, accablé par l'excès des douleurs, consentit à se laisser sonder, à condition que ce ne seroit pas par le Frère Cosme: il prit le chirurgien qui étoit venu à la consultation. Ce dernier

Dès que l'on se sent même légèrement menacé du retour du rétrécissement, il faut, quelle qu'en soit la cause, introduire sur-le-champ une bougie; saigner le malade à proportion de ses forces, s'il est pléthorique; vider les intestins avec un doux laxatif, ou un lavement; lui recommander de garder le lit jusqu'à ce que la violence du mal soit modérée. J'ai vu dissiper ainsi, en peu de temps, les accès les plus terribles; et, au contraire, les symptômes les plus légers s'aggraver, et devenir extrêmement rebelles, faute d'attention.

La manière subite et imprévue dont se manifestent fort souvent ces affections, a fait soup-

introduisit une algalie d'argent, assez facilement en apparence; le malade le remercia affectueusement; il dit qu'on ne pouvoit sonder avec plus de dextérité, et qu'il ne s'étoit pas aperçu du passage de la sonde; cependant il ne sortit pas une goutte d'urine: le chirurgien, après avoir tourné la sonde en différens sens inutilement, assura qu'elle étoit dans la vessie, et qu'il alloit la laisser pour attendre les urines: la nuit fut terrible, et la mort mit fin aux tourmens que le vieillard éprouvoit. Je demandai le lendemain l'ouverture du cadavre; le chirurgien s'y refusa d'abord; j'insistai, et je dis que je la ferois seul; alors il m'avoua qu'il avoit cassé sa sonde, et me pria de n'en parler à personne: en effet, l'extrémité de la sonde se trouva à l'entrée de la vessie, enveloppée dans ses membranes. La promptitude avec laquelle le chirurgien l'enleva, ne me permit pas d'examiner au juste son trajet: les membranes de ce viscère étoient très-épaisses, noirâtres et contractées sur elles-mêmes; on y trouva une pierre presque aussi grosse qu'un œuf de poule, qui y étoit comme enchâssée; on voyoit dans le fond une déchirure qui avoit été faite par le Frère Cosme; il s'en étoit suivi un épanchement d'urine dans le bas-ventre, qui avoit déterminé tous les accidens qui précédèrent la mort. La dernière sonde n'avoit produit aucune douleur, parce que les parties étoient déjà gangrenées quand on l'introduisit.

çonner qu'elles étoient , dans ces cas , l'effet du spasme ; néanmoins leur durée , et les autres circonstances qui les accompagnent fréquemment , ne permettent pas de douter qu'elles sont dues à des causes naturellement plus permanentes que ne l'est jamais le spasme.

17°. Lorsque les rétrécissemens sont , comme nous l'avons supposé jusqu'ici , de nature à permettre d'introduire une bougie sans beaucoup de difficulté , l'on peut , avec de la persévérance , espérer obtenir la guérison , ou procurer au moins un soulagement très-sensible , et empêcher qu'il ne se forme aucun obstacle alarmant au passage des urines : car quelque fâcheux que soit le rétrécissement , dès que l'on a réussi à introduire une bougie d'un petit calibre , l'on peut toujours être sûr , comme je l'ai déjà observé , d'en faire passer peu à peu de plus grosses ; mais souvent le conduit est extrêmement rétréci , ou l'obstacle placé entièrement d'un seul côté de l'urèthre , change la direction du conduit , telles tentatives que l'on fasse on ne peut avancer , ou les progrès que l'on fait sont imperceptibles , et ne procurent aucun soulagement. Ce cas , toujours extrêmement désespérant pour le malade , détermine fréquemment les chirurgiens peu versés dans cette partie , à ne plus faire de nouvelles tentatives : convaincus que le mal est incurable , ils se bornent à des palliatifs en général de peu de valeur , et abandonnent l'unique remède dont on peut attendre quelque succès.

Tout homme de l'art n'est excusable de se conduire ainsi , que quand le malade refuse absolument que l'on tente de nouveau l'introduction des bougies ; ce qui arrive souvent par im-

patience, et par le désespoir que lui cause le défaut de succès; mais alors il faut tout tenter pour le déterminer. Il est très-rare qu'un chirurgien exercé à introduire les bougies, ne réussisse pas dans les embarras les plus rebelles, tant que le passage n'est pas absolument effacé, à moins que les craintes ou l'impatience du malade ne le mettent dans l'impossibilité de continuer ses tentatives un temps convenable.

18°. Dans le cas où l'on soupçonne que le rétrécissement est fixé d'un seul côté de l'urèthre et change la direction du passage (ce dont l'on peut quelquefois s'assurer en examinant extérieurement la partie avec le doigt, et le plus souvent d'après les douleurs qu'éprouve le malade), il faut alors recourber légèrement l'extrémité de la bougie avant de l'introduire, et en diriger le bout vers le côté où l'on croit que se trouve le passage : l'on réussit quelquefois en poussant la bougie dans cette direction, lorsque toutes les tentatives que l'on a faites en suivant la méthode ordinaire, ont été infructueuses. Il est aisé de voir qu'on ne doit donner que très-peu de courbure à la bougie; la plus légère même suffit quelquefois pour lui faire prendre la direction que l'on desire, sans l'empêcher de glisser avec suffisamment d'aisance le long de l'urèthre.

19°. Il faut, pour introduire la bougie, la tenir ferme entre le doigt et le pouce de la main droite, et l'avancer peu à peu jusqu'au rétrécissement; mais on réussit mieux en général quand on est parvenu à cette profondeur, en lui faisant faire un tour de vrille entre le doigt et le pouce, pourvu que l'on ait en même temps l'attention de la pousser doucement en avant : au moins j'ai souvent réussi de cette manière, après

avoir tenté inutilement de faire avancer la bougie en ligne droite , suivant la méthode ordinaire.

20°. J'ai déjà observé qu'il ne falloit employer que le degré de force absolument nécessaire pour faire passer la bougie ; il est néanmoins bon de remarquer qu'un homme fort exercé peut user sans danger d'un degré de force , que d'autres ne pourroient convenablement hasarder. En avançant la bougie lentement et peu à peu , on lui fait souvent franchir les rétrécissemens sans qu'il coule une goutte de sang ; en l'introduisant , au contraire , avec promptitude et précipitation , on occasionne souvent des douleurs et des déchiremens , en faisant même moins de violence.

21°. Dès que l'on est enfin parvenu à passer une petite bougie , à-peu-près du diamètre de l'ouverture que laissent les rétrécissemens , il n'est plus nécessaire d'user de force , il suffit d'en substituer par degrés de plus grosses : néanmoins si , faute de pouvoir , après des essais réitérés , découvrir le reste du passage , l'on jugeoit à propos d'user d'un plus grand degré de force , il faudroit prendre des bougies plus solides et plus grosses que celles dont on fait communément usage ; ces dernières se courbent avec la plus grande facilité , et ne peuvent servir quand on a besoin de beaucoup de force. J'ai vu des chirurgiens , même exercés , introduire ces sortes de bougies fort avant , et s'imaginant avoir franchi l'obstacle , continuer de les avancer jusqu'à ce qu'ils se crussent près de la vessie ; mais en les retirant , ils eurent la preuve qu'elles n'avoient point pénétré au-delà du rétrécissement ; elles se trouvèrent tortillées comme un tire-bouchon.

Une bougie de gomme élastique, ferme, bien polie, convenablement arrondie à son extrémité, et de la grosseur d'une plume de corbeau, est souvent capable de soutenir un degré de force suffisant pour franchir le rétrécissement, lorsqu'on n'a retiré aucun avantage des bougies d'un plus petit calibre. Quoique les premières tentatives n'aient pas réussi, on ne doit pas se décourager; l'on gagne souvent, avec de la persévérance, ce qu'on n'a pu obtenir au premier abord, et l'on parvient enfin à franchir le rétrécissement.

Je suis convaincu, d'après ce qui m'est arrivé dans le cours de ma pratique, qu'il y a très-peu de cas où l'on ne puisse enfin obtenir la guérison par le moyen des bougies. Mais de quelle manière pourroit-on se conduire dans des cas de ce genre? Quelle ressource reste-t-il, quand toutes les tentatives que l'on a faites avec les bougies ont été infructueuses? Il est évident que l'on doit agir diversement, selon l'état des parties affectées et le degré d'obstruction.

Je serois d'avis de ne rien tenter, tant qu'il reste une ouverture suffisante pour laisser passer l'urine avec une certaine aisance : il vaut mieux que les malades qui se trouvent dans ce cas, se résignent à supporter l'incommodité d'uriner lentement, et même souvent, que de se soumettre à l'opération nécessaire pour détruire le resserrement. Elle consiste à mettre à découvert la portion de l'urèthre obstruée, et à introduire fréquemment une bougie, pendant que la réunion des parties divisées s'accomplit. Cette opération est des plus graves; elle cause des douleurs très-vives, et le succès en est fort incertain; on ne doit en conséquence jamais la

recommander que quand la suppression d'urine est totale ; et en supposant même que cela arrive , l'état dans lequel se trouvent long-temps avant les parties situées entre l'urèthre et la vessie , détermine communément le malade à se résigner à telle opération que l'on juge nécessaire , beaucoup plus facilement qu'il ne l'auroit fait quand le mal étoit moins avancé. Quand le rétrécissement oppose une forte résistance à l'écoulement des urines , la partie de l'urèthre , située entre l'obstacle et la vessie , se dilate nécessairement à chaque fois que l'on veut uriner. Cette dilatation forcée , souvent réitérée , affoiblit la membrane interne de l'urèthre ; l'urine est poussée d'abord en petite quantité dans le tissu cellulaire environnant , bientôt sa quantité augmente , il en résulte une ou plusieurs petites tumeurs , qui enfin crèvent , et l'urine se fraie un passage dans le périnée , ou dans le tissu cellulaire du scrotum , par un nombre d'ouvertures qui correspondent à ces tumeurs : tels sont au moins les effets qui en résultent ordinairement , lorsqu'on n'a pu détruire les rétrécissemens qui ont produit ces tumeurs.

Cet accident est la cause la plus fréquente de la maladie dont nous avons déjà eu occasion de parler , de la fistule au périnée , dans laquelle l'urine continue à couler par les ouvertures qu'elle s'est nouvellement frayées , tant que les rétrécissemens de l'urèthre subsistent. Cet état , comme nous venons de l'observer , détermine en conséquence le malade à se soumettre facilement à tout ce qu'on exige de lui pour sa guérison. Il faut absolument , pour réussir dans ces circonstances , mettre hardiment les parties malades à découvert ; l'on introduit d'abord une

algalie le long de l'endroit rétréci , l'on passe ensuite un petit stylet dans l'une des ouvertures , que l'on porte jusqu'au côté opposé du rétrécissement , et l'on met à découvert l'espace intermédiaire , en faisant une incision suivant la direction de l'urèthre : on l'expose ainsi à la vue et l'on enlève la cause de l'obstruction ; et en faisant également de larges incisions dans les autres sinus qui communiquent avec l'urèthre , tel grave que soit le mal , on obtient fréquemment la guérison. De plus grands détails sur cette opération , et sur le traitement consécutif des ulcères , m'obligeroient de sortir de mon sujet , et alongeroient extrêmement cet article : je ne pourrois le faire avec précision et clarté , sans parler des fistules en général , et des différentes méthodes proposées pour les guérir. J'ai déjà traité ces objets dans mon Cours complet de Chirurgie , ch. xv et xx ; j'y renvoie le lecteur.

Avant de quitter ce sujet , je crois essentiel de faire mention d'un moyen que l'on a proposé de substituer aux bougies , quand leur introduction est impossible ; il consiste à passer à plusieurs reprises un morceau de pierre infernale dans l'urèthre , pour détruire la cause du rétrécissement.

Cette pratique a été adoptée et promptement abandonnée , il y a plus d'un siècle (1) ; on l'a fait revivre nouvellement , ou plutôt M. Hunter , de Londres , a tenté de la faire revivre ; il y a lieu d'espérer que bientôt elle deviendra , sous sa

(1) Elle a été particulièrement décrite par François Roncalli , dans un ouvrage imprimé en 1720 , dont nous parlerons plus bas. L'instrument dont cet auteur faisoit usage pour porter la pierre infernale dans l'urèthre , ne diffère pas de celui de Hunter. *Note du traducteur.*

direction , d'une utilité aussi générale qu'on peut s'y attendre : néanmoins je crois cette pratique dangereuse , et il ne me paroît pas probable qu'elle réussisse souvent. Je vais exposer en peu de mots les raisons qui me déterminent à penser ainsi , afin de mettre sur leurs gardes ceux qui pourroient adopter cette méthode avec trop de confiance.

Il est dangereux d'introduire la pierre infernale dans l'urèthre , par deux raisons : 1°. telles précautions que l'on prenne , il est impossible de borner son application à l'endroit rétréci , et de ne pas blesser les parties contigues de l'urèthre ; 2°. il est toujours à craindre qu'il ne se détache quelques parcelles du caustique , et qu'elles ne restent dans le passage.

L'appareil que M. Hunter a inventé pour appliquer le caustique est très-beau ; il consiste en un tube d'argent , ouvert par les deux extrémités , à-peu-près de la grosseur d'une algalie ordinaire , et en un porte-crayon un peu plus long que le tube ; on fixe le caustique dans ce porte-crayon ; on passe d'abord à travers le tube un poinçon parfaitement arrondi à son extrémité ; quand ce poinçon est exactement adapté à l'extrémité du tube , il est très-aisé de les faire glisser tous deux en même temps le long de l'urèthre , jusqu'à ce qu'ils touchent le rétrécissement ; alors on retire le poinçon , et l'on y substitue le porte-crayon chargé du caustique , que l'on laisse une minute environ sur le rétrécissement , et on le retire ensuite avec le tube : cela se réitère deux ou trois fois le jour , jusqu'à ce que l'on ait détruit la cause du rétrécissement.

Cette opération paroît , d'après cet exposé , parfaitement simple et aisée à exécuter ; l'idée

même en est fort ingénieuse : néanmoins il est évident qu'elle est sujette aux deux inconvéniens que je viens d'indiquer. Lorsque les parties sont à découvert, et par conséquent immédiatement exposées à la vue, il est, comme l'on sait, extrêmement difficile de détruire l'endroit affecté avec la pierre infernale, sans blesser les parties contigues : mais à l'égard de l'urèthre, les yeux ne pouvant nous diriger, pour peu que l'instrument s'écarte, le caustique peut s'arrêter sur l'urèthre même, et ne pas toucher le rétrécissement ; ce qui suffit, comme il est aisé d'en juger, pour en rendre l'usage très-dangereux. Mais en admettant même qu'il soit possible d'appliquer la pierre infernale avec toute l'exactitude requise, il est encore à craindre que son action ne s'étende sur les parties contigues et ne les blesse.

L'on ne peut d'ailleurs introduire de cette manière qu'une très-petite portion de pierre infernale ; il est au moins toujours à craindre qu'elle ne s'échappe ou ne se brise : si cela arrivoit, il en résulteroit des tourmens affreux ; on ne pourroit ni la retirer, ni l'affoiblir par les délayans, de manière à empêcher qu'elle ne fît beaucoup de mal.

Une autre objection très-forte, c'est que la plus grande partie des rétrécissemens, les neuf dixièmes environ, se trouvent au-delà de la courbure de l'urèthre, et il n'est pas possible de porter jusques-là un instrument aussi étroit que le doit être un tube qui agit comme conducteur d'un autre corps. M. Hunter, pour remédier à cet inconvénient, propose à la vérité de rendre cette extrémité du tube flexible, et de lui donner la forme de l'algalie d'argent ordi-

naire flexible. Mais cette correction, qui semble en apparence rendre l'invention plus ingénieuse, en augmente évidemment le danger. Le petit bout de pierre infernale, retenu dans le porte-crayon, peut, en traversant ainsi un tube courbe, se rompre ou se détacher plus facilement que si le tube étoit droit; il n'est pas d'ailleurs possible de le fixer sur un point déterminé, avec autant de fermeté et de précision.

En admettant même que l'on puisse porter sans danger la pierre infernale jusque sur l'endroit de l'urèthre rétréci, l'obstruction est en général si étendue dans les cas qui ne permettent pas l'introduction de la bougie, qu'il faudroit, pour la détruire, une très-grande quantité de pierre infernale; et il seroit impossible de ne pas endommager extrêmement les parties saines contigues, tel soin et telle précaution que l'on prît en appliquant un remède aussi actif. Cette méthode est donc par ces raisons absolument impraticable ou très-dangereuse. Les embarras légers de l'urèthre résistent rarement aux bougies introduites avec un degré de force suffisant, et il n'est pas douteux que l'on doit toujours, autant que l'on peut, les préférer au caustique; mais quand l'étendue de l'obstruction rend infructueuses toutes les tentatives que l'on fait avec les bougies, on doit peu ou même nullement compter sur le caustique pour la guérison. L'on sait combien il est difficile de détruire, même dans les autres endroits du corps, les bords calleux d'un ulcère avec la pierre infernale; souvent même il semble s'engendrer de nouvelles parties avant la chute de l'escharre qu'a formée le caustique. Je puis donc hardiment assurer que dans de semblables affections de

l'urèthre, aussi étendues que nous les supposons ici, la pierre infernale ne peut nullement remplir l'objet qu'on se propose, ou bien il faudroit en appliquer une telle quantité, qu'on courroit les plus grands risques.

Il vaut mieux, à ce qu'il me semble, laisser, dans ces circonstances, la maladie suivre son cours. Le pire est qu'il se forme des clapiers au-delà des rétrécissemens, et que l'urine sorte par les ouvertures qui en résultent. Peu de malades peuvent supporter long-temps un état aussi fâcheux, et se déterminent à tout pour obtenir la guérison. Je crois que l'on est plus certain de la procurer, quand le mal est à ce degré, par le traitement que j'ai indiqué, et qu'il y a beaucoup moins de danger à courir, que lorsque l'on tente de prévenir cet état en appliquant la pierre infernale, de la manière qu'on l'a proposé (1).

(1) L'auteur ne s'est pas expliqué, dans ce chapitre, sur une espèce de rétrécissement de l'urèthre, causé par des brides formées dans l'intérieur du canal; cette maladie est néanmoins assez commune : Desault en a donné une très-bonne description, tom. II, p. 362 de son journal. « Ces » brides, dit-il, n'occupent pas toujours toute la circon- » férence de l'urèthre; tantôt elles ne se trouvent que dans » la moitié, tantôt que dans le tiers de son étendue; sou- » vent on en rencontre plusieurs à des distances plus ou » moins éloignées l'une de l'autre : chaque partie de l'urè- » thre ne paroît pas également susceptible de ces rétrécis- » semens. Il en est une qui paroît l'être beaucoup plus que » le reste du canal, c'est celle qui avoisine le bulbe : on en » trouve cependant quelquefois au-devant du bulbe, mais » très-rarement au-delà; car nous ne regardons pas comme » cause de rétrécissement, les valvules qui recouvrent » l'orifice des conduits éjaculateurs sur les côtés du veru- » montanum, sous lesquelles s'engage quelquefois le bec de » la sonde. Ces valvules peuvent bien arrêter cet instru-

ADDITION DU TRADUCTEUR.

Sur les Sondes flexibles.

ON a observé de tout temps, que quand le passage des urines se trouvoit rétréci par des

» ment, et mettre obstacle à son introduction dans la ves-
» sie; mais, à moins qu'elles ne soient tuméfiées, elles ne
» doivent jamais s'opposer à l'écoulement des urines.

» La partie de l'urèthre où se forment ces brides, est
» d'une couleur plus blanche que les autres endroits de ce
» canal; elle est aussi d'une consistance plus dure, et quel-
» quefois approchant de la dureté des cartilages.

» Ces rétrécissemens paroissent formés par les cicatrices
» d'anciens ulcères du canal; celles-ci sont fréquemment
» les suites des gonorrhées cordées, sur-tout de celles qui
» ont été accompagnées d'hémorrhagies. Une forte inflam-
» mation de l'urèthre, avec ulcération de ses parois, peut
» favoriser leur développement; car l'on sait avec quelle
» facilité les parties ulcérées en contact, se collent l'une à
» l'autre....

» La sonde seule peut faire connoître l'existence de ces
» brides : les signes rationnels ne donnent que des pré-
» somptions, et permettent de douter si les obstacles qui
» arrêtent les urines, ne sont pas des engorgemens du ca-
» nal, ou des embarras de toute autre espèce; encore ne
» peut-on, avec la sonde, acquérir quelque certitude sur
» la nature de ces sortes de rétrécissemens, que lorsqu'on
» les a franchis. On sent dans le moment où l'on passe sur
» ces brides, quelque chose de semblable à la résistance
» que feroit une corde; et, dès qu'on les a surmontées, si
» l'on pousse la sonde avec force, elle entre pour ainsi dire
» par saut, et pénètre avec facilité dans l'espace qui reste
» à parcourir; mais ce n'est que par une grande habitude
» de sonder, qu'on apprend ainsi à distinguer les diffé-
» rentes espèces d'embarras du canal.

» La destruction de ces brides s'opère de deux manières;

tumeurs quelconques, les bougies les plus légères, les plus douces et les plus flexibles, étoient les plus avantageuses. Ainsi, comme nous l'avons vu, page 229, Rhases a adopté pour cette raison les sondes de plomb; mais l'on reconnut bientôt que ces dernières même ne remplissoient pas encore parfaitement l'objet qu'on se proposoit; car du temps d'Avicenne, qui vécut environ un siècle après, l'on se servoit,

» ou par l'ulcération et la corrosion, ou par la compression
 » aidée de l'inflammation. Pour remplir la première de ces
 » indications, on a beaucoup vanté les bougies escharoti-
 » ques; mais outre les inconvéniens communs à toutes les
 » bougies, elles ont celui d'occasionner de vives douleurs,
 » de ne pas borner leur effet à la partie rétrécie du canal,
 » et de l'étendre sur les parties saines. Les caustiques em-
 » ployés par Hunter, semblent avoir plus d'avantage: ap-
 » pliqués immédiatement sur la bride, ils peuvent en opé-
 » rer promptement la destruction; mais il est toujours à
 » craindre qu'ils n'agissent pas dans la direction du canal,
 » et ne produisent une escharre de toute l'épaisseur des
 » parois de ce conduit. On n'a aucun de ces dangers à re-
 » douter en se servant des sondes de gomme élastique; et
 » l'expérience apprend qu'elles suffisent toujours pour
 » opérer une guérison complète: la compression qu'elles
 » exercent sur ces brides les affaisse, et l'inflammation
 » qu'elles excitent dans l'endroit comprimé, produit une
 » forte adhésion de la portion du canal qui formoit le rétré-
 » cissement avec les parties adjacentes; adhésion qui em-
 » pêche la récurrence de la maladie. D'ailleurs, si ces brides
 » offrent trop de résistance pour céder à la compression,
 » le contact, long-temps continué des sondes, cause une
 » ulcération dans cette partie. La nouvelle cicatrice qui
 » succède, se formant sur la sonde à demeure dans le canal,
 » devient nécessairement applatie, au lieu d'être saillante
 » comme la première.

» La difficulté de ce traitement consiste dans l'introduc-
 » tion de la première sonde: c'est sur-tout dans ces sortes
 » d'embarras que nous avons observé combien on facilitoit
 à

à ce qu'il paroît assez généralement, de sondes faites avec la peau de divers animaux, préparée d'une manière particulière, et enduite d'une colle faite avec du fromage : quand on trouvoit la sonde trop molle, on lui donnoit un certain degré de consistance en la recouvrant d'un peu de céruse et d'antimoine, dont on formoit un enduit assez ferme par le mélange du sang de bouquetin (1).

Ces sondes ont sans doute donné la première idée des bougies fondantes tant vantées par An-

» l'entrée de cet instrument, en le faisant tourner comme
» une vrille dans le canal : par ce mouvement son bec ,
» dirigé en tout sens, se dégage de la bride sous laquelle
» il est arrêté, et rencontre enfin l'ouverture de l'urèthre.
» C'est aussi pour ce cas que l'on a recommandé, lorsqu'on
» ne pouvoit réussir en portant la sonde par-dessus le ven-
» tre, de l'introduire par le tour de maître. Les succès ob-
» tenus par ce dernier procédé, étoient également dûs au
» changement de direction que l'on donnoit au bec de la
» sonde. Notre manière de sonder, en faisant des mouve-
» mens en tour de vrille, se rapproche beaucoup de celle-
» ci, et se déduit du même principe ».

Cet article renferme des vues importantes pour la pratique ; mais je crois avoir suffisamment prouvé que les sondes n'agissent pas, comme le prétend Desault, en excitant l'inflammation et l'ulcération des parties. *Note du traducteur.*

(1) *Syringarum melior est illa quæ conficitur ex levioribus corporibus, et magis susceptibilibus flexionis; et jam inveniuntur ad hoc pelles quorundam animalium... quum aliquo modo præparantur; deinde fit ex eis instrumentum, et conglutinantur glutine casei, et si est vehementis lenitatis fiat forte, cum pauca re projecta super ipsum ex massa cuima et marchasita, aut cum multitudine liquefactionis et fusionis, et projectionis sanguinis hircini super ipsum. Avicenna. canon. lib. III, fen. 19, tract. 2, cap. 9.* Cet auteur a vécu dans le dixième siècle.

dré Lacuna (1), Alphonse Ferri (2), et quantité d'autres qui ont suivi leurs traces. Ces auteurs, persuadés que les embarras de l'urèthre étoient causés par des ulcères rebelles ou des carnosités, ont chargé l'extrémité de leurs bougies des médicamens usités depuis long-temps par les médecins grecs pour détruire les différentes espèces de teignes, l'ozène sur-tout, et le polype du nez (3) : car ils croient qu'il y avoit une grande

(1) André Lacuna, médecin espagnol, a donné, en 1551, un traité intitulé : *Methodus cognoscendi, exstirpandique in vesicæ collo carunculas*. Rom. in-12. Il décrit, dans ce traité, des bougies fondantes, qu'il dit tenir d'un certain Philippe, chirurgien espagnol. Amatus Lusitanus prétend, dans sa centurie iv, obs. 9, avoir appris à ce chirurgien, tandis qu'il étoit à Lisbonne en 1535, la méthode de guérir les caroncules; Amatus lui-même avoue tenir cette méthode d'Aldereto, son maître, professeur de médecine à Salamanque; d'où il est évident que ces bougies étoient usitées depuis long-temps.

(2) Alphonse Ferri, napolitain, a donné, en 1553, un traité intitulé : *De Caruncula, seu callo, quæ cervici vesicæ innascuntur ad Philippum Archintum*. Ce traité est composé de douze chapitres, et se trouve à la fin d'un autre ouvrage intitulé : *De Sclopetorum, sive archibusorum vulnerebus*. Lugd. 1553, in-4°.

(3) Les éditeurs des œuvres de Bertrandi (Antoine Penchienati et Jean Brugnone), d'ailleurs fort exacts, et que j'ai suivis en grande partie pour l'histoire des sondes flexibles, avancent, p. 304, tom. vi, que la recette des bougies de Ferri est prise du livre 1, chap. xiii des œuvres d'Alexandre de Tralles : on ne trouve dans ce chapitre qui traite de la léthargie, rien qui ressemble à la composition des bougies dont il s'agit. Ferri, après avoir assuré que la poudre de sabine, desséchée et mêlée à un mucilage, est le remède le plus sûr pour détruire les carnosités, ajoute, chap. ix du traité que nous avons cité plus haut : « Quand ce moyen ne réussit pas, il faut compter particulièrement sur le remède d'Alexandre, médecin grec; on peut l'employer sans aucun danger ». *Tutissimum est illud*

analogie entre le dernier et les carnosités de l'urèthre.

Alexandri græci medicamentum atque ex omni parte saluberrimum. Ferri, comme on le voit, ne cite pas le passage d'Alexandre; mais il paroît qu'il a eu en vue la composition que ce médecin indique (liv. III, chap. 8, p. 206; édition de Bâle, 1556) pour détruire le polype du nez. Après avoir d'abord recommandé la poudre du diphrygos; il ajoute : « On peut non-seulement employer ce genre de » médicament sec, mais même celui qui est composé des » quatre minéraux; savoir, du chalcantus, du chalcitis, » du cuivre brûlé, et du misy. Prenez parties égales de » chaque; triturez-les séparément dans du vinaigre; puis » mêlez-les avec du vin, de manière à leur donner la con- » sistance du miel : mettez-les ensuite dans une terrine » neuve, dont vous lutterez le couvercle avec de la craie; » mettez la terrine dans le four, jusqu'à ce que le mélange » soit réduit en charbon. Après l'avoir retiré du four, tri- » turez-le encore en l'arrosant de vin; faites-le rôtir de » nouveau; réduisez-le en poudre, et conservez-le pour » en faire usage au besoin. Cette poudre détruit les polypes » fort invétérés ».

La composition que donne Lacuna, est certainement calquée sur celle d'Alexandre : nous allons la rapporter, pour mettre le lecteur en état d'en juger. « Prenez verd- » de-gris, orpiment, vitriol de cuivre, alun de roche, de » chaque deux onces; arrosez le tout avec de très-fort vi- » naigre; porphyrissez-le ensuite, et réduisez-le en une » poudre très-fine; exposez-le un jour d'été au soleil; ar- » rosez ensuite la poudre de nouveau avec du vinaigre; » porphyrissez-la, et exposez-la de même au soleil huit à » neuf jours consécutifs, jusqu'à ce que la totalité étant » réduite à la plus grande finesse, ait entièrement perdu » son acrimonie et son mordant : la poudre ainsi préparée; » prenez deux onces de litharge, et quatre onces d'huile » rosat, que vous ferez cuire jusqu'en consistance d'on- » guent; prenez deux onces de cet onguent; mêlez-le de » manière à en faire un médicament un peu dur qui puisse » rester attaché à la bougie, et ne pas couler étant même » comprimé ».

Lacuna vante beaucoup l'efficacité de ce médicament;

Le célèbre Fabrice d'Aquapendente , trouvant un très-grand nombre d'inconvéniens dans

il assure qu'il consomme les ulcères ou les carnosités sans exciter une douleur vive : il ajoute que l'on peut augmenter ou diminuer à volonté la dose de la poudre , en la mêlant avec plus ou moins d'huile : il finit par faire l'énumération des stranguries vénériennes qu'il a guéries avec ses bougies.

J'ai rapporté ici cette composition , parce que je crois qu'elle peut être très-utile , en raison de l'irritation légère qu'elle excite dans les cas d'écoulemens rebelles , entretenus par une inflammation chronique de la membrane interne de l'urèthre. Ainsi l'on emploie avec succès , dans les ophthalmies invétérées , les différentes espèces de sulfates , et des préparations mercurielles corrosives , adoucies par des corps gras. On ne doit néanmoins nullement compter sur ce remède dans les cas d'engorgement de la prostate ; il agit particulièrement en rétablissant l'action des absorbans , et il ne jouit d'aucune vertu anti-syphilitique. Ces sortes de bougies , pouvant séjourner quelque temps dans l'urèthre , sont préférables aux injections dont l'action ne peut être que momentanée.

Il y a grande apparence que les bougies de Daran diffèrent peu de celles de Lacuna ; il est aisé de voir que Bell accorde sans fondement , p. 341 , à Daran , l'honneur d'avoir le premier composé les bougies plus proprement qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors , et d'avoir su les mieux employer. Les auteurs que nous venons de citer , et quantité d'autres qui ont vécu dans le cours de ce siècle , tels que Le Dran , Morand , Petit , &c. ont tous excellé , tant dans la manière de composer les bougies que de les introduire , et ils étoient en outre fort instruits. Daran , au contraire , ne savoit rien ; il n'introduisoit pas mieux les bougies que les chirurgiens célèbres que je viens de citer ; il n'a dû sa réputation qu'à sa hardiesse et à son charlatanisme : le traité qu'il a publié le prouve ; on n'y voit aucune idée juste sur l'objet dont il s'occupoit ; il a fait un secret de son remède ; son unique but a été de donner l'histoire des guérisons nombreuses qu'il a prétendu avoir faites. J'ai vu plusieurs de ceux qui se sont confiés à ses soins : un grand nombre a été soulagé , mais tous ont eu des rechutes au

l'usage des bougies les plus généralement adoptées de son temps , avoit imaginé d'en faire avec de la corne , parce que cette substance , étant introduite dans l'urèthre , se ramollit par la chaleur et l'humidité (1) : mais ces sondes n'ont pas paru convenables dans la pratique.

On revint généralement aux sondes d'argent ; mais l'ingénieur Van-Helmont , touché des douleurs excessives que ces sondes causoient aux malades atteints d'embarras de l'urèthre , en imagina une nouvelle espèce , construite d'après celles qui étoient usitées du temps d'Avicenne. Il recommande (2) de prendre une peau de chamois , de l'enduire intérieurement de céruse et d'huile de lin ; l'enduit étant séché , il fait construire avec cette peau un tube , en y pratiquant une couture très-fine , après avoir passé un mandrin de cuivre dans toute sa longueur : on adapte ensuite à la partie supérieure de ce tube , un pavillon de cuivre suffisamment ample pour faire des injections dans la vessie , quand on les juge convenables. Pour donner plus de solidité à cette sonde , et l'empêcher d'être facilement pénétrée et ramollie par les liquides que l'on injecte , Van-Helmont avoit la précaution de l'enduire d'une colle forte , qu'il peignoit après l'avoir

bout d'un temps plus ou moins long. Il avoit coutume de se faire donner d'abord un honoraire très-fort de ses malades , et ensuite on retournoit chez lui tant que l'on vouloit , pour se faire introduire les bougies quand l'écoulement des urines étoit gêné. J'en ai vu qui ont continué d'y aller ainsi toute leur vie.

(1) *De Chirurgicis operat. cap. viii* , qui a pour titre : *De Vesicæ vitiis Chirurgia indigentibus* , &c. C'est à tort que l'on a attribué l'invention des sondes de corne à Jean Jessen. Voyez *Bertrandi* , tom. vi , p. 348.

(2) Dans son traité de *Lithiasi* , cap. iii , n°. 34.

laissée sécher, avec une couleur quelconque et de l'huile de lin; il retiroit ensuite le mandrin de cuivre, pour en substituer un de baleine. « L'on peut, dit-il, s'il est nécessaire, introduire quarante fois par jour cette sonde dans la vessie, sans produire la moindre douleur; » l'on sent tout au plus, autour du sphincter, » un mal-aise léger et de peu de durée ».

Le mandrin de baleine cède avec une facilité étonnante, et rend par conséquent ces sondes absolument inutiles, quand il se rencontre un obstacle un peu considérable dans l'urèthre. Il faut absolument se servir d'un stylet de métal dans ces circonstances; Desault préféreroit avec raison ceux de fer à tout autre, et même au cuivre, parce qu'ils plient moins, et conservent plus exactement leur courbure (1).

Le célèbre Troja, chirurgien ordinaire du roi de Naples, a pris néanmoins la défense de ces sondes : il a prétendu que Heister, et tous ceux qui avoient condamné l'ingénieuse invention de Van-Helmont, n'avoient pas compris son procédé. « J'en ai, dit-il, fait plusieurs fois l'essai, » et je suis parvenu, à l'aide de quelques changements légers, à construire d'excellentes sondes, qui étant introduites dans la vessie, y sont restées plusieurs jours sans s'altérer beaucoup (2) ».

Les principaux changemens que Troja a faits, consistent à substituer au chamois l'espèce de peau de chien très-fine dont on fait des gants de femme; il la teint, comme l'enseigne Van-Hel-

(1) Journal de Chirurgie, tom. 1, p. 172.

(2) Page 263 de son Memoria sulla costruzione dei cateteri flessili, et di ogni altra sorta di tubi pieghevoli, onde la chirurgia potesse aver bisogno. Napoli, 1785, in-8^o.

mont, avec la céruse bien triturée dans un mortier de bronze, avec de l'huile de lin cuite. Il coupe la peau par bandes larges d'environ deux lignes, taillées à l'une de leurs extrémités en deux demi-lunes convexes (1), afin qu'en continuant la couture jusqu'à cette extrémité, la pointe de la sonde se trouve ronde et bouchée, comme nous avons vu que Desault le recommandoit. Il observe que l'on doit faire cette couture avec une aiguille très-fine, armée d'un fil de laiton d'une finesse proportionnée. Il finit par faire, avec la pointe d'un ganif, une ouverture oblongue sur l'un des côtés de la sonde, près de l'extrémité bouchée; il pratique ensuite une seconde ouverture du côté opposé, mais un peu plus basse que la première. Au lieu de la seconde couleur dont se servoit Van-Helmont, et de la colle qui ne peut pas bien tenir sur la peau pénétrée par l'huile de lin, Troja se sert d'un bon vernis d'huile de Copal, dont il applique quatre à cinq couches avec un petit pinceau; après avoir bien laissé sécher chaque couche, il lisse la surface de la sonde avec la pierre-ponce et le tripoli.

Van-Solingen, médecin et chirurgien hollandais, a décrit, dans sa *Chirurgie*, imprimée à Amsterdam en 1684, *in-4°*. une sonde flexible de son invention, faite avec une petite lame d'argent tournée en spirale. Troja, page 265 de l'ouvrage que nous avons cité, observe que cette sonde se trouve chez presque tous les chirurgiens, quoiqu'elle soit la moins convenable de toutes: quand on veut s'en servir à nud, les interstices de la spirale en s'écartant, rendent non-seule-

(1) Voyez fig. 1. A.

ment la superficie de la sonde rude et inégale , mais quand ensuite ils se rapprochent , ils peuvent irriter les parties molles , et exciter de vives douleurs. La peau dont quelques chirurgiens ont coutume de recouvrir cet instrument se corrompt facilement , et oblige de le retirer de la vessie plutôt qu'on ne le devroit. On pourroit néanmoins , comme l'observent les éditeurs de *Bertrandi*, tom. vi, p. 352, enduire cette peau d'huile de térébenthine , pour l'empêcher de se corrompre.

Troja préfère à cette dernière sonde la Vermiculaire de François Roncalli , construite à-peu-près d'après les mêmes principes. Roncalli recommande (1) de choisir un fil d'argent de la grosseur d'une soie de sanglier , de le faire écaucher entre deux rouleaux très-serrés l'un contre l'autre par un habile ouvrier , au point de réduire ce fil en une lame ou bande extrêmement mince ; on prend ensuite un cylindre de cuivre ou de fer , de la grosseur environ d'une plume de pigeon domestique , autour duquel on applique peu à peu , le plus étroitement possible , la bande , en usant toujours du même degré de force , de manière que ses différens tours se joignent parfaitement , et soient également appliqués sur le cylindre. Lorsqu'on a ainsi formé un tube d'une longueur convenable , on coupe la bande ; on prend une canule d'argent très-courte , longue tout au plus de trois lignes , que l'on soude au feu à l'extrémité de la sonde ,

(1) Dans son livre intitulé : *Exercitatio Medico-Chirurgica agens novam methodum exstirpandi carunculas , et curandi fistulas urethræ*. Brixiae , 1720 , in-8°. Cet auteur étoit de Bresse dans l'état de Venise , et non de Brixen dans le Tirol , comme l'avance Portal.

formée par les tours multipliés de la petite lame d'argent : cette canule doit être absolument de la même grosseur que le reste de la sonde. On adaptera également à l'extrémité supérieure une canule, terminée par un bord circulaire fort saillant, pour l'empêcher de glisser en entier dans l'urèthre : cela fait, on recouvre la sonde d'un ruban de soie, enduit de cire ou de résine, dont on réunit les bords en faisant une couture suivant toute la longueur de la sonde. Il faut sur-tout avoir bien soin de retenir ce ruban à chaque extrémité, en faisant faire trois tours au fil sur les canules, pour que la sonde reste toujours couverte, à quelque effort qu'elle soit exposée ; on peut enduire de cire les inégalités que laisse quelquefois la couture, ou même remplacer le ruban de soie par un vaisseau veineux ou artériel de quelque animal.

Roncalli a nommé cette sonde Vermiculaire, parce que dès qu'on a ôté le mandrin ou le cylindre qui lui sert de soutien, elle se replie et se contourne comme un ver, de manière qu'elle peut rester facilement dans la vessie, et se prêter à toutes sortes de mouvemens. *Voyez* les fig. II, III, IV, V et VII de la planche.

Roncalli avoit coutume d'enduire l'extrémité de sa sonde de médicamens, qu'il varioit suivant les circonstances. Ces sondes eurent une grande vogue en Italie, d'où il paroît très-probable, comme l'avance Bertrandi, tom. VI de ses *Œuvres*, que Daran n'est pas l'inventeur de ses sondes flexibles, et qu'il en apprit la composition en Italie, où il vécut quelque temps.

Paul Lappi, frère de Jean-Jérôme Lappi (1),

(1) Jean-Jérôme Lappi a publié une dissertation intitulée : *De Curatione Stranguriæ contumacis frequentem*,

s'est attaché, suivant ce que rapporte Troja (1), à perfectionner la sonde de Roncalli; au lieu d'une lame d'argent, il se sert, pour faire la spirale, d'un fil rond d'argent, d'acier ou de laiton, telles que sont les cordes de guittarre; il la recouvre ensuite d'un ruban ciré, sans couture; la cire seule retient les côtés du ruban qui chevauchent l'un sur l'autre : l'extrémité de la sonde n'est pas d'argent. Il suffit, suivant Lappi, de laisser dans cet endroit, entre les spirales, des intervalles qui correspondent à des ouvertures faites dans le ruban, qui doit être adapté de manière qu'il se termine par une pointe arrondie. Ces sondes sont faciles à exécuter, comme l'observe Troja; mais elles ont un grand inconvénient; l'urine, aidée de la chaleur, enlève très-prompement la cire qui les recouvre : il leur est même arrivé souvent de se rompre dans l'urèthre; les pointes de la spirale ont percé l'enduit qui les recouvrait; on n'a pu les retirer sans déchirer les parties, et causer des douleurs cruelles.

Les éditeurs de Bertrandi proposent (2) de faire des sondes flexibles avec des fils d'argent tressés ensemble en forme de tube, à-peu-près comme les lacets que les Turcs mettent à la bride de leurs chevaux (3).

Fabrice d'Aquapendente a inventé des bougies creuses (4), faites avec une bande de toile cirée, ou couvertes d'une emplâtre quelconque;

maleque tractatam gonorrhæam consequentis. Romæ, 1751 et 1754, in-4°. Elle se trouve tom. iv des *Dissert. médic.* de Haller, p. 125. (1) *Ibid*, p. 268. (2) *Ibid*, p. 353.

(3) Voyez fig. viii.

(4) De auferenda Caruncula, cap. LVII operum.

on applique cette toile sur un cylindre de fer ou de laiton , pour lui donner la forme que l'on desire ; le cylindre ôté , on arrondit la pointe de la bougie , et on fait des ouvertures sur les côtés : mais outre que l'enduit de ces bougies est de très-peu de durée , elles s'applatissent dans l'urèthre , leur lumière se bouche , et elles ne peuvent donner passage aux urines.

Plusieurs chirurgiens ont regardé les sondes flexibles comme inutiles , et ont cru qu'on pouvoit laisser les sondes ordinaires d'argent à demeure dans la vessie , quand cela étoit nécessaire , en les assujétissant par des rubans de fil ; savoir deux par-devant , et autant par-derrrière , que l'on attache à une bande circulaire au-dessus des hanches ; mais la sonde ainsi retenue , porte toujours sur le même endroit de la vessie , elle la meurtrit et l'excorie : quand le malade tousse , crache , mouche , éternue , la sonde éprouve des secousses qui , comme l'observe J. L. Petit , « fatiguent considérablement la vessie , l'inflammation augmente , la gangrène ne tarde pas à survenir , et la sonde perce enfin la vessie , comme je l'ai vu arriver quelquefois (1) ». Ce chirurgien célèbre , pour prévenir des accidens aussi terribles , a imaginé une sonde en S , qui n'a pas besoin de lien , et se tient d'elle-même : cette sonde , au moyen de sa double courbure , couchée horizontalement sur le scrotum , son extrémité tournée en bas plutôt qu'en haut , fait très-peu de saillie , se prête aux différens mouvemens que fait le ma-

(1) Petit, *Traité des Maladies chirurgicales*, tom. III, pag. 65 et suiv.

lade ; il peut se lever , s'asseoir , marcher , retourner à son lit , et se coucher , sans qu'elle se dérange (1). Mais l'expérience a prouvé que cette sonde n'étoit guère moins dangereuse que les autres sondes de métal : Petit même n'en est pas l'inventeur. Camper (2) a observé qu'elle avoit été décrite par Rufus (3) ; et Troja (4) dit qu'on en a trouvé quelques-unes absolument semblables dans les ruines de Pompéia , ensevelie depuis plusieurs siècles sous les laves du Vésuve : l'on en conserve dans le Muséum royal.

On avoit , comme l'on voit , mis sans succès à contribution les trois règnes de la nature , pour perfectionner l'instrument dont il s'agit. Toutes les ressources de l'art paroissoient épuisées , lorsque l'on nous envoya du Nouveau-Monde une substance inconnue jusqu'alors , qui par ses propriétés singulières a fixé l'attention des médecins. A force de tentatives , l'on a trouvé que l'on pouvoit en construire des sondes exemptes des défauts que l'on rencontre dans celles dont nous venons de parler. L'on peut dire , strictement parlant , que la découverte en est due à deux docteurs de la Faculté de médecine de Paris ; mais l'artiste Bernard , profitant de leurs idées , a eu seul la gloire de perfectionner cet instrument. Celles de Thedn sont fort infé-

(1) Les figures ix et x représentent deux de ces sondes.

(2) *Demonstrat. anatomico-patholog. lib. II, §. VII.*

(3) Rufus , *lib. III de Appellat. part. corp. human.* en décrivant la clavicule , dit qu'elle a la figure du cathéter dont on se sert pour les hommes.

(4) *L. c. p. 271.*

rieures; il sera aisé d'en juger par les détails dans lesquels nous allons entrer.

La substance dont nous voulons parler, est un suc laiteux fourni par les incisions profondes que l'on fait en long et obliquement dans l'écorce d'un grand arbre qui croît abondamment dans l'Amérique méridionale, le long du fleuve des Amazones, et dans l'île de Cayenne, où il est connu sous le nom de Caoutchou, Cahuchu, Hevé, et Jevé. Ce suc se condense facilement à la chaleur du soleil, du feu et de la fumée, qui le rend noir et semblable à un cuir : si on le tire de chaque côté avec une certaine force, quand il est ainsi condensé, il devient dix fois plus long qu'il n'étoit, et il reprend sa première longueur dès qu'on l'abandonne à lui-même. On a beau réitérer cette expérience, jamais il ne perd rien de son élasticité : tant qu'il est fluide, on peut l'étendre sur des moules, le faire ensuite sécher, et en fabriquer tel ustensile que l'on veut. Les habitans du pays en font sur-tout des seringues, qu'ils ont coutume de présenter à leurs convives avant le repas; ce qui a fait nommer l'arbre qui fournit ce suc Bois de seringue. On en forme aussi des bottes, des anneaux, des bracelets, et même des torches qui restent longtemps allumées, et donnent une odeur assez agréable.

Le Père Charlevoix et le célèbre la Condamine, ont les premiers fait connoître ce suc en France; le dernier, en a envoyé dès 1736 une certaine quantité à l'Académie royale des Sciences de Paris; mais il le fit mieux connoître dans la Relation de son Voyage, imprimée en 1751. Fresneau, ingénieur du roi à Cayenne, a donné, l'année suivante, une description impar-

faite de l'arbre qui fournit ce suc. Aublet l'a très-bien décrit et fait graver, dans son Histoire de la Guyane Française, imprimée à Paris en 1774, in-4°. 2 vol. il l'a nommée *Hevea guajensis*; Linné l'appelle *latropa elastica*.

Le suc du caoutchou, improprement nommé Gomme ou Résine élastique, ne s'apporte en Europe que desséché; il falloit donc, pour en tirer parti, tâcher de lui rendre sa fluidité, sans altérer ses propriétés : on fit à cet effet diverses tentatives; on reconnut qu'il étoit insoluble dans l'eau et dans l'esprit-de-vin rectifié. Fresneau parvint à le dissoudre dans l'huile de noix; mais il ne put lui faire recouvrer ni sa solidité, ni son élasticité. L'huile de Dippel, l'huile claire de térébenthine rectifiée sur la chaux, l'huile de rase, la vapeur même du camphre, ramollissent le suc du caoutchou, au point qu'il se laisse pétrir entre les doigts, et il reprend ensuite sa dureté et sa solidité, en l'exposant à une forte fumée de suie ou de foin.

MM. Macquer et Hérissant, tous deux docteurs-régens de la Faculté de médecine de Paris, découvrirent en même temps, sans s'être communiqué leurs idées, que l'éther de Frobenius dissolvoit parfaitement le suc dont il s'agit, sans le priver d'aucune de ses propriétés; ils en fabriquèrent des tubes sur des moules de cire, qu'ils firent fondre en plongeant les tubes dans l'eau bouillante. On voit, dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris, que Hérissant a le premier annoncé, en 1763, que « cette substance pourroit être sur-tout d'un » très-grand usage pour des bougies médi- » nales et des sondes tant pleines que creuses; » qu'elles seroient plus commodes par leur flexi-

» bilité et leur mollesse que celles de métal ,
» pour les personnes sur-tout obligées d'en por-
» ter continuellement ». Troja , étant à Paris en
1768 , fut instruit des expériences qu'avoit faites
Hérissant , et en conçut les mêmes espéran-
ces (1) ; il communiqua ses idées à Bernard ,
habile ouvrier en instrumens de chirurgie , déjà
connu pour avoir inventé plusieurs sondes flexi-
bles ; ils firent ensemble divers essais qui ne
réussirent pas. Troja étant retourné en Italie ,
Bernard , sans se décourager , suivit son travail ,
et à force de tentatives réitérées , il est parvenu
à construire les meilleures sondes flexibles que
l'on puisse imaginer.

La gomme élastique est certainement mêlée ,
dans les sondes de Bernard , à quelque résine ou
à quelqu'autre substance qui leur donne de la
solidité. On croit que cet artiste étend la gomme ,
ainsi mélangée , sur un tube formé de poils de
chèvre , ou d'une vingtaine de fils de soie en-
trelacés ensemble : d'autres prétendent , avec
plus de probabilité , qu'il se sert d'une mous-
seline très-fine. Quel que soit son procédé , il
est certain que non-seulement la surface de
ces sondes est extrêmement polie , mais leur dia-
mètre transversal est d'une telle solidité , qu'il
faut une force assez considérable pour les ap-
platir et leur faire perdre leur lumière. Quoi-
qu'elles puissent rester fort long-temps dans la
vessie sans s'altérer , les éditeurs de Bertrandi
observent (2) avec raison qu'il faut , quand on
les retire , les frotter avec une carte huilée et

(1) Voyez Opere di Ambrogio Bertrandi , tom. vi , sup-
plemento secondo , p. 359.

(2) L. c. p. 360.

un peu de poudre de charbon, parce que l'huile dont on a coutume de les enduire pour les faire entrer plus facilement, leur enlève un peu de leur poli. Desault préféroit le beurre à l'huile ; Petit trempoit ses bougies dans le blanc d'œuf : cette substance me paroît la plus propre à conserver les bougies, et même à modérer l'irritabilité de la membrane de l'urèthre. Les corps gras, l'huile sur-tout, portés dans l'urèthre, causent quelquefois des symptômes terribles. Bertrandi (1) a vu les injections huileuses suivies de mouvemens convulsifs de tout le corps, de tremblemens, de froid, et enfin de la fièvre ; les urines qui étoient ténues et blanchâtres, devinrent jaunes, roussâtres, et déposèrent une plus grande quantité de sédiment. Les éditeurs ajoutent en note : « Nous avons vu tous ces accidens » causés par une bougie de cire enduite d'huile » d'olive, et portés à un tel excès, qu'on désespéroit même du malade. Pour nous assurer » que l'huile seule en étoit la cause, nous mîmes » tantôt du beurre, d'autres fois de l'huile à » l'extrémité de la bougie : on eut beau réitérer » l'introduction du premier, il ne produisit aucun accident ; mais il en est résulté toujours » de très-graves à chaque fois que l'on introduisit la bougie trempée dans l'huile ». Le malade fut guéri au bout de quarante jours de traitement d'une gonorrhée habituelle très-rebelle, souvent accompagnée de strangurie : j'en conclus que la prostate étoit affectée ; car la strangurie rebelle est une suite ordinaire des embarras de cette glande : c'est dans ce cas sur-tout,

(1) Tom. vi, p. 342.

que j'ai vu l'huile introduite dans l'urèthre , produire de pareils symptômes. Sur sept malades que Bertrandi traita avec des injections huileuses, l'un, naturellement mélancolique, n'eut que des accès légers de fièvre, qu'un médecin, qui n'étoit pas instruit de l'état du malade, prit pour une fièvre intermittente anormale; trois autres eurent, avant le septième jour de ces injections, des mouvemens convulsifs et une fièvre si forte, qu'on fut obligé de recourir à la saignée et aux antiphlogistiques pour les calmer: deux autres eurent des accès légers qui durèrent très-long-temps; l'un d'eux n'en fut quitte qu'au bout de trois mois. Chez le septième, les injections huileuses produisirent un priapisme insupportable, qui obligea d'y renoncer. Tous ces accidens, la fièvre intermittente anormale sur-tout, sont particuliers aux embarras de la prostate: on ne doit pas les considérer comme des mouvemens critiques, et continuer l'huile, comme le recommande Bertrandi, dans l'idée qu'elle est un moyen de fonder les callosités et d'exciter une bonne suppuration; lui-même convient que des malades qui n'ont pu supporter l'huile, ont parfaitement guéri.

L'extrémité des sondes de Bernard est ronde et lisse, et a de chaque côté deux ouvertures d'une ligne de large sur deux de long, dont l'une est un peu plus élevée que l'autre; les chirurgiens étrangers adaptent quelquefois à l'extrémité opposée qui reste hors de l'urèthre, un pavillon d'argent avec ses anneaux, tels que ceux que l'on voit fig. XI, XII et XIII, qui sont de différentes grosseurs, afin d'en avoir qui puissent convenir à diverses sondes. Néanmoins

cette addition paroît superflue ; les sondes que fabrique aujourd'hui Bernard, ont, au lieu de pavillon, un rebord saillant, ou une espèce de virole de cire d'Espagne, partagée par une rainure profonde, comme on le voit fig. xiv ; ce rebord est adhérent, et suffit dans tous les cas. Quand on laisse la sonde à demeure dans la vessie, on adapte à l'extrémité supérieure un petit bouchon de liège, ou d'un bois mince tel que le bouleau.

Thedn, célèbre chirurgien de Berlin, parvint dans le même temps que Bernard à faire des sondes flexibles avec le suc de caoutchou ; elles furent même annoncées dans les pays étrangers en 1776, c'est-à-dire deux ans plutôt que celles de Bernard, qui ne furent connues qu'en 1778 : elles doivent même en grande partie leur réputation à Desault, qui sut les apprécier et les employer avec le plus grand succès. On ne peut nier qu'elles ont été connues plus tard que celles de Thedn ; mais elles l'emportent infiniment par leurs qualités. Thedn, pour donner à ses sondes une certaine solidité, se sert d'un fil d'or ou d'argent, qu'il tourne en spirale sur un stylet ; il recouvre ensuite cette spirale d'une soie écrue et molle, qu'il trempe dans la gomme élastique dissoute dans l'éther. Le célèbre Richter, professeur à Göttingue, à qui Thedn fit présent de quelques-unes de ses sondes, a remarqué qu'elles se ramollissoient facilement ; qu'il falloit, pour s'en servir de nouveau, les laisser sécher et durcir ; qu'alors elles acquéroient une telle roideur, qu'on ne pouvoit plus les ployer sans faire éclater l'enduit qui les recouvre ; de manière qu'il arrive souvent qu'on est obligé d'user d'une

certaine force pour les retirer de la vessie, parce que les anneaux de la spirale, retenus par le sphincter, s'allongent et s'écartent l'un de l'autre (1). Thedn, dans une lettre écrite à Richter, et imprimée en allemand à Berlin en 1777, *in-8°*, a corrigé ce défaut, en mettant longitudinalement sur les côtés de la sonde plusieurs fils, pour soutenir les anneaux de la spirale. Il a ensuite publié, en 1782, dans le tome second de ses *Observations de Chirurgie*, une dissertation sur la gomme élastique, et sur les sondes préparées avec cette substance; mais il n'a rien ajouté d'essentiel sur la manière de les construire, et il est certain qu'on ne peut jusqu'à présent contester la supériorité aux sondes de l'artiste Bernard.

Troja a aussi construit des sondes de gomme élastique : le prix excessif de l'éther l'a déterminé d'abord à faire divers essais pour découvrir quelque autre dissolvant moins coûteux; il a trouvé l'huile de Rase, qui est à vil prix. « Quand » il n'est pas nécessaire, dit-il, de fondre par- » faitement cette gomme, il suffit de mettre » seize onces d'huile de Rase sur une once de » gomme; on passe ensuite l'huile en l'exprimant fortement quand la gomme est fondue (2). Mais Troja abandonna bientôt ce moyen, et tenta de faire usage de l'éther. Il observe (3) que l'on peut se servir de fil de lin ou de chanvre pour les sondes de gomme élastique; il préfère cependant la soie, parce qu'elle

(1) Voyez Bibliothèque de Chirurgie de Richter, fascicule iv, décade 1, année 1777.

(2) Troja, *Memoria sui cateteri flessili*, p. 287 et 288.

(3) L. c. p. 276.

occupe moins d'espace et rend les sondes plus flexibles; il se sert de la soie brute, telle qu'elle se tire des coques; il la choisit égale, sans nœuds, douce au toucher; il fait tordre ensemble deux fils, composés chacun de huit fils primitifs: après les avoir fait cuire, comme ont coutume ceux qui préparent la soie, et les avoir ainsi rendus extrêmement souples, il les fait tresser en forme de tube, au moyen d'une machine à-peu-près semblable à celle dont on se sert pour fabriquer la dentelle. Néanmoins il avoue que, malgré ces précautions, il n'a pu réussir à composer, avec la gomme élastique, des sondes aussi parfaites que celles de Bernard; il s'est en conséquence décidé à y substituer la gomme lacque, dont il dissout une certaine quantité dans de l'esprit-de-vin rectifié, pour avoir un vernis fort chargé; il passe la dissolution à travers un linge; il y plonge ensuite le tube de soie, et quand il est presque sec, il y introduit un stylet de laiton, afin de pouvoir le battre avec un petit marteau, en faire disparaître toutes les inégalités, et étendre davantage la soie: cela fait, il retire le stylet, et il roule le tube verni sur un plan bien uni; il le laisse bien sécher, et le trempe de nouveau à plusieurs reprises dans la dissolution de gomme lacque; il réitère cette opération jusqu'à ce que le vernis ait une épaisseur convenable: il a soin de déboucher à chaque fois l'ouverture inférieure, et les deux trous latéraux du tube, qui se bouchent pendant qu'il est plongé dans la dissolution. Pour lisser la surface, il se sert de pierre-ponce pulvérisée, passée à travers un tamis très-fin, et étendue dans l'eau; il trempe dans cette eau un petit linge dont il frotte la

sonde , soutenue par un mandrin de fil de laiton : enfin pour la rendre plus lisse et lui donner du lustre , il la frotte légèrement avec un morceau de serge de laine trempé dans l'huile d'olive ; il finit par la polir avec la main , ou avec d'autres linges secs. Ces sondes de gomme laque sont certainement très-flexibles , et presque aussi commodés que celles de gomme élastique ; mais l'auteur convient , pag. 292 , qu'elles sont altérées beaucoup plus promptement par l'urine et par les autres humeurs , et que d'ailleurs la chaleur seule les fait durcir et tomber en écailles. Il propose aussi de se servir d'un mandrin de baleine , pour moins irriter le conduit ; mais ces sortes de mandrins sont , comme nous l'avons déjà observé , beaucoup trop faibles , et ne peuvent surmonter le plus léger obstacle.

Il est évident , d'après cette histoire des sondes flexibles , que celles de Bernard sont supérieures à toutes les autres ; et que jusqu'à ce jour on n'a pu , dans aucun pays , atteindre le même degré de perfection ; car on leur donne généralement à Paris la préférence sur celles que fabriquent plusieurs autres artistes ; et Bell nous apprend que les meilleures sondes qu'il ait vues venoient de Paris (1).

(1) Il s'explique ainsi dans la seconde édition de l'ouvrage dont nous donnons la traduction ; car tout ce qui précède cet article , étoit imprimé quand cette édition nous est parvenue ; nous avons été obligés de faire réimprimer quelques feuilles , et de mettre des cartons dans les endroits que l'auteur a changés : mais nous avons cru plus avantageux de rassembler ici les observations qu'il a ajoutées sur le traitement des embarras de l'urèthre , afin de saisir l'oc-

Ces sondes , employées à propos et pendant un temps convenable , peuvent suffire pour procurer la guérison , ou au moins un soulagement sensible et durable dans tous les embarras de l'urèthre causés par des tumeurs formées dans la membrane interne de ce canal même , ou dans les parties contigues telles que la prostate. Au moins Desault a eu les plus grands succès dans tous les cas de ce genre , en se bornant uniquement à ce moyen ; je ne puis dissimuler que ceux qui l'ont vu opérer , trouveront la pratique de Bell défectueuse à cet égard ; j'ai tâché d'y suppléer , en ajoutant aux préceptes de cet auteur ce qui m'a paru de plus utile dans l'ouvrage de Desault.

Les observations que donne Bell dans sa nouvelle édition , prouvent combien les bougies quelconques sont insuffisantes pour vaincre les embarras un peu considérables de l'urèthre ; elles sont en général trop foibles , et quand on veut leur donner plus de consistance , elles irritent et produisent souvent des accidens terribles. Ainsi Bell , après avoir dit , pag. 362 , que « l'irritation produite par les bougies dans les » cas d'embarras de la prostate est toujours nuisible , ajoute ce qui suit :

» J'ai aujourd'hui tant d'exemples des effets
» funestes qu'ont produits les bougies employées
» dans des circonstances semblables , pour ten-
» ter de modérer les douleurs qu'éprouvoient
» les malades , ou par défaut d'expérience de la

casation de comparer la pratique des chirurgiens anglais dans les cas de ce genre , avec celle qui est aujourd'hui généralement suivie en France.

» part du chirurgien , que je crois devoir m'ex-
» primer ici sur cet objet dans les termes les
» plus forts. J'ai vu une fois l'introduction des
» bougies causer une inflammation si vive , que
» le malade périt le troisième jour , et on ne
» pouvoit attribuer sa mort qu'à cette cause :
» dans d'autres cas , cette application impru-
» dente des bougies pendant que la prostate
» étoit affectée , a accéléré les progrès du mal ,
» et augmenté considérablement les tourmens
» des malades ».

Bell n'entre pas ici dans des détails suffisans pour que l'on puisse convenablement juger de ces observations. Il est certain que les bougies sont particulièrement nuisibles , quand on les introduit sans précaution lorsque l'inflammation est portée à un certain degré , sur-tout lorsque , faute de pouvoir les introduire jusque dans la vessie , on les laisse quelque temps à demeure dans le canal. Mais avec une sonde de gomme élastique , armée d'un mandrin de fer , il auroit été possible de vaincre l'obstacle , de pénétrer jusque dans la vessie , de rétablir la liberté des urines , et d'obtenir une guérison durable , comme je l'ai vu souvent pratiquer à Desault , dans des cas où l'on croyoit le passage absolument effacé , et l'introduction de la bougie impossible : on ne l'appeloit guère que dans des circonstances de ce genre , et il réussissoit toujours. Des milliers d'élèves ont été témoins de ses succès (1) , et il n'est pas douteux qu'il

(1) Desault étoit très-connu dès 1776 , qu'il fut reçu à l'académie de chirurgie de Paris ; il fut nommé chirurgien de la Charité en 1782 , et ensuite au grand hospice de

n'auroit pas trouvé l'obstacle insurmontable dans les trois cas suivans que rapporte Bell dans sa nouvelle édition (1).

« J'ai conservé ici, dit-il, l'observation insérée dans la première édition de cet ouvrage ;
 » savoir : (le pire qui puisse arriver quand on
 » abandonne à la nature les embarras de l'urèthre que ne peuvent détruire les bougies, est
 » qu'il se forme des clapiers au-delà du siège de
 » l'obstruction, et que l'urine sorte par les ouvertures qui en résultent) : cela est exactement vrai dans la plupart des cas ; néanmoins
 » l'on voit de temps en temps les rétrécissemens
 » produire des effets encore plus fâcheux. Depuis que j'ai publié la première édition de cet ouvrage, j'ai vu jusqu'à trois malades chez lesquels le conduit de l'urèthre étoit presque

Paris en 1785 ; il y fit des leçons jusqu'en 1795, qu'il fut enlevé, à l'âge de 51 ans, par une maladie aiguë en peu de jours. Il eut toujours un grand nombre d'élèves qui y affluèrent de toutes parts pour l'entendre et le voir opérer ; il eut jusqu'à six cents auditeurs ; les puissances voisines même lui en envoyoient ; ainsi on ne peut révoquer en doute ses succès. Il est étonnant que les Anglais n'aient pas tenté sa méthode ; c'est en vain qu'ils objecteront qu'il leur étoit difficile de se procurer des sondes de gomme élastique ; avec une somme modique il étoit aisé d'en faire venir une grande quantité de Paris. De pareils sacrifices n'auroient rien coûté à Desault ; car je lui ai souvent entendu dire qu'il dépensoit par an jusqu'à cent louis pour les sondes de gomme élastique qu'il fournissoit aux indigens qui venoient dans l'hospice dont il étoit chargé. Jamais personne n'a saisi avec plus d'empressement toutes les occasions de perfectionner cette branche de la chirurgie ; c'est ainsi qu'il est parvenu à employer les sondes avec une dextérité dont on n'a jamais eu d'exemple.

(1) A la suite de la section xiv, page 382 de notre traduction.

» complètement effacé depuis le col de la vessie
» jusqu'au siège du mal qui se trouvoit en avant,
» et paroissoit chez les trois malades fixé der-
» rière le scrotum.

» Il y a tout lieu de croire que les bougies
» employées à temps et d'une manière conve-
» nable auroient réussi dans ces trois cas ; mais
» faute d'avoir employé ce moyen , on ne pou-
» voit plus introduire dans le passage une bou-
» gie plus grosse qu'une soie de cochon , et on
» ne put en tirer aucun avantage. Le caustique
» lunaire , quoiqu'employé avec beaucoup de
» persévérance chez les trois malades , ne fit
» aucune impression , de manière qu'ils éprou-
» vent aujourd'hui des tourmens insupporta-
» bles , qu'on ne peut modérer que par de fortes
» doses d'opium. Cet exemple prouve combien
» il est essentiel à tous ceux qui sont attaqués
» de rétrécissemens de l'urèthre de recourir aux
» bougies de bonne heure , et de n'en jamais
» cesser l'usage tant qu'il reste quelque embarras
» dans le canal ».

Il est évident que dans ces trois cas , le siège du mal indiquoit une affection de la prostate , et que Bell semble convenir que les bougies qu'il rejette d'ailleurs dans ces circonstances , auroient prévenu les accidens qui sont survenus : mais les bougies ordinaires auroient été trop foibles pour vaincre l'obstacle , dans le temps même qu'il a commencé à se former ; on devoit à plus forte raison les rejeter lorsque le passage étoit presque totalement obstrué. Les sondes de gomme élastique , armées de leur stylet , auroient certainement réussi dans ces cas ; car , comme on le voit dans la note de la page 363 , « quand on s'est assuré , autant qu'on le peut ,

» que le bout de la sonde répond exactement à la
» direction de l'urèthre, et que l'obstacle, à son
» entrée dans la vessie, ne dépend plus que de
» l'étroitesse du passage, on peut, sans trop
» craindre de faire une fausse route, enfoncer
» avec force la sonde ». Desault, qui a établi ce
précepte, l'a toujours suivi avec le plus grand
succès.

Les caustiques ne peuvent jamais être utiles dans les cas de ce genre, et sont toujours dangereux; l'inflammation qu'ils excitent est nécessairement suivie d'une tumeur et d'une rougeur qui doit resserrer le conduit, et augmenter l'embarras avant que l'escharre soit formée. Il est étonnant que cette méthode, reconnue comme très-nuisible depuis plusieurs siècles, ait été nouvellement proposée par M. Hume, chirurgien de Londres, et même exécutée d'une manière qui augmente encore le danger; car il néglige l'instrument inventé par Hunter; il se contente de mettre un peu de nitrate d'argent fondu, ou de caustique lunaire à l'extrémité d'une bougie; et ce qu'il y a de plus étonnant, ce n'est pas dans les cas de carnosités ou dans les autres causes d'obstructions rebelles qu'il recommande un remède aussi dangereux, c'est dans les resserremens spasmodiques de l'urèthre, qui résistent rarement aux bougies de gomme élastique. Voici comme s'exprime Bell à ce sujet, à la fin du second paragraphe de la section IV, p. 324.

« Il faut donc, dans les cas d'embarras spas-
» modiques de l'urèthre, tenir les intestins dans
» un état propre à prévenir, autant qu'il est
» possible, l'irritation; éviter également la cons-
» tipation, et les selles trop fréquentes.

» M. Hume, de Londres, a recommandé,
» dans un écrit publié depuis peu, l'usage du
» caustique lunaire dans cette variété d'obs-
» truction ; mais ce moyen ne me paroît pas
» indiqué quand la maladie dépend du spasme
» seul ; je pense même, comme je le prouverai
» plus particulièrement dans le cours de cette
» section, que non-seulement le caustique est
» très-dangereux dans toutes les maladies de
» l'urèthre, mais même qu'il ne remplit jamais
» ou au moins très-rarement l'indication qu'on
» se propose. Toutes les fois donc que l'embar-
» ras n'est pas fixe, mais passager, comme l'on
» est fondé à le croire quand il est l'effet du
» spasme, il me semble que si le caustique a
» jamais produit quelque'avantage en apparence,
» la maladie auroit probablement disparu sans
» recourir à ce moyen. M. Hume introduit le
» caustique à l'aide d'une bougie, et comme la
» bougie à l'extrémité de laquelle il le fixe doit
» nécessairement avoir une certaine grosseur,
» tout porte à croire que les bougies seules, in-
» troduites d'une manière convenable, pour-
» roient réussir dans tous les cas où il est pos-
» sible d'en faire pénétrer une d'un volume as-
» sez considérable, pour rendre la méthode dont
» il s'agit praticable ».

Cette réflexion de Bell est très-juste ; mais il est étonnant qu'il ne lui soit pas venu dans l'idée de substituer, dans ces circonstances, les sondes de gomme élastique aux bougies ; il est évident, d'après ce que nous avons dit plus haut, qu'elles réussiroient toujours, étant maniées par un homme habitué à en faire usage.

SECTION V.

*Des sensations extraordinaires de la Vessie ,
de l'Urèthre , et des parties contigues.*

DÈS que les symptômes principaux de la gonorrhée se modèrent, tous les autres se dissipent aussi d'ordinaire, et le malade se croit en général parfaitement guéri aussi-tôt que l'écoulement cesse.

Cela néanmoins n'arrive pas toujours; quelquefois il subsiste un mal-aise considérable longtemps après la suppression de l'écoulement : les symptômes qui surviennent quand la maladie est à ce point, étant de nature à ne pouvoir se rapporter à aucun chef particulier, j'ai jugé à propos de m'en occuper dans une section séparée.

Lorsque l'écoulement et les autres symptômes de la gonorrhée sont dissipés, et que le malade s'imagine être parfaitement guéri, il éprouve tout-à-coup, sans qu'aucune douleur ait précédé, un mal-aise dans les lombes, et des sensations pénibles dans toute la région de la vessie, particulièrement autour du col de ce viscère; la région des reins paroît fatiguée, et devient quelquefois très-douloureuse; tout le cours de l'urèthre, sur-tout les environs du gland, sont dans un état de mal-aise extrême, accompagné d'une sensation douloureuse de roulement, et d'autres mouvemens extraordinaires dans les testicules.

Chez quelques individus ces symptômes affectent, en totalité ou en partie, les voies urinaires et les organes de la génération, et semblent y être bornés; d'autres fois ils sont réunis aux

affections de plusieurs autres parties , de l'estomac sur-tout , et du canal alimentaire. Je les ai vus une fois accompagnés d'attaques régulières de coliques ; l'on auroit jugé , à l'excès des douleurs , que ces coliques étoient l'effet de l'inflammation ; mais elles se dissipoient toujours dès que les symptômes qui sembloient les avoir produites disparoissoient. J'ai vu aussi , dans différens cas , les nausées et le vomissement succéder au mal-aise douloureux que les malades qui sont dans cette situation ressentent quelquefois dans les reins.

Le rectum est souvent sujet à des sensations douloureuses qui , dans quelques cas , donnent lieu de soupçonner qu'elles sont l'effet des hémorroïdes , et d'autres fois de tumeurs formées à l'extrémité de l'intestin : un tenesme douloureux se réunit fréquemment à tous ces symptômes.

Quelques malades éprouvent presque tous les symptômes que produit communément la présence de la pierre dans la vessie ; ils ressentent vers le col de ce viscère une douleur sourde , pesante , qui s'étend le long de l'urèthre et se fixe sur le gland : ils sont tourmentés d'envies fréquentes d'uriner , et souvent , dans le temps que l'urine coule à plein canal , elle s'arrête tout-à-coup.

Dans un petit nombre de cas , il se manifeste des symptômes de paralysie de la vessie et de l'urèthre : tantôt il est difficile et même impossible au malade de faire sortir l'urine de la vessie ; d'autres fois elle coule goutte à goutte , et il fait de vains efforts pour la retenir.

Ces divers états d'activité et d'inertie de la vessie se succèdent , tantôt alternativement à

plusieurs reprises dans le cours de la même journée ; d'autres fois l'un subsiste plusieurs jours de suite , et disparoît enfin , sans que l'on puisse savoir comment , après avoir résisté à tous les remèdes.

Il est inutile de dire que tous ces symptômes ne se trouvent guère réunis sur le même individu ; mais chaque praticien doit les avoir observés tous chez différens malades.

Non-seulement ces symptômes offrent quelques variétés , mais leurs degrés sont fort différens ; quelquefois ils n'excitent qu'un mal-aise à peine sensible ; ils sont de très-peu de durée ; ils paroissent et disparoissent à plusieurs reprises dans le même jour : d'autres fois ils sont très-fixes et très-rebelles ; le malade est tourmenté par des souffrances continuelles extrêmement vives ; à peine peut-il les supporter.

Les femmes sont également sujettes à des affections de la vessie , des reins , et des viscères de l'abdomen ; elles ressentent aussi très-fréquemment un mal-aise vers le col de la matrice , et des douleurs qui descendent jusqu'aux cuisses.

Les symptômes que je viens de décrire , causent souvent des tourmens insupportables aux hommes même les plus courageux ; mais ils deviennent très-alarmans dans certains cas pour les personnes foibles , et dont l'imagination s'affecte très-aisément : quelque légers qu'ils soient , on les attribue communément , dès qu'ils se manifestent , à la maladie qui a précédé ; on s' imagine qu'elle n'a pas été bien traitée , ou complètement guérie : quand cela arrive à des esprits craintifs et faciles à s'inquiéter , il en résulte souvent des tourmens extrêmes ; il est quelque-

fois difficile de concevoir qu'ils puissent être l'effet d'une semblable cause. Que le mercure convienne ou non , il est rare que le malade soit tranquille tant qu'on ne le lui a pas prescrit ; si on lui refusoit ce remède , il se croiroit perdu sans ressource. Si ce moyen lui réussit , ou s'il se trouve bien pendant son usage , il en est extrêmement satisfait : dans le cas contraire , qui est fort ordinaire , il s'imagine être incurable ; le désespoir s'empare de lui ; il adopte toutes les recettes particulières qu'il peut découvrir ; leur usage , et encore plus les vives inquiétudes dont il est tourmenté , affectent à la longue son tempérament ; il s'affoiblit et maigrit peu à peu ; et s'il ne succombe pas , son existence n'est qu'une suite presque continuelle de vives inquiétudes et de tourmens.

Il est souvent impossible de connoître la cause de tous ces symptômes , ou même d'une partie ; ils ne surviennent pas spécialement après une forte inflammation , ou lorsque , pendant le cours du traitement , le malade s'est livré avec excès à l'usage des femmes ou du vin , ou à différens exercices du corps : on ne peut donc les attribuer à aucune de ces causes. On les observe aussi fréquemment quand la maladie a été bénigne et facile à guérir , que quand elle a été accompagnée d'accidens très-graves et très-rebelles : dans ces cas , on est disposé à croire qu'ils sont en grande partie , ou même entièrement imaginaires , et on les traite en conséquence. Cette idée peut souvent être avantageuse jusqu'à un certain point pour fortifier l'esprit du malade , et le garantir des craintes mal fondées auxquelles il pourroit se livrer. On ne doit pas cependant toujours supposer que les

symptômes de ce genre n'existent que dans l'imagination, uniquement parce que nous ne pouvons en rendre raison, ou parce que la gonorrhée qui a précédé a été d'une nature si bénigne, que l'on ne peut se figurer qu'elle ait produit de pareils accidens. Je les ai observés après des gonorrhées très-légères, qui n'étoient accompagnées d'aucune affection sensible des parties; les malades ont néanmoins éprouvé des tourmens excessifs et continuels.

Plusieurs des symptômes dont je viens de faire l'énumération, sont causés par des tumeurs situées vers le col de la vessie, sur-tout par le gonflement de la prostate, et par un resserrement de la vessie même. Il est souvent aisé, dans ces cas, de reconnoître la cause de la maladie en introduisant le doigt dans l'anus; mais ici nous supposons ce qui arrive assez fréquemment, qu'on ne peut découvrir aucune affection organique (1) : d'où je conclus que ces symp-

(1) Il paroît, d'après les observations que nous avons rapportées plus haut, que l'affection de la prostate est la cause la plus générale, peut-être même la seule de ces symptômes; j'ai des preuves qu'on ne peut reconnoître son état, en introduisant le doigt dans l'anus, que quand la maladie est déjà ancienne et qu'elle est devenue incurable. Paulmier a fait la même remarque dans son *Traité de Morbis contagiosis*. J'ai vu une sonde de gomme élastique, introduite dans la vessie de temps en temps, procurer un soulagement évident au bout de peu de jours, dans des cas où les malades éprouvoient une partie des symptômes dont l'auteur vient de faire l'énumération. La moindre affection de la prostate, en raison de sa situation, doit produire des effets étonnans sur la vessie et sur toute l'économie animale; c'est d'elle, et du tissu cellulaire qui l'enveloppe, que partent la plupart des fibres qui composent la membrane musculaire de la vessie : on aperçoit dans

tômes

tômes sont une suite d'un dérangement des nerfs , occasionné par l'affection de l'urèthre qui a précédé ; c'est ce qui m'a déterminé à les rassembler tous sous le titre générique de Sensations extraordinaires. D'ailleurs le même traitement leur convient à peu de chose près ; la nature des remèdes qui réussissent le plus généralement , n'obligeoit point par conséquent de parler séparément de chacun de ces symptômes.

J'observerai , avant de faire l'énumération des remèdes , qu'il n'est jamais possible d'indiquer positivement les moyens capables de procurer la guérison ; je crois néanmoins pouvoir désigner avec certitude ceux qui ne réussiront pas. Les malades tourmentés de ces symptômes , soupçonnent fréquemment , comme je l'ai déjà remarqué , que l'affection primitive a été mal traitée ; ils s'imaginent en conséquence qu'il reste encore un virus caché , et ils desirent avec empressement qu'on leur administre le mercure , reconnu pour le seul antidote certain du virus vénérien. Les gens de l'art qui soupçonnent encore que la gonorrhée et la vérole tirent leur source de la même contagion , jugent ce remède nécessaire pour dissiper tous les accidens qui succèdent à ces deux maladies : les autres , au contraire , cèdent facilement aux importunités de leurs malades , et permettent ce qu'ils croient ne pouvoir empêcher. Néanmoins tous les essais que j'ai vu faire de ce remède , m'ont convaincu

son voisinage un réseau d'artères et de veines qui se distribuent dans ce viscère , qui lui-même reçoit ses nerfs de l'intercostal , et des derniers nerfs vertébraux. *Note du traducteur.*

qu'on n'en tiroit aucun avantage, et qu'il étoit même évidemment nuisible dans la plupart des symptômes de ce genre ; il contribue à les aggraver tous, parce qu'il relâche la constitution, et la rend plus irritable.

La saignée, les opiatiques, le bain chaud, les vésicatoires, la ciguë, la jusquiame, l'électricité, le quinquina, et le bain froid, sont les remèdes sur lesquels on doit principalement compter.

La saignée n'est plus admissible quand la constitution est déjà extrêmement épuisée et affoiblie ; mais quand il y a pléthore, ce qui arrive quelquefois, aucun remède n'est comparable à la saignée tant générale que locale. Il faut surtout tirer du sang du périnée et des parties contigues à l'anus avec les sang-sues ; c'est, dans ces circonstances, le moyen le plus sûr de dissiper ou de modérer l'irritabilité. Les sang-sues, appliquées près du siège du mal, ont même été utiles lorsque l'on soupçonnoit, avec quelque fondement, disposition à la paralysie de la vessie et des parties contigues : on doit toujours les prescrire sans hésiter, tant que le malade n'est pas d'une maigreur extrême. L'opium est cependant d'une utilité plus générale : administré avec jugement et à temps, non-seulement il calme et modère l'accès, mais il en prévient le retour pendant huit ou quinze jours ; et souvent on parvient ainsi à procurer une guérison durable. Il réussit également, soit qu'on l'administre par la bouche ou en lavement ; il est néanmoins toujours plus efficace lorsqu'on en introduit des doses convenables par l'anus.

Le laudanum et le baume anodyn, appliqués à l'extérieur, soulagent quelquefois, sur-tout

étant unis à l'éther. Il suffit souvent de frotter les parties affectées avec un mélange tiède de laudanum et d'éther , pour dissiper les sensations extraordinaires qui se font sentir au périnée et vers le col de la vessie : j'ai vu même la suppression d'urine , produite par cette cause , céder à ce moyen.

Le demi-bain réussit quelquefois , quand les opiatiques ne soulagent pas , ou lorsque le malade ne peut les supporter. Les fomentations tièdes , appliquées sur le périnée et les lombes , sont souvent utiles. Les vapeurs du vinaigre chaud , dirigées avec attention sur les parties affectées , sont également avantageuses. Le meilleur remède que l'on puisse employer dans ces cas en fomentation , est une forte décoction de têtes de pavots.

Les vésicatoires sont peut-être le moyen le plus efficace que l'on puisse employer à l'extérieur ; ils sont utiles sur-tout lorsque l'urèthre paroît être le siège du mal , ou lorsque le col de la vessie est si affoibli qu'il ne peut retenir les urines. Les vésicatoires , appliqués sur le périnée , agissent avec plus d'avantage dans le premier cas : dans le second , il faut les mettre sur les lombes. Des sensations extrêmement douloureuses , produites par cette cause , qui avoient résisté pendant plusieurs années à tout autre remède , ont cédé quelquefois à l'application d'un seul vésicatoire sur le périnée ; d'autres fois néanmoins tous les symptômes ne se dissipent qu'après avoir réitéré à plusieurs reprises ce moyen.

D'après le même principe , il a été dans quelques circonstances avantageux d'exciter le retour de l'écoulement , lorsqu'il étoit supprimé

ou fort diminué : on peut pour cet effet faire des fomentations sur la verge et le périnée avec l'eau chaude, couvrir le périnée de cataplasmes chauds, et introduire avec précaution des bougies. Des malades ont été guéris de ces symptômes en s'exposant à une nouvelle infection, et en gagnant de nouveau la gonorrhée ; j'en ai vu plusieurs exemples : c'est probablement de semblables observations qui ont suggéré l'idée de tenter de rappeler l'écoulement.

Lorsque dans ces cas la nouvelle inflammation que l'on a déterminée est forte, les symptômes précédens se modèrent beaucoup, ou se dissipent entièrement. Ces exemples doivent nous engager à exciter une vive inflammation dans les parties ; les bougies, enduites d'huile de térébenthine, dans laquelle on a fait fondre un peu de résine ordinaire, ne manquent jamais de produire cet effet : mais il seroit très-dangereux de porter trop loin cette pratique ; elle exige toujours les plus grandes précautions (1).

Il est bon de remarquer que l'introduction des bougies stimulantes est sur-tout avantageuse quand la maladie est bornée à l'urèthre ; elle a

(1) Le moyen qu'indique ici l'auteur aggrave généralement les accidens ; d'où l'on doit conclure que quand il réussit, ce n'est qu'en favorisant l'écoulement des urines, et on peut remplir plus sûrement la même indication en introduisant simplement une sonde de gomme élastique. Il me paroît étonnant qu'il propose de s'exposer à une nouvelle infection pour obtenir la guérison : sans parler de la répugnance que tout homme délicat doit avoir de se rendre à un pareil avis, je puis assurer qu'il ne peut être utile qu'autant que la maladie est entretenue par l'engorgement des vésicules séminales : car j'ai vu l'émission spontanée de la semence, ou la jouissance d'une femme saine, produire le même effet ; certainement ce dernier moyen est préférable.

néanmoins réussi dans des cas où la vessie et les reins étoient affectés.

Quand les urines coulent involontairement , les vésicatoires , comme nous l'avons déjà observé , appliqués sur les lombes , réussissent mieux : peut-être procurent-ils cet avantage , parce que dans ces cas la cause de la maladie réside dans la vessie même ; mais quand elle dépend , comme il arrive quelquefois , d'une disposition à la paralysie de l'urèthre et des muscles qui s'y attachent , il est plus avantageux d'appliquer les vésicatoires sur le périnée.

Lorsque l'urine coule ainsi involontairement , l'on prescrit communément le baume de Copahu et les autres baumes astringens : ces remèdes jouissent , à ce que l'on croit , à un degré éminent , de la propriété de rétablir le ton des parties qui paroissent dans un état de relâchement et de foiblesse , et l'on s'imagine qu'ils doivent produire cet effet , parce qu'ils ont une disposition particulière à se porter vers les voies urinaires. L'on a également recommandé l'usage interne des cantharides , dans l'idée que ce symptôme dépendoit toujours d'une perte de ton des parties affectées ; et ces insectes , comme l'on sait , stimulent en général puissamment les reins et la vessie.

Tous ces baumes , ainsi que les térébenthines ordinaires qui n'en diffèrent pas essentiellement , peuvent s'employer sans danger dans tous ces cas. Il est possible qu'ils soient avantageux dans certaines circonstances ; je ne crois pas même qu'ils puissent jamais nuire : mais il n'en est pas ainsi de l'usage interne des cantharides : données à grande dose , elles sont un poison : quelque précaution même que l'on apporte dans

leur administration, le principe d'après lequel on les prescrit, dans le cas dont il s'agit, paroît douteux. La maladie est, suivant toute apparence, plus fréquemment causée par un excès d'irritabilité des environs du col de la vessie et de l'urèthre, que par le défaut de ton : il est par conséquent à craindre, dans quantité de circonstances, que ce remède ne produise plus de mal que de bien, en augmentant la sensibilité des parties affectées : il faut donc, avant de le faire prendre intérieurement, bien s'assurer si la maladie dépend de foiblesse, ou d'un excès d'irritabilité. Dans le premier cas, les cantharides peuvent être quelquefois utiles ; dans l'autre, elles aggraveroient en général la maladie.

L'on prescrit souvent la ciguë : on peut retirer quelque'avantage de ce remède, donné à une dose assez forte pour qu'il agisse comme anodyn. On emploie la jusquiame d'après le même principe : nous ne voyons pas même comment ce médicament, ou même l'opium, pourroient procurer la guérison autrement que comme anodins ; ils ne peuvent agir comme résolutifs, puisqu'il ne paroît exister ni dureté ni tumeur, ni aucune affection organique (1). Les avantages qu'ils procurent doivent donc être à-peu-près proportionnés à leurs effets anodins : ainsi ils

(1) Ce que l'auteur avance ici est très-douteux : il me paroît prouvé qu'il y a généralement un vice organique dans l'affection dont il s'agit : on ne peut expliquer autrement pourquoi les saignées, les bains, les fomentations émollientes, sont les remèdes sur lesquels on doit le plus compter. Je dois ajouter que j'ai vu les balsamiques, donnés intérieurement, aggraver le mal, quoique l'auteur ait avancé qu'ils ne pouvoient jamais nuire. Voyez ce que nous avons dit sur les embarras de la prostate. *Note du traducteur.*

peuvent être utiles toutes les fois qu'on ne peut employer les opiatiques.

L'électricité a procuré un soulagement passager : elle paroît particulièrement réussir quand on l'administre de manière à tirer des étincelles des parties principalement affectées, sur-tout du périnée et des endroits les plus voisins du col de la vessie.

Il est bon de remarquer que les observations que j'ai faites sur l'usage interne des cantharides, sont applicables à l'électricité. L'on recommande particulièrement ces deux remèdes, ainsi que l'application des vésicatoires sur les lombes, lorsque l'urine sort involontairement, parce que l'on s'imagine que ce symptôme est l'effet de la paralysie du col de la vessie : mais il y a apparence que les envies fréquentes d'uriner qui tourmentent quelquefois ces sortes de malades, sont plutôt l'effet de l'irritabilité du col de la vessie que d'une foiblesse réelle ; il est en conséquence fort à craindre que l'électricité n'augmente la sensibilité de la partie affectée, comme je l'ai vu quelquefois arriver, et qu'elle ne contribue ainsi à aggraver le mal.

Les vésicatoires appliqués sur les lombes et le périnée peuvent être utiles, non-seulement par l'écoulement de sérosité qu'ils déterminent, mais par l'irritation qu'ils excitent sur la peau. L'on sait que souvent il suffit pour dissiper la douleur et l'irritabilité d'une partie, d'exciter ailleurs ces mêmes sensations. Ainsi nous voyons les vésicatoires ou d'autres stimulans appliqués pour des douleurs de côté profondes, procurer souvent un soulagement sensible à l'instant même que la peau s'échauffe et éprouve des démangeaisons, long-temps avant qu'il se soit formé des

cloches. Les sinapismes, appliqués aux pieds, dissipent quelquefois des maux de tête qui ont résisté à tout autre remède. Les vésicatoires semblent agir de la même manière, lorsqu'on les met sur le périnée pour dissiper les sensations que ces sortes de malades éprouvent quelquefois : mais l'électricité, de même que l'usage interne des cantharides, contribuent à irriter les parties qui sont le siège de la maladie, et paroissent fréquemment aggraver le symptôme qu'on se proposoit de dissiper.

Il est rare qu'on ne parvienne pas à modérer, ou même à dissiper entièrement la maladie, en persévérant dans l'usage de l'un de ces remèdes ; mais ces symptômes sont sujets à reparoître lors même que le malade se croit guéri : il est important d'éviter une semblable disgrâce. L'on prescrit dans cette vue le quinquina à grande dose, et les bains froids : il faut recourir au premier dès que les douleurs et les autres symptômes commencent à se dissiper, et y réunir les bains de mer, toutes les fois qu'on le peut : quand le malade est éloigné de la mer, on peut appliquer de l'eau froide sur le périnée et les lombes. On retire aussi quelque'avantage d'y baigner simplement les parties : les douches d'eau froide sont néanmoins plus convenables.

L'écoulement involontaire d'urine, dont j'ai déjà eu occasion de parler, est toujours fort incommode ; mais les douleurs qu'il cause sont peu de chose en comparaison de celles que ressent le malade quand il ne peut uriner : il lui est quelquefois impossible de rendre une seule goutte d'urine, quoiqu'on n'apperçoive ni inflammation, ni aucun embarras dans le canal. Différentes causes produisent souvent sans doute :

ce symptôme ; néanmoins il peut être aussi l'effet de l'irritabilité que , dans certains cas , la gonorrhée excite dans tous les organes destinés à la génération , et à la sécrétion des urines.

Les fortes saignées conviennent aux pléthoriques. On détermine quelquefois sur-le-champ l'écoulement des urines en donnant un purgatif actif ; une injection stimulante produit encore plus sûrement cet effet. Les fomentations chaudes , appliquées sur l'abdomen et sur le périnée , réussissent fréquemment : néanmoins les opiatiques et les bains chauds sont les remèdes les plus efficaces. Il faut plonger tout le corps dans l'eau échauffée au 95° ou au 96° degré du thermomètre de Farenheit , et y rester au moins vingt minutes ; il est rare alors qu'en donnant immédiatement après un lavement chargé d'opium , on ne procure pas du soulagement : mais quand on n'en obtient pas au bout de peu de temps , sur-tout lorsque la vessie est extraordinairement dilatée , il faut , sans attendre davantage , la vider avec une algalie ; le moindre délai , dans de semblables circonstances , augmenteroit non - seulement les tourmens qu'éprouve le malade , mais l'algalie deviendrait plus difficile à introduire , et le danger qui accompagne toujours la rétention d'urine , quelle qu'en soit la cause , seroit plus grand.

L'introduction d'une bougie remplit quelquefois l'objet qu'on se propose ; et comme elle cause moins de douleur et d'irritation que l'algalie , on doit toujours d'abord la préférer. Il faut prendre la plus grosse bougie qui puisse passer jusque dans la vessie sans irriter , l'y laisser quelques minutes , et recommander au malade de faire des efforts pour uriner dans le temps

qu'on retire la bougie ; ce qu'il faut faire sans user de beaucoup de force et sans comprimer les parties ; autrement le col de la vessie et l'urèthre sont sujets à se resserrer dans le moment même que l'on retire la bougie : toute l'urine sort au contraire complètement , lorsqu'on la laisse d'abord suivre peu à peu la bougie (1).

Quand on ne peut réussir avec les bougies, l'usage de la sonde devient indispensable ; et comme il est très-important , dans tous ces cas , de causer le moins d'irritation possible , il faut préférer les sondes de gomme élastique à celles d'argent , que l'on emploie communément : les premières passent non-seulement avec plus de facilité , mais quand on a eu de la peine à les introduire dans la vessie , il peut être quelquefois convenable de les y laisser à demeure un jour ou deux ; ce qu'on ne doit jamais se permettre lorsqu'on se sert des algalies d'argent (2).

Quelques auteurs parlent comme d'une chose fort indifférente , de l'usage de laisser l'algalie à demeure dans la vessie , et ils le recommandent toutes les fois qu'un obstacle permanent s'oppose à l'écoulement des urines. J'en ai vu néanmoins plusieurs fois résulter de très-grands accidens ; c'est pourquoi je ne permets jamais de

(1) Il est aisé de voir , par les difficultés que présente le procédé que recommande ici l'auteur , et par l'incertitude du succès , que les sondes de gomme élastique seules peuvent convenablement remplir cette indication. *Note du traducteur.*

(2) Il est fort rare que les algalies d'argent ne produisent pas des accidens très-fâcheux lorsqu'on les laisse séjourner dans la vessie , dans le temps que ce viscère , et les parties qui en dépendent , sont dans un état d'irritation considérable. *Note du traducteur.*

suivre cette pratique , à moins que l'introduction de l'algalie ne soit extrêmement douloureuse et difficile. Le malade souffre en général davantage du séjour de l'instrument dans la vessie , que de son introduction réitérée : quelque lisse et poli qu'il soit , il irrite toujours. D'ailleurs la matière calculeuse suspendue dans l'urine , forme souvent autour de l'algalie des incrustations qui la rendent nuisible. Il se rencontre peu de personnes dont l'urine soit assez exempte de cette matière , pour que l'algalie introduite dans l'urèthre n'en devienne pas raboteuse au bout d'un temps très-court. On ne doit donc jamais admettre cette pratique sans une nécessité absolue ; et il faut , toutes les fois que cela arrivera , donner la préférence , comme je l'ai déjà observé , aux sondes de gomme élastique.

SECTION VI.

Des gonflemens des Testicules.

LE gonflement de l'un des testicules , est un accident commun dans la gonorrhée ; on le désigne aussi sous le nom de Hernie humorale , parce qu'il ressemble , dans quelques cas , à une hernie , et qu'on le croit produit par la chute de l'humeur de la gonorrhée sur les testicules.

Les deux testicules se gonflent rarement en même temps : il n'y en a communément qu'un de gonflé ; mais lorsque le gonflement quitte ce testicule , il se porte souvent sur l'autre ; et après avoir été ainsi affectés tous deux , ils se gonflent quelquefois alternativement pendant fort long-temps. J'ai vu des malades sujets à ces retours pendant un an et plus , et n'en être jamais

complètement exempts dans tout le cours de cette période.

La douleur devient très-foible lorsque le gonflement a duré long-temps; mais elle est toujours fort vive d'abord. Le malade commence par éprouver dans l'un des testicules une sensation très-douloureuse, qui s'étend le long du cordon des vaisseaux spermatiques jusque vers le milieu du dos : en examinant le testicule, il le trouve gonflé et très-sensible; à peine peut-il souffrir qu'on y touche; lui-même se sent échauffé, et il éprouve un mal-aise général par tout le corps, sur-tout dans les cuisses et l'abdomen; le moindre mouvement qu'il fait aggrave chaque symptôme.

Le gonflement est borné dans les commencemens à l'épididyme; la partie postérieure du testicule est dure au toucher et tuméfiée; mais très-peu de temps après, souvent au bout d'une heure, tout le corps du testicule se gonfle. On distingue encore sensiblement à ce degré de la maladie, le testicule de l'épididyme. Le dernier est d'une dureté un peu inégale; le bas en est communément plus dur et plus saillant : toute la partie antérieure du testicule offre, au contraire, une tumeur mollassée et uniforme.

A mesure que la maladie avance, le testicule même durcit; et si les moyens que l'on emploie pour prévenir les progrès du mal ne réussissent pas, l'épididyme et le testicule se gonflent, et forment ensemble un très-gros volume : le scrotum paroît en même temps rouge et enflammé.

Lorsque la maladie est à ce degré, la douleur est souvent vive et accompagnée d'un mouvement de rotation du testicule très-incommode; la peau est sèche et brûlée; la langue sale; il y

a altération ; le pouls est plein et vif ; enfin on observe tous les symptômes ordinaires aux plus fortes inflammations locales.

Cette affection du testicule peut survenir accidentellement dans tous les périodes et à tous les degrés de la gonorrhée , même vers la fin , dans le temps que le malade et le chirurgien regardent en quelque sorte la guérison comme assurée. Elle se manifeste chez quelques individus , sans que l'on puisse en reconnoître la cause : l'inflammation qui avoit précédé ayant été fort modérée , et le malade ayant exactement suivi le régime , on ne peut donner aucune raison satisfaisante de cet accident.

Il est cependant bon de remarquer que les gonflemens du testicule qui se forment de cette manière , semblent en général différer beaucoup par leur nature de ceux qui surviennent pendant l'état virulent de la gonorrhée , et dans le temps que l'inflammation de l'urèthre est considérable. Ces derniers paroissent purement inflammatoires ; ils parviennent plus lentement à leur plus haut période , ils restent plus long-temps au même degré , et se dissipent plus difficilement que les autres : ceux-ci , au contraire , sont dans quelques cas à leur plus haut degré en une heure ou deux , à compter du moment que l'on a apperçu les premiers indices de la tumeur , et ils disparaissent avec la même rapidité ; ce qui me fait croire qu'ils sont en partie inflammatoires , et qu'ils dépendent en partie de l'espèce de sympathie qui existe évidemment entre la verge et le testicule : cette sympathie dispose singulièrement l'un à participer aux maladies de l'autre. — On ne peut expliquer autrement comment cette maladie quitte souvent un testicule

pour se porter à l'instant sur l'autre, comme nous l'avons déjà observé.

L'écoulement s'arrête souvent, comme l'on sait, à l'instant que le testicule commence à se gonfler; on a cru en conséquence que la matière de l'urèthre se jetoit sur le testicule, et produisoit le gonflement dont il s'agit. Mais il est aujourd'hui bien reconnu qu'il n'existe point de communication entre l'urèthre et le testicule, qui puisse permettre à la matière de passer de l'un à l'autre. D'après la forme même que présente alors le testicule, on ne voit pas comment le gonflement pourroit être produit par cette cause : au lieu d'être mol et compressible, comme il devroit l'être nécessairement s'il étoit produit par la matière de la gonorrhée, il durcit de jour en jour, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à une certaine grosseur; et alors il se ramollit peu à peu, sans cependant qu'on y apperçoive de fluctuation.

Il y a grande apparence que les testicules se gonflent en général, parce que l'inflammation de l'urèthre gagne le long des conduits déférens. L'on a élevé des doutes à ce sujet, sans en donner aucune raison valable, et sans proposer une autre manière d'expliquer ce symptôme. Les conduits déférens établissent, comme l'on sait, une communication directe entre l'urèthre et les testicules, et le gonflement commence toujours par l'épididyme, qui est en quelque sorte formé par la terminaison de cette même ligne de communication. En outre le malade sent communément la douleur s'étendre du testicule gonflé le long de l'aine; cette douleur suit par conséquent le cours direct du conduit déférent.

Quantité d'autres causes peuvent, de même

que la gonorrhée, exciter l'inflammation du testicule ; elle survient fréquemment quand le col de la vessie est irrité, soit par une pierre, soit par l'introduction d'une bougie ou du cathéter, et quand ces parties s'enflamment après la lithotomie. La tumeur de l'un ou des deux testicules est une suite assez ordinaire de ces causes, particulièrement de la dernière, et de l'usage des bougies, quand on ne les introduit pas comme il convient ; et on ne voit pas comment ces tumeurs pourroient se former aussi facilement, si l'irritation excitée aux environs du col de la vessie, ne se propageoit pas le long des conduits déférens.

Les conséquences les plus redoutables du gonflement des testicules sont, premièrement une dureté des parties, sur-tout de l'épididyme ; cette dureté seule peut produire l'impuissance, quoique bornée même à un testicule : néanmoins cela arrive plus sûrement quand les deux sont gonflés ; secondement, une irritabilité morbifique, portée quelquefois à un tel excès, que le malade est pendant très-long-temps dans l'impossibilité de faire aucun exercice, ou de vaquer à ses affaires ordinaires, sans courir risque de rappeler la tumeur des testicules. La suppuration du corps des testicules succède si rarement à l'inflammation produite par la gonorrhée, qu'à peine mérite-t-elle de fixer notre attention : elle n'arrive pas une fois sur cinq cents inflammations de ce genre.

Mais les deux circonstances dont j'ai parlé, la dureté permanente de l'épididyme, et l'irritabilité excessive du testicule, qui sont des suites fréquentes de cette maladie, méritent, par leur importance, la plus grande attention,

et il faut tenter sur-le-champ tous les moyens de les prévenir. Il n'existe guère de symptôme qui tourmente ou incommode plus que le gonflement du testicule; la tumeur même de l'épididyme peut, comme je l'ai déjà observé, devenir fréquemment une cause d'impuissance, quand elle est considérable et commune aux deux testicules. Je conviens qu'il n'est pas rare que l'épididyme reste gonflé jusqu'à un certain point pendant fort long-temps, quelquefois toute la vie, sans qu'il en résulte rien de fâcheux, sur-tout quand un seul testicule est affecté; mais j'ai été témoin de quantité d'exemples contraires, et j'ai vu des accidens terribles en résulter; je crois en conséquence pouvoir assurer avec confiance que l'on ne doit négliger aucun des moyens propres à prévenir ou détruire ce gonflement.

Les symptômes de cette maladie et ses suites sont, comme l'expérience le prouve, en général proportionnés à la violence de l'inflammation; il faut donc toujours s'occuper d'arrêter les progrès de cette dernière. On doit pour cet effet particulièrement compter sur les saignées, les laxatifs employés avec modération, les opiatiques, les anodins et les astringens appliqués sur les parties affectées; ne pas négliger de tenir le corps dans une position convenable, et de soutenir les testicules.

Le plus efficace et le plus certain de tous les remèdes que je viens d'indiquer est la saignée, pratiquée principalement sur les parties affectées par le moyen des sang-sues. Chez les pléthoriques, et toutes les fois que la tumeur a acquis une certaine grosseur, il faut tirer autant de sang du bras que les forces le permettent, et appliquer en même temps un certain nombre de sang-

sues

sues sur les testicules : mais les dernières suffisent communément quand le malade est faible, et particulièrement lorsqu'aucun symptôme n'est fort grave.

La première application des sang-sues excite beaucoup de mal-aise sur le testicule gonflé ; elle augmente l'irritabilité des parties, et semble rendre la tumeur plus volumineuse (1) : mais, en général, quand le sang a coulé une heure ou deux, la douleur se modère, le sentiment de tension, qui étoit considérable, devient bien plus supportable ; la tumeur même paroît diminuée de volume ; et dans le cours du jour suivant, les parties que l'on pouvoit à peine toucher, supportent qu'on les manie sans beaucoup de précaution.

Quand on met d'abord un nombre convenable de sang-sues, il suffit communément de les appliquer une fois ; quand cependant quelqu'un des symptômes continue avec la même violence, sur-tout si l'on n'apperçoit aucune diminution dans la tumeur ni dans les douleurs, et si les symptômes febriles ne se modèrent point, il est

(1) Quelquefois ces accidens subsistent long-temps, et sont même suivis d'une ecchymose fort rebelle ; il vaut mieux en conséquence, lors même que la douleur est fort vive et l'inflammation très-forte, mettre les sang-sues près du périnée, j'ai observé qu'on en tiroit autant et même plus d'avantages ; on dégorge ainsi plus sûrement les extrémités des conduits déférens, dont l'inflammation est la source de la tumeur des testicules. Quand on applique d'ailleurs les sang-sues sur un endroit enflammé, outre qu'elles aggravent l'inflammation, elles produisent souvent une douleur extrême, et il reste quelquefois une démangeaison fort incommode, qui ne se dissipe qu'au bout d'un temps fort long.

Note du traducteur.

quelquefois nécessaire de réitérer à plusieurs reprises l'application des sang-sues : je crois devoir remarquer ici qu'il ne faut jamais, dans ce cas, hésiter à tirer hardiment du sang. Il faudroit que les malades fussent bien foibles, pour ne pas supporter l'application réitérée des sang-sues. Je suis convaincu que dans tous les cas de tumeurs des testicules, on peut retirer les plus grands avantages de ce moyen employé à propos et d'une manière convenable.

En tirant du sang de la partie affectée, on abrège la durée des symptômes inflammatoires, et l'on prévient ainsi deux accidens fort fâcheux, très-souvent causés par l'inflammation du testicule ; savoir le gonflement et la dureté de l'épididyme dont j'ai parlé, et l'espèce la plus fréquente d'hydrocèle formée par l'amas de sérosité dans la tunique vaginale. La tumeur permanente de l'épididyme n'est pas seulement, comme je l'ai déjà remarqué, un effet très-ordinaire de l'inflammation des testicules ; j'ai vu plusieurs fois l'hydrocèle évidemment produit par la même cause. Je suis convaincu que la saignée générale ou locale, est le moyen le plus propre de prévenir ces symptômes : je ne prétends pas qu'elle réussisse toujours, mais au moins il m'a paru, d'après un grand nombre d'observations, qu'elle l'emportoit infiniment sur tous les remèdes employés jusqu'ici.

Quand on ne peut se procurer des sang-sues, ce qui arrive souvent, on tire presque autant d'avantage des mouchetures faites sur différentes parties de la tumeur avec la pointe d'une lancette ; et en prenant la précaution de mettre d'abord le scrotum dans l'eau chaude, on tire, à peu de chose près, autant de sang que si l'on

avoit employé un nombre de sang-sues égal aux mouchetures.

Le gonflement des testicules qui survient dans la gonorrhée, semble être toujours, comme je l'ai déjà observé, une suite de l'irritation de l'urèthre ; il est donc très-important d'éviter toutes les causes capables d'irriter ce conduit ou les parties contigues : c'est pourquoi les doux laxatifs sont d'une grande utilité quand il y a constipation. Les excréments durcis et accumulés dans le rectum, peuvent suffire, cômme je l'ai vu plusieurs fois, pour déterminer le gonflement du testicule ; rien au moins ne contribue plus à entretenir la maladie, quelle qu'en ait été primitivement la cause. Quoiqu'il soit avantageux d'éviter la constipation, il faut prendre garde, par la même raison, de tomber dans l'extrémité opposée, et s'abstenir en conséquence avec soin de tous les forts purgatifs : aucun homme de l'art ne doit ignorer qu'ils sont toujours nuisibles dans la gonorrhée, par l'irritation qu'ils excitent sur le rectum. Tant que le ventre est médiocrement libre, il ne faut prescrire aucun remède ; et dans le cas contraire, se borner à l'huile de palma-christi, aux fleurs de soufre, à la crème de tartre, ou à tout autre doux laxatif, et même n'en donner que de petites doses, réitérées à des intervalles convenables, plutôt que de courir les risques d'irriter le rectum en prescrivant tout d'un coup des doses plus fortes.

Les narcotiques, administrés à l'instant que la douleur du testicule devient fort vive, sont le moyen le plus certain et le plus prompt de diminuer l'irritation et la douleur : ils sont plus utiles quand on peut en différer l'usage jusqu'à ce que l'on ait procuré une selle ou deux ; mais on ne

doit avoir aucun égard à cette circonstance, quand l'irritation est extrême. Les nausées et le mal-aise général qui résultent souvent du gonflement du testicule, étant évidemment l'effet de l'irritation, aucun remède ne convient mieux, pour dissiper ces symptômes, que l'opium donné à des doses convenables; outre qu'il dissipe le mal-aise général en modérant la douleur, il contribue à résoudre la tumeur du testicule. Plusieurs médecins s'imaginent que les opiatiques augmentent la chaleur et les autres symptômes fébriles, et craignent de prescrire ces remèdes toutes les fois qu'il y a de la fièvre. Néanmoins je puis assurer, d'après la grande expérience que j'ai de leurs effets, qu'on peut les donner hardiment et avec avantage dans tous les degrés du gonflement du testicule, lorsque la douleur est très-vive.

J'ai eu souvent des preuves évidentes de ce que je viens d'avancer; j'ai vu des gonflemens de ce genre guérir par les narcotiques seuls, après avoir tenté sans succès les remèdes ordinaires. Quelle que soit la manière dont la gonorrhée excite le gonflement du testicule, la tumeur une fois formée cause une irritation extrême, et communément le gonflement continue jusqu'à ce que cette irritation soit diminuée. Les opiatiques sont en conséquence fréquemment, après la saignée, le remède le plus sûr que nous puissions employer.

Pendant que les opiatiques, donnés à l'intérieur, procurent ces avantages, il est souvent utile d'en appliquer sur la tumeur même: on peut, dans cette vue, la couvrir de plumaceaux mollets, imbibés de laudanum liquide ou de baume anodyn, ou même de cataplasmes com-

posés d'une forte décoction de têtes de pavots et de mie de pain.

Toutes les préparations de plomb sont utiles dans ce cas ; mais si on emploie l'extrait de Goulard, ou, ce qui revient à-peu-près au même, le vinaigre lithargyré, il faut en mettre une plus grande dose qu'on ne le fait communément pour les autres parties du corps. Les testicules étant défendus par plusieurs enveloppes, les remèdes de ce genre, administrés aux doses ordinaires, agissent difficilement sur ces organes. On ne peut dissoudre une grande quantité de sucre de saturne dans l'eau, qu'en y ajoutant du vinaigre : le dernier même est utile appliqué seul ; on doit pour cette raison combiner ces deux remèdes ensemble.

Les vapeurs du vinaigre chaud agissent aussi comme résolutives : la meilleure manière d'en faire usage, consiste à exposer les testicules sur un vaisseau dans lequel on tient du vinaigre bouillant. L'on peut aussi couvrir de temps en temps la tumeur d'une flanelle trempée dans du vinaigre chaud, et exprimée assez fortement pour qu'il n'en reste que la vapeur. Le vinaigre est toujours fort avantageux dans cette maladie, sous quelque forme qu'on l'emploie ; cette manière de l'appliquer offre une variété assez commode.

Quelque remède que l'on adopte, il faut absolument, autant qu'il est possible, que le malade reste couché, et en même tems soutenir convenablement le scrotum. L'expérience prouve qu'on ne peut compter sur aucun remède, quand on permet au malade d'aller et venir ; tandis que la position horizontale seule produit souvent le plus grand effet. On aura sur-tout soin d'assujétir

le scrotum de manière que les testicules se trouvent parfaitement soutenus sans être comprimés ; la plus légère compression est toujours nuisible.

L'écoulement de la gonorrhée s'arrête souvent, comme nous l'avons déjà observé, à l'instant que s'annonce l'inflammation du testicule ; on s'est en conséquence imaginé que l'on pourroit tirer quelque avantage d'exciter le retour de la gonorrhée : ce moyen est en effet utile dans quelques cas. L'écoulement de l'urèthre diminue non-seulement l'inflammation de la partie d'où il prend sa source, il influe même sur la tumeur du testicule. Quelques auteurs ont soupçonné que le retour de l'écoulement ne pouvoit jamais être utile, parce qu'il est généralement reconnu aujourd'hui, qu'il n'entraîne pas immédiatement la matière du testicule. Mais pourquoi une évacuation excitée dans l'urèthre ne dissiperait-elle pas l'inflammation du testicule, de la même manière que les setons et les autres exutoires dissipent les affections inflammatoires des autres parties, comme on le voit tous les jours ? Toutefois il est certain que tous les symptômes de cette maladie se modèrent aussi-tôt que l'écoulement reparoit abondamment.

Les bougies sont très-propres à rappeler l'écoulement ; mais leur introduction exige, dans les affections des testicules, plus de ménagement et d'attention qu'on n'en apporte communément dans cette branche de la chirurgie : loin d'être salutaires quand elles excitent plus de douleur et d'irritation qu'il n'est nécessaire, elles aggravent tous les symptômes (1). Je pense

(1) Le moindre degré d'irritation est toujours nuisible dans le cas dont il s'agit ; ainsi tant que les urines coulent

qu'il vaut mieux , dans la pratique ordinaire , se borner à l'application fréquente des émolliens chauds ; tremper , par exemple , la verge dans le lait chaud , ou dans les décoctions de guimauve ou de graine de lin ; la couvrir de cataplasmes chauds , et injecter de l'huile ou du lait chaud dans l'urèthre.

Le gonflement des testicules succède quelquefois tout-à-coup à la suppression de la gonorrhée ; d'autres fois même il la précède ; l'on a en conséquence mis en question , s'il étoit l'effet ou la cause de la disparition de la gonorrhée (1).

librement , les bougies , ou les sondes même de gomme élastique , ne sont d'aucune utilité , avec quelque dextérité qu'on les introduise. *Note du traducteur.*

(1) Voyez Jean Hunter , *Traité des Maladies vénériennes* , part. II , sect. X.

Le gonflement du testicule se manifeste souvent pendant que la gonorrhée continue , et quelquefois même dans le temps qu'elle augmente ; il ne se dissipe pas toujours en rappelant la gonorrhée quand elle a été supprimée ; il arrive fréquemment qu'après avoir disparu quelques jours , il reparoît tout-à-coup à diverses reprises pendant des mois entiers , sans que l'écoulement ait éprouvé aucune altération ; enfin il n'est pas une suite fort ordinaire des gonorrhées supprimées naturellement ou artificiellement : il n'en est donc pas plus la cause que l'effet. Si ce gonflement succède communément à la gonorrhée supprimée , on doit l'attribuer à la nature de la cause irritante , et à la plus ou moins grande disposition que les diverses parties de l'urèthre ont à s'enflammer. Ainsi la fosse naviculaire s'enflamme plus promptement que les parties les plus éloignées , et le verumontanum résiste plus long-temps aux causes de l'inflammation ; c'est pourquoi on voit très-fréquemment des gonorrhées s'arrêter quelques jours , et reparoître ensuite avec plus de force ; alors la douleur se fixe en général sur un endroit situé plus loin que le premier : cela peut arriver , quel que soit le stimulus qui ait irrité la

L'inflammation des testicules peut précéder sans doute la suppression de l'écoulement ; mais ce cas est fort rare , et le contraire s'observe communément. Les malades même qui ont déjà souffert de ces gonflemens des testicules , sont très-sujets à les éprouver de nouveau à chaque gonorrhée qu'ils gagnent ensuite , lors même que l'écoulement disparoît naturellement. J'en connois plusieurs qui n'osent , pour cette raison , employer en injections les astringens les plus doux ; ils seroient sûrs, s'ils ussoient de ce moyen , de rappeler l'inflammation des testicules : mais d'autres éprouvent le même accident dès que l'écoulement cesse , qu'ils aient employé ou non les injections. Je n'ai en conséquence jamais rien rencontré dans ma pratique , qui pût laisser quelque doute sur cet objet.

membrane de l'urèthre , comme le prouve l'expérience de Swediaur , rapportée pag. 338 et 339. Il est assez ordinaire de voir de même les autres inflammations cesser dans un endroit , et se renouveler plusieurs jours après dans un autre ; ainsi la péripneumonie succède souvent à la pleurésie , &c.

On s'étonne de ce que les gonorrhées , accompagnées des symptômes inflammatoires les plus graves , sont rarement suivies du gonflement des testicules ; il est aisé d'en rendre raison , d'après ce que nous venons de dire : de même que l'inflammation du foie la plus forte ne produit la jaunisse que quand elle s'étend jusqu'aux conduits biliaires , ainsi dans la gonorrhée les testicules ne se gonflent que quand l'inflammation gagne le verumontanum , mais sur-tout la prostate , et comprime les extrémités des vaisseaux déférens qui sont recouverts par cette glande : alors l'humeur , séparée du sang dans les testicules , ne pouvant plus librement traverser les vaisseaux déférens et se porter dans les vésicules séminales , gorgée ces vaisseaux ; la sérosité , qui doit être continuellement reprise par les absorbans , séjourne dans le tissu cellulaire environnant , et détermine le

Les remèdes que nous avons indiqués , convenablement appliqués , modèrent en général très-promptement les tumeurs des testicules , et ces dernières se dissipent enfin entièrement , à l'exception de la dureté permanente à laquelle l'épidydyme est , comme nous l'avons vu , particulièrement sujet. Telle est la terminaison ordinaire de cette maladie ; dans quelques cas cependant , communément lorsque l'on n'a pas observé un genre de vie convenable , tout le corps du testicule reste tuméfié , et la tumeur résiste absolument à tous les remèdes qui réussissent ordinairement. Si l'on ne tente pas alors d'en diminuer promptement le volume par quelque application convenable , et si on la laisse pendant un certain temps au même degré , elle est très-sujette à rester volumineuse , et quel-

gonflement des testicules. Les vaisseaux qui rapportent les humeurs de ces organes sont alors dans un état de flaccidité , la sécrétion de la semence est suspendue , et quand ces tumeurs résistent à tous les remèdes , l'impuissance en est une suite nécessaire.

Ainsi toute cause capable d'obstruer les conduits excréteurs des vaisseaux déférens , telle que l'inflammation de la prostate et du verumontanum , peut produire l'engorgement des testicules. Quand cet engorgement arrive subitement , et est de peu de durée , il y a grande apparence qu'il dépend particulièrement de l'affection de la prostate ; car aucune partie n'est sujette à éprouver des changemens aussi fréquens et aussi subits que cette glande : non-seulement la constipation , l'urine retenue dans la vessie , et tous les irritans , peuvent augmenter tout-à-coup son volume , mais le changement seul de l'atmosphère peut produire le même effet , comme nous l'avons vu page 217. Il est aisé de voir pourquoi , dans ces cas , les sang-sues et les cataplasmes émolliens appliqués au périnée , le repos , les rafraîchissans , et les laxatifs légers , sont les moyens sur lesquels on doit le plus compter pour obtenir la guérison. *Note du traducteur.*

quefois même d'une dureté squirrheuse tout le reste de la vie. C'est sur-tout quand la maladie est à ce point, qu'il est à craindre qu'elle ne se termine par l'hydrocèle, ou par l'épanchement de sérosité dans la tunique vaginale du testicule; cet épanchement accompagne même quelquefois ces sortes de tumeurs.

Quand le mal est à ce degré, on emploie communément le mercure : ce remède, donné à très-petites doses comme altérant, m'a paru utile dans quelques cas; mais il est douteux que l'on puisse faire subir un traitement mercuriel complet au malade; car quand la tumeur résiste, ce qui est très-ordinaire, ce moyen est très-sujet à la faire augmenter, et à y exciter de la douleur et de l'irritation, lorsqu'il n'en existoit pas avant. Il faut donc, si l'on prescrit le mercure, que ce soit à si petite dose qu'il ne puisse accélérer la circulation, ni exciter la fièvre (1). L'on a donné quelquefois avec avantage la décoction de ménézérion en même temps que le mercure. *Voyez l'Appendix, n°. 45.*

Lorsque le testicule est ainsi gonflé, que la tumeur ne cède à aucun remède, et reste à-peu-près au même degré, quoique l'inflammation qui a causé cette tumeur soit dissipée, les émé-

(1) J'ai vu plusieurs fois le mercure irriter des tumeurs de ce genre, au point que chaque testicule a pris en peu de temps un volume énorme, l'engorgement s'est propagé jusque dans le bas-ventre, en suivant le cordon des vaisseaux spermatiques, et les malades sont périés en peu de temps. J'en ai traité un sur-tout, dont chaque testicule étoit plus gros que la tête. On doit donc s'abstenir absolument du mercure dans ces cas, malgré le soulagement apparent qu'on a cru qu'il avoit produit dans certaines circonstances.

Note du traducteur.

tiques paroissent être les remèdes sur lesquels on doit le plus compter. Je sais que l'on en a fait usage dans tous les temps de la maladie ; mais je les ai vus sur-tout agir avec avantage dans la circonstance dont il s'agit. Un émétique actif, donné à une dose convenable, diminue quelquefois en une heure ou deux des tumeurs qui ont constamment résisté pendant plusieurs semaines à tout autre remède. Dans certains cas, un seul vomitif suffit ; d'autres fois il faut le réitérer à diverses reprises. L'on employoit jadis les mercuriaux dans cette vue, parce que la maladie passoit pour un symptôme de vérole, dont le mercure étoit reconnu comme l'unique antidote : mais l'on sait aujourd'hui que les tumeurs des testicules, causées par la gonorrhée seule, ne participent jamais du virus vénérien : tous les vomitifs, de quelque nature qu'ils soient, équivalent par conséquent, dans le cas dont il s'agit, aux mercuriaux, pourvu qu'ils donnent au système une secousse aussi forte.

Quelques auteurs ont recommandé l'électricité dans les gonflemens des testicules ; néanmoins les essais que j'en ai faits jusqu'ici, ne me permettent pas de la recommander aussi fortement qu'on le fait, comme un remède général dans cette maladie ; si cependant une plus longue expérience sur ses effets m'en donne une idée plus avantageuse, je m'empresserai de l'annoncer dans une autre édition. L'électricité a certainement résous et dissipé des tumeurs situées sur d'autres parties du corps ; et quelques faits dont j'ai été témoin, me donnent lieu de croire qu'elle est particulièrement utile en favorisant l'absorption : mais dans tous ces cas, on l'a administrée fréquemment et avec plus de force

qu'on ne le fait communément sur les testicules. Ces organes sont très-sensibles et très-irritables, peu de malades peuvent supporter qu'on y applique l'électricité avec un certain degré de force, ou assez long-temps pour en assurer le succès.

Un vésicatoire appliqué sur tout le scrotum, m'a quelquefois réussi dans ce gonflement du testicule; il seroit dangereux d'employer ce moyen pendant que l'inflammation du scrotum est forte; mais on peut le prescrire sans rien craindre, dès que l'inflammation externe et la tension sont modérées. Je l'ai vu réussir après avoir employé pendant quelque temps, sans aucun succès, les autres remèdes.

Il est rare, quand la tumeur du testicule est purement inflammatoire, que l'on ne réussisse pas en continuant un temps convenable l'un de ces remèdes, ou même tous; mais il y en a d'autres qui sont plus efficaces quand la tumeur est en grande partie l'effet de l'irritabilité, c'est-à-dire lorsqu'elle paroît et dispareît subitement, ou qu'elle passe d'un testicule à l'autre.

Les vésicatoires sont quelquefois utiles dans cette variété même de la maladie. J'ai vu aussi les narcotiques faire cesser l'irritation, et dissiper en peu de temps la tumeur; mais ces moyens ne procurent qu'un calme passager, ils n'empêchent pas la maladie de reparoître, dès que les parties sont exposées à l'action la plus légère des causes excitantes qui ont coutume de la déterminer.

Le bain froid, et le quinquina donné à forte dose, sont, dans ce cas, les remèdes les plus utiles. Il faut conseiller d'abord le bain de mer, si la saison le permet; et si l'on ne pouvoit se le

procurer, prendre des bains domestiques froids, dans lesquels on fera fondre une certaine quantité de sel commun : ces bains sont toujours utiles, soit qu'on y plonge tout le corps, ou que l'on se contente d'y baigner uniquement le scrotum ; néanmoins ce dernier moyen m'a en général paru plus efficace. Le quinquina et le bain froid agissent d'après le même principe, c'est-à-dire en donnant du ton et de la vigueur aux parties que l'on en suppose privées ; on peut en conséquence, suivant le desir du malade, les employer conjointement ou séparément. Quelle qu'ait été la cause des gonflemens des testicules, il faut recommander à ceux qui y ont été fréquemment sujets, de porter très-long-temps un suspensoire, pendant plusieurs années au moins.

L'on a remarqué que les testicules étoient sujets à se fondre ; l'un diminue d'abord peu à peu de volume et disparoît enfin entièrement, ou l'on ne trouve à sa place qu'une substance membraneuse et mince : l'autre reste communément sain ; néanmoins je les ai vus tantôt tous deux affectés en même temps, et d'autres fois l'un demeurer entier, tant qu'il est resté une partie de celui qui avoit été attaqué le premier, et commencer à se fondre de même, dès que l'autre a été entièrement détruit.

Cette maladie peut venir à tout âge ; elle est cependant plus fréquente passé quarante ans : dans bien des cas il n'est pas possible d'en assigner la cause ; elle m'a paru néanmoins plus commune parmi les hommes d'une constitution délicate, dont les muscles sont dans un état de mollesse et de relâchement, et dont le teint est pâle et blême. J'ai aussi remarqué que la plu-

part de ceux qui en étoient attaqués, s'étoient particulièrement livrés dès leur première jeunesse à la masturbation.

Cette affection m'a paru, dans quelques cas, une suite évidente du gonflement du testicule. L'état de plénitude produit par la maladie étant dissipé, alors la puissance de l'absorption qui avoit opéré cet effet, au lieu de s'arrêter, continue jusqu'à ce que tout le testicule soit fondu; quelquefois cette fonte a lieu, quoique le testicule conserve sa fermeté naturelle jusqu'à la fin, ou pendant même que subsiste la dureté causée par l'état inflammatoire qui avoit déterminé le gonflement : d'autres fois cependant le testicule, avant de commencer à se fondre ainsi, devient mol et pulpeux, ou même se résout en un fluide. Cet état n'est presque jamais douloureux; souvent le malade ne s'apperçoit de la perte qu'il a faite, que quand l'un des testicules, ou même tous les deux, sont à-peu-près totalement fondus.

Nous ne connoissons encore aucun moyen certain d'arrêter cette maladie. L'on a tenté sans succès le mercure, la ciguë et l'électricité : le bain froid a paru réussir quelque temps, mais il n'a pas empêché le retour de la maladie, et les deux testicules se sont fondus. J'ai appliqué le vésicatoire dans un cas où l'un des testicules s'étoit fondu sans que le malade s'en fût apperçu, et l'autre étoit déjà sensiblement affecté; les progrès de la fonte ont cessé, et elle n'a pas reparu depuis. Celui qui fait l'objet de cette observation, est âgé d'environ trente-six ans; il m'a dit qu'il ne s'étoit pas apperçu que ses desirs et sa vigueur fussent diminués, et il a eu depuis peu un enfant.

S E C T I O N V I I.

Des tumeurs du cordon des Vaisseaux spermatiques.

LE cordon des vaisseaux spermatiques est sujet à différens genres de tumeurs : nous ne parlerons ici que de ceux qui succèdent à la gonorrhée.

L'inflammation du testicule gagne quelquefois le cordon , et produit dans tout son cours de la douleur et du gonflement : d'autres fois le cordon s'enflamme sans aucune affection précédente du testicule ; il se tend , devient dur et douloureux. La tumeur est d'abord bornée en général au conduit déférent , mais elle gagne ensuite les autres parties du cordon.

J'ai vu des malades chez lesquels on n'appercevoit qu'un endroit ou deux tuméfiés dans tout le cours du cordon , et le reste étoit sain : néanmoins le cordon est d'ordinaire également affecté dans tout son cours , depuis le testicule jusqu'à l'aîne.

Cette affection s'annonce toujours par une douleur , un sentiment de tension , et une certaine difficulté de marcher , qui fixent l'attention des malades , et les déterminent à faire des remèdes ; mais quelquefois , lorsque le gonflement ne se dissipe pas promptement , la douleur se modère , ou même disparoît entièrement ; et si la tumeur est alors médiocre , les malades , s'imaginant qu'elle ne peut avoir de suites fâcheuses , la négligent ; par cette négligence elle devient fréquemment si ferme et si dure , que tous les remèdes que l'on emploie ne

produisent aucun effet. J'ai quelquefois rencontré un anneau dur, borné à un endroit seul du cordon; la partie affectée avoit presque la dureté de l'os; le reste conservoit sa mollesse naturelle.

Tant que la tumeur est bornée à une partie du cordon, il est rare, suivant ce que j'ai observé, qu'elle croisse à un degré alarmant; néanmoins, soit qu'elle reste circonscrite, ou qu'elle s'étende dans toute la longueur du cordon, il faut, sans perdre de temps, appliquer les moyens propres à la dissiper. Indépendamment des autres raisons qui doivent y déterminer, c'est que si le conduit déférent étoit particulièrement affecté de manière à être comprimé dans son cours, le testicule deviendrait certainement aussi inutile que s'il étoit extirpé. On a vu des malades devenir impuissans par cette cause, quoiqu'il n'y eût qu'un seul côté affecté; mais cela arrive toujours lorsque les deux côtés le sont.

Les remèdes les plus efficaces sont alors la saignée, les vésicatoires, et tous ceux que l'on emploie communément avec succès dans les inflammations du testicule. J'ai amplement parlé, dans la dernière section, de ces remèdes; il est inutile d'en faire ici une énumération particulière; j'observerai seulement que la saignée est surtout utile aux premières approches de la maladie: il est rare qu'étant employée à propos, elle n'en procure pas la résolution. Il peut être quelquefois nécessaire de tirer du sang du bras; mais on doit toujours compter particulièrement sur la saignée locale faite avec les sang-sues (1).

(1) Les sang-sues réussissent plus sûrement quand on a commencé par saigner du bras pour diminuer la pléthore.
Note du traducteur.

Cependant

Cependant quand l'évacuation de sang ne diminue pas promptement le volume ni la dureté de la tumeur, on ne doit plus attendre aucun avantage de ce moyen. J'ai vu dans ce cas les vésicatoires, appliqués à plusieurs reprises le long du cordon, réussir; mais on ne peut pas non plus y compter, s'il n'en résulte promptement quelque effet avantageux.

Un petit vésicatoire appliqué sur l'endroit malade, dans les tumeurs partielles et circonscrites du cordon, et entretenu, de même qu'un cautère, avec un onguent chargé de cantharides, a contribué à diminuer la tumeur. L'électricité a aussi paru utile dans deux cas de ce genre.

On emploie communément le mercure dans ce cas; c'est peut-être le seul remède dont on soit fondé à espérer quelque avantage, quand la maladie ne cède pas promptement à la saignée, aux vésicatoires et à l'électricité: mais j'ai communément reconnu, quand le mercure a emporté entièrement la tumeur, qu'il y avoit de fortes raisons de croire que le malade étoit en même temps attaqué de la siphilis: tantôt il s'en étoit manifesté des symptômes évidens sur certaines parties du corps, et d'autres fois on ne pouvoit que soupçonner la maladie: dans tous ces cas le mercure, uni à une décoction de mézéréon et de salsepareille, a paru agir plus efficacement.

Les frictions paroissent être la manière d'administrer le mercure qui réussit le mieux dans ce cas: je n'ai jamais vu les emplâtres mercurielles agir plus avantageusement dans aucune espèce de tumeur, que dans celles dont il s'agit.

SECTION VIII.

Des tumeurs des Vaisseaux lymphatiques de la Verge.

L'HISTOIRE des vaisseaux lymphatiques nous apprend qu'ils servent à pomper et à entraîner dans le torrent de la circulation, les fluides appliqués sur les ouvertures qui sont à leurs extrémités : ces vaisseaux non-seulement sont répandus sur la surface du corps, il n'y a pas même un seul endroit où il ne s'en trouve ; ainsi ils débarrassent certaines parties des humeurs dont le séjour pourroit être nuisible, et ils reprennent dans d'autres des fluides, qu'ils portent dans tout le système pour lui servir de nourriture et de soutien. Tel est l'usage principal des absorbans ; néanmoins on ne peut nier qu'ils entraînent aussi dans le système des substances qui tendent souvent à sa destruction : il ne paroît pas qu'ils jouissent de la faculté de rejeter ce qui est nuisible ; ils absorbent avec la même facilité les poisons, et les substances les plus innocentes. Toutes nos contagions se communiquent probablement par l'entremise des vaisseaux lymphatiques ; l'expérience prouve au moins que cela arrive à l'égard de plusieurs maladies, telles sur-tout que la peste, la petite vérole et la syphilis. Le virus de ces maladies est absorbé avec la plus grande facilité par les vaisseaux lymphatiques ; il est toujours dangereux d'en appliquer sur quelque partie que ce soit du corps ; car, dans certains cas, l'absorption est si prompte, que l'on a vu souvent la constitution infectée une minute ou deux après l'application

du virus, quelque précaution que l'on ait prise pour l'enlever par des lotions réitérées.

L'on remarque en général que les vaisseaux lymphatiques ne souffrent pas immédiatement de l'absorption même des matières les plus nuisibles ; ils entraînent dans le cours de la circulation le poison de la vipère et des autres serpents ; ce poison tue en une heure l'animal qui le reçoit, et cependant aucun de ses effets n'est sensible sur les vaisseaux lymphatiques. Le virus vénérien, reçu sur la verge, passe de même dans le système sans produire ni tumeur, ni aucun autre signe de maladie dans les vaisseaux lymphatiques qui lui ont livré passage.

Ce que nous venons de dire, n'arrive pas à la vérité constamment : quelquefois le virus vénérien, en traversant les vaisseaux lymphatiques, les durcit et les gonfle ; mais l'expérience journalière prouve que ces exceptions ne sont pas communes. Tout vaisseau lymphatique, dans quelque partie qu'il se trouve, est certainement sujet à se gonfler et à s'enflammer, dès qu'on y applique une cause capable de l'irriter : ainsi l'on voit souvent les vaisseaux lymphatiques du bras se gonfler, se durcir, et devenir douloureux, lorsqu'il est entré une épingle ou une épine dans le doigt, ou même lorsqu'un ongle a été coupé trop avant dans la chair ; il n'est pas non plus extraordinaire, dans la gonorrhée, de voir des vaisseaux lymphatiques durcis, ramper sur le dos de la verge et se porter à l'aîne ; ces vaisseaux partent tantôt du prépuce, et d'autres fois de l'urèthre. J'ai vu même les chancres produire quelquefois le même effet ; mais les exemples de ce genre ne sont certainement pas communs. Je crois en outre avoir remarqué

que la constitution étoit moins sujette à être affectée du virus , lorsque les vaisseaux lymphatiques qui traversent les chancres s'enflammoient , sur-tout quand l'inflammation étoit considérable , que dans le cas contraire. Je serois porté à croire , d'après ce que je viens de dire , que l'inflammation des lymphatiques n'indique nullement que leur puissance d'absorber les fluides appliqués à leurs orifices est augmentée , comme on l'a prétendu ; l'inflammation , au contraire , paroît contribuer en grande partie à diminuer , et peut-être même à détruire la puissance d'absorption. Néanmoins on ne peut faire aucune application de ce fait au traitement des chancres , tant qu'il ne sera pas mieux confirmé par l'observation et l'expérience ; elles seules doivent nous diriger. Dès qu'il paroît des chancres , que les vaisseaux lymphatiques soient enflammés ou non , il seroit imprudent de négliger aucun des moyens capables de mettre la constitution à l'abri de l'infection : on ne peut cependant nier que l'inflammation , non-seulement diminue l'absorption des lymphatiques , mais même que l'inflammation peut y être déterminée par des causes exemptes absolument de virus , comme il arrive souvent à la suite d'une piqûre , ou d'une coupure faite avec un instrument propre ; ce qui suffit pour nous autoriser à considérer cette affection des lymphatiques , produite par la gonorrhée , plutôt comme l'effet de l'irritation que de toute autre cause. Cette idée est en outre confirmée par les preuves que nous avons données que la gonorrhée est une affection locale , ainsi que par la manière dont l'on voit tous les jours se manifester et s'accroître les tumeurs qui surviennent dans cette maladie. Elles com-

mentent par tous les symptômes ordinaires aux inflammations; on sent, le long de la partie postérieure de la verge, une corde dure, douloureuse au toucher, et les tégumens qui la recouvrent sont quelquefois d'une rougeur érysipélateuse; toute la verge devient roide et sensible, ce qui rend les érections douloureuses.

Le plus souvent l'inflammation se dissipe promptement sans aucune suite fâcheuse, la roideur et la douleur se modèrent peu à peu, et la dureté des vaisseaux lymphatiques disparoît entièrement; mais quand l'inflammation a été d'abord fort vive ou négligée, elle se termine quelquefois par la suppuration, et il se forme un ou plusieurs petits abcès le long de la partie affectée: les ulcères qui s'ensuivent guérissent néanmoins avec facilité, lorsque la constitution est saine d'ailleurs; ce qui établit une différence bien marquée entre la gonorrhée et la vérole. Les affections de ce genre qui surviennent dans la dernière, ne cèdent communément qu'au mercure; je dis communément, car j'ai vu plusieurs fois des ulcères de ce genre survenus dans la vérole par cette cause, se guérir sans mercure; ce qui me fait croire que dans cette maladie même, l'acrimonie seule du virus suffit pour gonfler et enflammer les lymphatiques, et que cette inflammation peut, comme nous l'avons déjà observé, contribuer à empêcher le virus de pénétrer dans le système.

Dans les gonflemens de ce genre, causés par la gonorrhée et bornés aux lymphatiques, j'ai généralement observé que les cataplasmes froids, composés de mie de pain et de vinaigre lithargyré, ou de sucre de saturne, étoient préférables à toute autre application; ils dissipent le

gonflement et la dureté, et modèrent plus sûrement la douleur que les cataplasmes émolliens chauds. Cependant lorsque l'inflammation s'étend, comme il arrive quelquefois, sur la verge, il faut saigner du bras, et même appliquer des sang-sues sur les parties douloureuses. Il est très-rare, sur-tout quand on astreint en même temps le malade à suivre un régime sévère, et à rester couché, que ce moyen ne réussisse pas : quelquefois cependant les parties voisines s'enflamment vivement, ou les vaisseaux lymphatiques affectés se rompent; il se fait des épanchemens dans le tissu cellulaire contigu, et il se forme de petits abcès qui s'ouvrent, et produisent des ulcères semblables à ceux dont j'ai déjà parlé.

Ces ulcères n'exigent pas un traitement différent de ceux qui sont produits par toute autre cause, sans affection de la constitution. Lorsque leurs bords sont durs et enflammés, on emploie avec avantage les cataplasmes émolliens. Le précipité rouge, l'onguent de verd-de-gris, et même la pierre infernale, peuvent devenir nécessaires pour enlever les escharres et les déterger; mais quand il ne s'agit plus que de favoriser la cicatrice, l'onguent de chaux de zinc, ou le cérat de pierre calaminaire, sont les remèdes qui réussissent le mieux (1).

Dans différens cas d'endurcissement des vaisseaux lymphatiques causés par la gonorrhée, j'ai vu non-seulement une corde ferme sur le dos de la verge, mais de plus une tumeur mince, plate et dure, qui, partant de cette corde,

(1) Voyez l'Appendix, numéros XLVII et XLVIII.

s'étendoit tout autour de la substance de la verge , de la largeur de trois lignes : dans quelques-uns de ces cas , cette espèce de tumeur plate étoit contigue et immédiatement derrière le gland ; dans un seul , elle étoit près du pubis , faisoit le tour de l'urèthre , et l'embrassoit si étroitement qu'il y avoit lieu de craindre qu'elle ne bouchât à la fin le passage des urines. Après avoir tenté sans succès le mercure dans toutes ces tumeurs , l'on se borna à y appliquer un petit emplâtre mercuriel , et à prescrire le matin , tous les deux ou trois jours , un doux purgatif d'eau de mer ; la tumeur diminua sur chaque malade , mais elle ne disparut jamais entièrement : il n'en est néanmoins rien résulté de fâcheux par la suite chez aucun d'eux (1).

S E C T I O N I X.

Du gonflement des Glandes des Aines.

LE gonflement inflammatoire des vaisseaux lymphatiques que nous venons de décrire , est souvent borné à la racine de la verge ; d'autres fois il s'étend jusqu'à l'aine , et gagne une ou plusieurs des glandes contigues : alors ces glandes durcissent , se gonflent , s'enflamment , et ressemblent à beaucoup d'égards aux bubons vénériens.

Ces glandes peuvent aussi se gonfler et s'enflammer , sans aucune affection sensible des

(1) Les tumeurs de ce genre subsistent souvent toute la vie ; les stimulans les irritent , les enflamment , et leur donnent quelquefois une apparence cancéreuse qui oblige de les extirper. *Note du traducteur.*

vaisseaux lymphatiques contigus ; néanmoins , quoique dans ces cas l'inflammation de ces vaisseaux ne soit pas apparente , il y a tout lieu de croire qu'elle domine toujours jusqu'à un certain degré ; au moins l'on ne voit pas d'autre route évidente par où l'inflammation pourroit s'étendre de l'urèthre aux glandes de l'aine.

Dans quelques cas ces tumeurs grossissent , et entrent enfin en suppuration , telle tentative que l'on fasse pour la prévenir : on peut cependant , en usant dès le commencement des remèdes convenables , obtenir en général facilement la résolution. Il suffit communément d'y appliquer des cataplasmes chargés d'extrait de saturne ; néanmoins les saignées , tant générales que locales , deviennent nécessaires quand la douleur et l'inflammation sont vives. Les laxatifs sont toujours utiles , et l'on ne peut guère se dispenser de suivre un régime sévère et rafraîchissant.

Mais le plus embarrassant , dans ce cas , pour le chirurgien chargé du traitement , est de s'assurer de la nature de la tumeur , c'est-à-dire si elle est uniquement causée par l'inflammation , ou par l'absorption du virus vénérien. Dans ce dernier cas , le mercure seul peut réussir ; mais quand la tumeur est purement inflammatoire , aucun praticien certainement ne jugera ce remède nécessaire ; il n'est même alors bon à rien ; il ne diminueroit pas le volume de la tumeur ; il pourroit , au contraire , l'augmenter en excitant la fièvre , comme il arrive quelquefois ; l'espoir du médecin seroit ainsi frustré , et l'on aggraveroit beaucoup les tourmens du malade.

Il faut , pour porter son jugement dans ce cas , faire particulièrement attention aux circons-

tances suivantes. Lorsque l'on n'a apperçu ni chancre ni excoriation sur le gland ou le prépuce, et que la gonorrhée a été accompagnée d'une forte inflammation, l'on peut croire que la tumeur n'est pas vénérienne. Nous entrerons dans de plus grands détails sur cet objet, en parlant du chancre et du bubon vénériens; j'observerai seulement ici que les bubons sont communément précédés de chancres ou de quelque autre signe externe de siphilis. Je conviens avoir vu plusieurs exemples du contraire; mais à peine en rencontre-t-on un sur cent; ce qui nous suffit pour supposer que ces tumeurs ne sont pas vénériennes quand il n'a pas paru de chancre.

Les tumeurs glanduleuses, produites par la gonorrhée, sont accompagnées d'une douleur et d'une tension considérables, qui ne sont pas uniquement bornées aux glandes affectées, mais qui s'étendent dans toute l'aine; un malaise général se fait en outre sentir par sympathie dans les cuisses et dans le bas de l'abdomen; les testicules et les viscères du bas-ventre en souffrent même quelquefois. Dans le bubon vénérien, au contraire, on ne trouve communément qu'une glande seule affectée; les parties contigues ne deviennent guère douloureuses que quand la maladie est fort avancée, ou au moins quand la tumeur a grossi au point d'exciter de la douleur par la dilatation seule. La glande tuméfiée est à la vérité douloureuse dès le commencement, et la douleur augmente peu à peu dans la même proportion que la tumeur; mais cette douleur est particulièrement bornée dans un endroit; elle s'étend rarement au-delà, tant que la suppuration commençante

ne dilate pas les tégumens outre mesure : enfin les ulcères qui succèdent aux tumeurs inflammatoires produites par la gonorrhée, offrent un aspect fort différent de ceux qui sont causés par les vrais bubons vénériens ; leurs bords, au lieu d'être durs et renversés, ressemblent davantage aux ulcères engendrés par les abcès ordinaires ; ils se cicatrisent promptement, sans le secours même du mercure, ce qui n'arrive guère aux autres.

Cette manière dont ces ulcères guérissent, que l'on emploie ou non le mercure, fournit le caractère le plus décisif de leur véritable nature ; et dans le cas où il resteroit quelque doute à cet égard, parce que la tumeur n'auroit pas été précédée de chancre, ou par toute autre cause, il faudroit, avant de prescrire le mercure, s'assurer si l'ulcère est disposé à se cicatrifier, ou à dégénérer en un état plus fâcheux.

Si l'ulcère paroît se cicatrifier et diminuer peu à peu, on est fondé à espérer une parfaite guérison, sans même administrer de mercure : il faut, au contraire, recourir à ce remède aussitôt que l'on s'apperçoit que l'ulcère devient sordide et que ses bords durcissent, sur-tout quand, au lieu de se cicatrifier, il s'étend de plus en plus.

Les progrès de la tumeur fournissent aussi un moyen de la distinguer. Le bubon vénérien suppure plus lentement que la tumeur inflammatoire dont il s'agit : cette dernière se résout en général facilement (1) ; elle abcède en consé-

(1) Le prétendu bubon secondaire dont le docteur Swediaur a été attaqué étoit certainement de ce genre, et non l'effet du virus siphilitique, comme il se l'est imaginé, puis-

quence rarement , et quand cela arrive , la sup-
puration s'établit communément en peu de jours.
J'ai vu le pus complètement formé dans ces tu-
meurs en trois ou quatre jours , à compter du
moment qu'elles avoient commencé à se mani-
fester , ce qui n'arrive peut-être jamais dans le
vrai bubon vénérien.

qu'il dit , p. 333 , t. 1 , que ce bubon se dissipa par les frictions
au bout de quatre jours , et qu'en les continuant vingt jours
de plus il fut radicalement guéri. Tous les praticiens savent
que les bubons siphilitiques secondaires sont très-rares ; ils
ne se forment jamais que dans le voisinage des anciens ul-
cères , et alors ils sont extrêmement longs et difficiles à
guérir ; il faut suivre le traitement au moins trois mois ,
pour se mettre entièrement à l'abri des rechutes. On ne
voit pas , dans la description que l'auteur fait de sa maladie ,
la marche que suivent ordinairement les symptômes de la
siphilis , et il est difficile de ne pas reconnoître , en lisant
attentivement tout ce qu'il raconte de lui à ce sujet , un
homme dont l'imagination , vivement frappée par l'idée
du virus vénérien , a confondu les effets d'une affection
scrophuleuse ou rhumatisante avec ceux de la siphilis. Cela
ne doit pas étonner , car il étoit encore fort jeune et sans
expérience quand il fit cette observation ; il n'a pas changé
d'idée avec l'âge , parce que nos premières impressions ,
quand elles ont été fort vives , subsistent en général toute
la vie. Mais en admettant même qu'il ait bien jugé de la
maladie , il auroit dû mettre les accidens qu'il a éprouvés
au nombre de ces faits extraordinaires , dont on ne doit ja-
mais tirer aucune conclusion générale , et ne pas s'en servir
pour éclaircir sa théorie ; non-seulement il l'a embrouillée
en citant le fait dont il s'agit , mais il semble en conclure
que rien n'est plus aisé à détruire que les bubons consé-
cutifs : une pareille erreur est impardonnable ; elle peut
avoir les conséquences les plus fâcheuses. *Note du tra-*
ducteur.

SECTION X.

Des excoriations du Gland et du Prépuce.

Le gland et le prépuce sont quelquefois excoriés par l'acrimonie de la matière de la gonorrhée ; il survient d'abord une inflammation légère, étendue sur une portion ou sur toute la totalité de ces organes ; cette inflammation est suivie d'un écoulement purulent ; enfin la peau est irritée, et en l'examinant avec un microscope, on apperçoit une infinité de petits points dont il sort du pus en les comprimant.

Cependant cette affection du gland survient généralement sans écoulement de l'urèthre. Peu de jours après avoir eu commerce avec une femme infectée, et sans qu'il ait paru aucun symptôme de gonorrhée, on éprouve sur la totalité ou sur une partie du prépuce et du gland un sentiment de chaleur, qui se termine bientôt par un écoulement que l'on appelle Gonorrhée Bâtarde, à cause de sa ressemblance avec la gonorrhée : en effet, cet écoulement ressemble tellement à celui que fournit l'urèthre dans la gonorrhée, que ce n'est communément qu'au bout d'un certain temps que l'on parvient à se convaincre que la matière ne sort pas de l'urèthre : elle ne diffère de celle de la gonorrhée, ni par la couleur, ni par la consistance, ni par la quantité ; elle est quelquefois extrêmement abondante, en raison de l'étendue immense que donnent à la surface enflammée, les rides nombreuses et les duplicatures de la peau qui forme le prépuce.

Lorsque l'excoriation est peu étendue, le prépuce se meut sur le gland comme dans l'état de santé ; mais lorsque la matière est naturelle-

ment fort âcre , ou qu'elle le devient faute d'attention , en la laissant séjourner trop long-temps sur les parties , la peau du prépuce se gonfle et s'enflamme tellement qu'on ne peut la ramener sur le gland , ni la retirer qu'avec beaucoup de difficulté ; quelquefois même il est impossible d'y parvenir. Si cela arrive quand le prépuce recouvre le gland et ne peut être retiré en arrière , la maladie se nomme Phimosis ; quand , au contraire , le gonflement survient dans le temps que le prépuce est retiré de manière qu'on ne puisse pas le faire revenir sur le gland , cet état s'appelle Paraphimosis. Nous parlerons plus particulièrement de ces deux maladies dans les sections suivantes.

Plusieurs auteurs ont pensé que cet écoulement du prépuce et du gland étoit produit par le virus vénérien : ils se sont en conséquence persuadés qu'il dépendoit toujours d'une affection de la constitution , et ils ont particulièrement dirigé le traitement d'après cette idée.

Il est néanmoins certain qu'ils se sont trompés en cela : cet écoulement , comme quantité d'observations m'en ont convaincu , est dans tous ces cas purement local ; il n'est pas plus capable d'affecter la constitution que la matière de la gonorrhée. Cette opinion est , à ce qu'il paroît , très-généralement adoptée aujourd'hui ; elle n'est douteuse que pour ceux qui ayant puisé leurs connoissances dans les livres , n'ont point observé attentivement la terminaison de ces maladies , comme on doit toujours le faire pour en juger. L'on trouvera , à ce que je crois , en général , que l'écoulement disparoît toujours plus aisément en appliquant directement les remèdes sur la partie affectée , qu'en donnant le mercure ou tout autre médicament à l'intérieur.

L'on ne retire en effet, autant que j'ai pu le remarquer, aucun avantage des remèdes internes ; mais cette affection ne résiste guère aux lotions astringentes. Je n'ai non plus jamais vu les excoriations, causées par la gonorrhée, donner la vérole.

Il est, à la vérité, quelquefois survenu des bubons et des symptômes de siphilis à la suite de ces affections du prépuce et du gland. J'en ai vu plusieurs exemples ; mais d'après les recherches que j'ai faites, j'ai reconnu que, dans tous les cas de ce genre, les malades avoient eu commerce avec des femmes infectées pendant que l'excoriation subsistoit ; et quelle que puisse être l'opinion d'un petit nombre d'individus sur cet objet, je pense qu'on en trouvera peu qui doutent qu'une surface ulcérée ou excoriée favorise particulièrement l'absorption des matières qu'on y applique. Les malades même ont généralement observé qu'ils n'échappoient jamais à la vérole, lorsqu'ils avoient commerce dans ces circonstances avec des femmes infectées.

Il est bon de remarquer qu'une légère excoriation partielle est toujours suspecte dès l'instant qu'elle paroît, tandis que d'après tout ce que j'ai observé, les affections plus générales, où l'excoriation s'étend sur tout le prépuce et le gland, se terminent avec facilité sans infecter la constitution. La maladie est à la vérité quelquefois bornée, dans son origine, à un petit point, et elle gagne ensuite peu à peu les parties contigues ; mais l'on juge alors par ses progrès qu'elle est d'une nature très-bénigne, car on n'en voit résulter aucune affection de la constitution. J'ai au contraire constamment reconnu que toute rougeur et toute excoriation bornée pendant

quelque temps à une petite partie, sans s'étendre dans les environs, produisoit en général aussi certainement des symptômes de vérole que les chancres même. Je crois donc que toutes les excoriations partielles de ce genre qui restent quelques jours circonscrites, sont produites par le virus vénérien, et demandent à être traitées en conséquence. Il est aisé de voir que ces circonstances, outre celles dont j'ai déjà fait l'énumération ailleurs, établissent encore une différence bien sensible entre la matière de la vérole et celle de la gonorrhée virulente. Quoique le virus vénérien, une fois introduit dans le système, s'y répande avec une grande facilité, et n'en puisse jamais être chassé sans le secours du mercure, ses progrès sont toujours lents lorsqu'il est appliqué sur un seul endroit, tel que la verge, ou sur toute autre partie. On ne peut enfin appliquer ce virus, comme nous l'avons déjà dit, sur le plus petit point, sans courir les plus grands risques de donner la vérole : quand, au contraire, la matière de la gonorrhée a été appliquée sur l'urèthre, le gland, ou le prépuce, elle s'étend avec rapidité sur toutes les parties contigues ; mais l'expérience journalière démontre qu'elle n'est pas absorbée, ou que si elle est entraînée dans le système, il n'en résulte aucune maladie de la constitution.

Non-seulement ces excoriations du gland et du prépuce ressemblent à la gonorrhée en ce qu'elles sont produites par la même matière, et qu'elles sont une affection purement locale ; elles cèdent en outre au même traitement. On ne peut jamais, comme nous l'avons vu, arrêter promptement l'écoulement de la gonorrhée que par les injections ; ainsi, quand les parties sont exco-

riées , le moyen le plus sûr pour obtenir la guérison , est de les baigner dans des dissolutions astringentes , telles sur-tout que l'eau de chaux , les dissolutions de sucre de saturne et de vitriol blanc. On a vu même l'écoulement s'arrêter en trempant une seule fois les parties dans l'eau-de-vie , ou dans une forte infusion de feuilles de roses rouges. Il est bon néanmoins de remarquer que plus on fait fréquemment usage de ces remèdes , plus ils sont efficaces ; il faut en user au moins cinq ou six fois par jour , et les laisser quelques minutes à chaque fois.

Les onguens émolliens que l'on prescrit souvent ne peuvent convenir , par la raison même que les astringens sont utiles ; ils augmentent toujours l'écoulement , et ils ne procurent jamais aucun avantage.

Ni les purgatifs , ni les rafraîchissans communément recommandés dans ce cas , ne m'ont paru produire aucun bien réel. La violence de l'inflammation peut les rendre utiles dans certaines circonstances ; mais on doit toujours alors compter plutôt sur la saignée , et les sang-sues sur-tout , appliquées sur les parties affectées ; elles sont le remède le plus efficace dans toutes les inflammations locales.

L'on a objecté que les plaies que laissent les sang-sues appliquées sur les excoriations de la verge , dégénéroient fréquemment en chancres : cette objection étoit fondée sur l'idée que ces excoriations étoient produites par le virus vénérien ; mais le contraire étant aujourd'hui reconnu , il est évident que cette idée est fausse ; et je puis assurer , d'après les essais réitérés que j'ai faits de l'application des sang-sues , qu'il n'en résulte jamais d'ulcères siphilitiques.

Dans

Dans le cas même où il seroit possible de douter de la nature de l'excoriation et du gonflement, je ne balancerois pas encore à conseiller les sang-sues ; outre qu'elles seroient le moyen le plus convenable de dissiper l'inflammation, leurs piqûres pourroient se convertir en ulcères vénériens, et nous assurer sur-le-champ de la nature de la maladie, sur laquelle nous aurions pu sans cela rester quelque temps dans l'incertitude.

Il ne faut pas négliger la position du corps, ni la situation que l'on doit donner à la verge, dans tous les ulcères et toutes les inflammations de ces parties : il est essentiel que le malade se tienne, autant qu'il est possible, dans une position horizontale, et d'élever la verge de manière que le gland ne se trouve jamais pendant : faute de prendre ces précautions, des tumeurs qu'on auroit pu dissiper en peu de jours, résistent pendant plusieurs semaines.

S E C T I O N X I.

Des excoriations des parties de la Génération chez les Femmes.

LES parties de la génération des femmes, sont sujettes à des excoriations semblables à celles dont nous avons parlé dans la section précédente : tantôt ces excoriations sont bornées au clitoris, aux nymphes et aux grandes lèvres ; d'autres fois elles s'étendent sur le périnée, sur les aines même et les cuisses ; j'en ai vu alors en résulter, par négligence et faute de propreté, des ulcères profonds et fort étendus.

Les excoriations bornées aux parties de la génération, produisent à-peu-près des symptômes semblables à ceux qui résultent de la gonorrhée quand elle conserve son type ordinaire; mais quand la rougeur et l'inflammation s'étendent jusqu'aux cuisses, les malades souffrent beaucoup de la marche et des différens mouvemens du corps.

La méthode curative ne diffère guère de celle qui convient pour les hommes : il suffit en général de baigner fréquemment les parties avec l'une des dissolutions astringentes indiquées dans la section précédente. Il est rare que les excoriations soient assez profondes pour rendre les injections nécessaires; néanmoins quand les parties sont ulcérées, le bain n'est pas suffisant. Ces ulcères exigent alors le même traitement que ceux qui sont produits par toute autre cause : s'ils sont sordides et couverts d'escharres, un onguent fortement chargé de précipité rouge, est peut-être le remède le plus convenable; mais quand il s'agit de favoriser la cicatrice, rien ne réussit mieux que le cérat commun, ou l'onguent de chaux de zinc, mêlé avec une grande quantité de pierre calaminaire : on en trouvera des formules dans l'Appendix.

Si ces ulcères ne cèdent pas promptement, et sur-tout s'ils s'étendent et deviennent plus profonds pendant l'usage de ces remèdes, on doit soupçonner la constitution affectée d'un vice vénérien; le mercure est alors l'unique remède sur lequel on puisse compter.

S E C T I O N X I I.

Du Phimosiſ et du Paraphimosis.

Nous avons jugé néceſſaire de donner la définition de ces deux maladies dans la dixième ſection. L'inflammation épaiſſit et reſſerre toujours le prépuce juſqu'à un certain point ; quand cela arrive pendant qu'il recouvre le gland, de manière qu'on ne puiſſe plus le retirer en arrière, la maladie qui en réſulte ſe nomme Phimosis ; quand, au contraire, le prépuce ſe reſſerre au-deſſous du gland, et ne peut plus être ramené par-deſſus, il y a Paraphimosis.

Les chancreſ ſitués ſur le prépuce, ſont une des cauſes les plus fréquentes du phimosis ; quoique le phimosis ſoit ſouvent la ſuite de l'épaiſſiſſement de la peau produit par les chancreſ, et de l'inflammation que ceux-ci déterminent fréquemment, il eſt auſſi engendré par d'autres cauſes, telles ſont celles qui excitent une forte inflammation de la verge : ainſi le phimosis eſt fort à craindre dans toutes les gonorrhées accompagnées d'une inflammation extraordinaire, ſur-tout lorsque le gland et le prépuce ſont en même temps enflammés et excoriés. Ces excoriations ſe terminent ſouvent par le phimosis ; mais elles cauſent encore plus fréquemment le paraphimosis. Le malade étant obligé de retirer en arrière le prépuce pour le nettoyer, ſouvent les parties, déjà fort enflammées et épaſſies, ſe reſſerrent tout-à-coup pendant qu'elles ſont ainſi retirées, et il n'eſt plus poſſible de les ramener ſur le gland.

Les émolliens, appliqués à propos, réuſſiſſent

quelquefois dans le traitement du phimosis : ils sont sans effet lorsque le resserrement est ancien ; mais quand on y a recours dans le commencement , et qu'on persévère dans leur usage , ils suffisent souvent , à moins que l'inflammation ne soit forte. La méthode la plus efficace , consiste peut-être à tremper fréquemment la verge dans du lait chaud , ou dans une décoction de racine de guimauve ou de graine de lin. Il faut aussi faire de temps en temps des injections avec ces liquides entre le prépuce et le gland , lorsque les chancres ou l'inflammation y déterminent une suppuration abondante. Il est encore à propos , pour modérer l'écoulement , d'injecter trois ou quatre fois le jour une foible dissolution saturnine au-dessous du prépuce , après en avoir enlevé , comme nous venons de le dire , la matière qui peut y être accumulée. Ce moyen , réuni à une diète sévère , et au repos , en même temps que l'on soutient la verge convenablement , réussit communément ; cependant lorsque les parties sont fort enflammées , on ne peut se dispenser de tirer du bras , et même de la verge , avec les sang-sues , une quantité de sang proportionnée à la gravité des symptômes. Il n'y a jamais de danger d'appliquer les sang-sues quand la maladie est locale , et j'ai prouvé qu'elle l'étoit à la suite des simples excoriations ou de la gonorrhée ; néanmoins quand le phimosis succède aux chancres , il vaut mieux s'abstenir des sang-sues.

Il est toujours imprudent , tant que l'étranglement est considérable , de retirer avec force le prépuce en arrière ; c'est parce que cela se pratique souvent , que la maladie se change très-communément en paraphimosis ; car le prépuce

ayant été complètement repoussé avec force en arrière, il est presque impossible de le faire revenir sur le gland quand les parties sont fort contractées. Il vaut donc mieux attendre que la contraction soit entièrement détruite; on risquerait en voulant retirer plutôt le prépuce, non-seulement de produire un paraphimosis, mais même d'exciter une irritation qui rend toujours le resserrement plus rebelle. L'inflammation absolument dissipée, il peut être convenable, après avoir trempé la verge dans l'un des émolliens indiqués plus haut, et l'avoir frottée légèrement d'huile chaude, de tenter de temps en temps de l'étendre, comme elle doit l'être naturellement; on aura néanmoins toujours soin, à ce période même de la maladie, de ne pas pousser le prépuce en arrière avec une force capable d'exciter beaucoup de douleur.

Il est bon de remarquer qu'il est le plus souvent impossible, dans le traitement du phimosis, de détruire en entier l'étranglement. Les moyens que nous avons indiqués, réussissent communément dans les phimosis légers; mais les parties restent généralement resserrées jusqu'à un certain point toute la vie, à la suite des phimosis considérables. L'on peut, il est vrai, détruire les étranglemens les plus fâcheux, en mettant le prépuce à découvert par une incision partielle, ou en le coupant d'une extrémité à l'autre, suivant l'étendue de la maladie; mais l'on n'emploie jamais un moyen aussi cruel dans le phimosis ordinaire. Il est certainement indispensable de modérer ou de détruire le resserrement du prépuce quand il est porté à un tel degré qu'il s'oppose au passage des urines, ou qu'il est un obstacle à la jouissance des femmes;

mais on ne conſeille en général de le diviſer auſſi hardiment , que pour découvrir des chancres cachés.

On guérit ſouvent les chancres très-légers , quoique le prépuce reſte reſſerré : on pourroit de même , avec beaucoup de ſoin et d'attention , obtenir quelquefois la guériſon des chancres profonds ou étendus ; mais le ſuccès eſt beaucoup plus certain et plus prompt , lorsqu'on les met complètement à découvert. Les malades néanmoins aiment mieux garder un phimoſiſ ordinaire ou léger , quand il ne cache paſ de maladie , que de ſ'expoſer aux douleurs inſéparables de cette opération : quantité d'hommes qui ont de pareils phimoſiſ de naiſſance , ne ſe plaignent paſ d'en être fort incommodés.

Dans ce caſ même de phimoſiſ naturel , ſi on peut le nommer ainſi , on eſt quelquefois obligé de détruire l'étranglement par une inciſion , ſurtout lorsque la liqueur qui tranſude de ceſ parties devient fort abondante et excite de l'irritation , ce qui arrive toujours quand elle adhère au prépuce et au gland. Il eſt poſſible , en faiſant très-ſoigneuſement des injections avec une ſeringue , d'entretenir les parties ſuffiſamment propres , et d'empêcher qu'elles ne ſouffrent du ſéjour de ce mucus ; mais il eſt en général indiſpenſable de débrider le prépuce d'une extrémité à l'autre , ou d'en emporter une portion dans toute ſa circonférence , et de faire ainſi la circoncision.

Cette opération eſt par elle-même extrêmement ſimple et facile , elle remplit toujours l'objet qu'on ſe propoſe lorsque les parties ſont parfaitement ſaines ; mais j'observerai qu'il arrive très-ſouvent que l'on ne réuſſit paſ , quand elles

sont fort enflammées ou irritées. Dans ce cas, quoique l'on ait complètement emporté les parties qui formoient l'étranglement, la portion qui reste du prépuce se contracte presque immédiatement après l'opération, et n'est guère moins incommode qu'avant. On peut, pendant quelque temps, empêcher les progrès de la contraction, en y introduisant des bourdonnets de charpie, une éponge, et d'autres substances semblables; mais ces moyens même irritent tellement par leur séjour, qu'on est enfin obligé d'y renoncer, et alors l'étranglement revient souvent au même degré qu'il étoit d'abord.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, parce que j'ai vu tenter dans plusieurs cas la circoncision sans aucun succès pour détruire la contraction du prépuce (1). Dans trois de ces cas, l'opération avoit été faite par d'autres chirurgiens; dans un quatrième, je l'avois moi-même pratiquée : aucune ne réussit, quoiqu'on n'eût rien négligé de ce qui pouvoit contribuer au succès, après même avoir tenté sur deux de ces malades, pendant long-temps, de dilater le nouvel étranglement, je fus obligé de pratiquer l'opération du phimosis à la manière ordinaire, en faisant une incision longitudinale dans toute la portion qui restoit du prépuce. Le resserrement n'étoit pas assez considérable chez le troisième malade,

(1) La circoncision ne réussit jamais dans ce cas, quand la membrane interne du prépuce est enflammée; il faut nécessairement faire une incision longitudinale de bas en haut dans cette membrane, en commençant dans l'endroit de sa naissance, comme le prescrit l'auteur dans la page suivante. La plus petite portion que l'on épargne, suffit pour entretenir l'étranglement ou le renouveler. *Note du traducteur.*

pour obliger de recourir à ce moyen, et le quatrième refusa de s'y soumettre.

L'opération réussiroit probablement suivant nos desirs si on enlevoit tout le prépuce, en le disséquant complètement depuis l'endroit de la verge où il commence à se former par le prolongement de la peau; mais alors le gland resteroit absolument nud, et il exciteroit des sensations très-désagréables chez ceux qui l'avoient habituellement recouvert; je n'assurerois pas même que ce moyen pût toujours procurer une guérison complète. Quand les parties ont déjà été irritées avant l'opération, la peau qui reste peut se resserrer derrière le gland, et produire un léger étranglement: au moins c'est ce qui est arrivé dans l'un des quatre exemples que je viens de citer; une grande portion du prépuce étant enlevée, le reste s'est contracté et a formé un resserrement très-douloureux.

L'on a proposé différentes manières de pratiquer l'opération du phimosis; celle que j'ai décrite chap. iv, sect. i, dans mon Cours de Chirurgie, est peut-être plus aisée à exécuter, et plus simple qu'aucune de celles dont parlent ceux qui ont écrit sur cet objet. L'incision se fait avec un bistouri à pointe tranchante, que l'on passe sur une sonde cannelée entre le prépuce et le gland; quand la pointe du bistouri est parvenue jusqu'à l'endroit d'où part la racine du prépuce, on termine l'incision en tirant l'instrument en avant. Cette manière d'opérer est non-seulement plus propre et plus prompte, mais le malade souffre beaucoup moins que par la méthode ordinaire, dans laquelle on coupe le prépuce de devant en arrière; ce qui ne peut guère se faire qu'en donnant plusieurs coups de bistouri, de

manière que souvent la coupure est déchiquetée et inégale : suivant la méthode que je propose , l'incision se fait , au contraire , en un seul temps , et selon la direction que l'on desire.

Les uns veulent que l'on fasse l'incision sur le côté , et les autres sur le dos de la verge. Ces deux méthodes n'offrent pas en général une différence fort importante ; néanmoins la première me paroît préférable. Le pus fourni par l'incision même , ou par les chancres cachés , est moins sujet à séjourner entre le prépuce et le gland , que quand on fait l'incision sur le dos de la verge. Il est néanmoins nécessaire d'avoir soin en opérant , premièrement d'éviter les grosses veines de la verge ; secondement de faire l'incision le plus près possible des chancres , quand il s'en rencontre , de manière que l'on puisse y appliquer facilement l'appareil convenable.

Il faut aussi , dans les pansemens qui suivent l'opération , prendre garde que les bords de la plaie du prépuce ne se collent au gland. J'ai vu le défaut d'attention à cet égard , causer beaucoup d'embarras ; ce qu'il est aisé de prévenir , en introduisant à chaque pansement un petit bourdonnet de charpie entre le prépuce et le gland.

Le paraphimosis peut être produit par le resserrement du prépuce , par le gonflement du gland , ou par ces deux causes réunies.

Quand le paraphimosis dépend uniquement ou en partie de la contraction du prépuce , on doit employer les mêmes remèdes que nous avons recommandés plus haut pour le phimosis. Les émoulliens chauds suffisent , quand le resserrement est médiocre , pour le modérer au point de pouvoir ramener le prépuce au-dessus du gland. Après avoir trempé quelques minutes la

verge dans du lait chaud, et frotté les parties resserrées avec un onguent émollient, on peut quelquefois réussir en appliquant les doigts index et du milieu de chaque main derrière la partie resserrée du prépuce, et en le tirant doucement en avant en même temps que l'on repousse fortement le gland en arrière, en appuyant les deux pouces dessus. Je me suis conduit ainsi dans différens cas qui paroissent être sur le point de se terminer par un étranglement des plus considérables. J'avoue cependant qu'on ne peut attendre de succès de cette manœuvre, ni de toute autre du même genre, qu'au commencement de la maladie; toute tentative semblable est inadmissible quand le paraphimosis dépend du gonflement du gland.

Quand la maladie paroît dépendre du gonflement du gland, ou en partie de cette cause et du gonflement du prépuce, ce qui arrive quelquefois, on peut essayer de relâcher le prépuce en le frottant d'huile ou de quelqu'onguent émollient; mais il est évident que ces émolliens, appliqués sur le gland même, seroient plus nuisibles qu'utiles; ils pourroient augmenter le gonflement, en relâchant les parties affectées. Les applications astringentes froides valent mieux; il faut même se borner à ces seuls remèdes: on couvrira en conséquence les parties de linges trempés dans l'eau-de-vie, le vinaigre et l'eau froide, ou même de cataplasmes faits avec la mie de pain, et une dissolution de sucre de saturne dans l'eau et le vinaigre: mais lorsque ces moyens ne modèrent pas promptement la tumeur, on ne peut se dispenser, pour prévenir des symptômes plus graves, de recourir à l'opération convenable pour détruire

l'étranglement : quand on diffère trop , le prépuce , en se resserrant de plus en plus , met un obstacle à la circulation du sang , et souvent il s'ensuit la gangrène du gland.

Cette opération consiste à faire une ou plusieurs incisions sur le bord resserré du prépuce : on réussit quelquefois en pratiquant à différentes distances, sur l'étranglement même, deux ou trois petites incisions avec le tranchant de la lancette. Il faut que ces incisions pénètrent entièrement la peau, et qu'elles s'étendent jusqu'au tissu cellulaire ; car lorsqu'elles donnent une grande quantité de sang, elles soulagent communément beaucoup ; néanmoins quelque nombreuses que soient ces petites incisions , jamais elles ne sont aussi efficaces qu'une large incision faite dans toute l'étendue du resserrement. On prend pour cet effet une sonde cannelée courte, et ouverte à son extrémité, que l'on introduit au-dessous de l'étranglement, et on fait une incision avec le bistouri , en suivant la cannelure de la sonde : cette méthode est la plus aisée à exécuter.

L'incision n'exige aucune attention particulière , il faut laisser couler librement le sang ; cette évacuation modère en général la douleur , et contribue à détruire le resserrement en dissipant le gonflement. On ne peut rien appliquer de mieux sur la plaie , que de la charpie couverte d'onguent de saturne.

Il ne faut pas oublier que nous avons supposé jusqu'ici que la constitution étoit saine ; car si dans l'une ou l'autre de ces maladies , il y avoit complication de siphilis , comme il arrive souvent , on ne pourroit en délivrer le malade , ni même guérir la plaie qui succède à l'opération , sans mercure.

S E C T I O N X I I I.

Des Poireaux qui affectent le Gland, le Prépuce et les grandes Lèvres.

LE gland, le prépuce et les grandes lèvres se couvrent souvent de poireaux à la suite de la gonorrhée. Ces excroissances ne se manifestent guère pendant la durée de l'écoulement, ce n'est communément que vers sa fin ; alors le malade qui se croyoit complètement guéri, est étonné de voir ce nouveau symptôme se manifester.

On apperçoit d'abord des petits points, qui grossissent peu à peu, et deviennent souvent si nombreux qu'ils recouvrent une grande partie de la verge. Ces poireaux commencent d'ordinaire chez l'homme immédiatement derrière le gland, ils s'étendent et forment une espèce d'anneau tout autour de la verge, près de l'endroit de la réunion du gland avec le prépuce ; ils paroissent ensuite indistinctement sur toutes les parties voisines ; mais ils sont plus nombreux sur le prépuce.

Quelquefois on apperçoit d'abord les poireaux dans l'urèthre ; le malade éprouve un embarras en urinant ; en écartant alors les lèvres de l'urèthre, on reconnoît que la cause de cet embarras est une excroissance rouge-vermeille : j'en ai rencontré aussi de pareilles dans l'urèthre des femmes.

Ces poireaux n'excitent guère de douleur que quand ils commencent à s'ulcérer ; alors on doit toujours en rejeter la faute sur le malade : ils sont constamment fermes et entiers en naissant ;

mais dès qu'ils sont devenus nombreux, si l'on n'a pas soin de les nettoyer régulièrement, l'humidité naturelle que fournissent les parties, acquiert une acrimonie qui rend les poireaux sensibles : cette sensibilité se termine bientôt par des ulcères douloureux, si l'on n'en arrête les progrès en y appliquant à temps les remèdes convenables.

Ces excroissances prennent différentes formes ; elles sont communément isolées et suspendues par un col étroit ; dans quelques cas cependant elles ont une large base ; d'autres fois un grand nombre de petits poireaux partent de la même racine, et forment des excroissances qui ressemblent, par leur surface inégale, à certains choux-fleurs. Quand ces excroissances sont longtemps négligées, comme il arrive souvent aux pauvres, elles grossissent quelquefois au point de recouvrir le gland entièrement ; et si, quand elles sont parvenues à ce degré, elles viennent à s'ulcérer, toute leur masse prend une apparence tellement sordide, que ceux qui ne sont pas fort versés dans cette branche de la chirurgie, soupçonnent ces poireaux de nature cancéreuse. J'ai été appelé pour différens cas de ce genre, où l'on jugeoit l'amputation de la verge indispensable ; je suis parvenu néanmoins à la conserver, et à détruire les poireaux.

Il est difficile, peut-être même impossible, d'assigner la cause de ces poireaux : ils naissent évidemment, dans quelques cas, de l'épiderme ; car ils sont si peu adhérens, qu'après les avoir enlevés, la vraie peau reste intacte. Ils tirent quelquefois leur origine de la peau même ; mais je ne les ai jamais vus pénétrer plus avant.

Tout ce qui détermine une quantité extraor-

478 *Des Poireaux qui affectent le Gland,*

dinaire de sang vers la verge, paroît disposer les tégumens qui la recouvrent à engendrer ces excroissances ; c'est pourquoi elles succèdent à différens genres d'irritation : ainsi elles sont, comme l'on sait, un effet fréquent de l'irritation vénérienne, et elles suivent assez communément les chancres : je les ai même vues plusieurs fois engendrées par de simples excoriations, chez des malades qui n'avoient jamais eu ni gonorrhée ni vérole. Toute cause capable d'irriter le prépuce et le gland, semble exciter dans les petits vaisseaux sanguins de ces parties une disposition à bourgeonner, d'où paroissent résulter les poireaux.

Les poireaux étant une suite fréquente des chancres, on les a toujours regardés comme des symptômes vénériens, soit qu'ils fussent les effets immédiats des chancres, de la gonorrhée, ou de toute autre cause. Cette opinion est néanmoins absolument dénuée de fondement ; il n'est pas douteux qu'il peut survenir des poireaux sur les parties que nous venons d'indiquer, lorsque la constitution est infectée du virus vénérien, et alors on ne peut espérer une guérison durable que quand l'on a administré le mercure : mais communément, au moins quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les poireaux paroissent être une maladie purement locale, de manière qu'ils résistent absolument aux remèdes qui n'agissent que sur la constitution, et on les enlève avec facilité par différens topiques, dont l'action porte uniquement sur les excroissances même, ou plutôt sur les vaisseaux dont elles tirent leur origine. Il est même si évident qu'elles sont une affection locale, que dans les cas même où elles dépendent de l'infection vénérienne, non-seu-

lement elles sont très-sujettes à revenir quand on les enlève pendant que la constitution est infectée ; mais il est également certain que l'on peut complètement déraciner le virus siphilitique de l'habitude du corps, sans produire aucun effet sur ces excroissances. Les poireaux qui succèdent aux chancres, conservent communément la même dureté, et sont aussi difficiles à détruire après l'administration du mercure qu'ils l'étoient avant, et on ne peut les enlever qu'en employant les mêmes moyens curatifs qui conviendroient si la constitution n'avoit jamais été affectée. J'observerai que cet objet mérite une attention particulière de la part de tous ceux qui ne traitent pas habituellement ce genre de maladie. En admettant, comme le font encore quelques personnes, que les poireaux qui affectent ces parties sont le plus souvent un symptôme de vérole, on fait beaucoup de mal en administrant des doses énormes de mercure, sans espoir d'en jamais tirer aucun avantage. J'ai vu plusieurs personnes dont on a presque entièrement épuisé le tempérament, pour leur avoir fait passer à différentes reprises les grands remèdes dans des cas semblables, sans produire aucun effet sur les poireaux ; mais ces mêmes poireaux ont disparu ensuite facilement et en peu de temps, en appliquant les remèdes convenables immédiatement sur les parties affectées.

J'ai regardé l'irritation comme une des causes de ces excroissances ; il paroît néanmoins qu'elles ne sont produites que par les foibles irritations : elles succèdent souvent à une inflammation légère ; mais je ne les ai jamais vues se former sur des endroits fort enflammés : une vive inflammation semble, au contraire, anéantir entière-

ment cette disposition des parties à produire les poireaux, de manière que les remèdes les plus propres à détruire ces excroissances et à en prévenir le retour, sont de nature à exciter toujours beaucoup de douleur et d'inflammation. Les poireaux pendans, et qui ont un col étroit, s'enlèvent il est vrai promptement avec le bistouri ou les ciseaux, ou en les liant avec un fil de soie ciré; mais lorsqu'on les emporte ainsi, ils sont plus sujets à revenir que quand on se sert de la pierre infernale, à moins qu'on n'excite en même temps un certain degré d'inflammation sur les parties. D'ailleurs on rencontre quantité de poireaux à large base qu'on ne peut lier; et peu de malades se déterminent à se laisser enlever avec le bistouri les poireaux nombreux, qu'on rencontre assez communément dans ces sortes de cas.

On peut exciter l'inflammation de différentes manières pour enlever les poireaux; il faut néanmoins toujours préférer la moins douloureuse et la plus efficace. Il suffit quelquefois de toucher les poireaux et les parties contigues, trois ou quatre fois le jour, avec une forte dissolution de sel ammoniac crud, ou de sublimé corrosif. Une dissolution de mercure dans l'acide nitreux, agit non-seulement sur les poireaux comme caustique, mais semble aussi, en déterminant l'inflammation dans les vaisseaux des parties contigues, modérer ou détruire leur disposition à produire ces excroissances. L'on trouvera des formules de ces dissolutions dans les numéros 39, 40 et 41 de l'Appendix. L'on peut hardiment employer les deux premières; mais la dernière étant très-forte, son usage exige plus de réserve et d'attention; il ne faut qu'en humecter légè-
rement

rement les parties avec un pinceau trempé dans cette dissolution, une fois au plus tous les deux ou trois jours.

La teinture de cantharides appliquée de la même manière, réussit quelquefois; l'expérience prouve cependant que les remèdes qui irritent et enflamment la peau, agissent plus sûrement en poudre que sous forme liquide. La sabine, réduite en poudre fine, est un des meilleurs remèdes pour l'usage ordinaire. La moutarde commune, blanche ou noire, réussit également. J'ai vu aussi employer avec succès les poudres de bétouine et d'ellébore blanc, chacune séparément, ou mêlées ensemble à parties égales.

Il suffit, en général, de saupoudrer tous les jours les poireaux, ainsi que la peau qui se trouve entr'eux, avec l'une de ces poudres, pour y déterminer promptement un degré convenable d'inflammation: on reconnoît qu'on est parvenu à ce degré lorsque l'on voit quelques-uns des plus petits poireaux se contracter et tomber. L'on cesse alors en conséquence l'usage de la poudre; mais il faut avoir soin d'y revenir de temps en temps, si l'on s'apperçoit que l'inflammation baisse avant que les excroissances soient dissipées entièrement. Les poireaux repoussent rarement quand on les a ainsi enlevés; si cela arrivoit, il faudroit appliquer de nouveau la poudre sur tout l'endroit affecté, et la continuer jusqu'à ce qu'elle excite un degré d'inflammation que le malade puisse aisément supporter. Les poireaux ne reparoissent guère après cette seconde opération, lorsqu'on a excité dans les parties un degré suffisant d'inflammation.

Ces poudres, employées même seules et sans mélange, ne manquent guère leur effet ; quelquefois néanmoins les poireaux sont si durs, la peau du prépuce si épaisse et si ridée, que l'on est obligé d'employer des poudres plus irritantes. Il suffit communément, dans ces cas, d'ajouter à la sabine un peu de précipité rouge, bien porphyrisé. Le calomel appliqué seul ou avec l'une de ces poudres, réussit quelquefois ; mais aucun remède n'est plus efficace qu'un mélange d'alun brûlé et de précipité rouge.

On peut traiter de même les poireaux situés à l'entrée de l'urèthre, au moins j'en ai souvent enlevé avec ces poudres ; jamais je n'en ai vu résulter d'accident. Je suis parvenu même une fois à détruire complètement avec la poudre de sabine seule, un poireau situé plus avant que de coutume dans l'urèthre ; mais il en résulta une douleur très-vive, qui se termina par un écoulement puriforme, très-abondant. L'urèthre devint fort sensible, et s'enflamma dans toute son étendue ; l'écoulement ressembloit tellement à une vraie gonorrhée, que je soupçonnai une nouvelle infection. Néanmoins le malade m'assura que n'ayant vu aucune femme depuis plusieurs mois, mes soupçons n'étoient pas fondés ; je ne voyois d'ailleurs aucune raison de douter de son assertion. L'écoulement continua deux ou trois semaines avec tous les symptômes d'une gonorrhée simple, et il fut précisément guéri par la méthode qui convient dans la gonorrhée simple, c'est-à-dire, par les injections astringentes.

SECTION XIV.

De la Gonorrhée simple.

J'AI tâché de prouver , dans différentes parties de cet ouvrage , que l'écoulement qui constitue la gonorrhée virulente , est l'effet de l'inflammation excitée dans l'urèthre et les parties contigues , par le contact d'une matière virulente. Nous avons vu , à la fin de la section précédente , qu'une poudre irritante introduite dans l'urèthre , avoit produit des symptômes absolument semblables à ceux qu'on observe dans la gonorrhée virulente ; ce qui donne lieu de croire que ces symptômes peuvent être déterminés en tout temps par une cause quelconque , capable d'enflammer une partie de la membrane de l'urèthre. L'écoulement puriforme procuré de cette manière , sans s'être exposé à l'infection , peut s'appeler gonorrhée simple.

Les fleurs blanches , maladie fort commune chez les femmes , ressemblent beaucoup dans certaines circonstances , à la gonorrhée virulente , comme nous l'avons déjà observé chapitre second , section 10.

Les hommes sont également sujets à éprouver un écoulement abondant de l'urèthre , accompagné d'une chaleur brûlante en urinant , et de tous les autres symptômes de la gonorrhée , sans aucun soupçon d'infection. Cette distinction mérite la plus grande attention de la part des jeunes praticiens , naturellement portés à considérer comme un symptôme de la maladie vénérienne tout écoulement des parties de la génération , sur-tout chez l'homme. L'on ne peut

nier que cela arrive très communément ; néanmoins ceux qui ont de l'expérience rencontrent tous les jours des cas différens , où l'on ne pourroit rejeter la distinction que nous venons de faire , sans s'exposer à ternir la réputation des personnes les plus vertueuses. J'ai vu des jeunes mariés attaqués de ce symptôme ; quelques-uns d'entr'eux eurent des soupçons qui leur paroissent d'abord fondés , en raison de la conduite qu'ils avoient menée ; mais étant informés ensuite par celui qu'ils avoient jugé digne de leur confiance , que d'autres causes que le virus produisoient assez fréquemment des écoulemens de ce genre , et que probablement celui dont ils étoient attaqués leur prouveroit , en se terminant plus promptement que ne le fait communément la gonorrhée virulente , qu'il étoit d'une nature différente , leurs inquiétudes furent bientôt calmées , et ils eurent enfin la conviction que leurs craintes étoient dénuées de fondement.

J'ai été également consulté par des femmes qui , ayant apperçu des taches sur le linge de leurs maris , s'imaginoient avoir gagné d'eux la maladie. L'on sait combien il est difficile , dans de semblables circonstances , de redresser l'imagination quand elle est une fois affectée. Une femme qui étoit dans ce cas vint me consulter il y a quelque temps ; elle étoit accablée depuis long-temps de chagrins et d'inquiétudes par la cause que je viens d'indiquer ; elle avoit d'abord l'esprit fortement frappé de la prétendue conduite déréglée que menoit son mari , et elle étoit intimement persuadée qu'elle éprouvoit tous les symptômes de la maladie vénérienne. Cette idée lui avoit été en grande partie suggérée par une

sage-femme , qui lui avoit malheureusement dit qu'elle ne doutoit pas , d'après la grande expérience qu'elle avoit sur les objets de ce genre , qu'elle ne fût attaquée de la vérole ; elle lui conseilla néanmoins de s'adresser à moi ; mais la malade , au lieu de le faire , se confia à un chirurgien éloigné de la ville où elle résidoit , qui , étant peu au fait de ces sortes d'objets , prit facilement pour des réalités les symptômes qui n'existoient que dans l'imagination de sa malade. Elle n'avoit aucune marque externe de siphilis ; cependant elle se plaignoit de ressentir des douleurs dans les os , d'en avoir de très-vives dans les parties de la génération et dans les lombes ; de souffrir du nez , de la gorge , etc. En un mot , ayant lu un traité nouvellement publié sur la vérole , elle en connoissoit tous les symptômes , et s'imaginait les avoir presque tous.

Elle avoit pris quantité de médicamens à la campagne , et on lui avoit fait passer les grands remèdes sans aucun avantage : elle se détermina enfin à me venir consulter. Dès l'instant que je la vis , je m'aperçus que son imagination seule étoit affectée. Telle recherche que je fis , je ne pus reconnoître qu'elle eût jamais éprouvé aucun symptôme de vérole. Elle convint que , avant et après son mariage , elle avoit été , en différens temps , fort tourmentée de fleurs blanches ; c'étoit l'unique maladie qu'elle eût eue , et elle n'avoit même jamais été de longue durée.

Je tâchai de la convaincre qu'elle étoit parfaitement saine , qu'elle n'avoit jamais été infectée du virus siphilitique , et que l'unique objet de ses soupçons , les taches qu'elle avoit apperçues sur le linge de son mari , pouvoient

venir de ce qu'il l'avoit vue dans le temps de ses fleurs blanches ou de quelqu'autre cause aussi innocente. Toutes ces observations auroient néanmoins été inutiles, si je n'avois heureusement été muni d'une preuve à laquelle il n'y avoit point de réponse, et qui fit en effet disparoître en peu de jours tous les symptômes dont elle se plaignoit ; ils auroient pu, sans cela, être des plus rebelles. Son mari m'avoit consulté par lettres dans le temps même qu'elle soupçonnoit en avoir gagné la maladie : j'avois conservé ses lettres. Il me marquoit qu'il étoit étonné d'avoir été attaqué tout-à-coup d'un écoulement de l'urèthre, accompagné de chaleur et de mal-aise tout le long du canal, depuis le gland jusqu'à la vessie, quoiqu'il n'eût jamais eu de gonorrhée ni aucune liaison intime avec d'autre femme que la sienne, sur laquelle il ne pouvoit, ajoutoit-il, avoir aucun soupçon. Il demandoit, en terminant sa première lettre, si de pareils symptômes ne pouvoient pas être produits par d'autres causes qu'un commerce impur, et il me prioit de lui envoyer le plus promptement possible les remèdes propres à arrêter l'écoulement. J'avois également gardé ma réponse, dans laquelle je lui indiquois, entr'autres causes capables de produire un écoulement de l'urèthre, la jouissance réitérée avec une femme attaquée de fleurs blanches, sur-tout lorsqu'on en approche dans le temps que ces fleurs blanches ont de l'acrimonie. J'avois envoyé, avec ma lettre, une injection astringente, dont je lui conseillois de faire usage si l'écoulement ne disparoissoit pas promptement. Il m'annonça, dans sa réponse, qu'il ne doutoit pas, d'après l'ex-

posé que je lui avois fait , que sa maladie ne fût d'une nature bénigne ; il donnoit pour preuve , qu'elle s'étoit dissipée en huit ou dix jours , sans employer l'injection ni aucun autre remède. Cette correspondance , que je montrai à la malade , put seule la délivrer des inquiétudes dont elle étoit tourmentée depuis long-temps.

J'ai appris depuis que le mari de cette femme avoit éprouvé à différentes fois le retour de son écoulement , après s'être exposé au froid , à des fatigues , ou à l'humidité , mais le plus souvent après avoir joui de sa femme dans le temps que ses fleurs blanches couloient.

Le malade dont je viens de citer l'exemple , n'avoit jamais eu aucun écoulement de l'urèthre ; mais la même cause détermine sur-tout ces écoulemens chez ceux qui ont déjà eu de fréquentes gonorrhées. J'en connois plusieurs à qui cela arrive toutes les fois qu'ils ont fait des exercices fort fatigans , sur-tout après avoir long-temps voyagé à cheval , ou avoir été cahotés dans une voiture sur un chemin rude ; ils éprouvent le même effet , lorsqu'ils ont été fort échauffés par le vin , ou qu'ils ont joui plus que de coutume , même avec des femmes saines.

L'irritation communiquée à l'urèthre par une pierre renfermée dans la vessie , détermine quelquefois un écoulement fort abondant de pus. Quand ce pus vient de la vessie , il est toujours mêlé aux urines ; mais quand il tire son origine du canal seul , ce qui arrive souvent , il offre toutes les apparences de la gonorrhée virulente , et il sort sans que l'on fasse aucun effort pour vider la vessie.

Les ouvriers , fort occupés au milieu des épices les plus chaudes , sont , à ce qu'on dit ,

très-sujets à éprouver , en urinant , un sentiment de chaleur accompagné d'un écoulement de matière puriforme de l'urèthre. Le poivre de Cayenne , sur-tout , produit cet effet sur ceux qui travaillent dans des endroits où il s'en trouve. Il suffit même à certaines personnes d'en porter sur elles pendant quelques heures , pour être attaquées de gonorrhée.

La gonorrhée virulente est la cause la plus fréquente des resserremens de l'urèthre ; mais elle n'est pas la seule. On en a vu survenir à tous les périodes de la vie , chez ceux même qui n'avoient jamais eu d'écoulement de l'urèthre , particulièrement chez les vieillards , entre soixante et soixante-dix ans , quelquefois même plus tard. Ceux qui ont beaucoup souffert de la gonorrhée virulente dans leur jeunesse , sont très-sujets aux rétrécissemens de l'urèthre vers cet âge ; mais ces rétrécissemens surviennent aussi , comme je l'ai observé plus haut , sans qu'on puisse les attribuer à aucune cause de ce genre. De quelque manière qu'ils se forment , ils sont toujours accompagnés d'un écoulement abondant de matière puriforme.

Ces rétrécissemens de l'urèthre se manifestent chez quelqu'individus avec un concours de circonstances tellement semblables à celles qui sont particulières à la gonorrhée , que de très-habiles praticiens s'y sont laissés tromper au premier abord. Quand l'irritation de l'urèthre est extrême , il se forme des tumeurs sympathiques dans les glandes des aines. La même cause produit quelquefois le gonflement de l'un ou des deux testicules.

Les bougies stimulantes peuvent déterminer en tout temps , comme l'on sait , un écoulement

de l'urèthre. On les a employées différentes fois lorsque la suppression subite de la gonorrhée avoit produit de violentes douleurs et d'autres symptômes fâcheux : mais on les a aussi conseillées dans la même vue, c'est-à-dire, pour exciter un écoulement de matière, et uniquement diminuer la douleur, dans des cas où il n'y avoit jamais eu de gonorrhée ni aucun symptôme vénérien, et elles ont toujours réussi lorsque le stimulus a été assez fort pour déterminer un écoulement puriforme (1).

L'on cite des écoulemens puriformes de l'urèthre produits par la goutte : le rhumatisme est suivi de cet effet ; je n'en puis douter, car j'en ai vu plusieurs exemples bien caractérisés, où les malades étoient alternativement attaqués d'écoulemens de l'urèthre ou de douleurs dans les genoux et les autres grandes articulations. Ces écoulemens s'observent même assez fréquemment chez les ouvriers qui travaillent habituellement dans l'eau, tels que les récurveurs d'égoûts. Un de mes malades, qui aime beaucoup à chasser, m'a dit qu'il n'alloit jamais à la chasse des canards sans gagner un écoulement de l'urèthre, parce qu'il est alors obligé d'avoir les pieds et les jambes continuellement dans l'eau plusieurs jours de suite.

Quantité d'autres causes produisent des écoulemens absolument semblables à la gonorrhée

(1) Les bougies ou les sondes ne sont avantageuses qu'autant qu'elles détruisent les obstacles qui s'opposent au passage des urines. L'écoulement puriforme qui en résulte quelquefois indique une irritation considérable, et est plus nuisible qu'utile. Il faut, autant qu'il est possible, l'éviter en n'employant que les bougies les plus douces. *Note du traducteur.*

virulente : je me borne à celles que je viens de citer ; elles prouvent suffisamment que ces écoulemens peuvent être fréquemment déterminés par des causes fort innocentes, et se rencontrer chez les personnes les plus sages. Tous ceux qui se sont particulièrement livrés à cette branche de l'art de guérir, se convaincront facilement de ce que j'avance ; les exemples en sont très-communs ; néanmoins j'ai cru cet objet d'une assez grande importance pour entrer dans ces détails, car le défaut de distinction dans les matières de cette nature, jette fréquemment, je ne dirai pas quelques individus, mais même des familles entières dans un embarras extrême ; j'ai rencontré quantité de cas de ce genre, fort désagréables, qu'il auroit été aisé de prévenir.

En admettant, comme on ne peut s'en dispenser, que diverses causes peuvent déterminer les symptômes ordinaires à la gonorrhée virulente, on a une preuve de plus que le virus de cette maladie diffère de celui qui produit la siphilis ; car, quoique la matière engendrée par ces causes ressemble parfaitement à celle de la gonorrhée virulente et qu'il ne soit pas possible de distinguer les deux maladies, personne n'a encore imaginé que les symptômes vénériens pussent être produits par aucune des causes dont je viens de parler, ni enfin par toute autre cause que l'absorption du virus.

La différence de ces deux maladies est encore confirmée par l'identité de la méthode curative, quelle qu'ait été la cause de la maladie : soit que l'écoulement ait été déterminé par l'infection reçue d'une personne attaquée de la gonorrhée virulente, ou par l'une des causes reconnues pour produire la gonorrhée simple,

on ne doit pas varier le traitement. Je conviens que la première disparoît communément sans faire aucun remède, et qu'il en est de même de la gonorrhée virulente; néanmoins on obtient toujours beaucoup plus promptement la guérison en employant les injections à temps et d'une manière convenable : ce fait admis pour l'une des variétés de la maladie, on le trouvera également applicable à l'autre. En effet, autant que j'ai pu l'observer, la gonorrhée simple ne résiste pas moins à l'action des médicamens internes, que la gonorrhée virulente, tandis qu'elle cède communément à l'usage convenable des injections astringentes. Néanmoins l'expérience prouve que, quand la gonorrhée simple semble dépendre d'une foiblesse générale ou être fort compliquée avec l'état de relâchement du système, le bain froid et tout ce qui tend à dissiper l'atonie est beaucoup plus utile que dans la gonorrhée virulente.

SECTION XV.

Nouvelles preuves de la différence de la Gonorrhée virulente et de la Syphilis.

MON dessein n'étoit pas d'examiner de nouveau cette question ; la différence des deux maladies me paroît prouvée de manière à ne laisser aucun doute ; mais pour satisfaire ceux qui pourroient ne pas en être aussi complètement convaincus que moi, j'ai jugé convenable, dans un objet de cette importance, de rapporter en entier quelques expériences que l'on m'a communiquées depuis peu à ce sujet ; il est probable qu'on les regardera comme des preuves suffisantes de l'opinion que j'ai désiré établir,

en supposant qu'elle en ait encore besoin. Elles auroient dû suivre immédiatement la section dans laquelle je me suis occupé de cet objet ; mais je ne les ai reçues que quand l'on a appris que la nouvelle édition de cet ouvrage étoit fort avancée , ce qui m'a obligé d'en faire une section séparée.

L'on ne peut point se permettre , dans un sujet de ce genre , de citer les noms de ceux qui ont fait ces expériences ; mais je suis lié particulièrement avec chacun d'eux. Je sais que l'on peut compter sur tout ce qu'ils rapportent ; j'ai même conservé à-peu-près leurs expressions.

« Mes expériences , suivant ce qu'observe
» l'un de ces messieurs , furent faites il y a déjà
» plusieurs années ; elles devoient être le sujet
» d'un mémoire destiné pour une société de
» médecine , dont je suis membre. Je n'avois ,
» quand je les fis , aucune théorie à défendre ,
» ni d'autres vues que de confirmer , comme
» on le croyoit alors généralement , que la si-
» philis et la gonorrhée virulente étoient une
» seule et même maladie , produite par le même
» virus , dont l'action varioit en raison de la
» différence des surfaces ; mais le résultat très-
» fâcheux et inattendu de mes expériences , me
» convainquit bientôt de la fausseté de cette
» opinion.

» J'introduisis complètement dans l'urèthre
» le bout d'un stylet chargé de la matière d'un
» chancre , sur lequel on n'avoit encore rien
» appliqué , et qui étoit situé sur le gland ; je
» m'attendois à en voir résulter une gonorrhée.
» Je n'éprouvai aucun mal-aise pendant les huit
» premiers jours ; mais vers ce temps , je ressen-
» tis de la douleur en urinant. En dilatant l'u-

» rèthre autant qu'il me fut possible , je décou-
» vris presque en entier un large chancre , et
» peu de jours après , il parut un bubon dans
» les deux aines. Il n'y eut point d'écoulement
» de l'urèthre pendant tout le cours de la ma-
» ladie , mais j'apperçus bientôt un autre chan-
» cre sur le côté opposé de l'urèthre ; j'appli-
» quai sur ces deux chancres du précipité rouge ,
» au moyen d'un stylet que j'avois eu la pré-
» caution de mouiller d'abord à cet effet. Je fis
» en même temps des frictions avec l'onguent
» mercuriel , sur la partie externe de chaque
» cuisse ; il en résulta une salivation abon-
» dante. Les bubons , qui jusques - là avoient
» toujours augmenté , ne firent plus de progrès ,
» et disparurent enfin entièrement ; les chan-
» cres se détergèrent , et , en continuant le
» mercure un temps convenable , je parvins à
» obtenir une guérison complète ».

On fit une autre expérience avec un peu de la matière d'une gonorrhée , que l'on introduisit entre le prépuce et le gland, où on la laissa sans la déranger : dans le cours du second jour il survint une inflammation légère , à laquelle succéda un écoulement purulent , qui disparut en deux ou trois jours.

La même personne réitéra plusieurs fois cette expérience , en prenant la précaution d'irriter d'abord la partie sur laquelle on appliqua la matière de la gonorrhée , jamais il n'en résulta de chancre.

Deux jeunes gens curieux , pendant leur cours de médecine , de déterminer l'objet dont il s'agit , se décidèrent à faire les expériences suivantes : aucun d'eux n'avoit jamais eu de gonorrhée ni de syphilis ; ils prirent , de même

que dans les expériences précédentes , la matière virulente sur des malades qui n'avoient jamais fait usage de mercure.

L'un et l'autre s'introduisirent entre le prépuce et le gland , un petit plumaceau de charpie , imbibé de la matière de la gonorrhée : ils le laissèrent fixé sur le même endroit pendant vingt-quatre heures. Ils s'attendoient à en voir naître des chancres , mais l'un eut une inflammation très - vive , qui s'étendant sur tout le gland et le prépuce , ressembloit absolument à ce que l'on appelle vulgairement une Gonorrhée Bâtarde. La surface des parties enflammées rendoit une grande quantité de matière fétide , et le malade craignit pendant plusieurs jours que l'on ne fût obligé d'opérer un paraphimosis qui lui étoit survenu. Néanmoins les cataplasmes chargés d'extrait de saturne , les laxatifs et un régime sévère modérèrent l'inflammation , l'écoulement cessa, il ne survint point de chancre , et le jeune homme fut bientôt parfaitement rétabli.

L'autre jeune homme ne fut pas aussi heureux. L'inflammation externe fut légère , à la vérité , mais la matière virulente ayant pénétré dans l'urèthre , il fut attaqué le second jour d'une forte gonorrhée , qui le fit beaucoup souffrir pendant fort long-temps , et dont il ne fut entièrement débarrassé qu'au bout d'un an passé.

Convaincu par-là qu'il étoit imprudent et dangereux de faire de semblables expériences , il ne put se résoudre à aller plus loin. Son ami , néanmoins , les suivit vivement : dès que l'inflammation engendrée par sa première expérience fut dissipée , il prit sur la pointe d'une lancette la matière de la gonorrhée ; il l'intro-

duisit au-dessous de la peau du prépuce et dans la substance du gland ; il réitéra trois fois cet essai , il en résulta , au lieu de chancres , une légère inflammation , qui disparut promptement sans y rien faire. Sa dernière expérience eut des suites plus sérieuses. Il introduisit dans l'urèthre , à trois lignes environ de profondeur , la matière d'un chancre , dont il avoit chargé l'extrémité d'un stylet. Il ne parut aucun symptôme de gonorrhée ; mais au bout de cinq à six jours , il apperçut , dans l'endroit où il avoit appliqué la matière , un chancre qui étoit enflammé et douloureux. Il succéda à ce chancre un bubon , qui se termina par la suppuration , quoiqu'on y eût appliqué sur-le-champ du mercure ; l'ulcère qui en résulta fut douloureux et long à guérir : on apperçut enfin des ulcères dans la gorge , et on ne put obtenir la guérison qu'en donnant une très - grande quantité de mercure , et en faisant garder strictement la chambre au malade pendant treize semaines.

Je ne pouvois certainement espérer de preuves plus propres à démontrer la différence du virus de la gonorrhée d'avec celui de la siphilis. Le dernier étant même appliqué sur la surface sécrétoire de l'urèthre , excite , comme l'on voit , des chancres , qui infectent ensuite la constitution : la matière de la gonorrhée , au contraire , ne peut produire ni chancre , ni aucun symptôme qui indique que le système soit affecté (1).

(1) Ces expériences me paroissent avoir été faites avec beaucoup de soin , et je pense qu'on doit plus y compter que sur celles de Bru , que j'ai rapportées au commencement de cet ouvrage. *Note du traducteur.*

SUPPLÉMENT DU TRADUCTEUR ,

Sur les causes et la nature de la Gonorrhée.

L'OPINION de Bell , sur la cause de la gonorrhée , a déjà été proposée plusieurs fois ; mais par une suite de l'attachement que nous avons généralement pour les idées qui ont vieilli avec nous , cette opinion a été rejetée et même tournée en ridicule par des hommes célèbres (1). Loin d'être rebuté par les objections que je vois

(1) Plusieurs auteurs, entr'autres Tode et Duncan , ont déjà avancé que la gonorrhée n'étoit jamais produite par le virus vénérien ; le dernier, sur - tout , professeur célèbre de Copenhague , a publié un traité *ex professo* sur cet objet , en 1777, in-8. Baldinger , Chavet , Krippendorf , Mertzger , Girtanner , Foot , Soemmering et quantité d'autres médecins allemands , se sont vivement élevés contre cette opinion. Faute de preuves , Fréd. Hoffman a employé les invectives , les sarcasmes et les plaisanteries les plus grossières contre l'auteur ; il regarde son opinion comme une source féconde de maux funestes pour le genre-humain , sur - tout pour ceux qui sont affectés de gonorrhée ; il lui reproche de s'être laissé entraîner par le desir de faire parler de lui , et de se donner une espèce de célébrité ; il le met enfin au rang des Herostrate et des Cartouche : dans une lettre de *Gonorrhææ virulentæ indole vere venerea* , Ienæ , 1778 , il s'exprime ainsi : « Cum » vero hæc cl. Tode flagrans desiderio inclarescendi et » stimulatus puritu quodam ,

» Insigne , recens adhuc

» Indictum ore alio. HOR. CARM. III. XXV ,

» dicendi effutierit , vereor ne quæ quantaque hæc temeraria affirmatio damna adlatura sit obliviscatur . . .
 » Talis enim fama quæ facinoribus pravis comparatur ,
 encore

encore s'élever de toutes parts contr'elle (1), son importance m'engage à tenter de nouveaux efforts pour la défendre; elle aidera non-seulement, comme nous l'avons vu, à déterminer la méthode curative, mais elle pourra porter la paix et la tranquillité dans un grand nombre de familles. Nous voyons tous les jours des personnes dont la vie est remplie d'amertume par les idées fausses qu'elles se sont formées de la syphilis; elles se croient perdues sans ressource parce qu'après les jouissances les plus pures et les plus légitimes, elles ont éprouvé quelques sensations extraordinaires dans les parties spécialement intéressées dans l'acte vénérien; les maux dont elles se figurent être attaquées sont aussi variés que peuvent l'être les chimères

» manet manebitque ipsos *HEROSTRATOS atque CARTOU-*
» *CHIOS* ».

Baldinger porte le jugement suivant de l'ouvrage de Tode, que nous venons de citer, dans son *Sylloge Opuscul. argumenti medic. pract.* « *Vanam hypothesim, vaniloqui* » atque insulsi criticastrî Hafniensis, argumentis refutavit » gravissimis, atque vanam ostentationem inflati hominis, satyrico scribendi genere ludibrio exposuit (Freddericus Hoffmannus) ». On voit avec peine un homme aussi célèbre que Baldinger, applaudir à des invectives dans un cas qui exigeoit des preuves solides. Le fait est que l'écrit d'Hoffman ne peut flatter que ceux qui sont aveuglés par le préjugé dont ils sont imbus à l'égard du virus siphilitique.

(1) Feu le docteur Hardy, connu par la traduction des *Recherches sur la nature de la Phthisie pulmonaire*, tirées des Mss. de W. White, ayant tenté il y a quelques années de faire imprimer aux frais du Gouvernement une traduction de l'ouvrage que nous publions aujourd'hui, plusieurs commissaires choisis parmi des professeurs célèbres pour le juger, décidèrent, à ce qu'on m'a rapporté, que les idées de l'auteur, sur la nature de la gonorrhée, étoient fausses, et qu'il seroit dangereux de les adopter dans la pratique.

engendrées par une imagination exaltée à l'excès, et il est souvent impossible d'y apporter remède.

La terreur que la siphilis a inspirée dès sa naissance à l'univers entier, s'est propagée de génération en génération, et n'a rien perdu de sa force depuis plus de trois siècles. Les pères, par tendresse, en ont fait en général le tableau le plus effrayant à leurs enfans, pour les préserver de la corruption; les charlatans, d'une autre part, animés par l'avidité du gain, ont tout tenté, au grand malheur des jeunes gens sur-tout, pour augmenter la terreur et multiplier le nombre de leurs victimes; ils ont rapporté à la siphilis presque tous les symptômes des autres maladies (1). Le commun des hommes, toujours crédule à l'excès dans les temps de terreur, a écouté avec avidité ces vils imposteurs; ils ont persuadé à des malades, dont ils flattoient les idées ridicules, qu'eux seuls connoissoient les vrais caractères de la siphilis, et qu'il n'appartenoit qu'à eux de la traiter convenablement; ils ont enfin fait accroire que toute affection des organes de la génération étoit l'effet du virus siphilitique. Quelques hommes

(1) Plusieurs de ceux qui ont écrit peu de temps après l'origine de la siphilis, se sont plaints vivement de ces manœuvres des charlatans. Haschaert, médecin-chirurgien, dans son traité de *Morbo Gallico*, imprimé à Louvain en 1554, in-12, s'exprime ainsi à ce sujet, au chap. III : « Plurimi atque adeo vulgares chirurgi hodie, magno detrimento omnium, præcipue juvenum, omnia fere accidentia ad hunc morbum referunt, misere hominibus imponentes, ut ab ipsis, ut opinor, plus pecuniæ emungant ». A la honte du gouvernement, l'on voit encore aujourd'hui quantité de charlatans de ce genre, et le peuple imbécille les préfère aux gens instruits.

de l'art même , entraînés par le torrent , ont adopté des faits absolument dépourvus de vraisemblance. Suivant l'ordre immuable de la nature , tous les virus connus ont un caractère propre ; certaines circonstances peuvent occasionner des variétés dans leur action ; mais leurs effets principaux sont toujours les mêmes : les virus psorique , variolique et autres en sont la preuve. Sur quelque partie du corps qu'on les applique , on ne peut méconnoître les symptômes qui en résultent. Mais on s'est imaginé , par je ne sais quelle bizarrerie , que le virus siphilitique avoit changé , avec le temps , de caractère. En examinant la chose de près , il sera aisé de se convaincre que l'on doit attribuer ces prétendus écarts de la nature à quelque erreur de jugement de la part de l'observateur. Quoique la petite vérole se trouve fréquemment compliquée d'ophthalmie , on se moquerait certainement de quiconque oseroit avancer que toutes les ophthalmies dépendent du virus variolique ; c'est néanmoins ce que l'on a fait à l'égard de quantité de symptômes étrangers à la siphilis , qui par hasard se sont trouvés de temps à autres compliqués avec elle. On en a ainsi multiplié les espèces à l'infini ; on en comptoit déjà deux cent trente-quatre du temps de Musa Brassavole , qui a écrit environ soixante ans après l'origine de cette maladie (1). Quelques auteurs en ont

(1) Il paroît que l'on n'étoit nullement d'accord sur ces variétés ; Massa et plusieurs autres auteurs célèbres , qui étoient contemporains de Brassavole , ne mettent pas la gonorrhée au nombre des effets de la siphilis. Ce dernier prétend qu'il y avoit , dans le temps qu'il écrivoit , vingt ans que ce symptôme s'étoit manifesté. Il fut même obligé de convenir que la gonorrhée formoit un

admis autant d'espèces qu'il y a de jours dans l'an. *Voyez Aphrodis.* p. 1123.

Nous n'entreprendrons pas de réfuter les erreurs et les contradictions sans nombre que l'on a accumulées pour défendre les nouvelles idées que l'on se forma alors sur la manière d'agir du virus siphilitique ; nous nous contenterons d'observer que c'est un demi-siècle environ après l'apparition de la maladie, dans le temps que l'on convenoit généralement des signes qui la caractérisent essentiellement, que l'on a avancé que la contagion se fixoit parti-

genre de maladie séparée, toutes les fois qu'elle n'étoit pas accompagnée de symptômes propres à la siphilis. « Si » quispiam, dit-il, hac gonorrhæa detentus cum sana muliere rem veneream habuerit, et ipse in hunc materiæ fluxum incidet, ut videatur fere esse alter contagii modus, quoniam in hac specie per contagium recipitur, ut gonorrhæa gonorrhæam pariat, non autem pannos vel bubones, neque in pene, vel præputio pustulas ». *Voyez Aphrodisiac.* pag. 684. Bernardin Tomitan a le premier avancé, d'une manière positive, que la gonorrhée étoit toujours le signe précurseur de la siphilis : « Quotusquisque est, dit-il, qui lue gallica inficiatur auspicio gonorrhææ? profecto, qui hoc tempore laboret citra hoc seminis profluvium, vix unus aut alter exstat ». *Aphrodis.* 1015. Une pareille assertion prouve que cet auteur avoit une idée absolument fausse de la siphilis : cet homme s'est occupé particulièrement de littérature, et a rempli la plus grande partie de sa vie une chaire de logique avec célébrité ; il ne s'est livré à la médecine que dans un âge avancé. Pour se faire connoître, il a cru devoir écrire sur une maladie qui, de son temps, fixoit l'attention générale, et faute d'expérience, il a aveuglément adopté les idées que les charlatans avoient répandues dans le peuple, au sujet de la gonorrhée. Nous voyons encore aujourd'hui quantité de littérateurs qui veulent parler de médecine, commettre des erreurs du même genre : c'est ainsi que se propagent les opinions les plus absurdes.

culièrement sur le conduit de l'urèthre , et qu'elle passoit de-là dans le torrent de la circulation. Mais il étoit difficile de concevoir qu'un poison si actif , dans toutes les autres circonstances , pût perdre ses propriétés particulières , et rester des années entières , souvent même toute la vie , borné à une seule partie , sans produire d'autre symptôme que l'écoulement. Au lieu de convenir , comme l'avoit déjà avoué Brassavole , que l'on pouvoit s'être trompé sur la nature du mal , on regarda cet écoulement comme une évacuation critique de la matière morbifique , et pour donner quelque vraisemblance à cette idée , on ajouta une nouvelle erreur non moins absurde ; on prétendit que le virus avoit beaucoup perdu de sa première activité. Mais personne n'ignore que le plus petit chancre vénérien abandonné à lui-même , ou mal traité , est suivi absolument des mêmes symptômes que l'on trouve décrits dans les premiers auteurs qui ont observé la maladie ; d'où il est évident que si ses symptômes ont paru moins graves , c'est que l'on a attribué au virus siphilitique des effets qui dépendoient d'une autre cause. D'ailleurs il est aisé de prouver que la gonorrhée , que l'on a prétendu être un nouveau symptôme de siphilis , a été 1°. fort commune dans tous les temps et dans tous les pays ; 2°. que quantité de causes étrangères au virus siphilitique peuvent y donner lieu ; 3°. que les effets qui en résultent ne ressemblent nullement à ceux de la siphilis ; 4°. qu'on l'a toujours traitée avec succès , sans employer le mercure , qui est l'unique antidote de la siphilis.

§. I. *La Gonorrhée virulente a été connue des anciens.*

LES modernes ont donné le nom de Gonorrhée virulente à une inflammation de la membrane de l'urèthre, accompagnée d'un écoulement puriforme; la dénomination d'Ourethritis seroit par conséquent la plus convenable. Les anciens, convaincus que les noms des maladies devoient être pris des symptômes qui les caractérisent essentiellement, et non de leurs effets, ont désigné les affections inflammatoires de l'urèthre suivant le degré d'inflammation. Ainsi une inflammation médiocre avec ardeur d'urine étoit nommée Dysurie; quand l'inflammation étoit plus forte, et que les urines ne couloient que goutte à goutte, cet état constituoit la Strangurie (1); la suppression totale d'urine s'appeloit Ischurie. Ces symptômes sont réellement ceux qui doivent fixer l'attention du médecin; l'écoulement puriforme est une suite aussi ordinaire de l'inflammation de l'urèthre que l'est l'expectoration dans la pleurésie; c'est pourquoi les anciens n'ont pas jugé à propos d'en faire souvent mention. Néanmoins, en lisant avec attention ce qu'ils ont dit sur cet objet, on voit évidemment que les causes de la strangurie sont les mêmes que celles de la gonorrhée des modernes. Quantité de substances qui, étant prises intérieurement, produisent cette maladie, pas-

(1) Vallembert, dans son *Traité de la Manière de nourrir et gouverner les enfans*, imprimé à Poitiers, in-4°, 1565, dit, pag. 365, que la strangurie des anciens est la chaude-pisse des modernes. Elle est au moins la maladie désignée sous le nom ridicule de gonorrhée sèche.

soient chez les Grecs pour causer la dysurie ou la strangurie. Schenkius (1) parle d'un homme qui se procuroit une gonorrhée à volonté, en mangeant du cresson de fontaine. Soit que cette plante fût plus active dans la Grèce, ou que les habitants de ce pays fussent plus disposés à la gonorrhée en raison de la nature du climat, cet effet étoit si ordinaire chez eux, que les poètes comiques se permettoient d'en plaisanter sur le théâtre. On voit, dans les *Thesmophores* d'Aristophane, Mnesilochus répondre à Clistène, qui lui demandoit pourquoi elle ne finissoit pas d'uriner : « Parbleu, malheureuse que je suis, j'ai » mangé hier du cresson, et j'en ai gagné une » strangurie (2) ». Ce que dit ensuite Mnesilochus indique que la strangurie passoit pour exciter de vives douleurs.

Hippocrate dit clairement, dans ses *Aphorismes*, que « les petites tumeurs inflammatoires de l'urèthre se terminent par un écoulement puriforme (3) ». Ce médecin célèbre regarde donc

(1) Lib. iv, obs.

(2) Per jovem, ô Miselle, stranguria laboro, heri enim edi nasturtium, *Aristoph. Thesmoph. v.* 623.

(3) ὁκόσοισιν ἐν τῇ ἑρήθρῃ φύματα φύεται, διαπυήσαντος καὶ ἐκτραγέντος λύσις : quibus in urinæ fistula tubercula innascuntur, iis suppuratione facta et eruptione, solutio contingit, *Aph. 82, sect. iv.* La traduction littérale de cet aphorisme est inintelligible pour ceux qui n'entendent pas la langue grecque ; il n'est pas, en conséquence, étonnant que personne n'y ait encore reconnu la description de la gonorrhée. Son obscurité vient particulièrement du mot φύματα, tubercula ; Celse, *lib. ii, cap. 8*, a très-bien rendu la première partie de cet aphorisme, mais il n'en est pas de même de la dernière ; voici sa traduction : « Quibus in » fistula urethræ minuti abscessus, quos φύματα græci vocant, esse cæperunt, iis, ubi pûs ea parte profluxit sanitas

la gonorrhée comme une suite nécessaire des inflammations de l'urèthre. Ce fait étoit généralement reconnu des anciens ; Galien le confirme (1).

Les médecins arabes observent que la dysurie ou l'ardeur d'urine est en général suivie d'un

» redditur ». On voit, d'après ce passage, que les Grecs entendoient par *φύματα*, tubercula, les tumeurs inflammatoires peu étendues, telles que celles qui se forment dans l'urèthre, et déterminent la gonorrhée : ils désignoient au contraire, sous le nom d'érysipèle celles qui occupoient un espace considérable, comme l'a très-bien observé Sallius Diversus, dans ses commentaires, sur le liv. III d'Hippocrate, *de Morbis*, pag. 118. Le mot *λύσις*, solutio, signifie ici Terminaison. On en trouvera la preuve dans l'*Œconomia Hippocratis* de Foës, à moins qu'on n'admette que les anciens regardoient les écoulemens de l'urèthre comme une affection si légère, qu'ils jugeoient les malades guéris dès que la douleur étoit dissipée, et qu'ils ne pensoient pas que le médecin dût s'occuper de l'écoulement. Cette idée n'est pas dénuée de fondement, et l'on se conduit encore généralement ainsi ; car l'on est obligé d'abandonner à la nature le suintement habituel de l'urèthre, exempt de douleur.

Cet aphorisme a été traduit par quantité d'auteurs d'une manière qui confirme ce que je viens de dire. Mesuë, qui a vécu dans le 10^e siècle, l'a commenté ainsi : « Si fit » apostema in via et ductu urinæ, dolor erit cum stranguriâ » prius, deinde, facta sanie et erupta, solvitur pustula et » stranguria ». (Toute tumeur inflammatoire formée dans le passage et le conduit des urines, produit d'abord une douleur accompagnée de strangurie ; la suppuration étant ensuite formée, et le pus prenant son cours, la tumeur inflammatoire et la strangurie se dissipent). Arnauld de Villeneuve, dans son style serré et laconique, n'est pas moins clair. « Aliquando, dit-il, fiunt pustulæ in virga, » quibus eruptis fit ulceratio ». *Breviar. lib. II, cap. 29*. Ce dernier, comme on le voit, désigne sous le nom d'ulcération, l'écoulement purulent de l'urèthre.

(1) Com. in Aph. 53, sect. VII.

écoulement puriforme , quand on néglige d'employer les remèdes convenables dès le commencement de la maladie (1). Rhasis dit que l'urèthre est ulcéré quand on en voit sortir du pus sans urine , et que le malade éprouve des douleurs en urinant (2). Coelius Aurelianus a désigné sous la dénomination d'*écoulement de semence aqueuse* la gonorrhée des modernes ; il l'attribue aux fautes commises dans le régime , aux exercices forcés ou à l'abus des plaisirs de Vénus (3). Ceux même qui ont écrit dans le temps que la syphilis a commencé à se manifester , n'ont point confondu cette maladie avec les écoulemens puriformes de l'urèthre ; on en trouve la preuve dans Abethancourt (4). Brassavole remarque expressément que la cause de la gonorrhée diffère entiè-

(1) Valescus de Taranta , qui a écrit au commencement du 15^e siècle , s'exprime ainsi : « Ardor urinæ (causæ ejus » sunt ulcera vesicæ aut pudendi) sine ulcere ducit ad » ulcerationem si diu perseveret ; coitus superfluus ardo- » rem urinæ conciliat in omni ætate. Ardor urinæ sine ul- » ceratione accidit ut plurimum in fine juventutis. Hoc » vitium quandoque in latitudine sanitatis accidit : non » tamen differenda sunt auxilia , ne tempore accidant ul- » cerationes ». *Philon lib. v.*

(2) Lib. x , cap. 1 , contin. Dans le *Tract. 9 , ad regem Almansorem* , l. ix , c. 76. il dit : « Hæc quoque ægritudo » (ardor urinæ) non est parvi pendenda , quia cum fit man- » siva et perseverans , proveniunt ex ea , in vesica et ins- » trumentis urinalibus , ulcera ».

(3) Sunt præterea *aquosa semina* quæ excluduntur quum se pronos fecerint ægrotantes , vel celeri ambulaverint gressu. Irruunt autem corporibus , cum longa fuerint debilitate vexata , aut immodico usu venereo affecta. *Morb. Chron. lib. v , cap. iv.*

(4) *Vid.* Nova penitentialis quadragesima , necnon purgatorium in morbum Gallicum seu venereum. Paris. 1527 , in-8.

rement de celle qui engendre les chancres et les autres symptômes vraiment vénériens (1). Nous allons prouver que cette idée est la seule vraie.

§. II. *Des causes de la Gonorrhée , autres que le virus siphilitique.*

CE n'est pas pour étaler une vaine érudition que j'ai tâché de prouver que la gonorrhée des modernes avoit été décrite par les anciens ; il m'a paru important de diriger l'attention des médecins vers cet objet. En admettant que les causes de la dysurie et de la strangurie sont les mêmes que celles de la gonorrhée , l'identité de ces affections paroît démontrée , et il est aisé de sentir combien il peut en résulter d'avantages dans la pratique. En traitant toujours la gonorrhée comme une maladie purement locale, on augmente souvent le mal , ou au moins on le laisse empirer , tandis que l'on auroit pu obtenir facilement la guérison en employant , dans le principe , des moyens capables de changer l'état général du système dont dépend la maladie. Ouvrons les livres que nous ont laissés les anciens , nous verrons que les affections de l'urèthre sont très-rarement idiopathiques, qu'elles peuvent dépendre 1°. de la constitution particulière du malade ; 2°. de la sympathie de l'urèthre ou de la vessie avec d'autres parties ; 3°. de diverses causes externes.

Je vais d'abord rapporter les passages d'Hippocrate , qui viennent à l'appui de mon opinion ; et comme l'on pourroit m'objecter que les maladies dont il parle sont fort différentes de la

(1) De Morb. Gall. venet. p. 1553 , voyez le passage que nous avons cité plus haut dans la note de la page 498.

gonorrhée, je rassemblerai quelques observations prises des écrits modernes, qui me semblent propres à dissiper les doutes que l'on pourroit avoir à ce sujet.

Aucune maladie, dit Hippocrate, ne présente plus de variétés que la strangurie; on l'observe particulièrement chez les jeunes gens et les vieillards: elle est toujours plus rebelle chez les derniers, aucun cependant n'en périt (1): ses causes les plus communes sont la suppuration des reins; les inflammations de la vessie, de l'urèthre, du rectum et de la matrice; la constipation et les excès des plaisirs de Vénus (2). La dysurie peut, ainsi que l'enrouement et l'enchifrènement, se manifester à la suite d'une marche forcée et des excès dans le boire et le manger (3); elle règne communément quand les vents du nord dominant, dans les grandes sécheresses, surtout l'automne, et elle attaque particulièrement les vieillards (4). Ceux qui boivent des eaux des grands fleuves ou des étangs dans lesquels viennent se rendre un grand nombre de ruisseaux, sont plus sujets que d'autres à la strangurie (5), ainsi que ceux qui mangent de la moutarde, de la roquette, du raifort sauvage ou du cresson (6). La strangurie est quelquefois suivie de

(1) Lib. de Loc. affect. c. xxix.

(2) De intern. affect. cap. 3. Aphor. 58, sec. v. De fistul. v. 64, 84, 87. De nat. puer. p. 138. De Morb. mul. l. 1, v. 214, l. II, s. 1, v. 358. De nat. mul. s. 1, v. 109, aph. 60, s. iv.

(3) Lib. de vict. rat. cap. LVII.

(4) Aph. 9, 16, 23, 31, sect. III, de Humor. cap. VIII.

(5) De Aere, aquis et loc. sect. 1, v. 221.

(6) De Diæt. lib. II, cap. xxv, xxvi.

coliques mortelles (1); elle est un symptôme fâcheux dans la tympanite (2).

La strangurie critique, décrite section 2^e du livre 1^{er} des Epidémiques, porte tous les caractères du quatrième degré de la gonorrhée virulente, dans lequel l'inflammation gagne la membrane interne de la vessie. Elle étoit le signe le plus favorable, et sur lequel on devoit le plus compter dans l'épidémie qui régnoit alors; elle délivra plusieurs malades désespérés; la plupart étoient des enfans qui n'avoient pas encore atteint l'âge de puberté; mais dès qu'elle se manifestoit sur les malades, il se faisoit un changement étonnant, les symptômes les plus fâcheux se modéroient; tous ceux enfin chez qui on a observé cette strangurie, ont guéri; elle étoit néanmoins très-rebelle et très-douloureuse; les malades rendoient une grande quantité d'urines épaisses, fort variées, mélangées de sang, de pus et de mucus, et elles causoient de vives douleurs en sortant.

Les maladies qui régnèrent en même temps que cette strangurie indiquent que les affections catarrhales dominoient. L'année précédente

(1) Hippocrate désigne dans ces passages, sous le nom d'*affection iliaque*, les coliques violentes que cause, par sympathie, l'inflammation de la vessie, sur-tout à la suite de l'engorgement de la prostate porté au plus haut degré. Les urines se suppriment alors totalement, ou elles coulent presque continuellement, mais goutte à goutte, et la mort survient si elles ne reprennent pas leur cours, ou si elles ne déterminent pas un dépôt urineux en se frayant une nouvelle route.

(2) Coac. sect. III, v. 15. La strangurie qui survient dans la tympanite est un effet de la sympathie du canal intestinal avec la vessie.

ayant été froide et humide , il survint avant le printemps quantité d'ophthalmies très-fortes et très-difficiles à guérir ; plusieurs même ne se dissipèrent qu'à la fin de l'été : les coliques , les lienteries , le ténésme , la diarrhée , la toux , la phthisie , les exanthèmes , les parotides , les douleurs et les dépôts autour des articulations et des hanches , étoient des symptômes très-communs (1). Combien n'a-t-on pas observé depuis de constitutions semblables , pendant lesquelles les gonorrhées étoient plus fréquentes que dans tout autre temps ?

Hippocrate observe , dans plusieurs endroits de ses ouvrages , que la strangurie dépend des mêmes causes que les catarrhes. « Lorsque , » dit-il , la tête est échauffée par les alimens , la » chaleur du soleil , les exercices forcés , ou le » feu , elle attire la pituite ou la partie la plus » subtile des humeurs , qui , entrant ensuite en » fonte , descend dans tout le corps : lorsque la » tête est ainsi remplie , le malade la sent en- » gourdie ; au bout de peu de temps , l'humeur » coule tantôt par les narines , par la bouche , » ou même par les oreilles , sous forme de mu- » cus ; d'autres fois elle est entraînée par les vei- » nes , qui se distribuent aux parties de la gé- » nération ; elle produit un écoulement abondant » d'urine blanche , accompagné de tous les symp- » tômes de la strangurie pendant vingt jours ; » mais alors la vue se trouble , et la santé n'est » entièrement rétablie qu'au bout de quarante » jours. La maladie reparoît quelquefois au bout » de sept ou quatorze ans (2) ». Nous voyons

(1) Epid. lib. 1 , sect. II.

(2) Lib. II , de Morb. c. 1 , 3 et 12 : lib. de diæt. san.

fréquemment les écoulemens , vulgairement désignés sous le nom de gonorrhée, déterminés par les mêmes causes , accompagnés et suivis de symptômes semblables : c'est précisément lorsque l'ardeur d'urine se modère et que l'écoulement diminue , que survient la prétendue ophthalmie vénérienne. L'on a ainsi attribué à l'humeur de la gonorrhée répercutée ce qui est réellement l'effet de la disposition catarrhale et de la sympathie , comme nous avons tâché de le prouver pag. 40.

Si , des écrits d'Hippocrate , nous passons à ceux des autres médecins grecs , nous y trouverons une foule d'observations qui ne laissent aucun lieu de douter que les affections de l'urèthre , que l'on regarde aujourd'hui comme l'effet du virus siphilitique , étoient au moins aussi communes chez eux qu'elles le sont de nos jours. De plus grands détails sur cet objet seroient inutiles ici ; mais je crois ne pas devoir passer sous silence une observation précieuse de Galien , sur les ardeurs d'urine des femmes ; car on n'attribue que trop fréquemment au virus siphilitique ce qui , chez elles , est l'effet d'une affection de la matrice. « Quelques fem-

v. 110. La pesanteur de tête et l'espèce de catarrhe que produit un coup d'air froid , quand on est fort échauffé , est dû , suivant Hippocrate , à la propriété particulière dont jouit la tête d'attirer à elle les humeurs. Cette théorie vaut bien celle des modernes , qui attribuent cet effet à la répercussion de l'humeur de la transpiration. L'écoulement muqueux des narines , qui succède à cette pesanteur de tête se nomme Catarrhe , de *καταρρέω* , defluo , couler d'en haut , parce qu'on pensoit que l'humeur , après s'être condensée , reprenoit sa fluidité , et descendoit par les narines.

» mes , dit - il , sont sujettes à la dysurie et
» à l'ischurie. Quand vous observerez chez elles
» quelque symptôme de ce genre, vous devez
» soupçonner que la matrice en est , en quelque
» sorte la source (1) ». J'ai vu , en effet , des fem-
mes sujettes depuis long-temps à des convulsions
et à des accès d'hystéricisme , se plaindre de
strangurie , d'un resserrement douloureux du
vagin , et de fleurs blanches , dont la couleur
étoit jaune ou verdâtre : les suites de la maladie
ou l'ouverture des cadavres ont prouvé que la
matrice étoit primitivement affectée.

Tous les modernes qui ont suivi les maladies
des voies urinaires , conviennent que la gonor-
rhée attaque particulièrement les jeunes gens
et les vieillards. Hippocrate a observé , comme
nous l'avons vu , que la strangurie étoit com-
mune à ces âges : deux causes opposées y don-
nent lieu.

A mesure que le temps heureux de l'enfance
s'écoule , il s'élabore une plus grande quantité
de sucs nourriciers qu'il n'est nécessaire pour
l'accroissement et la réparation des pertes jour-
nalières. Il en résulte un état de pléthore du sys-
tème artériel , le pouls devient moins précipité,
plus dur , plus fort , plus plein , plus régulier. Le
sang surabondant se porte particulièrement vers
la tête , la poitrine et les organes de la généra-
tion. Les maux de tête , les ophthalmies , les

(1) ἔναι δὲ καὶ δυσπρᾶσι καὶ ἰσχυρᾶσιν ὅτ' ἀν' ἑνὶ τοῖσιν ἰδίῃς
ἐπὶ γυναικῶν, ὑπόπτει κατὰ τὰς μήτρας εἶναι τὴν οἷον ρίζαν αὐτῶν.
Nonnullis mulieribus difficulter urina redditur et suppri-
mitur. Quum ergo horum aliquod in mulieribus conspe-
xeris , in utero veluti ipsorum radice , esse suspicari oportet. *Gal. de Loc. affect.* edit. Charter. tom. VII , pag. 524.

hémorragies du nez , les inflammations de la gorge sont des symptômes très-ordinaires à cet âge. Lorsque les organes propres à préparer le liquide destiné à perpétuer l'espèce , se développent, toutes les parties environnantes sont puissamment stimulées, les envies d'uriner deviennent plus fréquentes, et elles sont quelquefois accompagnées d'un sentiment de chaleur, souvent suivi d'un écoulement de matière puriforme de l'urèthre, chez ceux même qui n'ont pas encore connu les plaisirs de Vénus. Ces symptômes sont communs aux deux sexes ; on les observe cependant plus fréquemment chez les filles qui approchent de la puberté, et quelquefois même avant. Ces dernières se plaignent souvent de sentir un feu insupportable dans le vagin : en l'examinant, on y apperçoit une rougeur plus ou moins étendue, et on en voit sortir une humeur puriforme, quelquefois teinte de sang. Plusieurs, tourmentées par l'espèce de prurit qu'elles éprouvent dans les parties affectées, aggravent le mal en y portant sans cesse les doigts : il y survient des ulcères. Certains praticiens sont tellement convaincus que ces ulcères, en raison de leur situation, sont vénériens, qu'ils ne permettent pas que l'on élève même des doutes sur leur nature ; cependant, d'après l'expérience que j'ai sur ces objets, je puis assurer avec Arnaud, chirurgien célèbre, qui toute sa vie s'est occupé particulièrement des maladies siphilitiques, que « l'on voit tous » les jours des jeunes filles très-innocentes (mal- » gré la séduction), devenir les victimes de ju- » gemens inconsidérément portés contre elles » par l'inattention ou par l'ignorance de cer- » tains chirurgiens qui deviennent les auteurs » d'une

» d'une infinité de malheurs, dont les seules
» histoires, qui sont venues à ma connoissance,
» pourroient fournir la matière d'un gros vo-
» lume (1) ». Le même Arnault dit avoir vu des
hommes religieux observateurs du célibat, at-
taqués de gonorrhée.

Les mêmes causes déterminent chez les vieillards les catarrhes et les gonorrhées; l'action vitale étant diminuée, les glandes sécrétoires s'engorgent, la partie saline du mucus qui sert dans l'état naturel à lubrifier certaines parties, telles que la membrane interne de la gorge, de la vessie et de l'urèthre, ne stimule plus suffisamment les absorbans; la partie la plus fluide, seule, est absorbée, l'autre reste, s'accumule, acquiert de l'activité, devient une cause d'irritation, et produit ce que Darwin appelle un catarrhe froid; la gonorrhée des vieillards est particulièrement de ce genre. Le moindre excès suffit pour la rappeler chez ceux qui y ont été sujets dans leur jeunesse. Plusieurs médecins s'imaginant que ces écoulemens étoient vénériens, en ont conclu que le virus siphilitique pouvoit rester caché pendant vingt et trente ans; mais Hippocrate avoit déjà observé ces retours de la gonorrhée, comme nous l'avons vu plus haut. Langius (2), Dulaurent (3), Donat (4), ont également reconnu chez l'homme une espèce de gonorrhée catarrhale, qu'ils comparent aux fleurs blanches des femmes, et qui cesse d'elle-même en prescrivant des fortifiants.

(1) Arnault, instructions simples et aisées sur les maladies de l'urèthre, page 93. Amsterd. 1764, in-12.

(2) Epist. Medic. lib. 2, epist. 4.

(3) Dans ses Consultations.

(4) Hist. Med. Mirab. lib. iv, c. 18.

La gonorrhée dépend souvent de la sympathie des voies urinaires avec d'autres parties; elle accompagne quelquefois les accès d'épilepsie, la mélancolie, les maux de tête, mais sur-tout les affections de la poitrine, de l'estomac, du canal intestinal, des reins, de la matrice et de la vessie : elle est très-ordinaire dans le cas de constipation. J'ai vu, chez plusieurs personnes, des rhumes de cerveau et des maux de gorge précédés de pollutions nocturnes, et se terminer par un écoulement abondant de matière muqueuse, tant des narines que du canal de l'urèthre.

Les inflammations de la gorge alternent souvent avec les gonorrhées et les tumeurs des testicules : Fabre même, qui voyoit par-tout la siphilis, convient avoir observé ces symptômes chez des malades où il ne pouvoit soupçonner de virus vénérien, et il ajoute : « Il étoit évident, d'après le peu de tenue de ces accidens, » et par leurs retours périodiques, qu'ils n'étoient pas vénériens, et qu'ils dépendoient d'un principe humoral qui attaquoit successivement différentes parties (1) ». Il est inutile de faire observer que l'auteur donne ici des mots au lieu de raisons : lui-même n'avoit aucune opinion fixe dans sa pratique sur ces espèces de métastases. Un malade fut attaqué, deux ans après avoir eu une gonorrhée, de maux de gorge et de douleurs vagues dans les articulations ; il avoit passé les grands remèdes, et ses maux s'étoient aggravés : il vint me consulter, je ne vis en lui qu'un homme dont l'esprit

(1) Traité des Malad. vénér. pag. 67.

étoit frappé par la terreur de la siphilis. Je tâchai de le rassurer. Peu satisfait de ce que je ne flattois pas son idée, il s'adressa à M. Fabre, qui décida qu'il avoit la vérole, et promit de le guérir. Il le garda trois mois passés chez lui, le traita avec toute l'attention possible. Le malade en sortit beaucoup plus mal qu'il n'étoit, ayant entièrement perdu la tête, tant par l'effet des remèdes que de désespoir. Un jeune homme avec qui j'étois très-lié, et qui se trouvoit dans un cas semblable, s'étant, contre mon avis, adressé successivement à plusieurs charlatans, qui tous le bourrèrent de mercure, en devint fou au point que sa famille, dont il étoit l'idole, car il étoit fils unique, fut obligée de le faire renfermer.

La dentition détermine quelquefois chez les enfans des deux sexes une inflammation des parties de la génération, accompagnée d'un écoulement de matière puriforme. On a vu une dent arrachée produire le même effet (1).

La toux, l'asthme et les autres affections de poitrine sont assez fréquemment précédés ou suivis de stranguries et de gonorrhées; Schenkius parle d'un asthme qui alternoit avec la strangurie (2). Bennet a vu des gonorrhées accompagnées d'une toux vive et d'embarras de la poitrine, et la gonorrhée se terminer lorsque la matière de l'expectoration ayant acquis une certaine consistance, la toux étoit un peu modérée (3). Les exemples de ce genre ne sont pas absolument rares.

(1) Voyez mes notes sur les Elémens de Méd. de Cullen, vol. II, pag. 620.

(2) Consil. Med. 18.

(3) In aliquibus gonorrhæa non virulenta detentis, cum

Les inflammations de poitrine sont quelquefois suivies de stranguries et d'écoulemens de l'urèthre très-douloureux et très-rebelles. Ces métastases arrivent communément lorsque la maladie primitive est dissipée, lorsque le corps étant épuisé tant par les évacuations naturelles qu'artificielles, tout annonce un état de foiblesse générale. Souvent les purgatifs donnés à contre-temps les déterminent. Il est difficile, quand on réfléchit sur toutes ces circonstances, de regarder ces métastases comme humorales. Il n'est pas possible d'admettre, avec certains auteurs, que toutes les douleurs sont produites par une congestion d'humeurs. La douleur passe fréquemment avec une telle rapidité d'une partie à l'autre, qu'on ne voit pas comment se feroit cette translation. D'autres fois la métastase s'établit quand on a dégorgé la partie primitivement affectée par des saignées locales. Ainsi j'ai vu une douleur des plus vives du genou qui duroit depuis six mois, céder à l'application des sang-sues, se porter peu de jours après sur le genou opposé. Le même moyen fut tenté ; loin de réussir, il a aggravé le mal. On ne peut guère expliquer ces métastases que par la sympathie qui existe entre diverses parties. Il est certain, comme l'a remarqué Erasme Darwin, que l'action nerveuse d'une partie diminue quand une autre souffre, et que quand la première recouvre son ton naturel, l'autre le perd et devient très-douloureuse. On reconnoît que

tussis acriter premens et spirabilium suffarctus supervenerint simul ac materia translatitia consistentiam extrusioni aptam adepta fuerat, tussisque aliquantisper sedata, desinit profluvium. *Christoph. Bened. Theat. tab. exercit. 10.*

ces douleurs sont l'effet du défaut de ton, ou de ce que les anciens appeloient Intempérie Froide, en ce qu'elles ne sont pas accompagnées de chaleur. Telles sont celles que l'on éprouve dans la migraine, dans les cas où l'on est pressé par la faim, ou quand la gangrène succède à l'extrême foiblesse ou à la privation de chaleur. Cette distinction est très - importante dans la pratique. On voit, d'après cela, pourquoi Hippocrate prescrit la saignée, et d'autres fois le vin dans la dysurie. Les affections de la vessie, chez les vieillards, exigent souvent les toniques, et quelquefois même les stimulans. La saignée doit aggraver le mal quand la douleur est l'effet du défaut de ton. J'en ai vu, entr'autres, un exemple remarquable, dans une strangurie qui avoit succédé à une inflammation de poitrine (1).

(1) Ce cas a été accompagné de tant de circonstances singulières, que je crois devoir le rapporter ici. Une fille de 53 ans, naturellement pléthorique et très-sensible, qui avoit toujours vécu avec beaucoup de sobriété et de sagesse, eut une fluxion de poitrine, dans laquelle on crut s'apercevoir, au bout de deux ou trois jours, d'un engorgement au foie, qui étoit accompagné de mouvemens convulsifs et d'inflammation de bas-ventre. Les vésicatoires, les demi-bains et autres remèdes furent employés sans succès. On appliqua deux fois les sang-sues au fondement; à chaque fois il survint, deux heures après, des mouvemens convulsifs violens, suivis de vives douleurs. Quand la malade vouloit uriner, elle se plaignoit de ressentir alors des crispations dans tout le vagin et le clitoris; les calmans modérèrent, pendant une quinzaine, les douleurs qu'elle éprouvoit en urinant; mais à mesure qu'elle a recouvré ses forces en prenant de la nourriture, ces douleurs ont augmenté et sont devenues périodiques. On a prescrit les saignées, les bains et les demi-bains; les douleurs et les mouvemens convulsifs n'en ont été que plus violens: on s'imagina tirer plus d'avantage de l'application des

Les excès dans le boire et le manger aggravent sur-tout et déterminent même quelquefois les maladies des voies urinaires , parce que ces parties ont une sympathie plus marquée avec l'estomac et le canal intestinal. La digestion déterminant vers l'estomac une grande quantité de fluide nerveux , les parties du système qui sympathisent le plus avec ce viscère agissent avec moins de force ; de-là l'espèce de catarrhe , la difficulté de respirer qu'éprouvent , après un

sang-sues à la vulve ; au bout d'une heure il est survenu une crise qui a duré vingt-quatre heures , malgré les bains et les calmans. L'usage du lait pour toute nourriture , les bouillons et les lavemens adoucissans n'ont rien changé dans la maladie. Les accès ont toujours été périodiques ; ils prenoient sur les neuf ou dix heures du soir , et ne cessoient qu'à dix heures du matin. Il y en a eu quelquefois deux ou trois en vingt-quatre heures. Ils s'annonçoient de la manière suivante :

La malade éprouvoit des envies insurmontables de rendre des vents , le rectum lui paroissoit resserré comme une bourse que l'on ferme ; elle disoit sentir comme un gros corps étranger qui lui remontoit jusqu'à la gorge , et , à l'orifice de l'urèthre , un feu comme si on y appliquoit des charbons ardents ou la pierre à cautère ; elle éprouvoit la même sensation au clitoris , qui communément ressortoit ; elle étoit tourmentée d'élanemens semblables , disoit-elle , à des coups de canifs dans le vagin et dans le fondement ; d'autres fois elle avoit des démangeaisons ou des douleurs poignantes dans ces parties. A tous ces accidens se réunissoient des envies d'uriner presque continuelles , précédées et suivies de vives douleurs. Les urines étoient abondantes et crues au commencement de l'accès , et dans le milieu il en sortoit peu. Pendant le calme elles étoient belles , sans dépôt et sans gravier. Mais il y avoit toujours de la douleur quand elles commençoient et quand elles cessoient de couler. Après un calme de quelques jours , que l'on attribua à l'usage de la poudre tempérante de Stahl , les accès sont devenus plus forts et plus fréquens , les urines

grand repas , quantité de personnes ; l'action sur-tout des absorbans répandus en grand nombre autour du col de la vessie et dans les parties contigues , est sensiblement diminuée. On rend d'abord une grande quantité d'urines pâles , bientôt elles s'épaississent , on éprouve un chatouillement , de la chaleur , et même un feu dans l'extrémité de l'urèthre , auquel succède un suintement léger de matière muqueuse (1) , et souvent une véritable gonorrhée chez ceux qui ont déjà été sujets à cette maladie. Plus

produisoient une sensation de froid dans le passage. Le mal empirant , il survint tous les jours une petite fièvre avec redoublemens ; alors les crises se rapprochèrent encore , et furent plus vives ; elle mordoit quelquefois ceux qui l'environnoient ; elle digéroit néanmoins bien , et elle avoit la tête bonne dans les intervalles que lui laissoient les accès. Les topiques de toute espèce , les injections dans le vagin n'ont jamais produit aucun soulagement , les purgatifs ont toujours rappelé les accès. La sensibilité de l'urèthre étoit telle , que la malade n'a pu souffrir l'introduction d'aucune bougie , ni d'aucune sonde ; le vagin étoit doué du même degré de sensibilité , il en sortoit une grande quantité de matière puriforme , d'une odeur insupportable. Elle n'éprouvoit de soulagement que d'une teinture d'opium , dont elle prenoit des doses énormes. Il y avoit six mois qu'elle étoit dans cet état , lorsqu'on m'appela. Tout ce que je tentai fut inutile. Je voulus prescrire l'huile de palma-christi , pour remédier à la constipation ; la malade ne put la supporter. Comme l'opium seul , pris intérieurement , l'avoit soulagée , je proposai de mettre douze gouttes de laudanum liquide dans un lavement ; il en résulta des mouvemens convulsifs terribles. J'abandonnai la malade. J'ai appris qu'elle avoit encore survécu six mois avec les mêmes souffrances. Dans les derniers temps , ses accès lui laissoient à peine quelques heures de rémission.

(1) On trouve , dans le Recueil des Consultations choisies des médecins de Montpellier , tom. vii , p. 408 , un mémoire sur une dysurie survenue à la suite d'une toux sèche ,

l'inertie des absorbans qui a précédé, a été considérable, plus l'inflammation qui succède dans ces cas est vive. Ainsi quand on s'est frotté les mains avec la neige, le fluide nerveux qui avoit été condensé à l'intérieur reprend son activité, et fait éprouver un degré de chaleur proportionné au froid que l'on a ressenti. On ne doit

qui renferme des détails très-propres à confirmer ce que nous avons avancé sur la sympathie de la poitrine et de l'estomac avec les voies urinaires. Quoiqu'il ne soit question que d'ardeurs d'urine, je soupçonne que si la malade avoit souffert l'examen des parties affectées, on auroit découvert un écoulement de l'urèthre : au moins j'ai vu souvent ces deux maladies réunies.

La malade étoit une religieuse de dix-huit ans : au mois d'octobre 1725, elle eut un grand rhume accompagné de fièvre; le rhume passé, la fièvre continua; on eut recours aux vomitifs et aux purgatifs; puis on fit prendre pendant quinze jours, des amers soir et matin, qui emportèrent cette fièvre; mais il survint une grande irritation d'urine nuit et jour, et beaucoup de chaleur dans le ventre, avec une grande cuisson. La malade prit des demi-bains plusieurs fois le jour, et à la sortie elle urinoit beaucoup à la fois; mais l'irritation revenoit un quart-d'heure après; ensuite elle ne l'eut plus la nuit, et elle dormoit bien. Elle a été saignée deux fois au pied sans succès. Elle prit de l'ipeca-cuanha, qui emporta presque l'irritation. On la mit à l'usage du cachou et de tisannes adoucissantes, mais il lui restoit une petite envie d'uriner, qui disparoissoit cependant entièrement pendant les trois jours que duroient ses règles. La malade retenoit sans peine ses urines, mais elles changeoient plusieurs fois le jour, principalement durant le temps de la digestion; elle rendoit alors souvent des glaires; il se portoit de grandes rougeurs aux joues; elle urinoit fréquemment et peu à la fois; elle rendoit tous les jours, à quatre heures du soir, des urines blanches comme le lait, qui déposaient beaucoup de glaires, que l'on auroit prises au premier coup-d'œil pour du pus : souvent, avant de rendre ces urines, il en venoit de très-naturelles. L'ipeca-cuanha ayant rallenti un mois la grande ardeur d'urine,

donc , comme l'a recommandé Epicure (1) , ne sacrifier à Vénus que loin des repas. Quand on néglige ces précautions , et sur - tout quand l'estomac est surchargé d'alimens stimulans , on s'expose non-seulement à gagner les maladies dont nous venons de parler , mais même à quantité d'autres infirmités , et souvent les enfans qui en naissent s'en ressentent.

Les effets des affections du foie , des reins , de la matrice , du rectum , de la vessie et des testicules sur l'urèthre , sont trop connus pour nous y arrêter ici. Je vais passer aux causes externes de la gonorrhée.

Les causes externes de la gonorrhée , sont toutes les matières âcres introduites dans l'urèthre , le frottement seul des parties , l'immersion du corps ou même des extrémités inférieures dans l'eau , sur-tout froide ; l'impression du froid sur les parties voisines de celles de la généra-

le mal revint ensuite avec autant de violence que la première fois , à l'exception de la nuit. On réitéra l'ipécacuanha avec le même succès. La malade avoit de fréquens rhumes de cerveau ; dans certain temps elle n'en étoit pas exempte quinze jours de suite. Elle étoit sujette à des faiblesses extrêmes d'estomac. Elle a toujours été peu réglée. Elle s'est plaint , quelque temps , de sentir une douleur dans la jambe , lorsque ses règles couloient. Elle a été une fois trois jours avant et autant pendant ses règles , sans se ressentir de son incommodité. Après ces six jours de bon , le mal est revenu comme auparavant. Elle eut , deux ans avant son rhume , une tumeur au cou , de la grosseur d'un œuf de poule , qui fut très-longue à suppurer. Elle portoit aussi d'autres glandes.

(1) Voyez Plutarch. Sympos. l. iii , quæst. vi. Musitan (de ulcerib. c. ix) conseille cependant de s'en rapporter sur cet objet aux femmes , qui prétendent qu'on doit sacrifier à Vénus la nuit comme le jour , et toutes les fois que l'occasion se présente.

tion , et par-dessus tout l'action de l'air froid et humide sur la surface du corps.

Les hommes sont particulièrement sujets à l'ourethritis ou à des écoulemens de l'urèthre , accompagnés d'inflammation , lorsqu'ils ont affaire à des femmes attaquées de fleurs blanches , ou dont l'intérieur du vagin se trouve dans un état d'orgasme extraordinaire , et humecté par le sang menstruel. L'état de l'atmosphère , la chaleur , sur-tout , dispose à cette maladie , lorsque les circonstances dont nous venons de parler se trouvent réunies. C'est pourquoi les premiers qui ont donné des loix aux habitans des pays chauds , ont expressément enjoint aux femmes de s'écarter de leurs maris dès que l'écoulement périodique se manifestoit , et de ne s'en rapprocher que plusieurs jours après sa cessation , en prenant la précaution de se baigner avant tout dans l'eau la plus pure. Non-seulement dans ces circonstances , ainsi qu'à la suite des couches , les femmes donnent fréquemment des gonorrhées aux hommes ; mais elles s'exposent elles-mêmes à gagner des inflammations du vagin très-inquiétantes.

Toute matière devenue âcre par son séjour dans le vagin peut , en irritant seulement le gland , déterminer dans l'intérieur de l'urèthre , une inflammation et un écoulement puriforme. Le frottement et la disposition dans laquelle se trouvent les deux individus , produisent quelquefois le même effet. Lorsque l'entrée du vagin se rétrécit extraordinairement dans le temps de l'orgasme vénérien , et rend les premières jouissances difficiles , ils éprouvent quelquefois un sentiment particulier , qui indique la source de l'inflammation : un jeune homme très-sage , qui avoit une femme fort saine , avec

laquelle il éprouvoit souvent de pareilles difficultés, m'a dit qu'il sentoit dans certain temps, au moment de l'émission de la semence, comme un trait de feu qui traversoit rapidement l'urèthre, et qu'il étoit alors sûr d'avoir deux jours après une gonorrhée; que n'ayant aucun soupçon ni sur lui ni sur sa femme, il s'étoit toujours borné aux rafraîchissans, qui avoient suffi pour le guérir. Néanmoins l'écoulement étoit généralement jaune ou verdâtre les premiers jours, et il l'a presque toujours gardé six semaines.

L'excès des jouissances, et en général tout ce qui détermine le sang à se porter vers l'urèthre en plus grande quantité qu'il n'en peut être repris par les veines, est capable de produire un engorgement inflammatoire rebelle et accompagné de symptômes fâcheux. L'on voit, par la même raison, chez les nouvelles mariées qui ont vécu avec la plus grande sagesse, le vagin et les parties voisines s'enflammer, les glandes des aines se gonfler et devenir douloureuses, les urines produire un sentiment de chaleur insupportable en sortant, accompagné d'un écoulement d'une matière souvent jaunâtre ou verdâtre du vagin. La tranquillité et le bonheur de ces sortes de malades dépendent de ceux qu'elles consultent d'abord; lorsqu'elles s'adressent malheureusement à des ignorans qui leur persuadent qu'elles sont attaquées de la vérole, leur imagination vivement frappée par l'horreur que leur inspire cette maladie, devient souvent pour elles une source de maux incurables. C'est en vain qu'on leur fait passer les grands remèdes; le moindre bouton qu'elles apperçoivent sur la surface du corps, le sentiment le plus léger de chaleur qu'elles éprouvent dans

les parties , un mal de tête passager et quantité d'autres circonstances peu dignes d'attention par elles-mêmes , suffisent pour leur donner les plus vives inquiétudes. Toutes les observations qu'on peut leur faire sur cet objet, ne font aucune impression sur elles. L'on peut dire, dans ces cas, que ceux qui se mêlent de l'art de guérir donnent quelquefois des maladies bien funestes ; mais cela n'est applicable qu'aux charlatans , et non aux vrais médecins , comme l'a prétendu Rousseau : ce qu'il dit à ce sujet prouve qu'il n'a pas su les distinguer.

Le frottement seul des parties de la génération peut produire une gonorrhée rebelle : j'en ai vu, entr'autres , un exemple chez un homme qui avoit fait un long voyage à cheval , avec une culotte de peau étroite , qui l'avoit gêné. Il m'assura qu'il n'avoit jamais eu aucun symptôme vénérien , ni aucun écoulement de l'urèthre , et que depuis plus d'un an il étoit tellement accablé de chagrins et d'affaires , qu'il n'avoit pas même songé à voir sa femme. Il se plaignoit , en même temps , de douleurs rhumatisantes. Les saignées, les antiphlogistiques et le régime l'ont guéri. Des frottemens d'un autre genre peuvent être suivis du même effet à l'égard de ceux qui passent la nuit avec une femme, sans en jouir réellement. C'est une absurdité de prétendre que dans ces cas l'humeur seule de la transpiration suffit pour donner la gonorrhée. Il est aisé d'expliquer , d'après ce que nous venons de dire , comment on peut passer pour avoir communiqué cette maladie sans l'avoir, et pourquoi cela arrive plutôt dans certains temps que dans d'autres.

L'on a vu des écoulemens de l'urèthre survenir

pour être resté quelque temps assis sur une pierre froide. Des onctions chargées de narcotiques ont aussi produit le même effet , au rapport de Concoregio (1). Il suffit souvent de se baigner à froid ou d'avoir les pieds humides pour rappeler ou déterminer une gonorrhée. Le célèbre Mascagni ayant mis pendant quelque temps ses pieds dans l'eau tiède , les glandes des aines se tuméfièrent et devinrent douloureuses ; il vit suinter une humeur du gland , sa tête fut affectée de catarrhe , et il coula de ses narines une humeur salée et âcre (2). On ne peut guère attribuer , avec l'auteur , ces symptômes à l'humidité absorbée et entraînée suivant le cours des vaisseaux lymphatiques ; on ne voit pas comment l'eau absorbée auroit donné des signes d'acrimonie ; un de ses effets les plus ordinaires est de diminuer l'irritation. Il est plus naturel de croire que l'humidité appliquée sur les extrémités inférieures , a diminué , par sympathie , l'action des vaisseaux absorbans répandus sur le gland et la membrane pituitaire. Les vaisseaux excréteurs qui fournissent le mucus , ayant continué pendant quelque temps à agir avec le même degré de force , ce mucus , naturellement chargé de sels neutres , n'étant plus absorbé , s'est accumulé au point d'irriter les parties et de déterminer l'écoulement du gland et des narines.

Les effets dont nous venons de parler ont particulièrement lieu quand le corps étant affoibli par une cause quelconque , on s'expose impru-

(1) *Practic. Venet.* 1515. *in fol.*

(2) *Vasor. Lymphatic. corpor. human. historia et iconographia* , *in-fol.* Sanis , 1787 , p. 23.

démment à l'air froid et humide. C'est pourquoi ceux qui ont fait de longs voyages, sur-tout à cheval, sont fréquemment attaqués d'écoulemens de l'urèthre long-temps après avoir joui des femmes. Cela arrive particulièrement dans le temps où règnent les rhumes de cerveau, les toux et les autres affections catarrhales. Les exemples en sont si communs, qu'il est étonnant de voir encore quantité de personnes élever des doutes à cet égard. Le sort d'un grand nombre est véritablement digne de compassion. Une affection qui souvent ne mérite pas plus d'attention qu'un rhume léger de cerveau, leur tourne la tête. Je doute que mes écrits puissent faire quelque impression sur leur imagination. Il faut réellement à ces sortes de gens, comme le dit Rousseau, des médecins qui les menacent pour les flatter (1). L'humanité cependant m'oblige de tout tenter pour préserver les jeunes gens d'un préjugé aussi funeste. Les observations nombreuses de gonorrhées épidémiques me paroissent très-propres à remplir cet objet. On en trouve chez tous ceux qui ont suivi avec soin les maladies de l'urèthre.

Henry Bass, chirurgien allemand, observateur très-judicieux, nous a donné l'histoire d'une gonorrhée épidémique qui a régné au mois de juin 1730. Il a remarqué qu'elle se manifestoit sans avoir eu de commerce avec aucune femme, chez les sujets sensibles, irritables, accoutumés à mener une vie sédentaire, à vivre d'alimens salés, épicés, vinaigrés, difficiles à digérer, à boire peu, ou dont la boisson con-

(1) Emile, tom. 1.

sistoit en vins forts ou en bière épaisse , chargée de houblon. Cette épidémie s'est manifestée à la suite des fortes chaleurs qui avoient dominé depuis la fin de mai jusqu'au milieu de juin , auxquelles avoit succédé une température froide et humide. Les catarrhes étoient fort communs dans le même temps. L'urine étoit d'un brun foncé , tous les malades éprouvoient d'abord , en urinant , une chaleur vive et une douleur fixée particulièrement dans l'urèthre , près du gland. Le lendemain il survenoit un écoulement accompagné d'un resserrement et d'une tension considérables. Les malades se plaignoient de ressentir comme une corde qui s'étendoit tout le long du canal , jusqu'à l'extrémité du gland. Peu de jours après , l'écoulement devenoit jaunâtre , et tellement abondant , qu'il tachoit plusieurs linges. Les urines causoient , en passant , une chaleur insupportable , et les érections étoient continuelles. Cet écoulement duroit quelquefois six semaines. L'auteur s'est borné à prescrire d'abord les délayans et les rafraîchissans , tels que l'eau de gruau , les émulsions , &c. Au bout de quelques semaines il avoit recours aux injections toniques et astringentes (1).

Ces observations sont confirmées par deux auteurs célèbres qui , pendant le cours de leur vie , se sont presque uniquement occupés du traitement des maladies vénériennes. Gaulard , chirurgien-major de l'hôpital royal et militaire de Montpellier , observe avec étonnement qu'il a vu , dans une année , grand nombre de soldats

(1) Bassius , Obs. Chirur. Med. in-12. Hal. magd. 1731.

attaqués de chaudepisses de toutes les espèces, sur-tout depuis le mois d'août jusqu'à la fin de l'hiver (1). Fabre a fait la même remarque : « Je » n'ai jamais traité, dit-il, tant de stranguries » vénériennes, causées par le gonflement de la » prostate, que depuis quelques années. J'ai » observé depuis long-temps qu'il y avoit aussi » certains symptômes de vérole plus communs » dans des années que dans d'autres : qu'un autre explique, s'il peut, la cause de ce phénomène (2) ».

Ce phénomène prouve que quantité de symptômes qui passent pour vénériens, dépendent d'une cause générale et non d'un virus particulier. Il est aisé d'en rendre raison en faisant attention à la sympathie qui existe entre les vaisseaux lymphatiques cutanés et ceux des parties internes. Dès que les premiers sont privés du degré de chaleur auquel ils sont accoutumés, ou que par une cause quelconque ils cessent d'agir avec la même force, ceux qui se distribuent aux viscères internes, tels que la vessie et les intestins, perdent à l'instant une partie de leur énergie : ainsi le froid et la terreur déterminent en un clin-d'œil la diarrhée ou un flux d'urines claires et limpides, parce que les lymphatiques dont est parsemée la membrane interne de la vessie et du canal intestinal, ne peuvent plus absorber la même quantité de fluide. La promptitude avec laquelle ces effets sont produits, ne permet pas de les attribuer à la répercussion de l'humeur de la trans-

(1) Remarq. et Observat. sur les Mal. vénér. p. 15.

(2) L. c. p. 453.

piration (1). Lorsque les causes qui diminuent l'énergie des vaisseaux de la surface sont plus actives et plus durables, et que le corps est d'ailleurs fort affoibli, les suites en sont terribles. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les descriptions des épidémies que l'on a observées dans tous les climats, lorsqu'il est survenu de grandes chaleurs après un temps froid et humide. Les rhumatismes, les fièvres intermittentes accompagnées d'engorgemens des viscères du bas-ventre, sur-tout des glandes du mésentère et des aines; les gonorrhées, les phimosis et les autres affections inflammatoires des parties de la génération sont alors des accidens très-communs; et il est essentiel de faire attention, dans la pratique, que les sensations extraordinaires de la vessie et les dysuries rebelles dépendent souvent de l'état des viscères du bas-ventre. L'on trouve dans Stoll et dans d'autres auteurs, quelques ouvertures de cadavres qui confirment ce que j'avance; mais les idées qu'ils s'étoient formées sur la nature de la gonorrhée, leur ont fait perdre de vue, dans ces cas, la véritable cause de cette maladie (2).

(1) Voyez Erasme Darwin Zoonomia.

(2) L'observation suivante me paroît très-propre à confirmer ce que je viens de dire sur la sympathie de la surface du corps et des viscères du bas-ventre avec la vessie. Une femme âgée de quarante-sept ans, veuve depuis quinze ans, et mère de six enfans, qui avoit toujours joui d'une bonne santé, et qui étoit bien réglée, m'appela au commencement de novembre 1797, pour des difficultés d'uriner, accompagnées de coliques vives, particulièrement bornées dans la région hypogastrique; elle se plaignoit d'avoir, de temps en temps, une forte douleur à la

Toute gonorrhée qui a été précédée d'un sentiment de mal-aise et de pesanteur dans les

hanche gauche , qui s'étendoit dans toute la cuisse ; cette douleur augmentoit souvent la nuit , et la privoit du sommeil : elle étoit sans fièvre lorsque je la vis ; je trouvai le ventre extrêmement tendu , les urines étoient troubles , visqueuses , et déposaient un sédiment blanchâtre.

D'après les questions que je lui fis sur l'origine de sa maladie , elle me dit que vers la fin d'août 1794 , revenant à pied de la campagne , où elle avoit fait un grand dîné , elle fut saisie par une pluie d'orage étant toute en sueur : elle fut mouillée jusqu'aux os ; elle rentra chez elle avec un frisson , rien ne pouvoit la réchauffer ; elle se coucha , la nuit fut fort agitée ; le lendemain elle commença à ressentir des symptômes absolument semblables à ceux pour lesquels elle m'appeloit ; elle eut de temps en temps des accès légers de fièvre ; néanmoins elle s'en tint , durant plus de trois ans , aux bains et aux rafraîchissans. Elle ne consulta personne ; mais les accès de fièvre devenant plus fréquens , et tous les autres symptômes augmentant à mesure que l'écoulement périodique diminuoit , elle commença à s'inquiéter , et se décida à m'appeler. Les saignées , les bains et le régime la soulagèrent tellement en quinze jours de traitement , que je fus deux mois sans la revoir. Au bout de ce temps , tous les accidens reparurent avec plus de violence. Les difficultés d'uriner , sur-tout , étoient extrêmes. On appliqua , à plusieurs reprises , les sang-sues à la vulve , et elle en fut toujours fort soulagée. Cependant elle disoit ressentir dans l'urèthre quelque chose qui arrêtoit les urines , et avoir toujours envie d'en rendre. Il paroît qu'en effet le conduit se resserroit dès qu'il étoit sorti une certaine quantité d'urine , et que la vessie ne se vidoit pas complètement , car on introduisit une sonde de gomme élastique immédiatement après avoir fait uriner la malade : il jaillit à l'instant une grande quantité d'urine. On ne put reconnoître aucune tumeur , mais la vessie étoit d'une sensibilité extrême ; il sortoit un peu de matière muqueuse de l'urèthre , le vagin étoit très - sec. Pendant sept à huit mois , on lui introduisit presque tous les jours la sonde pour favoriser

environs des aines , de douleurs vagues dans les membres et dans les articulations , et d'engor-

l'écoulement des urines , et elles s'en trouvoit fort soulagée ; mais au bout de ce temps , la sensibilité de l'urèthre devint telle , qu'elle ne put plus supporter ce moyen. Les envies d'uriner étoient plus fréquentes ; les urines avoient changé de couleur , elles étoient rougeâtres , fétides , et déposaient un sédiment épais , tirant sur le brun ; on y appercevoit quelquefois de petits filets de sang. La douleur des hanches et les coliques devinrent plus fréquentes ; la tuméfaction du ventre fut plus considérable ; mais les douleurs de l'urèthre étoient l'objet qui occupoit particulièrement la malade , et dont elle se plaignoit le plus ; quelquefois ces douleurs étoient portées au point d'exciter des contorsions de tout le corps , et des mouvemens convulsifs qui duroient communément deux heures : les peines , les chagrins déterminoient souvent les accès ou les prolongeoient ; tout ce qui pouvoit lui être agréable les éloignoit ou les abrégéoit : j'en eus un jour la preuve : étant à dîner chez une de ses amies , l'accès l'obligea de quitter la table , et de s'aller jeter sur un canapé , dans une chambre voisine de celle où l'on dînoit ; dans le moment où elle paroissoit le plus souffrir , on lui annonça du vin de Champagne , qu'elle aimoit extrêmement ; le calme revint à l'instant , elle se remit à table , et but de ce vin plus que tous les autres convives : elle fut très-gaie le reste de la journée , et le mieux se soutint deux jours. Elle fit long-temps usage de ce moyen avec succès , d'après les conseils d'un homme de l'art ; mais enfin elle ne put plus retenir ses urines , elles coulèrent sans cesse et goutte à goutte : pendant le cours de l'automne de 1798 , et au commencement de l'hiver suivant , ses douleurs et la fièvre devinrent continuelles , et elle étoit habituellement constipée ; les sang-sues , les bains , l'huile de palma christi et tous les moyens que j'avois employés jusqu'alors avec un avantage sensible , furent inutiles ; le ventre devint d'un volume énorme ; aucun purgatif ne put procurer d'évacuation. Plusieurs charlatans qu'elle consulta prétendirent la guérir ; ils attribuèrent tous ses accidens à un engorgement de la matrice , qu'ils disoient sentir distinctement au-dessus du pubis. Enfin je ne revis

gemens des glandes du col et des aisselles , est l'effet d'un état inflammatoire général. Elle at-

la malade qu'au bout de trois mois ; on m'appela au moment où elle alloit expirer , elle me dit qu'elle n'avoit pas évacué depuis que je l'avois quittée : je ne vis rien à faire ; elle mourut peu d'heures après que je fus parti.

L'ouverture du cadavre fut faite le lendemain , 27 janvier 1799 , par un jeune médecin nommé Lèveillé , à qui l'on est redevable de la traduction de la doctrine de Brown , d'après l'édition italienne de Franck. Ce qui suit est extrait du rapport qu'il m'a remis.

Le ventre étoit d'un volume énorme , et présentoit une tumeur uniforme , dans laquelle on appercevoit une fluctuation obscure. Les tégumens étoient tellement amincis , qu'en faisant une incision le long de la ligne blanche , le bistouri , parvenu à trois travers de doigts au-dessous du nombril , effleura un intestin ; il en jaillit sur-le champ une grande quantité de matières fécales , très-fétides , d'une couleur brune , qui avoient la consistance d'une purée. Les tégumens enlevés , on trouva les diverses portions du canal intestinal absolument changées de position. Le colon et le cœcum étoient extrêmement dilatés par la quantité de matières fécales qu'ils renfermoient. Le premier étoit étendu transversalement dans la région épigastrique , et on l'auroit pris au premier abord pour l'estomac. Le cœcum occupoit en entier la région hypogastrique : il s'étendoit d'une fosse iliaque à l'autre , et de l'ombilic au pubis : c'étoit lui que l'on avoit ouvert en incisant la ligne blanche. Il adhéroit étroitement , de toutes parts aux parois de l'abdomen. Ces deux intestins étoient gangrénés , la plus légère pression suffisoit pour les déchirer. L'épiploon colique étoit très-volumineux et très-enflammé ; l'estomac paroissoit à peu-près dans son état naturel ; mais les intestins grêles étoient légèrement phlogosés et météorisés. L'appendice vermiforme du cœcum étoit presque effacé , sans participer cependant à l'inflammation commune. Toutes les veines paroissoient singulièrement gorgées de sang ; l'inflammation s'étendoit sur les trois portions du colon , dont la transversale étoit la plus affectée , et à l'intestin rectum.

On trouva , dans le bassin , la vessie comprimée entre le

taque communément les pléthoriques et les hémorrhoidaires, sur-tout quand ils ont fait des

pubis et le corps de la matrice ; la membrane externe étoit légèrement enflammée , l'interne entièrement gangrénée , son col dur et squirrueux , ainsi que le meat urinaire.

La matrice paroissoit environ deux fois plus grosse que dans l'état naturel ; elle étoit unie et confondue en-devant avec le bas-fond et une partie du col de la vessie ; elle occupoit tout le côté gauche du bassin, et s'élevoit jusqu'à la saillie du sacrum. Elle comprimoit fortement le rectum , qui étoit fort enflammé et rempli de crotins durs ; les trompes et les ovaires étoient presque gangrénés. La capacité de la matrice étoit saine , ses parois très-épaisses , et cependant peu dures ; le museau de tanche détruit par une ulcération profonde, qui se continuoît jusque dans l'épaisseur de la portion du col de la vessie , qui , dans l'état ordinaire , correspond au col de la matrice ; cette portion étoit corrodée , et offroit une assez grande ouverture , qui n'étant remplie que par le tissu cellulaire environnant , qui étoit très-gorgé , établissoit une communication entre la vessie et le vagin. Ce dernier étoit parfaitement sain , excepté sur les bords de l'ulcération , qui avoit détruit une partie du museau de tanche , au point qu'on en distinguoit à peine les restes.

La matrice et le vagin adhéroient dans le bassin, dans la courbure du sacrum , sur les ligamens sciatiques et sur la petite épine sciatique , au moyen d'un tissu cellulaire désorganisé , coéneux et même comme cartilagineux. Ces adhérences étoient tellement fortes , qu'elles résistoient au tranchant du scalpel.

Le foie étoit peu volumineux , assez rouge , mais sain. Les reins et les uretères étoient flasques , mols et nullement affectés d'ailleurs.

On voit , par cette observation , que les causes des sensations extraordinaires de la vessie dépendent souvent de l'état des viscères renfermés dans le bas-ventre et dans le bassin. Faute de faire attention à ces causes , on perd souvent un temps considérable , et on laisse la maladie s'aggraver. Dans les cas de ce genre , tous les remèdes que l'on

excès quelconques , et qu'ils ont été exposés au froid et à l'humidité ; elle survient en général quelque temps après la jouissance des plaisirs de Vénus. On pourroit s'en mettre à l'abri en vivant sobrement, et évitant tout ce qui peut échauffer ou jeter dans l'épuisement. Les militaires étant plus exposés que d'autres à ces causes , doivent être particulièrement attaqués de la gonorrhée dans certaines saisons , comme on l'observe dans les hôpitaux militaires. Ils n'ont alors besoin que de repos et de délayans. Fabre a reproché avec raison , à Goulard , d'assujétir indistinctement tous ces malades aux grands remèdes. Malheureusement cette pratique n'est encore que trop commune de nos jours : les suites en sont souvent très-fâcheuses.

Il est aisé de voir , d'après ce que nous avons dit de la sympathie des viscères entre eux , et avec la surface du corps , comment les gonorrhées succèdent quelquefois à la goutte , au rhumatisme , à la toux , aux coliques , aux diarrhées , &c. La manière dont se font ces métas-

porte sur l'urèthre sont au moins inutiles ; les saignées procurent , au contraire , le plus grand calme , et il y a tout lieu de croire que la maladie dont il s'agit auroit guéri , si l'on avoit eu recours à ce moyen dans le principe. Les ardeurs d'urine et les coliques s'étant manifestées en même temps que la douleur de la hanche gauche , on ne peut attribuer ces symptômes à d'autres causes qu'au refroidissement subit de la surface du corps. L'estomac et les intestins surchargés et irrités par une grande quantité d'alimens , devoient être très-irritables et très-disposés à l'inflammation ; il y a apparence néanmoins que la matrice et la vessie ont été affectées primitivement d'un engorgement inflammatoire , qui s'est propagé peu à peu au rectum , et de-là aux autres intestins.

tases ne permet pas de les attribuer à une humeur répercutée. Les dysuries, les stranguries, les toux catarrhales, les douleurs des articulations, les diarrhées, les ophthalmies, se succèdent souvent, ou alternent entr'elles chez les personnes affoiblies par la maladie ou par l'âge (1), parce qu'une partie ne peut être irritée un certain temps sans que d'autres parties éloignées ne perdent leur énergie. Ces dernières s'enflamment enfin à leur tour quand la première tombe dans l'atonie (2).

On reconnoît, dans ce que nous avons cité d'après les anciens, sur la dysurie et la strangurie, tous les symptômes qui accompagnent les affections désignées par les modernes, sous les noms ridicules de gonorrhées sèches et de gonorrhées avortées, qui, suivant eux, donnent communément la vérole (3). Mais les effets des gonorrhées les plus fâcheuses sont fort différens de ceux qu'engendre toujours le virus siphilitique, comme nous allons le prouver.

(1) Hippocrate, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et sur-tout dans ses Aphorismes sur les dysuries, met les stranguries au nombre des symptômes qui accompagnent fréquemment les douleurs des articulations et les autres affections catarrhales. *Voyez sur-tout l'Aph. 31, s. III.*

(2) *Voy. la Zoonomie de Darwin.* Cette sympathie a aussi été entrevue par Peyrilhe. *Voyez Remèdes nouveaux contre les maladies vénériennes, p. 228.*

(3) Fabre dit, pag. 46, que « la gonorrhée sèche qui se » borne à une inflammation légère, sans écoulement, est » souvent le principe de ces maladies qu'on ne soupçonne » pas vénériennes, et qui ne peuvent néanmoins être guéries » qu'en passant par les grands remèdes ». L'expérience prouve qu'il est impossible d'avancer rien de plus faux et de plus absurde.

§. III. Comparaison des effets de la Gonorrhée avec ceux de la Siphilis.

LES signes propres à chaque maladie doivent toujours être la base du diagnostic ; c'est parce qu'on a perdu de vue ceux qui caractérisent spécialement la siphilis , que l'on trouve une telle confusion dans les descriptions qu'on nous en a données, que les uns ont nié son existence, et les autres ont prétendu la reconnoître dans toutes les affections des organes de la génération , mais sur-tout dans celles du canal de l'urèthre. Il est néanmoins aisé de les distinguer par leurs effets. Tout ulcère siphilitique abandonné à lui-même , engendre bientôt des symptômes qui ne laissent aucun doute sur sa nature. Mais la gonorrhée resté bornée un grand nombre d'années au canal de l'urèthre , sans produire d'autre symptôme qu'un écoulement d'humour qui, en séjournant continuellement entre le prépuce et le gland, peut y exciter quelquefois des ulcères benins ; mais on n'en a jamais vu résulter aucun des symptômes propres à la siphilis.

L'on objecte en vain que cet écoulement est une crise favorable qui entraîne le virus. Aucune évacuation n'est réellement critique que quand la maladie, dont elle est la crise, a parcouru ses périodes ordinaires ; elle doit toujours être indiquée et accompagnée par d'autres signes avantageux , et être promptement suivie de la guérison. La gonorrhée ne porte aucun de ces caractères ; elle précède au contraire , à ce que l'on prétend, la siphilis ; elle n'est accompagnée d'aucun signe qui puisse rassurer sur la crainte de l'infection générale.

Tel temps qu'elle ait duré, on redoute toujours sa suppression ; elle ne met jamais le système à l'abri des effets du virus, et quand ces effets se sont manifestés, l'écoulement le plus abondant ne les modère nullement : toutes les tentatives que l'on a faites pour détruire des symptômes vénériens, en excitant la gonorrhée, ont été infructueuses. Le contraire seroit certainement arrivé, si la gonorrhée étoit une vraie crise. Cette opinion n'a donc pu se soutenir que par l'habitude qu'on contracte malheureusement dès l'enfance, de se contenter de mots qu'on n'entend pas ; car le terme de crise ne présente ici aucun sens.

Les effets de la gonorrhée, ou plutôt des causes capables de produire la gonorrhée, sont fort différens de ceux de la siphilis ; ils sont en partie la source des variétés que l'on a cru reconnoître dans la manière d'agir du virus vénérien. Ainsi Fabre observe, d'après une longue expérience, « que le virus qui a produit des chancres, fait en » général des progrès plus considérables et plus » prompts, et que dans ce cas les symptômes » de la maladie sont plus caractérisés que lorsqu' » que la vérole est la suite d'une gonorrhée. En » effet, lorsqu'une personne a des chancres, » il est assez ordinaire qu'il survienne presque en » même temps un ou deux bubons ; et dans cet » état, en supposant qu'on n'arrête point les » progrès du mal, il paroît bientôt des pustules » et des ulcères sur la peau.

» Or, l'on n'observe point ordinairement que » dans la vérole, qui est la suite d'une gonorrhée, le virus produise des effets si prompts » et si marqués. Quelquefois ces effets se rédui- » sent à entretenir pendant plusieurs années, » dans le canal de l'urèthre, un *ulcère* qui de-

» vient *calleux*, fistuleux ; d'autres fois le virus
» rend insensiblement, et dans l'espace de plu-
» sieurs années, la glande *prostate dure et*
» *squirrheuse* ; souvent il reste pendant long-
» temps caché et comme assoupi, sans déranger
» l'économie animale ; ensuite ses effets se ma-
» nifestent par des *symptômes qui ont à peine*
» *le caractère vénérien*. Tantôt c'est par des
» *dartres opiniâtres*, tantôt c'est par des *dou-*
» *leurs dans les parties aponévrotiques*, et dans
» les *articulations*, qui ressemblent à celles du
» rhumatisme et de la goutte, ou bien ce sera
» par une *ophthalmie opiniâtre*, par le *gonfle-*
» *ment squirrheux des glandes conglobées*, par
» des *vertiges*, par la *fièvre quarte*, par diffé-
» rentes maladies de la *poitrine* et du *bas-*
» *ventre*, par l'*atrophie* de quelques parties, et
» par une infinité d'autres symptômes qu'on
» pourroit attribuer à *toute autre cause*, si le
» concours de plusieurs *circonstances* ne déci-
» doit pas qu'ils dépendent du virus vénérien.

» Mais la différence des deux cas dont je parle
» s'étend encore bien plus loin. L'expérience
» nous apprend également que la vérole, qui
» est la suite des chancres, cède plus facile-
» ment et plus promptement au spécifique que
» celle qui succède à la gonorrhée. En effet, en
» supposant une vérole avec un chancre malin,
» des bubons endurcis, des pustules ulcérées
» sur différentes parties du corps, des douleurs
» dans les muscles et dans le périoste, des ul-
» cères et des caries dans la bouche et dans le
» nez, et différentes maladies des os (et c'est
» supposer une vérole bien caractérisée, et qui
» paroît très-dangereuse), cependant il est sur-
» prenant combien le mercure agit efficacement

» et avec promptitude dans ces sortes de cas.
» Quelquefois la première dose du spécifique
» suffit pour arrêter les progrès du mal, et en-
» suite les symptômes diminuent à vue d'œil, et
» se dissipent souvent avec une rapidité qui
» tient du prodige; mais il n'en est pas de même
» des *véroles qui sont la suite des gonorrhées*. Il
» semble que le *mercure n'a pas la même puis-*
» *sance* sur les symptômes qui caractérisent ces
» sortes de véroles, car nous observons que ces
» symptômes résistent bien plus long-temps à
» l'action du remède, et que *très-souvent nous*
» *sommes obligés d'ajouter au traitement géné-*
» *ral d'autres moyens particuliers pour les dis-*
» *siper entièrement*. Aussi voyons-nous que les
» chancres les plus malins cèdent en peu de
» temps au mercure, tandis que le traitement
» le plus long et le plus régulier ne peut pas
» cicatriser un petit *ulcère qui reste dans le*
» *canal de l'urèthre après une gonorrhée*. Nous
» éprouvons que le mercure fond, avec la plus
» grande facilité les bubons extrêmement gros
» et endurcis, tandis que la *prostate et l'épidy-*
» *dyme devenus squirrheux, résistent opiniâ-*
» *trément au même remède*. Nous voyons que
» les excroissances qui surviennent après les
» chancres au gland, au prépuce, à la vulve ou
» aux environs de l'anús, se dessèchent et tom-
» bent en très-peu de temps par le moyen du
» mercure, tandis que le plus souvent on est
» obligé, après le traitement le plus complet et
» le plus long, de détruire par des caustiques
» ou de couper les plus petits poireaux qui suc-
» cèdent aux gonorrhées. Nous éprouvons que
» le spécifique guérit aisément les pustules qui
» dégénèrent en ulcères calleux et sanieus, et

» qui sont la suite des chancres , tandis que les
» *dartres les plus légères , qui sont causées par*
» *une gonorrhée mal traitée , résistent le plus*
» souvent au même moyen ; ou si elles se *dissi-*
» *pent pour un temps , elles reviennent ensuite.*
» Enfin , depuis que je porte mon attention sur
» cet objet , j'ai toujours remarqué que les
» mêmes symptômes vénériens , soit tumeurs ,
» soit ulcères , soit lésion de fonctions , résistent
» plus ou moins à l'action du mercure , suivant
» qu'ils tirent leur origine des chancres ou des
» gonorrhées (1) ».

C'est renverser absolument toutes les bases du diagnostic , que d'attribuer à la même cause deux maladies dont les effets sont si différens. Les symptômes de l'une indiquent un virus actif, dont l'action est assez généralement uniforme dans ses commencemens. On reconnoît , dans la marche lente et irrégulière de l'autre , une affection des glandes répandues dans l'urèthre , tantôt entretenue par une foiblesse générale , d'autres fois par l'irritation de quelques viscères , ou par un vice absolument différent du virus siphilitique. Les symptômes qui en résultent n'ont nullement le caractère vénérien : on verra par la suite les signes auxquels on peut les distinguer. Je me contenterai d'observer ici que ces symptômes dépendent souvent d'une affection catarrhale : chez ceux qui ont la prostate irritée ou affoiblie par une cause quelconque , l'impression du froid et de l'humidité se fait sentir d'abord sur cette glande , et ensuite sur

(1) Fabre , Traité des Maladies vénériennes , pag. 18 et 19.

les articulations , la poitrine et d'autres parties. La fièvre quarte n'est jamais un effet du virus siphilitique , mais de l'embarras de la prostate , comme nous l'avons prouvé plus haut.

Avouer , comme le fait Fabre , que les symptômes *qui succèdent à la gonorrhée ont à peine le caractère vénérien* , et qu'il faut un concours de circonstances pour se décider , n'est-ce pas dire clairement que la gonorrhée n'est pas entretenue par le virus siphilitique ? D'ailleurs, aucune des circonstances nombreuses dont il fait l'énumération dans les observations répandues dans le cours de son ouvrage , ne donne le moindre degré de certitude sur l'existence du virus siphilitique ; elles ne peuvent qu'induire en erreur et augmenter l'embarras de ceux qui n'ont pas suffisamment observé. La plupart de ces circonstances roulent sur des individus affoiblis par l'âge ou par des maladies chroniques , accompagnées d'engorgemens de différentes parties du système glanduleux , de douleurs vagues et de gonflemens du périoste , qu'il est souvent difficile de distinguer des vraies exostoses (1).

Les écoulemens rebelles de l'urèthre , qui sont d'une couleur verdâtre ou jaunâtre , et accompagnés d'un sédiment blanchâtre dans les urines , n'indiquent pas non plus , comme on le croit vulgairement , un virus siphilitique. On

(1) Vigaroux dit , à ce sujet : « Combien de fois n'a-t-on pas pris des hypérostoses pour des exostoses vraies ? » Combien de fois n'a-t-on pas confondu un genre de tumeur avec l'autre ? J'ai moi-même donné dans le piège , » et j'avoue qu'il est aisé de s'y tromper ». Voyez *Observ. sur la complication des symptômes vénér.* p. 41. L'auteur appelle Hypérostoses les tumeurs contre nature du périoste.

peut comparer ces écoulemens aux toux catarrhales et aux autres maladies chroniques qui succèdent aux inflammations des parties pourvues de glandes muqueuses. La couleur de la matière expectorée dans les catarrhes, varie suivant la nature des glandes engorgées, et suivant le degré d'irritation qu'éprouvent ces glandes. Il en est de même dans les gonorrhées ; une irritation considérable produit une couleur verdâtre, et quand cette irritation se propage jusqu'à la vessie, les urines déposent un sédiment plus ou moins abondant.

On ne doit pas même conclure qu'une gonorrhée est vénérienne, quand elle se seroit manifestée après avoir eu commerce avec une personne suspecte. Certains individus, quoique très-sujets aux gonorrhées, sont cependant si heureusement constitués d'ailleurs, que le virus siphilitique n'a aucune action sur eux.

Il paroît prouvé que le mercure est le seul antidote du virus siphilitique : on peut, en conséquence, assurer que toutes les maladies qui guérissent spontanément ou sans l'usage de ce remède, tirent leur origine d'une autre source que le virus vénérien. La gonorrhée est de ce nombre. Le mercure, loin de la guérir, l'aggrave communément, et si on le continue long-temps à des doses capables d'affecter vivement la bouche, il ôte quelquefois tout espoir de guérison. Il faut sur-tout être très-circonspect sur son usage, quand la gonorrhée est accompagnée de maux de gorge, de douleurs vagues, d'engorgemens glanduleux, causés par une foiblesse générale ou par une diathèse scrophuleuse. Ce remède, administré dans ces cas, est très-sujet à produire des difficultés de respirer et des

diarrhées rebelles , des inflammations des testicules et des tremblemens des membres , la chute des dents , la frénésie , la folie et quantité d'autres accidens capables de donner la mort ou de rendre les malades impotens le reste de leurs jours. J'en ai vu plusieurs qui ayant des symptômes de phthisie commençante , que l'on attribua à une gonorrhée supprimée , ont été suffoqués peu de temps après que le mercure eut commencé à se porter à la bouche.

On évite ces accidens en se bornant , dans le traitement des gonorrhées , aux saignées et aux antiphlogistiques. J'ai suivi , depuis plus de trente ans , cette pratique avec le plus grand succès , dans les gonorrhées bénignes. Mais dans la médecine , en attendant qu'on se soit formé une méthode particulière d'après sa propre expérience , on est obligé de s'en rapporter à ce qu'ont écrit ceux qui nous ont précédés , et j'avoue qu'entraîné par l'autorité des médecins les plus célèbres , sur-tout de Boerhaave (1), j'ai souvent eu recours au mercure dans les gonorrhées rebelles , lorsque la matière de l'écoulement étoit légèrement mêlée de sang , et que le siège du mal paroissoit borné aux glandes de Cowper ou à la prostate. Telles précautions que j'ai prises , il est souvent résulté de cette pratique des acci-

(1) Quare etiam subinde hic recurrendum erit ad gravissima remedia ptyalismis : quamvis enim gonorrhææ priores , eo numquam curentur , tamen posterior hæc species , in parte solidiori glandulosa nidulans , in qua vasa arteriosa , et cordis impetus magis actiosa deprehenduntur , mercurii vim longe promptius excipit. *Vid. Præfat. Aphrodis.* L'illustre Van-Swieten , entraîné par le torrent , a également adopté cette idée.

dens graves , sur-tout des stranguries très-douloureuses , quand la bouche a été affectée , qui m'ont obligé d'interrompre le traitement , et de me borner aux délayans. Plusieurs de ceux qui avoient éprouvé ces accidens , ayant refusé de revenir à l'usage du mercure , guérirent parfaitement , quoiqu'ils n'en eussent pas pris une quantité suffisante pour dissiper le symptôme vénérien le plus léger. Ces exemples , réunis aux observations de quelques modernes , sur cet objet , me décidèrent à me borner , dans ces espèces même de gonorrhées , aux saignées et à une diète sévère ; la guérison en a toujours été plus prompte. Je connois encore plusieurs malades que j'ai ainsi traités depuis vingt ans environ , aucun n'a eu le moindre symptôme de siphilis , et la plupart ont des enfans très-sains.

Desault , convaincu par une expérience fort étendue , que le mercure aggravait les engorgemens des glandes de Cowper et de la prostate , ne recommande jamais ce remède dans aucune des maladies des voies urinaires , comme on peut en juger par ses écrits. Astruc avoit déjà remarqué que le mercure donné intérieurement , avec toutes les précautions possibles , dans les gonorrhées qui commençoient à se modérer , rappeloit souvent l'écoulement avec tous les signes primitifs de virulence (1). Agustini , médecin italien , a observé

(1) Certe pluries ipse expertus sum , et mecum expertos esse medicos ceteros nullus dubito , usu mercurialium caute etiam exhibitorum , interdum dysuriam jam remittentem , fluxumque gonorrhoeicum fatiscentem , jam recrudaïsse , cum nova humoris manantis virulentia , quam flavus viridisve color , auctaque acrimonia satis indicabant. *De Morb. vener. lib. III , c. 1 , p. 266.*

que le mercure donné pour guérir des symptômes locaux de siphilis, ou d'autres affections non siphilitiques, produisoit tôt ou tard des stranguries, des ulcères dans l'urèthre, ou des spasmes dans la vessie (1). Ces accidens sont très-communs, et certains chirurgiens voyant ainsi la douleur et l'écoulement augmenter, ont prétendu que l'on devoit en tirer un bon augure, parce que le mercure chassoit le virus par cette voie. Fabre, néanmoins, s'élève vivement contre l'abus de ce remède dans les gonorrhées récentes : « Il n'y a pas, dit-il, de » méthode plus infidelle et plus dangereuse dans » le commencement de la gonorrhée, que les » frictions; j'en dis autant de toutes les prépa- » rations mercurielles, des robs, des sirops, » des lavemens anti-vénériens, et de tous les » remèdes que les charlatans débitent, et dont » l'action est capable d'exciter quelque mou- » vement extraordinaire dans le corps; car, » suivant les loix les plus évidentes de l'écono- » mie animale, on doit concevoir que l'impres- » sion plus ou moins vive que ces remèdes font » sur l'estomac, sur les intestins, ou sur quel- » qu'autre partie, est capable de supprimer » l'écoulement par une révulsion qui attire le » virus intérieurement, et devient dès ce mo- » ment le germe de la vérole qui éclora plus » ou moins long-temps après (2) ». Je laisse les

(1) Dans le livre intitulé : *Stranguria quæ venerea dicitur, mercurii aliquando potest esse effectus. Venet. 1768, in-8.*

(2) Voyez *Traité des Malad. vén.*, pag. 433. Cependant l'auteur ne s'est pas toujours conduit d'après ces principes; il conseilloit souvent le mercure dans les gonorrhées. Il

lecteurs juges des raisons que donne Fabre , sur la manière d'agir du mercure. Qu'ils expliquent , s'ils le peuvent , comment l'antidote même de la siphilis peut produire la siphilis. Ce seroit abuser de leur patience , que de m'arrêter à réfuter quantité d'absurdités de ce genre , que l'on rencontre dans les ouvrages de ceux qui soutiennent que la gonorrhée tire sa source du même virus que la siphilis (1). Je crois avoir

dit à ce sujet , p. 173 : « On ne peut pas se flatter que l'écoulement cesse ou se tarisse pendant le cours des grands remèdes ; quelquefois , au contraire , il devient plus abondant. Mais après la convalescence , quelques remèdes astringens ou toniques le guérissent pour toujours , ce qu'ils ne pouvoient pas faire avant l'administration du mercure ». Que d'efforts d'imagination , que d'absurdités accumulées les unes sur les autres pour défendre une opinion fausse !

(1) Swediaur , qui est un des derniers auteurs qui ont écrit sur cet objet , ne me paroît pas avoir mieux réussi que les autres , quoiqu'il jouisse encore d'une grande réputation. On peut lui reprocher de se contredire sans cesse , et de mettre peu d'exactitude dans ses observations ; à peine en trouve-t-on une seule dans tout son ouvrage , sur laquelle on puisse compter. Je vais en donner quelques échantillons. Il met en fait , tom. 1 , p. 17 , « 1°. que la blennorrhagie , c'est - à - dire , la gonorrhée , est une affection locale qui n'affecte que rarement le système entier ; 2°. que c'est une erreur de croire que l'écoulement provient d'un ulcère dans l'urèthre ». Mais page 21 , il semble avoir oublié les principes qu'il avoit admis , et il dit avoir vu plusieurs exemples de gonorrhées qui n'étoient point accompagnées de chancres , suivis de symptômes de vérole. « Cela ne manque jamais , ajoute-t-il , lorsque les gonorrhées sont accompagnées d'ulcères dans l'urèthre. De toutes les blennorrhagies siphilitiques de ce genre , que j'ai eu occasion de traiter , je n'en ai pas vu une seule qui ne fût suivie des symptômes de la vérole , et de la vérole la plus évidente ». Immédiatement après

suffisamment prouvé que les effets de la gonorrhée, soit qu'on l'abandonne à elle-même, ou

il convient que « les blennorrhagies donnent rarement lieu » à la vérole, parce qu'en général, dans la blennorrhagie, » le virus siphilitique étant appliqué à l'urèthre, n'y produit qu'une inflammation superficielle ». Il dit, p. 27, « que les écoulemens accompagnés d'excoriations et d'ulcérations, sont incurables si on néglige de faire usage du mercure » ; et p. 29, « il est des blennorrhagies simples, qui ne guérissent radicalement que par le mercure ». Page 34, il s'élève vivement contre l'opinion de ceux qui pensent que toute gonorrhée est l'effet d'un virus vénérien absorbé dans la masse du sang, et mettent sur-le-champ les malades à l'usage du mercure.

Il est aisé de voir, d'après ces passages, que les idées de Swediaur n'ont ni suite ni liaison, et qu'il n'est pas possible de les concilier entr'elles. Mais il semble, en général, s'attacher à donner des observations absolument contraires à celles de tous ceux qui ont suivi avec le plus d'attention les maladies des voies urinaires. L'on convient par exemple, aujourd'hui, que le mercure est particulièrement nuisible dans les gonorrhées simples, dont le siège est très-avant dans l'urèthre, sur-tout près de la vessie. Notre auteur prétend au contraire, p. 28, que « plusieurs exemples l'ont complètement convaincu que l'absorption du virus a quelquefois lieu dans ces sortes de gonorrhées », d'où il conclut que l'usage du mercure y est absolument nécessaire. Mais voyons ses preuves : d'abord il cite une observation faite sur lui-même, ce qui suffit pour inspirer une certaine méfiance, car il est malheureusement dans la nature de l'homme de mieux juger des objets qui lui sont étrangers que de ceux qui l'intéressent spécialement. Il en est au moins peu qui, dans ces cas, conservent le sang-froid convenable,

*Ita comparata est hominum natura omnium,
Aliena ut melius videant, et dijudicent,
Quam sua ?* . . . TER. HEAUTONT, act. III, sc. I.

Ou plutôt, comme dit Lafontaine,

Tel fait métier de conseiller autrui,
Qui ne voit goutte dans ses propres affaires.

qu'on la traite par les mercuriaux, établissent entr'elle et les symptômes de siphilis une différence bien marquée.

L'auteur raconte qu'il gagna, à l'âge de vingt-quatre ans, une gonorrhée sans la moindre apparence de chancre; que l'écoulement ayant été imprudemment arrêté par l'usage des purgatifs, il s'ensuivit une suppression totale d'urine, qui l'obligea de recourir à la sonde: après plusieurs tentatives infructueuses, causées par un obstacle qui se trouvoit près de la vessie, le chirurgien força le passage, fit sortir quelques gouttes de sang de l'urèthre, et il s'ensuivit une abondante évacuation d'urine; l'écoulement reparut, et le docteur se crut, au bout de trois semaines, radicalement guéri: mais quelques semaines après, il fut éveillé la nuit par une douleur au milieu du sternum, qu'il prit pour une douleur rhumatismale. La même douleur devint, au bout de quelques jours, plus forte, et fut accompagnée de la tuméfaction de l'os même; il dit qu'il commença alors à soupçonner la nature du mal, qu'il eut recours au mercure, qu'il se trouva bientôt soulagé: en cinq semaines il fut parfaitement guéri.

L'auteur ajoute: « Je demande à tout homme impartial » qui réfléchit sur cette observation, s'il n'est pas raisonnable de croire qu'en forçant le passage à la sonde, on a blessé quelque vaisseau, ce qui a donné lieu à l'absorption ». Voyez p. 29 et 30, t. 1.

Je crois devoir rapporter ici librement quelques-unes des réflexions que m'a suggérées cette observation, moins dans le dessein de critiquer l'auteur, que pour préserver le lecteur de semblables erreurs. Il en est des douleurs qu'on ressent quelquefois au sternum, comme des pustules vénériennes qui viennent sur la peau: l'on convient qu'elles sont très-difficiles à distinguer, et souvent les plus habiles s'y trompent. Un jeune docteur est donc excusable d'avoir regardé les douleurs dont il s'agit comme vénériennes; mais puisqu'il se proposoit de rendre son observation publique, il auroit dû, au bout de vingt-cinq ans d'expérience de plus, savoir que dans un cas aussi douteux et aussi nouveau, il faut des signes plus nombreux et plus certains. Astruc observe, à ce sujet, lib. II, c. III, p. 131, qu'à peine peut-on citer un malade sur dix mille, chez

§. IV. *L'on a de tout temps guéri les Gonorrhées sans mercure.*

HIPPOCRATE varioit le traitement de la dysurie et de la strangurie suivant les circonstances :

qui la siphilis se soit ainsi manifestée. Une règle générale ne doit être fondée que sur des faits connus , et non sur une observation douteuse , incertaine et extrêmement rare , pour ne pas dire fausse , car on ne voit pas comment l'absorption du virus a pu avoir lieu dans le cas dont il s'agit , on peut même dire qu'elle étoit impossible ; l'écoulement arrêté , la génération de la matière devoit être anéantie , et il ne restoit plus aucune puissance capable d'infecter la constitution. Si le docteur Swediaur avoit consulté sur cet objet ceux qui sont les plus habitués à se servir de la sonde ou de la bougie , ils lui auroient appris qu'il leur arrive fréquemment de rompre des petits vaisseaux dans l'urèthre , et qu'il n'en résulte jamais aucun symptôme de siphilis. Desault , qui a traité des milliers de malades de ce genre , se seroit certainement moqué de quiconque lui auroit parlé d'un effet semblable. Enfin , l'ouverture des cadavres nous offre tous les jours , chez des individus morts avec d'anciennes gonorrhées , plusieurs des glandes et des vaisseaux répandus dans l'urèthre , abcédés , rongés et ulcérés , sans qu'il en soit jamais résulté aucun symptôme de siphilis , comme cela seroit nécessairement arrivé , si la rupture de quelques vaisseaux suffisoit pour déterminer l'absorption du virus.

La promptitude avec laquelle s'est dissipée la prétendue tuméfaction de l'os , prouve que ce n'étoit qu'un gonflement inflammatoire du périoste , du genre de ceux qui accompagnent fréquemment les affections rhumatisantes : le mercure n'a pas empêché la douleur de se dissiper , parce qu'on l'a donné à une dose médiocre ; on a eu tort d'en conclure qu'il avoit procuré la guérison. Il auroit fallu le continuer plus long - temps et à plus forte dose , si cette douleur avoit été réellement siphilitique.

D'ailleurs , en admettant que l'auteur n'ait pas raconté le même fait avec des circonstances différentes vers la fin

tantôt il employoit la saignée , et d'autres fois les toniques , tels que le vin (1). Toutes les fois

du même volume , on ne peut douter que ses voyages l'ont rendu sujet à diverses éruptions de la peau , à des engorgemens de glandes et à des douleurs du sternum. « J'ai eu » le malheur , dit-il , page 330 et suivantes , il y a à-peu- » près vingt-cinq ans , d'être attaqué d'un ulcère siphiliti- » que au gland ; étant en voyage , je pris des pilules mer- » curielles : les ulcères ayant disparu en dix ou douze » jours , je cessai leur usage ». Dans la première phrase , l'auteur dit *un ulcère* , et dans la seconde les ulcères. Quoi qu'il en soit , des ulcères vraiment vénériens n'auroient pas disparu aussi promptement sans y rien appliquer. Six mois après il fut réveillé par une vive démangeaison au coude droit ; la troisième nuit il s'y établit un écoulement d'une matière jaune , verdâtre , et le coude étoit couvert d'une croûte jaune , épaisse. Il parut ensuite une tumeur sous l'aisselle , qui se dissipa en peu de jours , en appliquant sur la dartre de l'onguent mercuriel deux fois le jour. Il ajoute : « Environ quinze mois après , j'éprouvai » dans le milieu du sternum une douleur que je pris pour » rhumatismale ». Cette douleur se dissipa en frottant la partie avec de la flanelle ; mais elle se porta au gros orteil et au second doigt du pied gauche. On l'en chassa en faisant des frictions avec la flanelle ; elle se porta encore sur le sternum , qu'elle quitta bientôt , pour se jeter de nouveau sur le pied. On n'observe pas une semblable mobilité dans les douleurs vénériennes. Enfin l'auteur ayant mis le pied dans l'eau chaude pour couper un cor qui étoit sur le second orteil , il en sortit quelques gouttes de sang : le lendemain il s'y établit une suppuration , et il parut dans l'aîne une tumeur de la grosseur d'un œuf de pigeon. Notre auteur s'imaginant que le virus avoit été absorbé par la blessure de l'orteil , jugea que cette tumeur étoit un bubon ; le mercure dissipa ce bubon en quatre jours. Il est difficile de concevoir que l'absorption du virus ait pu se faire en coupant un cor ; il est plus naturel d'attribuer le gonflement de l'aîne à l'immersion du pied dans l'eau , à l'irritation de l'orteil , ou enfin à toute autre cause. Voyez ce que nous avons dit à ce sujet à la page 525.

(1) Aph. 48, s. vii, aph. 4, S. iv.

que la gonorrhée tient à un état inflammatoire général , sur-tout quand elle se manifeste après quelques excès de travail , et qu'elle est accompagnée de douleurs vagues , la saignée est le premier de tous les remèdes ; elle dissipe souvent , tout-à-coup , la douleur , et modère sensiblement l'écoulement. Dans les anciennes gonorrhées , les vins vieux ou les vins cuits , tels qu'étoient ceux des Grecs , conviennent certainement mieux que les balsamiques et tous les toniques les plus vantés. Il est inutile d'observer qu'on doit cependant en user avec circonspection.

Hippocrate recommandoit en outre , dans les dysuries , d'appliquer dans les environs des parties affectées , des cataplasmes émolliens , de ramollir extérieurement le corps par les bains et les demi-bains chauds , et d'humecter intérieurement les intestins , en donnant de légers laxatifs , des alimens capables d'entretenir la liberté du ventre , et des boissons propres à faire couler abondamment les urines (1). Les remèdes qu'il appliquoit communément autour du périnée , étoient une vessie remplie d'eau chaude , des cataplasmes composés tantôt avec la graine de lin grillée , d'autres fois avec de la farine , mêlée avec le vin ou l'huile rosat ; il y ajoutoit quelquefois de l'ail , l'anis , la myrrhe , l'encens , le suc de solanum ou de poireaux , les baies de sureau et quantité d'autres remèdes qu'il varioit suivant les circonstances ; il se contentoit , quand il falloit fortifier les parties , de la décoction de

(1) De Morb. popular. VII, s. II. v. 189. De Affectib. s. III. v. 16.

roses, de ronces et de myrrhe, qu'il mêloit avec parties égales de vin (1). Nous ne faisons pas mieux aujourd'hui.

Les injections astringentes, si redoutées des modernes, étoient employées avec la plus grande hardiesse par les anciens, et ils n'ont pas observé qu'il en soit résulté des inconvéniens tels que ceux dont parlent les modernes, ce qui peut faire soupçonner que ces inconvéniens sont imaginaires. Dans tous les écoulemens entretenus par l'inflammation des glandes muqueuses, telles que celle de la conjonctive, par exemple, on a toujours employé, avec succès, les astringens et les irritans; on ne voit pas pourquoi les mêmes remèdes ne conviendroient pas dans la gonorrhée, qui dépend d'une inflammation du même genre.

Coelius Aurelianus, qui a suivi la méthode curative des Grecs, prescrit, dans les écoulemens puriformes de l'urèthre, les mêmes remèdes que dans l'hémorrhagie de la vessie; il recommande d'habiter un endroit médiocrement froid, de rester en repos, d'observer la diète, d'appliquer des éponges imbibées de vinaigre sur les cuisses, l'ombilic, le pubis et le périnée; de ne pas négliger les ventouses sèches, ni les boissons froides, ainsi que les demi-bains dans des décoctions astringentes. Mais il insiste particulièrement sur les injections astringentes, faites avec les sucs d'acacia, d'hypociste, de plantain, mêlés avec de l'eau et du vinaigre. Il recommande, par exemple, de prendre un gros

(1) De Fist. v. 64, 84, 87. De nat. pueri. De morb. mul. I, v. 214, II, s. I, v. 358. De nat. mal. s. I, v. 109, s. II, v. 10, s. III, v. 46.

d'encens , autant de suc d'hypociste , ou de noix de gale , de les faire bouillir dans du vin rouge ou dans une forte décoction de tiges d'olivier , de passer et d'exprimer la décoction , et de la faire bouillir de nouveau jusqu'à ce qu'elle soit réduite en consistance de miel (1). Cette décoction doit être fort astringente.

Les Arabes se sont peu écartés des médecins grecs dans le traitement de la gonorrhée , qu'ils ont désignée sous le nom de Pissement de pus ou d'Ecoulement puriforme de l'urèthre (2). Simon , cité par Rhasès , prescrivait en boisson et en injection le mucilage fait avec les semences de psyllium et de coing , quand l'ardeur d'urine étoit forte ; et il tâchoit de consolider l'ulcère , qu'il regardoit comme la source du mal , avec la céruse , l'antimoine et autres remèdes de ce genre. Il ajoute qu'un moyen de modérer à l'instant la douleur quand elle est vive , est d'injecter du vinaigre tiède. Je puis assurer que ce remède est préférable aux astringens les plus vantés.

Albucasis (3) insiste sur la saignée ; il recommande pour boisson l'eau miellée , la décoction de figue , la bière légère , &c. Il veut , quand il y a douleur , que l'on fasse des injections fréquentes avec le lait nouvellement trait et le blanc-d'œuf ; dans le cas contraire , il unit dif-

(1) Voyez l. c.

(2) Albucasis donne une très - bonne description de la gonorrhée des modernes , dans le chap. xiv , fol. 95 , de *mictura sanguinis*. Il dit : « On reconnoît qu'il y a ulcère » dans l'urèthre , par la douleur qu'on y ressent , et par » l'écoulement purulent qui précède la sortie des urines ».

(3) Fol. 92 , c. iv.

férens astringens, tels que la céruse et l'antimoine, avec l'eau et le miel, ou le mucilage de gomme arabique. Nicolaüs Nicolus recommande des injections avec le camphre suspendu dans l'eau rose (1). Valescus de Tarenta s'est borné dans les écoulemens puriformes de l'urèthre, au régime raffraîchissant et aux injections (2).

Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que les anciens fissent indifféremment usage des injections dans tous les cas; ils considéroient avant tout l'état général du corps, et ils examinoient la qualité de l'écoulement. Ainsi, dans les cas d'ulcères au vagin, si la matière étoit tenue et semblable à de la sanie, Hippocrate jugeoit que la maladie dépendoit de l'état général de la constitution; il prescrivait les vomitifs, les purgatifs, et un régime dessiccatif: si la matière étoit au contraire puriforme et avoit une certaine consistance, il s'abstenoit des remèdes généraux, et employoit les injections (3). Abethencourt traita, d'après ces principes, un écoulement de l'urèthre qui duroit depuis dix-huit mois, et qui étoit survenu à la suite de l'acte vénérien; la matière en étoit sanieuse et virulente; plusieurs médecins et chirurgiens avoient employé, sans succès, les injections, le régime et les purgatifs: Abethencourt soupçonnant un ulcère par les douleurs que le malade ressentait dans les érections, supprima les injections, dans l'idée qu'elles pourroient aug-

(1) Tract. x, de dispositionibus vesicæ.

(2) Philonium, lib. vi, c. v.

(3) Si ulcerum materia tenuis fuerit ac saniosa, totius fiat corporis purgatio, si consistens ac tenax antidotis eget topicis. *De Morb. mul.*

menter l'inflammation , ou au moins n'être d'aucune utilité , parce qu'elles n'iroient pas jusqu'au siège du mal. Quoiqu'étonné de ce que cette maladie survenue après l'acte vénérien ne se fût pas communiquée , au bout d'un temps aussi long , à tout le corps , il prescrivit des remèdes dessiccatifs , et obtint la guérison (1).

Cette observation prouve que pendant un certain temps après que la maladie vénérienne fut connue , on n'attribuoit pas au virus siphilitique les écoulemens de l'urèthre survenus à la suite des plaisirs de Vénus , et l'on ne songeoit nullement , dans ces cas , à employer le mercure , quoiqu'il fût alors fort en vogue ; on se bornoit aux purgatifs , au régime et aux injections : lors même que l'on commença à croire que l'écoulement dépendoit du virus vénérien , on n'avoit recours au mercure que quand tous les autres moyens avoient été inutiles. Musitan paroît être le premier qui ait imaginé de mettre du mercure dans les injections ; il croyoit ainsi porter l'antidote sur le poison même. Il guérit de cette manière des gonorrhées bénignes en cinq ou six jours ; néanmoins , dans les gonorrhées invétérées , il faisoit prendre intérieurement un mélange de verd de gris et de précipité jaune ; il avoue que ce remède augmentoit l'écoulement ; mais comme la nature triomphoit quelquefois des obstacles même qu'il lui opposoit , il attribua à son remède (2) les effets heureux qu'il auroit dû attribuer à la bonne constitution du malade , s'il n'eût pas été aveu-

(1) Jac. Abethencourt nova penitentialis quadragesima , necnon purgatorium in morbum gallicum seu vener. Paris. 1527 , in-8°.

(2) Movet nimirum simul hoc pharmacum gonorrhœam et simul tollit. *Trutina chir. lib. III , c. II.*

556 *Guérison des Gonorrhées sans mercure.*

glé par le préjugé. Sa méthode fut rejetée par les meilleurs médecins ; on se borna aux délayans : on reconnut que les injections mercurielles ne jouissoient d'aucune vertu particulière ; on préféra même généralement l'eau de chaux, l'extrait de saturne, le vitriol blanc, la décoction de gayac ; mais faute de distinguer les cas où ces injections convenoient, on n'en tira pas toujours de grands avantages. Astruc a le premier observé qu'on devoit y avoir recours quand l'écoulement étoit rebelle et paroissoit avoir son siège dans la fosse naviculaire (1). Bell n'a rien laissé à désirer sur cet objet ; il a prouvé que les injections seules suffisoient pour opérer la guérison dans le premier degré de gonorrhée.

Plus on observera attentivement la marche et les effets de la maladie, plus l'on se convaincra qu'elle ne dépend nullement du virus siphilitique, et que l'on doit bannir de son traitement toutes les préparations mercurielles. Plusieurs praticiens, après avoir employé dans leur jeunesse ces préparations, se sont enfin apperçus qu'elles étoient généralement nuisibles dans la gonorrhée, et ils les ont absolument rejetées dans un âge avancé (2).

(1) l. c., p. 267.

(2) On peut sur-tout citer Fabre, pour preuve de ce que j'avance ; il insiste sur l'usage du mercure dans les gonorrhées, dans la première édition de son ouvrage ; dans la dernière, il avoue qu'il connoît trop l'infidélité de ce remède pour y exposer les malades qui se confient à ses soins. « Dans le traitement de la gonorrhée, dit-il, je me » borne donc au régime, aux bains, aux tisannes rafraî- » chissantes, et je recommande le repos et la tranquillité. » Je ne mets pas plus d'importance à ce traitement : voilà » tous les secrets de l'art dans cette maladie ». Voyez *Traité des Malad. vén.* p. 534. Ainsi après bien des disputes l'on est souvent obligé de revenir à la doctrine des anciens.

A P P E N D I X.

CET Appendix renferme les formules des injections et des autres remèdes convenables dans la gonorrhée, dont il est question dans l'ouvrage précédent.

N°. 1. ℥ Calomélas préparé , ou mercure muriaté doux , deux gros ,
Mucilage de gomme arabique , deux onces ; mêlez et ajoutez ,
Eau de roses , quatre onces.

N°. 2. ℥ Calomélas préparé , deux gros ,
Baume de Copahu , un gros ,
Jaune d'œuf , une demi-once ; mêlez et ajoutez , peu à peu ,
Eau de roses , quatre onces.

N°. 3. ℥ Vif argent le plus pur , deux gros ,
Mucilage de gomme arabique , deux onces ; M. S. A. , et ajoutez ,
Eau distillée , quatre onces.

Ces formules d'injections mercurielles paroissent , suivant ce que j'ai observé ailleurs , agir absolument comme astringentes. Elles n'excitent que peu ou point d'irritation , et leur effet , quand elles réussissent , est communément sensible au bout d'un jour ou deux. Il faut toujours avoir soin de bien agiter ces mélanges au moment de s'en servir , sans quoi le mercure se précipiteroit très-promptement , malgré le mucilage , et il n'en entreroit presque pas dans la seringue.

Au mucilage prescrit dans le n°. 3 , j'ai quelquefois substitué le miel ; il éteint plus promptement le mercure ; mais l'injection ainsi préparée cause plus de douleur. Soit que l'on se

serve du mucilage ou du miel, il faut que le mercure soit parfaitement trituré.

N°. 4. ʒ Pierre calaminaire préparée, deux scrupules,

Baume de Copahu, un gros,

Mucilage de gomme arabique, deux onces; M. S. A., et ajoutez,

Eau de fontaine, quatre onces.

N°. 5. ʒ Tutie préparée, deux scrupules,

Mucilage de gomme arabique, deux onces; mêlez et ajoutez,

Eau de fontaine, quatre onces.

N°. 6. ʒ Pierre calaminaire préparée, quatre onces,

Camphre dissous dans un peu d'esprit-de-vin rectifié, une once,

Mucilage de gomme arabique, quatre onces; mêlez et ajoutez,

Eau de fontaine, six livres.

Pour faire des injections.

La quantité de terre astringente du N°. 4 est si petite, qu'elle peut rester bien mêlée avec le liquide dans le moment que l'on s'en sert; mais la terre étant en plus grande proportion dans les N°. 5 et 6, il faut, après avoir agité la phiole, la laisser précipiter l'espace d'une minute avant de remplir la seringue. L'on n'injecte ainsi, dans l'urèthre, que les parties les plus subtiles de la terre, et l'injection réussit communément aussi bien que quand on emploie le tout.

N°. 7. ʒ Alun, un demi-gros,

Dissolvez dans eau distillée, huit onces.

N°. 8. ʒ Ecorce de chêne, une once;

Faites bouillir dans eau de fontaine,

vingt onces, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à seize; passez et ajoutez à la colature,

Alun en poudre, deux gros.

- N^o. 9. ℥ Noix de galle concassée, une once;
Faites bouillir dans eau de fontaine trente onces, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à vingt, passez et ajoutez,

Alun en poudre, trois gros (1).

- N^o. 10. ℥ Gomme de kino pulvérisée, deux gros,

Mucilage de gomme arabique, une once; mêlez dans un mortier, et ajoutez,

Eau de fontaine bouillante, dix onces.

- N^o. 11. ℥ Gomme de kino en poudre, deux gros,

Alun pulvérisé, un gros,

Opium, deux scrupules,

Mucilage de gomme arabique, une once; mêlez et ajoutez,

Eau de fontaine bouillante, dix onces.

- N^o. 12. ℥ Opium un gros; faites dissoudre dans eau de fontaine, six onces (2).

- N^o. 13. ℥ Eau de roses, sept onces et demie,
Teinture thébaïque, une demi-once; mêlez.

L'opium dissous dans l'eau remplit en général

(1) Les injections avec l'alun calciné ont réussi dans quelques cas, après avoir tenté en vain l'alun sous toute autre forme.

(2) L'opium uni avec le camphre et le vitriol blanc, comme on le voit n^o. 20, forme aussi une combinaison très-active.

l'objet qu'on se propose ; j'ai néanmoins trouvé dans un petit nombre de cas la teinture spiritueuse, prescrite dans les proportions indiquées ci-dessus, plus efficace.

- N°. 14. \mathcal{Z} Baume du Canada ou de Copahu,
trois gros ; mêlez
Jaune d'œuf une demi-once, et
ajoutez,
Eau de roses, six onces.

Lorsque le baume et le jaune d'œuf ont été convenablement triturés ensemble, l'eau s'unit si parfaitement avec ces substances, qu'il s'en sépare ensuite très-peu ; néanmoins pour empêcher l'inconvénient qui pourroit résulter si le baume remontoit sur la surface du mélange, il faut toujours avoir soin de bien l'agiter immédiatement avant d'en remplir la seringue.

- N°. 15. \mathcal{Z} Céruse (acétite de plomb non cristallisé), deux gros,
Mucilage de gomme arabique, deux onces ; mêlez et ajoutez,
Eau de fontaine distillée, six onces.

- N°. 16. \mathcal{Z} Sucre de saturne ou céruse acétée,
un scrupule.
Faites fondre dans eau distillée,
huit onces.

- N°. 17. \mathcal{Z} Eau distillée, huit onces,
Vinaigre lithargyré, vingt-quatre gouttes, mêlez.

Le sucre de saturne, que l'on nomme aujourd'hui céruse acétée (acétite de plomb des chimistes français), est peut-être, quand on peut l'avoir pur, préférable dans tous les cas au vinaigre lithargyré, parce que son degré de force est moins sujet à varier ; mais souvent il est tellement sophistiqué, qu'il ne s'en dissout qu'une
très-petite

petite quantité, même dans l'eau distillée; quelquefois une once d'eau distillée n'en dissout pas plus d'un grain. L'on peut, il est vrai, remédier en partie à ce défaut, en y ajoutant du vinaigre; mais l'on rencontre des indications qui ne permettent pas d'employer la quantité de vinaigre nécessaire pour rendre la céruse acétée soluble. L'on ne risque rien cependant de mettre sur chaque once d'injection deux ou trois gouttes de vinaigre lithargyré et même plus. Deux gouttes suffisent souvent; il y a même des malades qui en supportent jusqu'à huit ou dix gouttes.

Le vinaigre lithargyré, préparé de la manière suivante, m'a paru préférable aux autres; il diffère peu de l'extrait de saturne de Goulard, mais sa force varie moins.

℥ Litharge, trois livres,

Vinaigre distillé, dix livres : faites bouillir à un feu doux jusqu'à ce que le tout soit réduit à six livres. Passez.

Il faut non-seulement faire bouillir le mélange à un feu doux, et avoir soin de bien le remuer pendant ce temps avec une spatule de bois, mais laisser refroidir le tout et ne le passer qu'après l'avoir laissé déposer.

Le plomb ainsi dissous se mêle facilement à l'eau : cette manière de s'en servir est aussi commode qu'efficace (1).

(1) Les préparations de plomb continuées long-temps, ou prescrites à fortes doses en injection, peuvent affecter les nerfs, affaiblir l'action des muscles érecteurs de la verge, et rendre en quelque sorte impuissant. Voyez Bertrandi, t. vi, p. 211. Note du traducteur.

- N°. 18. ℥ Zinc vitriolé (sulphate de zinc) vulgairement appelé Vitriol blanc, un demi-gros,
Faites dissoudre dans eau de fontaine distillée, seize onces.
- N°. 19. ℥ Zinc vitriolé, un scrupule.
Dissolvez, dans eau distillée, dix onces, et ajoutez,
Vinaigre lithargyré, vingt gouttes, pour faire des injections.

Ces substances employées en injections excitent quelquefois de la douleur : on peut les rendre parfaitement douces en ajoutant dans quelques cas du mucilage de gomme arabique, et dans d'autres du camphre. Ce dernier ne se dissout complètement dans aucun liquide aqueux ; mais étant bien trituré avec quelques gouttes d'esprit-de-vin, l'eau en retient une suffisante quantité pour rendre les autres substances beaucoup moins irritantes ; néanmoins la quantité de camphre qui s'en sépare oblige de filtrer la dissolution avant d'en faire usage.

La combinaison suivante de zinc vitriolé et de sucre de saturne est très-utile en injection, quoiqu'il se fasse nécessairement un précipité lorsqu'on veut unir ces substances.

- N°. 20. ℥ Zinc vitriolé ou sulphate de zinc,
Céruse acétée, ou acétite de plomb, de chaque un demi-gros,
Camphre, un gros,
Opium, deux scrupules.
Faites fondre dans eau de fontaine bouillante seize onces. Passez.
- N°. 21. ℥ Feuilles de roses rouges, une demi-once,

Alun très-pur , deux gros.

Faites infuser dans seize onces d'eau bouillante. Passez pour faire des injections.

N^o. 22. ʒ Baume de Copahu ,
Jaune d'œuf , de chaque , une demi-
once ; mettez et ajoutez ,
Infusion de roses rouges , seize onc.

N^o. 23. ʒ Têtes de pavots blancs , quatre onc.
Racines de guimauve coupées par
tranches , une once.
Faites infuser pendant la nuit dans
eau bouillante , deux liv. Passez.

N^o. 24. ʒ Mercure muriaté , vulgairement
appelé sublimé corrosif , un grain.
Faites dissoudre dans eau de fon-
taine , dix onces.

N^o. 25. ʒ Mercure muriaté , un grain ,
Vinaigre lithargyré , seize gouttes ,
Eau de fontaine , huit onces ; mêlez
suivant l'art.

N^o. 26. ʒ Mercure muriaté , un grain ,
Mucilage de gomme arabique , deux
onces ,
Eau de fontaine , six onces ; mêlez.

Le sublimé corrosif dissous dans l'eau , forme la plus certaine et peut-être la meilleure injection stimulante à tous égards. Quelques auteurs prescrivent des dissolutions beaucoup plus fortes que celles que je viens d'indiquer , et ordonnent jusqu'à un grain de mercure muriaté sur trois ou quatre onces d'eau ; mais je soupçonne que ceux qui le recommandent à des doses aussi fortes n'en ont jamais fait usage , au moins je n'ai encore trouvé personne qui pût en supporter

de pareilles. Lorsque l'on dissout le mercure muriaté dans l'eau seule, comme dans le N°. 24, un grain sur dix onces d'eau forme une injection suffisamment forte ; mais lorsqu'on le mêle avec le sucre de saturne, avec le vinaigre lithargyré ou avec un mucilage, comme dans les N^{os}. 25 et 26, on peut mettre un grain de mercure muriaté sur six ou huit onces d'eau. Cette composition étant mêlée avec l'une des deux premières substances, une partie du mercure se précipite et se perd, et le mucilage qui est dans l'autre partie diminue sensiblement l'activité du mercure muriaté.

N°. 27. ℥ Sel ammoniac crud, dix grains.
Faites dissoudre dans dix onc. d'eau de fontaine.

N°. 28. ℥ Eau de fontaine, dix onces,
Esprit de sel aromatique, quarante gouttes ; mêlez.

N°. 29. ℥ Eau de fontaine, dix onces,
Esprit de corne de cerf, quarante gouttes ; mêlez.

N°. 30. ℥ De la formule du N°. 24, huit onc.
Lessive caustique, vingt gouttes ; mêlez.

L'alkali volatil et l'alkali caustique m'ont paru souvent utiles, lorsque les autres injections avoient été employées sans succès ; mais il n'est guère possible de déterminer précisément le degré de force convenable pour chaque individu. Les uns supportent dix gouttes d'alkali sur une once d'eau, d'autres ne peuvent pas en supporter plus de trois ou quatre gouttes. Les trois formules précédentes sont au degré le plus propre pour l'usage ordinaire, mais il n'y a peut-être pas d'in-

jection dont les effets varient autant suivant les malades. On peut donner l'alkali caustique dans l'eau seule ; néanmoins on peut le prescrire à plus grande dose , et plus sûrement dans une infusion mucilagineuse (1).

N°. 31. ʒ Verd-de-gris préparé , huit grains ,
Huile d'olive fine , quatre onces ;
mêlez.

N°. 32. ʒ Verd-de-gris préparé , un gros ,
Esprit de corne de cerf , quatre onc.
Faites digérer , et passez.

ʒ De la dissolution précédente , quarante gouttes ,
Eau distillée , dix onces ; mêlez.

L'on peut prescrire hardiment le verd-de-gris mêlé à l'huile , à la dose indiquée dans le N°. 31 ; mais les injections huileuses étant sales et désagréables à faire , je préfère communément la formule du N°. 32.

Le verd-de-gris prescrit à une dose beaucoup plus forte , comme on est dans l'usage de le faire , se précipite dès qu'on le mêle avec l'eau ; on ne peut même , en se bornant à la quantité que j'ai indiquée , entièrement empêcher cet effet , qu'en ajoutant

(1) Desault , t. II de son Journal , p. 258 , ordonne des injections d'alkali fixe minéral à la dose de deux gros sur une pinte d'eau distillée : il dit que ces injections ont souvent terminé en huit ou dix jours des écoulemens qui durent depuis plusieurs mois. Mais il y a là une faute d'impression , ou l'auteur ne parle pas ainsi d'après sa propre expérience ; car peu de personnes en supportent dans les commencemens un scrupule sur une pinte d'eau. L'eau phagédénique affoiblie par une forte décoction de racine de guimauve est plus sûre. *Note du traducteur.*

environ le double d'alkali volatil à la dissolution filtrée de verd-de-gris. Si, après l'avoir filtrée à travers le papier gris, l'on y ajoute deux onces d'alkali volatil, il ne se fait pas de précipité quand on se sert d'eau distillée ; mais on peut, dans ce cas, mettre une plus grande quantité de la dissolution sur le même volume d'eau, quarante - huit ou cinquante gouttes, par exemple, au lieu de quarante pour dix onces d'eau.

N°. 33. ʒ Eau de fontaine, dix onces,
Teinture de cantharides, depuis
vingt goutt. jusqu'à trente; mêlez.

Les trois formules suivantes sont pour les bougies.

N°. 34. ʒ Emplâtre diachylon simple, quatre onces,
Cire très-pure, une once et demie,
De la meilleure huile d'olive, trois gros; mêlez.

N°. 35. ʒ Emplâtre commune,
Sperme de baleine, de chaque quatre onces,
De la meilleure huile d'olive, une demi-once,
Minium, une demi-once; mêlez.

N°. 36. ʒ Emplâtre commune, six onces,
Cire jaune très-pure,
Sperme de baleine, de chaque deux onces,
De la meilleure huile d'olive, une once,
Antimoine crud préparé, une demi-once; mêlez suivant l'art.

On fait de bonnes bougies avec chacune de ces formules : il faut faire fondre lentement les substances qui les composent , et les bien mêler ensemble. La formule du N°. 34 est la plus simple et peut-être la meilleure. Ce n'est guère que pour en varier la couleur que l'on a ajouté le minium dans le N°. 35 , et l'antimoine dans le N°. 36. La composition du N°. 37 est recommandée par Jean Hunter (1) , et celle du N°. 38 par Sharp (2).

N°. 37. ℥ Huile d'olive , trois livres ,
Cire , une livre ,
Minium , une livre et demie.
Faites bouillir le tout sur un feu doux pendant six heures.

N°. 38. ℥ Diachylon avec la poix de Bourgogne , deux onces ,
Mercure , une once ,
Antimoine crud , préparé , une demi-once.

On commence par éteindre le mercure dans du baume de soufre , ou dans le miel ; on l'ajoute ensuite à l'emplâtre , pendant qu'on le tient fondu à une chaleur modérée.

On fait bouillir ces compositions jusqu'à une consistance convenable , et on en forme des bougies de la manière suivante : L'on trempe dans le liquide , pendant qu'il est encore chaud , un morceau de vieux linge fin , et l'on en couvre bien le tout avec une spatule. Quand l'emplâtre est fondue à un degré convenable de chaleur , le

(1) Voyez le Traité des Maladies vénérien. de Hunter.

(2) Voyez les Recherches critiques , par Samuel Sharp , membre de la société Royale de Londres , &c.

linge n'en prend que la quantité nécessaire. Néanmoins les bulles d'air qui se dégagent du liquide forment souvent des inégalités sur la superficie de la toile , qui obligent de tenir la spatule dont on se sert un peu plus chaude que l'emplâtre , afin de rendre le tout lisse. On pourroit étendre entièrement l'emplâtre avec une spatule ; mais outre que cela seroit plus embarrassant , la toile ne se trouveroit pas assez également couverte.

La toile suffisamment refroidie , on pourroit sur-le-champ en former des bougies , mais il faut la couper en autant de parties qu'on se propose d'en faire. Le moyen le plus sûr est de se servir d'un couteau à pointe tranchante , que l'on dirige avec une règle. Chaque bande doit avoir onze pouces de long pour les plus grosses bougies. On en fera cependant de toutes longueurs , afin de choisir , suivant que les resserremens se trouveront plus ou moins avant dans l'urèthre.

L'on a proposé différentes règles quant à la forme des bougies. Quelques chirurgiens veulent qu'elles soient à-peu près d'égale grosseur , jusqu'à environ un pouce de leur plus petite extrémité , et qu'elles diminuent insensiblement depuis cet endroit jusqu'à leur pointe ; les bougies ordinaires , au contraire , forment le cône jusqu'à un pouce ou deux de leur pointe , et le reste est cylindrique. J'ai adopté , pendant quelque temps , cette dernière forme , mais une grande expérience dans cette branche de la chirurgie m'a convaincu que les bougies également coniques d'une extrémité à l'autre , étoient les meilleures , et que cette forme convenoit pour toutes sortes de grosseurs. On les introduit plus

aisément et avec moins de douleur que les autres (1); il faut en conséquence couper le linge de manière à donner cette forme aux bougies. L'onguent étant bien étendu sur un linge suffisamment fin, l'on fait une bougie d'une forme convenable, avec une bande large d'environ sept lignes et demie dans sa plus grande largeur, et un peu plus de quatre dans son extrémité la plus étroite : on a ainsi une moyenne bougie. Il faut aussi en avoir de beaucoup plus grosses, pour certains cas, et de beaucoup plus petites pour d'autres.

L'on roule alors ces bandes le plus proprement possible avec les doigts; mais pour rendre leur surface lisse et polie, on les roule vivement avec une planche de bois dur, unie, sur une plaque de marbre bien poli, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement lisses et fermes d'un bout à l'autre; on en arrondit ensuite le bout pour en rendre l'introduction plus facile, et on les garde pour l'usage.

Ce que je viens de dire donnera une idée de la manière de préparer les bougies; néanmoins les chirurgiens n'y réussissent jamais aussi bien que les artistes, habitués à en faire tous les jours une grande quantité. J'ajouterai à ce que j'ai déjà dit dans cet ouvrage, que les bougies de gomme élastique sont préférables, dans quantité de circonstances, à celles que l'on fait avec des emplâtres; non-seulement elles sont plus durables, mais on peut, en les introduisant, user de plus de force; et comme quand elles restent

(1) On donne aujourd'hui généralement la préférence aux bougies cylindriques d'une extrémité à l'autre. *Note du traducteur.*

à demeure dans l'urèthre, elles ne sont pas sujettes à se rompre ni se fendre, il résulte moins de douleurs, et moins d'inconvénients de leur usage que de toutes les bougies inventées jusqu'ici.

On a beaucoup employé les bougies de corde à boyau; mais d'après les essais que j'en ai faits, elles ne m'ont pas paru remplir l'objet qu'on se propose. Il n'est jamais possible de les rendre parfaitement lisses: quelquefois elles se gonflent extraordinairement, et causent beaucoup d'irritation. Le plomb, qui est une des premières substances dont on a fait des bougies, est trop solide et excite toujours de vives douleurs; il est en outre sujet à se rompre, et il en est quelquefois resté des fragmens dans l'urèthre; on l'a, en conséquence, abandonné depuis longtemps.

Les six formules suivantes conviennent pour enlever les poireaux et les autres excroissances produites par la gonorrhée ou par la siphilis. Il paroît cependant que les poireaux qui succèdent à ces maladies diffèrent essentiellement des poireaux ordinaires, engendrés par d'autres causes, car ils s'enlèvent en général aisément, en y appliquant l'un des remèdes que nous avons indiqués, ou même la poudre de sabine seule; mais on ne peut guère emporter les derniers qu'avec la forte dissolution de sublimé corrosif du N°. 40, ou la dissolution de mercure dans l'acide nitreux du N°. 41: toutes deux sont très-caustiques.

N°. 39. ʒ Sel ammoniac crud, une once,
Dissolvez dans vinaigre distillé, deux
onces,
Eau de fontaine, quatre onces.

- N°. 40. ℥ Mercure muriaté , ou sublimé corrosif ,
Sel ammoniac crud , de chaque une demi-once.
Faites dissoudre , dans eau de fontaine , quatre onces.
- N°. 41. ℥ Mercure , une once.
Faites dissoudre dans de fort acide nitreux , deux onces.
- N°. 42. ℥ Feuilles de sabine en poudre ,
Calomélas , de chaque une once ;
mêlez.
- N°. 43. ℥ Feuilles de sabine en poudre ,
Sublimé corrosif , de chaque trois gros ,
Mercure précipité rouge , un gros ;
mêlez.
- N°. 44. ℥ Alun brûlé ,
Mercure précipité rouge , de chaque une once ; mêlez.

La décoction suivante de salsepareille et de mézéréon est la plus forte que la plupart des malades puissent supporter. Une plus forte dose de mézéréon exciteroit des nausées et une sensation très-désagréable dans la gorge. Je donne ici cette décoction , parce que j'en ai déjà parlé plusieurs fois ; j'aurai encore occasion de la recommander pour les maladies vénériennes.

- N°. 46. ℥ Racine de salsepareille , deux onc.
Ecorce de racine de mézéréon , un gros et demi.
Faites bouillir dans eau de fontaine , trois livres , jusqu'à ce qu'elles soient réduites à deux.

Ajoutez à la colature ,
 Syrop de guimauve , une once.

La formule suivante est connue sous le nom de Décoction Portugaise , ou tisanne de Lisbonne.

Nº. 48. ʒ Racine de salsepareille.

Santal blanc ,
 rouge , de chaque trois onc.

Racine de réglisse ,
 de mézéréon , de chaque une
 demi-once ,

Bois de rose ,
 de gayac ,
 de sassafras , de chaq. une onc.

Antimoine crud , deux onces ; mêlez
 et faites infuser pendant vingt-
 quatre heures , dans dix liv. d'eau
 de fontaine bouillante. Faites en-
 suite bouillir le tout jusqu'à ce
 qu'il soit réduit à cinq livres. Le
 malade prendra tous les jours de-
 puis une livre et demie jusqu'à
 quatre livres de cette décoction.

Ou ʒ Racine de salsepareille ,
 De bois de gayac ,
 de santal rouge ,
 de gayac , de chaque trois
 onces ,

Ecorce de racine de mézéréon , une
 once ,

Semences de coriandre , six gros.
 Faites bouillir dans vingt liv. d'eau
 de fontaine , jusqu'à ce qu'elles
 soient réduites à dix : le malade
 en prendra une demi-livre trois ou
 quatre fois le jour.

Onguent de chaux de zinc.

- N°. 47. ℥ De la meilleure huile d'olive , trois onces ,
Cire blanche ,
Blanc de baleine , de chaque trois gros :
Faites fondre à une douce chaleur ;
ajoutez-y ensuite ,
Fleurs de zinc , une demi-once.

Onguent de pierre calaminaire.

- N°. 48. ℥ De la meilleure huile d'olive , trois onces ,
Cire blanche , une once et demie ,
Sperme de baleine , une demi-once ,
Pierre calaminaire préparée , cinq gros ; mêlez suivant l'art.

Explication des figures de la Planche (1).

Figure I. Languette de peau, large de deux lignes environ, préparée suivant la méthode de Van - Helmont; elle est taillée, à l'une de ses extrémités A, en deux demi-lunes convexes, afin que, en continuant la couture jusqu'au-dessus de cette extrémité, la pointe de la sonde se trouve arrondie et bouchée.

Fig. II. Sonde vermiculaire de Roncalli, couverte jusqu'à sa partie moyenne seulement, d'un ruban de soie.

A. Aiguille avec un fil de soie, pour coudre ensemble les bords du ruban, de manière qu'il embrasse en entier la lame d'argent.

B. B. Le reste du ruban, qui n'est pas encore cousu.

C. C. C. Portion de la sonde déjà recouverte du ruban cousu par-dessus.

D. D. D. Portion de la même sonde qui n'est pas recouverte.

E. L'extrémité de la sonde qui sort de l'urèthre, autour de laquelle est un rebord saillant qui la retient et l'empêche de couler entièrement dans l'urèthre.

Fig. III. Sonde flexible de Solingen, qui ne diffère des sondes ordinaires qu'en ce qu'elle est formée d'une lame d'argent mince, tournée en spirale, de même que la sonde de Roncalli.

Fig. IV. Elle représente encore la sonde de

(1) Cette planche, ainsi que son explication, sont tirées du 6^e volume des Œuvres de Bertrandi; il n'y a de plus que la fig. xvi. Elle étoit nécessaire pour entendre ce que j'ai dit sur l'histoire des sondes flexibles. *Note du traducteur.*

Roncalli, mais entièrement recouverte de son enveloppe, et si bien polie qu'on n'en apperçoit point la couture.

Fig. v. La même sonde absolument nue, uniquement formée d'un fil d'argent tourné en spirale; elle est si élastique, qu'étant abandonnée à elle-même, elle se resserre et se replie comme un ver.

A. Petit tube d'argent soudé au feu, à l'extrémité de la sonde, qui s'introduit dans l'urèthre; on lie bien, sur cette extrémité, le bout du ruban avec un fil de soie, auquel on fait faire trois tours, afin que la sonde ne se dépouille pas en l'introduisant.

B. Pavillon qui s'adapte à l'extrémité de la sonde qui sort de l'urèthre, avec un bord circulaire saillant, auquel s'attache également le ruban.

Fig. vi. La même sonde de Roncalli entièrement couverte du ruban; elle est uniquement destinée à franchir les obstacles qui se rencontrent dans l'urèthre quand il n'est pas nécessaire de pénétrer jusque dans la vessie: on y fait passer un stylet d'argent ou de laiton, ou une bougie de cire dont la pointe

A sort par l'extrémité de la sonde introduite dans l'urèthre, pour franchir les obstacles qui gênent la sortie des urines; l'autre extrémité

B reste au-dehors de l'urèthre, et même de la sonde, afin de pouvoir la retirer quand la sonde, après avoir franchi les obstacles, a pénétré jusqu'où il est nécessaire.

Fig. vii. La même sonde suffisamment longue pour pénétrer jusque dans la vessie; on a pour cet effet soudé à son extrémité le bec d'une sonde ordinaire fendu sur les côtés C.

Fig. VIII. Sonde flexible , faite avec des fils d'argent tressés ensemble en forme de tubes , de même que sont certains lacets que les Turcs adaptent à la bride de leurs chevaux.

Fig. IX. Sonde en S de Petit ; elle n'a pas d'yeux sur les côtés à l'extrémité qui entre dans la vessie , mais le bec se termine par une ouverture , d'où on laisse sortir de quelques lignes , quand il est nécessaire , le bouton olivaire A qui est au bout du stylet. B , l'anneau du stylet qui sort de la sonde.

Fig. X. La même sonde avec des yeux sur les côtés du bec A , comme les sondes ordinaires.

Fig. XI, XII et XIII. Trois pavillons d'argent de diverses grosseurs , qui s'adaptent à l'extrémité antérieure des sondes de gomme élastique.

Fig. XIV. Seringue pour faire des injections dans l'urèthre de l'homme.

Fig. XV. Canule aplatie et courte , qui termine la seringue précédente. Elle peut entrer en entier dans l'urèthre , s'appliquer sur le conduit , ainsi que la seringue , de manière que les injections ne puissent pas ressortir ; car il arrive souvent , les premières fois qu'on les tente , que le canal se contracte et repousse avec force le liquide. La canule étant aplatie des deux côtés vers son extrémité et la pointe obtuse , elle pénètre plus facilement , sans trop élargir ni irriter les parois de l'urèthre , comme il arrive fréquemment avec les canules rondes ou terminées par un bouton. Néanmoins les seringues de gomme élastique sont les plus commodes.

Fig. XVI. Sonde de gomme élastique de Bernard. A , anneau du stylet de fer , qui sort de la sonde. B , bourrelet pour arrêter la sonde et l'empêcher de glisser entièrement dans l'urèthre.

Fig. I.

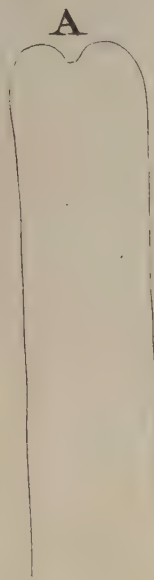


Fig. V.

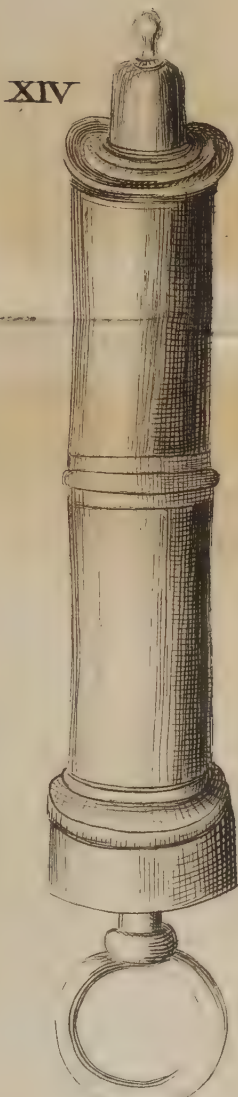
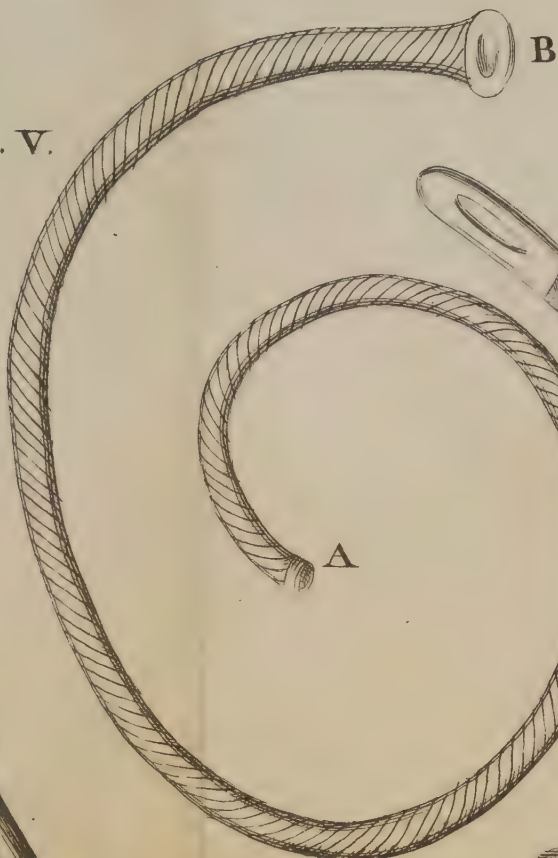


Fig. XI.



Fig. XII.

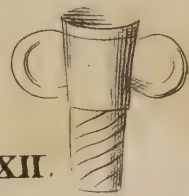


Fig. XIII.



Fig. X.

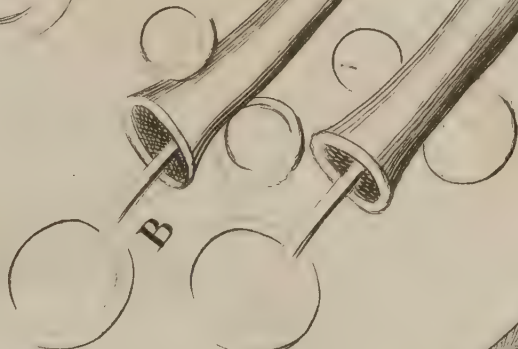


Fig. IX.

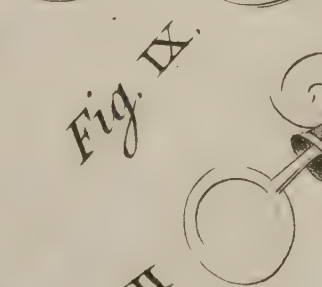


Fig. VIII.

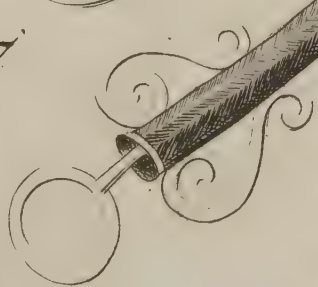


Fig. VII.

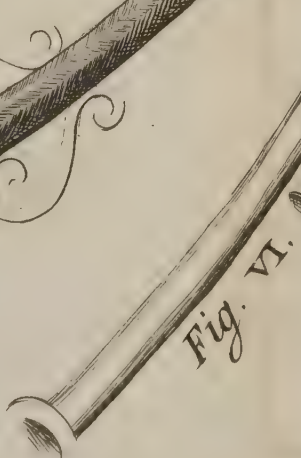


Fig. VI.

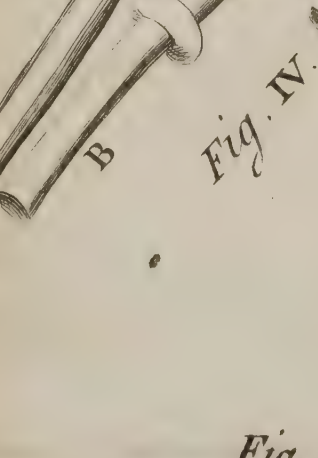


Fig. IV.

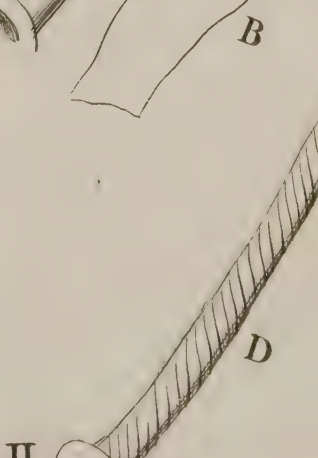


Fig. II.

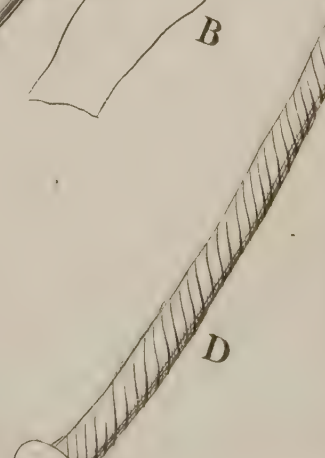
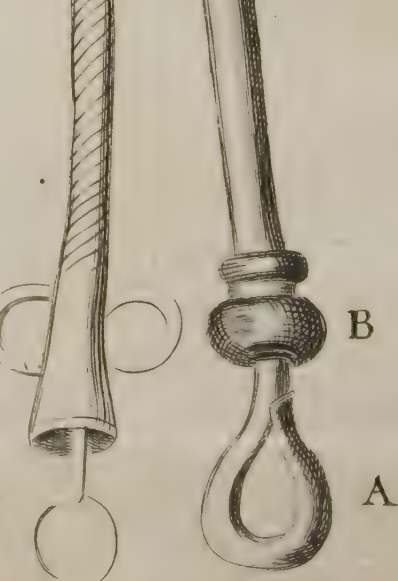


Fig. III.



XVI.



